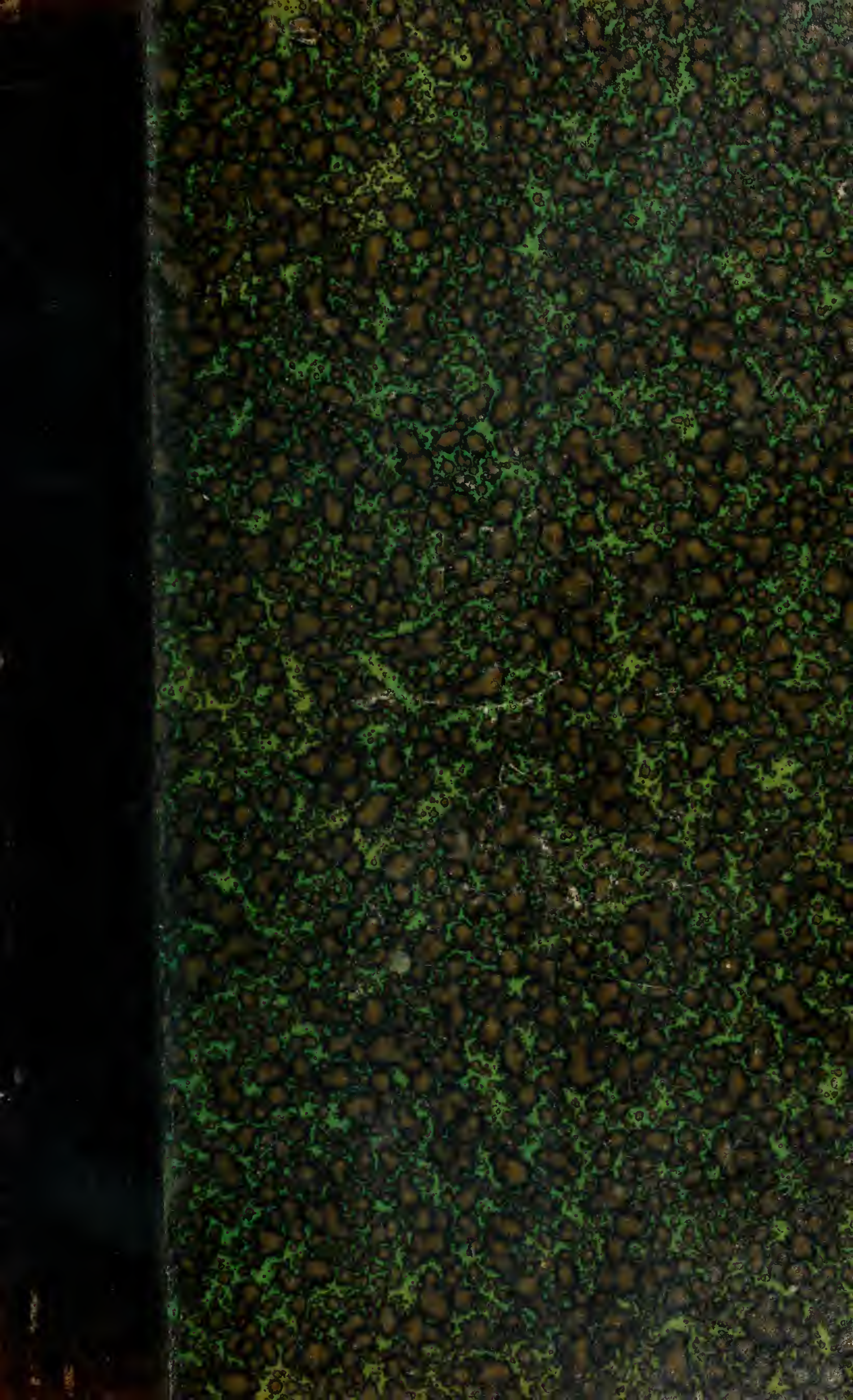
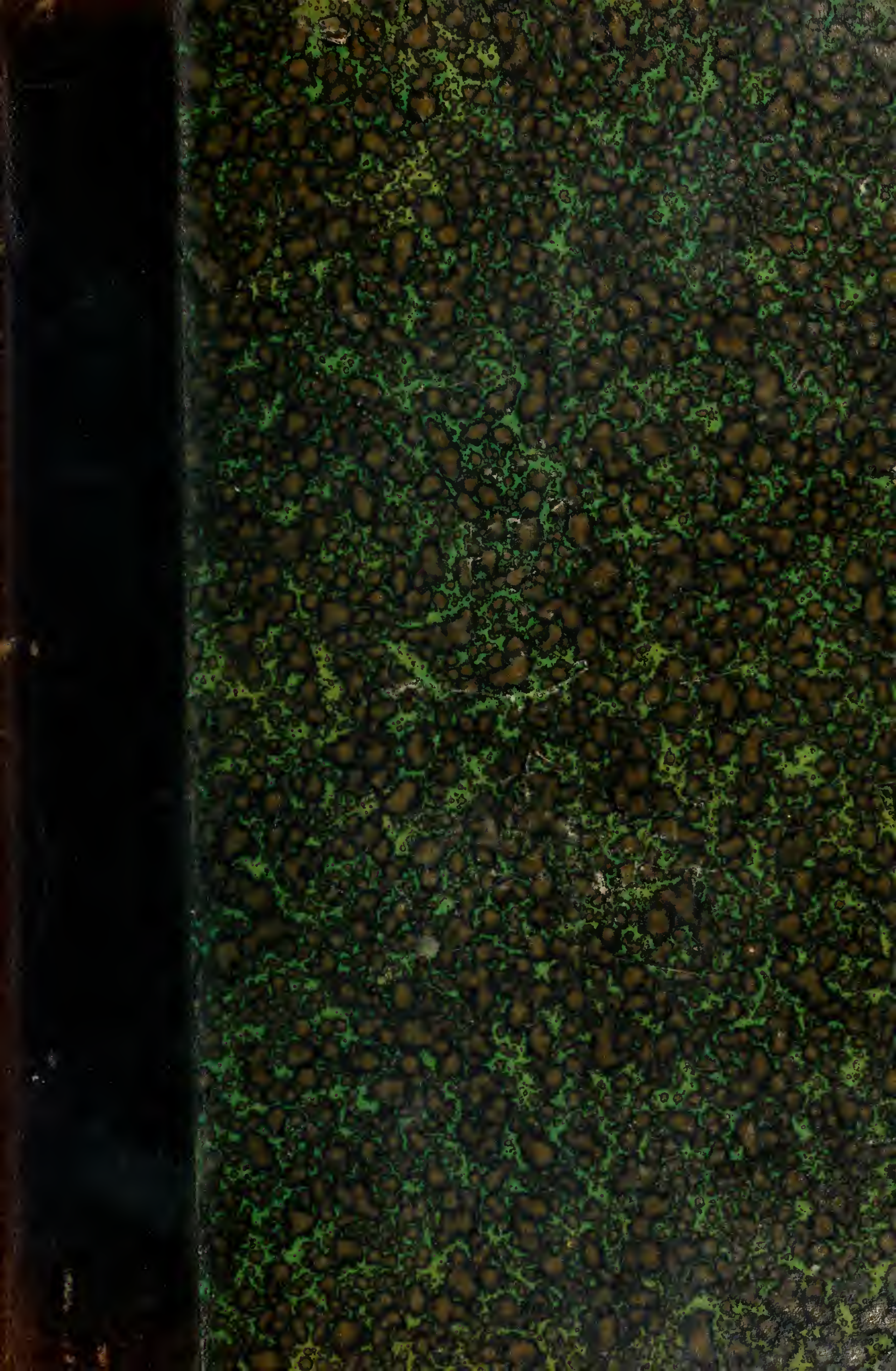








AP
20
.C59
SMRS
V. 18

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lescontemporains18pari

LES CONTEMPORAINS

LES

CONTEMPORAINS

DIX-HUITIÈME SÉRIE



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, rue Bayard, 5

IMPRIMERIE P. FERON-VRAU, 3 ET 5, RUE BAYARD, PARIS

TABLE

LES CONTEMPORAINS



LE COMTE DE PARIS (1838-1894)

I. NAISSANCE ET BAPTÊME DU PRINCE — MORT DE SON PÈRE — ÉDUCATION DU COMTE DE PARIS

Louis-Philippe-Albert d'Orléans, comte de Paris, naquit le 24 août 1838, au palais des Tuileries. Il était fils du duc d'Orléans, héritier présomptif du trône, et de la princesse Hélène de Mecklembourg-Swerin.

Selon l'usage suivi pour les princes héritiers de la couronne de France, la naissance du comte de Paris fut annoncée à la capitale par 101 coups de canon. Ainsi avaient été annoncées la naissance du roi de Rome, héritier de Napoléon (mars 1811), et celle du comte de Chambord, héritier de Louis XVIII et des princes de la branche aînée des Bourbons (septembre 1820) (1).

Mais, en France, depuis la grande Révolution, les constitutions politiques sont éphémères et, par suite, les successions royales fort irrégulières. Ni le roi de Rome, ni le comte de Chambord n'avaient recueilli la couronne qui leur était promise. Celui-là, enfant de trois ans, entraîné dans

(1) Voir nos *Contemporains:* le roi de Rome, n° 309; Comte de Chambord, nos 226-7; Napoléon Ier, nos 176-181.

le désastre où avait sombré l'empire de Napoléon, était devenu le prisonnier de l'Autriche; il y était mort à la fleur de l'âge, à vingt-deux ans; celui-ci, âgé de moins de dix ans à la révolution de juillet 1830 qui renversa son grand-père, le roi Charles X (1), n'avait pu que partager l'infortune de la famille royale et la suivre en exil, tandis que le duc d'Orléans Louis-Philippe (1), consentait à s'asseoir sur le trône de son cousin Charles X. L'avenir nous dira si l'héritier de Louis-Philippe sera plus heureux que les princes dont il venait de prendre la place au palais des Tuileries.

La salve des 101 coups de canon tirée le 24 août 1838, en l'honneur du comte de Paris, sauva la vie à un soldat nommé Biscarat. Celui-ci, traduit devant le Conseil de guerre de Paris pour fautes graves dans le service, allait être condamné. Son avocat, qui savait que la duchesse d'Orléans était sur le point d'accoucher, s'étendait le plus longuement possible et épuisait les artifices oratoires..... Tout à coup, retentit le vingt-deuxième coup de canon qui annonçait à Paris et à la France la naissance d'un prince.

« Messieurs, s'écrie-t-il, ma plaidoirie est terminée, le vingt-deuxième coup de canon est le meilleur argument de la défense..... la nation entière est trop heureuse aujourd'hui pour que vous laissiez attrister un si beau jour..... » Et il s'assit. On va aux voix, et le Conseil de guerre acquitta le pauvre soldat, qui, dans son contentement, se mit à crier à pleins poumons : « Vive le roi! »

Le même jour, l'archevêque de Paris ondoyait le jeune prince dans la chapelle du palais, mais le baptême n'eut lieu que le 2 mai 1841, dans l'église Notre-Dame. La cérémonie fut très solennelle. Les ministres, le Corps diplomatique, les maréchaux de France, la Chambre des pairs, la Chambre des députés et tous les grands Corps de l'État y assistaient. Les fonts baptismaux étaient placés entre l'autel et un dais en velours cramoisi et or sous lequel se trouvait la famille royale. Entouré de plusieurs évêques et d'un nombreux clergé, l'archevêque de Paris entonna le *Veni Creator*. Puis eut lieu la cérémonie du baptême. Le roi était parrain et la reine marraine de l'enfant. L'archevêque et le clergé reconduisirent processionnellement le souverain jusqu'au portail, et, à une heure, au milieu des acclamations de la foule, le roi, le comte de Paris et les princes regagnèrent les Tuileries.

Là, le comte de Rambuteau, préfet de la Seine, présenta le Conseil municipal de Paris au jeune prince et lui remit en même temps l'épée que lui offrait la ville.

Louis-Philippe, en acceptant cette épée au nom de l'enfant, acheva ainsi sa réponse :

..... Fasse le ciel que mon petit-fils ne soit pas appelé à en faire usage; mais si jamais il doit la tirer du fourreau, ce ne sera qu'à bonnes enseignes et pour défendre l'honneur de la France et l'indépendance nationale ; mais j'ai lieu d'espérer, et c'est à quoi je travaille, que le règne de mon petit-fils ne sera pas troublé par la guerre et qu'il recueillera une gloire plus douce, celle d'assurer le repos et la prospérité de la France!

Le roi prenant par la main le comte de Paris qui avait à peine trois ans, lui dit : « Donne la main au préfet de la Seine en signe que tu la donnes à toute la ville de Paris. » Le prince s'avança vers le comte de Rambuteau, et les cris de « Vive le roi! » éclatèrent avec force parmi les conseillers municipaux.

Le duc d'Orléans remit à Mgr Affre (1) 10 000 francs pour les distribuer aux parents des enfants pauvres de Paris qui, pendant trois jours, les 2, 3 et 4 mai, seraient présentés au baptême dans les différentes paroisses. Il offrit au prélat une mître d'un grand prix, et le roi y joignit le don d'une croix et d'un anneau pastoral en brillants.

Un an s'était à peine écoulé depuis cette cérémonie lorsqu'arriva la terrible catastrophe de Neuilly. On sait que, le 13 juillet 1842, le duc d'Orléans, sur le point de partir pour inspecter le camp de Saint-

(1) Voir nos *Contemporains*, Charles X, n° 41; Louis-Philippe, n° 18; Louis XVIII, n° 236.

(1) Voir nos *Contemporains*, Mgr Affre, n° 287.

Omer, voulut aller faire ses adieux à la famille royale, qui se trouvait alors au château de Neuilly. Ses chevaux s'emballèrent en route et le jetèrent mourant sur le pavé. Le duc d'Orléans, très populaire à cause de ses belles qualités, fut pleuré de la France entière.

Ce prince laissait un testament où il indiquait ses idées relativement à l'éducation de son fils :

C'est une grande et difficile tâche, disait-il, que de préparer le comte de Paris à la destinée qui l'attend, car personne ne peut savoir dès à présent ce que sera cet enfant, lorsqu'il s'agira de reconstituer sur de nouvelles bases une société qui ne repose aujourd'hui que sur des débris mutilés et mal assortis de ses organisations précédentes. Mais, que le comte de Paris soit un de ces instruments brisés avant qu'ils n'aient servi, ou qu'il devienne l'un des ouvriers de cette régénération sociale, qu'on n'entrevoit encore qu'à travers de grands obstacles, et peut-être des flots de sang; qu'il soit roi ou qu'il demeure défenseur inconnu et obscur d'une cause à laquelle nous appartenons tous, il faut qu'il soit, avant tout, un homme de son temps et de la nation, qu'il soit catholique et serviteur passionné, exclusif de la France et de la Révolution.

Je suis certain que tout en restant personnellement fidèle à ses convictions religieuses, Hélène élèvera scrupuleusement nos enfants dans la religion de leur père, dans cette religion dont le principe est si parfaitement d'accord avec les idées sociales nouvelles, au triomphe desquelles mon fils doit se consacrer.

On sent dans ces phrases et dans les préoccupations du prince percer l'embarras provenant de la différence de religion des deux époux. On sait que la duchesse d'Orléans était protestante. Aussi, quand il fallut choisir pour le jeune prince un précepteur, les préférences tombèrent sur un professeur de l'Université, très capable d'ailleurs, mais appartenant au protestantisme. C'était M. Régnier, qui fut chargé de l'éducation du comte de Paris et de celle de son frère, le duc de Chartres. Secondé par l'aptitude merveilleuse de ses élèves, le maître s'efforça de cultiver les dispositions morales des jeunes princes en même temps qu'il leur apprenait les éléments de la science.

II. LE 24 FÉVRIER 1848 — ABDICATION DE LOUIS-PHILIPPE — LE COMTE DE PARIS ET SA MÈRE A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS — L'EXIL — LA PREMIÈRE COMMUNION

Le comte de Paris n'avait pas encore dix ans lorsqu'éclata la Révolution de février 1848. Coïncidence à noter. C'était exactement l'âge qu'avait le comte de Chambord à la Révolution de juillet 1830.

Les désordres commencèrent le mercredi 23 février aux cris de *Vive la Réforme! A bas Guizot!* Le lendemain matin, Paris était hérissé de barricades. A midi, Louis-Philippe signait son abdication et s'enfuyait secrètement avec la reine Amélie et les princes de sa famille de ce palais des Tuileries où l'avait porté la Révolution de juillet 1830.

L'abdication de Louis-Philippe avait été consentie en faveur de son petit-fils, le comte de Paris, comme, dix-huit ans auparavant, celle de Charles X en faveur de son petit-fils le comte de Chambord. L'héritier des d'Orléans allait-il réussir à saisir la couronne tombée de la tête de son aïeul, ou allait-il la voir glisser à terre et se briser?

Au moment où le roi, la reine et la famille royale quittaient précipitamment les Tuileries, la mère du comte de Paris déclarait avec larmes qu'elle ne voulait pas être séparée de Louis-Philippe et demeurer seule chargée de l'immense responsabilité d'une pareille situation. Mais cette scène très émouvante se termina par ces mots, dits avec une sorte de sévérité par la reine : « Restez, Hélène! » Et la duchesse d'Orléans, accablée, rentra dans ses appartements, où Dupin aîné la suivit en lui disant à son tour : « Allons, Madame, vous êtes peut-être appelée à jouer le rôle de Marie-Thérèse; rendez-vous à la Chambre il n'y a pas un moment à perdre. »

Le duc de Nemours se présenta aussitôt pour offrir son secours. On envoya chercher les deux jeunes princes, Chartres et Paris. Celui-ci était souffrant. On l'avait couché; on le fit lever, on l'habilla à la hâte, pour qu'il pût accompagner sa mère à la

Chambre des députés, et l'on partit. L'humble cortège de cette royauté mineure suivit la grande allée des Tuileries et déboucha sur la place de la Concorde, où la garde nationale, qui l'occupait encore, ouvrait ses rangs pour lui faire passage, avec respect, même avec un certain enthousiasme. Il traversa le pont et entra dans le palais de la Chambre; c'était là qu'allait se jouer la dernière scène du drame de la déchéance de la dynastie de Juillet.

Les députés venaient de se déclarer en permanence. La duchesse d'Orléans parut vêtue de deuil et tenant par la main ses enfants, le comte de Paris et le duc de Chartres; elle vint s'asseoir au pied de la tribune, faisant face à l'assemblée. Dupin annonça l'abdication du roi en faveur du comte de Paris avec la régence de la duchesse d'Orléans. Les députés conservateurs applaudissent et poussent des cris de : *Vive le roi! Vive la régente!*

Mais les deux extrémités de l'Assemblée interrompent l'orateur, tandis que la porte située à gauche de la tribune est enfoncée avec un grand bruit par des hommes armés et mêlés de gardes nationaux. Le flot pousse en avant les huissiers, il menace le groupe de la princesse et de ses enfants. Sur la proposition de Lamartine (1), la séance est suspendue par le double motif du respect dû à la représentation nationale et du respect dû à l'auguste princesse qui est ici.

La duchesse d'Orléans se refuse obstinément à quitter la Chambre; elle comprend que, si elle en sort, tout est perdu pour le comte de Paris. Vainement, le duc de Nemours et les officiers qui entourent la princesse l'engagent-ils à s'éloigner; elle persiste à demeurer. Cependant, de nouvelles colonnes populaires s'introduisent dans la Chambre, le tumulte s'accroît. Les officiers et quelques députés font asseoir la duchesse et se tiennent debout devant elle comme pour la protéger contre toute insulte.

La séance est reprise au milieu de l'agitation. Crémieux, Marie, d'autres orateurs encore, proposent un gouvernement provisoire. A ce moment arrive le président du Conseil, Odilon Barrot (1), occupé jusqu'alors à télégraphier aux départements l'avènement du comte de Paris et la régence de la duchesse d'Orléans. « Jamais, s'écrie-t-il, nous n'avons eu plus besoin de sang-froid et de patriotisme! Puissions-nous tous être unis dans un même sentiment, celui de sauver notre pays du plus détestable des fléaux, la guerre civile! Notre devoir est tracé; il a heureusement cette simplicité qui séduit une nation. Il s'adresse à son courage et à son honneur. La couronne de Juillet repose sur la tête d'un enfant et d'une femme. »

Les acclamations des députés conservateurs interrompent à ce moment le ministre. La princesse, à laquelle ces applaudissements ont rendu courage, se lève et salue l'Assemblée. Le jeune comte de Paris en fait autant sur un signe de sa mère. Celle-ci veut parler, mais sa voix féminine ne parvient pas à dominer le bourdonnement de la multitude.

Odilon Barrot reprend son discours, auquel répondent d'autres députés, lorsque les portes de la salle, ébranlées par des coups de crosse de fusil, livrent passage à une nouvelle colonne de sectionnaires et de prolétaires armés qui envahit et submerge pour ainsi dire la Chambre. C'est comme la vague qui fait brèche dans le vaisseau désemparé et sous l'action de laquelle il va sombrer.

« Pas de régence! Vive la République! à la porte, les corrompus! » tels sont les cris que poussent les nouveaux venus, parmi lesquels on remarque avec effroi et dégoût un garçon boucher portant son tablier taché de sang et brandissant un large couteau. Devant ce nouveau danger, la duchesse d'Orléans quitte sa place, entraînée par le groupe des députés qui l'entourent jusque sur les bancs les plus élevés de l'enceinte pour fuir la marée qui monte, monte.

La foule armée réclame l'intervention de

(1) Voir nos *Contemporains :* Lamartine, n° 57.

(1) Voir nos *Contemporains :* Odilon Barrot, n° 370.

Lamartine, demeuré à son banc, spectateur immobile de cette scène étrange. Il se lève comme après un moment d'hésitation et se dirige ou plutôt est porté vers la tribune. Le peuple se range pour le laisser passer et fait silence pour entendre sa voix harmonieuse. La duchesse d'Orléans a un moment d'espoir, promptement perdu, car Lamartine conclut à l'institution d'un *gouvernement provisoire*. « Oui, c'est cela ! » crie la foule armée.

L'orateur est soudain interrompu. Une nouvelle colonne d'assaillants s'annonce par une décharge de coups de fusil et vient battre les portes de la salle; les trouvant obstruées, elle monte jusqu aux tribunes où elle apparaît bientôt animée, menaçante. Les baïonnettes brillent, les sabres, les fusils s'entrechoquent; les cris de : *Vive la République! A la porte, les corrompus!* éclatent avec fureur.

Les regards des nouveaux assaillants se portent avec une curiosité farouche du côté de la duchesse d'Orléans et de ses enfants à demi-cachés par un groupe de députés. « Où est-elle? Où est-elle? » crie-t-on dans les tribunes. Et déjà les fusils s'abaissent. La princesse est aussitôt entraînée par son entourage; une porte donnant sur les couloirs de la chambre s'ouvre pour elle et ses deux enfants; elle tombe et roule dans un flot populaire; les mains de ses enfants lui échappent; elle-même, heurtée, ballottée par la foule, jetée toute froissée, à demi défaillante contre une des portes de la salle d'attente, est entraînée à l'hôtel de la présidence où elle trouvera un abri momentané. Ses deux enfants ne sont plus avec elle et elle les réclame.

Le comte de Paris, séparé brusquement de sa mère, a été saisi par un homme de haute stature qui l'enlève, l'étreint et semble prêt à l'étouffer. Un garde national, indigné, se précipite, lui arrache l'enfant, l'emporte dans ses bras et le rend à la duchesse, sa mère.

Le petit duc de Chartres, tombé dans le couloir, est foulé aux pieds pendant quelques instants; puis découvert et relevé par un huissier, il est conduit chez ce dernier e' après quelques heures, rendu, à son tour, à la duchesse d'Orléans.



LOUIS-PHILIPPE, ROI DES FRANÇAIS

Pendant ce temps, la foule avait acclamé la République, soit à la Chambre des députés, soit à l'Hôtel de Ville.

Il ne restait plus à la duchesse d'Orléans qu'à gagner rapidement la frontière.

Tant qu'il y aura, avait-elle dit, une seule personne, une seule qui soit d'avis de rester, je resterai. Je tiens à la vie de mon fils plus qu'à sa

couronne, mais si sa mort est nécessaire à la France, il faut qu'un roi, même un roi de neuf ans, sache mourir. Et le jeune prince, se serrant contre sa mère, répétait: «Je ne veux pas sortir de France, je ne veux pas quitter mon pays! »

Le danger était devenu si pressant que personne ne conseillait plus de rester. On partit pour Lille et la Belgique. L'absence devait durer vingt-trois ans.

Après avoir passé une année en Allemagne, la duchesse d'Orléans et ses enfants allèrent rejoindre la famille royale à Claremont, en Angleterre. C'est sur la terre d'exil que le comte de Paris fit sa Première Communion. Cette touchante cérémonie attira un grand nombre de Français à Londres. Elle a été racontée ainsi par la duchesse d'Orléans :

A 8 heures, le 20 juillet 1850, nous allâmes avec le roi el la reine, suivis de toute la famille et des amis fidèles et nombreux qui y étaient venus, à la petite chapelle française de Londres. Paris fut placé au pied de l'autel, entre le roi et moi, sur un prie-Dieu surmonté d'un cierge allumé. Il portait au bras gauche une écharpe blanche, emblème de la pureté. Avant la messe, l'abbé Guelle lui adressa une belle et touchante exhortation; puis la messe fut dite par l'évêque de Londres, le docteur Wiseman (1), un prêtre très honoré par le clergé français. Avant le moment de la communion, l'évêque lui dit également quelques paroles fort belles, puis l'abbé Guelle conduisit ce cher enfant vers l'autel. Il se mit à genoux et reçut le corps de son Dieu avec un respect et un recueillement qui étaient édifiants. En revenant à son prie-Dieu, il passa près du roi qui leva la main pour le bénir. Puis ce cher enfant se tourna instinctivement vers moi et me regarda d'un regard que je n'oublierai jamais et que rien ne saurait rendre. L'évêque lui adressa encore une fois la parole, puis la messe finit et nous quittâmes la chapelle le cœur profondément ému. Le maintien de Paris fut surprenant pour son âge; la candeur et la dignité régnaient dans tout son être, aussi tout le monde en fut pénétré, non seulement le roi qui lui dit que c'était l'une des plus belles journées de sa vie, non seulement la reine et mes frères, qui étaient profondément émus, mais les étrangers, des indifférents, des curieux, tous étaient frappés de cet enfant si pur, si pieux, si grave et si simple. Tout le monde pleurait de sympathie et d'attendrissement.

(1) Mgr Wiseman n'était point évêque de Londres.

Le pauvre Robert a été pénétré pendant cette cérémonie. A 2 heures, nous nous retrouvions tous à la chapelle, excepté le roi dont la santé exige de grands ménagements. L'évêque revint encore. On chanta les vêpres; l'abbé Guelle fit un discours touchant; puis Paris, au pied de l'autel, lut à haute voix, de l'accent le plus ferme, le renouvellement des vœux du baptême. Enfin nous rentrâmes, le cœur rempli d'actions de grâces envers ce Dieu qui aime et bénit les enfants.

Le 26 août suivant, Louis-Philippe rendait son âme à Dieu. Les impressions ressenties au beau jour de la Première Communion de son petit-fils avaient puissamment contribué à sa mort chrétienne.

Louis-Philippe disparu, le comte de Paris devenait le chef de la maison d'Orléans, à l'âge de douze ans.

Au printemps de 1853, la duchesse d'Orléans, qui avait passé l'hiver dans le Devonshire, amena ses deux fils à Claremont. Le comte de Paris devait y recevoir le sacrement de Confirmation des mains du cardinal Wiseman et le duc de Chartres y faire sa Première Communion. Un grand nombre d'amis accoururent encore de France pour donner aux nobles exilés un témoignage de respect et de fidélité. Pendant cette même année, le comte de Paris commença son éducation militaire sous l'habile direction du général Trézel. Il suivit avec une patriotique anxiété les différentes phases de la guerre de Crimée. Au château d'Eisenach, où la duchesse d'Orléans séjourna quelques années avec ses enfants, on faisait de la charpie pour l'armée française.

III. VOYAGE EN ORIENT — CAMPAGNE D'AMÉRIQUE — PUBLICATIONS LITTÉRAIRES — RETOUR EN FRANCE — RESTITUTION DES BIENS DE LA FAMILLE D'ORLÉANS

L'éducation du comte de Paris se continua en Angleterre, en Allemagne et en Italie. A l'âge de vingt et un ans, il fit, avec son frère et quelques amis, un voyage en Orient. La Grèce, Constantinople, Damas, Jérusalem, le mont Sinaï et l'Égypte furent successivement visités par la caravane. En

parcourant la Syrie, le prince fut singulièrement frappé des souvenirs et des sympathies que le nom de la France éveillait dans ces contrées. Il consigna ses observations dans un volume intitulé : *Damas et le Liban*, qui parut à Londres, en 1861.

En racontant son voyage, le comte de Paris fait ressortir le contraste qui éclate entre la civilisation européenne et l'affaiblissement de la société musulmane :

Un singulier hasard, dit-il, a résumé pour nous ce contraste dans la personne de deux hommes qui représentent bien l'esprit de ces deux sociétés aujourd'hui en présence. Un matin, nous visitions la maison des Lazaristes, et, le soir même, nous recevions la visite du grand Uléma.

Les Lazaristes ont fondé à Damas une véritable colonie; ici le prince énumère des œuvres multiples établies par ces religieux et les difficultés qu'ils ont eu à surmonter, puis il ajoute : J'ai quitté le P. Leroy, tout étonné d'avoir enfin rencontré en Syrie quelque chose qui fût en progrès, admirant ce qu'une volonté tenace et intelligente peut faire avec les plus modiques ressources, et tout pénétré de la puissance de notre civilisation qui trouve de tels hommes pour se dévouer à sa cause. J'étais fier de voir le nom français si bien porté et heureux d'avoir retrouvé au milieu des sociétés dégradées de l'Orient cette belle institution des Sœurs de Charité, qui rappelle l'un des plus grands bienfaits que l'humanité doive au christianisme, la réhabilitation de la femme.

Mais un spectacle bien différent nous attendait à notre retour au camp. A peine y sommes-nous rentrés qu'on nous annonce l'arrivée d'Aballah El Halebi, le grand Uléma.

Comment celui qui est chargé d'expliquer les paroles du prophète à la population fanatique de la Ville Sainte venait-il rendre visite à des infidèles?.....

..... Une heure se passe, la conversation est tombée, mais le saint homme ne fait pas mine de s'en aller.

— Je vous ennuie bien, j'ai eu tort de venir, nous dit-il de temps à autre. A quoi nous répondons, avec la pompe et la véracité orientales, que nous sommes enchantés de passer la journée avec lui.

— Moi, pauvre serviteur de Dieu, reprend-il, je ne sors jamais de chez moi, mais d'autres m'ont engagé à venir vous voir. Savez-vous pourquoi l'on m'a dit de venir?

Et nous, ne comprenant rien encore à ce manège, de protester que nous ne le savons pas, mais que le plaisir de le voir nous suffit bien.

— Mais que dirai-je aux personnes qui m'ont conseillé de venir? Les fils du roi m'ont donné de la limonade, ils m'ont donné la pipe et le café. Mais que pourrai-je montrer comme preuve de leur bon vouloir? Que rapporterai-je de ma visite? Je suis allé une fois chez un milord et il m'a donné cette belle robe. Oh! quel bon milord!

Nous y sommes donc enfin, et tout maintenant s'explique aisément : sachant notre désir de voir la grande mosquée, il avait trouvé plus prudent de venir recueillir d'avance le *bacchiche* que cette visite devait lui valoir. Inutile de dire que nous le renvoyons satisfait.

Après son voyage en Orient, le comte de Paris se rendit en Amérique, en compagnie de son frère et du prince de Joinville. La guerre de Sécession venait d'éclater. Il demanda à faire partie de l'armée fédérale, commandée par le général Mac Clellan. Sa demande et celle de son frère furent agréées, et tous deux reçurent le grade de capitaines d'état-major et d'aides de camp du général en chef.

Le comte de Paris et le duc de Chartres prirent part à toutes les opérations militaires, depuis le mois d'avril 1862 jusqu'au mois de juillet de la même année. Ils assistèrent à plusieurs combats et firent admirer leur sang-froid et leur bravoure.

Le comte de Paris a longuement raconté la guerre à laquelle il avait pris part dans un important ouvrage, dont le premier volume a été publié en 1874, et le sixième en 1884.

Le 30 mai 1864, il épousait sa cousine germaine, la princesse Isabelle, fille aînée du duc de Montpensier, née à Séville, le 21 septembre 1848. Le mariage fut célébré dans la chapelle catholique de Kingston, dans le comté de Surrey, par Mgr Grant, évêque de Southwark. Ce fut un rayon de bonheur à travers les tristesses de l'exil. Mais ces joies ne détournèrent point le comte de Paris des travaux qui charmaient ses heures de solitude.

Depuis plusieurs mois déjà, le prince avait entrepris un ensemble d'études économiques et sociales. Il était allé étudier à Manchester le système organisé pour venir en aide à la population du Lancashire. La misère était extrême. Le comte de Paris la dépeignit dans plusieurs articles qu'inséra

la *Revue des Deux Mondes*. Plus tard, il publia un grand ouvrage sur les *Trades Unions* (associations ouvrières en Angleterre). En 1867, il envoya encore à la *Revue des Deux Mondes* un article sur « l'Allemagne nouvelle ». Enfin, en 1870, il fit paraître sous le titre de « l'esprit de conquête en 1870 », une série d'articles dans le *Courrier de la Gironde*, et, après la guerre, il publia un livre *Sur la situation des ouvriers en Angleterre*.

Les influences protestantes que le prince avait subies dans sa première éducation avaient incliné son esprit vers le libéralisme, et, comme nos biographies ne sont pas des panégyriques, nous citerons ce passage emprunté à Mgr d'Hulst et concernant les idées du comte de Paris sur l'éducation :

Dans les questions plus spécialement religieuses, la pensée du prince a suivi la marche d'un progrès visible. Non pas qu'il ait jamais partagé les erreurs du libéralisme absolu jusqu'à vouloir confiner la religion dans la conscience individuelle en lui refusant tout rayonnement social. A défaut d'autres lumières, l'exemple des deux grandes sociétés anglaise et américaine aurait suffi pour le préserver de cette illusion. Mais, au début, il s'était laissé séduire par l'idée, très en faveur alors en Amérique, d'une éducation publique, à la fois religieuse et non confessionnelle; idée qui a fait son chemin aussi en Angleterre par l'institution des *Boards of Schools*, conséquence du régime de l'*obligation*. En 1873, le comte de Paris avait publié une étude sur cette institution et s'était montré favorable à l'instruction obligatoire. Je m'étais permis de lui présenter à ce sujet de respectueuses observations. Il daigna y répondre par une remarquable lettre dont je crois utile de citer ici quelques extraits.

« Vous me permettrez de maintenir mon opinion que le principe de l'obligation est salutaire, mais je comprends parfaitement l'usage que les ennemis de tout ce qui est religieux veulent en faire. Est-ce une raison pour leur laisser cette arme entre les mains? N'y a-t-il pas moyen de donner au développement de l'instruction cette sanction de l'obligation sans tomber sur les écueils que vous indiquez? C'est un problème qu'on ne pourra peut-être pas résoudre brusquement, mais qui ne saurait être insoluble. »

Le prince entre ensuite dans de longs et intéressants détails sur l'économie de la nouvelle loi anglaise. Il montre que la grande majorité des écoles publiques restent confessionnelles; que dans celles qui sont *neutralisées*, si l'enseignement n'est pas assujetti aux exigences d'un symbole particulier, il reste religieux et continue de s'appuyer sur la notion de Dieu. Puis il conclut ainsi : « Voilà ce que c'est que l'instruction laïque en Angleterre : vous vous contenteriez bien volontiers en France d'une pareille *laïcité*, si le mot est français. Maintenant je reconnais que le problème est très délicat chez nous. Il faut favoriser l'influence moralisatrice de la religion (je parle ici au point de vue purement politique), sans la compromettre par une alliance trop intime avec l'État qui serait funeste à tous les deux. Mais, pour le résoudre, je voudrais qu'on séparât les mots obligatoire et laïque afin de les discuter chacun pour lui-même, car si tous les deux soulèvent des questions difficiles, je ne puis admettre cependant qu'ils soient solidaires. »

On le voit, à cette époque, le prince inclinait vers l'obligation scolaire; mais si la liberté de conscience lui paraissait s'opposer, dans certains cas, à ce que l'école publique, en devenant obligatoire, restât confessionnelle, il était loin d'admettre qu'elle dût, par là même, cesser d'être religieuse (1).

Lorsque le ministère Émile Ollivier eut inauguré l'empire libéral, le comte de Paris se joignit à ses oncles pour réclamer au Corps législatif ses droits de citoyen français. Sa pétition fut discutée à la Chambre pendant le mois de juin. Le gouvernement, par l'organe du président du Conseil, la combattit avec vigueur. Elle fut repoussée par 173 voix contre 31.

Quelques semaines après éclatait la guerre avec la Prusse, l'empire s'effondrait, et un gouvernement provisoire s'attribuait le pouvoir. Le comte de Paris fit plusieurs démarches auprès du nouveau gouvernement, pour obtenir la faveur de combattre dans les rangs de l'armée française. Sa demande fut repoussée. Son frère, plus heureux, prit part à la campagne sous le nom de Robert le Fort.

Quand la guerre eut pris fin et que l'insurrection de la Commune eut été réprimée, l'Assemblée nationale vota, le 8 juin 1871, une loi qui abrogeait les lois d'exil portées contre la famille des Bourbons.

En même temps que l'Assemblée accomplissait cet acte de justice de rouvrir aux princes les portes de la France, elle se

(1) *Une âme royale et chrétienne*, p. 15.

trouvait forcément amenée à traiter une grave question. Le 22 janvier 1852, Louis-Napoléon Bonaparte avait confisqué la fortune privée des princes d'Orléans. Le gouvernement impérial s'était emparé de terres, de châteaux, de forêts et d'actions, estimés 80 millions par le ministre des Finances. La moitié de ces biens avait été vendue, l'État administrait l'autre moitié, et, par conséquent, touchait les revenus de cette fortune. Les ministres de la République demandèrent spontanément à l'Assemblée de rendre ce qui restait de leur fortune aux princes d'Orléans. Ceux-ci s'engageant à ne rien revendiquer de ce qui avait été vendu, c'était la moitié de leur fortune qu'ils donnaient à la France.

Cette loi de 1872, qui a tant fait crier les démagogues contre la famille d'Orléans, n'a point imposé de nouveaux sacrifices à la France. Elle n'a fait qu'accomplir une restitution. « Avant de jeter la pierre aux princes d'Orléans, dit à ce propos le marquis de Flers, que ceux qui les critiquent commencent par les imiter et fassent cadeau à la France de la moitié de leur fortune! (1) »

Dans le partage que les princes firent de ces biens, le comte de Paris eut le château et le domaine d'Eu ainsi que le château historique d'Amboise. Il fit restaurer ce dernier par Viollet-le-Duc et fixa au château d'Eu sa résidence habituelle. Pendant l'hiver, il habitait rue du Faubourg Saint-Honoré, dans l'ancien hôtel Fould, acheté par le duc d'Aumale.

Dans le cours de 1872, le chef de la famille d'Orléans entreprit plusieurs voyages dans les départements. Il visita la plupart des villes manufacturières de France, et continua chez nous l'enquête économique qu'il avait commencée en Angleterre. Dans la capitale, il désira voir les principales usines de La Villette et de Belleville. Dans le Midi, son attention se porta surtout sur les mines de Bessèges, d'Alais et de La Grand'-Combe. Près de Nevers, il visita les usines de Fourchambault, et, dans le Nord, les mines d'Anzin, dont M. Casimir-Périer et le général de Chabaud-Latour lui firent les honneurs. Partout, dans ces visites, le comte de Paris reçut des ouvriers et de la foule qui se pressait sur son passage l'accueil le plus empressé.



LE CHATEAU D'EU

IV. LA FUSION — ENTREVUE DE FROHSDORF — LE DUC D'ORLÉANS ET DE LAPRADE — MORT DU COMTE DE CHAMBORD

L'année 1873 marque une date dans l'histoire du comte de Paris et des princes

(1) *Le comte de Paris*, par le marquis de Flers.

d'Orléans. La Constitution de 1871 était, on le sait, provisoire et paraissait attachée à la personne de Thiers (1), président de la République. Or, le 24 mai 1873, Thiers, mis en minorité par un vote de l'Assemblée nationale, donna sa démission et fut aussitôt remplacé par le maréchal de Mac-Mahon (1). Celui-ci n'avait aucune ambition et se déclarait prêt à remettre le pouvoir au prince que l'Assemblée nationale appellerait au trône. La France désirait, d'ailleurs, voir un gouvernement définitif succéder au provisoire sous lequel on avait vécu jusqu'alors.

L'occasion était donc favorable pour la restauration de la monarchie, d'autant que les monarchistes formaient la grande majorité de l'Assemblée nationale. Sans doute, les uns étaient orléanistes ou partisans du comte de Paris, et les autres légitimistes ou partisans du comte de Chambord, mais il paraissait facile d'unir les deux fractions par l'union des personnes et des principes. Car le comte de Chambord n'avait point d'enfants et sa succession devait revenir au comte de Paris. La réconciliation entre le petit-fils de Charles X et le petit-fils de Louis-Philippe réaliserait la *fusion* entre leurs partisans. La couronne serait donnée d'abord au comte de Chambord et passerait ensuite au comte de Paris.

Ce fut au mois d'août 1873 que le prince accomplit la démarche qui devait, on le croyait du moins alors, amener le rétablissement de la monarchie en France.

Le marquis de Flers la raconte ainsi :

Le mardi 5 août, à 9 heures du matin, M. le comte de Paris arrivait au château de Frohsdorf. Introduit dans le salon où le comte de Chambord l'attendait, M. le comte de Paris, après avoir saisi la main que lui tendait son cousin, s'exprima ainsi : « Mon cousin, en saluant aujourd'hui le chef de notre maison, en mon nom, comme au nom de toute ma famille, je viens reconnaître en même temps le principe monarchique dont vous êtes le seul représentant en France. Le jour où notre pays comprendra que son salut est dans la restauration de la monarchie, soyez persuadé que vous ne trouverez de compétiteur au trône, ni en moi, ni en aucun membre de ma famille. » A ces paroles, le comte de Chambord, fort ému, se leva et les deux princes s'embrassèrent. Leur conversation continua sur le ton de la plus grande cordialité. M. le comte de Paris s'entretint surtout de la France, de l'état des esprits, sans parler spécialement du drapeau tricolore. A la fin de la conversation, M. le comte de Chambord lui dit ces mots : « ..... Croyez que je trouve tout naturel que vous conserviez les opinions politiques dans lesquelles vous avez été élevé ; l'héritier du trône peut avoir ses idées, comme le roi les siennes..... »

Il présenta ensuite M. le comte de Paris à Mme la comtesse de Chambord qui lui fit le plus aimable accueil. M. le comte de Paris resta plusieurs heures à Frohsdorf, après le déjeuner. Il repartit pour Vienne vers 4 heures, car, le soir, il devait dîner chez l'empereur d'Autriche.....

Cependant la restauration monarchique n'eut pas lieu par la faute des royalistes, qui se laissèrent duper par une misérable question de forme. « Concilier les drapeaux, après avoir concilié les causes et les personnes, était-il donc impossible ? Le plus fort était fait ; n'avoir pu faire le moins semble une dérision de la destinée (1). »

Après l'échec de cette tentative de restauration monarchique, le *septennat* fut voté et la constitution républicaine adoptée.

Au mois de juillet 1874, le comte de Paris vit à Londres le czar Alexandre II. L'entrevue fut très cordiale, et lorsque, peu de temps après, le grand-duc Constantin traversa la France pour se rendre à Biarritz, il invita le comte de Paris à un grand dîner donné à l'ambassade russe. Cependant, aucune question politique ne fut agitée en ces deux circonstances. Depuis l'entrevue de Frohsdorf jusqu'à la mort du comte de Chambord, le chef de la famille d'Orléans vécut dans la retraite et évita soigneusement toute manifestation politique.

Au mois de juin 1876, le comte de Paris accomplissait le dernier vœu de son grand-père, le roi Louis-Philippe. Celui-ci avait demandé à être enseveli dans la terre de France. Ses restes, ceux de la reine, de la duchesse d'Aumale, du prince de Condé et de cinq jeunes enfants du duc d'Aumale

---

(1) Voir nos *Contemporains :* Thiers, n° 19 ; Mac-Mahon, n° 188.

(1) *Henri de France*, par H. DE PÈNE, p. 378.

furent transportés de la chapelle catholique de Weybridge à Dreux.

En cette même année eurent lieu de grandes manœuvres dans le département d'Eure-et-Loir; le prince les suivit avec beaucoup d'intérêt, comme tout ce qui se rapportait à l'armée.

Deux ans plus tard, comme on sollicitait sa générosité en faveur de l'érection à New-York d'une statue colossale de « la Liberté éclairant le monde », il écrivit au comte Sérurier, vice-président du Comité :

Vous savez combien je m'intéresse à l'union de la France et de l'Amérique. Dans un temps où il était de mode de dénigrer la grande République transatlantique, de renier la politique du roi Louis XVI, j'ai voulu prouver aux républicains d'outre-mer que les sympathies pour leur nation et leurs institutions se perpétuaient dans la maison de Bourbon. Je serai donc heureux de m'associer de toutes les manières à l'œuvre dont vous me parlez.

Le 16 juin 1881, une cérémonie touchante par sa simplicité avait lieu : le jeune duc d'Orléans faisait sa Première Communion dans l'église d'Eu, au milieu de tous les enfants de la paroisse.

Le comte de Paris passa l'hiver qui suivit à Cannes. Dans cette ville se mourait alors le poète royaliste et chrétien, Victor de Laprade, membre de l'Académie française (1). Le prince lui fit plusieurs visites. Le poète fut très sensible à cet honneur : « Vieux bourbonnien que je suis, disait-il, il me semble que c'est la royauté qui est venue me dire adieu, dans la personne du petit-fils de saint Louis et de Henri IV. »

A la fin de 1882, le comte de Paris se rendit incognito à Rome et fut reçu en audience privée par le pape Léon XIII. Que se passa-t-il alors et quelles furent les paroles échangées? Rien n'en a transpiré dans le public.

Le 1er juillet 1883, la nouvelle de la maladie très grave du comte de Chambord parvenait au château d'Eu. Dès le lendemain, le comte de Paris réunissait un conseil de famille, et il fut décidé qu'il se rendrait auprès de l'auguste malade en compagnie des ducs de Nemours et d'Alençon. Le 7 juillet eut lieu la seconde et dernière entrevue entre les deux cousins. Le duc de Nemours en rendait compte le lendemain à sa fille, la princesse Blanche :

Nous sommes restés seuls — personne que nous trois. — Monseigneur, en nous voyant, s'est soulevé avec énergie. Il a étendu ses deux bras, a pris Paris par la tête, l'a embrassé avec effusion plusieurs fois; il a placé la tête de Paris sur son cœur, puis il m'a tendu la main et m'a dit : « Embrassons-nous; nous nous aimons depuis bien longtemps. » Il a embrassé le duc d'Alençon.

L'entrevue a duré dix-sept minutes.

C'est moi qui ai dit : « Nous craignons de nous faire gronder; nous nous retirons. Avec l'aide de Dieu que nous invoquons tous, avec votre énergique constitution, vous triompherez du mal. »

Alors, prenant la main de Paris, Monseigneur répliqua :

« Quand vous rentrerez en France, dites bien à tous que c'est pour ma chère France qu'il faut prier et non pour moi. Mon seul regret est de n'avoir pu la servir et mourir pour elle, comme l'a toujours désiré mon cœur. Soyez plus heureux que moi : c'est tout ce que je désire. »

Le comte de Chambord mourut le 24 août. Le 28, le comte de Paris, accompagné de son fils, le duc d'Orléans, et de plusieurs princes de la famille, vint s'agenouiller devant la dépouille de celui qui l'avait accueilli par deux fois si cordialement. Le même jour, il annonçait officiellement, par dépêches télégraphiques, la mort du prince, à toutes les cours de l'Europe.

On sait que des questions de préséance l'empêchèrent d'assister aux obsèques solennelles de Goritz. La comtesse de Chambord déclara « qu'elle voulait que chacun fût placé selon son degré de parenté » à la cérémonie funèbre. C'était faire conduire le deuil d'Henri de France par deux princes italiens et un prince espagnol, et placer au quatrième rang le chef de la maison de France. Aussi, le comte de Paris, plutôt que d'abaisser devant des maisons étrangères la maison royale à laquelle notre pays a dû sa grandeur et sa dignité, préféra s'abstenir de paraître aux funérailles. Cette conduite fut approuvée par l'immense majorité des royalistes, qui regardèrent

(1) Voir nos *Contemporains*, Victor de Laprade, nº 32.

désormais le petit-fils de Louis-Philippe, comme l'héritier légitime des Bourbons.

V. VOYAGE EN ESPAGNE — LIBÉRALITÉS DU PRINCE — ÉLECTIONS DU 4 OCTOBRE 1885 — MARIAGE DE LA PRINCESSE AMÉLIE — RÉCEPTION A CETTE OCCASION — DÉPIT ET COLÈRE DES RÉPUBLICAINS

Le 10 janvier 1884, le comte et la comtesse de Paris se rendaient en Espagne.

A Madrid, les princes furent reçus avec la plus grande cordialité par le roi Alphonse XII et par son peuple. Ils visitèrent les palais royaux et les villes les plus intéressantes de l'Espagne. Puis, au commencement de mars, ils se rendirent à Cannes. C'est alors que la police découvrit à Lyon un attentat dirigé contre le comte de Paris. Une boîte qui lui était envoyée contenait un engin explosif des plus meurtriers.

La police chercha, mais inutilement, à découvrir le lâche auteur de cette tentative d'assassinat. On ne le connut jamais. Le comte de Paris, avec sa générosité habituelle, envoya une royale récompense aux employés qui avaient déjoué ce complot.

En 1884, le choléra s'étant abattu sur Marseille, le chef de la famille d'Orléans chargea son frère d'aller porter 50000 francs aux malheureux de cette ville. Les républicains virent avec défiance cet acte de charité et le traitèrent d'acte politique. Un journal alla même jusqu'à qualifier de *brute* cette démarche du duc de Chartres, allant *lui-même* porter cet argent, quand « la poste est là pour transporter les valeurs ! »

La même année, un incendie ayant éclaté au Tréport et menaçant de faire de grands dégâts, le comte de Paris, aussitôt prévenu, partit d'Eu avec une pompe à vapeur qui préserva d'une ruine complète tout un quartier de la ville. Dans cet acte encore, au lieu de rendre hommage aux sentiments humanitaires du prince, ses adversaires virent une question de popularité.

En même temps, le comte de Paris fit remettre au cardinal Guibert un billet de mille francs pour les aumôniers des hôpitaux de Paris, dont le traitement avait été supprimé, et dix mille francs au nonce pour le denier de Saint-Pierre; enfin, en 1890, une somme considérable promise par vœu à la basilique de Lourdes, et qui, portée par Mgr d'Hulst, a servi aux mosaïques de l'église du Rosaire.

Le comte de Chambord avait paru longtemps tout à fait désintéressé du pouvoir, à tel point qu'il avait dû se défendre du reproche de *ne vouloir pas régner* (1). L'opinion générale était que le comte de Paris serait plus ambitieux et qu'une restauration monarchique serait plus facile sous son nom. Les élections législatives du 4 octobre 1885 semblèrent justifier cette opinion. Sur 296 députés élus ce jour-là, il y avait 119 républicains seulement contre 177 conservateurs; il restait 268 ballottages.

Ces résultats causèrent une vive sensation, et les monarchistes triomphèrent bruyamment. Les ballottages du 18 octobre furent loin d'être aussi favorables. Cependant, sur 584 membres dont se composait la Chambre des députés, les conservateurs obtenaient le chiffre de 202 contre 382. La restauration monarchique apparaissait comme possible, et la situation du comte de Paris grandissait de jour en jour.

L'année suivante (1886) eut lieu le mariage de la princesse Amélie, fille aînée du comte de Paris avec le duc de Bragance, héritier présomptif de la couronne de Portugal. A cette occasion, le comte de Paris donna, dans l'hôtel de la princesse de Galliera un grand dîner, suivi d'une réception, auxquelles assistèrent, avec les notabilités du parti monarchique, tous les membres du corps diplomatique.

Ces manifestations portèrent ombrage aux républicains. On vit des journaux, comme le *Temps*, s'exprimer ainsi :

> La réception qui a eu lieu samedi à l'hôtel Galliera a été une véritable revue officielle du parti royaliste. Avec une audace et une inconvenance auxquelles M. de Freycinet et ses collègues ne s'attendaient peut-être pas, le comte de Paris a

(1) Voir nos *Contemporains*, n° 226-227.

invité les membres du corps diplomatique comme osent seuls le faire les chefs de l'État. Le prétendant, agissant ouvertement en roi, a constitué autour de lui une véritable cour. Il est parti pour l'Espagne avec toute une escorte de chambellans et de dames d'honneur; le train qu'il a pris a été qualifié de « royal », et de hauts employés de la Compagnie d'Orléans ont cru devoir l'accompagner de Paris à la frontière, honneurs réservés jusqu'ici uniquement au chef de l'État et à des membres de familles étrangères régnantes.

La France aurait-elle aujourd'hui deux gouvernements, l'un qui siège au palais de l'Élysée et l'autre à l'hôtel Galliera ? Si la République laissait se prolonger cette situation, il faudrait nous attendre demain à voir les gouvernements étrangers considérer le comte de Paris comme le second souverain de la France, une sorte d'héritier présomptif, ayant droit à tous les honneurs régaliens.

Cet article fit sensation. La plupart des organes avancés déclarèrent qu'il n'y avait qu'un moyen de sauver la République, c'était d'expulser les princes. Cependant, même parmi les radicaux, il y avait des hommes opposés à ces mesures d'exception. Maret écrivait dans son journal :

Autrefois, quand on voulait apaiser les revendications populaires, on faisait chanter la *Marseillaise*, et l'on courait sus à l'étranger. Sous le régime gambetto-ferryste, on embêtait un curé ou l'on expulsait un moine. Et quand quelque pauvre diable osait se plaindre, on lui répondait :

« Comment! vous ne rougissez pas de faire encore de l'opposition? En vérité, il est impossible de vous satisfaire! Comment pouvez-vous douter du républicanisme du gouvernement qui, il n'y a pas trois jours, remportait une victoire éclatante sur le P. Barnabé et mettait en fuite trois vieilles dévotes armées de chapelets miraculeux? »

Il n'y avait rien à répliquer. Le plaignant rentrait dans sa honte et se sentait le plus heureux des hommes. A force de faire résonner cette corde, on l'a pourtant usée. A Loyola ont succédé les princes. Aujourd'hui, toutes les fois qu'on a fait trop de sottises et qu'on s'ingénie pour retrouver la popularité perdue, la question des princes revient sur l'eau.

Le 10 juin 1886, la Chambre des députés eut à examiner un décret d'exil présenté par M. de Freycinet. La discussion fut très vive et dura deux jours. Elle fut marquée par des scènes d'une violence inimaginable.

La Chambre vota, par 315 voix contre 232, un projet de loi expulsant de la France et de ses colonies les chefs des familles ayant régné et leurs héritiers directs.

Ce projet, présenté au Sénat, y fut discuté le 21 juin. A cette occasion, un vieux républicain, Jules Simon, prononça un discours fort remarquable. Après avoir reproché au gouvernement de ne vivre depuis quelques années que de mesures d'exceptions, il ajouta :

Chassons qui nous gêne, oui, voilà le système de gouvernement : chassons qui nous gêne! Chassons les Congrégations si elles nous gênent. Chassons les prêtres des écoles où ils nous gênent: chassons-les des tribunaux, chassons-les des hôpitaux, chassons-les des cimetières; chassons-les! chassons-les! Chassons ce qui nous gêne, chassons les magistrats qui rendent des arrêts et qui ne veulent pas rendre des services! Chassons l'inamovibilité, qui est la sauvegarde de la loi; chassons le Sénat s'il nous fait obstacle; chassons les princes, si nous craignons qu'ils nous succèdent; chassons-les! chassons-les!

Comme d'habitude, la majorité du Sénat pactisa avec la Chambre en votant la loi d'expulsion.

Ce fut au château d'Eu que le comte de Paris apprit le vote final de cette loi.

Il était entouré de ses oncles, le duc d'Aumale et le prince de Joinville, de son frère, le duc de Chartres, et d'un certain nombre d'amis fidèles, lorsqu'arriva la dépêche apportant cette triste nouvelle.

M. le comte de Paris, dit le marquis de Flers, lut la dépêche d'une voix profondément émue, puis il ajouta au milieu de l'émotion indescriptible qui s'était emparée de tous : « C'est fait, je partirai jeudi..... »

Toutes les personnes présentes s'étaient levées; pas un mot, pas une parole, tant l'on était ému par la grandeur et la simplicité de ce prince, si injustement et si cruellement frappé.

Le silence se prolongea pendant quinze mortelles minutes. Tout le monde était debout. Les femmes essayaient d'étouffer leurs sanglots. Le silence fut rompu par le duc d'Aumale, qui, de sa voix claire, voilée pourtant par la tristesse, dit gravement : « Messieurs, notre histoire a connu bien des crimes, a enregistré bien des lâchetés, mais jamais aucune comparable à celle qui vient d'être commise! »

M. le comte de Paris se tourna vers lui : « Mon oncle, dit-il, je vous remercie hautement d'être venu auprès de moi dans cette heure d'épreuve, quand je suis frappé avec autant de cruauté que

d'injustice. — Tu sais bien, répondit affectueusement le duc d'Aumale, quoi que l'on puisse dire, que je serai toujours près de toi et avec toi. »

A ce moment, Mme la comtesse de Paris entra. On voyait qu'elle avait pleuré. Mais son courage s'était vite raffermi, sa voix était ferme : « Allons, dit-elle, c'est fini ! reprenons notre vie errante ! Quand plaira-t-il à Dieu d'y mettre un terme ! »

Tous les assistants s'approchèrent alors de la famille royale, et sans échanger un mot de banale consolation, les yeux remplis de larmes, s'inclinèrent devant les princes, baisèrent la main de la princesse et sortirent.

VI. SECOND EXIL — MANIFESTE DU COMTE DE PARIS — SES DERNIÈRES ANNÉES — MORT CHRÉTIENNE

La loi d'exil avait été promulguée le 22 juin. Le directeur de la sûreté, Isaïe Levaillant, se rendit chez le comte de Paris à Eu. Il était chargé de le prévenir officieusement que le gouvernement lui accorderait les délais nécessaires pour les préparatifs de départ, et pour le rétablissement de sa fille, la princesse Louise, qui était malade. Le comte de Paris ne voulut pas profiter de l'autorisation accordée. Il décida de partir dès le lendemain.

Le départ eut lieu le 24 juin. Une foule d'environ 10 000 personnes couvrait la plage. On voulait saluer les nobles exilés.

Un bataillon d'infanterie, envoyé au Tréport pour empêcher toute manifestation, avait été rangé en bataille, l'arme au pied, parallèlement à la ligne des quais. La foule attendait grave et recueillie, rendant ainsi par son calme un tel déploiement de forces complètement inutile, et les officiers, attristés du rôle qu'on leur faisait jouer, se tenaient à quelque distance de leurs hommes.

Tout à coup, au moment où les voitures qui amènent la famille du prince paraissent, une voix haute et claire prononce distinctement les trois commandements : « Gardez-vous !..... Portez armes !..... Présentez armes !..... » Les soldats, croyant obéir au commandement d'un de leurs officiers, exécutent les mouvements et présentent les armes au chef de la maison de France partant pour l'exil.

Un paquebot anglais, la *Victoria*, devait transporter le prince et sa suite en Angleterre. A peine le comte de Paris a-t-il mis le pied sur le bateau que les couleurs de France sont hissées au haut du grand mât, et, s'abaissant par trois fois, saluent le descendant de saint Louis et de Henri IV. A la vue du drapeau national, les acclamations éclatent. On crie : *Vive le roi ! au revoir ! à bientôt !* Le prince se découvre, salue d'abord le drapeau, puis la foule, en disant d'une voix forte : « Vive la France ! »

En quittant la France, le comte de Paris lança une proclamation dont voici les principaux passages :

Contraint de quitter le sol de mon pays, je proteste, au nom du droit, contre la violence qui m'est faite..... En me proscrivant, on se venge sur moi des trois millions et demi de voix qui, le 4 octobre, ont condamné les fautes de la République..... On veut séparer de la France le chef de la glorieuse famille qui l'a dirigée, pendant neuf siècles, dans l'œuvre de son unité nationale..... Ces calculs seront trompés.

Instruite par l'expérience, la France ne se méprendra ni sur la cause, ni sur les auteurs des maux dont elle souffre. Elle reconnaîtra que la monarchie, traditionnelle dans son principe, moderne par ses institutions, peut seule y porter remède.

Seule, cette monarchie nationale, dont je suis le représentant, peut réduire à l'impuissance les hommes de désordre qui menacent le repos du pays, assurer la liberté politique et religieuse, relever l'autorité, refaire la fortune publique.

Seule, elle peut donner à notre société démocratique un gouvernement fort, ouvert à tous, supérieur aux partis, et dont la stabilité sera pour l'Europe le gage d'une paix durable.

Le comte de Paris fixa sa résidence d'abord à Sheen-House, puis à Stowe-House. Le 15 septembre 1887, toutes les villes de France voyaient placarder ses *Instructions aux représentants du parti monarchiste.*

Dans ce manifeste, le chef de la maison de France a résumé tout son programme de gouvernement. Il n'admet la restauration de la monarchie que comme l'œuvre d'une assemblée constituante ou du vote populaire; il laisse au suffrage universel le choix des députés; il place à côté de la Chambre un Sénat, en majeure partie électif, et réunissant dans son sein les représen-

tants des grandes forces et des grands intérêts sociaux du pays. Mais il n'admet pas l'asservissement du Sénat à la Chambre des députés, et il estime que pour faire cesser cette usurpation, il suffira d'assimiler la loi de finances ou le budget à une loi ordinaire, qui, au lieu d'être votée annuellement ne recevra de modifications à chaque exercice que sur les points indiqués par le gouvernement lui-même.

Le comte de Paris crut trouver dans le mouvement boulangiste de 1888-1889 l'occasion de mettre en pratique quelques-unes des idées exposées dans ses *Instructions*.

Trouvant que le temps des politiques d'expectative avait assez duré, le prince entra en relations avec le comte Dillon qu'il accapara complètement et avec le général Boulanger qui, plus fuyant, lui laissa tout espérer, se réservant de ne rien donner. Il eut même, en août 1889, une entrevue avec l'ancien ministre de la Guerre.

Après l'échec piteux du mouvement boulangiste, le comte de Paris entreprit un voyage en Amérique. C'est là qu'il apprit la mort de son oncle et beau-père, le duc de Montpensier et l'arrestation de son fils, le duc d'Orléans, envoyé à Clairvaux, pour s'être présenté, en violation des lois d'exil, devant le bureau de recrutement. Le jeune prince étant sorti de prison à la fin d'août 1890, le chef de la maison de France reprit, en compagnie de son frère, de son fils et du duc d'Uzès, le chemin de l'Amérique. Les voyageurs parcoururent une partie des États-Unis et du Canada et reçurent partout l'accueil le plus empressé.

Mais, sur ces entrefaites, la politique pontificale commença à se manifester par le toast d'Alger. Le comte de Paris fut vivement affecté des conseils donnés par Léon XIII aux catholiques de France. Sans protester directement, il rompit toutes relations personnelles avec le Pape, et ne prit aucune part aux élections de 1893. Il parut même, à partir de ce moment, avoir renoncé à toute manifestation politique.

Cependant, en 1894, après l'assassinat de Carnot et l'élection de Casimir Périer à la présidence de la République, l'*Express du Midi* publia un entretien du comte de Paris, entretien que les monarchistes regardèrent comme une sorte de manifeste.

Ce qui se passe aujourd'hui, disait le prince, est la conséquence des fautes accumulées par le parti républicain, depuis que ce parti est au pouvoir. Ce n'est pas impunément que dans un grand pays, on laisse tomber en discrédit le principe d'autorité et bafouer sans relâche tout ce qu'il y a au monde de respectable et de sacré. Des esprits, le désordre finit par passer dans les actes, et les attentats monstrueux qui ont causé une si légitime horreur ne sont pas autre chose que la traduction matérielle de l'anarchie qui règne en France.

Pour mettre un terme à cette anarchie, il ne suffit pas de faire voter par un Parlement effaré une loi contre les anarchistes, dont quelques dispositions étaient peut-être temporairement nécessaires, mais dont les autres sont exorbitantes, contraires à tous les principes et pourraient bien être retournées un jour contre ceux qui les ont réclamées. Il faudrait avoir le courage de revenir sur tout ce qui a été fait depuis quinze ans, d'arracher la France au joug des Comités radicaux et des francs-maçons, de reconstituer une administration ferme et disciplinée, une magistrature inattaquable, enfin et surtout de faire rentrer Dieu dans l'école et dans les lois. C'est par là qu'il faudrait continuer ou plutôt commencer.

Le 21 juillet 1894, le comte de Paris, atteint déjà du mal qui devait l'emporter, écrivit une lettre que l'on a regardée comme son testament politique. Dans ce document, le prince rappelle tous les efforts qu'il a faits depuis vingt ans pour grouper tous les honnêtes gens autour du drapeau royaliste et pour conserver intacts les principes de la monarchie traditionnelle.

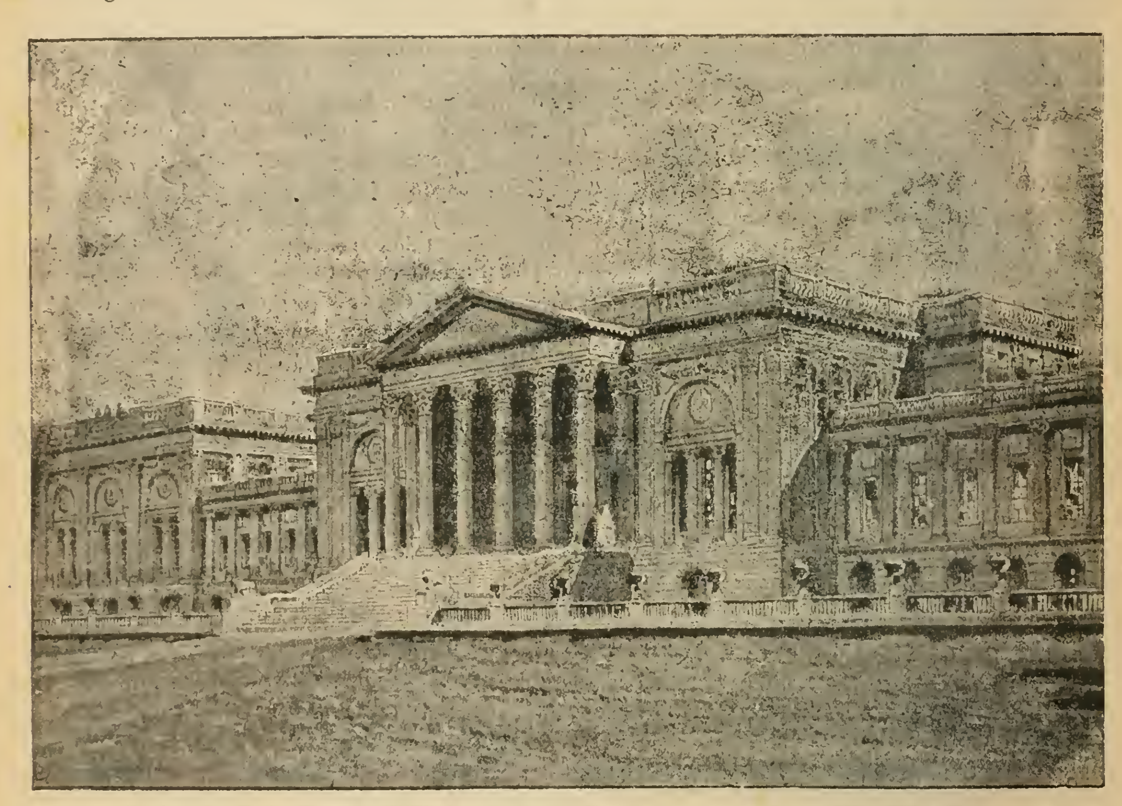
En transmettant cet héritage à mon fils aîné, je demande à tous mes amis de se serrer autour de lui. J'ai confiance dans l'avenir..... Je ne puis croire, en effet, que Dieu ait pour toujours abandonné la France, le pays auquel il a donné saint Louis et Jeanne d'Arc. Or, pour qu'elle se relève, il faut qu'elle devienne une nation chrétienne. Une nation qui a perdu le sentiment religieux, où les passions ne sont plus contenues par aucun frein moral, où ceux qui souffrent ne trouvent pas un motif de résignation, dans l'espoir de la vie future, est destinée à se diviser, à se déchirer, à devenir la proie de ses ennemis intérieurs ou extérieurs.....

Le mois d'août n'apporta aucune amélioration au mal dont souffrait le chef de

la maison de France. Au contraire, son état empira d'une façon inquiétante. Le prince vit venir sans effroi l'heure suprême. Il demanda et reçut avec une grande piété les sacrements de l'Église.

Entouré de tous les membres de sa famille, consolé par la bénédiction que lui avait envoyée le pape Léon XIII, le comte de Paris expira le 8 septembre 1894, après une longue et douloureuse agonie. Jusqu'à son dernier soupir, il avait gardé toute sa connaissance et édifié par sa patience et sa résignation chrétiennes tous ceux qui avaient eu l'honneur de s'approcher de lui. Mgr d'Hulst, qui l'assista dans ses derniers instants, n'hésite pas à dire que le comte de Paris avait été « un saint ignoré ».

Les funérailles du comte de Paris eurent lieu le 12 septembre, et son corps fut inhumé sur cette terre d'Angleterre qui avait autrefois reçu la dépouille funèbre de tant de membres de sa famille (1).



RÉSIDENCE DE STOWE-HOUSE, OU EST MORT LE COMTE DE PARIS

On s'est demandé, écrivait Mgr d'Hulst, pourquoi celui qui avait tant aimé son pays a voulu rester exilé jusque dans la tombe, alors qu'il semblait si facile d'obtenir du gouvernement français l'autorisation de ramener sa dépouille à Dreux, dans le mausolée de sa famille. Le prince en a donné lui-même la raison : « Je ne veux pas, dit-il, être enterré en un lieu où mon fils ne pourrait pas venir prier sur ma tombe. »

Jonage.

J. M. J. Bouillat.

(1) A sa mort, le prince laissait six enfants : 1° Louis-Philippe-Robert d'Orléans, né à Twickenham, le 6 février 1869, chef actuel de la maison de France. 2° Ferdinand-François, duc de Montpensier, né au château d'Eu, le 9 septembre 1884. 3° Amélie d'Orléans, née le 28 septembre 1865 et mariée à Charles, roi de Portugal. 4° Hélène, né à Twickenham, le 13 juin 1871, mariée au duc d'Aoste, neveu d'Humbert Ier. 5° La princesse Marie-Isabelle, née à Eu, le 7 mai 1878. 6° La princesse Louise-Françoise, née à Cannes, le 24 février 1882.

BIBLIOGRAPHIE

Mis de Flers, *Le comte de Paris.* — Mgr d'Hulst, *Une âme royale.* — *Le Pèlerin*, année 1894.

LES CONTEMPORAINS



CUVIER (1769-1832)

I. PREMIÈRES ANNÉES — ARRIVÉE A PARIS

Pendant longtemps, les empreintes et les vestiges laissés dans les entrailles du sol par les plantes et les bêtes qui ont peuplé la terre aux âges passés furent considérés comme des images illusoires esquissées par ces phénomènes commodes que l'on nommait des *jeux de la nature*. Et quand on voulait bien consentir à reconnaître leur véritable nature, on leur attribuait une origine des plus fantaisistes : témoin cette salamandre trouvée en 1725 dans le calcaire schisteux d'Œningen, et dont Scheuchzer fit un homme : *Homo diluvii testis*. C'est à peine si quelques voix s'élevaient timidement contre l'ignorance populaire et l'aveuglement des savants, à peine si Bernard Palissy, Fontenelle, Pallas, Buffon, osaient proposer une explication vraisemblable à des faits si étrangement interprétés. Il était réservé à Cuvier de jeter enfin la lumière sur cette question d'une importance capitale. Dès le commencement de ce siècle, s'appuyant sur les données de la zoologie et de l'anatomie comparée, dont il avait renouvelé les bases, il créait de toutes pièces la science des fossiles, la paléontologie, dont les révélations ont éclairé d'un jour nouveau et inconnu l'histoire de notre globe.

Georges-Léopold-Frédéric-Dagobert Cuvier naquit le 23 août 1769 à Montbéliard, alors chef-lieu de la petite principauté du même nom, qui appartenait au duc Charles de Wurtemberg. Son père avait servi dans un régiment suisse, et s'était retiré dans sa ville natale, jouissant pour toute fortune d'une modique pension de retraite, obtenue après vingt-cinq années, en même temps que la croix du Mérite militaire, qui remplaçait celle de Saint-Louis pour les officiers protestants. Cuvier fit ses premières études au gymnase de Montbéliard; il y

resta jusqu'à l'âge de quatorze ans, réalisant des progrès rapides, grâce à sa mémoire prodigieuse, dans toutes les connaissances qu'on y enseignait, surtout en histoire et dans l'étude des langues. Son père le conduisait fréquemment chez ses parents et chez les anciens officiers du même régiment qui habitaient aux environs; le goût de l'histoire naturelle lui vint dans la bibliothèque d'un ministre de sa famille, où il avait trouvé un exemplaire de Buffon, dont il copiait les figures.

Cependant, ses parents se ruinaient de plus en plus, et ne savaient par quel moyen ils mèneraient leur fils aîné jusqu'à la carrière de pasteur ou de précepteur qu'ils lui destinaient. Sur ces entrefaites, Charles de Wurtemberg vint à Montbéliard, et les brillants succès du jeune écolier, qui lui furent signalés par les autorités de la ville, décidèrent le duc à disposer en sa faveur d'une bourse à l'Académie Caroline de Stuttgard, qu'il venait de fonder. Cuvier y vint le 4 mai 1784. L'établissement, conçu sur le plan des Écoles militaires de France, comprenait cinq Facultés supérieures: droit, médecine, administration, art militaire, commerce. Après une année de philosophie, Cuvier choisit l'administration, parce qu'à cette branche était rattachée l'histoire naturelle, ce qui devait lui fournir l'occasion d'herboriser et de visiter les musées.

Pfaff, qui fut son condisciple et qui devint plus tard professeur de physique à Kiel, nous apprend que les loisirs du jeune homme étaient consacrés surtout à l'étude de l'entomologie et de la botanique. Bien qu'il n'eût guère de livres pour déterminer ses spécimens et les comparer avec les descriptions des auteurs, il dessina ainsi plus de mille insectes, et il put réunir un herbier de quatre mille espèces. N'ayant point d'argent pour aller voir ses parents, il passait ses congés à recueillir des spécimens. Il avait établi, avec quelques camarades, une petite société d'histoire naturelle, dont il était le président, et fondé un ordre académique dont il se décernait à lui-même la décoration, témoignant déjà ce goût des distinctions qu'il a montré toute sa vie. Le 21 avril 1788, Cuvier quitta l'Académie de Stuttgard, chargé de prix et pourvu du titre de chevalier, qui ne s'accordait qu'aux cinq ou six premiers élèves de l'École. La croissante pauvreté de ses parents ne lui permit pas d'attendre la vacance d'un des emplois auxquels ce titre lui donnait droit; il se résigna au préceptorat. Parrot, originaire comme lui de Montbéliard, lui offrit le poste de professeur du fils unique d'un gentilhomme protestant de la Normandie, le comte d'Héricy, que lui-même quittait pour enseigner la physique à Dorpat.

Cuvier accepta avec empressement, et vint à Caen prendre possession de sa place au mois de juillet 1788; quoique très jeune encore, ses connaissances en droit, en administration, en histoire et dans les diverses branches des sciences naturelles étaient assez étendues pour qu'immédiatement toutes les personnes de son entourage recherchassent sa conversation.

L'orage révolutionnaire qui grondait alors dans toute sa force troublait à peine ces régions si éloignées de son foyer, et les affaires de la France ne sollicitèrent l'attention du jeune savant que pour lui inspirer le désir de s'en instruire. Tout en se livrant à cette étude avec l'ardente curiosité qui l'animait dans toutes ses recherches, il ne négligeait pas le premier objet de ses travaux scientifiques. Caen possédait déjà un jardin botanique assez riche; de plus, quelques propriétaires avaient réuni dans leurs parcs et leurs serres une nombreuse variété de plantes. L'épicier Comte, qui logeait sur le marché aux poissons, s'était fait, grâce à cette circonstance, un musée d'ichthyologie. Toutes ces collections furent mises à la disposition de Cuvier.

Celui-ci put agrandir son champ d'observations, quand la famille d'Héricy quitta la ville pour aller résider dans une campagne du pays de Caux, à Fiquainville, non loin de Fécamp, où les productions de la mer et de la terre s'offraient à l'envi à son investigation. Il y resta six ans. C'est là qu'il conçut la première idée des travaux

qui devaient plus tard porter son nom si haut : la découverte de quelques térébratules fossiles le mit sur la voie de la paléontologie, et la dissection d'un calmar fut le point de départ de ses vues sur la classification générale des animaux. Il passa dans le pays de Caux l'hiver très rude de 1788-1789; il revint à Caen, avec la famille d'Héricy, au printemps de 1789, et y demeura pendant toute l'année 1790 et le commencement de 1791.

Sans négliger l'histoire, dont la connaissance lui était nécessaire pour l'instruction de son élève, il étudiait avec persévérance les animaux et les plantes de toute espèce qui lui tombaient sous la main. Dans une lettre écrite à Hermann, professeur à l'Université de Strasbourg, le 18 novembre 1790, il annonce avoir décrit et dessiné 420 coquilles terrestres et fluviatiles, 110 poissons, 11 quadrupèdes ovipares, 14 oursins, 11 astéries, 18 coraux et 30 papillons exotiques. Vers la même époque, il avait indiqué les caractères d'un grand nombre de genres de végétaux sur des feuilles blanches intercalées dans un exemplaire du *Genera plantarum* de Jussieu.

Au plus fort de la Terreur, l'abbé Tessier, docteur de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, venu en tournée dans le pays de Caux très probablement en qualité d'inspecteur agricole, ou peut-être comme officier de santé d'un régiment de cavalerie, eut l'occasion d'assister, sous un nom d'emprunt, aux séances de la *Société populaire* de Valmont, dont Cuvier était le secrétaire. Cette Société, comme les autres analogues, faisait des chansons patriotiques et dénonçait les suspects; mais, en outre, elle s'occupait d'agriculture, sous l'influence de quelques membres qui n'étaient pas fâchés d'écarter le plus possible les questions brûlantes. L'abbé Tessier prit un jour part à une discussion sur ce sujet; et à son langage même, Cuvier reconnut l'auteur des articles d'agriculture du *Dictionnaire encyclopédique*. S'approchant, il salua à voix basse le pauvre abbé sous son vrai nom : « Ah ! s'écria celui-ci effrayé, je suis perdu ! — Perdu ! répondit le jeune homme. Croyez bien au contraire que vous allez devenir l'objet de nos soins et de notre respect. »

Cette rencontre inattendue fut l'origine de la fortune de Cuvier. Tessier écrivit à Jussieu et à Geoffroy-Saint-Hilaire pour leur annoncer, en termes enthousiastes, qu'il venait de découvrir une perle en Normandie : « Vous vous souvenez, leur disait-il, que c'est moi qui ai donné Delambre à l'Académie; dans un autre genre, ce sera encore un Delambre. » Geoffroy avait alors vingt-deux ans, et ses connaissances en zoologie, science qu'il avait mission d'enseigner, n'étaient pas, il faut le dire, bien étendues. Aussi fut-il séduit par l'originalité des travaux qu'il reçut de Cuvier, originalité due à ce fait qu'ils avaient été réalisés sans livres et sans maître, et s'empressa-t-il de lui écrire : « Venez vite à Paris; venez jouer parmi nous le rôle d'un autre Linné, d'un autre fondateur de l'histoire naturelle. » Venir à Paris était bien; y trouver des moyens d'existence était mieux Millin, secrétaire de la Société des naturalistes, obtint pour Cuvier la promesse d'une petite place de 2000 francs à la Commission temporaire des arts. Sur cette base frêle, le jeune homme se décida; peu de temps après, Geoffroy lui fournit un établissement plus sérieux en obtenant de Mertrud, professeur d'anatomie comparée au Muséum, qu'il consentît à lui confier la suppléance de sa chaire.

L'empressement presque enthousiaste avec lequel Cuvier fut appelé à Paris comme suppléant d'une chaire d'anatomie comparée eut pour première conséquence de le faire entrer immédiatement dans la Société d'histoire naturelle et dans la Société philomatique; peu de temps après, le 30 décembre 1795, grâce à l'influence de Lacépède, il fut élu membre de la première classe de l'Institut, par les quarante-huit titulaires que le Directoire avait nommés d'office. Enfin, quelques mois plus tard, le 1er avril 1796, on lui confia la chaire d'histoire naturelle des animaux à l'École centrale du Panthéon.

Noblesse oblige; et si ces encouragements donnèrent quelque satisfaction à l'amour-propre du jeune savant, ils firent naître pour lui le devoir impérieux d'un opiniâtre labeur, afin de pouvoir remplir la difficile mission qui lui incombait d'enseigner une science dont il ne connaissait même pas les éléments.

Il se mit au travail, et, tantôt seul, tantôt unissant ses efforts à ceux de Geoffroy-Saint-Hilaire, il tenta l'exploration du vaste domaine ouvert à son activité. Quelques essais, encore un peu timides et imprégnés des idées qu'il devait plus tard réformer, marquèrent ses premiers pas dans une carrière où il allait dépasser les plus illustres. Deux mémoires, l'un sur des insectes nouveaux, l'autre sur l'anatomie de l'escargot, passèrent presque inaperçus; mais bientôt il commença à fixer l'attention par ses recherches sur le larynx des oiseaux, et surtout par la publication de ses idées sur la classification des animaux à sang blanc, que l'on nommait ainsi par opposition aux animaux à sang rouge, formant l'embranchement actuel des vertébrés.

Dans les travaux poursuivis en commun avec Geoffroy-Saint-Hilaire, l'apport de Cuvier était bien plus considérable que celui de son collaborateur. Il faisait bénéficier l'association des méthodes d'investigation précises et pratiques en usage dans les écoles allemandes; il possédait Blumenbach, ouvrage qui était presque totalement ignoré en France; il connaissait les livres anciens, et l'analyse des mémoires modernes lui était transmise par ses amis d'Allemagne, Pfaff et Hermann; enfin, il avait consacré les loisirs de ses six années de séjour sur le littoral normand à des recherches originales. Geoffroy-Saint-Hilaire, en revanche, n'avait reçu d'autre enseignement que celui de Daubenton, dont les leçons portaient exclusivement sur les classes supérieures du règne animal : les autres, à cette époque, ne comptant guère pour les zoologistes.

Les deux amis s'occupèrent d'abord avec la plus énergique activité à étudier les matériaux de la collection du Muséum relatifs aux mammifères. Plusieurs mémoires importants sortirent de ces recherches : *sur les rhinocéros bicornes — sur les différentes espèces d'éléphants — sur une nouvelle division des mammifères et sur les principes qui doivent servir de base dans cette sorte de travail.* C'est là que Cuvier a pour la première fois posé les principes d'une classification rationnelle des animaux, et déjà on peut y voir se dessiner ce besoin impérieux d'ordre et de clarté qui dominait son intelligence, et qui a imprimé une si heureuse impulsion aux sciences naturelles.

Disons ici, pour n'y plus revenir, que les idées de Cuvier sur la classification des animaux devaient rapidement se trouver en désaccord avec celles de Geoffroy, dont l'imagination devançait toujours les enseignements précis qui découlaient de l'examen méthodique des faits. Dès 1818, la scission fut complète; à cette date, alors que Cuvier admettait quatre formules générales d'organisation, Geoffroy faisait aux vertébrés une première application de son principe de l'*unité de composition.* En 1820, il voulut l'étendre aux articulés, et en 1830 aux mollusques. Cuvier continua d'opposer avec énergie, au type unique de son adversaire, ses quatre types primordiaux. Le débat fut porté devant l'Académie, et jamais controverse plus ardente ne sépara deux esprits plus convaincus; les savants de tous les pays s'unirent à cette discussion, et le monde fut divisé par un débat qui, pour les intéressés, n'eut d'autre résultat que de les confirmer chacun dans son opinion.

II. LA DOCTRINE SCIENTIFIQUE

Deux hommes avaient, au XVIIIe siècle, imprimé un mouvement rapide aux progrès des sciences naturelles : Linné, le législateur du règne végétal, qui passait les espèces au crible de l'analyse, et Buffon, dont le génie, dédaignant les détails, s'efforçait de synthétiser les phénomènes de la biologie

et de surprendre le secret de leurs lois. Mais tous deux étaient, pour une raison identique, restés en deçà du but vers lequel ils tendaient : ils ne connaissaient pas suffisamment la nature intime des faits qu'ils rêvaient de classer et d'expliquer. Cuvier, lui, comprit toute l'importance de cette base que ses devanciers, dans leur hâte d'édifier, n'avaient pas su faire assez solide et assez large ; il s'astreignit à la recherche même des principes de l'organisation, et lorsqu'il en fut maître, il put renouveler, successivement et l'une par l'autre, la zoologie et l'anatomie comparée, double source de la science paléontologique, qui lui est due tout entière et qui a jeté sur l'histoire de la Terre une clarté jusque-là inconnue.

Linné, dont les idées étaient presque universellement adoptées à la fin du siècle dernier, divisait le règne animal en six classes : les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les insectes et les vers. Or, en mettant sur une même ligne ces six séries primordiales, il leur accordait à toutes une importance égale, et les supposait séparées par un même intervalle. C'était là une première erreur, propre à jeter la confusion dans les esprits : car entre les divers types qu'il rangeait parmi les insectes règnent des différences plus grandes qu'entre les quadrupèdes et les oiseaux, ou entre ceux-ci et les poissons. De plus, les caractères invoqués pour la classification étant choisis arbitrairement, ce système avait l'inconvénient de rompre les réelles affinités des êtres et de rapprocher les animaux les plus disparates : la section des vers, en particulier, constituait une sorte d'asile où s'étaient réfugiées, pêle-mêle, les espèces que l'ignorance de leur anatomie ou de leurs premiers états avait empêché de placer ailleurs.

A ce rangement illogique, dont les défauts, hâtons-nous de le dire, ne sauraient être une tache pour la gloire de Linné, car ils étaient inévitables dans un premier recensement, il fallait substituer une classification rationnelle, en harmonie avec les rapports réels de l'organisation ; en d'autres termes, la nécessité s'imposait de fonder la zoologie sur l'anatomie. Les premiers travaux de Cuvier attestent que ses préoccupations allèrent vers cet objectif ; et lorsqu'il eut sous la main assez de documents positifs, il fit connaître sa méthode, qui mettait l'ordre où jusque-là n'avait régné que la confusion.

La classe des vers comprenait tous les animaux dits *à sang blanc :* ils représentent plus de la moitié du règne animal. Dès le premier de ses mémoires, en 1795, Cuvier montre l'extrême diversité des êtres réunis jusque-là sous cette dénomination, et, pressé d'en séparer les formules principales, il les partage d'abord en trois grandes classes : les *mollusques*, qui ont un cœur, des vaisseaux pour la circulation, et qui respirent par des branchies ; les *insectes,* qui n'ont pas de cœur, mais seulement un vaisseau dorsal, et respirent par des trachées ; les *zoophytes,* qui n'ont ni cœur, ni vaisseaux, ni appareil respiratoire distinct. A cette première répartition vient s'ajouter l'établissement de trois nouvelles classes : les *vers* proprement dits, les *échinodermes* et les *crustacés.* La classification des animaux à sang blanc, ou mieux des *animaux sans vertèbres,* comme Lamarck devait les nommer quelques années plus tard, était ainsi établie suivant une distribution logique, qui n'a pas été sensiblement modifiée depuis.

Bien qu'elle n'atteignît, en apparence, qu'un point limité du domaine des sciences naturelles, la modification apportée par Cuvier fit faire à la zoologie un progrès brusque, d'une ampleur telle qu'elle n'avait jamais été égalée dans le passé. Depuis Aristote, dont l'esprit large osait aborder le règne animal dans son ensemble, les invertébrés n'avaient fait l'objet d'aucune étude digne de leur importance et de leur nombre. En introduisant l'ordre dans la série immense de leurs formes multiples, Cuvier révélait en réalité aux naturalistes, sinon l'existence, du moins les plans de structure de tout un monde d'êtres ignorés. Ces êtres, dont la connaissance a rendu d'inappréciables services à la physiologie et à la philosophie zoologique, parce que

les fonctions vitales s'accomplissent chez eux presque à découvert, et qu'on y retrouve des détails de nature à éclairer la biologie des animaux supérieurs, difficile parfois à expliquer sans cette ressource, n'existaient pas alors pour le physiologiste et pour le philosophe.

En portant son attention sur un groupe aussi délaissé, Cuvier jouait donc un rôle de novateur hardi; un succès immédiat accueillit l'exposé de ses idées, et sa classification, en équilibre absolu, dans les grandes lignes, avec la réalité des faits, fut généralement acceptée. La précision des caractères adoptés pour en distinguer les différentes formules, les liens étroits et les affinités indiscutables des êtres relevant de chacune d'elles, la clarté que cette conception élevée de la méthode naturelle introduisait dans la science, provoquèrent l'adhésion prompte des naturalistes; la plupart ne dissimulèrent pas leur admiration, sollicitée à la fois par les résultats directs qu'ils avaient sous les yeux, et par l'espoir des progrès féconds que promettait la théorie de la subordination des organes, mise en lumière pour la première fois. C'est, en effet, dans cette série de travaux, préambule de ses grands ouvrages d'ensemble, que Cuvier commença à montrer combien tout se tient dans l'organisation animale, et comment la structure d'une partie donnée entraîne une structure inévitablement corrélative des autres parties sans exception.

Un des principaux titres de gloire de Cuvier est d'avoir dégagé de toute incertitude, jusqu'à en faire, si l'on peut s'exprimer ainsi, un dogme scientifique, ce principe de la subordination des caractères, base de l'anatomie comparée et point de départ de ses étonnantes reconstitutions des animaux disparus. Une méthode qui se bornerait à indiquer les rapports, les analogies de structure, serait incomplète; il faut y ajouter l'appréciation de l'ordre de ces rapports suivant leur importance respective, et établir entre eux comme une hiérarchie rationnelle. Les Jussieu avaient déjà, en créant les familles naturelles, appliqué ce principe à la botanique; mais nul n'avait entrepris pour la zoologie une tâche aussi ardue, dont les difficultés s'aggravaient encore de la quantité et de la complication des organes qui composent le corps de l'animal, alors que la plante n'offre qu'un petit nombre de parties constitutives.

Pareille innovation ne pouvait être introduite en zoologie qu'appuyée sur l'anatomie, et précédée par elle. Avant de déterminer l'importance relative des organes, il fallait d'abord les connaître; ces deux premiers pas faits, l'œuvre pouvait se continuer facilement en fondant les caractères sur les organes, et en déduisant la subordination de ceux-là de la subordination de ceux-ci. Tel a été le but spécialement poursuivi dans l'élaboration du *Règne animal distribué d'après son organisation*, ouvrage très étendu où la doctrine zoologique de Cuvier se trouve exposée dans son ensemble. C'est à dater de cet ouvrage que l'art des méthodes en histoire naturelle a pris une signification toute nouvelle.

Pour Linné, cet art n'était guère qu'un moyen de distinguer les espèces, ou, du moins, s'il en a conçu une idée plus élevée, ne l'a-t-il jamais présenté que sous cette forme, qui garde l'apparence d'un procédé artificiel et exclusivement mnémonique; Cuvier, au contraire, a entrepris de faire de la méthode l'instrument de la généralisation des faits : il a voulu qu'elle fût l'image même de la nature et qu'elle reflétât l'ordre mis dans la création par son Auteur tout-puissant.

D'une manière générale, la méthode est pour lui la subordination des propositions, des vérités, des faits, d'après leur ordre de généralité. Appliquée au règne animal, elle devient la subordination des groupes les uns aux autres, en raison de la valeur relative des organes auxquels sont empruntés les caractères de chacun d'eux. Or, comme on peut le concevoir a priori, l'expérience démontre que les organes les plus importants sont également ceux qui fournissent les rapports les plus généraux. Il en résulte

que, si on fonde les groupes *inférieurs* sur les organes *subordonnés*, et les groupes *supérieurs* sur les organes *dominateurs*, ces derniers groupes engloberont toujours les autres, et qu'on trouvera des formules caractéristiques de plus en plus générales à mesure qu'on passera des divisions les plus inférieures aux plus élevées.

Si l'on recherche les applications pratiques que Cuvier a faites de ses idées dans son *Règne animal*, on peut constater que l'examen du système nerveux l'a conduit à une répartition des grands embranchements plus logique que celle qu'il admettait au début de sa carrière. Jusqu'alors, il avait regardé les trois classes principales des animaux sans vertèbres, mollusques, insectes et zoophytes, comme équivalant, en tant que groupes, aux classes des vertébrés : quadrupèdes, oiseaux, reptiles et poissons. Mais la considération de l'appareil nerveux lui enseigne que tous les vertébrés doivent être réunis dans une même division ; que tous les mollusques répondent à une deuxième formule; qu'une troisième embrasse les insectes, les crustacés et les vers à sang rouge ; une quatrième, tous les zoophytes. De là quatre plans d'organisation, quatre types, quatre *embranchements* dans le règne animal, parce que le système nerveux y est réalisé suivant quatre formes différentes.

L'esprit, guidé par la lumière qui jaillit de ce grand ouvrage, saisit nettement l'enchaînement, l'importance relative des rapports qui lient les animaux les uns aux autres : les rapports d'ensemble qui définissent le caractère, l'unité du *règne;* les rapports généraux, mais de moindre valeur, qui établissent l'unité des *embranchements* et des *classes;* les rapports de plus en plus particuliers qui constituent l'unité des *ordres*, des *genres*, des *espèces*, des *variétés*. Mais, s'il mettait en relief ses idées sur la méthode appliquée à la classification des animaux, ce livre était loin de donner entière satisfaction à Cuvier au point de vue de leur réalisation pratique. Il n'avait pu accorder à son système autant d'étendue qu'il eût jugé nécessaire pour être complet. Distinguer, classer, représenter et décrire tous les animaux connus à cette époque, était au-dessus des forces d'un homme. Cuvier fit le rêve d'embrasser cette tâche immense, mais, trop sage pour s'attaquer à un labeur inutile, il se contenta d'ouvrir la voie, et de montrer par un exemple ce qui était à faire pour toutes les classes. C'est pour réaliser ce projet qu'il se mit à écrire l'*Histoire naturelle des poissons ;* la mort ne devait pas lui permettre de l'achever.

En même temps qu'il renouvelait la zoologie, Cuvier introduisait une réforme non moins importante, et dont les autres n'ont été peut-être que la conséquence, dans le domaine de l'anatomie comparée. Cette science avait sa prédilection ; il n'en parlait qu'avec enthousiasme, et la regardait comme la régulatrice de toutes celles qui ont pour objet les êtres organisés. Il voulait lui consacrer un grand ouvrage, où il eût exposé en détail ses découvertes et les aperçus généraux qu'elles lui inspiraient; mais là aussi la mort se mit en travers de ses désirs. S'il n'a pu l'écrire, du moins les éléments du livre qu'il méditait peuvent-ils être retrouvés dans ses innombrables *Mémoires*, dans ses *Leçons*, dans ses *Recherches sur les ossements fossiles*, travaux qui ont imprimé à l'anatomie comparée un tel essor qu'en peu d'années ils l'ont mise au-dessus des autres branches de la biologie, dont elle avait été jusque-là l'humble sœur.

Trois époques, trois étapes marquent, depuis les temps antiques, les progrès de l'anatomie comparée; elles se résument en trois noms : Aristote, Claude Perrault, Cuvier. Les descriptions de Perrault représentent le premier pas qu'ait fait cette science dans la voie de la certitude expérimentale; Daubenton lui en fit faire un deuxième en rendant ces descriptions comparables ; elle en fit un troisième sous l'impulsion de Vicq-d'Azyr, qui, physiologiste, lui assigna un plan physiologique. Cuvier reçut l'héritage des mains mêmes de Vicq-d'Azyr, et il y mit, pour sa part, l'appoint du zoologiste; il élargit aussi son champ, et fit de l'anato-

mie comparée, avant lui recueil informe de faits isolés concernant la structure des animaux, la science des lois de l'organisation.

Tandis qu'il transformait la méthode zoologique, auparavant simple nomenclature, en instrument de généralisation, il groupait les faits relevant de l'anatomie de manière à faire jaillir de ce faisceau, qui pour tout autre fût resté privé de signification, les lois admirables et toujours obéies qui, imposées par l'infinie sagesse du Créateur, régissent l'organisation animale envisagée sous tous les points de vue : il établit que chaque organe ne se prête qu'à des variations déterminées; que les modifications des divers organes sont solidaires, dépendantes les unes des autres; que l'importance des organes dans l'ensemble de l'économie est inégale, ce qui révèle leur subordination; que certains traits de structure sont forcément corrélatifs, tandis que d'autres sont incompatibles, et s'excluent.

La place nous manque pour énumérer toutes les découvertes, tous les faits saillants dont Cuvier enrichit sa science préférée; mais du moins pouvons-nous mettre en relief l'application capitale qu'il fit de l'anatomie comparée à la reconstitution des animaux fossiles. Les ouvrages de vulgarisation, très répandus aujourd'hui, ont porté partout la notion des flores et des faunes disparues, qui cachent dans les entrailles du sol leurs représentants si différents des plantes et des bêtes contemporaines. Une nature éteinte a précédé les êtres vivants qui s'épanouissent de nos jours à la surface du globe, et les couches géologiques qui en recèlent les débris semblent porter la marque de formidables révolutions. Des bancs immenses de coquilles et d'autres animaux marins se retrouvent à une distance considérable de toute mer, à une altitude que nul océan actuel ne saurait atteindre; et la terre a livré des ossements de dimensions inaccoutumées, où les mythologies ont vu les vestiges d'une race de géants qui auraient primitivement peuplé le monde.

L'esprit des hommes a été de tout temps frappé par les traces des bouleversements dont notre globe paraît avoir été le théâtre aux âges passés; mais longtemps les intelligences se sont refusées à donner aux faits une interprétation vraisemblable, et les savants eux-mêmes, non moins aveugles que l'ignorance populaire, s'obstinaient à considérer les pierres où étaient gravées des empreintes de plantes et d'animaux comme des illusions, des jeux de la nature. Le premier parmi les modernes, Bernard Palissy soutint que les débris fossiles trouvés dans la terre étaient bien les restes d'êtres disparus : « Il a fallu, écrit Fontenelle, qu'un potier de terre qui ne savait ni latin ni grec, osât, vers la fin du XVIe siècle, dire dans Paris, et à la face de tous les docteurs, que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer dans les lieux où elles se trouvaient alors ; que des animaux avaient donné aux pierres figurées toutes leurs différentes figures; et qu'il défiât hardiment toute l'École d'Aristote d'attaquer ses preuves. »

En 1670, Augustin Scilla reprit l'opinion de Palissy, et la soutint avec force. Leibnitz, en 1683, lui apporta l'autorité de son génie et de sa renommée. Buffon, dès le début du siècle suivant, renouvela les mêmes idées, et les groupa en une théorie qui rapidement devint populaire. Daubenton est le premier qui tenta de ruiner, par des arguments précis et scientifiques, l'hypothèse des géants; dans un mémoire daté de 1762, il fit l'application de l'anatomie comparée à la détermination des ossements fossiles sur lesquels les traditions des peuples avaient édifié l'existence de ces êtres légendaires. Pallas, en 1769, publia son premier mémoire sur les ossements fossiles de la Sibérie; et les savants n'y trouvèrent pas sans étonnement la démonstration de ce fait que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, hôtes aujourd'hui de la zone torride, avaient jadis habité les régions les plus septentrionales du monde. A la suite de Pallas, les naturalistes découvrirent bientôt les restes de ces animaux du Midi, non seulement dans les pays du Nord, mais dans toutes les contrées des deux continents.

Buffon, avec son besoin de généralisation, ne pouvait demeurer longtemps en présence de ces faits sans en tenter l'explication : il imagina que la température des régions polaires s'était progressivement abaissée, ce refroidissement ayant peu à peu repoussé les espèces animales vers le Midi, où elles trouvaient un climat plus favorable. Mais la découverte d'un rhinocéros tout entier conservé dans la glace vint infirmer ce système en démontrant l'instantanéité du phénomène qui fit périr les bêtes des régions polaires, et les fixa pour toujours dans le sol subitement gelé, avec leur chair et leur peau, lesquelles sans cette circonstance eussent subi les atteintes de la décomposition. Pallas, de son côté, supposa que les animaux de l'Inde avaient été transportés dans le Nord par une irruption des eaux venues du Sud-Est. Sur les ruines de cette deuxième hypothèse, s'effaçant devant les différences profondes qui séparent les animaux fossiles des animaux de l'Inde, il était réservé à Cuvier de faire enfin rayonner la vérité.

En réalité, le problème qui réclamait une solution des recherches des naturalistes et de la sagacité des philosophes était celui-ci : les êtres organisés, dont les entrailles du sol livrent çà et là les vestiges fossiles, sont-ils les analogues de ceux qui vivent aujourd'hui, soit dans les mêmes lieux, soit ailleurs ; ou bien leur espèce est-elle éteinte, et sont-ils pour toujours disparus? Cette troublante interrogation n'eût peut-être jamais reçu de réponse si on s'était borné à demander une certitude absolue aux indications fournies par les coquilles fossiles ou les poissons. Ces groupes, en effet, sont difficilement abordables dans leur ensemble, et un doute aurait toujours subsisté, à la pensée que les mollusques ou les poissons inconnus retirés de la terre avaient encore des représentants actuels, cachés à des profondeurs inaccessibles. Pareille source d'hésitations n'était pas à craindre avec les quadrupèdes, dont toutes les espèces vivantes peuvent être aisément recensées. Aussi Cuvier s'adressa-t-il à cette classe d'êtres pour extraire de la science des fossiles les enseignements philosophiques dont elle était susceptible.

Le 1er pluviôse an IV, dans la première séance publique de l'Institut national, il lut son mémoire sur les espèces d'éléphants fossiles comparées aux espèces vivantes. C'est là qu'il révèle ses vues sur les animaux disparus. Par une coïncidence dont le souvenir mérite d'être conservé, une des plus grandes découvertes qui aient illustré en ce siècle l'histoire naturelle commençait sa carrière le jour même où l'Institut inaugurait ses séances publiques. En quelques phrases, Cuvier exprimait l'idée d'une faune totalement éteinte, et ayant vécu avant la faune contemporaine : le mot de la grande énigme, qui depuis tant d'années préoccupait les esprits, était trouvé, et la notion correspondant à ce mot se trouvait revêtue d'une simplicité grandiose, qui faisait pressentir la vérité par sa parfaite harmonie avec la majesté de la nature.

Mais la vérité ne s'impose pas toujours d'elle-même, et il est parfois nécessaire de la démontrer. Pour donner à ces aperçus si vastes, si élevés, une valeur objective, il fallait réunir tous les restes des animaux perdus, les examiner, les étudier au point de vue nouveau qui venait d'être dégagé, les comparer entre eux et aux organisations actuelles, et, avant tout, fixer une base certaine et féconde à cette comparaison. Pareil labeur apparaîtra immense, si l'on veut bien considérer que les ossements fossiles sont presque toujours incomplets, isolés, épars ; que les débris des espèces les plus diverses sont souvent étrangement mélangés, et généralement réduits à des fragments brisés, fissurés. Le génie de Cuvier se jouait de ces obstacles, que nul n'avait su vaincre avant lui, et dans ce chaos il mettait l'ordre, avec une clairvoyance sûre et presque infaillible. La tâche était malaisée ; il se trouvait, suivant sa propre expression, dans le cas d'un homme à qui l'on aurait donné pêle-mêle les débris mutilés et incomplets de quelques centaines de squelettes appartenant à vingt sortes

d'animaux : « Il fallait que chaque os allât retrouver celui auquel il devait tenir; c'était presque une résurrection en petit, et je n'avais pas à ma disposition la trompette toute-puissante; mais les lois immuables prescrites aux êtres vivants y suppléèrent, et à la voix de l'anatomie comparée, chaque os, chaque portion d'os reprit sa place. »

Pour ne point s'égarer dans un pareil dédale, Cuvier faisait appel aux principes scientifiques les plus rigoureux; la grande loi de la corrélation des formes fut le flambeau qui lui permit d'arriver à tant de surprenantes reconstitutions. La structure des divers organes d'un animal varie suivant son régime alimentaire, ses mœurs, ses instincts; le carnivore n'est point bâti comme l'herbivore; chaque formule zoologique comprend un ensemble de caractères absolument solidaires. Toutes les parties se déduisent les unes des autres; l'infaillible certitude de cette proposition est telle que souvent Cuvier put reconstituer la physionomie et les affinités d'un animal sur un seul os, et qu'il détermina, d'après une base aussi frêle, des genres et des espèces totalement inconnus.

Une fois le principe posé, l'application habile que Cuvier sut en faire ressuscita des groupes entiers de cette faune éteinte, qui avait peuplé le globe bien avant la création de notre espèce. On put se faire une idée non seulement des formes extraordinaires de ses représentants, mais aussi du nombre prodigieux de leurs types. Tour à tour défilèrent, devant les yeux stupéfaits des naturalistes et même du public, l'*anoplotherium*, le *palaeotherium*, ces pachydermes bizarres qui fréquentèrent jadis les lieux où l'homme devait bâtir Paris; le *mammouth*, éléphant colossal de Sibérie; le *mastodonte*, non moins énorme; les *reptiles* géants des premiers âges du monde, qui empruntaient aux autres groupes leurs caractères composites, et qui alliaient le faciès des cétacés au cou et aux ailes des oiseaux.

Cuvier a ouvert aux savants la voie qui devait les conduire à retracer l'histoire de la terre. Si parfois il s'est trompé dans les détails, du moins a-t-il établi le principe fécond. S'il n'est pas l'auteur exclusif des découvertes qui ont été faites dans les domaines qu'il a explorés, toutes doivent lui être rapportées comme à leur source. Sa gloire s'accroît des recherches qui, embrassant les mêmes objets dont il était préoccupé, lui sont étrangères ou postérieures, parce que c'est lui qui les a inspirées. Ainsi, le nom de Colomb a grandi, à mesure que les navigateurs venus après lui ont révélé toute l'étendue de sa pacifique conquête; ainsi la renommée de Pasteur s'amplifie des travaux qu'accomplissent aujourd'hui ses élèves et ses successeurs dans la science des microbes, où il a le premier porté la lumière.

III. FONCTIONS PUBLIQUES

Le 2 juillet 1795, l'assemblée des professeurs confirma la décision prise par Mertrud d'abandonner sa chaire à Cuvier, en lui cédant la moitié de son traitement et en lui permettant d'occuper son logement au Muséum. Dès son installation dans l'établissement, un des premiers soins de Cuvier fut de réaliser la création d'un musée d'anatomie, indispensable pour la détermination précise des animaux fossiles, cette détermination étant subordonnée à la comparaison minutieuse des espèces éteintes avec les espèces vivantes.

Les ressources que le Muséum offrait aux savants étaient insuffisantes; les collections se composaient des quelques squelettes, provenant des animaux de la ménagerie, qui avaient servi aux études de Perrault, de Duverney et de Daubenton. L'administration venait d'acquérir de vastes édifices occupés par des greniers qui avaient autrefois servi à la régie des fiacres, et qui étaient précisément adossés à la maison cédée à Cuvier : il fit percer une ouverture dans le mur mitoyen, et porter dans le grenier trois ou quatre squelettes montés par Mertrud; il prit dans les combles ce qui restait des préparations de Daubenton, que Buffon y avait

fait entasser pêle-mêle « comme des fagots », suivant sa pittoresque expression, et, au milieu des encouragements des uns, de l'hostilité des autres, il parvint à donner rapidement à cette collection naissante une importance telle que nul par la suite n'osa s'opposer à son accroissement.

Ce labeur l'occupa jusqu'à la fin de sa vie, et il ne cessa d'y donner ses soins. Il faisait régner dans les spécimens réunis au Muséum le même ordre qu'il établissait dans ses leçons; il voulait charger en quelque sorte la nature elle-même de faire à côté du sien un cours complémentaire, corroborant ses propres enseignements. Le premier noyau de la galerie d'anatomie comparée, formé des débris retrouvés sous les combles et des squelettes des animaux qui mouraient à la ménagerie, s'accrut, par la suite, de tous les spécimens envoyés à Cuvier des différentes régions du monde, ou qu'il y faisait recueillir par les voyageurs du Muséum. En quelques années, plus de 400 squelettes de mammifères, plus de 1200 préparations osseuses, plus de 1600 organes de vertébrés et d'invertébrés, conservés dans l'esprit de vin, sortirent des mains de Cuvier, secondé par ses fidèles coopérateurs, Emmanuel Rousseau et Laurillard; et quand il mourut, il laissa la collection riche de plus de 15 000 pièces, dont 14 000 n'existaient pas avant lui. Cette collection, malheureusement, tomba entre les mains de de Blainville, qui, occupé à ses polémiques paradoxales et presque haineuses, la délaissa et ne sut pas l'augmenter.

Un des actes accomplis par le Directoire dès son fonctionnement fut de créer l'Institut; il avait nommé d'office un certain nombre de membres, qui devaient former le premier tiers de la Compagnie et élire les deux autres tiers. Ce noyau comprenait, pour la section de zoologie, Daubenton et Lacépède; le 17 décembre 1795, ces deux savants présentèrent sans opposition Tenon, Broussonnet et Cuvier; Geoffroy-Saint-Hilaire avait tous les titres pour être choisi également, mais on lui préféra Richard. Aux premières séances, Cuvier, qui n'était âgé que de vingt-six ans, remplit les fonctions de secrétaire comme étant le plus jeune de tous les membres. Plus tard furent élus pour ce poste, Prony dans la section des mathématiques, et Lacépède dans la section d'histoire naturelle. La passion d'égalité qui régnait encore à cette époque fit qu'on ne voulut point d'abord de secrétaire perpétuel; et cette circonstance, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, fut un bonheur pour Cuvier; car elle lui permit d'acquérir de nouveaux droits à obtenir une dignité qui, en ce moment, ne lui eût sans doute pas été accordée.

Les écoles centrales venaient d'être ouvertes. Cuvier y fut nommé professeur le 2 janvier 1796; son cours, qui ne groupa d'abord que 300 personnes, devait par la suite réunir plus de 1 000 auditeurs. Au printemps de 1798 se prépara l'expédition d'Égypte; Berthollet proposa à Cuvier d'en faire partie; mais celui-ci, considérant que la collection qu'il avait su réunir lui fournissait une base à des travaux importants mieux que n'aurait pu le faire le voyage le plus fructueux, remercia, et désigna Savigny pour le remplacer. Le 31 décembre 1799, Daubenton mourait d'apoplexie, laissant vacantes deux chaires : celle de minéralogie au Muséum, et celle d'histoire naturelle générale au Collège de France. La première, qui semblait devoir revenir à Haüy, fut donnée à Dolomieu; la seconde à Cuvier, qui y fut nommé le 8 janvier 1800.

Quelques mois plus tôt, le 23 septembre 1799, il avait été appelé aux fonctions de secrétaire temporaire. Le 22 mars 1800, en même temps que Delambre recevait la même dignité pour les sciences mathématiques, le premier consul était élu président. Ce fut pour Cuvier une occasion de se rapprocher de lui; Bonaparte prit l'habitude d'inviter à dîner les deux secrétaires, les jours de séances. Toutes les classes, à cette époque, prenaient part aux séances publiques, que chacune d'elles présidait à son tour. Le 5 avril 1800, l'honneur de cette présidence étant échu aux sciences et le premier consul occupant le bureau, Cuvier

lut son premier éloge historique, consacré à Daubenton. Il eut un très grand succès, qu'il attribue lui-même autant à sa manière de lire qu'au mérite de l'ouvrage; Dupont de Nemours dit à cette occasion : « Nous avons un secrétaire qui sait *lire et écrire* ». Après la séance, tous les membres vinrent le féliciter de son discours, et Lalande lui assura n'en avoir jamais entendu d'aussi beau. Quoi qu'il en fût, il est certain que Bonaparte conserva de cette séance un souvenir qui contribua beaucoup à la nomination de Cuvier au poste de secrétaire perpétuel, laquelle fut signée le 31 janvier 1803. C'est à ce titre que l'illustre savant lut, chaque année, aux séances publiques, l'analyse des travaux dont l'examen lui incombait, et dont l'ensemble a été publié dans le recueil intitulé : *Histoire des progrès des sciences naturelles depuis 1789 jusqu'à nos jours*. C'est à ce titre encore qu'il prononça les éloges de ceux de ses confrères que la mort ravissait à la science; ces éloges sont une mine de précieux documents.

Un rapport sur les progrès des sciences, lettres et arts, depuis la Révolution, avait été demandé par les consuls aux différentes classes de l'Institut; il devait être achevé dans l'été de 1802. On ne fut prêt qu'à la fin de 1807; à cette époque l'empereur régnait, et les consuls n'étaient plus qu'un souvenir historique. Delambre et Cuvier, chargés de la partie scientifique du rapport, présentèrent leur travail les premiers, le 3 février 1808; ils étaient accompagnés de Bougainville, président, et des doyens de toutes les sections; l'empereur les reçut en grand appareil, dans la séance du Conseil d'État; et Cuvier apprit le lendemain, par les conseillers, qu'il avait exprimé une grande satisfaction de son rapport en particulier, en disant : « Il m'a loué comme j'aime à l'être. »

Peu de mois avant d'être nommé secrétaire perpétuel, Cuvier avait été appelé aux fonctions d'inspecteur général de l'Instruction publique; ces fonctions lui imposèrent tout d'abord la mission d'organiser les lycées de Bordeaux, de Marseille et de Nîmes. C'était une tâche ardue : la Révolution avait transporté aux armées, amené à Paris, ou chassé à l'étranger presque tous les hommes de valeur, et la défiance éloignait le petit nombre de ceux qui n'avaient point déserté la province. Il fallait à la fois chercher professeurs et élèves. Au cours de cette tournée d'inspection, Cuvier eut connaissance du décret qui le choisissait comme secrétaire perpétuel de l'Institut; il donna sur-le-champ sa démission d'inspecteur : « Être devenu secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences était, a-t-il écrit à cette occasion, un changement immense dans ma position, et je n'hésitai point à quitter pour ces brillantes et nobles fonctions celles de commissaire de l'Instruction publique, bien que ces dernières fussent rétribuées au double. »

Un décret en date du 17 mai 1808 créa l'Université impériale; Cuvier fut appelé à faire partie du Conseil supérieur, en qualité de conseiller à vie; il continua de remplir les charges que lui imposait cette dignité jusqu'à sa mort, avec des titres divers suivant les vicissitudes que subit l'Université sous l'Empire et sous la Restauration. Dès les premières séances, ses connaissances variées et l'expérience qu'il avait pu acquérir de l'administration dans le passé lui donnèrent une influence prépondérante sur ses collègues, et il fut immédiatement chargé, avec Nougarède, de l'organisation d'un grand nombre d'établissements d'instruction publique. Il prit une grande part à la création de la Faculté des sciences de Paris, à laquelle il collabora comme vice-recteur. Toutes les propositions des professeurs qu'il soumit au grand-maître furent acceptées, et il réunit ainsi dans cette école Lacroix, Poisson, Biot, Thénard, Haüy, Desfontaines, Geoffroy-Saint-Hilaire, Gay-Lussac, Brongniart, Mirbel et Francœur.

L'Empire français s'accroissait chaque jour, et cette incessante augmentation du territoire obligeait à des mesures spéciales pour rattacher à l'Université impériale les établissements d'instruction des pays conquis. Cuvier présida plusieurs fois les Com-

missions auxquelles était confiée l'exécution de ce programme. En 1809 et 1810, il reçut, avec Coiffier et de Balbe, la charge d'organiser les Universités de Gênes, de Pise, de Parme, de Sienne, de Turin et de Florence; en 1811, il fut envoyé en Allemagne et en Basse-Hollande avec une mission analogue; en 1813, il vint de nouveau en Italie avec Coiffier, pour inspecter les écoles précédemment créées et en organiser d'autres dans les États romains réunis à l'Empire. En 1818, il fut élu membre de l'Académie française, et c'est comme directeur de cette Compagnie qu'il prononça, en 1825, un discours d'une haute portée morale, à l'occasion des prix de vertu fondés par M. de Montyon. A la seconde Restauration, l'Instruction publique fut dirigée par une Commission relevant du ministère de l'Intérieur; Cuvier la présida à deux reprises, d'abord après la démission de Royer-Collard, du 13 septembre 1819 au 21 décembre 1820, et ensuite après la retraite de Corbières, du 31 juillet 1821 au 1er juin 1822. Le 26 août 1824, Mgr Frayssinous devint ministre des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique, avec le titre de grand-maître de l'Université, titre qui ne pouvait être accordé qu'à un catholique. Cuvier fut alors choisi pour remplir les fonctions de grand-maître à l'égard des Facultés de théologie protestante. En 1827, il devint directeur des Cultes non catholiques au ministère de l'Intérieur.

C'est à lui que l'on doit l'institution des Comités cantonaux pour l'instruction primaire, l'établissement des concours d'agrégation pour le recrutement du corps enseignant, l'introduction dans l'enseignement secondaire des cours d'histoire, de langues étrangères vivantes et d'histoire naturelle. Tandis qu'il était à Rome pour réorganiser les écoles, en 1813, il apprit sa nomination de maître des requêtes, signée par Cambacérès, qui était alors chargé du gouvernement de l'État sous la régence de Marie-Louise. Après le désastre de Moscou, sa connaissance de la langue allemande et ses hautes capacités administratives firent confier à Cuvier la mission d'aller à Mayence préparer les moyens de défense contre l'invasion; mais les progrès de l'étranger l'arrêtèrent à Metz.

En qualité de président du Comité de l'Intérieur, poste auquel il fut appelé en 1819, Cuvier eut fréquemment à s'occuper de législation. Pendant la Restauration, il dut souvent prendre une part active à l'élaboration et à la discussion des projets de loi, et fut plusieurs fois chargé de défendre devant les Chambres, comme commissaire du roi, ceux qui étaient présentés par le gouvernement. En ces circonstances, il s'efforça toujours de tirer parti de son influence et de sa situation pour accomplir ce qu'il croyait être le bien; et lorsque les mesures adoptées allaient contre ses désirs, du moins tâchait-il d'y introduire quelque amendement propre à en atténuer la rigueur. Il intervint en particulier dans le vote de la loi sur l'établissement des cours prévôtales, en 1815.

Le premier projet présenté rattachait à la juridiction de ces tribunaux non seulement les attentats publics à force ouverte, mais aussi les complots tramés dans le secret, et en outre attribuait aux poursuites un effet rétroactif. Cuvier, effrayé des conséquences graves qui pouvaient résulter d'une telle loi, exposa ses craintes devant les Comités réunis de l'Intérieur et de la Législation, chargés de décider. Il n'obtint rien. Mais, après une séance du Conseil d'État qui avait été présidée par le duc de Richelieu, il lui demanda de faire discuter ces questions en sa présence par une nouvelle réunion des Comités. Le duc y consentit, et, grâce à son esprit de justice, Cuvier parvint à faire rayer l'article des complots secrets. Restait celui de la rétroactivité; en sa qualité de commissaire du roi, Cuvier eût dû l'appuyer : il s'y refusa, et la clause fut rejetée.

IV. L'HOMME PRIVÉ

Comme le dit Flourens, la vie de Cuvier a été fort simple, et ne semble pas avoir

comporté d'autres événements que les étapes de son élévation progressive et les progrès légitimes de sa carrière. Il épousa en 1803 Mme du Vaucel, veuve d'un fermier général mort sur l'échafaud en même temps que Lavoisier. Il en eut quatre enfants, dont trois moururent très jeunes : le premier, un garçon, peu de jours après sa naissance; le deuxième, une fille, nommée Anne, à l'âge de quatre ans; le troisième, Georges, âgé de sept ans. Cuvier était en Italie lorsque ce dernier malheur, survenu en 1813, le frappa : « Une fièvre cérébrale, nous dit-il à propos de cet enfant auquel son intelligence semblait promettre un brillant avenir, l'enleva en peu de jours; j'en appris l'invasion à Rome et la triste terminaison à Florence. Le grand duc me montra beaucoup d'intérêt ainsi que mes amis; mais rien ne console de pareils coups. » Une douleur plus cruelle lui était réservée vers la fin de sa vie : en 1828, il perdit le dernier de ses enfants, Clémentine, qui mourut à l'âge de vingt-deux ans.

Il ne lui survécut que quelques années; et bien que sa constitution vigoureuse semblât être le gage d'une longue vie, les chagrins successifs qui l'atteignirent devaient en précipiter le terme. En 1832, une désastreuse épidémie de choléra ravageait la capitale. Le 8 mai, Cuvier se rendit comme de coutume au Collège de France; son cours fut fait, ce jour-là encore, avec l'éloquente clarté dont il avait le secret; mais sa parole, cependant, parut à ses auditeurs nuancée de tristesse. Le lendemain, à son réveil, il sentit de l'engourdissement au bras; néanmoins il vint au Conseil d'État, où le devoir l'appelait, et y resta jusqu'à l'heure habituelle; rentré chez lui pour prendre son repas, il constata qu'il avalait avec difficulté. Peu à peu la paralysie du larynx et du bras s'étendit aux autres membres, et le dimanche 13 mai, en pleine connaissance et dans une calme résignation, il rendit l'âme.

Un des traits les plus distinctifs du caractère de Cuvier était une curiosité toujours active, passionnée, qui embrassait tous les sujets, et qui était servie à la fois par une mémoire prodigieuse et par une extrême facilité de passer d'un travail à un autre. Personne, d'ailleurs, n'a jamais fait une étude aussi strictement méthodique de l'art de ne perdre aucun moment; il assignait à chaque heure un travail déterminé, à chaque espèce de travail un cabinet spécial où il trouvait sous la main les livres, les instruments et les matériaux correspondants. Jamais on ne le rencontrait oisif; il ne délassait son esprit qu'en changeant d'occupation. Pendant ses courses fréquentes dans Paris et ses voyages, il lisait, il rédigeait dans sa voiture, où il avait fait placer une lanterne, écrivant toujours sur le dos de sa main.

Tout était prévu et préparé pour qu'aucun obstacle extérieur ne vînt entraver les méditations de son esprit. Il se levait entre 8 et 9 heures du matin, travaillait une demi-heure, une heure au plus avant son déjeuner, durant lequel, sans perdre un mot des conversations qui l'entouraient, il lisait deux ou trois journaux; il recevait ensuite ceux qui venaient lui exposer leurs affaires, et sortait au plus tard à 11 heures, soit pour le Conseil d'État, les mardis, jeudis et samedis; soit pour celui de l'Université, les mercredis et vendredis. Il dînait de 6 à 7 heures, s'enfermait dans son cabinet pour travailler jusqu'à 10 ou 11 heures, et de 11 heures à minuit se faisait faire une lecture historique ou littéraire. Pareille activité effrayait parfois ses amis, qui lui exprimaient leurs craintes de voir sa santé en souffrir. Duvernoy, qui nous a laissé ces détails, lui dit un jour : « Jusqu'à présent, j'ai cru que la science avait beaucoup perdu par le temps que vous lui avez dérobé pour vos fonctions administratives ; maintenant je suis convaincu qu'elles ont été pour vous une salutaire distraction. — C'est précisément, répondit Cuvier, ce que me disait l'empereur en me nommant maître des requêtes au Conseil d'État. »

Le même ordre qu'il avait introduit dans la classification des êtres vivants, il le faisait régner jusque dans les moindres dé-

tails de ses occupations quotidiennes. Partout il mettait en pratique la *méthode des naturalistes*, suivant le mot de Lacépède, exprimant une profonde vérité sous la forme d'une plaisanterie : « Cette habitude, a-t-il dit lui-même, que l'on prend nécessairement, en étudiant l'histoire naturelle, de classer dans son esprit un très grand nombre d'idées, est l'un des avantages de cette science dont on a le moins parlé..... Les matières bien classées sont bien près d'être approfondies, et la méthode des naturalistes n'est autre chose que l'habitude de distribuer dès le premier coup d'œil toutes les parties d'un sujet selon leurs rapports essentiels. »

Au témoignage de Pasquier, il eut de fréquentes occasions de prouver son habileté à élucider les questions les plus obscures, dans ses fonctions de président du Comité de l'Intérieur. Aux séances, il paraissait toujours un peu distrait, et souvent on aurait pu le croire occupé de toute autre question que de celle qui était en discussion, alors qu'en réalité il rédigeait l'arrêté qui devait sortir de la délibération. Il parlait le dernier, lorsque tous les arguments étaient épuisés de part et d'autre; mais alors un jour nouveau se faisait dans les esprits, les faits reprenaient leur place et leurs proportions exactes, et la discussion était close dès qu'il avait exprimé son avis. Il obtenait ce résultat sans aucun artifice oratoire, et seulement par l'ordre lumineux qu'il savait mettre en toutes choses.

Cuvier avait une politesse froide, ne se répandant pas en paroles, et dont la rigide gravité était peut-être chez lui le fruit de l'éducation protestante. Mais ses biographes et les témoignages qu'il a laissés lui-même s'accordent à lui reconnaître, sous ses dehors un peu rudes, une bonté et une bienveillance qui se révélaient par des actes. « Ce fut avec un vrai chagrin, nous dit-il à propos de son élection à l'Institut, dont les membres, à cette époque, préférèrent Richard à Geoffroy-Saint-Hilaire, que je me vis ainsi passer avant Geoffroy, qui avait été le principal auteur de mon avancement. »

Sans le connaître tout d'abord autrement que par son travail et ses efforts, il avait distingué de Blainville, et lui avait proposé de collaborer aux recherches d'anatomie comparée qu'il poursuivait; cette offre fut accueillie avec un empressement bien naturel de la part d'un homme encore presque inconnu, qui se voyait ainsi apprécié à son mérite par un savant d'une aussi haute valeur. Mais à peine eut-il pris rang parmi les disciples du maître, que le nouveau venu commença à laisser percer les ressentiments et les insinuations désobligeantes de son ombrageuse susceptibilité. Cuvier ne répondit aux plaintes qui lui étaient exposées avec amertume, que par la patience la plus généreuse; tout au plus se permettait-il de dire en riant, devant les incartades du collaborateur indocile : « Demandez à M. de Blainville son opinion sur quoi que ce soit, ou même dites-lui seulement *bonjour*, il vous répondra : *Non.* »

Le désaccord fit place à un état de guerre permanente, au cours de laquelle de Blainville luttait pied à pied contre toutes les idées émises par Cuvier dans le développement progressif de son œuvre, et souvent le disciple se trouvait entraîné au delà des limites que le respect aurait dû lui imposer. En retour de cette ingratitude, qui d'ailleurs, lui rendait service, car elle l'obligeait à fortifier les points faibles de ses théories, impitoyablement mis à nu, le maître ne négligeait rien pour assurer l'avenir scientifique de son détracteur : il lui confia les suppléances de ses chaires à l'Athénée, puis au Collège de France et au Muséum; et quand la Faculté des sciences eut besoin d'un professeur de zoologie, il fit mettre la place au concours, et protégea de Blainville de son influence. Celui-ci fut élu; grâce à la délicatesse de Cuvier, il put penser qu'il ne devait le poste qu'à ses propres mérites, et se croire libre de l'entrave d'une reconnaissance qui eût gêné sa liberté d'opposition.

Cuvier avait la notion très nette de sa valeur; et il acceptait sans fausse modestie les hommages qui étaient rendus à son

talent. Quelques passages des notes qu'il a laissées à l'intention de son biographe éventuel attestent qu'il ne se trouvait pas indigne de la situation élevée que ses contemporains lui ont faite : « Je naquis, nous dit-il, très faible, le 23 août 1769, année qui a aussi produit des hommes d'un autre genre..... » Et ailleurs : « L'autre chaire, au Collège de France, était d'histoire naturelle et embrassait toutes les parties de la science, j'ose dire que toutes les voix m'y portaient..... » Ailleurs encore : « Mes connaissances variées et le souvenir que je conservais de mes études administratives me mettaient à même de traiter de tout avec étendue et solidité..... » Dans la bouche d'un Cuvier, de telles paroles, qui semblent traduire un orgueilleux contentement de soi-même, sont la stricte et légitime expression de la réalité; il faut reconnaître au génie le droit de ne pas s'ignorer.

Paris. A. Acloque.

PRINCIPAUX OUVRAGES DE CUVIER

1795. — *Mémoire sur une nouvelle classification des mammifères et sur les principes qui doivent servir de base dans cette sorte de travail. — Mémoire sur la structure interne et externe et les affinités des animaux auxquels on a donné le nom de vers. — Second mémoire sur l'organisation et les rapports des animaux à sang blanc. — Discours prononcé par le C. Cuvier à l'ouverture du cours de l'anatomie comparée qu'il fait au Muséum national d'histoire naturelle, pour le C. Mertrud. — Mémoire sur la circulation des animaux à sang blanc. — Note sur la découverte de l'oreille interne des Cétacés.*

1796. — *Mémoire sur les espèces d'éléphants vivants et fossiles. — Mémoire sur le larynx inférieur des oiseaux. — Sur les narines des Cétacés.*

1797. — *Sur la manière dont se fait la nutrition des insectes.*

1798. — *Sur les ossements qui se trouvent dans le gypse de Montmartre. — Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux.*

1799. — *Sur l'organisation de la méduse. — Sur les vaisseaux sanguins des sangsues et sur la couleur rouge du fluide qui y est contenu.*

1800. — *Leçons d'anatomie comparée*, publiées par C. Duméril. — *Sur l'ibis des anciens Égyptiens*

1801. — *La ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle*, avec Lacépède et Geoffroy.

1805. — *Leçons d'anatomie comparée*, t. III, IV et V, publiés par G.-L Duvernoy.

1806. — *Sur les éléphants vivants et fossiles. — Sur le grand mastodonte, animal très voisin de l'éléphant. — Résumé général sur l'histoire des ossements fossiles de pachydermes des terrains meubles et d'alluvion.*

1810. — *Rapport historique sur les progrès des sciences physiques depuis 1789.*

1811. — *Sur les établissements d'instruction publique de la Hollande et de la Basse Allemagne.*

1812. — *Recherches sur les ossements fossiles, où l'on rétablit les caractères de plusieurs animaux dont les révolutions du globe ont détruit les espèces. — Sur la composition de la tête osseuse dans les animaux vertébrés.*

1817. — *Le règne animal distribué d'après son organisation. — Mémoires pour servir à l'histoire et à l'anatomie des mollusques.*

1818. — *Sur l'orang-outang.*

1719-1827. — *Recueil des éloges historiques des membres de l'Académie des sciences.*

1825. — *Discours sur les révolutions de la surface du globe.*

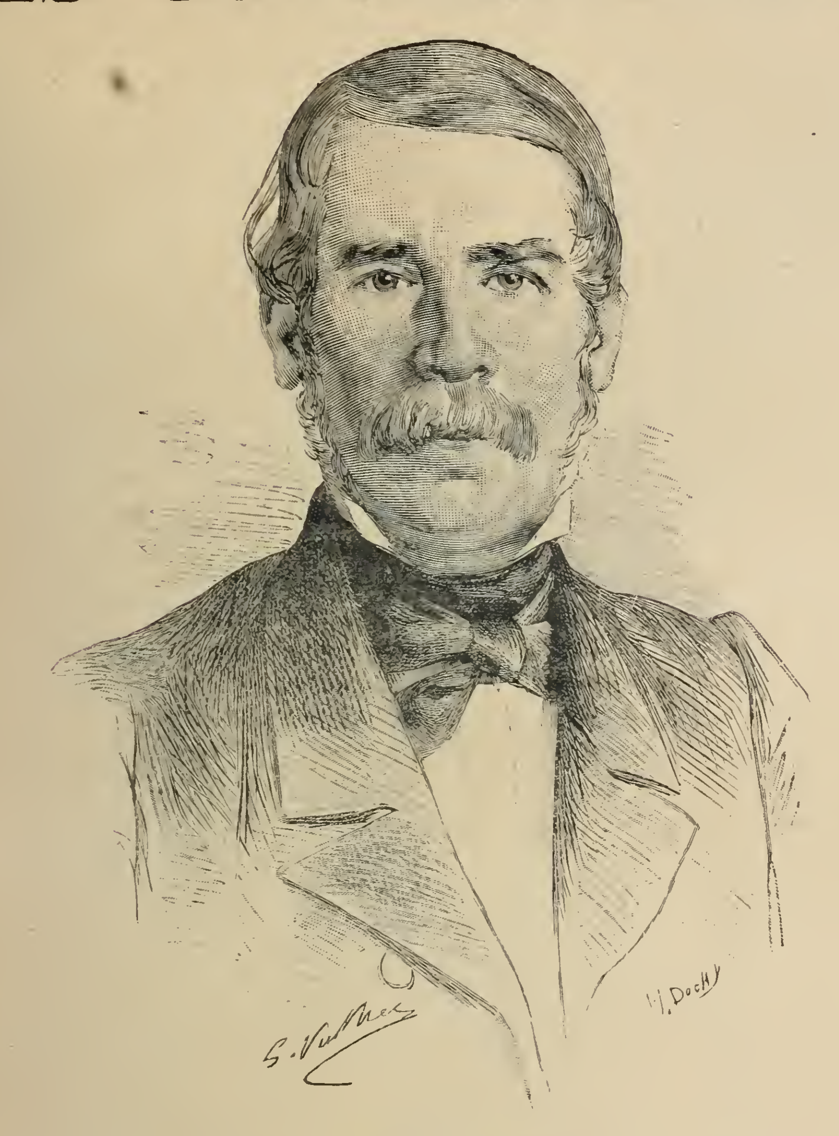
1828-1831. — *Histoire naturelle des poissons*, avec Valenciennes.

1831. — *Cours fait au Collège de France sur l'histoire des sciences naturelles.*

BIBLIOGRAPHIE

Walckenaer, *Discours aux funérailles de Cuvier*. Paris, 1832. — Arago, *Id.*, Paris, 1832. — Geoffroy-Saint-Hilaire, *Id.*, Paris, 1832. — Pasquier, *Éloge de Cuvier*, Paris, 1832. — Villemain, *Funérailles de M. le baron Cuvier*, Paris, 1832. — Pariset, *Id.*, Paris, 1832; *Éloge de Cuvier*, Paris, 1833. — Duvernoy, *Notice historique sur Cuvier*, Paris, 1833. — Lacordaire, *Mémoires du baron G. Cuvier*, Paris, 1833. — Laurillard, *Eloge de Cuvier*, Paris, 1834. — Hocmard, *Notice sur Cuvier*, Belfort, 1835. — Bourdon, *Cuvier* (*in Illustres médecins et naturalistes des temps modernes*), Paris, 1844. — Flourens, *Analyse raisonnée des travaux de Cuvier*, Paris, 1842. — *Eloge de Cuvier* (*in Eloges historiques*), Paris, 1856. — *De l'unité de composition et du débat entre Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier*, Paris, 1865. — Dareste, *Cuvier* (*in Nouvelle Biographie générale*), Paris, 1855. — De Blainville, *Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire*, Paris, 1890. — Articles de Revue : Revue du monde catholique, *Cuvier et le tourbillon vital* (iv, p. 71). — *L'unité de l'espèce humaine admise par Cuvier* (viii, p. 206). — *Les grandes découvertes de Cuvier* (ix, p. 71).

LES CONTEMPORAINS



COMTE ARMAND DE PONTMARTIN (1811-1890)

I. LE VILLAGE DES ANGLES — SUCCÈS UNIVERSITAIRES — 1830 — PREMIER SÉJOUR A AVIGNON — DÉBUT DANS LES LETTRES

Armand-Augustin-Marie Ferrard, comte de Pontmartin, naquit à Avignon, rue de la Petite Calade, 7, le 16 juillet 1811. Il appartenait par son père à la vieille noblesse du pays et par sa mère, Marie-Émilie de Cambis, à la branche française de la noble famille florentine dei Cambi, venue à la suite des Papes, à Avignon, dans le courant du XIVe siècle.

Plusieurs de ses ancêtres furent conseillers à la Cour des aides de Montpellier, ou officiers au service du roi. Son propre grand-père était colonel de cavalerie et lieutenant des gardes du corps de Louis XVI. La famille n'habitait pas ordinairement Avignon, mais le manoir des Angles, arrondissement d'Uzès (Gard).

La petite commune des Angles, qui

compte moins de 400 habitants, se trouve à l'extrême limite du Languedoc, non loin du Rhône, en face d'Avignon.

Séparée de la Provence par le fleuve, elle est provençale par les habitudes, l'esprit et les relations de tous les jours. Le village est situé, ou plutôt perché, sur une colline argileuse, dont il occupe le point culminant, dominant une plaine fertile et riante, qu'arrose la jolie rivière de l'Ouvèze. Le château des Angles, habité aujourd'hui encore par la famille de M. de Pontmartin, est tapi, tout au bas de la côte, sous des massifs de marronniers et de platanes. « Ce petit coin de terre offre en miniature le contraste des pays de plaines et des pays de montagnes. En bas, tout est fraîcheur, verdure, eaux jaillissantes, gazouillements d'oiseaux, luzernes fleuries, ruisseaux, caressant l'herbe des prés et les iris aux longs corsages ; en haut, des rochers, des cailloux, des *safras,* la stérilité, la sécheresse, des landes incultes, de maigres *garrigues,* quelques épis de seigle, quelques pieds d'olivier croissant péniblement sur un sol avare (1). »

Dans ce cadre, véritable paysage virgilien, le jeune Armand de Pontmartin passa les douze premières années de sa vie. Il a raconté plus tard dans ses *Mémoires* quelques agréables anecdotes de ce jeune temps.

C'est à cette époque, en 1819, que les « Pères de la Foi » vinrent donner à Avignon une grande mission, restée célèbre dans le pays. Les manifestations religieuses dont la capitale du Comtat fut le théâtre, à cette occasion, devaient laisser dans l'imagination de Pontmartin une trace ineffaçable. L'un des missionnaires, le plus jeune, avait pris en amitié cet enfant dont l'intelligence s'annonçait déjà brillante.

Quelques années après, à Paris, cette amitié de prêtre devait obtenir d'Armand de Pontmartin un serment solennel de fidélité et de foi catholique que l'illustre critique observa religieusement toute sa vie.

(1) A. de Pontmartin, *Les Jeudis de Mme Charbonneau.*

Les « Pères de la Foi », les mêmes qui avaient donné la mission d'Avignon, étaient venus à Paris et prêchaient à Saint-Sulpice. Pontmartin, brillant élève du collège Saint-Louis, avait renoué avec le jeune missionnaire ses relations premières. Mais, à Paris, un vent d'impiété empêchait de germer la moisson qui avait été si splendide en Provence. L'opposition contre « la Congrégation » battait son plein (1828). Presque chaque soir, la mission était troublée à Saint-Sulpice par quelque scandale. Les « Pères de la Foi » (*alias* Pères Jésuites) étaient interrompus et injuriés. Ces désordres désolaient les missionnaires et particulièrement l'âme sensible du jeune ami de Pontmartin, le P. Victorin.

Le scandale venait surtout de la part de jeunes gens. Le pauvre prêtre, le cœur navré, confiait sa tristesse à son ami. « Ah! c'est affreux! disait-il, l'impiété et le vice imberbes! on ne veut pas de nous pour l'éducation de ces enfants, et cependant, il me semble que nous en ferions des chrétiens, des hommes, des Français, d'honnêtes gens! Quel avenir nous réserve cette jeunesse? Que seront à quarante ans ces libertins de seize ans? » Puis, continue M. de Pontmartin, à qui nous empruntons ce récit, puis, comme saisi par une inspiration subite, et malheureusement prophétique :

— Armand, s'écria-t-il, ton père te disait hier, devant moi, que tu *ferais gémir la presse.....* Eh bien ! promets-moi de ne jamais rien écrire contre notre sainte religion; promets-moi de nous défendre..... car nous sommes déjà, nous serons encore le point de mire des attaques les plus violentes. C'est si commode d'insulter l'Église et le bon Dieu, et d'avoir l'air de n'injurier qu'un Jésuite!

— Je vous le promets! je vous le promets! répliquai-je avec une émotion sincère, qui ne pouvait ni me tromper, ni le tromper. Ai-je tenu parole? Je le crois (1). »

A. de Pontmartin était alors élève de troisième. Deux ans après, il était lauréat du

(1) A. de Pontmartin, *Mémoires,* 1re série.

concours général, ayant manqué de quelques points le prix d'honneur de rhétorique, mais remporté le second prix de discours latin, le premier prix de discours français et plusieurs accessits aux autres prix.

Cette même année, le second prix de philosophie était remporté par le jeune Alfred de Musset. Ils étaient nés la même année, et avaient dix-sept ans. Le premier prix était Eugène Boré, élève de Stanislas, qui est mort Supérieur général des Lazaristes.

Ces succès scolaires et les relations de sa famille assuraient à A. de Pontmartin de brillants débuts dans la carrière où il lui plairait de s'engager. L'avenir semblait sourire à ses ambitions naissantes. La diplomatie, la politique, mille positions actives et brillantes l'attendaient. Il hésitait à faire son choix, ému de plaisir et d'espoir, comme une jeune fille, qui, devant une corbeille de roses, ne saurait laquelle cueillir. En attendant, il avait pris des inscriptions à la Faculté de droit, et il se préparait à d'austères et fortes études juridiques, sans délaisser pour cela son occupation préférée, la littérature.

Par amitiés de collège ou relations d'étudiant, il était entré de plain-pied dans le monde des jeunes littérateurs. La révolution romantique s'annonçait déjà par de sourds grondements. Victor Hugo, (1) tout jeune et déjà célèbre, avait pour lui l'armée turbulente du quartier latin. Les poètes nouveau-nés de la rive gauche — dès cette époque, ils étaient extrêmement nombreux — se réunissaient place de l'Odéon, en face le café Voltaire, dans le Cabinet littéraire de Mlle Malvina Vermot, que sa clientèle appelait, on n'a jamais su pourquoi, Rosalinde, et qui, moyennant une modeste rétribution, mettait à la disposition du public les livres nouveaux, les revues et les journaux.

Le cabinet littéraire de Mme Rosalinde était une sorte de club révolutionnaire où les plus sombres complots étaient quotidiennement tramés contre les « fossiles », c'est-à-dire contre les littérateurs classiques.

Dès 11 heures du matin, Malvina Rosalinde trônait derrière son bureau, promenant ses yeux « incendiaires » sur le jeune personnel romantique dont son cabinet littéraire était devenu le Parlement. Les apprentis-poètes ou romanciers de l'école nouvelle, les flamboyants, les chevelus, serrés et cambrés dans des vêtements de velours, qui affectaient des formes de justaucorps ou de pourpoint, se réunissaient là tous les jours. Armand de Pontmartin était un habitué de ce cénacle. C'était, d'ailleurs, un voisin de Rosalinde, puisqu'il habitait rue de Vaugirard, ancien 37, un appartement dont quatre fenêtres donnaient sur le jardin du Luxembourg.

La dernière quinzaine de février 1830 fut particulièrement mouvementée dans le cabinet de Malvina.

Victor Hugo faisait annoncer la représentation prochaine d'*Hernani*. Les « fossiles », paraît-il, annonçaient une bataille. Il s'agissait, pour « les jeunes », d'organiser la victoire. A. de Pontmartin fut parmi les plus intrépides soldats de ces journées.

Le 25 février 1830, plusieurs heures avant la représentation, le Théâtre Français fut envahi par les escadrons du romantisme. Ils dînèrent dans la salle, et ils auraient apparemment mangé les « fossiles » si ceux-ci avaient paru.

On sait ce que fut cette première représentation : vacarme, triomphe, bataille, ni un succès décisif, ni un échec ; une date, le 93 des « vieilles perruques », comme on devait plus tard la nommer.

Ainsi engagé dans le romantisme, A. de Pontmartin ne tarda pas à faire connaissance avec les principaux chefs de la nouvelle école. Il avait déjà été chez Victor Hugo, il eut bientôt l'occasion de connaître Alexandre Dumas père, et il fut admis aux lectures que Dumas faisait de ses œuvres nouvelles devant quelques-uns de ses amis.

Cette vie active ne l'empêchait point de demeurer fidèle à d'autres amitiés non moins précieuses. Sur les bancs du collège, il avait eu le bonheur de connaître Emmanuel

(1) *Victor Hugo*, voir *Contemporains*, n° 88.

d'Alzon, (1) devenu plus tard le glorieux fondateur des Assomptionistes.

Les familles de Pontmartin et d'Alzon étaient liées d'amitié. Les deux jeunes gens devaient continuer, en les resserrant encore, ces cordiales relations. Aussi M. de Pontmartin a-t-il toujours conservé pour les religieux de l'Assomption les plus affectueux sentiments. Plusieurs fois, au cours de sa vie, il leur témoigna sa sympathie. Il participa souvent à leurs œuvres, et lorsque, plus tard, conseiller général du Gard, il venait fréquemment à Nîmes, il aimait à leur rendre visite dans le bel établissement que le P. d'Alzon avait fondé.

Emmanuel d'Alzon et A. de Pontmartin se rencontraient souvent, à Paris, chez un ami commun, presque aussi jeune qu'eux, mais déjà illustre, Frédéric Ozanam (2).

Enfin, c'est à cette même époque que Pontmartin fut admis à rendre visite à Chateaubriand (3). « Le vieux patriarche de génie », comme l'appelaient les romantiques, fit un accueil bienveillant au jeune étudiant. M. de Pontmartin a raconté tout au long cette sensationnelle entrevue. Chateaubriand s'entretint familièrement avec lui et finit par lui donner le conseil amical de s'assurer préalablement 25 000 livres de rentes s'il voulait continuer à faire de la littérature royaliste et catholique. (Après trois quarts de siècle, ce conseil de l'auteur du *Génie du Christianisme* est toujours, hélas ! de la plus triste actualité.)

Heureusement pour A. de Pontmartin, il avait des rentes ; non point, il est vrai, 25 000 livres, mais 12 à 15 000, ce qui, au bout du compte, était suffisant, surtout vers 1830. C'était le moment où ces rentes allaient lui être du plus grand secours.

En effet, un grave événement politique s'était accompli. En juillet 1830, la révolution avait chassé le roi Charles X (4) au profit de Louis-Philippe. Le parti légitimiste, précipité du pouvoir, était à jamais vaincu. A. de Pontmartin, légitimiste de tradition et de tendances, voyait du même coup se fermer devant lui l'horizon brillant à peine entr'ouvert.

Un cruel deuil de famille, la mort de son oncle paternel, « l'oncle Joseph », qui avait été pour lui un second père, vint encore ajouter à sa tristesse. A. de Pontmartin quitta Paris, retournant à Avignon, près de sa mère, le cœur navré, entrevoyant pour la première fois l'avenir sous un jour sombre.

Le charme apaisant de la campagne, la tranquillité et la douceur de la vie aux Angles guérirent peu à peu ces plaies morales.

Le jeune lettré passait son temps en de longues lectures et d'interminables promenades. Virgile, son auteur favori, que, dès l'âge de douze ans, il lisait à livre ouvert dans les champs, redevenait son compagnon familier. Un goût très vif pour la musique, développé par les rêveries campagnardes et l'étude poursuivie avec passion de la littérature italienne entretenaient en lui une chaleur d'imagination et de sentiment qui ne perdait rien à l'éloignement de la capitale.

Et toujours le démon littéraire le tentait. Mais où écrire et sur quoi ?

Déjà, il est vrai, un ou deux articles de lui, non signés, avaient paru dans un journal de Paris. Mais était-ce là un début dans la littérature ? Seule, une courte étude sur Chateaubriand, insérée dans l'*Écho français* et signée, celle-là, constituait à ce moment son unique et léger bagage.

Sur ces entrefaites, un honnête Avignonnais fonda dans la capitale du Comtat une petite feuille hebdomadaire, *le Messager de Vaucluse* (1834).

A. de Pontmartin, en sa qualité de jeune lettré parisien, jouissait en Provence d'une réputation dont il était assurément digne en tous points, mais qu'il n'avait pas encore pu mériter. Le nouveau journal sollicita l'honneur de le compter parmi ses collaborateurs.

A ce moment, on annonçait, comme une grande nouvelle à Avignon, la venue d'une troupe dramatique parisienne à la tête de

(1) Voir *Contemporains*, P. d'Alzon, n° 2.
(2) Ozanam, n° 172.
(3) Chateaubriand, n° 24.
(4) Charles X, n° 41, Louis-Philippe, n° 18.

laquelle était Mme Dorval, une actrice alors célèbre et très prisée de la bonne société.

A. de Pontmartin allait être le feuilletonniste dramatique de cette tournée.

Il se tira de ce rôle improvisé avec autant de succès que de mérite. Ses feuilletons, même aujourd'hui, sont d'une lecture attrayante et facile où s'affirment déjà les qualités qui devaient plus tard le distinguer.

Ce début retentissant (car n'oublions point que tout cela se passait à Avignon) décida de la vocation de M. de Pontmartin. Depuis longtemps, il désirait écrire; après ses articles du *Messager*, ce désir tourna en passion, et cette passion fut si tenace que la vie entière de M. de Pontmartin ne devait pas suffire à la calmer. Il est mort, on peut dire, la plume à la main. La dernière semaine de sa vie, il a écrit son feuilleton hebdomadaire, comme de coutume.

II. RETOUR A PARIS — LA « REVUE DES DEUX-MONDES » — PONTMARTIN SE CRÉE UNE PLACE A PART DANS LA CRITIQUE

Pour une vocation littéraire aussi marquée, les applaudissements d'Avignon, si précieux et si unanimes qu'ils fussent, devaient bientôt paraître un peu fades. Pourtant, retenu par sa mère et aussi par la légitime appréhension d'un début toujours périlleux et difficile dans la capitale, M. de Pontmartin hésita longtemps.

Il avait quitté Paris à dix-huit ans, il en avait trente lorsqu'il y revint le cœur gonflé d'émotion et d'espérance, ayant dans sa malle quelques manuscrits et sur son carnet quelques adresses.

Il ne lui fallut pas un mois pour reprendre dans la vie littéraire parisienne les relations qu'il y avait eues autrefois. Et même, rapidement, il les augmenta.

Il avait déjà donné des chroniques à la *Quotidienne*, feuille monarchiste du parti des ultras, représentant les principes du droit divin, bien rédigée d'ailleurs, mais passant pour un peu vieille, même dans le clan des royalistes.

En entrant, peu après, comme chroniqueur habituel à la *Mode*, M. de Pontmartin se plaça au premier rang, dans la bataille politique et littéraire. Ce journal, fondé par Émile de Girardin et placé dès le début sous le patronage de la duchesse de Berry, était devenu, après 1830, sous la direction successive du vicomte Édouard Walsh et d'Alfred Nettement, l'organe passionné, spirituel, souvent même agressif de la pensée royaliste. La *Mode* menait sans paix ni trêve le combat contre le pouvoir issu des journées de juillet. L'esprit alerte, pétillant et caustique de M. de Pontmartin était tout à fait à sa place dans ce journal batailleur et mondain.

Mais la chronique ainsi faite au jour le jour n'absorbait pas toute l'activité de M. de Pontmartin. Des études de plus longue haleine le tentaient.

La Revue des Deux-Mondes, sous l'habile direction de M. Buloz, était devenue, depuis plusieurs années déjà, l'organe littéraire le plus autorisé, et elle comptait, dans sa rédaction, les meilleurs écrivains contemporains. Écrire à la *Revue*, c'était la consécration, en quelque sorte officielle, que tous les jeunes talents ambitionnaient. M. de Pontmartin ne tarda pas à entrer en relation avec M. Buloz, et, bien que le fameux rédacteur en chef ne passât point pour commode sur le choix de ses collaborateurs, il se fit vite agréer. De 1847 à 1866, M. de Pontmartin a donné dans le célèbre recueil un nombre considérable d'articles de critique littéraire et théâtrale.

M. de Pontmartin se rencontrait à la *Revue des Deux-Mondes* avec l'élite des critiques littéraires contemporains, avec Sainte-Beuve, Gustave Planche, Saint-Marc Girardin, C. de Rémusat, Saint-René Taillandier, Guizot. (1) La collection de ses articles dans la *Revue* de M. de Buloz est peut-être la partie la plus digne d'estime de son œuvre. C'est là que ses qualités aimables prennent toute leur valeur. Obligé,

(1) Voir *Contemporains : Guizot*, n° 31, *Sainte-Beuve*, n° 152.

comme l'a remarqué Sainte-Beuve, de tempérer en écrivant à la *Revue des Deux-Mondes*, l'ardeur de ses sentiments légitimistes, et aussi forcé, par le milieu même, à surveiller de plus près l'admirable facilité de sa plume, il donne à sa critique un ton modéré et alerte où l'aisance et la légèreté ne perdent rien, tandis que l'impartialité y gagne.

Dans le même temps, M. de Pontmartin commençait au *Correspondant* cette longue série d'articles que la mort seule a interrompus.

Dès lors, on peut dire qu'il s'est créé dans la critique littéraire une place à part et comme un domaine propre.

Sa critique à fleur de peau, toute de nuances, d'ironies, d'impressions vives, avec moins de profondeur que d'agrément, est un vrai plaisir pour l'esprit et abonde en féconds enseignements, en appréciations originales.

A peine pourrait-on reprocher à cette première manière d'être un peu trop bienveillante pour des auteurs qui ne méritaient pas toujours tant d'égards.

Les camaraderies littéraires créent de terribles entraves à l'indépendance des Aristarques, même les plus rigoureux. Un juge qui dîne avec ses justiciables peut difficilement se montrer sévère. Or, c'était souvent le cas de M. de Pontmartin.

Le critique a reconnu le premier ce léger défaut, et il l'a plus tard aimablement confessé..... en s'en corrigeant.

Louis Veuillot (1) ne fut pas étranger à cette conversion. M. de Pontmartin a raconté dans *les Jeudis de Mme Charbonneau* comment Théodecte (L. Veuillot) était intervenu un beau jour pour lui faire honte de son indulgence. « Ayez la main légère, disait Veuillot, c'est très bien, c'est un don; ayez-la charitable, c'est mieux, c'est une vertu; respectez le talent, même en ses écarts, poussez ce respect jusqu'au degré où commence la complaisance. J'y consens. Vous êtes un homme du monde, vous parlez dans un salon, vos amis politiques sont devant vous, vos amis littéraires écoutent aux portes; je vous tiens compte de ces difficultés, et je ne vous demande pas le libre langage de ceux qui, cruels pour eux-mêmes, se sont juré de n'avoir ni amis ni ennemis.

» Mais enfin, vous faites de la critique, il faut que ce qui est digne de blâme soit blâmé. Vos auditeurs ont droit à une leçon, quoique vous n'en vouliez pas faire; vous êtes tenu de la leur donner, quoiqu'ils n'en désirent pas entendre. Il y a des matières auxquelles un chrétien, un homme de mérite, vous êtes l'un et l'autre, ne peut pas toucher comme à autre chose; des rencontres où il ne peut fermer les yeux; il y a des livres qui ressemblent à ces hommes que l'apôtre saint Jacques, bien que très charitable, refusait de saluer. Et si pourtant l'on veut saluer l'homme, encore faut-il ne pas saluer le livre. »

Cette amicale semonce porta ses fruits. M. de Pontmartin demeura toujours le critique souple et délié du début, mais il prodigua moins l'encens et les fleurs, il prit un peu plus souvent ce style *bourreau* que Louis Veuillot, s'amusant d'une expression de Lenormant, lui reprochait de ne pas assez utiliser.

En même temps, il se lançait délibérément dans la politique.

Il n'avait jamais cessé, depuis son retour à Paris, de collaborer aux journaux légitimistes du Midi. En 1847, au moment de son entrée à la *Revue des Deux-Mondes*, cette active collaboration durait déjà depuis treize ans.

Ces articles « incandescents », comme il les appelait en plaisantant, lui avaient valu deux amendes de 1 000 francs chacune, force compliments des nobles douairières du pays et son admission précoce à l'Académie de Vaucluse « où l'on parlait un peu le français et beaucoup le patois (1) ». En outre,

(1) *L. Veuillot*, voir *Contemporains*, n° 59.

(1) Il eut été plus exact de dire « où l'on parlait un peu le *patois* et beaucoup le *provençal* ». Si la langue provençale ne peut à aucun degré être qualifiée de « patois », le français, tel qu'il est parlé par beaucoup de gens en Provence, mérite au contraire fort bien ce nom. M. de Pontmartin, lié d'amitié avec les

il était devenu conseiller général du canton de Villeneuve-lez-Avignon et il ne manquait point de venir de Paris tous les ans pour la session de l'Assemblée départementale.

La révolution de février 1848 avait changé sa situation électorale. Les électeurs de Villeneuve-lez-Avignon avaient renouvelé son mandat, mais il allait y avoir maintenant deux sessions par an au lieu d'une et elles seraient plus longues et plus importantes que sous la monarchie. Les séjours à Paris seraient rendus désormais plus difficiles.

Mais comment quitter Paris?

Justement M. de Pontmartin venait d'accepter la charge de rédacteur en chef pour la partie littéraire d'un nouveau journal légitimiste que M. Nettement avait fondé, l'*Opinion publique.*

C'était une feuille hardie et vive, franchement légitimiste, mais qui, acceptant les nécessités imposées par les circonstances, demandait que la France fît une bonne fois l'expérience de la République, non pas tant parce qu'elle ne pouvait l'empêcher que parce qu'elle croyait qu'il était nécessaire que le pays allât au fond de ce mot. Et, dans cette intention, l'*Opinion publique* engageait les hommes de la droite à apporter loyalement leur concours pour permettre cette épreuve.

Le journal ne dura que trois ans et quelques mois. Il fut supprimé peu après le coup d'État de décembre 1851, mais il avait occasionné à M. de Pontmartin un surcroît de labeur considérable.

Cela, d'ailleurs, n'empêchait point l'infatigable écrivain de mener de front ses autres travaux et même d'en accepter de nouveaux, comme par exemple la rédaction du feuilleton littéraire à *l'Assemblée nationale,* journal fusionniste, fondé au lendemain de la révolution de février, et réunissant dans son Comité directeur et sa rédaction les noms les plus considérables des deux fractions du parti royaliste.

---

plus illustres initiateurs de la Renaissance méridionale, les Aubanel, les Roumanille, les Mistral, le savait mieux que personne.

L'œuvre littéraire de M. de Pontmartin dans cette feuille est en général plus soignée que la partie de sa collaboration trop hâtive et trop abondante à l'*Opinion publique.*

Mais tout cela ne libérait pas le « citoyen de Pontmartin, domicilié à Paris et y demeurant », de ses obligations civiques.

La garde nationale venait d'être réorganisée. Un sergent fourrier « de la 6e du 2e de la 1re », vieux soldat qui ne plaisantait pas sur le service, était venu un beau jour quérir chez lui M. Pontmartin et le mettre au courant de ses devoirs et des peines disciplinaires en cas de prétérition.

Or, ce n'était pas en ce moment une sinecure d'appartenir à la garde nationale! M. de Pontmartin fit bravement son devoir, parut sur les barricades, entendit siffler les balles, se montra dans les rédactions des journaux et même à la *Revue des Deux-Monde* dans son uniforme militaire, et finalement ne déposa les armes que quand la garde nationale fut licenciée.

III. PONTMARTIN MAIRE DES ANGLES — LES « JEUDIS DE Mme CHARBONNEAU » — « L'ÉTÉ DE LA PONTMARTIN »

Cette existence active, mêlée à tous les événements de la vie publique, faisait de M. de Pontmartin un des hommes les plus répandus de la société politique et littéraire du commencement du second empire. Ses opinions très tranchées, exprimées de façon mordante, lui avaient créé une légion d'ennemis dont les clameurs furieuses le poursuivaient sans relâche d'un bout à l'autre de la presse.

Les conseils de Veuillot, fort bien suivis, commençaient à porter leurs fruits. Il n'est pas commode en ce bas monde, de se consacrer à la défense de la vérité religieuse, de la vérité sociale, de la vérité morale et de la vérité littéraire. M. de Pontmartin en faisait la dure expérience. Très nerveux, très susceptible, il ressentait vivement l'amertume des moindres piqûres. « Je ne saurais me le dissimuler, disait-il, il n'y a pas dans la république des lettres de citoyen plus impopu-

laire que moi; j'ai eu à traverser d'orageux trimestres, pendant lesquels il m'était impossible d'ouvrir un journal sans m'y heurter contre mon nom encadré dans une malice, souvent plaisante, quelquefois grossière. Je ne suis pas même Fréron — ce serait trop beau, — mais Patouillet ou Nonotte, une espèce de long fantôme noir aux doigts crochus, qu'offusque la lumière du soleil, et qui va, le soir, ramasser dans les ruines quelque grosse pierre pour la jeter à nos plus glorieuses statues (1). »

Ces déboires, les nécessités de ses obligations de conseiller général, et par-dessus tout les insistances de Mme de Pontmartin qui désirait retourner en Provence, finirent par le décider à quitter la capitale où il ne devait plus faire désormais de longs séjours.

Cet exode ne diminua point sa fécondité littéraire, mais, en préservant sa critique de la fièvre parisienne, elle lui donna plus de portée.

C'est alors qu'il entra à la *Gazette de France*, où, pendant vingt-huit ans, il devait écrire tous les samedis sa « Causerie littéraire ».

Sa vie à la campagne ne fut point d'ailleurs exclusivement celle d'un lettré. A peine installé dans le vieux manoir familial des Angles, la politique locale le tenta. Il était déjà conseiller général, il allait devenir maire de village.

M. de Pontmartin aimait à raconter, sur un ton plaisant, les principaux incidents de sa carrière de magistrat municipal. Il le faisait avec infiniment d'esprit, mais on aurait bien tort de prendre trop à la lettre cette série d'aventures héroï-comiques de « M. le maire de Gigondas. »

En réalité, M. de Pontmartin fut un administrateur excellent, pratique et actif, et ce qui le prouve bien, c'est la fidélité affectueuse que lui avaient vouée ses administrés.

Dans la bataille littéraire qu'il continuait à mener, ses occupations municipales étaient pour lui une distraction et une joie. Toujours prêt à rendre service, jamais plus content que lorsqu'il pouvait faire des heureux, il n'épargnait aucune démarche pour les intérêts de sa commune. Voyages à Nîmes, chez le préfet, à Uzès chez le sous-préfet, courses presque quotidiennes à Avignon, rien ne lui pesait. Il était le maire le plus paternel et le plus populaire du pays

A Paris, la meute de ses ennemis, à laquelle s'étaient joints plusieurs de ses anciens amis, continuait à le poursuivre de ses invectives. Jusque-là, il était demeuré silencieux, mais non insensible à cette campagne. A la fin, agacé, énervé il jugea utile de répondre, et il fit paraître dans la *Semaine des familles* une série d'articles, bientôt réunis en volume, sous le titre *les Jeudis de Mme Charbonneau,* et dont l'apparition souleva une tempête.

Ce livre, devenu rapidement fameux, est une satire aiguë, sous des pseudonymes transparents, et d'ailleurs bientôt complètement dévoilés par une « clé », du monde littéraire des premières heures du second empire. L'ouvrage eut rapidement plusieurs éditions.

M. de Pontmartin se libéra d'un seul coup de tout l'arriéré d'amertume dont ceux qui l'injuriaient l'avaient depuis longtemps enrichi. « Ce fut une espèce de détente nerveuse, où l'auteur soulagea, en une copieuse émission, toute la bile qu'il avait amassée à la fois contre les ennemis qui le harcelaient sans relâche, et contre les amis dont ils se voyait mal soutenu (1). »

Les *Jeudis de Mme Charbonneau* tiennent à la fois de l'observation, de la satire, du roman, et du pamphlet.

Georges de Vernay (M. de Pontmartin), maire de Gigondas (les Angles), vit retiré en province, écœuré du monde parisien. Tous les jeudis, il va assister à un thé familial que Mme Charbonneau offre aux notabilités de l'endroit. Le reste de la semaine, Georges de Vernay préside son Conseil municipal, en patois, écrit à l'agent-voyer du canton pour lui demander le redressement de chemins vicinaux de la commune,

(1) A. DE PONTMARTIN, *Les Jeudis de Mme Charbonneau*. Intr.

(1) *Correspondant*, 1863, article de V. Fournel.

joue au boston avec l'instituteur et le curé, refuse de se tenir au courant des nouvelles de Paris et affirme n'avoir lu depuis un mois qu'une brochure sur l'oïdium, les circulaires du sous-préfet et le bulletin des actes administratifs.

Mais qui veut trop prouver ne prouve rien. Georges de Vernay-Pontmartin est bientôt obligé d'avouer, dans le salon de Mme Charbonneau, que cette existence, prétendue hermétique, n'est qu'une feinte. En punition de cette tentative de supercherie, Mme Charbonneau obtient que Georges de Vernay, demeuré très parisien sous l'écharpe tricolore du maire de Gigondas, racontera désormais tous les jeudis quelques-unes de ses impressions de voyage à travers la littérature contemporaine.

« ..... Mesdames et Messieurs, nous dit le jeudi suivant Georges de Vernay, son cahier à la main, vous ne trouverez dans ces pages que mes souvenirs littéraires (1). » Et, tour à tour, défilent dans ces souvenirs les hommes du jour, crayonnés d'un coup de main de maître avec leurs qualités, leurs défauts et leurs ridicules, ceux-ci, il est vrai, plus complaisamment décrits que le reste. M. Fournel estime que le tableau est piquant et qu'il est vrai, mais d'une vérité échauffée. « Ni au point de vue littéraire ni au point de vue moral, dit-il, il ne faut juger cet acte de représailles, qui était, d'ailleurs, le plus vaillant des duels, comme une œuvre de sang-froid préméditée et limée à loisir dans le cabinet (2). » Peut-être, mais il n'en est pas moins certain que *les Jeudis,* (la pointe de méchanceté mise à part) constituent, dans l'œuvre si abondante de M. de Pontmartin, ce qu'il y a de plus agréable, de plus enlevé, de plus complet. Rien ne donne une idée plus juste du genre de talent et de la variété d'esprit de l'aimable critique. Ces 300 pages en disent plus long sur les œuvres et les hommes que M. de Pontmartin a voulu décrire, que bien des séries de feuilletons.

(1) A. DE PONTMARTIN : *Les Jeudis de Mme Charbonneau*, p. 57.
(2) *Le Correspondant, op. cit,*

Aussi, le public ne s'y trompa point. A peine paru, le livre conquit à son auteur une célébrité populaire que vingt années de travaux distingués, 10 volumes de romans et plus de 300 articles de critique à l'avant-garde de la presse, n'avaient pu lui obtenir.

D'ailleurs, comme pour tout ce que M. de Pontmartin a écrit, l'intérêt des *Jeudis* est tout entier dans les détails; quant au cadre, factice et faible, on voit qu'il n'a qu'une importance subalterne aux yeux de l'auteur.

Cette satire, dont les traits, même les plus aiguisés, ne soulèveraient aujourd'hui aucun scandale, fut accueilie, par les nombreuses victimes qu'elle faisait, avec une mauvaise humeur qui se manifesta par un redoublement d'injures contre le critique qui venait si bien de se défendre.

Le public s'empara de l'œuvre et en fit un gros succès. M. de Pontmartin n'était apprécié jusque-là que d'une certaine fraction assez faible de l'opinion : le parti légitimiste. La masse l'ignorait, ne lisant guère les journaux où il menait quotidiennement le bon combat. On lui avait fait une réputation qu'il ne méritait en rien, mais qu'il portait comme une tunique de Nessus sans pouvoir réussir à s'en défaire. Le plus grand nombre se le figurait sous les traits d'un « membre d'une Société de tempérance, d'idées, d'esprit et de style » d'un littérateur à l'usage des vieilles douairières du noble faubourg, sans communication avec la foule et la vie. Rien n'était plus faux que ce portrait. Mais on le lui avait imposé, et en dépit de tout il le gardait.

L'apparition des *Jeudis* fit cesser cette injustice. Tout le monde lut le livre et voulut connaître l'auteur. Pendant quelque temps les livres et les articles de M. de Pontmartin furent à la mode. Il se produisit ce que lui-même appelait « une hausse subite de ses pauvres actions littéraires ».

Cette période de sa vie fut ce que l'on a spirituellement nommé « l'été de la Pontmartin ». Ce fut la vogue, la renommée, le succès.

Aux cris que poussèrent les victimes, M. de Pontmartin put croire qu'il avait très innocemment fait trop de mal. Avec cette sincérité pleine de bonhomie et de candeur qui l'a toujours caractérisé, il ne tarda pas à se le reprocher comme une faute et à s'en repentir publiquement. Nul plus que lui n'a été dur pour son livre. Il l'a jugé à plusieurs reprises avec une sévérité qui va jusqu'à l'injustice. « J'ai publié, écrit-il dans ses *Mémoires*, un livre coupable, méchant, déplorable, gouailleur, tapageur, offensant, qui m'a mis à l'index pendant de longues années. »

Il exagérait; les *Jeudis* sont bien loin d'être aussi mauvais qu'il le laisse entendre. L'auteur y a jeté sa gourme, soit; il s'est soulagé et déchargé d'un coup; ç'a été une explication vive, où il a dit une bonne fois et sans avoir désormais à y revenir tout ce qu'il avait sur le cœur. Mais de cette explication décisive est sortie une situation plus nette. A partir de ce moment, après un temps de repos, M. de Pontmartin reprend sa tâche, libre d'entraves, sans mauvaise humeur et sans rancune, toujours aussi vif, aussi alerte, mais avec une indépendance et une autorité beaucoup accrues.

IV. LES IDÉES DE M. DE PONTMARTIN — M. DE PONTMARTIN ET L'ACADÉMIE

M. de Pontmartin est un causeur, un causeur charmant et instruit, mais toujours homme du monde, avec ce que le mot comporte d'inconvénients et d'avantages, agréable, spirituel, superficiel aussi. Le titre qui revient le plus fréquemment dans ses ouvrages est celui de *Causeries, Causeries littéraires, Nouvelles causeries, Dernières causeries littéraires, Causeries du samedi*, etc. Et, en effet, M. de Pontmartin n'est jamais prédicateur, ni conférencier, ni pédagogue. Il ne monte jamais dans la chaire ou à la tribune, il parle dans un salon, un peu à bâtons rompus, pour ne pas fatiguer la société polie qui l'écoute.

Cela ne l'empêche point d'avoir ses idées auxquelles il demeure obstinément fidèle, mais il ne se croit pas obligé pour les défendre de se grimer en pédant ou en sermonnaire.

Ses idées, on les connaît depuis la promesse que, tout enfant, il avait faite au jeune Jésuite, son ami; elles n'ont ni varié, ni fléchi. Légitimiste et catholique, tel il était sous le roi Charles X au collège Saint-Louis, tel il est toujours demeuré, inébranlable à travers les révolutions, les coups d'État, les bouleversements politiques d'une époque féconde en imprévu et en crises sociales.

Plusieurs fois il a exposé sa conception personnelle de la littérature et du rôle du critique. Il n'admet pas l'indifférentisme, le dilettantisme, ce qu'on appelait alors « la neutralité ». Pour lui, quiconque tient une plume a charge d'âmes. Ce n'est pas assez de ne pas faire le mal, il faut le combattre. Le critique qui, devant un livre moralement mauvais, reste neutre est coupable comme un complice. « Rien n'est neutre en ce monde, écrit M. de Pontmartin, le jour n'est pas neutre envers la nuit, la vie n'est pas neutre envers la mort » (1), et il conclut que le critique littéraire qui prétend demeurer neutre trahit le bien au profit du mal. Pour lui il a une conception très précise de ses devoirs : « Dans ces nouvelles *Causeries* comme dans les autres, dit-il en tête d'un de ses livres, nous demandons à nos lecteurs de nous accorder deux choses sans lesquelles la critique nous paraît désormais condamnée à une ingénieuse et brillante stérilité : la première qu'il n'y ait pas, qu'il ne puisse y avoir malentendu sur le vrai sens du spiritualisme appliqué à la littérature; que ce spiritualisme ne se borne pas à l'extérieur, à la réforme puérile de tel ou tel défaut apparent de l'art moderne, mais qu'il en ressaisisse toutes les branches, qu'il en retrempe toutes les racines, qu'il restitue aux lettres ce qui est à la fois leur principe et leur but : Dieu, la vérité, le bien l'âme humaine à affermir et à diriger; la seconde, c'est qu'il nous soit permis de ne pas rester neutre et de juger toujours les

(1) A. DE PONTMARTIN, *Causeries du Samedi*, I.

ouvrages de l'esprit comme tout le monde, même les indifférents et les sceptiques, les a jugés et les jugerait encore aux heures de péril et d'épouvante. Nous respectons trop les œuvres de la pensée et de l'intelligence pour ne pas les rattacher sans cesse à un ordre supérieur, immortel, divin, où le doute n'est pas possible, où l'indifférence est funeste, où la neutralité est coupable » (1).

Cette profession de foi marque fortement quels sont les principes qui dirigent la critique de M. de Pontmartin. Et si l'on retient qu'il a su toujours les observer sans rien perdre de cette abondance de plume, de cette facilité élégante et distinguée qui font de lui un conteur et un causeur délicieux, on voit quelle est exactement la nature et quelles sont les qualités dominantes de son œuvre.

C'est par là qu'il se montre véritablement original dans la littérature contemporaine.

A côté de la critique dogmatique immobile, souvent pédante d'un Gustave Planche, qui prétend régenter les littérateurs, comme un professeur sa classe; à côté de la critique « qui se joue en de fantastiques arabesques », visant surtout à l'effet, plus préoccupée du mot que de l'idée, de la forme que du fonds, soucieuse d'étonner plus que d'instruire, telle, en un mot, que la pratiquaient volontiers Paul de Saint-Victor ou Jules Janin; à côté, enfin, de la critique de Sainte-Beuve, immorale à force de finesse, et, sous prétexte de tout comprendre, absolvant toutes les fautes, M. de Pontmartin place résolument la critique catholique, préoccupée de sa mission morale et de sa responsabilité publique, mais il le fait en homme d'esprit, avec entrain, malice et bonne humeur.

Sa fermeté sur les principes, qui lui attira tant d'ennemis, lui valait par compensation des amitiés solides et précieuses. Les salons les plus aristocratiques lui faisaient fête, et tout le monde le pressait d'entrer à l'Académie. En effet, il ne s'agissait pour lui que de se présenter, son élection était d'avance assurée. Sur ce point, amis et adversaires s'accordaient, les uns le pressant inutilement de se présenter, les autres le représentant comme un candidat dont l'élection se faisait vraiment beaucoup attendre.

M. Guizot et Montalembert (1), pour n'en pas citer d'autres, firent vainement auprès de lui de flatteuses démarches pour le décider à poser sa candidature. L'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, qui, à la suite de certaines élections, ne paraissait plus à l'Académie, lui fit savoir inutilement qu'il était prêt à venir voter pour lui s'il consentait à se présenter (2). Tant de sollicitations restaient sans effet.

Les raisons de cette obstination incompréhensible étaient d'ordre tout intime.

M. de Pontmartin était affecté depuis l'enfance d'une maladie des cordes vocales qui rendait le timbre de sa voix sourd et indistinct. Cette affection, sur laquelle l'âge était demeuré sans influence et qui, physiquement, n'occasionnait aucune souffrance, fut souvent pour lui l'occasion de pénibles tortures morales. Il en souffrit pendant son adolescence, lorsqu'il vit ce mal chronique le mettre vis-à-vis de ses égaux dans une situation d'infériorité imméritée. Il en souffrit plus encore dans l'âge mûr, lorsque, devenu homme public, causeur charmant et apprécié, il ne put se livrer comme il l'eût souhaité aux joies de la parole publique. Enfin, ce mal tenace et désagréable l'empêcha d'entrer à l'Académie.

Plus que quiconque, il ressentait le côté pénible et légèrement ridicule de la situation où il se trouvait ainsi placé. L'impossibilité où il se sentait de prononcer son discours de réception fut la cause déterminante de son abstention. Un jour que M. Léopold de Gaillard, son ami, le pressait plus que de coutume : « Comment ne devines-tu pas, lui répondit-il, que le jour de la réception qui est, pour le nouvel académicien, le jour du triomphe serait pour

(1) A. de Pontmartin, *Causeries du Samedi*, I.

(1) *Montalembert*, voir *Contemporains*, n° 137.
(2) Lettres de Mgr Dupanloup.

moi le jour de la confusion? On viendrait à ma séance pour se moquer de moi. » On avait beau lui dire qu'un immortel a le droit, comme tout le monde, d'avoir la grippe et de faire lire son discours par un confrère; on avait beau ajouter que si le son de la voix n'était pas bon, le lecteur serait excellent, le manuscrit serait délicieux et qu'en peu de minutes le public serait gagné. En vain, M. le comte d'Haussonville lui faisait dire qu'il serait heureux de lui prêter, pour cette occasion, le secours de sa parole; rien n'y fit, et lorsqu'on lui parlait de la majorité certaine qui l'attendait sous la coupole, il répondait par un de ces calembours faciles qu'il affectionnait : « Oui, il y aurait même une voix de trop, la mienne! »

V. JUGEMENT DE M. DE PONTMARTIN SUR LES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS DU TEMPS.

Cette attitude de timidité et de réserve ne fut pas comprise de la majorité du public. L'opinion, faussée à l'égard de M. de Pontmartin, par le trop grand nombre d'ennemis qu'il avait dans les journaux qui, en ce moment, étaient en vogue, ignora les raisons intimes d'une abstention qui paraissait à tous inexplicable. Peu à peu, la légende inventée par ses détracteurs se répandit partout. M. de Pontmartin, représenté comme mourant d'envie d'entrer à l'Académie, ne voyait jamais arriver son tour, parce que, disait-on, les immortels ne trouvaient pas ses titres littéraires suffisants et qu'il appartenait à cette catégorie de gens qui doivent faire longtemps antichambre. Rien n'était plus inexact, mais ce n'était point le seul cas où M. de Pontmartin dût éprouver les ennuis d'une erreur de l'opinion publique à son sujet.

Par suite d'un détestable préjugé, sa situation particulière de critique royaliste et catholique ne lui donnait point accès auprès de la foule. Il était souvent méconnu et mal jugé. Mieux que personne, il se rendait compte de l'injustice commise à son égard et il s'en montrait parfois un peu aigri : « Mes malédictions, disait-il, ont porté bonheur à ce que j'ai maudit. Je me suis attaqué à telle célébrité, j'en ai fait une gloire; j'ai protesté contre ce succès, j'en ai fait une vogue; j'ai discuté ce grand homme, j'en ai fait un dieu; j'ai vitupéré ce livre, il n'aurait eu peut-être que vingt éditions, il en a eu cent. »

Évidemment M. de Pontmartin n'a jamais été un flatteur du populaire. Les auteurs favoris de la foule ne sont pas toujours, tant s'en faut, ceux qui mériteraient de l'être. M. de Pontmartin ne voulut jamais consentir à louer ce qu'on ne devait pas louer. Une page bien tournée, mais immorale et perverse, ne fut jamais pour lui une belle page. Il eut toujours le courage du blâme, même lorsque ce blâme devait s'exercer sur des auteurs considérables par leur réputation et leurs écrits.

Au total il y a dans son œuvre critique moins de sévérités que de louanges, mais les sévérités atteignent souvent les écrivains dont la renommée littéraire est la plus grande.

S'il fallait dresser un bilan de ce qu'on pourrait appeler les « indignations de M. de Pontmartin », on devrait mettre en première ligne Béranger (1) et George Sand. Le chansonnier révolutionnaire et graveleux et la patricienne de lettres trop peu soucieuse de certains écarts de plume trouvent dans l'œuvre du critique de fréquentes et dures leçons. M. de Pontmartin a mené contre ces deux écrivains si différents une croisade en règle, sans cesse reprise, poursuivie pendant tout le cours de sa vie avec la même verve vaillante.

Alfred de Musset n'est guère plus tendrement traité, et Victor Hugo lui-même est jugé avec tant d'impitoyable justice qu'il en est souvent meurtri.

Quant à Michelet (2), Quinet, Proudhon on comprend facilement que le jugement de M. de Pontmartin ait été pour eux sévère. Ces hommes étaient les vrais responsables de l'état d'esprit public que M. de Pont-

(1) Voir *Contemporains : Béranger*, n° 253.
(2) Voir *Contemporains : Michelet*, n° 400.

martin trouvait, avec raison, déplorablement faussé. Il leur a fait porter la peine de leurs fautes.

A un moment où les forces politiques et sociales semblaient s'incliner devant eux pour les saluer comme des maîtres, il les a traduits sans pitié devant le tribunal de sa critique et les a condamnés comme coupables.

Flaubert, dont l'énorme talent n'est pas non plus à l'abri de tout reproche, ne devait point trouver grâce devant le juge incorruptible de la *Gazette de France*. Et M. Zola, disciple dévoyé de ce grand maître, eut aussi l'honneur de recevoir magistralement les étrivières.

La plupart des autres littérateurs contemporains n'ont eu qu'à se louer de la critique de M. de Pontmartin. Ils ont été caressés, appréciés d'une manière aussi spirituelle que flatteuse.

Nous ne pouvons songer à donner des citations : elles seraient trop nombreuses et trop abondantes, car la quantité des écrivains loués est très supérieure, dans l'œuvre de M. de Pontmartin, à celle des auteurs blâmés Aucun de ceux qui, dans le courant de ce siècle, ont consacré leur plume à la défense des grandes causes n'a été oublié par l'illustre critique.

M. de Pontmartin affectionnait tout particulièrement Louis Veuillot. Il a laissé de l'illustre écrivain plusieurs portraits remarquables à divers titres. Voici, par exemple, la curieuse silhouette que l'on trouve dans les *Jeudis de Mme Charbonneau*: « Parmi nos contemporains, nul n'a été plus haï que Théodecte (Louis Veuillot), et je ne parle pas seulement de ces haines qu'il est glorieux d'inspirer, de l'insulte de ces gens ameutés contre tout ce qui gêne la circulation de leurs ordures et le débris de leurs poisons. Je parle, hélas! de la haine d'hommes honorables, priant le même Dieu que lui, et défendant la même vérité. Au milieu de ces orages, il est resté debout, il est resté fort comme ces aigles du désert, dont les serres s'enfoncent plus profondément dans le sable à mesure que le vent redouble de furie. Je ne donne tort ou raison ni à Théodecte ni à ses adversaires sur certains points délicats qui ne sont pas de mon ressort; mais je ne me lasse pas d'admirer en lui ces incroyables qualités d'athlète, toujours prêt à faire rouler dans la poussière quiconque essaye de lui barrer le chemin. Eussé-je d'ailleurs envie de le blâmer de quelques-unes de ses véhémences, je n'en aurais pas le courage. Théodecte possède un titre à ma gratitude, contre lequel rien ne saurait prévaloir : il a flagellé, souffleté, bafoué, ridiculisé, humilié, exaspéré mieux que personne les gens que je déteste plus que tout. Il leur a fait des blessures qui ne guériront jamais. Il a stigmatisé d'un trait indélébile ces histrions qui jouent sur le théâtre de leurs vices la comédie de leur vanité (1). »

Même les écrivains qui ont des faiblesses, des défaillances morales, trouvent grâce devant M. de Pontmartin lorsqu'ils ne sont pas absolument et délibérément mauvais. Ainsi, pour n'en citer qu'un, Dumas, le père, que M. de Pontmartin a toujours défendu et aimé.

Dans un parallèle très original et peu connu entre Balzac et Dumas, il a donné comme un résumé de son opinion sur ces deux hommes :

« Il y avait du grand enfant chez ce merveilleux inventeur (Alexandre Dumas), qui eut le tort de ne pas se méfier assez du titre d'une de ses pièces : *Désordre et Génie*..... Il y eut bien des puérilités dans sa vie, pas une vilenie. Ses œuvres ont une âme, et cette âme ne veut pas que le ciel lui soit fermé..... Dans son immense répertoire, vous chercheriez en vain une arrière-pensée mauvaise, un sous-entendu corrupteur, un de ces pièges tendus aux curiosités féminines, aux imaginations d'adolescents, qui surabondent dans Balzac... Dumas intéresse, amuse, étonne, émeut, entraîne; Balzac trouble, inquiète, fatigue, pervertit. L'un est le joyeux et cordial compagnon de

---

(1) A. de Pontmartin, *Les Jeudis de Mme Charbonneau*, p. 100 et sq.

voyage, qui nous distrait des ennuis de la route et nous fait mieux goûter les agréments du paysage. L'autre est le conseiller dangereux, le confident clandestin, qui s'insinue en tapinois, pour vous montrer une de ces figures à double fond dont l'envers est une obscénité. Tout, chez Dumas, est naturel et franc, comme le bon vin qui réjouit; tout, chez Balzac, est frelaté et sophistiqué, comme la liqueur qui grise. Celui-là fait vibrer des cordes parfois vulgaires, toujours humaines, jamais vénéneuses. Celui-ci va chercher au fond le plus bas de notre nature, les fibres secrètes qui répondent aux suggestions les plus raffinées et les plus subtiles du libertinage et du vice. Dumas est un magicien qui opère au grand soleil et au grand air. Balzac est un alchimiste qui s'enferme avec un masque sur le visage pour cuisiner ses poisons. Aujourd'hui, dénigrer Balzac, c'est peut-être de l'injustice; oublier Dumas, c'est de l'ingratitude (1) ».

Certes, voilà un jugement que l'on ne pourrait ratifier en tous points. En dehors de la question morale, sur laquelle M. de Pontmartin a entièrement raison, il y a entre Balzac et Dumas père la différence qui existe entre un écrivain philosophe et le plus amusant des conteurs et des romanciers, mais le morceau que nous venons de citer n'en est pas moins caractéristique, car il met très exactement en lumière les qualités justes, brillantes, mais souvent insuffisamment profondes qui distinguent l'œuvre critique de M. de Pontmartin.

Quant à la manière dont l'auteur des *Causeries littéraires* fut lui-même apprécié de son vivant, on en a déjà vu plusieurs exemples, mais on doit pourtant reconnaître que le jugement était, en somme, favorable, bien qu'il s'y mêlât beaucoup de jalousie et souvent des haines tenaces. Tout le monde admettait, avec J.-J. Weiss, que « M. de Pontmartin est du petit nombre de ceux qui écrivent naturellement en français ».

(1) A. de Pontmartin, *Mémoires*, 1re série, p. 177 et sq.

Sainte-Beuve, le plus autorisé de tous lorsqu'il s'agit de critique, a lui-même rendu hommage au talent de M. de Pontmartin. Sans doute, il l'a fait avec une pointe de malice, car il eut souvent maille à partir avec ce rival bien digne de lui, mais son appréciation n'en demeure pas moins intéressante.

« M. de Pontmartin, dit-il, est ce qu'on appelle un homme d'esprit. La plupart de ses débuts d'articles sont heureux; sa plume a de l'entrain. Sur maint sujet moderne, il reste dans une moyenne de jugement très bonne, très suffisante. Quand il parle de ce qu'il sait bien et de ce qu'il ne se croit pas tenu d'anathématiser au nom d'un principe, il est très agréable; il a, chemin faisant, quantité de choses fort bien dites : ce sont celles qui lui échappent et qui ressemblent à des saillies. Il a de la gaieté dans la moquerie. Son esprit, très prompt, très délié, a une grande avidité de lecture, une grande facilité d'assimilation. Je le suppose entrant dans un salon; un livre nouveau vient de paraître, personne ne l'a lu encore; on l'interroge. Qu'en pense-t-il ? qu'en dit-il ? Et il le raconte, il l'analyse avec vivacité, bonne grâce, une veine de malice; il glisse et n'appuie pas. Ce n'est pas précisément un critique que M. de Pontmartin, mais c'est un aimable causeur et chroniqueur littéraire à l'usage du beau monde et des salons (1). »

Ce jugement ne pêche point par excès de bienveillance, mais on ne saurait contester que les traits essentiels à la physionomie littéraire de M. de Pontmartin y sont très finement indiqués

VI. Unité et abondance de l'œuvre critique de M. de Pontmartin — M. de Pontmartin romancier — Dernières années — La mort

Une fois retiré aux Angles et ne venant plus que très passagèrement à Paris, M. de Pontmartin, sans cesser de se tenir au cou-

(1) Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. II.

rant des moindres détails du mouvement littéraire, s'abandonnait plus volontiers, à mesure qu'il avançait en âge, aux plaisirs de sa solitude campagnarde.

Il s'était marié le 16 décembre 1847 à Mlle Cécile de Montravel, d'une honorable famille du Vivarais. Il la perdit le 19 août 1871, et ce deuil ne fit que développer son amour de la retraite. Ses sorties devenaient moins fréquentes, sa vie plus intime et plus recueillie. L'existence douce et facile qui lui était faite dans son village tant par son fils et sa belle-fille, de tout point dignes de lui, que par les braves gens qui l'entouraient, lui faisait mieux apprécier le bonheur de s'être arraché à la fournaise de la vie littéraire parisienne.

Avec une ardeur qui ne connaissait aucune fatigue, il poursuivait son œuvre critique. Chaque année, un nouveau volume, souvent plusieurs, réunissaient pour le public ces charmantes *Causeries* que sa plume féconde dispersait chaque semaine dans les revues et les journaux.

Nous ne possédons d'ailleurs pas les *Causeries* complètes de M. de Pontmartin. Avant de les faire paraître en librairie, il faisait un choix parmi elles « rejetant plus d'un épi au moment de lier ses gerbes ». L'œuvre extrêmement abondante de M. de Pontmartin n'occuperait pas moins de 80 volumes, d'après les calculs les plus modérés; or, nous n'en possédons que 50.

Et ce qui n'est pas moins remarquable que cette étonnante fécondité, c'est l'admirable unité de l'œuvre.

Au lieu de se disperser dans toutes les directions comme le faisait, par exemple, Sainte-Beuve, il a circonscrit son champ et s'y est renfermé. « Les écrivains et les livres depuis quarante ans, voilà son domaine, dit M. E. Biré. Tandis qu'il serait impossible de donner aux articles de Sainte-Beuve un titre général qui les embrassât dans leur ensemble, on pourrait donner aux siens un titre qui les comprendrait tous, celui-ci, par exemple : *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire de la seconde moitié du XIXe siècle*. L'unité qui fait le caractère de l'œuvre de M. de Pontmartin tient encore à une autre cause. Faute d'une règle, d'une conviction, d'une foi, Sainte-Beuve a tourné à tout vent de doctrine. « Je suis, a-t-il dit lui-même, l'esprit le plus » rompu aux métamorphoses. » Depuis 1853, ou plutôt depuis 1838, date de ses débuts à l'*Album d'Avignon* (1), jusqu'à sa dernière *Causerie* de 1890, Armand de Pontmartin n'a pas varié. Il est resté jusqu'à la fin fidèle aux sentiments, aux croyances qui l'animaient à l'heure de ses vingt ans (2). »

Cette unité de l'œuvre critique de M. de Pontmartin est encore confirmée par l'étude de son œuvre, beaucoup moins importante, de romancier. En effet, M. de Pontmartin a écrit plusieurs romans, mais ce ne sont, en quelque sorte, que des prolongements de ses *Causeries littéraires*.

Sauf peut-être les *Mémoires d'un notaire* et un petit nombre de nouvelles dans le genre mélodramatique (qui, par parenthèse, ne lui convient point), tous les autres récits de M. de Pontmartin ne sont, pour ainsi dire, que la mise en scène des théories, des principes et des impressions de sa critique. Dans tous ses romans on reconnaît la place que les problèmes de la vie littéraire ont toujours tenue dans son esprit.

Lorsque parurent les célèbres *Jeudis de Mme Charbonneau*, on considéra ce livre comme une exception dans l'œuvre de M. de Pontmartin. C'est parce qu'on avait mal lu ses romans. Il était tout naturel que l'auteur d'*Aurélie*, d'*Albert*, de *Le cœur et l'affiche*, des *Chercheurs de perles*, et surtout des *Brûleurs de temples* fût aussi celui des *Jeudis*.

Par le style, les romans sont aussi apparentés de très près aux *Causeries*. Les mêmes qualités faciles les distinguent, la même prédilection pour cet innocent amusement du calembour où l'esprit si vif de M. de Pontmartin se complaisait.

Cette manie du calembour l'accompagna

(1) On a vu déjà que les débuts de M. de Pontmartin dans les lettres remontent plus haut que ne croit M. E. Biré.

(2) E. Biré, *Études et portraits*.

jusqu'aux derniers instants de sa vie. Se sentant depuis quelques jours affaibli et ne quittant plus guère sa chambre où il se traînait péniblement d'un fauteuil à l'autre, il disait familièrement à ses amis : « Soyez tranquille, je soigne par-dessus tout mon dernier *article,* l'article de la mort! »

Et, en effet, cet « article-là » ne devait rien laisser à désirer. Une lettre tout intime nous permet d'en connaître les détails. Le vendredi 28 mars 1890, après une semaine de progressif affaiblissement, il eut une journée assez tranquille et put même reposer. « Le samedi matin, écrit un des siens, notre curé lui apporta la communion, ainsi qu'il avait été convenu l'avant-veille avec son confesseur. Il la reçut avec toute sa connaissance, remerciant ensuite le curé, s'excusant de l'avoir dérangé, et me recommandant de ne pas le laisser partir sans lui faire prendre un peu de café. Quand je remontai, dix minutes plus tard, après m'être acquitté de ce soin, je le trouvai endormi d'un sommeil paisible et qui paraissait réparateur. Une heure après, c'est-à-dire vers 10 heures, nous nous aperçûmes que ce sommeil ne ressemblait pas aux autres. Au même moment, notre docteur arriva, et, après l'avoir examiné, il fit un signe désespéré. Il envoya chercher de nouveau le curé pour l'Extrême-Onction, qui fut administrée pendant qu'il respirait encore, et, au moment où finissaient les dernières prières, il expira sans souffrance. On peut donc dire qu'il s'est endormi dans le Seigneur, surabondamment assisté et consolé par la religion, et conservant jusqu'à la fin sa lucidité intellectuelle, sauf pour les adieux, dont l'amertume lui a été épargnée. »

M. de Pontmartin était âgé de 79 ans.

Par une singulière coïncidence, il est mort un *samedi,* ce jour qui depuis si longtemps était devenu le sien. Le samedi précédent, il avait encore écrit sa *Causerie.* C'était la 1153[e] qu'il envoyait à la *Gazette de France.* Elle n'avait pas encore été insérée dans le journal, lorsqu'on apprit sa mort à Paris. Ce dernier article parut encadré de deuil avec les adieux émus de la rédaction dont il avait été pendant vingt huit ans le soutien et l'ornement. Et pour qu'il mourût décidément sur la brèche, cette *Causerie* était une protestation vaillante contre le naturalisme à propos d'un livre de Zola.

C'était vraiment finir en soldat. M. de Pontmartin, qui, au physique, avait un corps presque gigantesque et la physionomie anguleuse d'un grognard du premier Empire, encore accentuée par une forte moustache, n'aurait assurément pas pu souhaiter une mort plus digne de sa vie de militant pour la bonne cause et le bon goût.

Paris, Auguste Cavalier.

PRINCIPAUX OUVRAGES DE M. A. DE PONTMARTIN

Causeries littéraires, Nouvelles causeries littéraires, Dernières causeries littéraires, Causeries du samedi, Nouvelles causeries du samedi, Dernières causeries du samedi, Les semaines littéraires, Nouvelles semaines littéraires, Dernières semaines littéraires. Nouveaux samedis (20 vol.).

Le fond de la coupe, Les jeudis de M[me] *Charbonneau, Entre chien et loup, Conte d'un planteur de choux, Mémoires d'un notaire, Contes et nouvelles, La fin du procès, Or et clinquant, Pourquoi je reste à la campagne, Les corbeaux du Gévaudan, Le filleul de Beaumarchais, La mandarine, Le radeau de la Méduse, Souvenirs d'un vieux mélomane, Lettres d'un intercepté.*

Souvenirs d'un vieux critique (6 vol.), *Mémoires* (2 vol.), *Épisodes littéraires,* etc.

BIBLIOGRAPHIE

Nettement, *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de juillet* (2 vol.). — F. Godefroy, *Histoire de la littérature française, XIX*[e] *siècle,* Prosateurs, II[e] volume. — Bibliothèque universelle, 1855, t. XXIX, « Armand de Pontmartin et Gustave Planche. » — Hatzfeld et Meunier, *Les critiques littéraires du XIX*[e] *siècle.* — E. Biré, *Études et portraits.* — Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis,* t. II. — De Gubernatis, *Dizionario biografico.* Florence, 1880. — L. Veuillot, *Mélanges,* 2[e] série, t. II. — Abbé Lagrange, *Lettres de M*[gr] *Dupanloup.*

Revues : *Revue des Deux-Mondes,* 1855 : Article de M. Gustave Planche. 1890 : Article de M. Brunetière. — *Revue Britannique,* mai 1890 : Article de M. G. d'Orcet, « Feu le comte de Pontmartin et M. Émile Ollivier. » — *Le Correspondant,* octobre 1865 : Article de V. Fournel. 1890 : Article de M. L. de Gaillard. — *Revue de Bretagne et de Vendée* (février 1862) : Article de M. E. Dupré.

LES CONTEMPORAINS



AMIRAL BONARD (1805-1867)

I. L'ANCIENNE ET LA JEUNE MARINE — BONARD

Il y eut toujours dans ce que les officiers de marine appellent le « grand Corps » deux courants très marqués d'opinion : l'ancienne et la jeune école s'y disputèrent toujours un peu le pas.

Celle-ci, tournée vers l'avenir, méprise les anciennes théories, dont pourtant, à son insu, elle profite même pour aborder les problèmes nouveaux, celle-là toute dévouée aux procédés sûrs, aux méthodes éprouvées, traite de mirage la clarté des aubes nouvelles.

Rien ne mit plus en relief cet inévitable antagonisme, conséquence de toute évolution et de tout progrès, que l'application de la vapeur à la propulsion des navires. Elle eut ses détracteurs comme ses fanatiques, et ce fut sur cette question que se comptèrent les partisans des vieilles méthodes et les officiers de la jeune école. Toutefois, quelques esprits d'élite auxquels répugnent également la présomption et la routine étudièrent la vapeur sans négliger la voile. Du nombre de ces sages fut Louis-Adolphe Bonard.

Fils d'un ingénieur des constructions navales, il naquit à Cherbourg le 27 mars 1805. C'est au lycée de Dijon qu'il fit ses études, et il y eut pour compagnons le futur grand industriel du Creusot, Schneider, et le jeune Lacordaire (1). Plus tard, l'amiral Bonard retrouva sous la robe du religieux son condisciple devenu célèbre, et lui confia, à Sorèze, l'éducation de son fils.

Bonard passa, comme son père, par les fortes études de l'École polytechnique. Il conserva toute sa vie de cette formation supérieure le goût de l'algèbre et l'amour des problèmes nouveaux. En dépouillant ses papiers, nous avons trouvé, annotées de sa main, les brochures d'actualité scientifique qu'il se faisait adresser afin de rester au courant des progrès mathématiques. Sur ce point, il ne le cédait en rien aux plus brillants de la jeune marine, mais il avait aussi le respect des traditions, de ces rares vertus, de cette virtuosité de la mer, dont les anciens étaient les représentants indéniables. Il se mit donc à leur école; la sûreté du coup d'œil, la décision, la fertilité d'un esprit naturellement et extraordinairement fécond devant le danger, la science de la mer, l'art de manœuvrer un trois-mâts et celui de manier les hommes furent les résultats de son glorieux apprentissage. Aussi, tandis que ses camarades l'admiraient comme un jeune officier plein d'avenir et de hardiesse, les vieux marins lui témoignaient leur estime en disant de lui — tant était grande l'animosité des deux camps — : « C'est un des rares officiers que la vapeur n'a point gâtés. »

Il eut bientôt l'occasion de se révéler. L'épreuve fut assez dure, mais il en sortit *trempé* pour toute sa vie.

II. NAUFRAGE — ALGER — CAPTIVITÉ LE BAGNE

Il était entré comme aspirant dans la marine royale le 12 novembre 1826, à vingt et un ans. C'est en cette qualité qu'il faisait partie de l'escadre de l'amiral Massieu de Clerval, chargé de bloquer Alger en 1830. Il était embarqué sur le *Silène*, et le ciel l'avait favorisé en faisant de lui le second d'un homme éminent et d'un ami fidèle, le commandant Bruat.

Or, le *Silène* fit naufrage sur les côtes algériennes, et tout l'équipage fut massacré ou emmené en esclavage. Bonard nous en a gardé un récit plein d'humour, auquel nous ferons quelques emprunts.

Le *Silène* venait de se ravitailler à Port-Mahon, lorsqu'il rencontra l'*Aventure* qui cherchait également à rejoindre le gros de l'escadre. Le capitaine d'Assigny, commandant de l'*Aventure*, était le supérieur de Bruat; ce dernier dut se mettre à sa suite, et, comme on dit en terme du métier, « naviguer dans les eaux de son matelot d'avant ». Une erreur de détermination du point, commise par l'officier des montres de l'*Aventure*, jeta en pleine nuit ce navire à la côte. Le *Silène* qui le suivait eut le même sort.

Vainement Bruat fait des prodiges de sang-froid et d'habileté, chargeant son navire de toile et l'inclinant jusqu'au bordage pour dégager sa quille du sable où elle s'enfonce. Hélas ! au moment où le brick virant, de bord, reprend la mer, et où l'équipage, transporté d'admiration, éclate en applaudissements « aux portes mêmes de la mort », une vague plus puissante et plus terrible accourt du large, s'abat sur le navire et le rejette pour toujours dans les brisants (15 mai 1830).

Bonard fut chargé du sauvetage, mais, par malheur, le canot du bord dans lequel il s'embarque le dernier, le seul que la tempête avait laissé au navire désemparé, se brise contre les flancs du *Silène*. Un matelot avait payé de sa vie cette tentative hardie; c'eut été folie de chercher à construire un radeau sur cette mer démontée et par une obscurité complète. Il fallut attendre dans cette affreuse position le lever du soleil sur cette côte inconnue.

Quel était, en effet, ce rivage vers lequel,

(1) LACORDAIRE. Voir nos *Contemporains*, n° 66.

à l'aube, tous les yeux se dirigeaient?

Par delà le bouillonnement savonneux des lames, par delà l'agitation d'une tempête non encore apaisée, une longue côte nue et jaune étendait sa tristesse. « Quelques arbustes rabougris, aux feuilles brûlées par l'air salin, rompaient seuls l'uniformité de ce tableau animé seulement par le triste spectacle d'hommes nus pour la plupart, grelottant de froid, tendant les bras et faisant signe que la faim les pressait. C'étaient les matelots de l'*Aventure.* »

L'équipage du *Silène* était à peine à terre et Bonard, demeuré un des derniers à bord pour présider au débarquement des vivres et des munitions, venait de faire ouvrir le grand panneau; déjà les matelots plongeaient dans la cale pleine d'eau pour en retirer les objets de première nécessité, quand son attention fut attirée vers la côte. On lui faisait des signaux et l'ordre lui parvint de cesser tout préparatif et de rallier immédiatement la terre.

« Des Arabes commençaient à s'approcher en petit nombre et avec précaution, il est vrai, mais les montagnes retentissaient déjà des hou! hou! aigus des femmes; des coups de fusil d'alarme se faisaient entendre de tous côtés; de tous côtés aussi l'on voyait surgir des points blancs. C'étaient les burnous des Arabes accourant au pillage. »

Les malheureux naufragés, nus, épuisés, sans armes, furent vite entourés, faits prisonniers par environ 2000 Arabes et emmenés de vive force.

On faillit les massacrer sur-le-champ en découvrant sur eux l'argent du bord qu'on avait eu la malencontreuse idée de leur partager. L'imagination aidant, ces barbares en réclamaient toujours et voulaient à toute force qu'on dévoilât à leur avidité les prétendus trésors enfouis dans le sable. Convaincus à la fin de l'inutilité de leurs efforts, ils se contentèrent de leur prise en hommes et les dirigèrent vers l'intérieur. La douloureuse odyssée commençait.

Aux coups de bâton, pleuvant sur les malheureux à la moindre résistance quand leurs bourreaux voulaient les dépouiller de leurs derniers effets, se joignirent des sévices plus graves. « Tout en caracolant, un cavalier avait essayé comme passe-temps de détacher la tête d'un matelot — le magasinier de l'*Aventure;* — ce pauvre homme étanchait son sang d'une main et de l'autre se soutenait la mâchoire, comme s'il avait craint que sa tête ne tombât. »

Bientôt on se les partage. « Des amis voulaient unir leur sort de captivité, mais le bâton, joint aux efforts des deux partis qui se les arrachaient violemment, les forçaient à suivre des directions opposées. Quelques malheureux, échappant à la première surprise, s'enfuyaient dans les champs environnants, mais des hordes de cavaliers et des coups de fusil pleuvant comme sur des bêtes fauves, les faisaient rallier promptement. »

« A l'approche de la nuit, continue Bonard, nous arrivâmes dans un endroit abrupt, boisé, où, comme des nids d'oiseaux de proie, étaient perchés les gourbis de nos conducteurs : c'était leur village. A peine eûmes-nous découvert la fumée de ces cabanes que nos gardiens se mirent à pousser des cris de ralliement et à tirer des coups de fusil qui firent sortir immédiatement comme de dessous terre, des hommes armés, des femmes et des enfants tout nus ou couverts de haillons. La joie féroce fit une triste impression sur nous : les femmes surtout, par leurs cris menaçants, nous firent comprendre qu'on allait nous couper la tête; des enfants presque à la mamelle, portés par ces furies, imitaient le geste homicide de leurs mères. Les hommes étaient plus calmes, mais leurs regards sombres étaient pleins de présages sinistres. »

Pourquoi, dans ces conditions, leur conserva-t-on la vie, c'est ce qui semble humainement inexplicable, le dey ayant fait annoncer une prime de 500 francs pour tout Français amené vivant à Alger et 1 000 francs et un burnous pour toute tête de Français décapité. Ajoutons qu'un prisonnier vivant était difficile à conduire, à nourrir et à conserver, alors qu'il était si simple et si facile de transporter quelques têtes dans

un sac pendu à la selle d'un cheval! La Providence couvrit donc d'une protection spéciale ces malheureux abandonnés et permit qu'on leur laissât au moins la vie et cette bonne humeur qui n'abandonne le Français qu'au trépas.

« Les débris du naufrage, poursuit notre narrateur, composaient l'ajustement des femmes..... L'une d'elles avait à chaque oreille un gros paquet de boutons de



BONARD A 8 ANS

(D'après un tableau communiqué par la famille.)

matelot, soutenu par une ficelle passant sur le sommet de la tête; une autre avait passé ses bras dans une culotte en guise de veste. »

Bonard leur ayant distribué le reste de ses boutons et ses galons, elles s'adoucirent et apportèrent un peu de lait caillé et des galettes. « Le beurre qui les assaisonnait était bien un peu rance, le lait caillé avait bien quelques poils de chèvre ou de vache..... peut-être pis encore, qui surnageaient ou se collaient aux parois du vase en bois noir et gras qui servait de plat, mais quand on a bien faim on n'est pas si difficile. »

Après le repas, le logement

« L'espace qui nous était concédé n'était pas grand, car nos gardiens s'étaient installés à leur aise, et ils avaient limité notre lit au strict nécessaire; il n'eût pas été possible de s'y tenir autrement qu'en Z, encastrés les uns dans les autres: il fallait s'entendre pour changer de côté; aussi quand quelqu'un se sentait par trop fatigué de sa position, à un commandement, nous nous retournions comme une omelette. »

A ces fatigues se joignaient d'autres supplices.

« Ce soir-là, nous n'eûmes rien à manger, mais en revanche nous fûmes rudement dévorés. Quiconque n'a pas fréquenté les parquets de Messieurs les Kabyles ne peut se figurer de combien de parasites leurs maisons sont habitées.

Cependant, le bruit du naufrage était parvenu à Alger. Le dey, à la sollicitation des consuls européens, donna l'ordre d'aller au devant des captifs, de les arracher aux Bédouins et de les interner au bagne. Les envoyés réussirent à sauver ceux que la mort avait épargnés et les emmenèrent vers la capitale. L'espérance se réveilla dans l'âme des prisonniers, mais que de tortures leur étaient encore réservées! Le voyage même fut un supplice. Attachés par le poignet à la selle du cheval qui portait leur conducteur, il fallait suivre, et au pas de course! Si parfois les captifs essoufflés ralentissaient le pas, un coup de bâton leur redonnait des jambes.

« Ti no andar, cavallo andar », leur répétait-on: « Tu ne vas pas, les chevaux vont bien. »

A Alger, avant l'horreur du bagne, une autre horreur les attendait. Sur la place de la Casaubah, on les fit arrêter, et ils purent savourer le spectacle de trois cents têtes sanglantes tirées des sacs, jetées à terre et parmi lesquelles ils reconnurent celles de leurs compagnons.

Les yeux encore pleins de cette atroce vision, les 109 survivants entrèrent dans la chiourme comme dans un tombeau.

C'est pendant leur séjour sous ces voûtes

basses, sombres, malsaines, dans ces casemates sans lumière où tant de chrétiens, victimes des pirates barbaresques, avaient jadis trouvé la mort, que le caractère des officiers s'affirma. Ils montrèrent que la fortune et l'instruction ne les avaient pas seules élevés au-dessus du commun, mais que par leur supériorité morale ils étaient dignes de commander et d'obtenir l'obéissance.

Bruat, d'Assigny et Bonard, rendus par le malheur égaux à leurs matelots, reprirent sur eux l'ascendant que cette grandeur morale, à défaut de grade, impose. Ils établirent comme à bord une discipline étroite à laquelle chacun se plia volontiers : l'intérêt de tous en était la loi. Il fut, même dans un espace si étroit, réservé quelques heures aux exercices corporels pour entretenir la santé des hommes.

Cette admirable obéissance qui ne se démentit pas un seul instant s'explique par les qualités de ces équipages d'élite, mais aussi par l'admirable conduite des officiers.

Le consul de Sardaigne avait, en effet, obtenu à force d'insistance que l'état-major au moins fût extrait de ce bagne infect et soumis au régime des prisonniers sur parole : il avait fait comprendre au Dey qu'on ne pouvait traiter avec tant de barbarie des officiers, des hommes de valeur habitués au confort. D'accord avec sa charmante femme, il leur offrait dans sa propre demeure l'hospitalité la plus large, la plus cordiale, la plus luxueuse.

Après tant de fatigues et de souffrances, c'était le repos, la santé, la vie peut-être : ils refusèrent néanmoins et restèrent à leur poste au milieu de leurs hommes.

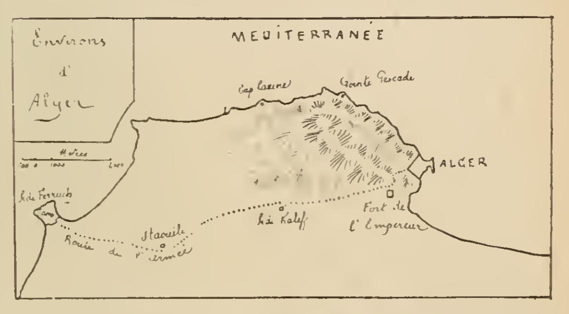
Quelques jours plus tard, nouvelle tentation sous une autre forme. Un brick anglais est dans le port; tout a été combiné pour une évasion partielle, et Bonard est du complot. Il s'est laissé séduire et veut entraîner son ami.

— Partez si vous voulez, lui répond Bruat, mais comme nous ne pouvons tous nous échapper, moi je reste.

Rappelé à son devoir, ce jeune homme de vingt-cinq ans que tout appelait à la vie, se ressaisit et consentit à retomber dans cet enfer au moment où la porte s'entr'ouvrait.

On conçoit, après de tels exemples, que les matelots aient voué à leurs officiers un culte fait de respect et d'affection et qu'ils aient retenu leurs murmures ou leurs velléités d'indiscipline, toujours à craindre dans des épreuves si terribles.

Toutefois, les autorités algériennes avaient eu vent de ces évasions projetées ; peut-être même savaient-elles que Bruat avait eu l'audace inouïe de rédiger, du fond de sa prison, et de faire parvenir à l'amiral Duperré (1) une étude sur la situation de la place assiégée. Quoi qu'il en soit, on rendit la captivité plus étroite, et les prisonniers



ROUTE SUIVIE PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (1830)

furent tous mis aux fers. L'opération fut si brutalement et si cruellement exécutée que plusieurs en portèrent les traces toute leur vie.

« Les premiers qui sortirent à l'appel des forgerons, ne sachant pourquoi on les demandait, furent mariés deux à deux, bon gré mal gré, comme ils se présentèrent, mais aussitôt que l'on vit de quoi il s'agissait, chacun choisit son compagnon, et on alla comme devant l'autel, en se tenant par la main, se mettre à la disposition de ceux qui étaient chargés de la cérémonie. »

Il y eut des couples bien assortis, mais aussi des ménages moins heureux. Le commandant Bruat et d'Assigny furent — c'est le cas de le dire — rivés l'un à l'autre, mais un peu par hasard, et, le divorce n'étant

(1) Duperré, voir *Contemporains*, n° 230.

pas possible, ils furent obligés de se faire de mutuelles concessions. Bruat, d'un caractère « bouillant, toujours en mouvement de corps et d'esprit, avait horreur du repos, sans cesse prêt à provoquer les événements; le second, au contraire, ne désirant que l'étude tranquille..... résigné à toutes les circonstances..... les acceptait avec calme et résignation. Il avait trouvé moyen de se procurer quelques livres, des crayons et du papier et lisait du matin au soir, étudiant entre temps l'arabe avec grand succès. Tout alla bien tant que les deux commandants ne furent pas liés l'un à l'autre, mais du moment où une chaîne les unit, à chaque instant le besoin de mouvement que ressentait Bruat le faisait entraîner son pauvre compagnon, qui était obligé, bon gré mal gré, de laisser ses crayons et son papier pour suivre l'impulsion de la chaîne. »

Jamais d'Assigny ne se fâchait; il se bornait à dire: « Bruat, comme vous êtes vif! Prévenez-moi donc quand vous voulez vous élancer! vous me brisez les jambes! »

Bonard, des premiers, avait été associé au sort d'un de ses matelots, qui mourut des suites des privations et des souffrances de toutes sortes endurées dans ce cachot.

Nous le savons par une lettre de Bonard à sa fille. Celle-ci lui ayant communiqué la lettre d'un ancien gabier du *Silène*, qui prétendait avoir été autrefois le compagnon de chaîne de l'amiral, en reçut la réponse qu'on pouvait s'intéresser à cet homme, mais que son compagnon de chaîne était décédé depuis longtemps.

A tant de supplices se joignit bientôt dans cet étroit espace la pire des maladies: le choléra se déclara parmi eux.

« Ils étaient enfermés dans une ancienne chapelle où les esclaves chrétiens d'autrefois avaient la permission d'entendre les Saints Mystères. »

Les murailles étaient épaisses, la voûte basse, le sol inégal et humide, les fenêtres avaient été murées. L'air ne pouvait donc se renouveler que par les fentes de la porte, et, pour comble de malheur, les lieux d'aisances étaient au milieu de la salle! Ce que devint l'atmosphère quand la dysenterie se mit parmi ces malheureux, on le présume. Pour ne pas être asphyxiés, ils durent se plier à un règlement sévère qui permettait au moins à chacun de venir à son tour respirer un peu d'air auprès de la porte!

Ils furent plus malheureux encore quand, après un changement de local, on les fit coucher, serrés les uns contre les autres, dans une étroite écurie au sol incliné, et que, par un cruel hasard, les dysentériques eurent été placés dans la partie la plus élevée. Ce furent les tourments et les dangers de la plus épouvantable saleté. « Nous étions la paille vivante de ce nouveau fumier », raconte le futur amiral.

C'en était trop! et le spectre de la mort se dressait déjà au milieu d'eux, quand Alger fut prise, le 5 juillet 1830, par l'armée française aux ordres de Bourmont (1).

« A deux heures, quarante minutes, dit l'amiral Duperré dans son rapport au ministre, le pavillon du roi flottait sur le palais du dey et a été successivement arboré sur tous les forts et batteries. L'armée navale l'a aussitôt salué de vingt et un coups de canons, au milieu des cris répétés de *Vive le roi!* . . . .

» Mon premier soin a été de réclamer nos malheureux prisonniers du *Silène* et de l'*Aventure*. Ils viennent de m'être rendus, et je les expédie pour la France. Ils ont bien souffert depuis l'époque de notre débarquement, mais bien plus de l'exaspération de la population que de celle du dey. Néanmoins, aucun de ceux échappés au massacre des Arabes, et dont la liste vous est adressée, n'a succombé à ses souffrances. »

A l'ivresse de la liberté, à la patrie retrouvée, au bien-être de la famille, une récompense vint encore s'ajouter pour Bonard: il reçut l'épaulette d'enseigne le 19 octobre 1830.

III. TAHITI (1842-1852)

Après l'Algérie, Tahiti. « Après l'enfer, le paradis », disait Bonard en rappelant

(1) Voir nos *Contemporains*, BOURMONT, n° 85.

cette brusque transition. Il s'était, en effet, attaché à Bruat au milieu de ces terribles épreuves et l'avait accompagné en Océanie. Nommé sous ses ordres lieutenant de vaisseau, le 1er janvier 1835, et capitaine de corvette le 2 septembre 1842, il suivit son chef dans l'ascension des grades comme dans le péril.

On était alors au milieu de la fameuse affaire Pritchard qui est encore dans toutes les mémoires. Le consul anglais avait fomenté, avec le concours des ministres protestants et sous prétexte de religion, une révolte contre le gouverneur, le contre-amiral Du Petit-Thouars (1). Notre protectorat fut compromis au point qu'il fallut une petite expédition pour rétablir l'ordre et maintenir nos droits.

Au mois d'avril 1844, on débarqua 450 hommes. Rien ne résista à Bruat et à ses lieutenants. A Papeete, à Hapapé, à Papenoa, les rebelles furent mis en déroute. Au combat de Faaa, Bonard fut blessé, mais il eut les honneurs de la journée, et la prise du pic de Fatahua, qui décida de l'affaire, est un épisode tellement extraordinaire, que pour le rendre plus croyable nous aimons mieux le laisser raconter par un homme dont la parole ne pourra être contestée, l'amiral Jurien de la Gravière (2).

« Ce vieux souvenir français parle-t-il encore au cœur de nos jeunes officiers? Quelqu'un a-t-il pris soin de graver dans leur vive et complaisante mémoire les noms jadis fameux du commandant Bonard, du capitaine Massé et du second maître Bernaud?

» Le fait d'armes que j'évoque a pourtant, pendant longtemps, défrayé les veillées du gaillard d'avant.

» Au centre de Tahiti s'élève un pâté de montagnes. Ce massif volcanique sépare et isole les deux principales vallées de l'île; les Tahitiens — ceux que nous appelions, avec la naïveté habituelle du conquérant, les insurgés — en étaient restés maîtres; sur le sommet d'une des aiguilles de lave qui le composent ils avaient élevé un fort De là ils pouvaient arriver jusqu'à Papeete sans quitter les hauteurs qui dominent la ville. C'était pour nos établissements un sujet continuel de crainte; nos alliés affamés n'osaient plus pénétrer dans les vallées ainsi commandées pour y aller cueillir les fruits du mayoré et du foïhi, nourriture habituelle du Canaque; ils avaient même abandonné la plage.

. . . .

» Comment arriver jusqu'à ce nid d'aigle? Des trous pratiqués dans le roc vif avaient, il est vrai, permis aux indigènes de grimper d'échelon en échelon jusqu'à la cime, qu'ils s'étaient empressés d'entourer, à l'exemple des anciens cyclopes, d'une enceinte de pierres brutes. Quelle troupe européenne eût pu s'aventurer sur cette route aérienne? A peine essayait-on d'y poser le pied qu'on voyait s'ouvrir sous ses pas un précipice de plus de 200 mètres de profondeur, se dresser au-dessus de sa tête une muraille toute droite, plus élevée encore. Telle était l'escarpe naturelle qu'un jour d'éruption avait fait surgir.

» Cette escarpe se défendait suffisamment par elle-même; les Indiens cependant s'étaient appliqués à la rendre plus inabordable encore : une redoute crénelée la prenait en flanc; d'énormes blocs, que le moindre effort pouvait lancer dans l'abîme, en couronnaient la crête. Penchés en surplomb sur toute la longueur du sentier, ces blocs eussent infailliblement écrasé les assaillants qui auraient échappé aux balles.

» N'importe! digne descendant de ces vieux Gaulois qui ne craignaient que la chute du ciel, le commandant Bruat se décide à tenter l'aventure. Mais comment trouver le chemin du repaire de Fatahua? Personne parmi les Tahitiens qui servent dans notre armée à titre d'auxiliaires ne connaît la route de ce « labyrinthe de roches éruptives, gigan» tesque chaudière en ébullition dont la sur» face s'est jadis brusquement figée ». Un guide! n'amènera-t-on pas un guide au gouverneur?

(1) Voir nos *Contemporains*, Du Petit-Thouars, n° 213.

(2) Voir nos *Contemporains*, Jurien de la Gravière, n° 262.

» Après mille démarches, le commandant Bruat finit par découvrir un Indien de l'Ile de Pâques, ancien oiseleur du roi Pomaré, qui avait passé sa vie à gravir les cimes pour y aller surprendre sur son nid l'oiseau des tropiques. Les plumes, d'un rouge de pourpre, que lui procurait cette chasse périlleuse, servaient à composer le manteau du roi tahitien.

» Séduit par un premier présent, déterminé par les libérales promesses qui lui furent faites, Maïroto, c'était le nom de l'oiseleur, révéla au gouverneur l'existence d'un sentier que nul autre que lui, parmi les insulaires, ne connaissait.

» Qu'on lui confie un détachement de soldats agiles et résolus, il se charge de les conduire, par cette voie détournée, sur un sommet que les insurgés ne peuvent soupçonner accessible, et d'où l'on n'aura plus qu'à descendre sur le fort. »

Le 15 décembre 1846, deux colonnes se forment; l'une commandée par le capitaine Massé doit simuler une attaque devant Fatahua, un assaut de front, l'autre par le commandant en chef, le capitaine de frégate, Bonard, devait tourner la position.

Une partie de cette colonne devait suivre l'oiseleur dans son ascension. Celui-ci s'assure le 16 que les ennemis sont sans défiance, et le 17 Bonard décide l'attaque.

Trente Indiens sous les ordres de leur chef Tariirii, un de nos fidèles alliés, 4 artilleurs, 23 soldats d'infanterie et 10 marins commandés par le second maître Bernard, s'offrirent pour courir l'aventure.

« On en courut rarement de plus périlleuse. Le piton qu'il fallait gravir se dressait sur le flanc gauche du piton de Fatahua; il se dressait jusqu'à une hauteur de plus de 600 mètres. Quelques arbres rabougris, penchés sur l'abîme, sortaient presque horizontalement des fissures de la roche; quelques touffes de jonc apparaissaient de distance en distance sur la paroi polie; le cône d'éruption ne présentait pas sur toute sa surface d'autre prise. Soixante-huit hommes formaient le détachement : ils laissent au pied de la montagne sacs et habits; ils graviront le pic entièrement nus, n'emportant que leur fusil et quelques paquets de cartouches.

» Ils se mettent en marche à 5 heures du matin; le commandant Bonard les suit avec les gabiers de l'*Uranie*.

» Le détachement, nous l'avons déjà dit, a plus de 600 mètres à gravir; sur ces 600 mètres, il en est 150 qui ne peuvent se gravir qu'à force de bras.

» Des cordes à nœuds et des échelles de cordes sont attachées aux arbustes par le guide et par les Indiens.

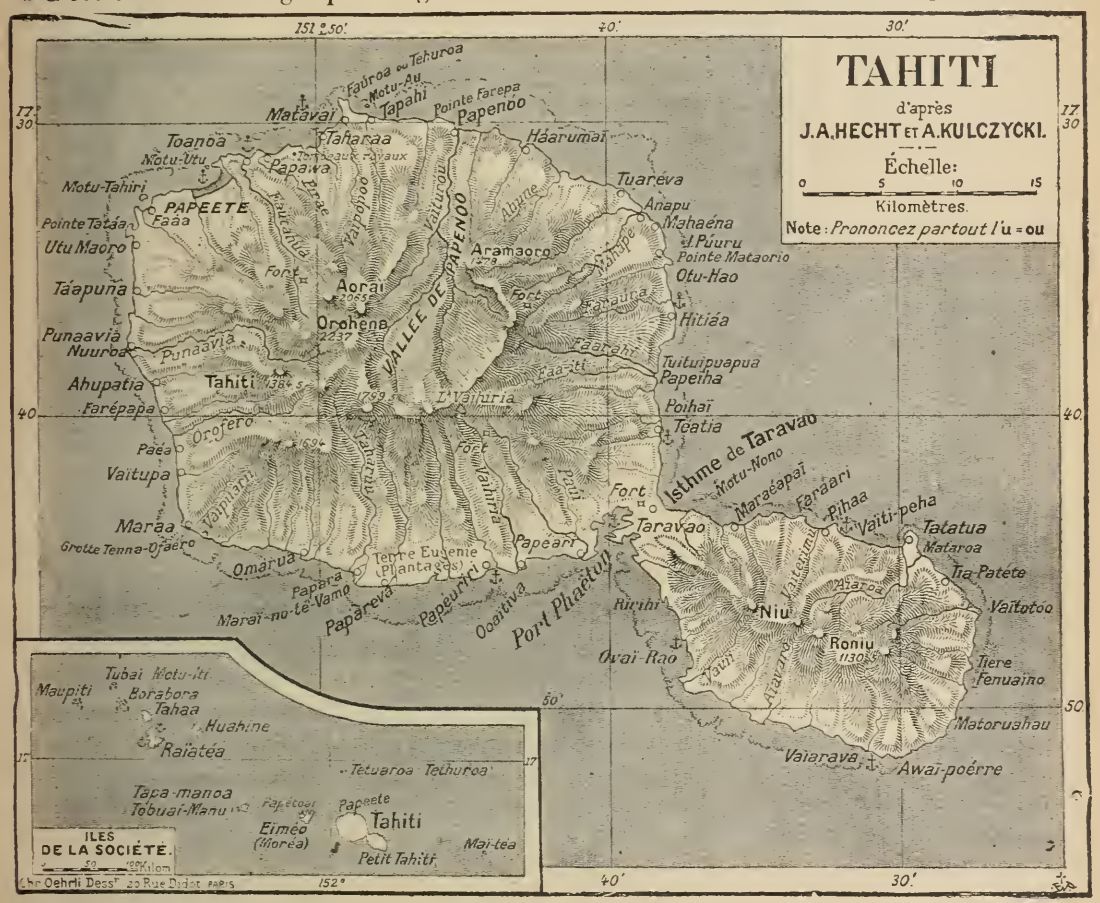
» Pendant ce temps, le capitaine Massé, dirigé par l'Indien Vaïtotia, s'avançait avec précaution vers le pied du fort. Son but était d'attirer et de retenir de ce côté l'attention des insurgés. Quand il eut soigneusement exploré la vallée, placé des sentinelles à tous les débouchés, il jugea le moment venu d'ouvrir le feu. Les Tahitiens, étonnés de cette attaque soudaine, y répondent d'en haut par une fusillade et par un déluge de pierres. A midi, le capitaine Massé écrit au gouverneur : « Je n'aperçois encore ni les Indiens de Tariirii ni nos hommes; il serait imprudent de passer la nuit dans la position que j'occupe. » Maïroto, on le voit, n'inspirait une confiance absolue qu'au gouverneur.

» Le soupçon était bien permis : que signifiait cette longue exploration dont le vieil oiseleur n'était revenu qu'après toute une journée d'absence? Maïroto n'en avait-il pas profité pour se mettre en communication avec ses compatriotes? Ne leur conduisait-il pas, pour les leur livrer, les soldats qui avaient la simplicité de s'abandonner à sa direction? Tous ces doutes poignants n'empêchaient pourtant pas l'aventureuse expédition de suivre son cours. Le commandant Bonard restait au milieu des fourrés dans lesquels il s'était jeté, prêt à seconder le mouvement tournant ou à recueillir les volontaires s'ils étaient repoussés; le capitaine Massé continuait ses feux de peloton; les volontaires cheminaient à cette heure, sur les crêtes.

» Le plus difficile leur restait à faire : il fallait maintenant passer d'un piton à

l'autre. Entre ces deux sommets, il existait un pont naturel, étroit et périlleux passage, dont l'aspect seul suffisait à donner le vertige. Une longue coulée de lave avait, en effet, réuni par une sorte de cloison montant perpendiculairement du fond de la vallée, les lèvres du gouffre demeuré béant.

» C'est sur ce faîte aigu qu'il s'agissait de passer. Le chamois, poursuivi, se serait rejeté en arrière; nos volontaires ne pouvaient reculer sans perdre en un instant tout le fruit de leurs peines : Maïroto, le premier, donne l'exemple; il se place à cheval sur le haut du mur, l'embrasse de ses genoux et se dirige ainsi vers la rive opposée. La troupe entière l'imite et chevauche à la file, le fusil en bandoulière. Quand la brèche



est franchie, on se compte : personne ne manque à l'appel; aucun volontaire n'a roulé sur la rampe abrupte, les vautours resteront à jeun.

» A 3 h. 1/4, quelques Indiens auxiliaires, qui s'étaient glissés en rampant jusqu'au fond du vallon, accoururent tout émus vers le capitaine Massé :

— Le pavillon des insurgés, planté sur le parapet du fort, a disparu.

— Les balles tirées à toute volée ont pu atteindre le sommet du mont; elles auront coupé la drisse.

— Non! réplique l'Indien Vaïtotia, qui vient de rejoindre à son tour la colonne, ce ne sont pas vos balles qui ont abattu le drapeau de Fatahua, c'est Tariirii qui l'a enlevé : j'ai vu le jeune chef debout sur le retranchement.

Le capitaine Massé choisit à l'instant, dans sa troupe, 130 hommes; il les fait précéder par un détachement de 25 voltigeurs et ordonne à Vaïtotia de prendre les devants. Vaïtotia remonte le cours de la rivière et ne s'arrête qu'au pied de la cascade qui s'élance en nappe écumante du plateau

supérieur; il se lève alors du milieu des herbes, et, de cette voix perçante qui tient lieu aux sauvages de télégraphe aérien et de trompette, il appelle Tariirii. Nulle voix ne répond. Le capitaine Massé fait sonner le rassemblement : « Écoutez! n'est-ce pas une autre sonnerie de clairon que l'écho lointain nous renvoie? Quelles sont ces notes aiguës qui se mêlent au tumulte assourdissant de la cascade? Plus de doute, il y a un clairon là-haut; les volontaires nous appellent. »

» Au cri de : « Vive le roi ! » toute la colonne soudain se met en marche; elle n'aperçoit plus les obstacles que naguère les moins portés au doute jugeaient insurmontables; elle vole de roche en roche au secours des braves qui, après une ascension de sept heures, se trouvent peut-être en ce moment aux prises avec un ennemi trop nombreux.

» Les volontaires, heureusement, n'avaient pas besoin de secours.

» Ils étaient arrivés sans bruit sur les épaules des défenseurs du fort. Tout occupés de l'attaque qui, depuis le matin se dessinait au bas de la montagne, les insurgés n'aperçurent nos soldats qu'à l'instant même où Tariirii pénétrait drns l'enceinte. « Rendez-vous! » leur cria le chef tahitien en se jetant sur la hampe du drapeau. Les armes tombèrent des mains des insurgés.

» Nos soldats s'étaient contentés de les coucher en joue; ils laissèrent à tous la vie sauve; quelques-uns mirent à profit cette longanimité pour prendre la fuite. Se jetant à travers les précipices, ils gagnèrent les pentes du massif central, auquel un sommet, déchiqueté comme les fleurons d'une couronne, a fait donner le nom de *Diadème*. Le suprême boulevard de l'indépendance tahitienne venait de s'écrouler, la résistance avait dit son dernier mot (1). »

Six mois après, le 12 juillet 1847, Bonard était nommé capitaine de vaisseau.

Après ces exploits et un repos bien mérité en France, il avait succédé à son ami Bruat comme commissaire du gouvernement à Tahiti, jusqu'à la suppression de cette fonction. Il resta néanmoins en Océanie avec le titre de commandant de la division navale du Pacifique.

Le 16 juin 1852, il quittait le plus doux climat pour le plus rigoureux. Il était nommé gouverneur de la Guyane.

IV. LA GUYANE (1853-1855)
LA COCHINCHINE (1861-1863)

Il ne fit qu'y passer, puisque, succédant à l'amiral Fourichon le 17 décembre 1853, il quitta la colonie moins de dix-huit mois après, le 7 juin 1855. Pendant ce court séjour il n'eut guère le temps d'entreprendre d'œuvre importante, mais du moins il me semble que plus d'une fois l'ancien forçat du bagne d'Alger dut se remémorer les tristes scènes d'autrefois et chercher à améliorer le sort des déportés. C'est à lui qu'il faut attribuer les premiers établissements de terre ferme.

Malheureusement il n'avait pas pu suffisamment étudier la question, et les pénitenciers établis par lui en pleine forêt de Comté dans des sites enchanteurs étaient hélas! particulièrement malsains. La terre, l'eau, l'air tout y engendrait la fièvre et y déterminait la mort. Les admirables Sœurs de Notre-Dame de Chartres, les religieux de la Compagnie de Jésus qui avaient accompagné les condamnés dans ces régions empoisonnées les accompagnèrent aussi dans la mort. La fièvre jaune, le vomito negro transformaient la colonie en un cimetière.

Bonard lui-même fut frappé, et son état empira si rapidement, alarma tellement son entourage qu'on le crut perdu. On profita d'un accès de délire et du coma qui suivit, pour l'embarquer d'office et le ramener en France sans son consentement.

Chez cet homme qui portait au plus haut degré le sentiment du devoir, le premier réveil fut terrible; l'officier ne tenait compte ni de la maladie ni du délire; il ne pardonnait pas qu'on eût abusé de sa situation pour l'arracher à la mort.

(1) *Revue des Deux Mondes*, février 1882.

En arrivant, il s'attendait à des reproches, il fut accueilli avec des louanges et le grade de contre-amiral (1855).

A peine remis de sa terrible maladie, il fut nommé major général de la flotte à Cherbourg et remplit cette charge pendant deux ans. Mais ces fonctions sédentaires répugnaient à son activité. Il avait la nostalgie du bord, et quand il apprit que l'amiral Charner était rappelé de Chine, il demanda en ces termes à lui succéder :

Paris 10 juin 1861

Monsieur le Ministre,

J'ai eu l'honneur d'exposer à votre Excellence que je ne demandais qu'à occuper une position active, aussitôt que l'occasion s'en présenterait.

Ayant appris qu'il était question d'envoyer un contre-amiral en Cochinchine, je prends la liberté, Monsieur le Ministre, de vous rappeler ma première demande de service actif, et de vous prier de vouloir bien me confier cette mission, pour laquelle je suis prêt à partir au premier ordre de votre Excellence.

J'ai l'honneur de vous saluer avec le plus profond respect.

Le contre-amiral Bonard

à S. Excellence le ministre de la Marine et des Colonies

PHOTOGRAPHIE DE LA LETTRE DE L'AMIRAL BONARD (RÉDUCTION DE DEUX TIERS)

Le gouvernement impérial, connaissant son énergie, n'hésita pas à lui confier cette mission périlleuse.

La situation, en effet, y était assez grave. Une persécution dirigée par les mandarins contre les chrétiens annamites, le meurtre de plusieurs missionnaires nos compatriotes et aussi celui de Mgr Diaz associèrent la France et l'Espagne dans les revendications et la répression.

La France surtout avait le moyen de se faire respecter en raison des troupes et de la flotte qui se trouvaient dans ces parages par suite de la guerre de Chine. Mais, dès l'abord, on crut qu'une simple démonstration navale suffirait. L'amiral Rigaut de Genouilly fut chargé de réclamer l'exécution du traité de 1787 qui nous concédait Tourane. La cour de Hué ayant refusé de reconnaître cet acte, les forts qui défendaient cette capitale furent enlevés en 1859, mais la guerre d'Autriche, en le privant de tout secours, força l'amiral à n'occuper sur le littoral que quelques points d'accès et de défense faciles.

Après un court intérim de l'amiral Page, Charner prit le commandement d'une expédition que la fin de la guerre de Chine, en rendant libres les troupes du général Cousin-Montauban (1), permettait de poursuivre dans de bonnes conditions.

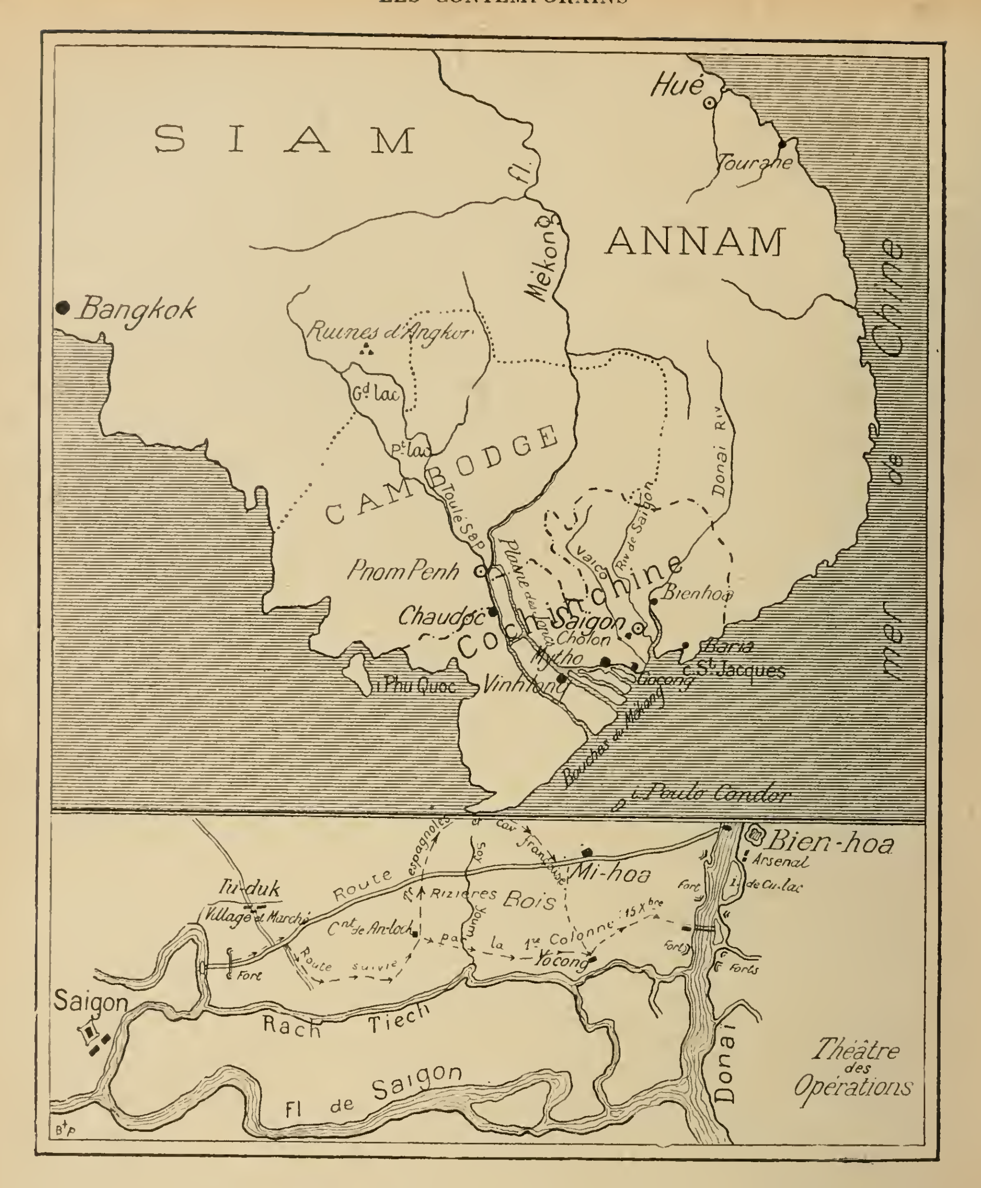
L'action de l'amiral Charner se réduisit à poursuivre un double but : s'emparer du centre militaire, le camp retranché de Mi-Hoa, et du centre d'approvisionnement Mytho, le premier de l'empire. Il réussit partout, et l'Annam demanda à traiter.

C'est à ce moment que Charner fut rappelé. Bonard lui succéda peu après (novembre 1861).

Le pays semblait pacifié, mais les préparatifs d'une insurrection se poursuivaient dans l'ombre. Bonard le comprit, et, comme cette lutte de ruses, alternant avec des coups de force, allait bien à sa nature à la fois prudente et hardie, il examina froidement la situation. Il vit le péril d'une insurrection générale organisée par un adversaire tel que le mandarin Quan-Dunk, et prit ses mesures.

Laissant gronder la rébellion, il fit venir de Chine de l'infanterie de marine, que la conclusion de la paix y rendait inutile, et de Manille un détachement espagnol; puis, avertit le gouverneur de Mi-Hoa qu'il connaissait ses menées, et le somma d'avoir, en témoignage de ses sentiments pacifiques, à lui livrer la citadelle. Sur son refus, l'expédition fut décidée.

(1) Cousin-Montauban, comte de Palikao, voir nos *Contemporains*, n° 413.



CARTE DE COCHINCHINE POUR SUIVRE LES OPÉRATIONS DE L'AMIRAL BONARD

Le pays était merveilleusement disposé pour une guerre d'embuscades; d'abord les marécages en rendaient l'accès difficile et les sentiers impraticables; ensuite, les points stratégiques étaient pourvus de citadelles construites au siècle dernier par des ingénieurs français sous la direction de ce grand homme trop ignoré, Pigneau de Behaine, évêque d'Adran.

Le Donaï nous séparait des positions annamites, et, quoique le fleuve fût navigable, il était douteux que nos canonnières pussent le remonter. D'autre part, au niveau de chaque fort, sur l'une ou l'autre rive, les rebelles avaient élevé des barrages formidables. Au delà du fleuve, un camp retranché, bien situé à Mi-Hoa, protégeait de ses canons et de ses 3 000 hommes les abords de Bien-Hoa. Cette ville, pourvue d'un excellent matériel, d'une bonne garnison et d'approvisionnements considérables, ne devait pas être d'une prise facile.

D'un coup d'œil, Bonard reconnut que le centre des forces ennemies était à Go-cung et résolut d'y frapper le premier coup, le

coup décisif. Il en prépara l'attaque par l'effort combiné de trois colonnes convergentes.

Le capitaine de vaisseau Lebris et le chef de bataillon Comte commandaient les deux premières. Après avoir opéré séparément, ils furent ralliés par le capitaine de vaisseau Favin-Levêque, et conduits à l'assaut de Go-Cung. Les hommes s'avancèrent en bel ordre pendant que les embarcations débouchaient par le fleuve, à l'heure précise qui leur avait été désignée d'avance. La troisième colonne, commandée par un lieutenant de vaisseau, sans pouvoir rejoindre l'objectif désigné, avait rendu les plus grands services, car elle avait contenu le camp retranché de Mi-Hoa, puis renforcé par la colonne Domenech Diégo, l'avait dispersé.

Go-Cung fut emporté le 15 décembre, et Mi-Hoa le 17.

Restait à prendre Bien-Hoa, mais, pour cela, il fallait détruire les forts et les barrages qui obstruaient le fleuve afin de permettre aux canonnières de le remonter Le capitaine Lebris se rabattit, en effet, sur les forts et enleva les deux premiers en les prenant à revers, pendant que *l'Ondine* et la canonnière 31 les mitraillaient de front.

Bonard était sur *l'Ondine* et commandait l'attaque de Bien-Hoa. Impassible sous la grêle de boulets qui l'accueillit, sans causer d'avaries que d'endommager le bordage, il dirigea la riposte et éteignit bientôt le feu des batteries ennemies. Un de nos obus ayant allumé un violent incendie, l'ennemi s'enfuit pendant la nuit. Le lendemain, nous prenions possession de la citadelle.

Mais Bonard ne s'endormit pas sur un succès. Il se lança à la poursuite des fugitifs, les battit encore près de la montagne de Baria et en dispersa définitivement les débris (27 mai 1862). Entre temps, il s'était occupé d'une résistance dont le centre était à Ving-Long et avait lancé contre cette place le capitaine de vaisseau Desvaux et le lieutenant-colonel Reboul. Méthodiquement, régulièrement, les troupes s'étaient emparées des ouvrages qui la défendaient. Craignant de se voir couper la retraite, les Annamites s'étaient enfuis après avoir incendié la ville. La prise de Ving-Long n'avait pas uniquement pour but de détruire ce centre de rébellion, mais de donner au roi du Cambodge, qui soutenait en secret l'insurrection, une salutaire leçon. Il la comprit et se maintint désormais dans une sage neutralité.

Bonard rendait ainsi compte des exploits de nos troupes.

« L'expédition de Bien-Hoa, écrit-il au ministre, faite en quatre mois de campagne active, a eu pour conséquence la destruction complète et la dispersion du camp de Mi Hoa, la prise de trois forts, l'explosion du quatrième et l'évacuation de la province de Bien-Hoa par l'armée du roi Tu-Duc — les débris de cette armée se sont retirés sur la province de Ben-Thuan en dehors de la Basse-Cochinchine — la prise de 48 pièces de canon, d'un approvisionnement de bois de construction et 15 jonques royales, enfin, la possession d'une citadelle en bon état. »

Quelques jours après il s'adressait à ses troupes :

« En quatre mois, le corps expéditionnaire de Cochinchine a pris au roi Tu-Duc 2 citadelles et plus de 40 forts ; il a réprimé une insurrection formidable, préparé les voies au commerce de ces riches contrées, et 150 pièces de canons sont le trophée de la victoire. »

La première partie du programme qu'on lui avait confiée était terminée : Bien-Hoa était pris. Restait la seconde la plus difficile : conclure la paix ; et, pour cela, faire comprendre à l'empereur d'Annam qu'il était à notre discrétion.

Comme Courbet (1) plus tard, Bonard eut vite saisi l'importance capitale du riz, dans le commerce asiatique, et quel parti on pouvait tirer d'une disette artificielle provoquée par l'interruption des arrivages. Il envoya donc le *Forbin* croiser sur les côtes de l'Annam avec mission d'intercepter les convois dirigés des riches plaines du

(1) Voir nos *Contemporains*, COURBET, n° 7.

Tonkin vers la capitale, puis il adressa un ultimatum à la cour de Hué.

Son armée était battue, son royaume affamé, Tu-Duc comprit qu'il fallait céder. Le 26 mai, le *Forbin,* de retour à Saïgon, rapportait, avec la bonne nouvelle d'une paix prochaine, 10000 ligatures en acompte sur l'indemnité de guerre. Des ambassadeurs du plus haut rang étaient à bord; ils apportaient l'assurance des dispositions pacifiques de l'empereur et les conditions du traité. Tu-Duc versait 21 millions, dont 18 à la France et 3 à l'Espagne. Trois ports étaient ouverts aux alliés, et la religion catholique libre dans tout l'empire.

De notre côté, nous nous engagions à rendre Ving-Long, dès que les provinces de Saïgon, de Bien-Hoa, de Mytho et les îles de Poulo-Condor seraient pacifiées. C'est le traité du 5 juin 1862.

Les signatures échangées et ratifiées, l'amiral-gouverneur organisa la conquête. Bien qu'on lui ait reproché l'introduction dans la colonie d'aventuriers et de gens d'une moralité douteuse, ses œuvres demeurèrent, en dépit du personnel un peu hétéroclite qu'il se procura comme il put. Un corps indigène de lettrés et d'interprètes fut formé (1) et rendit les plus grands services, d'abord en employant les caractères latins pour exprimer et fixer la langue et ensuite pour mettre en rapport direct les populations et les autorités européennes sans passer par les mandarins. Les impôts furent établis sur une base sérieuse et leur perception soustraite à l'arbitraire; une police fut constituée qui protégea nos fidèles alliés contre les retours des indigènes insoumis.

Entre temps, Bonard découvre les splendides ruines de la pagode d'Angkor (1), cette merveille de l'architecture Kmer; il allume un phare, le premier de l'Extrême-Orient, sur le cap Saint-Jacques, là où le Camoens se sauva jadis à la nage les Lusiades à la main; enfin, il couvre le pays de routes et de lignes télégraphiques.

La récompense ne se fit pas attendre : le 25 juillet 1862 il reçut le brevet de vice-amiral. Il comprit, après une si haute récompense, qu'il allait être rappelé et voulut parfaire son œuvre avant de l'abandonner.

D'ailleurs, le gouvernement annamite, bien qu'il eût conclu la paix, ne se résignait pas à la perte des trois provinces cédées par le traité du 5 juin. En décembre 1862, l'insurrection devint générale. Bonard dut se remettre en campagne au mois de février 1863. Les troupes s'emparèrent successivement des fortifications de Ving-loï, de Co-gung et de Traïka. Toute la province de Saïgon rentra dans le devoir et la province de Bien-Hoa fut pacifiée.

L'empereur annamite sollicita de nouveau la paix, et Bonard se disposa à aller la signer lui-même à Hué dans la capitale de Tu-Duc.

En Orient, il le savait, pour inspirer des sentiments durables, il faut vivement frapper les imaginations par la pompe des cérémonies. Il résolut de laisser un souvenir inoubliable de la grandeur et de la puissance de la France.

Le 5 avril l'amiral débarqua à Tourane et se rendit à Hué avec son état-major et entouré d'une escorte militaire fastueuse. Durant

(1) Il eut à la tête de ces interprètes un lieutenant de vaisseau du plus grand mérite, le lieutenant Aubaret, qui parlait et écrivait à ce moment-là seize langues, et en particulier tous les dialectes de l'Indo-Chine et de l'Annam.

Profondément convaincu, lettré plutôt que soldat, diplomate plus encore que marin, Gabriel Aubaret reculait devant les moyens violents et même souvent les blâmait.

Il eût voulu conquérir cette race par la persuasion et la douceur. Il l'estimait, il l'aimait peut-être parce que presque seul il pouvait la comprendre et lui parler. « Je vis exclusivement au milieu de mes Annamites, écrivait-il le 30 mars 1862, et par une tournure d'esprit qui m'est particulière je ne puis dire combien je les préfère aux gens civilisés. »

Et plus loin à la même date :

« Je viens ces jours-ci d'accompagner le contre-amiral Bonard dans une nouvelle conquête. Comme toujours, ce malheureux peuple d'Annam tire quelques boulets dont les ambitieux font grand bruit, et puis il met le feu à la maison avant de la quitter en toute hâte.

»..... Je n'aime guère les conquêtes, je suis peut-être même partial pour les Annamites; il m'arrive de les défendre, bien que je fasse tous mes efforts pour les amener sous notre joug. »

(1) Voir biographie de Doudart de Lagrée, n° 158.

le trajet, raconte-t-il, « le traité était porté en grande pompe sur une estrade écarlate et placé sur l'autel des pagodes dans lesquelles nous nous arrêtions ».

Le 10, l'amiral fit son entrée dans la capitale, « au milieu d'une nombreuse escorte échelonnée sur tout le passage ». A une grande distance de la ville, des ministres étaient venus le recevoir et le saluer. L'audience impériale solennelle pour la remise définitive du traité eut lieu le 16 avril.

« Le luxe oriental, dans toute sa splendeur, raconte encore l'amiral, avait été déployé par la cour d'Annam dans cette circonstance; plus de 20 000 hommes de troupes de diverses armes étaient partout échelonnés sur notre passage; les éléphants, même ceux du roi, caparaçonnés et montés par leurs conducteurs, avaient un aspect monumental.

» Devant S. M. l'empereur Tu-Duc, nous avons été dispensés des salutations profondes qui ne sont pas dans nos mœurs et nous avons conservé nos épées.

» Le roi, entouré de princes des diverses dynasties qui ne sont pas moins de cent cinquante ou deux cents, nous reçut devant une table d'or.

Bonard prononça un discours que le chef de ses interprètes, Aubaret, capitaine de frégate, répéta en le traduisant en chinois. S. M. Tu-Duc fit lire sa réponse et chargea l'amiral « de remettre lui-même à S. M. l'empereur des Français une lettre en vers écrite en entier de sa main. »

La tâche de l'amiral Bonard, en Cochinchine, était accomplie; il avait achevé la conquête de la colonie, dicté la paix, comprimé la révolte et contraint les Orientaux et l'empereur d'Annam à s'incliner devant la puissance de la France; sur un ordre du ministre, il fit voile vers la France.

VI. LES DERNIÈRES ANNÉES — VIE DE FAMILLE — LA MORT

L'amiral approchait de la soixantaine et avait passé vingt-huit ans à la mer. Il pouvait dans ces conditions abandonner la carrière active et accepter le poste qu'on lui offrait. Il remplaça à Rochefort l'amiral Page, et devint préfet du 4e arrondissement maritime.

Le poste absorbant mais sédentaire de préfet maritime, après tant d'activité, ne procura pas à l'amiral Bonard le repos dont il avait besoin. Sa constitution vigoureuse, ébranlée par tant de labeurs, éprouvée par tant de climats, secouée par tant de brusques transitions, réclamait plus de paix encore.

Il n'en devait trouver que dans la mort, après les souffrances pénibles d'une surexcitation cérébrale persistante. Il s'éteignit le 31 mars 1867, à Amiens.

Il était membre du Conseil de l'amirauté, grand officier de la Légion d'honneur, grand-croix d'Isabelle la Catholique, commandeur de Saint-Grégoire, chevalier de 2e classe de Saint-Stanislas.

Bonard, dont toute la carrière s'écoula sur mer, dans l'atmosphère d'une inflexible discipline, dont les préoccupations furent surtout militaires et qui se trouva presque toujours dans la triste nécessité d'imposer, par la rigueur et la force, notre domination à des peuples révoltés et sauvages, possédait néanmoins un fond de tendresse et de bonté exquises.

L'amiral avait épousé en 1848, à Amiens, Mlle Léonie Jacquey de la Vallée dont il eut deux enfants, Paul et Maria, qui vivent encore aujourd'hui et se sont fixés aux environs de Rochefort-sur-Mer (Charente-Inférieure).

Or, les lettres qu'il écrivait aux siens — et que nous avons eues entre les mains — sont pleines d'épanchements et d'attentions délicates. Celles qu'il adressait à ses enfants sont débordantes d'affection paternelle. Il leur recommande surtout la bonté, la charité; il ajoute à leurs petites économies pour leur permettre de faire l'aumône; il leur conseille de se priver de quelque chose pour la rendre méritoire et d'ajouter la mortification à la bienfaisance.

Sa reconnaissance pour le P. Lacordaire, son ancien condisciple, et les autres Pères de Sorèze qui s'occupent de son fils et pour les Dames de Saint-Denis qui veillent sur sa fille est très vive.

Il n'écrit pas une seule fois à l'un ou à l'autre sans en envoyer l'expression attendrie et sans recommander le respect le plus profond.

Les plus petits détails l'intéressent dans cette vie de pension; il suit les progrès orthographiques de sa fille; il la récompense et la blâme tour à tour; il s'intéresse vivement à l'obtention du ruban *orange!*

Regrettons, en terminant, que cet excellent homme ait cru devoir, comme beaucoup de marins de sa génération, s'affilier à la Franc-Maçonnerie.

Disons au moins à sa décharge qu'il fut un adepte peu fervent et que cette faiblesse, née de la condescendance ou de l'ambition, ne l'empêcha pas d'être un admirateur des religieuses, un protecteur des missionnaires et que, dans un voyage qu'il fit à Rome, il tint à recevoir une audience de Pie IX (1) pour laquelle il s'était fait recommander par son ami le vicaire apostolique de Tahiti.

Bonard était de haute taille, d'apparence athlétique; son visage respirait l'énergie et aussi une certaine malice, mais son extérieur était surtout négligé. En dépit des plus brillants uniformes, l'amiral n'avait jamais l'air d'être en toilette; toutefois, on le jugerait mal en le croyant dépourvu de dignité et de savoir-vivre. Il avait même le don de la conversation et l'on faisait ordinairement cercle autour de lui pour l'entendre raconter les épisodes de sa longue carrière. Comme tout bon marin français, il avait la haine de l'Anglais et se réjouissait à leurs dépens. Il fallait l'entendre raconter avec sa verve habituelle les mésaventures anglaises dont il avait été témoin.

Un jour, en Océanie, un amiral anglais avait invité à son bord les officiers français à un dîner où le champagne avait mis dans les têtes un peu plus que de la joie. Bonard résolut de se venger. Le surlendemain, il rend la politesse à l'état-major anglais et, pendant tout le repas, les excite à lui tenir tête. Or, la mode voulait, à cette époque, qu'on s'entourât le cou d'immenses cravates plusieurs fois enroulées et dans lesquelles le menton disparaissait à moitié.

Aussi notre Normand en profite-t-il pour vider dans les plis de la sienne les vins capiteux que les autres versent ailleurs.

Le résultat fut désastreux pour le linge de l'amiral, mais il fut plus désastreux encore pour la dignité anglaise. A la gaieté la plus exubérante succéda bientôt l'attendrissement, puis la torpeur. Bonard en profita pour empiler ces brillants officiers dans deux canots et les retourner à leur bord dans un état où le flegme anglais et la raideur britanique n'avaient rien à voir.

« Je ne me suis jamais battu qu'une fois avec les Anglais, disait Bonard; ce fut le verre en main, mais j'avoue que ce ne fut pas à leur honneur. »

Malgré les originalités d'un vieil homme de mer, malgré les défauts que des panégyristes seuls refusent à leurs héros, Bonard laisse la mémoire d'un homme de guerre vigoureux et d'un administrateur habile dont le nom se trouve mêlé aux conquêtes de nos possessions coloniales les plus précieuses : l'Algérie, Tahiti, la Cochinchine.

A. Fanton.

Paris.

(1) Voir *Contemporains*, Pie IX, n° 120-123.

BIBLIOGRAPHIE

Revue maritime et coloniale, années 1861, 1862 et 1864. — *Expédition de Cochinchine*, par L. Pallu. — *Cochinchine française*, par G. Francis. — *Courrrier de Saïgon*, 1864. — *Bulletin officiel de la Guyane*, 1853-1855. — *Revue des Deux-Mondes*, février 1882. — *Le Panthéon des illustrations françaises*, par Victor Front. — *Correspondant*, février 1861. — *Vie de l'amiral Duperré* (Chasseriau). — Correspondance communiquée par la famille à laquelle l'auteur adresse l'hommage de sa gratitude.

LES CONTEMPORAINS



RAFFET (1804-1860)

I. LA FAMILLE RAFFET — L'ENFANT DU FAUBOURG — L'INSTITUTION BALETTE — L'APPRENTI ET L'OUVRIER

C'est l'existence d'un Parisien, sorti du peuple des faubourgs, bon, naïf, laborieux et enthousiaste comme lui, que nous allons raconter.

Denis-Auguste-Marie Raffet naquit à Paris, le 1er mars 1804. Son père, Claude-Marie Raffet, en 1793, avait pris part aux triomphes de l'armée de volontaires qui défendit la France envahie par l'étranger. Après sa libération, il fonda un de ces commerces parisiens qui font à peine vivre leur monde, à l'époque présente, et qui les menaient à la prison pour dettes, en ce temps-là. Le commerçant improvisé ne fut pas jusqu'à a paille humide des cachots, mais prudemment ferma boutique pour aller tenter fortune à Maffliers, village voisin du bourg de l'Isle-Adam. En attendant les écus, dès que fut ouverte sa nouvelle boutique, Raffet épousa Marie-Charlotte Pourquet, dont il devait avoir notre Raffet.

A Maffliers comme à Paris, les suites de la Révolution se faisaient sentir. On avait semé la discorde, on récoltait la misère. Tout porte à croire que la gène prit place bien vite au foyer conjugal nouvellement établi, car nous y voyons paraître, tel le bon génie des contes de fées, Nicolas Raffet, oncle de l'artiste.

Esprit aventureux, l'oncle Nicolas avait, dans sa jeunesse, émigré à Saint-Domingue, où la culture et l'exportation des produits coloniaux lui permirent d'amasser quelque aisance. Beaux et sonnants jaunets en poche,

Nicolas Raffet revint en France. Il trouva sa chère métropole en proie aux premiers symptômes révolutionnaires.

L'ancien colon n'en perdit pas son sang-froid; l'habitude des peuplades sauvages contractée aux îles des Antilles reprit son emploi au contact des fous furieux de l'Ile-de-France. Nicolas Raffet n'avait pas échappé aux tentatives des noirs importés à Saint-Domingue pour finir sous les coups des blancs révoltés de Paris. Il fit mieux. Doué de la souplesse d'esprit propre aux explorateurs, non content de se mêler, en dilettante, à la suite des folies qui constituent la Révolution, de fil en aiguille il parvint à se faire nommer général de brigade, par le Comité de Salut public.

Depuis, les événements se succédant, l'ex-bonnet rouge avait repris sa vie paisible. Son plaisir était de vaquer aux devoirs de bon frère et..... *d'oncle bavard.*

On était en 1802; la France apaisée se laissait aller au culte de Bonaparte (1), qui essayait de refaire une constitution, une littérature et un art à l'image de ceux qu'on avait abattus. David (1), neveu du peintre Boucher, reprenait la tradition antique; Houdon et Greuze, débris du dix-huitième siècle, offraient au futur empereur le talent qu'avaient employé les rois abolis. L'époque s'annonçait pour être plus clémente aux pauvres gens. Nous retrouvons Raffet définitivement établi à Paris, titulaire d'un emploi à la poste aux lettres, guéri du commerce, et père d'un gamin qu'il dispute sans cesse aux tendresses de son oncle. Le bonheur est revenu au logis du brave homme, délivré de tous soucis et de toute inquiétude. Hélas! ce bonheur devait être de courte durée! En 1813, au cours d'une promenade dans les bois de Boulogne, assailli par des malfaiteurs, Raffet tombe sous leurs coups et meurt en laissant une veuve et un enfant âgé de neuf ans.

Malgré la mort de son père, le jeune Raffet continua son existence de petit faubourien, et, véritable gamin de Paris, nous le voyons, entraînant ses camarades en des jeux militaires jusque sur les marches de l'église de Saint-Paul, qui leur servait de lieu de ralliement et de conciliabule. Là se discutaient les escarmouches contre les portiers des logis avoisinants, les fumisteries qui mettaient en humeur les rues du Petit Musc, de l'*Ave Maria*, de Fourcy et du Roi de Sicile, les simulacres de batailles rangées, entre grenadiers de neuf ans, sous les ordres d'un nouveau Bonaparte qui avait nom Raffet.

A la longue, ces ardeurs belliqueuses durent faire place aux labeurs de l'étude. Le petit général prit le chemin de la rue Beautreillis Saint-Antoine, dont le numéro 4 contenait l'institution Balette. Raffet y dessinait force soldats et scènes militaires en marges des cahiers.

Après quatre ans d'études élémentaires, son oncle, Nicolas Raffet étant mort, le petit Auguste dut songer à aider sa mère. Il avait alors quinze ans. On le mit en apprentissage chez un tourneur sur bois du faubourg. La vie l'obligea donc à passer par la filière où chaque homme, et plus spécialement l'artiste, devrait rechercher le moyen de pouvoir lutter, l'espoir de vivre quand même en tout temps et dans chaque pays : *un métier manuel.* La gaieté, l'insouciance et, disons-le, le tour de main scrupuleux que l'on observe dans l'œuvre de Raffet s'expliquent parce qu'il avait été ouvrier avant d'être artiste. A sa louange, il faut dire que cette obligation peut le rapprocher des ouvriers d'art du moyen âge, des artistes primitifs des écoles allemandes et flamandes, de Martin Schongauer (1420-1488), chef de l'école du Haut-Rhin, qui avait été graveur et orfèvre; de l'admirable Quentin Matsys (1460-1531), qui avait forgé le fer.

II. ARTISAN ET ARTISTE — LA LUTTE POUR L'ART — L'ACADÉMIE SUISSE — CHARLET ET RAFFET — LE WATERLOO — LE BARON GROS — ÉLÈVE DES BEAUX-ARTS

Raffet avait dix-huit ans; il excellait au métier de faiseur de bâtons de chaises,

(1) Voir *Contemporains*, 176-181, 348.

quand ce labeur lui devint insupportable.

Rue du Faubourg Saint-Martin existait alors une modeste académie, chez Dassas-Pitou, dont le peintre chef était un certain Riban. Ce fut là que débuta le jeune artisan, aux heures que lui laissait l'atelier. Entre temps, les conseils de Cabanel, peintre sur porcelaine, l'initiaient à l'art de la peinture. Enfin, il y ajoutait la fréquentation de l'atelier suisse, alors fort réputé.

Les frais de ces divers enseignements étaient prélevés sur son gain d'ouvrier, qui atteignait à peine six francs par jour.

A l'Académie suisse, Raffet rencontra deux jeunes gens avec lesquels il ne tarda pas à se lier, de Rudder et Théodore Le Blanc. Nous retrouvons ce dernier en Algérie, capitaine du génie. Une des plus célèbres lithographies de Raffet nous montrera de quelle façon l'ancien rapin trouva la mort dans une rue de Constantine, le 13 octobre 1837.

Ce fut Théodore Le Blanc qui, le premier, montra des dessins de son ami au maître Charlet. Bien que les essais qui lui étaient soumis fussent un peu inspirés de sa manière, Charlet en fit le plus grand éloge; il demanda à connaître Raffet et l'admit au nombre de ses élèves.

Durant les cinq années que Raffet passa sous les ordres de Charlet, grâce à l'intervention de ce dernier, nous retrouvons des estampes signées de son nom dans un album publié par l'éditeur Marino, en 1825. La même année paraissent successivement les lithographies qui ont pour titre : *La vivandière*, plantureuse et larmoyante femme, qui, chargée de paniers, traverse un champ de bataille tout frémissant du râle des blessés. Elle lève les yeux au ciel et s'écrie avec force soupirs : « Pauvres enfants! que Dieu ait pitié de leur âme! » A cette série appartiennent le *Convoi du général Foy*, *Marmont à la prise de Malte*, etc.

L'année suivante, en 1826, Raffet réunit dix-sept pièces où il s'essaye à l'art du comique militaire, sous le titre : *L'Histoire de Jean-Jean*. On devine aisément quel est ce personnage. C'est le paysan du nord de la France, le descendant des faiseurs de *Jacqueries*, celui qui sauva notre pays sous la *Première République*, revint à ses champs, reprit les armes sous le *Premier Empire*, et finit en héros, après maintes victoires, dans le carré de Waterloo. Le laquais Jeannot, du siècle du grand roi, était demi-solde et parfois baron d'empire, prince de quelque pays hypothétique, consacré par les blessures et l'héroïsme, quand vint la Restauration. On l'appela Jean-Jean par ironie, en réalité, il se dénommait Cambronne, Ney, Masséna, Murat, Lannes (1), etc.

Avant d'admirer Jean-Jean sous les traits de ce robuste *Soldat de la Première République*, bien découplé, le visage énergique sabré de longues moustaches, avant de voir les Jean-Jean monter à l'*Assaut du Fort Mulgrave, dit le Petit Gibraltar*, le 19 décembre 1793, et avec quelle bravoure! il faut suivre les débuts de l'héroïsme avec l'ironique Raffet. Jean-Jean est gauche, on lui tond le crâne, on le sangle dans une tunique à jupe, on le coiffe d'un lourd shako, on lui apprend l'art de braver la fatigue et les rudesses des anciens. A peine est-il dégrossi que Jean-Jean part en guerre. En paysan pacifique, la guerre lui fait horreur. Jusque-là, il ne tua que ses *poules et son porc*. Aujourd'hui, il doit tâter d'une autre série de victimes. La veille de la bataille, un sergent archichevronné le poste dans un bois, à l'avant-garde. La patrouille dont vient d'être détaché Jean-Jean s'éloigne. Il fait nuit; à deux pas du novice est étendu le cadavre de la sentinelle qu'il remplace, et, sans sourciller, le vieux sergent donne au malheureux Jean-Jean la consigne suivante : « On tirera sur toi,.... n'fais pas attention, observe; surtout pas de fausse alerte, tu serais fusillé..... c'est l'ordre. »

Il faut voir de quel air le pauvre soldat roule les yeux et croise la baïonnette.

La nuit se passe sans fausse alerte. Jean-Jean a mille fois recommandé son âme à Dieu. Au matin, derrière lui, il entend le bruit du tambour. La fusillade s'engage.

---

(1) Voir *Contemporains*, n°s 190, 40, 368, 354, 30.

Jean-Jean est entraîné par la ligne d'attaque française. Du premier rang où son rôle de sentinelle l'a placé, le voici au dernier rang, et, quand sonne la charge, Jean-Jean est tout là-bas, à l'arrière..... en proie à de violentes coliques ! Le lendemain, en pareille occasion, le poltron garde place au second rang; le surlendemain, il sollicite un numéro de premier rang. Hier, on le plaisantait sur ses douleurs d'entrailles; aujourd'hui, Jean-Jean étonne les vieux briscards par son sang-froid, par son audace. Plus tard, quand une troupe de Jean-Jean à faces matoises osera dire à l'empereur avec cet accent qui fait songer aux chroniqueurs de langue d'oil : « Sire, vous pouvez compter sur nous comme sur la Vieille Garde », le maître sourira.

De 1827 à 1829, Raffet continue ses travaux et ajoute aux œuvres qui viennent d'être énumérées les six planches des *Voitures publiques* et les dix-huit des *Costumes*



PAUVRES ENFANTS! QUE DIEU PRENNE PITIÉ DE LEUR AME

militaires. A ce moment, le jeune homme comprit combien l'influence de son ami Charlet pourrait, à la longue, lui devenir néfaste. En effet, quand on compare ces deux artistes aujourd'hui salués d'un même hommage, il est facile de distinguer quel abîme sépare leurs œuvres respectives. Charlet est tout humour, tout bon sens, il raisonne son admiration pour la gloire militaire; volontiers il cherche à faire naître un sourire sur la lèvre du spectateur.

Bien différent est notre Raffet ; son humour est rare, jamais naïve; il a ce don de vision lyrique que les peintres romantiques empruntèrent aux peintres allemands, et plus particulièrement aux estampes d'Albert Dürer. Ce n'est pas le sourire du spectateur qu'il cherche, c'est son émotion. Raffet est un des premiers initiateurs de l'art du XIXe siècle, son nom est inséparable de ceux du baron Gros, de Géricault, de Delacroix, d'Horace Vernet (1).

(1) Voir *Contemporains*, nos 343, 150.

La fréquentation assidue de Charlet avait fait de Raffet un de ses meilleurs élèves. Avec les détails de métier qui évoquaient l'art des Vernet et de Bellangé, le jeune artiste aurait pu continuer à tirer profit du patrimoine que lui léguait si généreusement son ami. Mais Raffet dédaignait cette gloire facile; le nid semblait étroit à l'oiseau devenu grand, la formule de l'atelier étouffait l'élève qui rêvait de maîtrise.

C'était en 1829; en quittant l'atelier Charlet, Raffet prit place dans l'atelier du baron Gros. Il était attiré vers le peintre brillant de tant de toiles militaires par un sentiment de profonde admiration. La *Peste de Jaffa* et la *Bataille d'Austerlitz* éblouissaient le futur auteur de la seule histoire de Napoléon qui soit accessible à tous les yeux.

Après quelques mois de séjour dans l'atelier Gros, Raffet faisait paraître l'album qui contient la fameuse *Retraite du bataillon sacré à Waterloo*. C'est le soir; le champ de bataille, dont l'horizon lointain est indiqué par une ligne de coteaux, fourmille de combattants, de canons aux essieux brisés, de blessés qui hurlent. De toutes parts descendent des charges de cavalerie. On distingue sept rangées de casques et de sabres, à droite; trois autres, à l'avant de l'estampe, piétinent les morts : hommes et chevaux. Au centre de cette noire chevauchée, une fumée blanche : celle de la poudre qui parle et fait rouler à terre les cavaliers et leurs montures. Il y a un monceau de chevaux autour du bataillon sacré; on sent des pattes qui remuent, des spasmes d'agonie. Une bête se retourne, et, libre de son cavalier, fuit à bride abattue; une autre se mord le poitrail. Des taches blanches en opposition à des taches noires font valoir l'éclairage spécial de cette horrible boucherie. Le point central du nuage est occupé par le carré des grenadiers. Des quatre côtés, un alignement de bonnets à poils et un alignement de baïonnettes, c'est tout. Au centre, les quatre étendards devant lesquels un gigantesque tambour-major apparaît, appuyé sur sa canne. Tout près, l'em-



— L'ENNEMI NE SE DOUTE PAS QUE NOUS SOMMES LA. IL EST 7 HEURES, NOUS LE SURPRENDRONS DEMAIN A 4 HEURES

pereur, monté sur un cheval blanc, commandant le feu.

Il n'y a rien de plus émouvant que cette estampe.

L'auteur d'un pareil chef-d'œuvre ne pouvait manquer d'attirer l'attention sur lui.

« Un jour, raconte l'un des biographes de Raffet (1), le baron Gros, en se promenant sur les quais, s'arrête devant l'étalage d'un marchand d'estampes : — Combien ce *Waterloo?* Puis, après l'avoir examiné attentivement : — C'est beau, c'est très beau, dit-il. De qui est ce dessin? — C'est d'un jeune élève de M. Gros qu'on appelle Raffet. — Vous êtes dans l'erreur, fit le peintre; M. Gros n'a pas d'élève de ce nom.

— Je vous demande bien des pardons, répliqua le marchand.

— Vous n'avez sans doute pas la prétention d'être mieux renseigné que moi; je ne connais pas Raffet, et je suis le baron Gros. — Le marchand s'inclina.

» Arrivé à son atelier, M. Gros demande s'il y a parmi ses élèves un nommé Raffet. Celui-ci se lève en disant au maître : C'est moi.

— Ah ! c'est vous qui avez fait cela ? lui demande le baron en lui présentant la lithographie qu'il venait d'acheter. Et d'après qui avez-vous fait cette planche? — Mais, d'après personne, répond timidement l'élève; j'ai lu les relations de cette grande bataille, et j'ai composé mon sujet.

— Alors, que venez-vous faire ici ?

— Je viens apprendre ce que j'ignore.

— Soyez modeste, mon ami, vous n'ignorez pas grand chose, lui dit le maître; et vous savez que, en fait de batailles, je m'y connais ! »

A partir de ce jour, le maître se rappela le nom de son élève, auquel il prédit les plus grands succès.

Grâce à cet incident, Raffet put approcher le maître et progresser rapidement dans l'art de peindre. Admis à l'École des Beaux-Arts, par deux fois il s'essaye au concours de Rome, mais sans succès.

(1) Auguste Bry, cité par Armand Dayot.

III. LES DEVANCIERS DE RAFFET — BATAILLES IMAGINÉES DANS UN ATELIER D'ARTISTES ET BATAILLES VÉCUES EN MILITAIRE — LES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE ET LES ARMÉES DE L'EMPIRE

Qu'est-ce qu'une bataille? Pour les tacticiens modernes, c'est une suite de duels à distance où triomphe le parti le plus scientifiquement armé. Pour les généraux de 1800 à 1870 — époque où prit fin la véritable suprématie du courage humain, — une bataille désignait la journée décisive durant laquelle l'habileté des chefs, l'énergie des soldats, ajoutaient un nom nouveau à la liste déjà longue des noms glorieux.

Il n'y aura plus d'artistes militaires français avec les nouveaux engins dont dispose la guerre, aussi devons-nous insister sur la lignée de ces disparus dont Raffet paraît être le dernier, avec Alphonse de Neuville, Meissonnier, Detaille, et H. Vernet. Remontons au XVIe siècle et saluons Jacques Callot (1592-1635), l'ancêtre des dessinateurs de scènes militaires, l'héritier des graveurs sur bois qui traduisaient, dans leurs Bibles, les attitudes des combattants orientaux. Négligeant l'art un peu factice du XVIIe siècle, arrivons à Carle Vernet (1) (1758-1836), ce brillant metteur en scène pour lequel la bataille est prétexte à mille trouvailles inattendues. Charlet (1792-1845) ouvre une ère nouvelle et incarne le type de l'artiste exclusivement militaire. Enfin, le baron Gros (1771-1835) porte l'art des batailles au point de réalisme nécessaire à ce genre de sujet et après lequel rien ne semblait possible. Telle n'était pas l'opinion de Raffet, qui rêvait faire mieux.

Au cours de ses études, Raffet avait observé que beaucoup d'œuvres ayant la guerre et ses batailles pour objet étaient produites le plus souvent à l'atelier, d'après des documents ou des récits, de *chic*, comme disent les artistes. Pour éviter ce défaut, vers la fin de l'année 1831, nous le voyons inaugurer cette série de fugues assez péril-

(1) Carle Vernet, voir *Contemporains*, n° 149.

leuses qui le mettent directement en présence du sujet qu'il avait à traiter. Il assiste au siège et à la reddition de la citadelle d'Anvers, sous les auspices du général Haxo, et, de ses dessins d'après nature, rapporte un album qu'il publia sous le titre : *Siège de la citadelle d'Anvers*.

Cette publication attira l'attention du public et lui donna comme un avant-goût de ce que serait la lithographie aux mains d'un artiste comme Raffet.

Aussitôt après, Raffet entreprend son *Musée de la Révolution*, volume qu'il illustre avec un don d'ironie et une entente parfaite de l'esprit patriotique des volontaires de 1791. Il y décrit la vie des héroïques volontaires, bernés par les représentants, les démagogues et tous les poltrons bavards dont le courage n'avait pour instrument que la guillotine (1). On y retrouve, poussés à la charge, les propos de l'oncle de l'artiste. Ces soldats improvisés, sans pain et sans solde, véritables brigands à faces creuses, barbues, barrées d'épais sourcils couvrant des yeux de fous, Raffet avait pu les voir à travers les récits du vieux général révolutionnaire.

Les voici groupés, crispant leurs mains énormes, tandis qu'un représentant d'élégance incontestable, traînant le sabre et portant le chapeau à plumes tricolores, leur déclare d'un ton pompeux :

— De quoi vous plaignez-vous ?..... L'ennemi menace la France, vous vous élancez, il est foudroyé ! Les peuples gémissent dans l'esclavage, ils vous tendent les bras, et vous les affranchissez du joug qui les opprime ! ! !..... Le drapeau tricolore couvre de ses plis généreux les capitales conquises par vous ! ! ! et vous vous plaignez, quand il n'est pas un mortel qui ne vous porte envie !.....

Telle n'est pas l'opinion des auditeurs. Ils ont jeté leurs armes à terre, et l'un d'eux, quelque malin picard, tandis que l'orateur continue sa harangue sur le front de bandière, reprend la place du beau parleur, et, simulant son geste, conclut :

— Le représentant a dit : « Avec du fer et du pain, on peut aller en Chine..... » Il n'a pas parlé de chaussures.

En effet, les extrémités inférieures des libérateurs d'esclaves sont entourées de chiffons ou, luxe peu banal, de paille tressée qui s'enroule jusqu'à leurs chevilles.

Dans une merveilleuse planche, Raffet nous les montre achevant la conquête de la Hollande (1795). De toutes parts ondule la mer des baïonnettes; au premier plan, les volontaires défilent à grands pas, sans que rien puisse faire croire à leur misère, sans qu'une seule faiblesse cherche l'excuse des loques qui leur servent de tuniques, des pieds nus qu'ils posent sur les cailloux du chemin, des poses théâtrales de quelques-uns des chefs, dont l'un, entre autres, à cheval, le poing sur la hanche, la tête haute et..... l'estomac lesté, est digne de figurer dans une parade de mardi-gras.

Quand on songe qu'ils viennent de passer la nuit aux aguets, debout, avec de l'eau jusqu'aux genoux : — L'ennemi ne se doute pas que nous sommes là, dit le principal personnage d'une des planches du *Musée de la Révolution*, il est 7 heures, nous le surprendrons demain, à 4 heures du matin.

Ou encore, selon le témoignage de la planche voisine, les pieds dans l'eau d'un marais, recevant l'avis d'un sergent facétieux : — Halte ! Il est défendu de fumer, mais vous pouvez vous asseoir.

On comprend à quel héroïsme sont dues les victoires des armées françaises. Mieux que nul historien, Raffet en a fait saisir la nuance. Son rôle est parfait quand il met en parallèle, par deux lithographies, le *repas du peuple* et le *repas du représentant du peuple*. Et le rôle de l'artiste devient magnifique quand il synthétise la Révolution dans la lithographie qui a pour titre : *La dernière charrette*. Elle passe, cette charrette odieuse, chargée d'hommes jeunes. On y aperçoit un visage affiné par l'étude qui tourne vers la foule des regards innocents. Cette foule est émue; le faubourg

(1) Voir Loredan Larchey, *Les cahiers du capitaine Coignet* et le *Journal du canonnier Bricard*.

sympathise avec les victimes. Or, la Révolution trouve le sentiment déplacé, et, tandis qu'un des chefs de l'escorte menace les condamnés de son sabre, quelques cavaliers chargent les assistants, écrasent les femmes et les enfants, frappent les hommes qui brandissent d'énormes gourdins. C'est le 9 thermidor 1794..... La France était sauvée, disait-on.

Après avoir dépeint les armées de la République, Raffet entreprit de décrire les armées de Napoléon Ier. Éparpillées en maints ouvrages (1), les compositions du lithographe Raffet font seules l'attrait de ces essais. Pour le *Napoléon en Égypte*, il avait dessiné une affiche, aujourd'hui introuvable, qui est un pur chef-d'œuvre. C'est là qu'on retrouve l'estampe *Bonaparte, général en chef de l'armée d'Égypte* (*campagne de Syrie*), qui représente le futur empereur



LA PENSEE

suivant, à dos de chameau, les troupes qu'il conduit à la victoire.

En 1836, Raffet publie une série de lithographies relatives à la *Campagne d'Italie* qui contient l'épisode bien connu : *Ils grognaient et ils le suivaient toujours*. La pluie tombe à flots; derrière le jeune conquérant, courbés sous l'ondée, marchent les grenadiers barbus et mécontents. L'eau claque sur le sol et y fait de larges flaques; le brouillard, au travers duquel on distingue mal les assistants, est rendu à merveille en cette lithographie. On y voit aussi le *Pas de charge* : un vieux sergent, tourné vers les hommes, s'écrie : « Attention, Bonaparte a l'œil sur nous ! » En effet, silhouette

(1) A. Hugo, *Histoire de Napoléon* (1834). — Barthélemy et Mery, *La Némésis* et le *Napoléon en Egypte* (1835). — de Norvins, *Histoire de Napoléon* (1837), etc., etc.

LE RÉVEIL



LA REVUE NOCTURNE

imperceptible à l'horizon, passe le maître.

En 1837, Raffet termine cette épopée par un album magnifique qui porte au plus haut point sa renommée. C'est l'âge d'or de l'Empire, les batailles toujours décisives pour nos armes, la réalisation de ce rêve fait en Italie, en 1796, durant la *Veillée d'armes,* où Raffet représente le jeune général se chauffant le dos au feu d'un bivouac, l'air décidé, les jambes écartées, un reflet de son âme farouche sur le visage, devant lequel tremblent les soldats de garde.

Voici *la Pensée :* Napoléon, bras croisés, assis devant la cheminée d'une chaumière où flambe un feu clair. Il veille; à côté de lui, une chandelle est posée sur un plan de la bataille de demain; l'insomnie élargit les prunelles de Napoléon; il voit défiler sa cavalerie, il entend gronder ses canons; le râle des mourants, l'effort suprême des blessés retentit à l'avance, ainsi qu'il retentira quand il passera, au galop, sur son cheval blanc, à l'heure prévue de la charge: *Vive l'empereur !!!* (*Lutzen, 1813.*) Voici encore *l'Œil du maître.* Au petit jour, tandis que s'ébranle la cavalerie de Murat (1), Napoléon, botté et sans émotion apparente, la lunette à la main, un coup de vent dans la redingote grise, debout aux abords d'un feu, regarde moutonner les escadrons épars à l'horizon.

Et toujours le beau rêve extraordinaire, la tempête des armures et des feux de file, les nations vaincues, les races épuisées, la joie du *condottiere* de Fontainebleau respirant à l'aise dans le tumulte et dans la mort. Aujourd'hui, c'est la *Revue*, les lignes de cavaliers défilent au galop, dans une superbe lithographie, faite de panaches symétriques, de chevaux hennissants, d'aigles déployées au vent, pour le plaisir du maître. Demain, c'est la *Revue nocturne*, cette œuvre qui marque l'apogée du lyrisme chez le lithographe Raffet. L'empereur est mort Une nuit, au clair de lune, un tambour fantomatique, à face décharnée, vient battre le *Réveil* sur tous les champs de bataille où gisent les dépouilles des soldats de la Grande Armée. A l'appel de ses roulements, les cadavres s'animent, les squelettes sortent de terre, et, pêle-mêle, sous leurs bonnets rongés, dans leurs tuniques loqueteuses, suivent le grand tambour qui bat le réveil, qui bat le réveil..... Où vont-ils?..... Tout là-bas, un grondement retentit, la terre tremble. Voici les milliers de dragons qui chargent éperdument. Eux aussi sont décharnés, eux aussi ne sont plus que des squelettes revêtus de fer, le sabre en avant. Ah! quel spectacle, et combien le baron Gros dut tressaillir à la vision de cette *Revue nocturne,* que Théophile Gautier appelait : *un rayon de lune taillé.* Tourbillon effrayant de spectres montés sur des chevaux aux yeux et aux naseaux de braise; lignes de combat qui, en longueur et en profondeur, se perdent à l'horizon, les voici déchaînés. Au premier plan, un général au masque sans yeux, ni chair, dont on ne distingue que le nez et les dents hideuses, sabre bas, hurle la charge. Son cheval noir émerge d'un nuage. A droite, à gauche, flottent les étendards; au centre, conduisant cette évocation, le petit Napoléon, droit sur sa selle et dédaigneux.

Il n'a rien été fait de plus émouvant.

IV. MARIAGE DE RAFFET — LE PRINCE A. DE DEMIDOFF — PREMIERS VOYAGES

Ce fut vers cette époque que Raffet épousa M[lle] Marie-Anne-Laure Hargous, née en 1808 et morte en 1880. De ce mariage devaient naître trois enfants : Auguste Raffet, né en 1839, personnage d'une précieuse lithographie, dans laquelle, en 1857, le père s'est complu à fixer l'attitude du gamin batailleur; Anatole Raffet, qui mourut âgé de trois ans et demi, en 1844, et Charles Raffet, le plus jeune, né en 1844 et résidant en Autriche-Hongrie. La cérémonie religieuse fut des plus modestes; quelques

(1) Murat, malade au début de la campagne de Pologne, en 1807, apparaît sur le champ de bataille d'Eylau et y dirige une charge de cavalerie, la plus extraordinaire peut-être de toutes celles de nos grandes guerres: « Nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là?» lui avait dit Napoléon. A ces mots, Murat réunit 80 escadrons et culbute le centre des Russes.

amis étaient présents : Charlet entre autres ; on y voyait la vieille mère de l'artiste, pour qui Raffet conserva toujours un pieux souvenir.

Bien que l'artiste fût connu de la foule et estimé des maîtres, les ressources tirées de son crayon eussent été insuffisantes à la sécurité du ménage.

« Raffet travaillait pour le plaisir du travail, raconte un de ses biographes. A la veille de sa mort, il vendait encore ses dessins au même prix qu'en 1830. Il tirait 1 000 francs de ce qui aurait rapporté dix fois plus à d'autres. Modeste, laborieux, simple, il aimait la solitude et la vie retirée. »

Jamais, peut-être, il n'aurait pu entreprendre les voyages nombreux sans lesquels la verve et le talent d'un artiste finissent par s'ankyloser et tomber dans les redites. Un admirateur, peintre de talent, ami sincère, le comte A. de Demidoff, mit à son service ses relations et sa bourse et n'accepta rien sans que Raffet en eût sa part. En sa compagnie, le dessinateur entreprit des voyages sans nombre et devint le plus documenté des artistes de son temps sur les types de l'Europe.

« Dans ses scènes militaires, Raffet est supérieur à Vernet, Charlet, Bellanger, Delacroix et Marilhat. Dans la représentation des types et des paysages orientaux, il rivalise avec Decamps », déclarait le maître critique Théophile Gautier.

L'artiste doit cela à Demidoff. En 1837, après les lithographies que nous décrivions plus haut, Raffet quitte Paris comme dessinateur attitré de la mission dont est chargé le comte de Demidoff. Il s'agit d'un voyage à travers la Russie méridionale et la Crimée, autrement dit, d'un travail où la précision du dessin, l'observation fidèle des types, des coutumes et des paysages parcourus sont exigés d'un lyrique. On a admiré ses albums sur Napoléon, mais on s'est souvenu du narrateur du *Siège d'Anvers*.

Raffet fait ses adieux à sa jeune femme le 14 juin 1837. Successivement, il visite Strasbourg, Baden, Stuttgart, Ulm, Augsbourg, Munich, Braunau et Vienne, point terminus de la partie du voyage consacrée à admirer les merveilles de l'art allemand du XIVe au XVIe siècle.

A Vienne, les deux amis prennent contact direct avec la nature, c'est le premier chapitre du voyage entrepris par le comte A. de Demidoff. Ils descendent le Danube en bateau jusqu'à Buda-Pest. Les voici en plein pays hongrois, dans une des contrées les plus pittoresques, les plus caractéristiques du monde. C'est dire de quel œil notre Raffet dévisagea les types de la Hongrie, aussi célèbres par leur lutte contre les Turcs que les Espagnols par leurs prouesses contre les Arabes.

Les lettres de Raffet à sa femme sont d'une précision descriptive remarquable.

De Pesth, ils vont vers Kerez, Kemoin, Mohacz, Peterwarden, Sembin, Orsana, Tchernecz, en plein peuple valaque.

« Raffet est actif, dit le comte A. de Demidoff, il met à profit les moindres accidents du chemin ; sa main est toujours prête, son crayon toujours taillé, il ne demande qu'un prétexte pour jeter sur le papier tout ce qui se passe sur la route. »

Ces travaux n'allaient pas sans de grandes fatigues, et, bon gré mal gré, notre artiste dut s'arrêter à Odessa pour y rétablir sa santé. Fort heureusement, l'armée russe est campée au camp de Vosnessensk, et, sous les auspices du comte de Demidoff, Raffet y commence une série de croquis d'après nature : circassiens, lesghines, Cosaques, défilés d'infanterie, études de chevaux, etc. Comme d'habitude, Raffet va, vient, circule, sans mot dire, tout à son travail.

« Un jour qu'il était occupé à reproduire les plus beaux uniformes, il s'entend appeler par son nom, raconte un biographe. C'était à coup sûr une de ces voix faites pour commander aux hommes et aux choses, ferme, nette et sonore. A cette voix, l'artiste se retourne vivement ; que voit-il ? L'empereur lui-même ! l'empereur, qui sait son nom déjà, qui lui parle de son art, qui lui fait pour ainsi dire les honneurs de son armée ! Vous jugez si ce modeste Raffet fut étonné et confus ! Il fit tous ses efforts pour se dérober à sa gloire ; mais, à dater de ce

moment, il fut traité par l'armée entière comme un protégé de l'empereur. »

Présenté à la cour de Nicolas (1), Raffet se dérobe, et, malicieusement, dans sa lithographie : *Bal donné à LL. MM. l'empereur et l'impératrice de toutes les Russies,* indique par de fréquentes et parallèles lignes droites combien la raideur des personnages et des étiquettes protocolaires lui inspirait peu de sympathie.

Raffet préféra fuir vers Constantinople où l'attendaient des impressions d'art bien explicables. En sus de ses impressions, en cette ville où vivent mélangés les types les



ILS GROGNAIENT ET ILS LE SUIVAIENT TOUJOURS

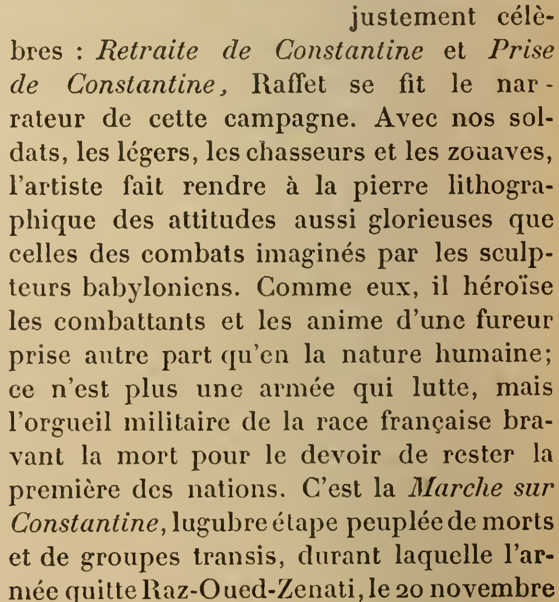
plus divers, l'artiste eut la vision de la variété innombrable des attitudes et des physionomies de la race humaine. Des milliers de croquis attestent la certitude de son observation : femmes voilées, derviches tartares, arméniens à visages caractéristiques, rien n'échappe à son œil, et cette partie du *Voyage* est vraiment la plus attrayante. On retiendra surtout les deux lithographies : *Recrues turques* et *Chasseurs* (*infanterie turque*), qui ont trait aux origines de l'armée du sultan organisée par Soliman-Pacha (2) sur le modèle des troupes françaises du premier Empire.

---

(1) Voir *Contemporains*, n° 21.
(2) Voir *Contemporains*, n° 391.

V. LA GUERRE D'AFRIQUE — NOUVEAUX VOYAGES — LA GUERRE D'ITALIE ET LE « SIÈGE DE ROME » — MORT ET FUNÉRAILLES DE L'ARTISTE — SON MONUMENT

Sur le bateau qui le ramenait de la Crimée, Raffet apprit les luttes soutenues par nos soldats en Algérie. La fine silhouette du duc d'Aumale se dessina devant lui comme il devait la fixer plus tard, à cheval, saluant la foule délirante, dans une lithographie d'un modelé et d'une saveur au-dessus de toute comparaison : *Le colonel du 17e léger (13 septembre 1841).* Toute la puissance dramatique du Raffet de *Waterloo* et de la *Revue nocturne* devait entrer en jeu pour dépeindre, par le détail, cette longue et acharnée lutte où Clausel, Bugeaud, Changarnier, de Saint-Arnaud et le duc d'Aumale usèrent tour à tour de ruse et d'énergie. En deux recueils justement célèbres : *Retraite de Constantine* et *Prise de Constantine,* Raffet se fit le narrateur de cette campagne. Avec nos soldats, les légers, les chasseurs et les zouaves, l'artiste fait rendre à la pierre lithographique des attitudes aussi glorieuses que celles des combats imaginés par les sculpteurs babyloniens. Comme eux, il héroïse les combattants et les anime d'une fureur prise autre part qu'en la nature humaine; ce n'est plus une armée qui lutte, mais l'orgueil militaire de la race française bravant la mort pour le devoir de rester la première des nations. C'est la *Marche sur Constantine,* lugubre étape peuplée de morts et de groupes transis, durant laquelle l'armée quitte Raz-Oued-Zenati, le 20 novembre



1836; la *Retraite de Constantine* qui met en présence la férocité des Arabes et l'héroïsme du 2e léger que commande le chef de bataillon Changarnier, le 24 du même mois; et l'épisode *A nous, 2e léger!* combat autour d'un convoi de blessés dont les Arabes font voler les têtes à coups de sabres. Ah! l'arrivée des légers, quel grouillement digne de la *Kermesse* de Rubens.

Signalons, le 13 octobre 1837, l'*Arrivée de la 2e colonne* sur la brèche, tandis que l'*Assaut* dépeint l'attaque fournie par la 1re colonne commandée par S. A. R. le duc de Nemours. Mais rien ne saurait atteindre l'intérêt de l'estampe qui a pour titre: *Le combat d'Oued-Alleg*. Ici, vraiment, on songe aux peintres qui manièrent des masses de personnages dans un cadre étroit et la comparaison est à l'avantage de Raffet. Huit colonnes d'infanterie sont lancées au pas de course contre l'infanterie régulière arabe. L'artiste rend admirablement l'aspect brous-



BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ÉGYPTE (CAMPAGNE DE SYRIE)

sailleux du sol, la fureur de chaque soldat enjambant les morts, l'œil fixé sur le drapeau qui flotte, là-bas, au centre de la mêlée, tandis que les ennemis, culbutés, s'évadent pêle-mêle vers la Chiffa. Et ce *Drapeau du 17e léger*, quel sujet de lithographie! Le 13 septembre 1841, le voilà offert à l'enthousiasme du peuple de Paris. C'est une loque qui revient d'Afrique, lavée par les averses, lacérée par les balles et les coups de sabres. L'officier qui la porte conserve sur son visage un reflet des combats auxquels il assista; vingt solides gaillards l'entourent; au deuxième rang, l'un d'eux, le shako sur l'oreille, cligne de l'œil narquoisement avec mille mots *sabir* à l'adresse des patronnets et des gâte-sauces qui dansent de joie, la casquette sur le pouce (1).

Tout Raffet est là; c'est l'Homère d'une *Iliade* où se pressent les incidents burlesques et les combats tragiques, le casque à

(1) Voir *Zouaves et chasseurs à pied*, du duc D'AUMALE.

mèche du père Bugeaud et la mort du général Damrémont, les plaisanteries des *chacails* et la mélancolie du maréchal de Saint-Arnaud, dont l'artiste a fixé l'allure, le torse élancé, le visage austère et bon en un de ses plus beaux dessins.

L'expédition d'Afrique était à peine finie que Raffet se sentait pris de la nostalgie des voyages : terrible maladie, mais dont les victimes ne sont guère à plaindre. En 1845, il visite la France; en 1847, en compagnie du comte de Demidoff, il parcourt l'Espagne et l'Italie.

L'année suivante, 1848, retint d'abord l'artiste à Paris. Cependant, vers la fin de l'année, toujours avec son ami, il voyage en Belgique et en Allemagne à travers les musées.

En 1849, l'insurrection de Rome chasse le Saint-Père du Vatican et occasionne la venue des troupes françaises. Raffet vient de recevoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur; il en profite pour solliciter la faveur de suivre, en qualité de peintre, les péripéties de la campagne. C'est de là que devait sortir l'album : le *Siège de Rome*, sa dernière œuvre, et l'on peut dire son chef-d'œuvre, tout imprégnée de génie artistique et de ferveur catholique. Voyez son estampe : *Prêts à partir pour la Ville Éternelle* (*Civita-Vecchia, 28 avril 1849*), beau groupe de fantassins campés par un prodigieux dessinateur, avec leurs visages énergiques, leurs mains nerveuses. Parcourez successivement, étape par étape, journée par journée, les feuillets de l'album. Ici, l'*Armée française arrive à la Maglianella, où l'on dépose les sacs* (30 avril 1849, 9 heures du matin); là, *Saint-Pierre; marche sur Rome en quittant la Maglianella* (même journée), beau panorama de la campagne romaine avec le dôme de la basilique à l'horizon que se montrent du doigt quatre patrouilleurs ébahis.

Voici les incidents du mois de juin, la *Prise du Ponte-Molle* (*pont Milvius*) défilé de troupes traversant le Tibre; les coins de tranchée : *Sapeurs-mineurs* (4 juin) et *Artilleurs* (5 juin), groupes de solides gaillards chez lesquels le désir de triompher fait luire l'œil, raidit la moustache cirée et la longue impériale ; la *Prise de la villa Panfili,* d'une superbe allure (3 juin); le *Combat dans Panfili* (4 juin), curieuse mêlée dont le décor est une futaie aux troncs bien distincts se dessinant sur un ciel gris.

Enfin, aux heures décisives, la *Batterie n° 10* (20 juin), établie devant la villa Corsini; l'*Assaut et Prise du bastion n° 6,* que conduit le chef de bataillon Sainte-Marie, à pied, escaladant la brèche suivie des sapeurs du génie. Et, pour ne pas oublier la verve française, toujours en éveil devant le danger, une légère estampe montre des tirailleurs essuyant le feu plongeant des Italiens juchés au sommet d'une muraille. Il pleut du fer, trois Français sont en proie aux affres de la mort, mais un sergent, s'adressant aux Italiens, le bras tendu et l'index doctoral, déclare sans sourciller : « Votre réception n'est ni polie, ni politique. »

Raffet assiste à la rentrée de Pie IX (1); admis à la cour du Saint-Père, il en subit le charme. Mieux encore, bien accueilli par le successeur de saint Pierre, il en fixe les traits en une lithographie fameuse, tandis que l'auguste pontife réveille en lui la foi qui dormait, cet amour de l'Église que lui avait appris sa vieille mère, et qu'il aimait retrouver chez sa femme et chez ses enfants. Il a l'honneur de voir poser devant lui les plus illustres personnages romains : Gabriele et Luigi Mastaï, frère et neveu de S. S. Pie IX; le cardinal Antonelli et le cardinal du Pont, archevêque de Bourges; NN. SS. Édouard Borromeo et Luquet; le général Gross, commandant de Gaëte; Jean Sherlock, camérier secret; les abbés Villiers de l'Isle-Adam, Casimiro Rossi, Hery; le père Vaurus; les comtes de Rayneval et Martinez de la Rosa, ambassadeurs de France et d'Espagne; les membres de la municipalité de Rome; le prince Odescalchi, le baron Visconti, le marquis de Campana, etc., etc.

(1) Voir Eug. Fromentin : *Les Maîtres d'autrefois.*

(1) Voir *Contemporains*, nos 120-123.

Après ces divers travaux, Raffet retourne en France. En 1851, il visite Anvers et Londres où se tient la première Exposition universelle, et fait un séjour à l'île d'Elbe que son ami Demidoff vient de choisir pour en faire un musée Napoléon. En 1852, ses travaux lui font traverser Berlin, Postdam, Dresde, Carlsbad, Prague, Breslau et passer quelques jours à Vienne. Il y fait un portrait du feld-maréchal Radetski et de nombreux dessins que contient la collection du duc d'Aumale, à Chantilly. En 1854, il accompagne le comte de Demidoff en Écosse, et, en 1855, retourne en Autriche. Selon son habitude, Raffet fréquente les officiers, assiste aux manœuvres, et, par sa tournure, paraît être lui-même un officier. Certain jour, quelque général malin, désireux d'humilier l'artiste devant ses confrères et ses soldats, offre à Raffet d'ordonner le défilé de son régiment, persuadé que les capacités militaires de l'artiste ne peuvent sortir des dimensions d'un carnet de croquis. Mal lui en prit; Raffet accepte, met son crayon en poche, se porte à l'endroit d'où les commandements doivent partir, dispose les hommes pour le défilé qu'il réussit à merveille. On juge de la surprise des officiers présents, y compris le général.

De 1855 à 1860, le travail et les voyages se partagent ses jours. En 1860, l'attrait de Rome l'emporte. Il veut y revivre les jours heureux qu'il y passa en 1849.....

« Quand j'ai vu Rome pour la première fois, disait Louis Veuillot (1), ignorant de la mort et plus ignorant de la vie, mais remué d'un instinct inconnu; quand j'ai vu cette Rome auguste et que j'en eus respiré les parfums, alors j'ai su que j'aimerais. »

« Le mardi 7 février 1860, écrit M. Bry, Raffet vint me prendre pour aller au cimetière Montparnasse, alors cimetière du Sud. Il acheta trois couronnes, en déposa deux au tombeau de sa mère et de l'un de ses enfants. Après quelques minutes de recueillement, il alla placer la troisième couronne sur la tombe de Charlet.

»Deux jours après, au moment du départ, lorsque la cloche vint nous avertir qu'il était temps de nous séparer, Raffet embrassa sa femme, mon fils et moi. Contrairement à ses habitudes de voyage, il revint à plusieurs reprises nous serrer dans ses bras. »

Raffet partait pour ne plus revenir.

« Il avait éprouvé, pendant l'année 1859, des souffrances nombreuses et telles que, le 30 avril, il avait dû demander une consultation au Dr Ghezzoli, qui avait reconnu le cœur atteint, écrit M. Raffet fils en ses *Notes et Croquis*. Sur la route de Gênes, il commit l'imprudence de passer une nuit sur le haut d'une diligence pour pouvoir causer avec des officiers. Une fluxion de poitrine se déclara et s'ajouta à la maladie de cœur qui couvait depuis longtemps. » Le mal fit de rapides progrès, et, le 16 février, à 5 heures du soir, Raffet expirait, muni des derniers sacrements.

Le corps arriva à Paris le 27 février. Deux jours après, le service funèbre fut célébré dans l'église de Saint-Eustache.

Avec les nombreux amis de Raffet vinrent se mêler un grand nombre d'officiers, parmi lesquels le maréchal Niel et le général Oudinot de Reggio (1), suprême hommage justement rendu à l'artiste et au patriote qui disparaissait.

Il y a quelques années, un groupe de lithographes organisait une exposition d'œuvres obtenues par l'artifice de la pierre. Nombreux furent les envois, mais plus incontestable y fut le triomphe de Raffet. Un des plus illustres continuateurs du genre, M. Villette, se souvenant de la *Revue nocturne,* avait tracé, à la mémoire de son auteur, une belle affiche, et plus tard, dans les *Peintres militaires* de M. A. Dayot, repris le sujet : Un haut tambour-major à figure décharnée, le poing sur la hanche, coiffé du bonnet à poils, lève sa canne entourée de lauriers : devant lui sont deux personnages : un apprenti tambour et un

(1) *Le parfum de Rome* (in-8°, Paris).

(1) Voir *Contemporains*, n° 119.

jouer de fifre attendant que la canne s'abaisse pour battre la charge.

A la suite de ce triomphe posthume, un Comité d'action se forma pour ériger un monument à la mémoire de Raffet. L'idée fut vite réalisée, et bientôt on éleva, dans un des squares du Louvre, non loin de la statue équestre de Rubens, une colonne de marbre surmontée du buste en bronze de Raffet. L'illustre mort y est représenté avec la physionomie méditative qui lui était coutumière. Il écoute les roulements du tambour, le *Réveil* que bat un des tapins de la Grande Armée, nerveuse figure de bronze en marche autour du buste. Et le visiteur associe dans une même sympathie l'humble virtuose qui, avec deux baguettes heurtant une peau tendue, conduisit nos ancêtres à la gloire, et l'humilité de Raffet, qui, d'un crayon promené sur la pierre, sut traduire cette gloire, en émouvoir nos pères, nous la faire aimer et regretter.

Paris. ANDRÉ GIRODIE.



MONUMENT DE RAFFET

BIBLIOGRAPHIE

H. GIACOMELLI, *Raffet, son œuvre lithographique et ses eaux-fortes*, suivi de la bibliographie complète des ouvrages illustrés de vignettes, d'après ses dessins, in-8°, 1862. — AUGUSTE BRY, *Raffet, sa vie et ses œuvres*, in-8°, 1874. — AUGUSTE RAFFET, son fils, *Notes et Croquis de Raffet*, mis en ordre et publiés, avec 257 dessins inédits, gravés par ARMAND DURAND, in-folio, 1878. — HENRI BERALDI, *Les Graveurs du XIXe siècle*, t. XI, p. 16 à 149. — *Raffet, peintre national.* — ARMAND DAYOT, *Les peintres militaires : Raffet*, in-4°, — LHOMME, *Raffet*, in-4°, pl. coll. des artistes célèbres. — *Mémoires des généraux et maréchaux du premier Empire*, série publiée par Plon, Nourrit et Cie. — HENRY HOUSSAYE, 1814, in-12.

L'ŒUVRE DE RAFFET

EAUX-FORTES (1828-29 : 4 pièces. — 1832-35 : 6 pièces). — LITHOGRAPHIES (1828-60 : 40 portraits). — ALBUMS : 1825-29 : *Petit album militaire.* — *Histoire de Jean-Jean.* — *Les voitures publiques.* — 1830-33 : *Histoire de Napoléon.* — *Costumes militaires.* — *Le siège d'Anvers.* — 1835-59 : *Retraite de Constantine.* — *Prise de Constantine.* — *Voyage dans la Russie méridionale.* — *Expédition et siège de Rome.* — OUVRAGES ILLUSTRÉS : *Musée de la Révolution.* (1834). — *Histoire de Napoléon*, de A. HUGO et de NORVINS (1834). — *Chansons* de BÉRANGER. — La *Némésis* et le *Napoléon en Égypte*, de BARTHÉLEMY et MERY (1835). — Œuvres complètes de Chateaubriand, de Walter Scott, de Victor Hugo, de Thiers, etc. (diverses époques).



LE R. P. OLIVAINT, S. J. (1816-1871)
ET LES RR. PP. CAUBERT, CLERC, DE BENGY ET DUCOUDRAY, S. J.

I. JEUNESSE — FAMILLE — ÉDUCATION ÉCOLE NORMALE

C'est dans ce Paris où il devait verser son sang après y avoir vécu sa vie presque entière que naquit Pierre Olivaint le 22 février 1816.

Officier de l'Empire, M. Olivaint avait perdu dans la vie des camps les derniers souvenirs de la foi de son enfance, et à son foyer il était peu question de la religion aussi bien que des devoirs qu'elle impose.

Père de trois enfants — Pierre avait un frère cadet et une sœur, — il entreprit d'élever sa famille en demandant au journalisme les moyens de subsistance que son épée ne lui fournissait plus. A ce métier, il s'essaya sans grand succès et ne pouvant supporter la gêne envahissant de plus en plus son foyer, il mourut de chagrin sans avoir le bonheur de revenir à Dieu.

Sa femme, qui partageait alors son ignorance des choses religieuses, avait heureusement plus de force de caractère; devenue veuve, elle se consacra, avec une rare énergie et une intelligence au-dessus de sa condition, à l'éducation de ses trois enfants.

Pierre et son frère purent suivre les cours du collège Charlemagne et y révéler cette application à l'étude qui devait leur ouvrir à tous deux une carrière de choix.

Le futur Jésuite n'en avait guère alors les allures. Au collège il avait bien vite pris rang parmi ces esprits frondeurs qui, impatients du joug de la discipline, ne peuvent supporter la plus légère observation à l'adresse de leur caractère fier et indépendant; et l'autorité de ses maîtres était souvent battue en brèche.

Mais si Pierre sacrifiait largement à cet esprit collégien trop commun alors comme aujourd'hui, il n'en était pas moins un élève travailleur, remportant des succès dans tous les concours où l'application assurait le triomphe. C'est ainsi qu'il arriva au terme de ses études classiques avec une ample moisson de lauriers, qu'il était tout heureux d'offrir à Mme Olivaint comme la meilleure compensation de tous ses soucis maternels.

C'est que l'enfant avait pour sa mère un culte filial, qui, dès les premières années, se manifestait par les démonstrations les plus ardentes : « Pour sauver la vie de ma chère maman, disait-il, j'avalerais sans hésiter une coupe de poison. » Cet amour ne fit que s'accroître après la mort de M. Olivaint, et l'adolescent se considéra de suite comme le chef de famille qui contractait dès lors l'engagement de se sacrifier pour sa mère, son frère et sa sœur.

Cette dernière, pupille de la Légion d'honneur en qualité de fille d'officier, sentait déjà dans sa frêle constitution l'envahissement du mal terrible qui devait l'emporter dans la fleur de son printemps, et Pierre aimait à prendre vis-à-vis de Nathalie une attitude de protection et de sollicitude presque paternelles.

Le collégien de Charlemagne avait cependant besoin pour lui-même des égards qu'il prodiguait aux siens. A lui aussi la nature avait réservé un de ces tempéraments chétifs, qui ont besoin de tous les ménagements pour traverser l'épreuve critique de la jeunesse. Ses yeux le faisaient déjà atrocement souffrir, et les grosses lunettes vertes qui protégeaient sa vue lui donnaient une tournure quelque peu bizarre.

Mais si l'enveloppe extérieure annonçait déjà la maturité de l'âge, le cœur chez le collégien était largement ouvert à tous les enthousiasmes de la jeunesse, et il se plaisait à développer devant le petit cercle d'amis intimes qui se groupaient instinctivement autour de lui les perspectives brillantes d'une vie faite de labeur et de dévouement.

Car c'est sous ce double aspect que la vie s'ouvrait devant cet esprit naturellement droit : son année de philosophie se terminait par la conquête du diplôme de bachelier, et un heureux examen lui ouvrait les portes de l'École normale, car, sans hésitation, Olivaint avait voué sa vie à la carrière de l'enseignement.

Il y était préparé par sa jeunesse studieuse, et plus encore par le besoin qu'il se sentait au cœur d'exercer autour de lui une

influence qui se révélait déjà dominatrice. Avec ses meilleurs amis, les Pitard, les Verdière, les Herscheim, les Chartier, les Lacroix, il franchit donc le seuil de l'École dans les premiers jours d'octobre 1836.

Ce foyer de la science était alors dirigé par des maîtres qui s'appelaient Nisard, Wallon, Vacherot, Damiron, et surtout le célèbre Cousin. (1) Ce dernier, en sa qualité de directeur, voulait exercer sur l'École une domination sans conteste. Contre ce dictateur des lettres et en particulier de la philosophie, il n'était permis à personne, maître ou élève, de risquer la moindre critique sans avoir à en souffrir.

Olivaint, comme tous les autres, subit ce joug. Mais, suivant la pente de ses goûts naturels, il choisit de préférence les travaux historiques et y révéla des dispositions très remarquées de ses maîtres.

Le plus célèbre historien de l'École était alors Michelet (1) qui, à défaut d'un jugement toujours juste, traitait l'histoire en poète inspiré, et découvrait à ses élèves des horizons inexplorés jusqu'alors. Olivaint était dominé par cette parole fascinatrice et ne ménageait pas au maître l'admiration de ses vingt ans.

II. SENTIMENTS RELIGIEUX — CONVERSION, APOSTOLAT — LE P. LACORDAIRE

Au point de vue religieux, l'influence de la famille et de l'école avait fait de l'âme d'Olivaint, une terre neutre, pas encore défrichée, où l'erreur n'eût pas tardé à pousser de perfides racines, si la grâce divine n'eût préservé le futur Jésuite des écarts habituels de la jeunesse par une rectitude naturelle qui se rencontre rarement.

A ce jeune homme aventuré dans un milieu habituellement fatal aux mœurs, l'idée du mal se présenta à peine; pour la repousser, il lui suffit de l'horreur instinctive qu'ont les grandes âmes pour tout ce qui peut ternir leur pureté. Nous ne serions pas si affirmatif sur ce point délicat si nous n'avions le témoignage du P. Olivaint lui-même ; c'est lui qui, entré en religion, a dit plus tard à l'un de ses compagnons de noviciat: « Grâce à Dieu, j'ai toujours gardé l'innocence baptismale sous le rapport des mœurs, et je dois à la Très Sainte Vierge d'unir l'intégrité du corps à celle de l'âme. »

Cette préservation, le jeune homme la dut aussi, après Dieu, à la vigilance d'une mère qui, sans être chrétienne, avait l'intuition de tout ce qui est beau, noble et pur, et sut développer dans le cœur de ses enfants une répulsion énergique pour tout sentiment contraire à l'honneur et au respect de soi.

C'est cette pensée qui empêchait Pierre Olivaint, aux heures les plus critiques de l'adolescence, de ne prêter qu'une oreille distraite à toutes les paroles plus libres de ses camarades de l'école; et ceux-ci, qui n'étaient pas sans remarquer cette attitude sévère, s'en vengèrent en lui donnant l'épithète — qui n'a guère varié avec les années — de vulgaire curé.

Les normaliens ne savaient pas sans doute être si bons prophètes.

Un jour, Olivaint apprend que, dans la chapelle du collège Stanislas, vient de se révéler un orateur dont la parole de flamme n'a rien de commun avec les prédicateurs les plus célèbres. Toute la jeunesse des écoles se presse pour l'entendre et fait une ovation à chacun de ses discours.

Olivaint va se mêler à la foule des auditeurs de l'abbé Lacordaire (1), et reste séduit sous le charme de cette éloquence si bien adaptée à ses aspirations; il le suit à Notre-Dame, et s'aperçoit bientôt de l'influence de cet enseignement nouveau sur son esprit. Tous ses préjugés tombent; à l'inanité des systèmes philosophiques, qui l'ont absorbé jusqu'alors, succède la lumière éclatante de la vérité.

Son intelligence est conquise, il voit le but, mais c'est alors qu'il s'aperçoit de l'étrange milieu dans lequel il vit, et se

(1) Voir *Contemporains :* COUSIN, n° 194; MICHELET, n° 400.

(1) Voir *Contemporains*, Lacordaire, n° 66.

demande comment il pourra opérer brusquement un changement de conduite. Un instant — oh! un instant seulement, — le respect humain arrête de son étreinte malsaine l'essor de cette âme. Mais la générosité du jeune homme se retrouve bien vite, il entraîne ses amis à Notre-Dame : c'est d'abord Félix Pitard et Charles Verdière, et bientôt les trois normaliens ne manquent pas un rendez-vous au pied de la chaire.

Cependant, la station s'achève sans donner de résultats. Ces étudiants, ébranlés et déjà conquis, ne veulent pas paraître céder à un entraînement, ils revendiquent la liberté de leur esprit, ils veulent réfléchir.

L'année s'écoule dans la discussion avec la fierté de leur nature, et quand, en 1837, les trois amis reviennent à Notre-Dame, ils n'y retrouvent plus la même parole; à l'éloquence de flamme de Lacordaire a succédé l'accent moins brillant, mais plus grave et plus pieux du P. de Ravignan (1). Devant ce ton si pénétrant et si convaincu, Olivaint tombe subjugué, et il va frapper à la porte du célèbre Jésuite :

— Mon Père, lui dit le normalien, je suis tout disposé à me rendre à votre invitation et à revenir à Dieu ; mais je voudrais auparavant que vous m'aidiez à résoudre les difficultés qui m'arrêtent.

— Volontiers, lui répond gravement l'austère religieux, je vous suivrai sur le terrain où vous voulez m'entraîner et discuterai toutes vos objections, mais à une condition cependant : c'est que vous commenciez par vous confesser.

— Mais, mon Père..... il me semble que c'est par là qu'il faut finir et non pas commencer.

Et le malheureux jeune homme essaye de se débattre contre la grâce qui le sollicite; son esprit indépendant ne peut admettre de se rendre pieds et poings liés, avant même d'avoir commencé la lutte. Le P. de Ravignan jette sur lui un long regard de grande miséricorde, et le laisse s'éloigner avec un grave sourire d'homme sûr d'un prochain triomphe.

Olivaint, en effet, rentre à l'École normale de plus en plus troublé; pendant toute une longue semaine il se sent obsédé et le jour et la nuit, ne trouvant de calme que dans la prière. Il implore la lumière, s'humilie, s'agenouille, il est vaincu. Une seconde fois, il se rend à la cellule du Jésuite et lui demande à se confesser.

Après cet épanchement intime, le P. de Ravignan relève le jeune homme et lui dit :

— Eh bien ! maintenant, mon ami, je suis à vous, dites-moi ce qui vous embarrasse..... — Oh ! rien, mon Père, je crois et suis prêt à tout.....

Ainsi se termina cette victoire commencée par la parole fascinatrice de Lacordaire et achevée par la voix puissante du P. de Ravignan. A partir de ce moment, Olivaint dilata son âme à la joie qui l'emplissait, et n'eut d'autre désir que de faire partager son bonheur à ceux qu'il aimait.

Obéissant à cette voix d'apostolat qui était innée en lui, il gagna les cœurs de ceux qu'il approchait et fonda le petit noyau de jeunes catholiques que l'École normale baptisa du nom gracieux de *bande des niais*. C'était la revanche de ceux qui les accusaient d'avoir compromis l'honneur de l'École, en allant s'agenouiller à Notre-Dame au milieu des femmes et des enfants.

Pour toute réponse, Olivaint redoubla son prosélytisme, et bientôt la bande se grossit tellement, qu'il fallut compter avec elle. Il y eut des conquêtes sensationnelles, telles que celle de Charles Hernsheim.

L'influence d'Olivaint et de ses amis fut si décisive sur cette âme, qu'il suffit ensuite de l'épreuve de la maladie pour la gagner à Dieu et à la vie religieuse. Au reste, ils en étaient tous là, ces nouveaux convertis; non seulement ils voulaient être des chrétiens, ils voulaient être des saints. Pour la plupart, on peut dire qu'ils tinrent parole.

L'église paroissiale des Petits-Pères, devenue le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, fut témoin de leurs chaleureuses prières qu'ils allaient poursuivre en commun dans une pauvre chambrette du quatrième étage de l'École normale. C'est là, devant ces murailles habituées à d'autres entretiens, qu'ils discutaient le problème de leur voca-

(1) Voir *Contemporains*, P. de Ravignan, n° 92.

tion et le moyen de servir efficacement leur foi.

C'est là que se décida, sur les conseils d'hommes d'expérience, la fondation de cette célèbre conférence de Saint-Vincent de Paul, connue sous le nom de *Conférence de Saint-Médard*, parce qu'elle était établie sur la paroisse de ce nom. Composée en grande partie de normaliens, de polytechniciens et de jeunes hommes appartenant aux grandes écoles, elle avait un cachet particulier qui la distinguait de toutes ses sœurs.

Olivaint et douze de ses amis en furent les premiers fondateurs; ils en firent une sorte d'école d'application de la charité, puisque six d'entre eux la quittèrent pour embrasser la vie religieuse, précédant des centaines de jeunes gens qui, plus tard, imitèrent ce généreux exemple.

Pour l'instant, Olivaint était l'âme de la *Conférence*; c'est lui qui lui donnait sa vie, disons même sa fougue, car dans ce milieu tout était jeune et enthousiaste, on ne reculait point devant le sacrifice et sur ce point comme sur tous les autres, Olivaint était le premier à prêcher l'exemple. Dans ses relations avec le monde, il avait rencontré une jeune fille, la sœur d'un de ses amis, à qui il n'avait fait aucune confidence, mais qui avait pu lire dans ses yeux l'affection pure qu'elle inspirait. Après sa conversion, Olivaint crut que Dieu réclamait de lui tout son cœur, et il immola son amour, non sans quelques larmes versées dans le secret.

C'était la meilleure marque de la grande vocation qui lui était réservée; aussi, quand un jour il apprit que l'illustre Lacordaire, revenant de Rome, annonçait le projet de rétablir l'Ordre de Saint-Dominique et demandait des collaborateurs, son cœur frémit à cette pensée, et, tout heureux, il alla s'offrir à celui qu'il appelait déjà le père de son âme.

Un de ses amis, épris du même enthousiasme, voua sa vie à cette œuvre, et bientôt il fut arrêté avec le fondateur que Pierre Olivaint et Hippolyte Réquédat seraient les premiers novices de l'Ordre nouveau. Mais le normalien s'était donné sans consulter personne.

Pouvait-il, lui, l'aîné de la famille, abandonner ainsi sa mère, sa sœur, son jeune frère?..... Si son cœur n'eût suffi pour lui rappeler ces obligations, ses amis se seraient chargés d'évoquer des obstacles aussi sérieux à ce qu'ils appelaient une folie.

Cependant, Olivaint, étouffant toutes les voix de la chair, voulait poursuivre le sacrifice et marcher sur son cœur pour aller jusqu'à Dieu. Mais il n'y avait pas que le sien qui saignât; ne se sentant pas le courage de prévenir Mme Olivaint, il avait chargé de ce soin un des intimes de la maison, et, à la première ouverture, la veuve infortunée avait poussé un cri de révolte qui faisait pressentir un désespoir qu'elle ne surmonterait jamais.

Et Olivaint en était là, n'osant encore aborder la terrible question avec celle qu'il aimait tant; il le fallut cependant, car il avait besoin avant d'agir d'un éclaircissement complet sur l'état matériel de la famille. Avec une réserve digne d'admiration, la veuve n'avait pas encore révélé à ses enfants le complet état de gêne dans lequel l'avait plongée la mort de son mari; jamais elle ne leur avait avoué comment, un à un, les bijoux de famille, les meubles de valeur avaient quitté la maison pour fournir des ressources indispensables à l'éducation de Pierre, de son frère et de sa sœur.

Olivaint entendit cet aveu le cœur broyé, dans une scène de larmes impossible à décrire, et cependant il ne voulut pas céder à un attendrissement qu'il croyait trop humain. Sa mère se retira donc sans rien obtenir de lui, et le laissa seul à ses réflexions, mais aussi à ses prières; car le jeune homme supplia Dieu une dernière fois de l'éclairer dans cette crise difficile, s'abandonnant entièrement à sa volonté, et ce n'est qu'après une supplication des plus ferventes qu'il se leva et alla se jeter au cou de Mme Olivaint pour lui dire qu'il restait avec elle, au moins tant que sa présence lui serait indispensable.....

La lutte était donc terminée, mais l'as-

pirant dominicain se considérait comme un vaincu, et il ne savait en quels termes annoncer sa défaite au P. Lacordaire. Enfin, il prit la plume et, après lui avoir fait connaître l'état précaire des siens, il ajouta :

Si je pars, ma mère sera obligée de se mettre au service des autres malgré son âge et sa faiblesse. J'ai cédé en apprenant tout cela, non pas avec l'effusion de la piété filiale, mais après deux heures de réflexions froides. J'ai pensé qu'il était de mon devoir de rester et cependant je pensais aussi qu'il était de mon devoir de partir.

Ainsi se termina cette première phase de la vocation d'Olivaint : Lacordaire lui écrivit pour approuver sa décision, et Hippolyte Réquédat fut chargé par son ami de le remplacer près de l'illustre Dominicain.

III. CARRIÈRE DANS LE MONDE — GRENOBLE, PARIS, MONTMIRAIL

Dans la lutte avec son fils, Mme Olivaint n'avait pas remporté une victoire définitive ; elle n'avait obtenu, et d'ailleurs réclamé qu'un sursis, et le jeune homme se promettait bien de hâter, par toutes ses démarches, le jour où il pourrait répondre sans entraves à l'appel de Dieu.

Dans ce but, il chercha le moyen de subvenir aux besoins de sa famille, et sollicita la place de professeur à laquelle lui donnaient droit ses trois années d'école. Il fut donc envoyé au lycée de Grenoble pour y enseigner l'histoire.

C'était le pain assuré, mais aussi c'était le premier adieu à une mère qui ne le retrouvait que pour le perdre de nouveau ; c'était l'adieu suprême à une sœur tendrement aimée qu'il ne devait plus revoir ; c'était enfin l'adieu momentané à Paris, au Paris catholique et aux œuvres qui, déjà, étaient nécessaires à l'âme d'Olivaint. A ses amis si sympathiques, si dévoués, avec lesquels il avait passé toutes ses belles années de jeunesse, allait succéder la foule étrangère, inconnue.

Dans sa nouvelle résidence, Olivaint eut pourtant le bonheur de découvrir une excellente personne qui lui fournit une chambre dans sa demeure et veilla sur lui comme sur un fils : puis il trouva dans son directeur de conscience un ami dont les conseils lui furent précieux.

Sous cette égide, le professeur poursuivit à Grenoble cette vie commencée à Paris, et qui, dans sa pensée, devait le préparer au noviciat de Saint-Dominique. Après avoir assisté chaque dimanche aux offices de la chapelle du lycée pour donner l'exemple à ses élèves ; après avoir reçu, en leur présence également, le Dieu de l'Eucharistie, Olivaint se réservait pour le reste de la semaine une pieuse chapelle où il faisait ses dévotions tout à loisir.

Pendant cet hiver qu'il passa à Grenoble, il eut la joie d'entendre une parole amie, une parole qui lui rappelait des moments bien doux et qui était comme un écho de ce Paris qu'il avait quitté. Le P. de Ravignan y vint prêcher une station et retrouva avec bonheur son cher converti. Son séjour fut l'occasion de la fondation d'une Conférence de Saint-Vincent de Paul à l'établissement de laquelle Olivaint prit la plus grande part. Après en avoir été le véritable fondateur et la cheville ouvrière, il s'effaça, pour donner les places honorables à des gens plus expérimentés et rentra dans le rang avec une humilité vraiment touchante.

Cette œuvre était à peine constituée quand l'épreuve vint déjà assaillir le pauvre exilé : sa santé, devenue de plus en plus chétive, lui donnait l'appréhension d'être obligé de suspendre son cours et de rentrer à Paris. Mais ce retour fut hâté par une cause plus triste : Nathalie, la sœur tant aimée, se mourait, ce n'était plus qu'une question d'heures. Olivaint arriva trop tard pour assister aux derniers moments.

Craignant de perdre deux enfants au lieu d'un, Mme Olivaint ne voulut pas laisser son fils retourner à Grenoble ; la Providence s'en mêlant, il trouva une situation équivalente à Paris même, au collège Bourbon, et passa ainsi une année heureuse tout près de cette mère qui avait tant besoin de consolation.

Olivaint reprit donc sa vie d'autrefois, au milieu de ses amis et ses œuvres.

Non content de retrouver sa chère Conférence de Saint-Médard, il en fondait une nouvelle sur la paroisse de Saint-Vincent de Paul, acceptait d'en être le premier secrétaire et bientôt le président, à la plus grande satisfaction de tous les membres. A la même heure, il consacrait ses soins à un patronage de jeunes apprentis et aux réunions charitables de la Société de Saint-François Xavier.

Mais, cependant, le professeur zélé voyait s'écouler sa jeunesse sans pouvoir réaliser le rêve de sa vocation, toujours vivante au fond de son âme. L'obstacle se dressait aussi réel, et les appointements d'Olivaint ne pouvaient suffire à assurer l'avenir des siens : chaque jour cependant montait vers le ciel une prière à cet effet.

Dans le courant de l'année 1841, ses vœux semblèrent recevoir une réalisation : M. le duc de la Rochefoucauld-Liancourt le priait d'accepter les fonctions de précepteur de son fils, et consentait en retour à assurer par une rente viagère l'existence de Mme Olivaint. Nulle combinaison ne pouvait mieux répondre à l'attente du jeune homme. Aussi ce fut avec enthousiasme qu'il renonça à une situation honorable et indépendante, pour aller consacrer tous ses soins à l'éducation d'un enfant de douze ans. C'étaient trois années sacrifiées peut-être, mais aussi c'était la fin des incertitudes et le moyen de répondre à l'appel divin.

Olivaint partit donc le cœur joyeux pour le château de Montmirail où habitait la noble famille des la Rochefoucauld-Liancourt, et où l'avaient précédé dans les mêmes fonctions de précepteur des hommes comme saint Vincent de Paul et l'abbé Legris-Duval. Retiré dans la même chambre qu'avaient occupée ces saints personnages, le nouveau maître s'aida puissamment de ces grands souvenirs pour accomplir sa tâche.

Au reste, les inconvénients inséparables de sa situation lui furent adoucis par l'aménité des égards qu'il rencontra dans la famille chrétienne qui le recevait à son foyer. L'élève lui-même s'efforça de répondre pleinement à la direction qui lui était donnée, et Olivaint eut à passer dans ce séjour trois années heureuses.

Il les employa à la formation toujours délicate d'une âme d'enfant, dans laquelle il déposa les germes d'une science sûre, mais aussi d'une piété solide, ce qui faisait dire, plus tard, aux habitants de Montmirail, que, dès cette époque, M. Olivaint et son élève menaient une véritable existence de Jésuites.

Aussi, le précepteur du château ne tarda pas à être connu et apprécié, comme un homme exemplaire. Il devint l'auxiliaire du clergé pour la conversion des malades en danger de mort, et son zèle fut récompensé en ces circonstances par des succès vraiment surprenants.

IV. ENTRÉE EN RELIGION — MOTIFS NOVICIAT — SCOLASTICAT

Ces efforts de zèle annonçaient une vocation de plus en plus assurée, et le moment était venu où Olivaint allait pouvoir réaliser le rêve caressé depuis longtemps. L'éducation de Georges de la Rochefoucauld touchait à son terme et rendait le précepteur à la liberté.

Le premier usage qu'il en fit fut de consacrer par l'épreuve de l'agrégation une science qui lui permettrait de rendre dans l'Église comme dans l'Université des services signalés : il soutint ses thèses avec le plus brillant succès, fut reçu le premier et se retira avec les félicitations du président, M. Saint-Marc-Girardin : « Monsieur, lui dit-il, nous venons d'entendre la vertu plaider la cause de la vertu. »

La leçon d'histoire avait, en effet, pour sujet le pape Grégoire VII, et l'agrégé y avait trouvé une nouvelle occasion de servir brillamment la religion catholique. Tel fut, on peut le dire, l'adieu suprême d'Olivaint à ce milieu universitaire dans lequel il avait passé sa vie jusqu'alors; rien désormais ne le retenant plus dans le monde, il alla frapper à la porte du noviciat des Jésuites.

Des Jésuites....., mais quoi! il semble que naguère une autre voix l'appelait ailleurs. Comment se fait-il que celui qui avait versé tant de larmes en se voyant fermer l'accès de l'Ordre de Saint-Dominique oubliât ses désirs d'antan et choisît un autre sentier? Les voies de Dieu sont impénétrables, et Olivaint, qui avait tant lutté pour être Dominicain, six ans plus tard, se faisait Jésuite.

Que s'était-il donc passé? Sans doute. le jeune professeur avait pu réfléchir, et se dire que ses études historiques le mettaient à même de rendre plus de services dans la Compagnie de Jésus, qui comptait de nombreux collèges et qui se dressait en face de l'Université comme une fière rivale. Mais un autre motif — plus déterminant — le pressait d'agir.

On était en 1845: depuis quelques mois, sinon quelques années, l'incrédulité redoublait d'attaques contre l'Église et, pour dissimuler ses coups plus à l'aise, feignait de n'en vouloir qu'à un seul corps. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les persécuteurs de la religion cachent sous des dehors hypocrites leurs perfides menées.

Les Jésuites eurent toute sorte d'ennemis, et pendant que la presse s'agitait sous les pamphlets de plumitifs sans nom, la grande campagne était menée par les professeurs du Collège de France, les Quinet et les Michelet.

Celui-ci, jadis le maître préféré d'Olivaint, descendait des hauteurs sereines où il avait transporté l'histoire et la poésie, pour se faire l'adversaire déclaré du catholicisme et le calomniateur de la Compagnie de Jésus. Quinet y mettait encore plus de cynisme, et annonçait à ses auditeurs des révélations sensationnelles sur la fameuse inquisition espagnole. Au jour dit, la jeunesse se rendait en foule, mais au premier rang se trouvaient des étudiants catholiques qu'Olivaint avait recrutés et qui étaient venus se placer fièrement en face du professeur.

Celui-ci les connaissait et il n'en fallut pas davantage pour troubler son courage; craignant des protestations qui eussent pu faire échec à sa science, il entama gravement un sujet moins discuté : c'est ainsi que la présence du futur Jésuite et de ses amis avait suffi pour faire reculer le sectaire.

Mais la lutte avait déjà franchi le seuil de nos assemblées politiques. A la Chambre des pairs, Cousin ; à la Chambre des députés, Thiers (1) se faisaient les défenseurs de cette persécution haineuse, et réclamaient énergiquement la proscription des disciples de Loyola.

Même dans les rangs des catholiques, faut-il le dire, il se trouve à ces heures critiques, alors comme aujourd'hui, des pusillanimes ou de peu clairvoyants, qui croient et proclament qu'il faut savoir faire des sacrifices et livrer un membre pour sauver le corps entier. Sous prétexte de ne pas attirer les coups de l'ennemi sur les autres Congrégations, beaucoup trouvaient prudent de ne pas trop défendre les Jésuites.

Olivaint ne fut pas de ceux-là, il trouva plus généreux de prendre rang parmi les hommes qui criaient bien fort à l'injustice et montraient bravement leur sympathie aux persécutés. Non content de leur prodiguer les témoignages d'estime et d'admiration, il se mit au premier rang de toutes les manifestations en leur faveur, les défendit contre toutes les attaques à sa portée, étudia leur passé, le fit connaître et sentit bientôt sourdre en lui un attrait irrésistible pour cette Compagnie de Jésus à laquelle il n'avait jamais songé jusqu'alors.

A partir de ce jour, la vie d'Olivaint était orientée, et on peut dire que c'est l'attrait de la persécution qui fit de lui un Jésuite : « C'est le poste à tenir, dit-il, puisqu'il est attaqué; ce sont nos adversaires qui nous indiquent eux-mêmes le point à défendre. » Fort de cette pensée, le jeune homme résolut de faire de son entrée en religion une protestation à sa manière. Avouons qu'il n'en est pas de plus complète. Il se promit donc de franchir les portes du noviciat le jour même où l'exil serait décrété contre la Compagnie de Jésus.

(1) Voir *Contemporains*, Thiers. n° 19.

Olivaint tint parole, et, le 2 mai 1845, à l'heure où se déchaînait sur la célèbre Société l'orage parlementaire, il entrait au noviciat. Mais, pour soutenir jusqu'au bout ce rôle de victime, un grand sacrifice lui restait encore à accomplir. Il lui fallait opérer définitivement cette séparation complète d'avec sa mère, devant laquelle jadis tous ses projets avaient échoué.

Sans doute, maintenant, un grand obstacle était levé : le postulant n'avait rien à craindre pour le sort matériel des siens ; mais le pauvre cœur maternel, pas encore fortifié par les grâces d'une religion suffisamment éclairée, défaillait à la seule idée de se voir ravir un fils auquel étaient promises toutes les espérances de l'avenir.

Elle céda enfin et laissa s'échapper son enfant plutôt qu'elle ne le donna. Le 2 mai, aux premières heures du jour, Olivaint frappait à la porte de la maison des Jésuites, rue des Postes. Avant de pénétrer, il put lire cette affiche qui venait d'y être apposée : « Mort aux Jésuites!.... Avant huit jours, ils rôtiront et nous leur ferons gagner le ciel par le martyre..... »

Cette menace produisit-elle quelque effet sur le futur novice; nous l'ignorons, mais Louis Veuillot (1), qui le rencontra, écrivait :

> Olivaint avait l'air joyeux. Je lui demandai où il allait d'un pas si allègre. « Aux Jésuites, me dit-il. C'est là qu'il faut aller. M. Thiers m'a indiqué mon chemin. J'entre aujourd'hui. »

Deux heures plus tard, le novice prenait la voiture pour Laval et lançait à ses amis cet adieu retentissant comme une sonnerie de clairon : « Vive la Compagnie de Jésus! Elle s'en va, donc c'est le bon moment pour y entrer. »

La vie du noviciat, chez les Jésuites comme ailleurs, c'est la vie de silence et d'oubli du monde; elle n'a donc pas besoin d'être racontée. Pierre Olivaint s'y livra tout entier, sans d'autre retour sur le passé que l'inquiétude de cette bonne mère qu'il savait si seule et malheureusement encore loin de Dieu.

(1) Voir *Contemporains*, Louis Veuillot, n° 59

Trois ans s'écoulèrent ainsi, à Laval d'abord, puis à Vannes, quand les tracasseries du pouvoir trouvèrent que le noviciat de Laval était trop nombreux. Aux exercices du noviciat succédèrent les études du scolasticat qui se terminèrent par cette éminente dignité du sacerdoce, dans laquelle le Maître transfère à son disciple tous ses pouvoirs. Le P. Olivaint fut ordonné prêtre le 21 septembre 1850; il était sacré pour la lutte qu'il allait affronter sur un vaste théâtre.

V. LE COLLÈGE VAUGIRARD — LE PROFESSEUR — LE RECTEUR — PRINCIPES D'ÉDUCATION

C'est en plein Paris, dans ce Paris qu'il aimait, où il était né et où il devait mourir, que le P. Olivaint se trouvait dans son milieu. Ses supérieurs le comprirent, et, après quelques mois d'essai à Brugelette en Belgique, ils lui assignaient le poste de professeur d'histoire à Vaugirard.

Nulle fonction ne pouvait mieux lui convenir et le professeur allait se livrer à sa tâche avec ardeur et succès : tout, du reste, l'y portait. Vaugirard était une création et cependant le collège avait un passé. Créé par des hommes zélés, il avait acquis, sous l'habile direction de l'abbé Poiloup, une réputation justement méritée, et au lendemain du vote de la loi de 1850, le pieux directeur, obligé de se démettre de sa charge, ne voyait pas de meilleur avenir pour son œuvre que de la confier à la Compagnie de Jésus.

Naturellement, les Jésuites acceptèrent avec enthousiasme une proposition qui leur offrait la plus belle situation qu'ils pouvaient rêver; le 19 octobre 1852, ils prenaient donc possession du collège, et le P. Olivaint, qui n'en était pas le directeur, mais dont on sentait déjà la supériorité, prononçait le discours d'ouverture devant plusieurs centaines de jeunes gens accourus au premier appel.

Pendant cinq ans, le Père resta chargé du cours d'histoire, pour lequel tout son

passé l'avait si bien préparé; il remplit ces fonctions avec le talent dont il avait fait l'apprentissage au lycée de Grenoble et au collège Bourbon, et avec le zèle puisé aux sources de sa nouvelle vocation. Des hommes éminents qui eurent le bonheur d'être ses élèves ont gardé le souvenir de cet enseignement d'une portée si haute et si intéressante, et se sont plu à rendre hommage au mérite de leur ancien maître.

Il apportait dans son enseignement une sorte de passion, et son cœur souffrit vraiment, le jour où ses supérieurs l'arrachèrent à ses fonctions pour le charger de l'administration du collège. Le poste de recteur de Vaugirard était contraire à ses goûts, mais non à ses aptitudes, et il dut obéir puisque aussi bien il s'était fait Jésuite pour cela. Voici comment il apprit sa nomination à l'un de ses amis :

..... Je dois en prendre mon parti. Mais c'est maintenant qu'il faut songer plus que jamais à se sanctifier. J'ai tout remis déjà entre les mains de Jésus. Jésus dans le tabernacle sera le vrai recteur qui soutiendra, qui consolera l'autre, qui le grondera bien aussi quelquefois : il y a tant de *boulettes* à faire, et, en ce genre, je manque si peu mon coup!

Le recteur d'une maison aussi importante rencontre, en effet, plus d'une difficulté dont il ne peut se tirer toujours à la satisfaction de tous; disons même que le P. Olivaint apportait à sa nouvelle tâche une énergie et une activité qui lui donnaient au premier abord l'aspect d'un maître sévère; ce n'était qu'après l'impression première qu'on devait le croire le meilleur des pères.

Désirant mettre son collège au niveau des plus célèbres de l'Université, le nouveau recteur n'épargna rien pour donner aux études une forte impulsion : il y réussit, et ses rivaux ne lui ont pas marchandé les éloges. Au témoignage de Saint-Marc-Girardin, d'Egger, de Patin, de Wallon, de Saisset, de Victor Leclerc, il fut l'heureux défenseur des humanités.

Allons, disait-il à ses élèves après un succès, allons, voilà que notre marque devient bien cotée en Sorbonne. Notre étiquette commence à se faire lire; on nous compte pour quelque chose. Nous ne sommes qu'un petit nombre, mais travaillons, distinguons-nous; il y va de l'honneur de l'Église.

Ces succès, le recteur ne les obtenait que par une rigueur inflexible du règlement; il organisait les programmes, fixait le temps à y consacrer et ne permettait pas qu'il y fût dérogé d'un iota. Aussi il fallait entendre avec quelle énergie le P. Olivaint rappelait à ses grands élèves la loi du travail. Il se chargeait, du reste, d'en donner lui-même l'entraînant exemple.

Levé à la première heure du jour, couché le dernier, on le trouvait à tous les endroits d'exercice, et chaque élève, on peut dire, le rencontrait sur son chemin.

Il allait toujours à grands pas, toujours se hâtant, escaladant les escaliers comme un soldat qui monte à l'assaut; il était le premier à rire de ce léger défaut et essayait parfois de s'en corriger. Un jour il arrête un jeune professeur en retard pour sa classe et en train de regagner le temps perdu : « Oh! mon Dieu, comme vous allez vite, lui dit-il, je ne vous reconnaissais pas; tout d'abord, j'ai cru que c'était moi. » Une autre fois il emjambe d'un seul pas les trois marches d'un perron, et s'apercevant que cette précipitation peut être contraire à la gravité ecclésiastique, il s'impose la pénitence de redescendre et de monter lentement les degrés un à un.

C'est ainsi que cet homme de discipline commençait par exiger de lui, au centuple, ce qu'il voulait obtenir des autres : cette activité fébrile usait un corps dont la santé avait toujours été débile. Chaque soir, au dire du Frère infirmier, il entrait dans sa chambre et se jetait sur son lit, épuisé par la fatigue; les nuits étaient souvent si douloureuses qu'il ne pensait pas pouvoir se lever à l'heure du réveil, et cependant on le trouvait invariablement à l'autel à 5 h. 1/2.

Ce résultat était la conséquence d'une force rare de volonté, car c'est là le côté le plus brillant du P. Olivaint. Ce Jésuite avait une énergie de fer, et, avec son grand sens d'éducateur, s'il cherchait à former des

humanistes, il voulait avant tout élever des hommes et former des caractères.

Dans ce but il cherchait par tous les moyens à s'emparer de l'esprit de ses jeunes auditeurs, et il arrivait à exercer sur la plupart d'entre eux une influence à laquelle ils ne pouvaient se soustraire.

C'était souvent ceux qui semblaient les plus rebelles qui subissaient cet heureux ascendant, et le recteur usait avec ces fortes têtes de la plus grande franchise. Un jour qu'il a surpris sur son compte les propos les plus malveillants de la part d'un de ces indisciplinés, il lui demande à brûle-pourpoint : « Mon ami, pensez-vous réellement tout le mal que vous venez de dire de moi? » Par forfanterie, l'élève répond immédiatement : « Oui, mon Père. — Eh bien ! mon cher enfant, lui dit le P. Olivaint en l'embrassant, une autre fois, quand vous ne serez pas content de moi, vous viendrez me le dire à l'oreille, mais ne le criez pas si haut, car le P. préfet serait obligé de vous punir. »

A partir de ce moment, le jeune rebelle eut tellement honte de sa conduite et fut si touché de la bonté de son supérieur qu'il lui voua une estime et une affection qui se prolongèrent bien longtemps après sa sortie du collège. Il aimait plus tard à venir lui demander conseil dans tout ce qui l'embarrassait.

De ce genre d'élèves plus turbulents, le recteur concevait habituellement les meilleures espérances, et un jour qu'on lui parlait d'un jeune mutin qui ne répondait à toutes les observations que par des colères et des trépignements : « Mais c'est très bien, repartit le P. Olivaint, ne savez-vous pas que c'est par les pieds que les enfants prouvent qu'ils ont de la tête? »

VI. LA RUE DE SÈVRES — L'ANNÉE TERRIBLE — TROUBLES DE LA COMMUNE — ARRESTATIONS DES PP. DUCOUDRAY, CLERC ET DE BENGY — ARRESTATION DES PP. OLIVAINT ET CAUBERT — LE DÉPOT DE LA PRÉFECTURE DE POLICE

Il n'y a peut-être aucune œuvre qui use plus vite l'ouvrier que celle de l'éducation dans les conditions où l'exerçait le P. Olivaint. Cette direction intense de l'esprit et du cœur de cette bouillante jeunesse l'amena, au bout de treize années de séjour à Vaugirard, à l'obligation d'accepter des fonctions plus compatibles avec le calme que sa santé réclamait. Quittant, non sans regret, son cher collège, il alla prendre à la rue de Sèvres la place de supérieur, occupée auparavant par le P. de Pontlevoy.

Comparée avec l'existence de Vaugirard, cette situation était calme, mais dans cette tranquillité, que de labeurs encore. Aux âmes simples des enfants avaient succédé les jeunes gens, présomptueux étudiants de l'Université, dont la Congrégation avait son siège rue de Sèvres, et pour lesquels il composa ces précieux « Conseils aux jeunes gens », qui ont été recueillis depuis comme un trésor (1). A la direction des étudiants se joignait celle, plus complexe, des pères et surtout des mères de famille; les exhortations à ses élèves étaient remplacées par des séries de retraites aux dames du monde et aux communautés religieuses, et partout, avec une aisance peu calculée, mais aussi avec une conviction puissante, le P. Olivaint allait porter sa parole — sinon élégante — toujours originale et pratique.

Par cette arme il fit des conquêtes dont la plus célèbre fut la conversion du maréchal Randon (2). C'est dans ce ministère consolant que s'écoulèrent les cinq dernières années de la vie du supérieur de la rue de Sèvres. Avec 1870 arrivèrent les émotions terribles de l'invasion étrangère et de nos sanglantes défaites. La Compagnie de Jésus fournit quelques aumôniers à nos malheureux régiments; naturellement, avec son ardeur primesautière, le P. Olivaint demanda à être du nombre; il oubliait que cette mission était réservée à des forces plus jeunes.

Il s'en consola en faisant de sa maison une vaste ambulance où il répartit à chaque Père son poste d'infirmier, et put ainsi prendre sa part dans la lutte qui ensanglantait le territoire. Mais, à cette heure

(1) C'est en mémoire des années où il fut directeur de la Congrégation des jeunes gens que la conférence Olivaint, née de cette Congrégation, a pris son **nom** pour égide.

(2) Voir le numéro 72 des *Contemporains*.

néfaste, le danger ne venait pas seulement des Prussiens; la révolution qui épie tous les moments de trouble pour agir se dressait déjà menaçante.

Le P. Olivaint ne se fit à ce sujet aucune illusion : on peut dire qu'en toute cette époque un pressentiment infaillible le guida. Dès le 11 août 1870, il déclare à un ami qu'il s'attend à un terrible bouleversement: « On va s'attaquer aux maisons religieuses, dit-il, on commencera par les nôtres, on viendra ici même. On nous trouvera tous, chacun à son poste, moi comme les autres, bien entendu. » Hélas! cette prévision devait s'accomplir de point en point.

Et quand eut sonné l'heure du sacrifice, et que Paris vaincu fut la proie de l'émeute, il n'en redit pas avec moins d'assurance le rôle personnel qu'il allait jouer dans cette terrible tragédie. C'était le 26 mars, le dimanche de la Passion, huit jours avant son arrestation, il prêchait au couvent des Oiseaux et commentait cette gracieuse parole de l'Évangile : « Pas un cheveu ne tombera de votre tête sans la permission du Père céleste. » Tout à coup il s'interrompt :

Vous me direz, il ne s'agit pas d'un cheveu seulement, mais peut-être de la tête. Eh bien! si la tête tombe, ce sera avec la permission et la grâce du Père céleste. Et, le visage radieux, il poursuit : « Quelle faveur ce serait!.... Voyez les apôtres. Ils allaient, transportés de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus : *ibant gaudentes*. Soyons, nous aussi, généreux et prêts au sacrifice. Il faut du sang pur à la France pour la régénérer; mais qui de nous sera jugé digne de verser le sien? Si nous sommes choisis, quelle grâce! »

Le même jour, de retour à la rue de Sèvres, il annonçait « qu'il fallait s'attendre à servir de victimes ». Et il donnait des indications pour le jour du danger. Le 2 avril, il reçoit avis qu'une perquisition est prochaine. Le surlendemain, on apprend, en effet, qu'à Sainte-Geneviève, école tenue également par les Jésuites, huit Pères viennent d'être arrêtés. Le même jour a vu l'arrestation de Mgr Darboy, de M. Deguerry (1), curé de la Madeleine, et du président Bonjean (1). A la rue de Sèvres, le tour ne peut pas tarder, et, en effet, le P. Olivaint est bientôt prévenu de la visite des communards pour le soir.

Il avait été convenu d'abord avec le P. provincial que la maison de la rue de Sèvres resterait à la garde des PP. Bazin et Lefebvre, et que le P. Olivaint gagnerait Versailles ; mais quand le supérieur eut reçu l'avis du danger imminent qui menaçait les siens, il ne put se résoudre à cette combinaison et dit au P. Bazin : « Mon Père, c'est moi qui suis le supérieur, c'est donc à moi de rester et je vous donne l'ordre de partir. »

La journée se passe, occupée aux dernières dispositions que viennent seuls interrompre d'heure en heure les avis pressants de fuir. A tous le P. Olivaint répond : « C'est moi le capitaine, c'est à moi de rester. » Et il se promène à grands pas dans le corridor du rez-de-chaussée, disant son bréviaire et attendant la fatale visite.

A 7 heures cependant, rien ne paraît encore; le moment de la collation de Carême arrive et on se rend au réfectoire. Les Pères y sont depuis quelques minutes à peine, qu'on vient annoncer la présence des envoyés de la Commune. Ils sont là une centaine d'hommes de mauvaise mine, commandés par le médecin Goupil et le dentiste Lagrange, faisant les fonctions de commissaire du quartier.

Le citoyen Goupil décline ses titres et notifie l'objet de sa mission, qui est de fouiller la maison et de chercher les armes qui y sont cachées. Naturellement, les dénégations du supérieur ne sont pas écoutées, et, sous les ordres de Lagrange, les perquisitions commencent.

On parcourt la chapelle, la bibliothèque, les chambres, le réfectoire où les envahisseurs s'administrent la légère collation servie aux Pères et laissée intacte.

On arrive à l'économat, et voilà les communards en face de la caisse, l'objet capital de leurs re-

(1) Voir *Contemporains*, Deguerry, n° 273; Bonjean, n° 201.

cherches. — Où est la clé? s'écrie Lagrange.

— Je n'en sais rien, répond tranquillement le P. Olivaint. Le P. procureur n'est pas ici.

Cette réponse calme est accueillie par une tempête d'imprécations : 50 voix à la fois réclament le procureur et sa clé : force est d'aller chercher le P. Caubert, qui s'est réfugié, par ordre, dans une maison voisine. Le P. procureur arrive, ouvre sa caisse; elle ne contient absolument rien : les dépenses du siège ont tout épuisé, et le P. Olivaint a remis au P. Bazin les 200 francs qui restaient.

Ces explications suscitent des bordées d'injures, et, pour calmer son dépit, Lagrange s'écrie : — Nous sommes volés; mais ce sont là ruses de Jésuites dont vous aurez à répondre. Puisqu'il en est ainsi, Monsieur le supérieur et Monsieur le procureur, je vous arrête tous les deux, et suivez-nous à la Préfecture de police.

— Nous vous suivons, répond la voix ferme du P. Olivaint, et il ne réclame qu'une minute pour monter dans sa chambre et prendre son bréviaire.

Quand il redescend — toujours sous la garde des fédérés, — il retrouve au parloir le P. Caubert qui déjà commence, dans la prière, son rôle de victime, et le P. Lefebvre qui supplie en vain Lagrange de l'emmener, lui aussi.

Sa demande est brutalement repoussée, et le cortège déjà s'ébranle pour rejoindre à pied la préfecture de police. Sur le seuil de la porte, il se trouve quelques amis courageux auxquels le P. Olivaint adresse une dernière parole et un dernier regard, et bientôt les victimes sont entraînées.

Il est 11 h. 1/2 du soir; la route est longue et pénible. Le P. Olivaint, qui n'a rien pris depuis douze heures et qui est brisé par l'émotion de cette scène douloureuse, faiblit un instant dans sa marche; il lui faut le bras d'un garde pour se soutenir. On arrive enfin au dépôt de la préfecture de police et les deux prisonniers sont enfermés dans des cellules séparées. Ainsi s'acheva la première journée d'une tragédie qui devait durer deux mois.

Le lendemain, 5 avril, qui était en même temps le Mercredi-Saint, le P. Olivaint et le P. Caubert eurent la joie de s'entrevoir un instant au greffe et d'y retrouver leurs compagnons de martyre, arrêtés les premiers. Là, en effet, se trouvaient les PP. Ducoudray, Clerc et de Bengy qui avaient précédé leurs frères de quelques heures dans cette voie douloureuse.

Arrêtons-nous un instant pour montrer combien, à l'exemple du P. Olivaint, les quatre victimes choisies avec lui étaient dignes du sort glorieux qui les attendait.

Le P. Léon Ducoudray était né à Laval en 1827 et avait eu la bonne fortune de faire la plus grande partie de ses études au Séminaire de Paris sous la direction de Mgr Dupanloup. Après avoir suivi les cours de droit et conquis le grade de docteur, il s'était donné à la Compagnie de Jésus qui en avait fait un préfet d'études à l'école Sainte-Geneviève et plus tard le recteur de cette même institution.

Il s'y trouvait encore quand, dans la nuit du Lundi au Mardi-Saint, 4 avril, l'école fut cernée par un bataillon de fédérés. Tout le monde, dans la maison, dormait d'un profond sommeil, et il fallut quelque temps pour aller chercher les clés chez le Père recteur et introduire ces hôtes étranges. Ce répit avait encore excité leur rage, et quand le P. Ducoudray arriva au parloir, il eut à essuyer les injures et la colère du commandant qui le déclara prisonnier.

Comme à la rue de Sèvres, les perquisitions avaient été longues; elles durèrent toute la nuit et aboutirent à l'arrestation de huit Pères, de quatre Frères et de sept domestiques. Par son admirable sang-froid, le P. Ducoudray désarmait ces brigands : « Quel homme! disait ensuite l'un d'entre eux, quelle énergie de caractère! »

Le P. Jean Caubert, procureur de la rue de Sèvres, était le plus âgé des cinq prisonniers. Né à Paris, en l'année 1811, il y avait fait de bonnes études et avait plaidé pendant sept ans au palais de Justice avant d'entrer chez les Jésuites. Successivement employé comme confesseur ou procureur à Blois, à Sainte-Geneviève, il était à la rue de Sèvres depuis dix ans, quand arriva l'heure du martyre. Réfugié, par l'ordre de ses supérieurs, dans une maison voisine, il eût, sans doute, échappé aux poursuites, sans l'appel du P. Olivaint lui faisant demander la clé de sa caisse.

La clé, il ne l'avait pas, il l'avait laissée à l'économat et eût pu se contenter de dire où elle était. Il ne crut pas que c'était digne; son supérieur parlait, il se rendit à

cette voix aimée, dût-il payer de sa tête cette démarche de l'obéissance. Admirable exemple qui seul eût suffi pour le rendre digne du martyre!

Né à Paris en 1819, le P. Alexis Clerc était passé par le collège Henri IV, puis par l'École polytechnique, qu'il avait quittée pour servir pendant treize ans dans la marine française. Il était lieutenant de vaisseau quand il renonça au monde pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Presque toute sa vie religieuse se passa à Sainte-Geneviève où il devint l'auxiliaire précieux du P. Ducoudray : cette amitié lui valut de partager la cellule de son supérieur et aussi son martyre.

La dernière des cinq victimes, Anatole de Bengy, naquit à Bourges en 1824 et passa toute sa vie chez les Jésuites, soit comme élève, soit comme novice, soit enfin comme professeur. Au moment de la guerre de Crimée, il avait demandé à faire partie de l'expédition en qualité d'aumônier et avait suivi nos régiments sur le champ de bataille : en 1870, il reprit ces mêmes fonctions; c'est dire combien peu il avait peur du danger et combien il était préparé à une fin sanglante.

Arrêté à Sainte-Geneviève avec les PP. Ducoudray et Clerc, il est interrogé à son tour :

— Quel est votre nom? lui demanda le président de ce singulier tribunal. — Anatole de Bengy. — C'est un nom, Monsieur, à vous faire couper le cou. — Oh! j'espère, répond tranquillement le Père, que ce n'est pas à cause de mon nom que vous me ferez couper le cou. — Et votre âge?.... — Quarante-sept ans. — Vous avez assez vécu.

C'est par des interrogatoires de ce genre que débuta la captivité des cinq victimes. Quand le P. Olivaint fut interpellé à son tour, il répondit d'une voix forte :

— Pierre Olivaint, prêtre et Jésuite.

C'était là, pour lui, ses deux seuls titres de gloire, les deux seuls qui lui valaient de souffrir : au reste, il se trouvait en bonne compagnie. Il est vrai que, dès le lendemain, Mgr Darboy, le président Bonjean, les PP. Ducoudray, Clerc et de Bengy quittèrent le dépôt pour être transférés à Mazas.

Mais les PP. Olivaint et Caubert restèrent au dépôt, tenus au secret le plus rigoureux. Ils en profitèrent l'un et l'autre pour commencer une retraite, la plus longue et la dernière de leur vie.

« J'attends plus de fruits de celle-là que de toutes les autres, écrivait le P. Olivaint au P. Lefebvre; car je crois vraiment qu'on prie moins bien rue de Sèvres qu'ici. » En même temps, pour tromper les longues heures de la solitude, le prisonnier réclamait des livres et la loupe dont ses mauvais yeux ne pouvaient se passer.

C'est ainsi que peu à peu toute une bibliothèque lui arriva et que son esprit put continuer cette activité dévorante qui l'avait toujours caractérisé.

Mais il y avait une privation qui les faisait cruellement souffrir, celle de ne pouvoir célébrer la Sainte Messe. Raoul Rigault, auprès de qui une démarche avait été tentée pour obtenir cette permission, s'était contenté de répondre : « Ils ont bien autre chose à faire. » La Providence permit cependant de tromper la surveillance de ces féroces geôliers; une femme charitable parvint le 13 avril à faire passer aux PP. Olivaint et Caubert quelques hosties enfermées dans une boîte de crème à triple fond.

Ce fut comme le viatique du voyage : le lendemain, les deux prisonniers étaient transférés à Mazas et remerciaient leurs amis des *provisions* envoyées la veille.

VII. MAZAS — LA ROQUETTE — MASSACRE DE LA ROQUETTE : MORT DES PP. DUCOUDRAY ET CLERC — MASSACRES DE LA RUE HAXO : MORT DES PP. OLIVAINT, CAUBERT ET DE BENGY

Avec Mazas commençait une réclusion encore plus sévère; c'était le régime cellulaire, c'est-à-dire l'isolement complet, presque l'ensevelissement vivant. Pendant les sept semaines que dura cette vie, les prisonniers se plongèrent de plus en plus dans la retraite et dans l'union à Dieu, comme en témoignent leurs lettres et leurs constantes demandes de livres de piété.

Sur leur tête le canon gronde, portant l'incendie et la ruine à toutes les extrémités de la capitale, mais l'âme de nos captifs reste aussi sereine que celle des premiers martyrs. « Jamais, écrit le P. Olivaint, jamais je n'aurais espéré que la retraite d'un mois me fût rendue, et voilà que je touche au terme. » Et le religieux réclame du gros fil et une grosse aiguille que puissent enfiler ses yeux presque aveugles, pour coudre les cahiers sur lesquels il consigne ses précieuses notes de retraite.

Il est une autre demande qu'il formule avec plus d'instance: ne pourrait-on pas recommencer bientôt l'introduction de la précieuse *boîte de crème?*..... Son désir fut satisfait, et une fois de plus, le Dieu de l'Eucharistie, toutes les précautions étant prises, pénétra dans la cellule des prisonniers.

Le P. Ducoudray eut même le bonheur, grâce à l'autorisation d'un membre de la Commune, à qui il avait jadis rendu service, d'être visité par l'un de ses Frères, un Jésuite, parfaitement déguisé, qui put lui serrer la main et le confesser.

Tels furent les seuls événements de cette période de Mazas, lorsque, le 22 mai, ordre arriva de transférer immédiatement à la prison de la Roquette les otages les plus importants. Une liste de 54 noms fut aussitôt dressée ; outre Mgr Darboy et M. Bonjean, elle comprenait 38 prêtres, dont le P. Olivaint, le P. Ducoudray, le P. Clerc, le P. Caubert et le P. de Bengy.

Il était 9 heures du soir quand les fatales charrettes sortirent de Mazas et traversèrent la foule des quartiers Saint-Antoine et de la Bastille, au milieu des cris de mort vociférés sur leur passage. Les otages furent reçus dans la cour de la grande Roquette par le directeur François, qui voulut — c'était son expression — se payer le plaisir de voir de près un Jésuite. « Tous les prêtres y passeront, s'écria-t-il avec furie, et ce n'est que justice: dire qu'il y a dix-huit siècles que ces gens-là nous embêtent!!! »

Le séjour à la Roquette équivalait à la condamnation à mort; cependant en un sens, il fut moins dur que le secret si rigoureux de Mazas; il y avait une heure de récréation commune, et avec quelle joie les otages purent s'embrasser, se féliciter, se confesser. Un témoin de ces heures émouvantes en a laissé le souvenir.

J'ai vu tous nos Pères et je leur ai parlé ; ils étaient calmes et souriants au soir de leur vie comme à l'aurore d'un beau jour. Le P. de Bengy n'avait rien perdu de son sang-froid et de sa gaieté; le P. Caubert, de son recueillement suave et modeste; le P. Clerc, de sa généreuse allégresse; le P. Ducoudray, de sa virilité simple et digne; le P. Olivaint, de sa vive énergie et de sa paix radieuse.

Hélas! le lendemain, 24 mai, devait sonner pour les premiers l'heure de la délivrance et du martyre. Une dernière fois, les prêtres s'étaient partagé entre eux quelques hosties qu'une personne dévouée leur avait apportées, et le jour s'achevait, quand les corridors de la prison furent envahis par une troupe d'hommes en armes : les bourreaux venaient chercher les victimes.

Aussitôt l'appel commença; un premier nom retentit : « Darboy! » dit une voix stridente. L'archevèque répondit : « Présent! » Et successivement furent appelés M. Bonjean, M. Deguerry, les PP. Ducoudray et Clerc, l'abbé Allard. En quelques minutes, le cortège fut formé. Quelques minutes après, on entendit deux feux de peloton suivis de quelques coups de fusil isolés. Et ce fut tout.

Les premières victimes avaient achevé de souffrir, et les survivants, dans leurs cellules, en attendant le même sort, réclamaient du ciel la force d'accomplir leur sacrifice.

Quand ils se retrouvèrent le lendemain à l'heure de la récréation, les visages étaient plus tristes, mais les cœurs aussi fermes.

Je m'entretins vingt minutes avec le P. Olivaint, écrit M. l'abbé Lamazou; frappé dans ses plus chères affections, il conservait encore sur les lèvres un gracieux sourire; je renonce à dépeindre sa figure et à reproduire sa conversation. Son visage avait quelque chose de vraiment idéal, et sa parole était celle d'un ange.

Cette récréation fut la dernière; le lendemain, 26 mai, sur les 4 heures du soir,

les hommes sinistres reparurent et réclamèrent 52 victimes.

Le premier nom appelé fut celui du P. Olivaint, puis aussitôt ceux des PP. Caubert et de Bengy. Les trois Jésuites prirent la tête du sinistre défilé auquel vinrent se joindre huit prêtres, puis des laïques, des gendarmes, un officier de paix et des ouvriers.

Le cortège s'ébranla par le boulevard Ménilmontant, d'abord au milieu d'un respectueux silence, mais à la rue de Puebla, une foule d'hommes et de femme ivres l'accueillit par des cris de mort. A la mairie du XXe arrondissement, la foule organisa une sorte de marche triomphale.

Une vivandière vêtue de rouge, le sabre à la main, s'avançait à cheval; après elle, tambours et clairons sonnaient la charge; un jeune homme de vingt ans à peine, sorte d'acrobate, dansait en jonglant avec son fusil. La foule armée pressait les otages; des femmes s'élançaient pour leur donner des coups de poing, des coups de griffes. « Ici, ici, criait-on, il faut les tuer ici! » La rue de Paris qu'on suivait est fort longue; ce fut vraiment pour les martyrs la voie douloureuse. Les soldats avaient une admirable contenance; derrière eux, à haute voix, les prêtres les exhortaient à bien mourir. Autour des victimes, on chantait, on dansait, on hurlait; on leur jetait des pierres et d'immondes projectiles. A la croix formée par l'intersection de la rue de Paris et de la rue Haxo, on eut quelque peine à se mettre d'accord sur le lieu de la sanglante exécution; enfin une voix cria : « Allons au secteur. » Cet avis fut immédiatement adopté.

En vain y eut-il un membre de la Commune, plus humain que les autres, qui essaya d'empêcher le massacre, mille voix s'élevèrent pour couvrir la sienne et commander l'exécution immédiate.

Les otages, entourés par la foule, se trouvaient acculés dans un espace carré séparé d'un jardin par un mur de peu d'élévation. On força les soldats à sauter par-dessus le petit mur « pour les tirer au vol », selon l'expression de leurs bourreaux. Ils obéirent, mais les prêtres refusèrent de se prêter à semblable comédie.

Pour la plupart, ils furent frappés en pleine poitrine, puis achevés à coups de fusil et de revolver ; enfin, pour terminer cette honteuse boucherie, les cadavres furent amoncelés et écrasés sous les pieds de cette horde de scélérats.

Quand, le surlendemain, des mains pieuses vinrent chercher les restes des martyrs, elles eurent peine à reconnaître les trois Jésuites : le P. Olivaint, frappé en plein cœur, avait la mâchoire brisée et la moitié du crâne emportée; du P. de Bengy il ne restait que le tronc; quant au P. Caubert, il était encore plus difficile de le reconnaître.

L'expiation était donc complète et le sacrifice achevé; les victimes étaient tombées le 26 mai, et, dès le lendemain, la Commune restait définitivement vaincue. Dieu avait agréé l'holocauste, et déjà, dans l'église du Gesù, une foule pieuse et recueillie se pressait autour des restes des cinq victimes.

Tous les cinq, ils dorment encore dans cette église; le P. Olivaint occupe la place d'honneur marquée par une inscription latine, et sur ce tombeau la piété des fidèles n'a jamais cessé de faire célébrer le Saint Sacrifice.

C'est que tous comprennent que ces tombes renferment cinq martyrs, cinq victimes glorieuses dont le sang intercède toujours en faveur de la France coupable.

LOUIS DUMOLIN.

Le Vivier.

BIBLIOGRAPHIE

P. C. CLAIR, *Pierre Olivaint.* — *R. P. Pierre Olivaint, Journal de ses retraites annuelles.* — 2 vol. — P. A. DE PONTLEVOY, *Actes de la captivité et de la mort des RR. PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert, Clerc et de Bengy*, S. J. — P. HUGUET, *Bourreaux et victimes de la Commune.* Scènes de la Terreur à Paris, en 1871. — PP. DANIEL et MERCIER, *Léon Ducoudray, recteur de l'École Sainte-Geneviève, martyr de la Commune*, 1827-1871. — P. DANIEL, *Alexis Clerc, marin et Jésuite.* — MAX. DU CAMP, *Les Convulsions de Paris.* — *Etudes religieuses*, A propos des lettres du P. Olivaint (1900). — *La Quinzaine*, février 1895. Article du P. BAUDRILLART, *Les Normaliens dans l'Église.*

LES CONTEMPORAINS



ADAM



AUBER

DEUX MUSICIENS FRANÇAIS : ADAM (1803-1856) AUBER (1782-1871)

Durant le XIXe siècle, la musique a subi, comme d'ailleurs les lettres, les arts et les sciences, une révolution profonde. Portée à la perfection de la forme par les grands maîtres du siècle précédent et surtout par le génie de Bach, de Haydn et de Mozart, elle ne pouvait aller plus loin, réduite à ses propres forces. Mais à partir du siècle, elle se mêle au mouvement nouveau des idées; d'objective, elle devint suggestive et s'inspira non seulement des poètes, mais même des penseurs. Les grands noms de Beethoven, de Weber, de Schubert, de Schumann, de Mendellsohn, de Wagner, marquent les étapes de cette révolution; ce sont tous des noms allemands, ce qui permet d'appeler le XIXe siècle un siècle de musique allemande.

L'Italie avait régné sur les âges précédents. Pendant trois cents ans, on avait pu la surnommer tantôt la mère et tantôt l'institutrice de toute beauté.

Sans pouvoir aspirer à cette haute domination, l'école française a continué, pendant le cours du XIXe siècle, ses traditions conformes à notre génie national, fait de clarté, de justesse et de précision. Elle présente des noms glorieux : Boïeldieu, Hérold, Halévy, Meyerbeer (de l'école française pour la musique, quoique allemand de nationalité), Berlioz, Félicien David, Gounod, Ambroise Thomas, Auber, Adam, pour ne citer que les auteurs de vrais chefs-d'œuvres connus et admirés du monde entier.

Ce sont ces deux derniers, Adam et Auber, que nous présentons réunis ensemble dans cette biographie : l'auteur du *Postillon de Longjumeau* et du *Noël*, et l'auteur de la *Muette* et du *Domino noir*.

I. MAUVAISE ÉDUCATION D'ADAM — UNE FARCE DE ROMIEU — L'ÉLIXIR GUILLIÉ JUGÉ PAR SON INVENTEUR — NABUCHODONOSOR — ASCENSION MANQUÉE.

Élève de Boïeldieu (1) et plus tard son ami, Adolphe Adam naquit à Paris le 24 juillet 1803. Son père, Louis Adam, était un musicien de talent. On lui doit une *méthode de piano* très connue, des romances et des airs variés, entre autres celui du *Roi Dagobert*.

« Ma jeunesse, dit l'artiste dans son autobiographie (2), se passa dans une grande aisance. Ma mère avait apporté une centaine de mille francs à mon père; il était le maître de piano à la mode sous l'Empire; je voyais souvent à la maison le comte de Lacépède, grand amateur de musique, et presque toutes les célébrités de l'époque. A sept ans je ne savais pas lire, je ne voulais rien apprendre, pas même la musique; mon seul plaisir était de tapoter sur le piano, que je n'avais jamais appris, tout ce qui me passait par la tête. Ma mère se désespérait de mon inaptitude, et, à son grand chagrin, elle se résolut à me mettre dans une pension en renom, la pension Hix, rue Matignon. »

Là, l'enfant fit des progrès. En même temps que les éléments de la science, il reçut quelques leçons de piano qui lui furent données par Lemoine, élève de son père. A la pension Gersin, où il passa bientôt, son goût pour l'improvisation se développa.

« Le jour de ma Première Communion, dit-il, j'eus l'aplomb, à Vêpres, de monter à l'orgue et d'en jouer assez passablement pour que l'organiste de Belleville ne me mît pas à la porte. J'improvisai pendant vingt minutes, et il m'eût été impossible de lire la plus facile leçon de solfège. Mlle Gersin m'avoua plus tard qu'elle n'avait jamais voulu croire que ce fût moi qui jouais de l'orgue; elle qui était mon professeur de piano n'avait pas cette opinion sur moi, elle était persuadée que je ne ferais jamais un musicien. »

Ne pouvant se faire au régime de la pension, le jeune Adolphe fut placé comme externe au collège Bourbon.

« Malheureusement, dit-il, à la fin de l'année, je me liai étroitement avec un assez bon élève comme moi, et qui devait devenir un affreux cancre, grâce à notre intimité : c'était Eugène Sue. Nous nous livrâmes avec ardeur, dès cette époque, à l'éducation des cochons d'Inde, cela devint toute notre préoccupation. »

Il ajoute ensuite cyniquement qu'il passa en mauvaise compagnie ses dernières années de collège.

« Cela dura pendant trois ans. L'économe ne faisait aucune difficulté de recevoir les quartiers qu'on lui payait, et le professeur ne s'inquiétait nullement de ne voir jamais un élève dont il ne connaissait que le nom. »

Ce détail prouve combien la discipline laissait alors à désirer dans l'Université. Et que dire de l'insouciance du père ?

Il y a loin de cette adolescence abandonnée à la jeunesse studieuse de Mozart (1), de cette indifférence du maître de piano à la mode à la vigilance du pauvre mais rigide maître de chapelle de Salzbourg. Ici une maison réglée, une famille dans laquelle la vertu était considérée comme la compagne inséparable du talent; là une éducation livrée au hasard, des facultés rares méconnues ou confiées à une direction inhabile. Les œuvres du compositeur aussi bien que toute son existence se ressentirent de cette absence de surveillance et de direction.

Le collégien réfractaire fit son entrée au Conservatoire en 1817. Il semblait qu'il dût être là dans son élément. Cependant, admis dans la classe d'orgue, il fit peu de progrès sur cet instrument. Les formes scolastiques, le travail harmonique de la fugue auxquels il faut se livrer dans cette branche de l'art musical, plus exclusivement que dans d'autres, répugnaient à son

(1) Boieldieu, voir *Contemporains*, n° 418.
(2) *Souvenirs d'un musicien*, in-12, Lévy, Paris 1857.

(1) Mozart, voir *Contemporains*, n° 409.

organisation mélodique, facile et superficielle. Il eut successivement pour professeur de contre-point Eller, Reicha et Boïeldieu.

Cependant, Louis Adam s'opposait à ce que son fils embrassât la carrière musicale; dans son mécontentement, il lui accordait la nourriture et le logement, mais ne lui donnait pas d'argent. Passionné pour le théâtre, Adolphe, pour se procurer des entrées, dut composer des romances qu'il vendit de 25 à 30 francs, et donna quelques leçons à 30 sous le cachet. Afin de s'initier aux habitudes théâtrales, il demanda et obtint de faire la partie de triangle dans l'orchestre du Gymnase. Peu de temps après, il devint timbalier et chef des chœurs aux appointements de 600 francs par an. N'ayant obtenu que le deuxième second grand prix au concours de l'Institut, il ne se représenta plus.

Son professeur Boïeldieu, s'intéressant à lui, le mit en relations avec des éditeurs qui lui demandèrent quelques petits morceaux pour piano : mélanges, fantaisies, selon la mode du temps.

Dès qu'il eut réuni la modeste somme de 300 francs, Adam entreprit un voyage de plaisir. Avec un médecin, ami de sa famille, le Dr Guillié, il visita la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et la Suisse. Il arriva plus d'une aventure curieuse aux deux compagnons. A Bruxelles, ils furent victimes du fameux Romieu qui établissait déjà les bases de sa réputation de mystificateur. Romieu et un autre jeune homme du nom de Rousseau venaient de quitter précipitamment Paris pour se mettre à l'abri des poursuites de leurs créanciers.

« Grande fut notre joie de nous retrouver, dit Adam. Je présentai Romieu et Rousseau au docteur. Ils nous invitèrent à dîner; le docteur voulait refuser, mais Romieu insista tant qu'il céda, et nous nous rendîmes chez le premier restaurateur de Bruxelles.

» Romieu commanda un très beau dîner, arrosé de champagne. Le docteur et moi ne cessions de le gronder de sa prodigalité, mais il nous répondait que rien n'était trop bon quand on se trouvait entre amis. Le repas fut charmant; Romieu était rempli d'esprit, Rousseau très drôle, et le docteur, quoique plus âgé que nous, savait comprendre le langage de la jeunesse.

» Après le dessert, Rousseau eut l'air d'être indisposé et sortit. Quelques instants après, Romieu, inquiet, prit son chapeau et sortit aussi. Nous restâmes tranquillement, le docteur et moi, à les attendre. Mais baste ! mon Romieu ne revint pas; nous étions joués, et le garçon nous apporta la carte, que le monsieur qui était sorti le dernier avait recommandé de nous remettre. Elle était de 68 francs ! Le docteur paya, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

» Quand je retrouvai Romieu à Paris, il me dit que Rousseau et lui avaient bien ri de la figure que nous avions dû faire, mais que depuis leur séjour à Bruxelles ils faisaient de fort maigres repas, et que, sachant le docteur riche, ils avaient osé lui jouer ce tour pour faire un bon dîner. Plus tard, quand il fut nommé préfet de la Dordogne, il s'empressa de m'envoyer une superbe dinde truffée, en me priant d'en faire manger à notre ami Guillié pour lui faire oublier sa folie de jeunesse. »

De Bruxelles, nos deux voyageurs se rendirent à Anvers, où ils prirent le bateau qui devait les conduire à Rotterdam. Ils logèrent dans cette ville chez un pharmacien qui était l'un des correspondants du docteur Guillié, ce qui donna lieu à une scène fort comique.

Guillié avait inventé un élixir qui porte son nom et qui jouit encore d'une certaine vogue dans les campagnes; il le donnait pour remède souverain à tous les maux, il l'exploitait très habilement, et cette exploitation avait été la source de sa fortune. Mais il n'y a pas de roses sans épines, et Adam nous apprend que son ami fut sur le point de l'éprouver en débarquant chez son client.

« En arrivant, dit-il, le docteur était un peu indisposé. « Quel bonheur ! s'écrie le

» bon Hollandais, j'en ai encore une. — » Une quoi? dit le docteur. — Mais une » bouteille de votre élixir merveilleux. Vous » êtes malade, vous allez en prendre. — » Non pas, s'écrie le docteur en faisant un » saut. — Comment? Mais vous dites dans » votre prospectus que c'est bon pour tout. »

» Le moment était critique pour le pauvre docteur, et je le voyais forcé d'avaler sa drogue pour ne pas se faire de tort. Son esprit lui vint en aide : il entama une discussion scientifique et finit par étourdir le pharmacien qui comprit que l'élixir Guillié devait guérir tout le monde, excepté son inventeur. Quand nous fûmes seuls, nous rîmes bien de cette scène digne de Molière. »

De Rotterdam, les voyageurs allèrent à Harlem, où Adam ne put résister au désir d'essayer l'orgue qu'il trouva médiocre en dépit de son renom, d'autant plus médiocre peut-être qu'on lui réclama ensuite 5 florins pour l'avoir fait ouvrir; puis les deux amis visitèrent Cologne et Coblentz, où une espièglerie d'Adam leur attira quelques ennuis.

» En arrivant dans cette ville, on nous a présenté à l'hôtel le livre des étrangers : il fallait inscrire son nom, sa profession, son pays. J'avais écrit : *Nabuchodonosor, marchand de veaux, venant d'Égypte.* Ce nom, cette profession, parurent étranges, et l'on nous pria de passer au bureau de police, où un grand diable d'Allemand, parlant fort mal français, nous interrogea : « *Quel » est fotre garactère?* — Mais, répondit le » docteur, je ne l'ai pas mauvais. — Moi, » repris-je, je suis jeune, il n'est pas encore » bien décidé, et je ne le connais pas trop. » — *Che ne voulais pas de riserie française,* » hurlait le Prussien en fureur. *Fotre ga- » ractère, ou en brison!* »

» Je riais à me tordre, ne sachant pourtant pas comment nous sortirions de là, lorsqu'entra un monsieur fort bien, parlant le français très convenablement, et qui nous expliqua que par le mot *caractère,* on entendait *état* ou *profession.* Le docteur alors déclara être médecin, et moi artiste musicien. Mais le grand Prussien criait toujours plus fort, *que ça être bas frai,* à cause des *riseries,* que les médecins ne *risaient* jamais. On eut bien de la peine à calmer ce maudit homme, et bien malgré lui, nous pûmes rentrer à l'hôtel..... »

En Suisse, les voyageurs n'osèrent tenter l'ascension du Grindelwald. Mais Adam rapporta de cette excursion plusieurs mélodies originales et des chants populaires, qui lui servirent plus tard pour donner la couleur locale à ses opéras suisses.

II. ADAM COMPOSITEUR — SON MARIAGE — SÉJOUR A LONDRES — PRINCIPAUX OUVRAGES — VOYAGE EN RUSSIE — REVERS DE FORTUNE — MORT DU MUSICIEN — LE NOËL

A peine de retour, Adam se mit au travail avec ardeur. Il avait hâte de se faire un nom. Un autre motif l'engageait à ne pas gaspiller son temps. Son père ne lui fournissant que le vivre et le coucher, il fallait que le jeune homme pourvût lui-même à ses autres besoins.

« Je continuai, dit-il, à faire le plus de musique possible dans les vaudevilles. Je commençai à gagner de l'argent; quelques airs ayant eu de vrais succès furent vendus et gravés ; mes mélanges pour le piano furent préférés à ceux de Karr, le père d'Alphonse Karr. Je travaillais vite, j'avais une petite réputation, et mon père commençait à croire que je lui ferais plus d'honneur que si j'eusse été notaire. »

Les premières pièces dont notre artiste écrivit la musique furent : *la Batelière, Caleb* et *le Hussard de Felsheim.* Mais son véritable début au théâtre fut l'opéra de *Pierre et Catherine,* représenté à l'Opéra-Comique en 1829. Le public accueillit favorablement un ouvrage qui annonçait du talent, mais aussi une facilité qui ne se surveillait pas assez. C'est d'ailleurs le reproche qu'on peut adresser à l'ensemble des œuvres du compositeur, reproche qui s'explique par l'extrême rapidité du travail chez un homme dont les productions dramatiques s'élèvent à 53.

La représentation de *Pierre et Catherine* coïncida avec le mariage d'Adam, ou plutôt fut la cause de son mariage avec une actrice, nommée Sara Lescot. Le compositeur ne tenait nullement à contracter cette union, pour laquelle il dut faire des sommations respectueuses à ses parents, et qui le rendit très malheureux pendant six ans; mais il s'y crut obligé, par suite de la promesse formelle qu'il avait faite d'épouser cette jeune personne si son opéra obtenait du succès.

La pièce eut effectivement un succès aussi complet que possible. Elle compta plus de 80 représentations consécutives, et, avec *la Fiancée* d'Auber, fut le dernier opéra exécuté dans l'ancienne salle Feydeau.

Sept mois après, en dépit des remontrances de ses amis et de tous ceux qui lui portaient de l'intérêt, malgré les objurgations de sa famille, qui rompit avec lui toutes relations, Adam épousait une femme qu'il n'aimait pas, qui était indigne de lui et ne voulait que son nom, et dont finalement il dut se séparer.

Cette belle équipée terminée, Adam se remit à l'œuvre pour s'étourdir et calmer son chagrin. En dix-sept mois, il écrivit neuf compositions. Mais, à l'exception de *Henri V* et de *la Chatte blanche*, aucune de celles-ci ne fut vraiment heureuse. « On arrivait, dit l'artiste, à cet été de 1830. L'horizon politique s'assombrissait un peu, la Révolution de juillet arrêta mon ouvrage (*Danilowa).* J'avais fait en collaboration avec Gide la musique d'une pantomime anglaise pour les Nouveautés : *la Chatte blanche*. Le ministère en voulait défendre la représentation, comme excédant le privilège du théâtre. Les directeurs obtinrent de Charles X (1) la permission d'en faire jouer quelques scènes à Saint-Cloud, pour le duc de Bordeaux et les jeunes princes d'Orléans, qui furent tous enchantés des bons coups de pied qu'échangeaient le clown et le Pantalon. L'interdiction fut levée. La première représentation eut lieu le 26 juillet 1830; le lendemain parurent les ordonnances, et la seconde ne fut pas achevée. La pièce fut reprise plus tard et eut une centaine de représentations (1). »

Les révolutions ne sont pas favorables au théâtre. Notre compositeur en fit l'expérience en 1830. « Il faut lutter dit-il, et, malgré le zèle des artistes, les faillites ne tardent malheureusement pas à arriver. La fureur des pièces de circonstance était à son comble. Je fis avec Romagnesi la musique d'un petit acte pour l'Opéra-Comique : *Trois jours en une heure*. La pièce fut faite et montée en quinze jours. L'ouvrage eut le succès que peuvent avoir des œuvres semblables, c'est-à-dire quelques représentations. L'Opéra-Comique ne faisait plus de recettes. Un soir, Gabriel vint au foyer. Il venait de terminer un acte intitulé : *Joséphine* ou *le Retour de Wagram*. Il était en train de me le lire lorsque Ducis entra.

— Que lisez-vous donc là ? nous dit-il.

— Un petit acte de circonstance, mais plus important que le dernier. Tenez, qu'en pensez-vous ?

Ducis le prend, le parcourt.

— Mais ce n'est pas mal. Êtes-vous prêts?

— Oui, repris-je, demain nous pourrons lire aux acteurs, on copiera, et après-demain nous entrerons en répétition.

— C'est entendu, répond Ducis. Je vais faire annoncer la lecture pour demain. Faites votre distribution.

Et, là dessus, il part, laissant Gabriel stupéfait de mon aplomb.

— Ah ! ça, es-tu fou ? me dit-il. Tu fais annoncer la lecture et la mise en répétition d'une pièce dont tu ne connais pas la première scène !

— Sois tranquille, repris-je. Donne-moi ta pièce, je te la rendrai demain pour la lecture.

» Ceci se passait le 24 novembre. J'arrivai chez moi, je m'enfermai dans mon cabinet, je lus la pièce. Il y avait sept morceaux à faire. Je passai la nuit, et le lendemain j'apportai à la copie l'introduc-

(1) Charles X, voir *Contemporains*, n° 41.

(1) Adam, *Souvenirs d'un musicien*.

tion, des couplets et un duo. Gabriel n'en revenait pas. La lecture fit de l'effet, les acteurs étaient contents de leurs rôles, surtout Génot, qui devait représenter Napoléon et qui se persuadait qu'il lui ressemblait. »

Ce tour de force (car c'en était un véritable) dénote la facilité prodigieuse avec laquelle Adam composait. Mais cette facilité ne l'empêcha pas de tomber dans une situation voisine de la misère. L'administration de l'Opéra-Comique ayant fait faillite, Adam accepta avec empressement d'écrire *Casimir* pour le théâtre des Nouveautés. Mais bientôt ce théâtre, ayant été lui aussi, contraint de fermer ses portes, l'artiste alla tenter fortune en Angleterre.

A Londres, il retrouva deux camarades de collège : de Lavalette et le comte d'Orsay, La belle-mère de celui-ci, lady Blessington. femme d'un esprit distingué, était l'auteur d'une ballade intitulée : *The eolian Harp*. Le compositeur en fit la musique, qui fut gravée et se répandit bientôt dans tous les salons de la haute aristocratie anglaise.

Après neuf mois de séjour à Londres, Adam revint à Paris, où il fit représenter *le Proscrit*.

Son insuccès éclaira le compositeur sur ses aptitudes personnelles. Comprenant que les scènes lugubres n'étaient pas son fait, il dit adieu à la tragédie et se tourna définitivement du côté de l'opéra-comique. Cette fois l'artiste avait trouvé sa voie. L'année 1834 marque une date importante dans son existence, car c'est celle de l'apparition du *Chalet* qui valut à son auteur la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Au moment où Adam terminait son travail, Boïeldieu revenait de l'Italie, où il était allé chercher vainement la guérison du mal qui devait l'emporter. L'élève voulut revoir son illustre maître. Il se rendit donc à Jarcy, dans la jolie campagne qu'habitait l'auteur de *la Dame blanche*, et qu'il s'était plu à embellir. « Son affection du larynx, dit Adam, était augmentée; il ne pouvait parler et écrivait sur une ardoise..... Je lui jouai tout mon *Chalet*. Il en fut si content qu'il m'écrivait : *J'irai à la première !* Je n'osais l'espérer. Je le voyais si malade! Les répétitions allaient grand train, l'exécution ne laissait rien à désirer. La première représentation eut lieu le 25 septembre 1834. Boïeldieu y assista. Ce fut sa dernière sortie ! Après la pièce, j'allai à lui. Il m'embrassa, et me traça sur son ardoise ces mots qui se sont gravés dans ma mémoire comme le plus bel éloge que j'aie jamais reçu : *Je voudrais que cette pièce fût de moi. Merci, ami, de cette bonne soirée.* »

En cette même année 1834, Adam orchestra la *Marseillaise* pour musique militaire, avec solos de piston pour Dufresne, « le roi des pistons ».

Le plus populaire des ouvrages d'Adam, celui qui a rencontré le plus de faveur auprès du public européen, est incontestablement *le Postillon de Longjumeau*, qui fut représenté, pour la première fois, le 13 octobre 1836. Depuis lors, il a compté plus de 500 représentations en France et un nombre incalculable à l'étranger. En Allemagne, Watchel, artiste célèbre, adopta le rôle de Chapelou du *Postillon*, dans lequel il fit véritablement fureur et qui lui valut une grande partie de sa fortune; il le jouait, en 1868, pour la millième fois.

Voici ce qu'écrivait Ch. Monselet, à propos d'une reprise du *Postillon :*

« ..... Oh ! ce *Postillon de Longjumeau !* quelle place il tient dans nos oreilles et dans nos souvenirs d'enfance ! C'était le réalisme naissant et le XVIIIe siècle expirant, l'alliance entre le village et la cour, le catogan et la coiffure à l'oiseau royal, la soupe aux choux et la poudre à la maréchale ! « Oh ! oh ! qu'il était beau ! » en effet, ce postillon qui remplaçait du premier bond les Richelieu, les Don Juan, les Lovelace, ou plutôt qui les résumait tous sous sa veste galonnée. Comme il savait mener rondement l'amour à coups de fouet. Toute la France d'alors a fredonné ces couplets grivois. C'était bien la littérature et la musique qui convenait au gouvernement

bon enfant de Louis-Philippe I[er] (1). « Oh! oh! qu'il était beau ! » (2)

Le succès de cette composition a été, on peut le dire sans exagération, un des plus beaux du siècle. Mais Adam ne s'endormit pas sur ses trophées. Son activité féconde produisit *le Fidèle berger, le Brasseur de Preston, la Reine d'un jour, l'Écumeur de mer, Giselle, la Jolie fille de Gand, la Main de fer, le Roi d'Yvetot* et *Cagliostro*, qui occupèrent leur auteur jusqu'en 1847.

Dans l'intervalle, Adam fit un séjour de huit mois en Russie. Comblé d'honneurs et de cadeaux, Adam ne voulut pas cependant agréer les offres du czar. Pour le retenir dans son empire, celui-ci lui avait offert les fonctions de maître de sa chapelle, fonctions qui avaient été remplies déjà par des artistes célèbres comme Cimarosa, Boïeldieu, etc. Adam sentait que le climat de la Russie lui serait fatal, et, d'ailleurs, il avait la nostalgie de Paris. Il déclina donc toutes les offres et se prépara à rentrer en France, en passant par Berlin. Dans cette ville, il dut, sur la demande expresse du roi de Prusse, composer *les Hamadryades*, opéra-ballet en deux actes. Reçu à la cour, fêté par le grand monde et par les compositeurs allemands, notre artiste vit avec plaisir que ses œuvres, et en particulier *le Brasseur de Preston* et *le Postillon de Longjumeau*, avaient autant de succès à Berlin qu'à Paris.

A la fin de 1846, Adam s'étant brouillé avec Basset, le nouveau directeur de l'Opéra-Comique, celui-ci refusa de faire représenter les œuvres de l'artiste sur son théâtre. Le compositeur crut remédier à cet état de choses en fondant lui-même une scène qu'il décora du nom de *Théâtre national*. Sans s'en douter, il courait à sa ruine. Rien n'est triste comme le récit des embarras financiers qui assombrirent les dernières années de la vie d'Adolphe Adam.

Pour monter son théâtre, il résolut d'acheter la salle du Cirque du boulevard du Temple. Un compétiteur se présenta, et, pour le désintéresser, Adam s'engagea à lui compter 100000 francs. Il paya comptant la moitié de cette somme et fit des billets pour l'autre moitié. Puis il mit son entreprise en actions et acheta la salle 500000 francs, sans compter 700000 francs d'hypothèques. Sa restauration et son appropriation coûtèrent plus de 180000 francs. A partir de novembre 1847, on put faire représenter quelques pièces. Mais, au commencement de 1848, les ressources diminuèrent, et, lorsqu'éclata la Révolution, les recettes tombèrent si bas que l'administration perdait de 1200 à 1400 francs par jour. Adam proposa à la troupe de se mettre en république et de partager la recette. On vécut quinze jours sur ce radeau. Un beau soir, les musiciens de l'orchestre ne parurent pas et le théâtre ferma. Poursuivi de tous côtés, le compositeur s'imposa tous les sacrifices imaginables pour faire face à ses engagements. Il vendit son argenterie, eut recours au mont-de-piété, et y mit, entre autres bijoux, une tabatière ornée de diamants qu'il avait reçue du roi de Prusse. Comme il était membre de l'Institut, ses créanciers allèrent jusqu'à mettre arrêt sur son traitement. En face d'une telle situation, Adam n'hésita pas à vendre ses droits d'auteur, qui le délivrèrent de ses créances les plus pressées. Le docteur Véron lui confia le feuilleton musical du *Constitutionnel*.

Mis au courant de cette affaire, le général Cavaignac (1) fit donner à l'artiste la place d'inspecteur de classes, rendue vacante par la mort d'Habenek et rétribuée 2400 francs. Le compositeur eut alors une existence moins tourmentée. Il put de nouveau s'adonner au travail.

Il fit paraître successivement *le Toréador, le Fanal, Giralda, la Poupée de Nuremberg, Si j'étais roi, le Sourd ou l'Auberge pleine*, et *les Pantins de Violette*.

A la liste de ces opéras comiques, il faudrait joindre, pour donner une idée des

(1) Louis-Philippe, voir *Contemporains*, n° 18.
(2) Feuilleton de l'*Etendard* du 5 avril 1859.

(1) Cavaignac, voir *Contemporains*, n° 321.

travaux d'Adam, quatre *messes* exécutées en différentes circonstances, le *Mois de Marie* de Saint-Philippe du Roule, qui comprend huit motets avec accompagnement d'orgue, trois *Ave Maria*, un *Noël* célèbre et un très grand nombre de romances, ballades, mélodies, etc. Pour répondre à un désir du roi Louis-Philippe, Adam a refait la plus grande partie de l'instrumentation de *Richard Cœur-de-Lion*, de Grétry, et *le Désert*, de Monsigny.

Sans être hostile à la religion, Adam ne la pratiqua pas. Il demanda au monde la gloire et le bonheur. Il eut celle-là. Quant à la joie et au plaisir, Adam eut beau les chercher dans les satisfactions terrestres, il ne les trouva pas. Heureux cet artiste si l'épreuve avait ramené son cœur à Dieu! Les lignes suivantes, qu'il écrivait trois ans avant sa mort, montrent que la pensée de la Divinité n'était pas absente complètement de son esprit et qu'il lui adressait parfois ses hommages : « En ce moment, je viens d'accomplir ma cinquantième année, mais, grâce au ciel, il n'y a que mon acte de naissance qui m'en rappelle la date. J'ai toujours la même ardeur pour le travail, et je n'y ai pas grand mérite, car c'est la seule chose qui me plaise. La perte de ma fortune ne m'a pas été très sensible. Je n'ai connu qu'une privation : celle de ne pouvoir plus recevoir mes amis, c'était mon seul et mon plus grand plaisir. Je n'ai malheureusement aucune manie, je n'aime ni la campagne, ni le jeu, ni aucune distraction. Le travail musical est ma seule passion et mon seul plaisir. Le jour où le public repoussera mes œuvres, l'ennui me tuera. J'envie à Auber son goût pour les chevaux; à Clapisson, sa manie de collection d'instruments; ce sont des occupations que les années ne nous enlèvent pas. C'est la fièvre de production et de travail qui prolonge ma jeunesse et me soutient. Je rends grâce à Dieu, *en qui je crois fermement*, des faveurs, peut-être bien peu méritées, dont il m'a doté, puisque, malgré ma mauvaise chance en fait d'affaires, il m'a laissé encore assez d'idées pour écrire quelques ouvrages que je tâcherai de faire le moins mauvais possible. »

Le 13 mai 1856, l'artiste fut trouvé mort dans son lit. Il avait succombé à la rupture d'un anévrisme, à l'âge de cinquante-trois ans.

La population parisienne qu'il avait amusée si longtemps lui fit des funérailles princières. L'église de Notre-Dame de Lorette, où avait lieu la cérémonie religieuse, n'était pas assez vaste pour contenir la multitude d'amis, d'artistes et de gens de lettres accourus pour lui rendre les derniers devoirs. Après le décès d'Adam, on imprima, sous le titre de *Souvenirs d'un musicien*, des notes qu'il avait écrites sur sa vie et un choix d'articles qu'il avait publiés dans les journaux sur la musique.

Le *Noël* d'Adam dont les paroles sont de Capeau de Roquemaure, est un chef-d'œuvre. En faveur de cet hymne véritablement inspiré, de cette invocation pleine d'onction et de ferveur chrétiennes, il sera pardonné à Adam bien des œuvres hâtives et vulgaires. Le pauvre maëstro, écrasé par l'adversité, ruiné, sans appui, sans espérance, laissa crier son cœur et jeta vers le ciel cette ardente prière. Le jour où Adam écrivit ces notes superbes, sa musique, dit M. Aubryet, a eu la foi.

LE NOËL D'ADAM.

Minuit! chrétiens! c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous,
Pour effacer la tache originelle,
Et de son père arrêter le courroux.
Le monde entier tressaille d'espérance,
A cette nuit qui lui donne un Sauveur.
Peuple, à genoux! attends ta délivrance,
Noël! Noël! voici le Rédempteur! (*bis*)

De notre foi que la lumière ardente
Nous guide tous au berceau de l'Enfant,
Comme autrefois une étoile brillante
Y conduisit les chefs de l'Orient.
Le Roi des rois naît dans une humble crèche!
Puissants du jour, fiers de votre grandeur,
A votre orgueil c'est de là qu'un Dieu prêche!
Courbez vos fronts devant le Rédempteur! (*bis*)

Le Rédempteur a brisé toute entrave,
La terre est libre et le ciel est ouvert.
Il voit un frère où n'était qu'un esclave,
L'amour unit ceux qu'enchaînait le fer.
Qui lui dira notre reconnaissance?
C'est pour nous tous qu'il vit, qu'il souffre et meurt!
Peuple, debout! chante ta délivrance!
Noël! Noël! chantons le Rédempteur! (*bis*)

I. ÉDUCATION MUSICALE D'AUBER — RELATIONS AVEC LE PRINCE DE CHIMAY — INSUCCÈS DE SES DÉBUTS AU THÉATRE

Contemporain et ami d'Adam, appartenant à la même école musicale, le compositeur qui devait donner à la scène *la Muette de Portici* naquit à Caen, le 29 janvier 1782, pendant un voyage que ses parents, qui habitaient Paris, firent en Normandie. Baptisé le même jour, il reçut les noms de Daniel-François-Esprit. Fils d'un riche marchand d'estampes, le jeune Auber fut d'abord destiné au commerce. Néanmoins, son père, qui avait du goût pour la musique et la peinture, lui fit donner des leçons par Ladurner, artiste d'un certain talent. Le jeune homme devint bientôt très habile à jouer du violon, de la basse et du piano. Il se passionna pour la musique et composa même plusieurs romances.

A dix-huit ans, Auber fut envoyé par son père à Londres, pour s'y former au commerce. Mais il ne se sentait aucun goût pour les affaires, et, après seize mois de séjour sur les bords de la Tamise, il revint à Paris, bien décidé à embrasser une autre carrière. Accueilli dans le monde avec plaisir à cause de son talent et de son esprit, il commença à se faire connaître par de petites compositions dont quelques-unes eurent de la vogue. Un trio pour piano, violon et violoncelle, qu'il publia vers le même temps à Paris, montra qu'il pouvait traiter avec talent la musique instrumentale. Une circonstance particulière fit bientôt connaître son nom aux artistes.

Un violoncelliste du nom de Lamarre faisait alors courir tout Paris à ses concerts. Or, Lamarre, très habile exécutant, était d'une faiblesse rare comme compositeur. On aurait dit qu'il n'avait pas une seule idée musicale dans son cerveau, tellement ses mélodies étaient médiocres. Émerveillé de la facilité de composition d'Auber, il lui proposa d'écrire tous ses concertos de basse. Le jeune homme accepta, et on le vit travailler pour la renommée d'un autre avec plus d'enthousiasme qu'il ne l'eût fait pour la sienne propre. Les concerto firent fureur et Lamarre les signait avec orgueil.

Mais les artistes se connaissent entre eux : il est difficile de leur faire prendre le change. On découvrit le nom du jeune virtuose, et chacun le cria sur les toits.

C'est alors qu'un autre exécutant célèbre, Mazas, demanda à Auber un concerto de violon.

— Vous le signerez, dit-il, et je l'exécuterai moi-même à la distribution des prix du Conservatoire.

Il tint parole. Le morceau fut déclaré superbe, et l'auteur reçut de nombreuses félicitations.

Ces succès enhardirent le jeune homme, et, sur les conseils de son père, il remit en musique un ancien opéra comique, *Julie*. Cet ouvrage, qui renfermait plusieurs passages charmants, fut représenté sur un théâtre d'amateurs à Paris et y remporta un vif succès. C'est à l'occasion de *Julie* qu'Auber se lia d'amitié avec un peintre déjà célèbre.

Faisant un jour répéter son opéra, il aperçoit à l'orchestre un gros violon joufflu qui laisse aller son archet au hasard et contemple avec extase l'actrice chargée du rôle de Julie.

Auber s'approche.

— Monsieur, dit-il au violon, soyez, je vous prie, assez aimable pour suivre la musique. Vous n'allez pas tout à fait en mesure, ajouta-t-il avec timidité.

— C'est possible, Monsieur, c'est possible!..... Mais, regardez, je vous prie, cette jeune femme..... A-t-on jamais rencontré de galbe plus pur?... Hein?... N'êtes-vous pas de mon avis? Et que dites-vous du contour de ses bras?

— Permettez, fit Auber.....

— Ah! permettez vous-même!..... Avant d'être musicien, je suis peintre, et, lorsqu'une Vénus antique me tombe sous les yeux, que diable, je l'admire!

Ce gros violon joufflu n'était autre que le célèbre Ingres (1). Voilà de quelle singulière

(1) INGRES, voir *Contemporains*, n° 144.

façon les deux artistes firent connaissance. Leur amitié devait durer plus d'un demi-siècle.

Cependant, le talent du jeune Auber avait besoin de formation. Les connaisseurs remarquaient, à l'audition de ses œuvres, qu'il y avait des lacunes dans son éducation artistique. Un jour que son père avait invité à une petite séance le directeur du Conservatoire, il lui demanda :

— Eh bien! que pensez-vous de mon fils?

— Je pense qu'il a du talent, répondit Chérubini; mais on voit qu'il n'a pas fait de grandes études musicales.

— Par exemple ! Vous n'y pensez pas, reprit le père surpris. Je l'ai mis sous la direction de nos premiers artistes.

Chérubini lui frappa sur l'épaule.

— Mon vieux père Auber, dit-il, sachez une chose : les artistes ne vendent pas leur secret, ils le donnent.

— Ainsi, mon fils.....

— Votre fils, dès à présent, fera bien de passer l'éponge sur tous ses petits succès.

— Consentez-vous à le diriger dans ses nouvelles études?

— Oui, mais il faut qu'il en revienne simplement à l'A B C. La condition est de rigueur.

— Tope, c'est convenu, fit le marchand de gravures.

Le jeune homme souscrivit à l'engagement que son père avait pris en son nom.

Chérubini, ce maître illustre qui sut marier si habilement la forme italienne au goût français, lui transmit sa science musicale et traça la route brillante où son élève devait marcher de triomphe en triomphe.

Les travaux artistiques d'Auber le mirent en relation avec le comte de Caraman, prince de Chimay. Ce grand seigneur venait d'épouser la célèbre Mme Tallien, toujours exclue de la cour de Napoléon. (1)

Les époux vivaient en Belgique et attiraient chez eux le plus de monde possible, afin d'égayer leur solitude. Leur château était une résidence charmante où les artistes aimaient à se réfugier, pour ne plus entendre le tumulte des armes et le bruit des canons de Bonaparte. Il y avait là cercle littéraire en permanence; on lisait des poèmes, on jouait la comédie. Le prince était bon dessinateur et grand partisan de la musique française. Il invita Auber à passer chaque année la belle saison en Belgique.

Le musicien composa pour la chapelle du château une messe dont l'*Agnus Dei* devint plus tard la prière de *la Muette*. Il fit aussi un petit opéra en trois actes pour le théâtre de Chimay. Les succès obtenus par Auber dans cette société d'amateurs l'engagèrent à écrire pour le public des théâtres. En 1813, il fit son début par *le Séjour militaire*, opéra en un acte qu'il fit représenter à Feydeau. Cet ouvrage ne justifia pas les espérances que les premiers essais de l'auteur avaient fait naître. On n'y trouvait rien de la grâce et de l'originalité d'idées qui avaient fait applaudir ses premières productions, et qui plus tard lui ont acquis une juste renommée. Un repos de plusieurs années suivit cet échec, et le compositeur semblait avoir renoncé à une carrière où l'attendaient de brillants succès, lorsqu'un dérangement de fortune et la mort du père d'Auber obligèrent celui-ci à chercher des ressources pour son existence dans l'exercice d'un art qui n'avait été pour lui jusqu'alors qu'un délassement.

En 1819, il fit représenter à l'Opéra-Comique *le Testament et les billets doux*, ouvrage en un acte, qui fut encore moins heureux que son premier essai public. Déjà l'on accusait de partialité et de jugements de coterie les éloges décernés précédemment à l'artiste.

Au lieu de se laisser décourager par l'insuccès de ses débuts, Auber étudia plus à fond les ressources de son art et résolut d'entrer dans une voie différente de celle qu'il avait suivie jusqu'alors. Adam explique ainsi la transformation qui s'accomplit à cette époque dans sa manière de composer :

« Amateur, dit-il, Auber n'avait vécu jus-

(1) Napoléon, voir *Contemporains*, n° 176-180).

qu'alors qu'avec des amateurs; or, ceux-ci, en général, ont très peur de compromettre leur goût, et, pour être sûrs de ne pas se tromper, ils prennent presque toujours pour objet de leur admiration exclusive quelque grande renommée incontestable et incontestée. Or, avant la venue de Rossini, l'idole était Mozart, et son nom était inscrit sur le drapeau de tous les amateurs, comme l'est aujourd'hui celui de Beethoven; les amateurs d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, ne peuvent, certes, être blâmés d'avoir choisi de tels patrons, mais c'est dans l'exclusivité qu'est le danger, et, parmi le monde au milieu duquel vivait Auber, il n'y avait pas de salut en dehors de Mozart. Aussi notre jeune amateur avait-il cru faire merveille en se conformant au goût de ses amis, et c'est pour eux que, comme il l'avoue spirituellement, il s'efforçait de faire du mauvais Mozart. Mais le public, s'obstinant à préférer à ces contrefaçons les mélodies de Boïeldieu et de Nicolo, qui se contentaient de faire leur musique à eux et se bornaient à admirer celles qu'ils se seraient donné garde d'imiter, les amateurs s'étaient rangés du côté du public et avaient tourné le dos au pauvre débutant, qui s'était en vain donné tant de mal pour leur complaire.

» Auber, ruiné, attendant tout de lui-même, se dit avec raison que, puisque la musique qu'il avait faite dans le goût et les idées des autres n'avait pas réussi, il fallait au moins qu'il tentât une fois d'en faire pour lui et comme il le sentait. L'essai réussit au delà de ses espérances : *la Bergère châtelaine* tomba comme poème, mais eut un succès de musique inouï. Un an après, *Emma* procurait au musicien un triomphe encore plus complet, et, cette fois, le poète le partageait avec lui. Puis vinrent *Leicester*, *la Neige*, *Léocadie*, *Fiorella*, *le Concert à la cour*, *la Fiancée*, *la Muette*, *Fra-Diavolo*, et, moins de dix ans après cet heureux début (car il ne faut le dater que de *la Bergère châtelaine*), l'auteur était membre de l'Institut, et, dès cette époque, pouvait être regardé, à juste titre, comme une des grandes illustrations musicales de la France (1). »

Deux anecdotes rappellent les mauvaises conditions dans lesquelles Auber fit ses débuts lyriques. La première est relative à la façon singulière dont le chanteur Huet s'y prit pour annoncer au public les noms des auteurs du *Séjour militaire*. « Messieurs, dit-il, *puisque vous êtes en veine d'indulgence*, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de M. Bouilly. La musique est le premier ouvrage de M. Auber. » — Celui-ci ne se douta sans doute pas alors qu'il allait conquérir cette indulgence pour plus d'un demi-siècle. — L'autre anecdote a pour héros Adam lui-même, qui vient de nous apprendre comment Auber, dégageant sa personnalité de celle de Mozart, parvint à donner à ses mélodies une allure indépendante, des coupes nouvelles, un cachet spécial, une véritable originalité. — Quelque temps après que *la Muette*, *l'Ambassadrice* et d'autres pièces eurent rendu célèbre le nom de leur auteur, Adam aborde Auber et lui dit à brûle-pourpoint :

— Mon ami, donnez-moi, je vous prie, vos deux premières partitions.

— Juste ciel ! Qu'en ferez-vous ?

— C'est mon secret.

— Mais elles sont détestables, ce sont des péchés de jeunesse, vous le savez bien.

— Raison de plus.

— Je ne vous comprends pas, mon cher. Ou vous perdez l'esprit, ou vous vous moquez de moi.

— Pas du tout, je suis en pleine possession de mes facultés et je vous estime infiniment. Mais, puisque vous tenez à savoir ce que je ferai de vos deux premiers ouvrages, je vais vous le dire en deux mots. Je les montrerai à mes élèves quand ils se décourageront. Cette vue leur rendra du cœur.... Me comprenez-vous maintenant?

Auber accéda aux désirs de son ami, et celui-ci, comme il l'avait dit, ne manquait

(1) Feuilleton musical de l'*Assemblée nationale* du 5 juin 1855.

pas, lorsqu'un de ses élèves se décourageait, de l'engager à jeter un coup d'œil sur les premières partitions de l'auteur de *la Muette*. Plus d'une fois, le résultat fut excellent, et l'ingénieux procédé d'Adam conserva à l'art musical des jeunes gens que l'aridité des leçons ou l'insuccès de leurs débuts allait en détourner.

II. PRINCIPAUX OPÉRAS D'AUBER — IL EST NOMMÉ DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE — — SA MORT — JUGEMENT SUR SA MUSIQUE

Les premières partitions où commence à paraître le caractère individuel de la musique d'Auber furent *la Bergère châtelaine* et *Emma* ou *la Promesse imprudente*. Le public reconnut et admira la différence de style qui éclate entre ces compositions et celles qui les avaient précédées. Il marqua sa satisfaction en applaudissant chaleureusement ces deux opéras. *Leicester* et *la Neige* n'excitèrent pas moins d'enthousiasme. Les paroles de ces deux opéras et de la plupart de ceux qui suivirent étaient de Scribe. On raconte, à propos de *la Neige*, qu'un petit incident faillit compromettre son succès. On était aux dernières répétitions, et Scribe paraissait en proie à une vive inquiétude.

— Vous n'avez pas l'air satisfait de votre dénouement, lui dit Auber.

— Non, répondit le poète; je n'en suis pas content. Depuis vingt-quatre heures je m'évertue à trouver une péripétie plus ingénieuse..... Mais je ne trouve rien, rien.....

— Bon, ne vous inquiétez pas ; j'ai votre affaire.

— Quoi donc?

— Un morceau magnifique.

— Pour la fin?

— Oui, je le placerai après le dénouement, comme c'est l'usage en Italie.

— Hum ! grommela Scribe, en hochant la tête, je doute de l'efficacité de votre remède.

— Ne craignez rien, conclut Auber. Si la péripétie est sifflée, on applaudira ce morceau, je vous le jure.

Tout le contraire arriva. Le public français, trop attaché à ses habitudes, ne comprit pas l'innovation du musicien. On applaudit le dénouement, et le morceau fut sifflé.

« Assez ! assez ! criait le parterre. N'est-ce pas fini ? Paix à l'orchestre. » Et les sifflets de résonner de plus belle.

Le lendemain on retrancha le morceau superflu, et désormais *la Neige* marcha sans encombre.

Les partitions qui suivirent, *le Maçon* et *Fiorella*, sans être dépourvues d'intérêt et de valeur musicale, furent loin d'obtenir le succès réservé à *la Muette de Portici*. De tous les opéras d'Auber, celui-ci est incontestablement le plus connu et le plus aimé du public. Voici, d'après Mirecourt, en quelles circonstances il vit le jour.

La plupart des journaux étaient hostiles à Auber et critiquaient son genre : « Ce n'est pas un musicien, disaient-ils, c'est un habilleur de flonflons. Il n'a pas de nerf, il manque d'haleine; il est condamné à rester à Feydeau à perpétuité. »

— Décidément, dit un jour le compositeur à Scribe, il faut leur imposer silence. Avez-vous un sujet qui puisse comporter cinq actes ?

— Non, mais nous en trouverons un.

— Le plus tôt possible, je vous prie.

— Comptez sur moi.

Tout en causant, les deux amis étaient arrivés à Feydeau, où on représentait un petit opéra comique intitulé : *Deux mots dans la forêt*.

A la fin de cette pièce, Scribe frappe sur l'épaule de son collaborateur.

— Mon cher, lui dit-il, j'ai notre sujet.

— Vraiment ?

— Oui, écoutez. En ce moment, l'opéra manque de première cantatrice. Un rôle de danseuse, un rôle mimé, ferait merveille. Qu'en dites-vous ?

— C'est possible. Avez-vous un titre ?

Un titre excellent, tiré du sujet même : *la Muette*.

— Bravo, reprend Auber. Mettons-nous à l'œuvre. Il s'agit de prouver aux feuille-

tonnistes que nous restons à Feydeau par goût, mais non par impuissance.

C'est ainsi que *la Muette* vint au monde. Scribe et Germain Delavigne écrivirent en huit jours le livret tout entier. Quant à la partition, elle fut remise à l'Opéra dans le cours de décembre 1827, et les premiers mois de l'année suivante annoncèrent à l'Europe le chef-d'œuvre du maître.

Les critiques furent obligés de baisser pavillon devant les beautés de l'ouvrage. Jamais concert de louanges plus universel ne chanta la gloire d'un compositeur. Auber avait gravi les sommets les plus élevés de l'art musical, révélant à l'improviste une énergie victorieuse, une sublimité dans la passion que personne jusque-là ne lui soupçonnait. « Le livret, dit Félix Clément (1), a pour sujet l'élévation et la chute de Masaniello; mais l'introduction au théâtre et dans un opéra d'une jeune fille muette a été une inspiration aussi heureuse qu'elle était hardie.

» La partition de *la Muette* est d'une richesse extrême. Airs, duos, prières, cavatines, barcarolles, chœurs, airs de danse, orchestration, tout a du caractère et est du plus grand effet. Par un tour de force qui est un des mérites les plus singuliers de cet opéra, quoique ce soit celui peut-être qu'on remarque le moins, la langue musicale exprime ici avec une précision admirable les sentiments que la pauvre Fenella ne peut rendre que par ses gestes. L'ouverture est originale et brillante. Pour ne citer que les morceaux caractéristiques, je rappellerai le chœur : *O Dieu puissant, Dieu tutélaire;* la barcarolle si populaire : *Amis, la matinée est belle;* le duo où se trouve la phrase rythmée si fièrement: *Amour sacré de la patrie;* la scène du *Marché* où la mélodie abonde, et qui est sémillante d'entrain, de gaieté, de mouvement; c'est une fête pour l'oreille: signalons encore la belle prière extraite d'une messe du compositeur, la cavatine dite du sommeil: *Du pauvre seul ami fidèle.....* » La variété du rythme, l'originalité de l'harmonie, la vivacité constante et toute française de l'expression, sont les qualités principales de cette œuvre, qui fut représentée pour la première fois le 29 février 1828, sur la scène de l'Académie royale de musique.

(1) *Les Musiciens célèbres*, p. 333.

La révolution de 1830 ne nuisit pas aux intérêts du compositeur. On prétend que, peu de jours après que Louis-Philippe fut monté sur le trône, ce prince fit appeler Auber et lui tint le langage suivant :

— Ah! Monsieur, vous nous avez été plus utile que vous ne paraissez le croire.

— Comment cela, sire?

— Toutes les révolutions se ressemblent, Monsieur Auber : chanter l'une, c'est provoquer l'autre. Que puis-je faire pour vous être agréable?

— Ah! sire, je ne suis pas ambitieux.

— J'ai l'intention de vous nommer directeur des concerts de la cour.

Le compositeur s'inclina.

— Soyez tranquille, j'aurai de la mémoire. Mais, ajouta Louis-Philippe, en lui prenant le bras d'un air tout à fait cordial pour le ramener au milieu des salons, à dater de ce jour, vous comprenez, Monsieur Auber, je tiens à ce que *la Muette* soit jouée un peu moins souvent.

Les faveurs de la cour citoyenne tombèrent effectivement sur le virtuose. En 1835, il était nommé officier de la Légion d'honneur. Quatre ans après, il recevait le titre de maître de chapelle du roi, et, en 1842, il succédait à Chérubini dans la direction du Conservatoire. Il occupa pendant près de trente années ce dernier poste.

« La gestion de M. Auber, dit Loménie, a été signalée par quelques améliorations de détail. Ainsi il a donné plus de solennité aux exercices des élèves, en leur faisant jouer des opéras entiers sur le théâtre de l'établissement. Il a joint à cette mesure une innovation non moins utile et non moins judicieuse, qui consiste à faire mettre à l'étude au Conservatoire les partitions des premiers prix de Rome, qui, au retour d'Italie, ont tant de peine à obtenir un début, soit à l'Opéra, soit à l'Opéra-Comique.

» Ces améliorations sont incontestablement très louables. Mais, puisque M. Auber est entrain de réformer et d'innover, que n'essaye-t-il de réformer un peu plus profondément ?

» Nous vivons dans un temps où l'on ne considère plus l'artiste comme un paria *mâle ou femelle,* exclusivement chargé d'amuser la société, qui le tient à distance. On ne demande plus compte à un acteur ou à une actrice de sa profession, mais bien de son éducation, de sa tenue, de son caractère et de sa moralité, pour savoir si le monde peut, oui ou non, l'admettre dans son sein.

» Cette manière de voir est beaucoup plus judicieuse que l'ancienne; mais, jusqu'ici, elle a eu, à peu d'exceptions près, le même résultat.

» L'exclusion, qui portait jadis sur la profession, porte aujourd'hui sur ses conséquences, c'est-à-dire sur une tenue généralement ignoble et sur des mœurs généralement corrompues. Ces conséquences sont-elles donc indissolublement liées à la profession, et l'immoralité la plus effrontée est-elle toujours l'apanage des personnes qui se livrent à la carrière théâtrale? Nous ne le pensons pas.... »

La cause de tout le mal, d'après Loménie, est l'immoralité des professeurs et des élèves du Conservatoire, « école dangereuse, dit-il, où les familles répugnent à envoyer leurs enfants ». Pour changer cette situation déplorable, il suffirait d'un règlement un peu sévère, règlement que l'écrivain supplie Auber d'établir.

Malheureusement, le directeur du Conservatoire ne tint aucun compte des avis qui lui étaient donnés sur ce point. Il n'osa et ne put rien réformer, et la fâcheuse réputation qu'eut le Conservatoire sous sa direction laissera une tache sur sa mémoire.

La Fiancée, qui parut en 1829, renferme une grande richesse d'instrumentation, une ouverture brillante, un joli duo avec fifre et tambour, les couplets et le chœur de la patrouille, un air tyrolien, un scherzetto spirituel et original, et une foule de passages charmants. Cependant, cet opéra fut sifflé pendant six représentations successives, à cause de la singulière idée qu'avait eue Scribe d'amener sur le théâtre, pour le dénouement, son héroïne montée dans une berline à deux chevaux. Dès que la voiture paraissait, une violente tempête s'élevait du parterre. C'étaient des cris assourdissants : « A bas la voiture ! Les chevaux à l'écurie ! Devant cet accueil, on fut obligé de remiser la voiture et les chevaux, qui ne parurent plus. *La Fiancée*, à partir de ce moment, ne recueillit que des applaudissements.

De 1830 à 1870, Auber fit paraître un grand nombre de pièces d'importance et de valeur diverses, *le Dieu et le Bayadère*, *le Philtre*, *le Serment*, *Gustave*, *l'Ambassadrice*, *le Domino noir*, *Zerline*, *l'Enfant prodigue*, etc.....

Il jouit toute sa vie d'une bonne santé et eut une heureuse vieillesse. Quelque temps avant sa mort, il disait ingénument à un de ses amis : « Je ne compte que deux chagrins dans ma vie : dans ma jeunesse, la garde nationale, et, dans ma vieillesse, la Commission du Conservatoire. » Cette Commission, sur la proposition d'About, et à la suite des critiques de Guéroult, avait discuté la suppression de notre grande École de musique; et le compositeur en avait ressenti une peine extrême.

Durant le second Empire, Auber dirigeait la musique de Napoléon III; il présidait assidûment à tous les exercices généraux et aux concours des élèves; il assistait aux cérémonies officielles.

Malgré ses occupations, il sut organiser sa vie de façon à pouvoir composer plusieurs heures par jour. Pendant le siège de Paris par les Prussiens, en 1871, il dut changer ses habitudes. Il lui fallut renoncer aux promenades du bois de Boulogne et se séparer de ses chevaux, pour lesquels il avait une véritable passion. Un genre d'existence aussi assombri et le dégoût que lui inspiraient les horreurs de la Commune abrégèrent certainement ses jours. Ses forces diminuèrent sensiblement, et, le

12 mai, pendant que le canon ébranlait tout le quartier de ses coups redoublés, il rendit le dernier soupir. L'artiste était âgé de quatre-vingt-neuf ans. Pour éviter une manifestation communarde, les amis d'Auber firent transporter son corps dans un fiacre et le déposèrent secrètement dans les caveaux de l'église de la Trinité. Les obsèques religieuses se firent le 15 juillet.

« Auber, dit Félix Clément, avait l'habitude de jouer tous les matins sur son petit piano un andante fort court, « qu'il appe- » lait sa prière du matin ». Peu de jours avant sa mort, sentant sa faiblesse, il dit avec un accent de tristesse qui frappa d'étonnement les assistants : « Je n'ai plus » même la force de faire ma prière du ma- » tin. » Le lecteur qui connaît comme moi le genre de vie d'Auber tirera de ce fait journalier et de ce douloureux regret *in extremis* la conclusion qu'il lui plaira. Pour moi, je crois que, au fond de l'âme de ce grand musicien, il y avait autre chose que cette indifférence que l'homme extérieur laissait supposer aux regards superficiels et frivoles de son entourage. »

Voici le jugement porté sur Auber par Lavoix (1) : « Dans ses premières partitions, Auber avait pieusement conservé les traditions de l'École française, mais, à l'audition des œuvres de Rossini, il avait compris qu'il manquait à son instrumentation l'éclat et le brio, et, avec *la Muette*, il inaugura la nouvelle manière, la fusion complète de l'orchestre français et italien. Du premier coup, il était arrivé à la perfection de son style instrumental. Nous ne retrouvons chez lui ni l'emploi de nouveaux engins sonores, ni combinaisons inconnues et étranges, et cependant il est peu de musiciens dont l'influence directe ait été plus grande sur l'École française. Il a transporté dans son instrumentation le tact, le goût parfait, qui distingue son talent. Qu'avait-il besoin de puissants développements, d'effets d'orchestre insolites et étranges ? Sa musique courait alerte et légère sur le poème qu'elle traduisait, qu'elle complétait souvent, comme les dessins d'un maître courent autour du texte d'un livre. Il avait presque toujours évité avec soin tout ce qui pouvait l'entraîner dans des scènes trop dramatiques, dans des élans d'un lyrisme trop élevé; aussi ne demandait-il aux instruments que ce qui était nécessaire pour colorer d'un trait rapide la scène qu'il voulait présenter. Charmant conteur musical, il n'orchestrait pas, il accompagnait. Considérée à ce point de vue, son instrumentation est absolument parfaite..... Elle emprunte sa valeur au caractère mélodique de la musique, sans vouloir briller de son propre éclat; elle égaye et colore la scène, mais elle n'a pas la prétention de peindre un personnage et un sentiment, c'est une instrumentation à fleur de musique, pour ainsi dire. »

« A notre gré, dit C. Bellaigue, les trois meilleurs opéras-comiques d'Auber sont : *Fra Diavolo*, *Haydée* et le *Domino noir*, son chef-d'œuvre.

» Chaque œuvre d'Auber est précédée d'une ouverture fraîche, gaie, pimpante et parfaitement adaptée au caractère de la mélodie musicale dont elle est le résumé. Les ouvertures de *la Muette*, des *Diamants de la couronne*, du *Domino noir*, de *la Fiancée*, du *Serment* sont et seront encore longtemps populaires. Elles rentrent dans le genre appelé *pot-pourri*, c'est-à-dire qu'elles se composent en général des principaux morceaux de la partition. Ce genre, qui a donné naissance à des pages instrumentales de premier ordre, comme les ouvertures du *Freyschutz*, de *Zampa*, du *Tannhauser*, semble être aussi celui qui convient le mieux au goût français. Auber en a tiré un merveilleux parti, tout en restant bien loin des maîtres dont nous venons de citer les œuvres. Tantôt ses ouvertures sont éclatantes comme celles de *la Muette*, la meilleure de toutes, comme celle de *Fra Diavolo;* tantôt, ainsi qu'il l'a fait dans le *Serment* et surtout dans *les Diamants de la couronne*, il fait précéder sa brillante fantaisie d'une introduction où il laisse apercevoir comme une vague et charmante sen-

(1) Lavoix, *Histoire de l'instrumentation*, p. 418.

teur de poésie. Dans ces compositions, Auber procède, non par développements, mais par opposition successive de mélodies. Ses ouvertures, qui sont trop connues pour être détaillées ici, offrent plus d'une analogie dans leur coupe avec celles de Rossini. Si leurs formules se rapprochent un peu de celles de l'auteur de *Sémiramide*, elles sont loin de valoir, malgré leur brio et leur grâce, les pages instrumentales du maître de Pesaro. »

Rocoffort écrivait dans le *Correspondant* (juillet 1871) :

« Auber fut, pendant un demi-siècle, le merveilleux symbole de l'esprit français, surtout de l'esprit parisien. Rien ne put entamer sa gloire, et tandis que ses nombreux rivaux « arrivaient l'un après l'autre au tombeau, traînant la longue chaîne de leurs espérances trompées », lui, toujours debout, toujours vainqueur, forçant la fortune à aimer un vieillard, défiant audacieusement le sort, et pouvait se croire certain de mourir en pleine splendeur!... La Providence ne l'a pas voulu, et, pour nous donner une terrible et célèbre preuve du néant de tout ici-bas, elle nous montre Auber, dans sa dernière année, la seule malheureuse de sa vie, se traînant à travers la ville assiégée à la porte de ses théâtres muets et fermés, affamé par cet étranger même qui depuis quarante ans répétait ses chants joyeux ou patriotiques, et enfin disparaissant dans la tourmente révolutionnaire, sans que sa mort fît plus de bruit que celle d'un matelot obscur, emporté à la mer par une nuit de tempête. Rien de plus triste et rien de plus juste. Auber était le dernier représentant du grand Paris de 1828, mort en 1870. Il était né, il avait vécu il devait tomber avec lui. »

J. Bouillat.

Jonage.



MONUMENT D'ADOLPHE ADAM A LONGJUMEAU

BIBLIOGRAPHIE

Adam.

A. Adam, *Souvenirs d'un musicien*, Paris, 1857. — Id., *Nouveaux souvenirs*, Paris, 1859. — A. Pougin, *A. Adam, sa vie, ses œuvres*, in-12, Charpentier, Paris, 1877. — F. Halévy, *Notice sur la vie et les œuvres d'Adam*, in-8°, Didot, Paris, 1859. — L. Escudier, *Mes souvenirs*, in-12, Dentu, Paris, 1863. — Aubryet, *Jugements nouveaux*, in-12, Librairie nouvelle, Paris, 1860. — C. Bellaigue, *le Livre du siècle et un siècle de musique française*. — Fétis, *Biographie des musiciens*. — F. Clément, *Les Musiciens célèbres*.

Auber.

A. Adam, Feuilleton de l'*Assemblée nationale*. — Lavoix, *Histoire de l'instrumentation*, in-8°, Didot, Paris, 1878. — C. Bellaigue : Les deux ouvrages cités plus haut. — E. Mirecourt : *Les Contemporains*. — A. Pougin, *Auber, commencements de sa carrière*, Paris, 1873. — F. Clément et Fétis : articles sur Auber. — B. Jouvin, *Auber, sa vie, ses œuvres*, Paris, 1864.



ANGE PITOU (1767-1846), CHANTEUR DES RUES SOUS LA RÉVOLUTION

I. PITOU ARRIVE A PARIS (1789) (1)

Le 21 octobre 1789, de bon matin, entrait à Paris, par la route de Versailles, un grand garçon d'une vingtaine d'années, brun, de tournure élégante, avec un nez un peu fort, planté au milieu d'un visage

(1) Nous avons suivi pour cette biographie l'ouvrage très consciencieux et documenté de M. Fernand Engerand : *Ange Pitou, agent royaliste et chanteur des rues*, in-8°, Paris. Leroux, 1899.

agréable et singulièrement animé. La poussière qui couvrait ses souliers et ses bas, et davantage la petite valise qu'il tenait à la main, attestaient qu'il venait de faire un assez long voyage. Il arrivait de Chartres, en effet, et, comme tant d'autres, venait à Paris chercher fortune. Une tante, à laquelle était échu le soin de son éducation après la mort de ses parents, de pauvres paysans dunois, avait rêvé de faire de lui un prêtre; en conséquence, il avait passé quelques années au collège de Châteaudun, ville près de laquelle il était né en 1767 (à Valainville), puis au grand séminaire de Chartres; mais comme il ne possédait aucune espèce de vocation, et que, du reste, il avait lu Voltaire et ne croyait guère en Dieu, il avait bientôt laissé là les études ecclésiastiques, et avec huit louis en son gousset, quelques hardes et un grand poème dont il était l'auteur, les *Voies de la nature*, Louis-Ange Pitou avait pris à l'improviste le chemin de Paris. Sa fortune était maigre, puisqu'il la portait tout entière avec lui, mais il ne doutait pas qu'un sort heureux lui fût réservé quelque jour. Il avait au surplus la tête remplie des idées de son époque, il était républicain et désirait fort prendre part à la régénération de l'humanité, qui avait commencé récemment.

De se trouver à Paris le plongeait dans le ravissement, bien qu'il ne sût pas encore sous quel toit s'abriter le soir, et il s'en allait par les rues, au hasard, musant aux boutiques, admirant toutes choses de ses grands yeux étonnés.

Dix heures venaient de sonner à Saint-Philippe-du-Roule et il descendait du rond-point des Champs-Élysées vers la place Louis XV, quand de ce côté il observa quelque tumulte. C'était une foule désordonnée d'hommes et de femmes de mauvaise mine. Quelques-uns chantaient on ne sait quel refrain, les autres hurlaient et le jeune homme remarqua surtout un débardeur du Port au Blé qui portait au bout d'une perche certain objet informe et rouge. Il s'approcha et reconnut avec effroi dans la chose rouge une tête coupée d'où le sang ruisselait.

Le matin encore, cette tête appartenait à un boulanger de la rue de la Juiverie dont le peuple avait fait bonne justice pour le punir d'avoir prié une femme d'attendre, avant d'être servie, que la septième fournée de ce jour-là fût achevée, les six autres ayant été déjà livrées aux chalands. La femme se mit en colère, ameuta les gens oisifs qui ne manquaient pas dans la rue. On hurla : « L'accapareur à la lanterne », et l'on se saisit du boulanger, qui fut pendu. Un garde national le détacha pour lui trancher le col, et c'est sa malheureuse tête, coiffée d'un bonnet de mitron, que l'on promenait à cette heure par la ville. Ange Pitou avait bien lu les gazettes qui racontaient les événements du 14 juillet, ceux des 5 et 6 octobre, il n'en avait pas été beaucoup affecté, mais le spectacle sinistre et imprévu qu'il se trouvait avoir devant les yeux jeta un grand trouble dans son esprit. Était-ce là cette sagesse du peuple dont les idéologues et les philosophes lui avaient vanté l'indéfectible bon sens? Ce triomphe de la canaille était-il donc le gouvernement de la démocratie?.... Ange Pitou redevint royaliste et recommença à croire en Dieu.

De songer n'empêche pas d'avoir faim; or, le nouvel arrivant ne savait de quel côté diriger ses pas; mais c'était un homme avisé; il mit son chapeau sur sa canne, le fit tourner deux ou trois fois et s'en fut dans la direction indiquée par la corne droite, qui était celle du Quartier latin. Là-haut, rue Saint-Jacques, à l'hôtel Henri IV, il s'inscrivit comme étudiant en théologie, se nicha « près des faubourgs du Paradis » et alla ensuite passer la soirée au Théâtre Français. Le spectacle l'enchanta, mais sa joie fut diminuée quand il s'aperçut, en sortant, qu'on lui avait volé trois louis.

Cette première journée passée à Paris eût paru à tout autre de mauvais présage : un Romain s'en fût peut-être revenu chez lui. Pitou demeura à Paris. Il fit à l'hôtel la connaissance d'une vieille dame de sa province, qui s'intéressa beaucoup à lui et le recommanda à divers hommes de lettres, Fabre d'Églantine entre autres, dont il

reçut des encouragements, et Brune, le futur maréchal, alors journaliste. De ses hautes relations il conçut les plus grandes espérances et s'en fut au Palais-Royal, dans le dessein d'y faire emplette de quelque bijou pour sa protectrice. Il n'y rencontra par malheur, qu'un adroit filou, par qui il se laissa dépouiller du reste de son argent.

Malheureusement Pitou n'était pas à bout de peines : le soir même l'hôtelière lui présenta sa note, et le lendemain ses chemises, ses vêtements quelques jours plus tard, durent prendre le chemin du Mont de Piété. Un autre eût désespéré de l'avenir; lui garda confiance en la fortune, et il fit bien, car la capricieuse déesse le prit par la main peu de jours après et ne l'abandonna pas de quelques années, non sans l'entraîner, à vrai dire, par des sentiers accidentés. Brune l'attacha au *Journal général de la cour et de la ville*. Pitou était journaliste.

II. PITOU JOURNALISTE
LE MANDAT DE LA REINE — LA TERREUR

Le *Journal général de la cour et de la ville* avait été fondé en septembre 1789, par un ancien acteur génevois du nom de Gautier, dit Syonnet, associé avec Brune. Ses bureaux étaient installés dans la rue Percée-Saint-André-des-Arcs, en ce coin pittoresque du faubourg Saint-Germain, aux trois quarts transformé aujourd'hui, et qui, à l'époque de la Révolution, était un peu ce qu'est devenu depuis lors le quartier du Croissant, c'est-à-dire le centre de production, tout au moins le marché général des journaux. Et Dieu sait si, depuis quelques mois, les gazettes s'étaient multipliées à Paris comme dans toute la France. Elle se vendaient dans la rue, et les colporteurs en criaient le titre, y ajoutant le plus souvent un sommaire enrichi de la manière la plus fantaisiste.

Mais Gautier tenait pour le roi, tandis que Brune était dans le sens de la Révolution. Leur association ne pouvait donc donner à la feuille, dans le début, qu'une note assez terne; il n'en fut plus de même lorsque Gautier fût parvenu à affermir son influence; Brune abandonna la place en décembre 1789, et la gazette devint un des plus combatifs des journaux royalistes. On la connaissait sous le nom de *Petit Gautier*, à cause de son directeur, et le tirage en était considérable. Par l'organe de plusieurs centaines de colporteurs, son titre retentissait incessamment dans la ville, et son succès fut tel qu'elle devint en peu de temps un objet de haine particulière pour les révolutionnaires. Aussi la brûla-t-on souvent dans les cafés du Palais-Royal et dans les tavernes; il n'était pas rare que les rédacteurs fussent assaillis dans la rue, et quand un vent d'émeute soufflait sur Paris, c'était un jeu pour la populace surexcitée d'envahir les bureaux du *Petit Gautier* et de tout piller. Devant les assaillants, rédacteurs et commis s'enfuyaient comme ils pouvaient, tandis qu'une soldatesque effrénée dévalisait les bureaux, s'amusait à bourrer ses fusils avec les chandelles, et à tirer dans les glaces et dans les meubles (1) », sans oublier, bien entendu, de forcer les tiroirs.

Ce fut une noble et dangereuse carrière que celle de journaliste à l'époque de la Révolution, — nous entendons celle des défenseurs du bon ordre et de la paix sociale, — et d'aucuns y moissonnèrent des lauriers aussi glorieux que ceux que l'on remporte dans les combats. N'était-ce pas un champ de bataille, après tout, que Paris en ce temps-là? Quels dangers n'y courait-on pas ? Chaque jour paraissaient de véritables listes de proscription, et les feuilles avancées ne cessaient de dénoncer à la vindicte populaire les écrivains assez courageux pour les combattre : tous étaient voués à la lanterne, on les y accrochait de temps en temps; on les rouait de coups, on les assassinait aux coins des rues, en attendant que la guillotine fût leur partage.

Ange Pitou s'était jeté dans la lutte avec toute la foi d'un néophyte; sa tâche était néanmoins assez simple : rendre compte

(2) *Une vie orageuse*, par ANGE PITOU, t. Ier, p. 54

succinctement des débats engagés devant le tribunal criminel du Châtelet; aussi bien ne put-elle longtemps suffire à son activité, et le procès du malheureux marquis de Favras, condamné à mort pour avoir rêvé d'arracher le roi à la domination de l'Assemblée, lui fournit-il bientôt l'occasion de donner quelque notoriété à son nom. Ce fut par deux petites brochures publiées au printemps et à l'été de 1790. Pitou y donnait une preuve de son ardent royalisme; la seconde, courageusement signée : « Pitou de Valainville », attira sur son auteur l'auguste attention de la reine; quelques jours après, il fut mandé aux Tuileries.

Nous laissons à penser sa joie et son orgueil lorsque, le 9 juin, Ange Pitou fut introduit devant Marie-Antoinette; combien il fut confus aussi de recevoir ses félicitations pour le dévouement qu'il avait montré à la cause royale. La reine l'interrogea sur sa famille et sur sa position, l'engagea à demeurer fidèle à la cause par lui si noblement embrassée; puis, saisissant les brochures consacrées à Favras, elle lui fit lire à haute voix le passage où il se déclarait prêt à défendre jusqu'à la mort la religion et la monarchie, et lui demanda s'il était disposé à persister dans de pareils sentiments. Ange Pitou le jura. Alors la reine lui donna son portrait en miniature et un mandat écrit de travailler à la défense du trône; sa tâche serait surtout de lancer des publications de toutes sortes; le roi en payerait les frais; un traitement de 6000 livres lui était en outre accordé, dont il reçut aussitôt le premier trimestre. Troublé, ravi, enthousiasmé par la confiance et la bonté de la reine, Pitou se retira, à jamais conquis.

« Travaillez, unissez-vous à nos amis, et que nos amis s'unissent à vous pour le maintien de la monarchie et du sceptre dans la maison de Bourbon, disait le mandat, contre la révolution, l'anarchie et le démembrement de la France. Probité, fidélité, constance, dévouement sans bornes. La France, le roi et ses successeurs sont solidaires des avances à faire pour cette cause sacrée. L. A. »

Le jeune homme avait accepté une tâche aussi noble que périlleuse, mais jamais serment ne fut mieux tenu que le sien, et, durant la longue tourmente qui bouleversa la France et fut si fertile en dévouements, héroïques, nul ne fut plus fidèle, plus persévérant, plus dévoué que le petit écrivain, sans sou ni maille, qui venait d'engager sa foi entre les mains d'une reine.

De ce jour commença pour lui la publication d'une série de brochures et de pamphlets, dont il est assez malaisé de suivre la trace au milieu du nombre incalculable d'écrits qui virent la lumière en ce temps. Tout cela était imprimé, vendu ou distribué aux frais du roi, et sans nom d'auteur, pour la plupart, car il eût été d'une folle témérité de s'offrir bénévolement aux colères de la canaille maîtresse de la rue. Pitou fustigeait sans relâche les meneurs de la Révolution, Mirabeau, La Fayette (1), le duc d'Orléans et tous les autres; plus d'une fois même, durant la longue agonie de la royauté, il lui arriva de morigéner le roi pour la faiblesse de sa volonté.

Entre temps et sans cesser sa collaboration au *Petit Gautier*, il écrivait au *Courrier extraordinaire ou le premier arrivé* de Duplain de Sainte-Albine, et bientôt même (1791) au *Journal des Mécontents*. Son incessante tâche de publiciste avait affiné son style, qui avait acquis de la vivacité, de la souplesse et un assez remarquable esprit satirique.

Cependant, les temps devenaient de plus en plus mauvais; la Révolution continuait son œuvre, et les ruines s'amoncelaient autour du malheureux roi qui ne savait pas se défendre; alors Pitou, malgré les dangers qu'il courait, se fit « observateur » pour le service royal; il entra dans la garde nationale, en même temps que bon nombre de royalistes, qui, par ce moyen, espéraient donner à la monarchie autre chose qu'un appui moral, et il commença de fréquenter assidûment les tribunes de l'Assemblée, les réunions politiques et les clubs, se mêlant

(1) Voir *Contemporains*, n° 82.

aux pires sans-culottes et faisant son profit de tout ce qu'il voyait et entendait, à la fois pour ses journaux et pour la police du château. C'est ainsi qu'il assista à des embauchages pour les plus ténébreuses besognes et qu'il reçut même un jour 12 francs pour insulter le roi.

Au 20 juin, lors de la première invasion du palais, Pitou, en garde national, se trouvait aux Tuileries; il était même de ceux qui entourèrent la reine et le dauphin dans la salle du petit billard. Leur énergique contenance et l'attitude de Marie-Antoinette en imposèrent cette fois aux mutins, et la royauté fut sauvée, salut éphémère qui eût pu devenir durable si Louis XVI avait eu la force de diriger le mouvement d'opinion qui se produisit alors en sa faveur; mais, devant la perpétuelle agitation de la rue, la conspiration flagrante des députés et l'argent répandu à flots parmi la populace la plus vile, le roi resta sans vigueur et sans résolution. Les hommes des clubs avaient appelé à leur aide les massacreurs de Marseille, et l'émeute du 10 août emporta bientôt la monarchie, comme le flot entraîne une épave un jour de tempête. En cette journée mémorable, Ange Pitou prit part à la défense des Tuileries, et il ne dut qu'à la Providence de ne pas partager le sort de son confrère, l'héroïque Suleau, qui fut égorgé par Théroigne de Méricourt au coin de la rue Caumartin.

La monarchie renversée, tous ceux qui tenaient au roi furent menacés des plus terribles vengeances; dès le 12 août, les journalistes étaient décrétés d'arrestation; déjà leurs bureaux étaient pillés et leurs presses distribuées aux feuilles révolutionnaires. Le *Petit Gautier* et le *Courrier extraordinaire* partagèrent le sort commun; Duplain de Sainte-Albine fut enfermé aux Carmes, et Gautier ne tarda pas aussi à être arrêté. Pareille aventure était vraisemblablement réservée à Pitou si moyennant 15 000 livres, il ne s'était ménagé une retraite sûre et dans laquelle il offrit généreusement asile à plusieurs de ses confrères, Nicole, Cassat, Leriche, de la Salle, l'ancien directeur du *Journal des Mécontents*.

Pendant plusieurs semaines, durant lesquelles les massacres les plus horribles ensanglantèrent les rues, les proscrits n'eurent d'autre désir que de se faire oublier; mais leur énergie n'était pas morte, pas plus que leur foi en la monarchie, et, dès qu'un peu d'apaisement se fut produit, ils se remirent courageusement à l'œuvre et fondèrent toute une série de nouveaux journaux. Mais il ne fallait plus songer à combattre à visage découvert : la première gazette qui vit le jour s'appela *La Révolution de 1792, journal de la Convention nationale*, et, malgré son titre très « patriotique », ne cessa de mener la guerre contre le jacobinisme. Encouragés par la faveur publique, sept semaines plus tard les mêmes écrivains lancèrent une autre gazette, *Le Journal français ou tableau politique et littéraire de Paris*, rédigé dans le ton des célèbres *Actes des Apôtres* de Rivarol, et en aussi excellent style. A la fin du mois de décembre 1792, Duplain de Sainte-Albine, qui avait, comme par miracle, échappé aux massacres de septembre, fonda encore *Le Courrier universel, ou l'Écho de Paris, des départements et de l'étranger*, qui vécut sept années, non sans changer vingt-huit fois de titre.

Dans ces diverses feuilles, la tâche d'Ange Pitou n'était pas la plus aisée; il devait rendre compte des séances de la Convention et des clubs, et pour cela pénétrer dans la caverne des loups.

Ange Pitou, la rage au cœur, assista au procès de Louis XVI sans pouvoir le défendre autrement que par des applaudissements. La mort du roi, celle de la reine plus tard, ne le découragèrent pas plus que ses amis; ne restait-il point un captif au Temple, des princes en exil, des sophismes sans nombre à dénoncer et chaque jour de nouvelles folies à condamner et des bourreaux à flétrir?

Dans sa fréquentation assidue des tribunes de la Convention et des clubs, Ange Pitou, s'était créé les plus extraordinaires relations. Sa mine joviale, sa constante bonne

humeur, l'esprit de ses reparties, son caractère toujours obligeant et serviable, avaient apprivoisé plus d'un sans-culotte. Un certain Manins, entre autres, qui présidait un groupe des plus violents, était devenu pour lui le plus précieux des amis en même temps que la meilleure des sources de renseignements. Il lui dut même bientôt beaucoup mieux que des informations politiques, car le hardi publiciste ayant été emprisonné en mars 1793, ce fut Manins qui le tira de ce mauvais pas, dans lequel il devait se retrouver, du reste, bien des fois avant la fin de la Révolution.

Deux mois plus tard, au 31 mai, le coup de force qui ruina la Gironde faillit avoir pour quelques-uns de ses amis les conséquences les plus néfastes. Un soir qu'il se trouvait aux Jacobins, vint à frapper son oreille une rumeur annonçant pour le lendemain le pillage du *Journal français*.

Il se met aussitôt à la recherche de Manins, et reçoit la confirmation de ses craintes; on lui montre même une liste de personnages dont l'arrestation est imminente; parmi ces noms, le jeune homme lit avec angoisse celui de son ami Nicole. Il importe de le prévenir, mais s'il était possible, tout en le sauvant, de faire paraître une dernière fois le journal, alors en cours de composition, ce serait mieux encore.

Pitou remarque, sur la liste des gens chargés de l'arrestation, qu'un nom manque au nombre fixé par les décrets; il se propose sans hésitation; une poignée d'assignats opportunément donnée fait qu'on l'accepte et qu'on lui indique l'heure de l'opération. Sans perdre un instant, il se précipite alors au journal, en hâte l'achèvement, et, tandis que Nicole se réfugie chez Pitou, celui-ci va rejoindre les hommes de la Commune; le journal est pillé et le recors improvisé perquisitionne chez Nicole avec les commissaires, mettant consciencieusement dans sa poche ou détruisant tous les papiers susceptibles de compromettre lui ou ses amis. Le lendemain, le journal et Nicole avaient changé de noms : le premier était devenu le *Tableau politique et littéraire de Paris* avant de s'appeler la *Correspondance politique de Paris et des départements ;* le second était le citoyen Neuville. A ses moments de loisir, Ange Pitou, dont l'activité était vraiment infatigable, donnait encore des leçons à de jeunes enfants, écrivait une tragédie pour le théâtre de la République, et surtout conspirait audacieusement contre la Convention.

III. PITOU CONSPIRATEUR — ARRESTATION LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

Il avait pris au sérieux, en effet, son rôle d'agent royaliste, et le récit des manœuvres et des intrigues de toute nature auxquelles il fut mêlé n'est pas la page la moins curieuse de son histoire, encore qu'il soit malaisé de se débrouiller dans l'extraordinaire écheveau de complots et de machinations qui se formaient chaque jour en ces temps troublés. Cela prouve tout au moins la profondeur des convictions de Pitou, la fermeté de son caractère sous des apparences de frivolité.

Notre journaliste avait dans l'armée de Charette un sien cousin du nom de René Pitou, et un ami, Thenaisie. Les troupes royales manquant d'armes et de munitions, on songea à s'en procurer là où il s'en trouvait, c'est-à-dire à Paris, et Thenaisie se mit en rapports avec Ange Pitou. Celui-ci accepta délibérément d'approvisionner l'armée vendéenne. Concevoir un tel projet exigeait déjà une assurance peu commune; quelle dose d'habileté et d'audace ne fallait-il pas pour le réaliser ? Notre héros y réussit néanmoins à merveille. Avec l'aide d'un royaliste dévoué, Pierre Molette, il loua au 74 de la rue du Faubourg-Montmartre une boutique qui prit l'enseigne de « fabrique de savon », et l'agence entra sur-le-champ en fonctionnement. On imagine difficilement ce qu'il fallut aux associés de courage, de persévérance et d'intrigue pour entasser dans cette boutique, en pleine Terreur, les armes et la poudre que leur fournissaient les armuriers parisiens et les magasins du gouvernement eux-mêmes;

combien il leur fallut d'argent aussi, car les passeports, les autorisations de toutes sortes ne se pouvaient obtenir qu'à coups d'assignats, et faire parvenir à Charette les prétendues briques de savon qu'on envoyait dans l'Ouest n'était pas le plus facile de la besogne.

L'entreprise réussit d'abord avec un bonheur extraordinaire : aucun envoi ne fut arrêté en chemin, et en moins de six semaines de l'été de 1793, 300 000 francs d'armes et de munitions s'en allèrent en Vendée et furent ponctuellement payés. D'autres envois furent faits encore, pour lesquels les associés dépensèrent de leur propre bourse jusqu'à 40 000 francs en pots-de-vin donnés aux employés des administrations et à des jacobins importants. Ils eussent continué plus longtemps si Thenaisie et René Pitou n'avaient été arrêtés et mis à mort.

En dépit de la Terreur qui pesait sur la France, Ange Pitou écrivait toujours. Point n'est besoin de dire que le métier de journaliste anti-jacobin exigeait une remarquable circonspection, sans cesser d'être terriblement dangereux. Être arrêté équivalait à une condamnation à mort, et néanmoins il le fut trois fois en cette année sanglante, et trois fois il se tira de peine grâce aux assignats dont il se servait avec une habileté éprouvée. Si la profession de publiciste présentait les plus grands risques, elle avait du moins, avec celle de dénonciateur, de voleur de grand chemin, d'agioteur, d'acheteur de biens nationaux et de général en pays ennemi, le privilège, rare en somme, par ces temps de désorganisation et de ruine publique, de rapporter beaucoup d'argent, tant l'on était avide de nouvelles à une époque où chaque jour amenait les événements les plus prodigieux. De 1789 au 10 août, à l'en croire, Pitou aurait gagné 94 000 francs; mais il faut tenir compte de la dépréciation des assignats.

Un dîner auquel il assista, le 1er octobre, manqua de mettre une fin prématurée à son aventureuse carrière : c'était chez un militaire de ses amis, du nom de Pascal, et en compagnie d'un déserteur autrichien, Hirchtmann, d'un interprète, Wetter, et d'une femme Morlay. On rit beaucoup, et comme la chose se passait entre amis, l'on fit force gorges chaudes sur les jacobins; au dessert, la femme Morlay pria Pitou, qui avait une certaine renommée d'improvisateur, de chanter quelque chose de sa façon. Le jeune homme ne s'en fit pas prier, et, se levant, il entonna une chanson arrangée par lui sur l'air révolutionnaire très connu du *Réveil d'Épiménide*. Un provincial frais arrivé à Paris chantait :

Je voudrais bien voir le repaire
Où tous ces brigands font des lois ;
Ils occupent le sanctuaire
Et de nos dieux et de nos rois.
Aujourd'hui, tout change de place,
Au gré du sort tout est soumis,
Et je ne fais plus la grimace
De voir l'enfer en paradis.

Mais dis-moi donc où s'achemine
Tout ce peuple de souverains ?
— Mon ami, c'est qu'on guillotine
Trois ou quatre cents muscadins.
C'est une petite curée
Pour cinquante mille vautours ;
Ils voudraient une autre saignée
Dans Paris et dans ses faubourgs.

Nous laissons à penser si de tels couplets furent applaudis : après quoi l'on se sépara, et Pitou s'en fut au *Journal historique*, puis aux Cordeliers, après quoi, la conscience tranquille il regagna son logis.

Grande fut sa surprise de trouver sa maison gardée, sa chambre envahie par des municipaux et d'être aussitôt appréhendé par deux membres du comité révolutionnaire, Guillemot et Thibaut. Le premier de ces hommes, fort heureusement, était un peu de ses amis, et il est assez vraisemblable que, grâce à cette circonstance, la perquisition ne fut pas trop sévère, en tous cas ne trouva-t-on point de papiers compromettants ni surtout le fameux mandat de la reine. Que s'était-il passé pour motiver cette arrestation imprévue ? tout simplement que la femme Morlay et Hirchtmann, voulant obtenir certaines faveurs, avaient dénoncé Pitou. L'affaire était claire, aussi bien pour le malheureux journaliste que pour Pascal et Wetter, arrêtés comme lui.

Pauvre Pitou ! malgré sa bonne humeur naturelle, il passa de tristes mois dans les

cachots de la Conciergerie. C'était un enfer véritable: les scènes d'horreur dont il fut témoin le rendirent malade et amenèrent son transfert à l'infirmerie, plus affreuse encore. On l'en tira enfin pour procéder à son interrogatoire. Par bonheur, le juge d'instruction commis à cet effet, — car il y avait encore un semblant d'instruction et de défense des prévenus; le système de condamnation par fournée ne fut établi qu'un peu plus tard, — le juge, disons-nous, était un certain Maire, assez brave homme au fond, mais auquel on faisait faire une triste besogne. De la Salle, qui le connaissait, était parvenu à l'intéresser au sort de Pitou, et il omit à dessein de l'interroger sur les plus graves des charges qui pesaient contre lui. L'interrogatoire achevé, le prisonnier fut ramené à l'infirmerie, mais cette fois placé avec des lépreux; la vue de ces corps en décomposition vivante et grouillants de vers glaça son âme d'épouvante; il bénit Dieu le jour où on le transféra à Bicêtre. Hélas! c'était un autre enfer. Enfermé avec des brigands qui le dépouillèrent de son argent et de ses vêtements, foulèrent aux pieds ses membres ulcérés, le malheureux ne put retenir un soupir de soulagement le jour (24 mai) où l'on vint enfin le chercher pour le ramener à la Conciergerie : il allait être jugé et ne doutait guère de l'issue du procès; mais la mort ne valait-elle pas mieux que l'état horrible dans lequel il vivait depuis sept mois? Son corps semblait tomber en pourriture.

Le lendemain, Ange Pitou et ses deux amis se retrouvaient devant le tribunal révolutionnaire. Le juge était Dobsent. De la Salle, toujours plein de zèle pour la cause de son ami, avait bien tenté de le prévenir en faveur de Pitou, mais que fallait-il espérer d'un pareil homme? Hirchtmann, l'Autrichien, était au banc des témoins, mais Pitou fut un peu étonné de ne point apercevoir auprès de lui la mégère à laquelle il devait son triste sort. Pascal interrogé le premier ne put retenir des malédictions contre son dénonciateur.

Malgré ses souffrances et le désordre de son esprit, Ange Pitou s'y prit d'autre manière. Avec une imperturbable audace, il nia tout, fit l'éloge d'Hirchtmann un peu ébahi, et déclara que celui-ci, dans sa mauvaise connaissance de la langue française, s'était trompé sur la nature de la chanson incriminée. Se raidissant alors sur ses jambes débiles, le malin royaliste entonna un couplet du véritable *Réveil d'Épiménide*.

« C'est bien ce que vous avez entendu, n'est-ce pas? demanda-t-il à Hirchtmann. — Oui, reprit celui-ci, qui avait reconnu l'air sans apprécier la différence des paroles. — Vous voyez, citoyens, fit alors Pitou en se tournant vers les jurés. » Les assistants parurent fort impressionnés. Le président appela la femme Morlay; elle ne répondit pas à l'appel de son nom. « Qu'on aille la chercher, rue l'Hirondelle », fit alors Dobsent. Tout semblait perdu. « C'est ma voisine, s'écria un huissier, elle est blanchisseuse et je la connais très bien. » Pitou ne comprenait plus. Quelques instants après se présentait devant le terrible tribunal une pauvre femme, tremblante de peur. « Citoyenne Morlay, connais-tu ces hommes? — Non, citoyen président. — C'est bien, tu peux te retirer », fit Dobsent. La femme s'en fut au plus vite. L'accusateur public se levait déjà pour demander des éclaircissements, quand Vilate, l'un des jurés, se leva soudain en disant : « Le jury est suffisamment instruit. Qu'on ferme le débat. » Le malheureux Pascal fut condamné à mort, mais Pitou et Wetter furent acquittés. Tous deux devaient leur salut au juge Maire, qui, à dessein, avait inscrit le nom de la Morlay avec une fausse adresse. Ce jugement coûta quelque 10 000 francs à notre héros : il est probable que Dobsent et certains autres, peut-être le farouche Vilate lui-même, en avaient eu leur part. Mais sauver sa tête à ce prix n'est pas faire un mauvais marché.

Pitou se retira tandis que les assistants lui jetaient des fleurs et des poignées d'assignats; sa jeunesse, ses souffrances et sa tournure avaient gagné les sympathies de tous, et, chose extraordinaire, celles des

jurés eux-mêmes, puisqu'ils l'invitèrent à dîner. A contre-cœur il suivit ces hommes dont cinq avaient voté sa mort et qui venaient de condamner son ami. Durant tout le repas, il parvint à se contenir, mais, au moment de quitter la table, un greffier remplissant les verres d'eau-de-vie et tendant le sien à Pitou, l'invita à boire à la République. C'en est trop ; le jeune homme n'est plus maître de lui : « La République, s'écrie-t-il en brisant son verre, frappe les innocents et pardonne ici au plus coupable; moi, oui, oui, je suis plus coupable que Pascal !..... » Tout le monde se lève en grand émoi; les jurés se regardent. Que va-t-il se passer ? Tout à coup Vilate intervient, prend Pitou par la main : « Voilà comment vos inconséquences vous perdent », dit-il, et appelant un gendarme : « Le malheur a aliéné la tête de cet homme; conduis-le chez lui et qu'il ne parle à personne. » Ce disant, il met un assignat de 25 livres dans la main du journaliste.

N'en pouvant croire ses yeux, Ange Pitou sortit du palais comme on sort d'un affreux cauchemar, et ce n'est qu'après un sommeil de quinze heures consécutives qu'il se rendit enfin compte de la réalité. Libre ! il était donc libre, et sauvé de l'échafaud.

Le soir de son acquittement, il paraît que les Comités avaient tonné contre la modération des jurés, qui, sur seize accusés, n'en avaient ce jour-là condamné que cinq; Fouquier lui-même s'était mis fort en colère, particulièrement à cause de Pitou, et il avait ordonné de recommencer le jugement. Cette fois, notre journaliste eût bien été perdu, si pour la seconde fois, le brave Maire ne l'avait encore tiré de peine. Il fut convenu que Pitou passerait pour être parti aux armées et qu'il se cacherait durant un mois. Mais de vivre longtemps avec la pensée constante d'une mort prochaine apprend à ne la plus redouter; on se familiarise vite avec elle. Alors qu'il semble que les deux acquittés eussent dû se terrer pour ne pas attirer sur leurs personnes les foudres de la Révolution, quelques semaines ne s'étaient pas écoulées que Wetter, entièrement dépourvu de ressources, et risquant le tout pour le tout, adressait à la Convention, en son nom et en celui de Pitou, une pétition tendant à obtenir l'indemnité accordée par la loi aux détenus reconnus innocents, mais que nul n'osait jamais solliciter. Le sort sourit à ceux qui le défient : Robespierre signa le décret, et les deux réclamants allèrent avec audace se faire reconnaître et recevoir chacun la somme de 800 francs qui leur était attribuée. De ce jour, Pitou cessa de se cacher, il revit ses amis et reprit son service de garde national.

IV. LE « TABLEAU DE PARIS EN VAUDEVILLE » « L'AMI DU PEUPLE »

Deux mois après l'acquittement de notre héros, Robespierre monta sur l'échafaud, et la France, se croyant enfin délivrée, respira. Les royalistes reprirent courage, et leurs attaques contre le gouvernement recommencèrent. Mais ils avaient été cruellement éprouvés pendant la longue tempête; leur organisation était rompue; leurs journaux avaient disparu, et plusieurs des amis de Pitou, avaient péri. Ne pouvant mieux faire, le jeune homme, pressé par le besoin, s'entendit avec Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, et fit pour sa gazette, les *Annales politiques et littéraires,* le compte rendu des Jacobins.

Cependant, l'ambition lui était venue d'avoir sa feuille à lui; Pitou rêvait d'un journal conçu dans le genre plaisant, où il réussissait assez bien. Il préluda par une série de pamphlets en forme de vaudevilles, contre le restant de jacobins que l'on appelait la « queue de Robespierre », et bientôt parut sa gazette quotidienne, le *Tableau de Paris en vaudeville,* qui constitue la meilleure partie de son œuvre littéraire. Ce n'était plus le style nuageux, et pédantesque de ses débuts; la plume de Pitou s'était aiguisée et allégée, et il maniait maintenant l'ironie et le sarcasme avec une vivacité singulière.

Son journal obtint un certain succès près du populaire; il n'eut cependant

qu'une dizaine de numéros, car, sur l'indication de Mercier, notre écrivain avait déjà entrepris une autre tâche.

Dans les nombreux ouvrages qu'il a consacrés à l'histoire de sa vie, Ange Pitou a peu parlé de ce qu'il fit pendant les derniers mois de 1794, sans doute éprouvait-il un certain malaise à s'en expliquer. En temps de révolution, en effet, alors que toutes les armes, même les plus déloyales, sont sans relâche dirigées contre eux, une sorte de fatalité conduit parfois les cœurs les plus loyaux à des expédients dont en toute autre époque ils eussent réprouvé jusqu'à la pensée. Les gens du Marais et les députés girondins sortis de leurs cachettes ou de leurs prisons après la mort de Robespierre, voulant perdre et déconsidérer à jamais ce qui restait de jacobins, la fameuse « queue de Robespierre », et désirant surveiller en même temps leur presse, Mercier fit entendre à Lebois, l'imbécile propriétaire de l'*Ami du peuple,* d'accepter Pitou comme rédacteur de sa feuille. Et voilà comment un royaliste déclaré devint pour plusieurs mois le continuateur de Marat, de Jacques Roux, de Chasles et fit pour dîner, comme il disait, « plus d'une toise de démagogie ». Il y gagna les rageuses malédictions de Babœuf, lors du fameux procès, de 1797. Sa besogne faite à l'*Ami du du peuple,* Pitou s'en allait retrouver ses confrères royalistes à la Convention, et faisait son compte rendu pour les *Annales,* ce qui ne l'empêchait nullement de continuer ses complots et ses menées, ni de correspondre avec les insurgés de l'Ouest. Ne fut-il pas arrêté trois fois en 1795?

V. PITOU CHANTEUR DES RUES — SES CONSPIRATIONS CONTRE LE DIRECTOIRE

Mais tout cela ne l'enrichissait guère. Si, quant à la sécurité du lendemain, l'on était un peu moins inquiet qu'au beau temps de Rosbespierre, il n'était guère plus facile de manger deux fois par jour. L'indescriptible désordre qui régnait en toutes choses en France, le mépris général du gouvernement conventionnel, la dépréciation énorme des assignats, causaient une renaissance très vive de l'esprit royaliste, mais laissaient chacun dans une misère profonde : le louis d'or ne valait-il pas 1000 francs en papier, le sac de blé 5000, le pain 16 francs la livre? Pour qui ne possédait que des assignats et n'en avait guère, c'était la famine dans toute son horreur : les rentiers, payés de cette manière au cinquantième de ce qui leur était dû, en attendant que ce fût au trois-centième, mouraient de faim dans la rue, et les employés de la République ne pouvaient vivre que grâce aux aliments qui leur étaient fournis en nature.

Et, piquant contraste avec la misère publique, la population de Paris gardait sa bonne humeur coutumière. Depuis thermidor même, l'amour du plaisir, du théâtre, de la danse, était devenu une véritable frénésie; c'était une joie malsaine qui se manifestait dans la rue par des bals et des chansons : ventre creux, semblait-il, rendait les jarrets plus souples et la voix plus claire. Dans tous les carrefours grinçaient des violons et résonnaient des airs patriotiques.

Durant ces dernières années, la chanson avait été un merveilleux agent de propagande près des gens illettrés. La Commune s'en était rendu compte au premier jour et s'était empressée de tirer parti des chanteurs des rues. Embrigadés par la police, payés six francs par jour, ils avaient servi tout à la fois d'espions, de dénonciateurs et d'apôtres révolutionnaires. Leur répertoire, approuvé par qui de droit, n'était guère autre chose que la traduction lyrique des discours de Marat, de Jacques Roux et de Saint-Just, des couplets de cannibales, charme de la canaille, appels quotidiens à l'assassinat et au pillage, et les hommes qui les vociféraient, souvent plus qu'à moitié ivres, avaient trop fréquemment des mines de scélérats. Leur diapason s'était beaucoup adouci depuis l'été de 1793; des romances sentimentales étaient venues remplacer certains airs « patriotiques », et leur recette journalière semblait assez ronde.

Un soir que Pitou, l'estomac criant fa-

mine, voyait d'un œil d'envie l'un de ces hommes faire une jolie moisson d'assignats, une pensée lui vint : « Et moi aussi, je suis chanteur. » Chanteur! chanteur des rues! et pourquoi non, si le pain quotidien est à ce prix? Il y songea pendant quelques jours, et, se rappelant les couplets de vaudeville qu'il insérait autrefois dans son journal, il lui sembla qu'il y avait là un joli filon à exploiter : la chanson politique. Vite il rime une demi-douzaine de strophes sur l'agiotage, court la faire imprimer, et, le lendemain, de grand matin, après avoir hésité et tremblé de honte pendant une heure, Ange Pitou se dresse devant la maison de l'*Homme armé*, rue Saint-Denis, et entonne son refrain. Les commères des halles se retournent. « Qui donc chante à cet endroit de si bonne heure? — C'est une espèce de muscadin. — Il est gentil garçon, le mâtin, et sa voix est jolie..... C'est facile de voir qu'il n'en a pas l'habitude, pourtant, car il tremble un peu. — Mais que chante-t-il donc? — Sur les agioteurs et tous les fripons qui mettent à mal le pauvre peuple, ramassent ses écus et se gobergent dans les hôtels des ci-devant nobles, tandis que les autres meurent de faim. » La foule qui s'est amassée, un peu surprise tout d'abord, est maintenant intéressée, gagnée; elle éclate en applaudissements, et l'on demande la chanson, et les assignats tombent dru.

La tentative a réussi au delà de tout ce qu'il pouvait espérer; Pitou a su trouver dans l'âme populaire une corde sensible; il continuera désormais à la faire vibrer. Mais, au commencement, il ne veut chanter que dans la matinée, car son amour-propre souffrirait d'être reconnu. Ce n'est pas pourtant qu'il fasse grand mystère de sa vocation nouvelle à ses confrères des tribunes; il est enchanté, au contraire, de partager avec eux le pain qu'il gagne avec des chansons. Mais bientôt il arrive que certains font sur son compte des plaisanteries qui le froissent. Alors il les plante là, eux et les *Annales*, et, de ce jour, ne revient plus dans les tribunes de l'Assemblée.

Le côté original de la carrière de Pitou chansonnier a de tout temps excité l'imagination et la verve des romanciers comme des vaudevillistes. N'est-il pas piquant, en effet, de voir l'intrépide écrivain royaliste, rompant avec tous les préjugés, s'en aller par les rues et par les carrefours de la grande cité répandre ses railleries contre les hommes au pouvoir, les bafouer et les flétrir? Une marchande des halles lui ayant fait observer qu'un chanteur sans musique n'est pas plus harmonieux qu'un pot fêlé, Ange Pitou s'était adjoint un racleur de violon. Sa voix s'en était affermie, et son audace aussi, car la timidité des premiers jours avait vite disparu, et il chantait maintenant aussi bien le soir que le matin, se moquant du qu'en dira-t-on. Les suffrages du populaire ne le vengeaient-ils pas des sourires de quelques sots? Car où qu'il chantât on se pressait pour l'entendre; on s'arrachait ses chansons, et plus d'un soir il lui arriva de compter 50 francs de recette.

De chanter n'empêche pas de conspirer, et il avait pris part, bien entendu, à tous les complots qui marquèrent le mémorable automne de 1795; les envois d'armes en Vendée avaient recommencé, plus actifs que jamais. Quelles espérances les royalistes français ne conçurent-ils pas en ces derniers mois du règne de la Convention qui amenaient les élections nouvelles? Jamais ils n'en avaient eu de plus légitimes, du reste, car à aucune époque depuis 1789 le sentiment public n'avait été aussi unanime dans son hostilité contre l'Assemblée. C'était la révolution du mépris qui se préparait : les élections ne manqueraient pas de donner la majorité aux royalistes, alors le comte de Provence viendrait de l'Est avec l'armée de Pichegru; le comte d'Artois s'avancerait dans l'Ouest avec Charette, et c'en serait bientôt fait de la République. Déjà l'on voyait Louis XVII aux Tuileries, quand les conventionnels, conscients de la réprobation qui pesait sur eux et résolus aux pires extrémités plutôt que de céder le pouvoir, s'attribuèrent les deux tiers des sièges dans les Assemblées du Directoire.

Force fut d'abandonner tous ces beaux

rêves, non sans un suprême effort, pour faire contre la Convention un 10 août royaliste. Ce fut la journée du 13 vendémiaire. Bonaparte donna la victoire à la Convention.

Pitou, qui s'était passionné pour l'organisation de cette fameuse journée, eut la bonne fortune d'échapper à la répression, et il employa aussitôt sa liberté, son argent et ses talents d'intrigue à sauver plusieurs de ses amis moins favorisés que lui. Ensuite, et sans découragement, il reprit la lutte par la chanson et par la plume. Sa brochure, *les Torts de la Convention envers le peuple*, qui est de ce temps, obtint un succès considérable, augmenté encore par les violentes attaques dont il l'honorait lui-même dans *l'Ami du Peuple*, car il collaborait toujours à la fameuse feuille jacobine, et cela dura jusqu'au jour où l'un de ses anciens confrères le dénonça à la police par un perfide article des *Annales* (18 nov. 1795). Il fut arrêté et prit mélancoliquement le chemin de la Force, où il demeura jusqu'en mai.

Ces cinq mois écoulés, Pitou s'en fut quérir son joueur de violon et recommença ses chansons. Il chante un peu partout, au pont Notre-Dame, à la place des Victoires, au plan de l'École, mais son coin favori est une sorte de cul-de-sac, situé en face de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; l'endroit est des plus paisibles, et les bruits de la rue n'y viennent pas troubler ses refrains. Aussi s'en donne-t-il à cœur joie. C'est le moineau de Paris, joyeux, vif, spirituel et effronté, qui ne craint rien ni personne, et va piailler audacieusement sous le nez de ses ennemis. Il chante intarissablement. Qu'importe que souvent le vers soit boiteux, la rime pauvre ou l'idée triviale : l'air fait passer la vulgarité de la prosodie. L'essentiel est que le tour soit leste, pimpant et qu'il prête à rire, que le trait aille juste au but et que le couplet pique, fouaille, déchire les voleurs de banque ou les pilleurs de fonds publics, les gros fournisseurs, les jacobins nantis, les merveilleuses et les incroyables, les assassins et tous les hommes aux mains rouges de sang pour lesquels la Révolution n'a été qu'une gigantesque entreprise de piraterie. Par sa bouche, le porteur d'eau annonce que bientôt chacun sera traité suivant ses mérites.

J'espérons
Voir les auteurs de tous nos maux
A l'eau,
Car tant d'fois va la cruche
A l'eau
Qu'elle tombe en morceaux,
Qu'un jour elle tombe en morceaux.

Et l'assistance rit, éclate, bat des mains, trépigne de joie; la plus petite allusion, le moindre geste, sont compris et applaudis à tout rompre. De jour en jour, le chanteur voit grossir autour de lui la foule de ses admirateurs; « il annonce le soir ce qu'il chantera le lendemain; il invite les citoyens auditeurs à lui faire passer les impromptus qu'il se fera un plaisir de chanter en public; mais ces soi-disant impromptus, qu'il dit lui être adressés, ne sont autre chose que des couplets de sa façon, qu'il a grand soin de ne pas insérer dans les cahiers qu'il distribue et vend au public; ces impromptus sont, ainsi que les commentaires dont il les assaisonne, des injures et outrages contre la représentation nationale et le gouvernement (1). »

« M. Pitou chantait fort bien, lisait-on en 1817 dans le *Journal général de France*, mais si bien qu'on chante dans la rue, on ne peut contenter tout le monde. Pitou en fit l'épreuve. Son concert fut souvent troublé par des vandales qui n'aimaient pas sa musique et voulaient lui faire changer de gamme; mais le peuple prenait aussitôt fait et cause pour son chanteur favori. Quelques coups de poings bien placés rappelaient à l'ordre les tapageurs, qui se retiraient chansonnés, battus et peu contents. Alors M. Pitou répétait avec plus de force le couplet occasion du tumulte. L'auditoire, dans ces circonstances, redoublait toujours d'attention, et M. Pitou ne chantait plus qu'on l'écoutait encore. »

« Les femmes surtout, disait le *Constitutionnel* en 1816, se passionnent pour ce genre de spectacle de nuit en plein air, et quand les gardes nationaux et les gendarmes arrivent, ce sont elles qui les arrêtent.

---

(1) Jugement de brumaire, an VI.

Quelques-unes même étaient si désireuses de l'entendre qu'elles faisaient retenir leur place dès le matin par un domestique; c'est dire que les auditeurs de Pitou ne se recrutaient pas exclusivement parmi les gens du peuple. Les concerts de la place Saint-Germain-l'Auxerrois étaient devenus, en effet, une manière de spectacle à la mode, et toutes les classes de la société s'y coudoyaient en plein vent. Pitou, dans ses couplets, n'était-il pas l'interprète de griefs communs un peu à tout le monde? Qui ne souffrait de la disparition du numéraire et de la dépréciation des assignats ? Le gouvernement ayant remplacé les assignats réduits à rien par des mandats qui ne valaient pas beaucoup mieux, Pitou chansonna les mandats, et sa critique le conduisit devant les juges. Condamné à 1000 francs d'amende, il s'en tira avec 2 livres 10 sous en numéraire : c'était la moralité de la chanson.

Son discours du P. Hilarion, Capucin, aux Français, est un morceau pétillant d'esprit et de fine ironie :

Nous renonçons à la richesse
Par la loi de notre couvent ;
Votre code plein de sagesse
Vous en fait faire tout autant.
Comme dans l'ordre séraphique,
Ne faut-il pas, en vérité,
Faire le vœu de pauvreté
Pour vivre dans la République ?

Agréez, mes chers camarades,
Le salut de l'égalité,
Et recevez mes accolades
En signe de fraternité.
Mais respectez ma barbe antique
Lorsque je viens vous embrasser,
Et ne la faites point passer
Au rasoir de la République.

Le Directoire, à bout de ressources et toujours en quête d'argent, avait établi les patentes. Pitou en prit une pour donner une apparence de légalité à sa profession, et se mit à chanter :

Sous ce déguisement cynique,
Remets-tu ce fameux voleur,
Fournisseur de la République,
Autrefois simple décrotteur ?
Depuis qu'on parle de patente,
Monsieur dit qu'il n'a plus d'état,
Que la République indulgente
Le classe parmi les forçats.

En fredonnant un air gothique,
Arrive un chanteur éclopé.
Si pour chanter la République
Il faut que je sois patenté,
Je ferai, dit-il, sans contrainte,
Cette offrande à la liberté,
Si désormais je puis sans crainte
Chanter partout la vérité.

Mais chanter la vérité n'était pas du goût des gouvernants ni de tous les passants, et plus d'une fois, il y eut de véritables bagarres. Pour un avis différent sur les chansons, des militaires se prenaient de querelle et se battaient à coups de sabre, et alors que le chanteur avait déjà quitté la place depuis 9 heures, il n'était pas rare qu'un rassemblement existât encore à 11.

Aussi le joyeux Pitou avait-il fréquemment maille à partir avec la police, au point qu'il prit ses habitudes à la prison et y laissa bientôt son linge et son matelas. C'était son quatrième domicile; il en avait déjà trois autres en ville. N'était-ce pas une sage précaution, de la part d'un conspirateur incorrigible? Au reste, il savait la valeur en assignats de la plupart des consciences de jacobins, et la police de l'intérieur n'était pas davantage réfractaire aux mandats, même dépréciés ; or, il en avait beaucoup, de par ses propres gains de chansonnier et aussi grâce aux fonds que sa profession le mettait à même de recevoir en public des royalistes désireux de subvenir aux besoins de leurs amis ou de l'agence royale. Pitou fut même, à certains jours et en plein air, le caissier du parti : à son dire, 1100000 francs passèrent entre ses mains, et ses sempiternelles allées et venues en prison avaient fait de lui l'agent de liaison le plus précieux.

L'arrestation des commissaires royaux Brothier, La Villeheurnois et Duverne de Prêle faillit tout perdre. Mis à la Force, deux ou trois fois confronté avec les royalistes incarcérés, Pitou s'arrangea de façon à faire disparaître de son dossier les pièces les plus compromettantes. Dans cette affaire, la culpabilité des commissaires était patente ; — le comte de Provence lui-même les avait reconnus comme ses agents et Duverne avait vendu ses amis, — aussi fut-ce pour notre chanteur un chef-d'œuvre d'intrigue que de les sauver. Il en coûta naturellement plus cher que de faire déchirer un procès-verbal de police. Des royalistes lui ayant remis 300000 francs, il en ajouta 260000, fruit de ses économies, et s'en fut

trouver qui il fallait. Les commissaires furent sauvés de l'échafaud et avec eux plusieurs autres personnes compromises.

Cette affaire avait été menée de main de maître; malheureusement, Pitou n'avait pu obtenir un pareil succès sans se découvrir, et nul n'ignora plus dans le gouvernement que ce chanteur jovial était un redoutable adversaire. Rien, dès lors, ne fut négligé pour le perdre; des agents provocateurs le vinrent trouver, mais il était méfiant de son naturel et homme de précaution; aussi bien, du reste, des gens qu'il payait l'avertissaient de ce qui se tramait contre sa liberté et lui fournissaient les moyens d'éviter les embûches de la police.

En cette année 1797, malgré les pires infortunes et des déceptions toujours renouvelées, les royalistes gardaient pleine confiance en l'avenir; la nation leur était favorable et la majorité des Assemblées était pour eux. S'ils savaient prévenir le coup d'État que, de toute évidence, Barras préparait contre les députés depuis les dernières élections, la partie était gagnée, mais ils différaient d'avis sur l'opportunité d'un mouvement : les constitutionnels prétendaient sage de laisser prendre l'offensive au gouvernement pour lui donner le mauvais rôle, prouvant par là qu'ils avaient bien mal profité de l'expérience de la Révolution. Pichegru voyait les choses d'autre manière, et il eût volontiers brusqué les événements; une poignée d'hommes déterminés ne suffisait-elle pas pour enlever le Luxembourg où demeuraient les cinq Directeurs? Dans ce but, Ange Pitou, Pierre Molette et un certain Prévoteau s'étaient chargés de l'achat des armes et des munitions.

Mais, comme il le chantait, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. La police s'exaspérait des rassemblements et des bagarres perpétuels occasionnés par Pitou; en quelques semaines on l'arrêta plusieurs fois, et une fois de plus le 12 fructidor. C'était un fâcheux contre-temps. Les murs de la Force n'étaient pas capables, heureusement, d'empêcher les menées de l'audacieux conspirateur. Il manda Pierre Molette et l'envoya à Pichegru, dont la résolution n'avait pas varié, mais qui manquait de l'argent indispensable. Avec un magnifique dévouement, Pitou, toujours incarcéré, donna 30000 francs qu'il possédait; il en emprunta encore 60000, dont il garda fort opportunément une moitié qui lui servit à payer la police et à faire disparaître les armes de ses divers dépôts. La partie n'en était pas moins perdue. Barras, averti par des traîtres, devança Pichegru, et le 18 fructidor affermit pour deux années la puissance d'une poignée de scélérats et d'un gouvernement pourri.

Le cas de Pitou, distinct de celui des députés qui, sans jugement, furent envoyés à la Guyane, était passible de la peine de mort. Il s'attacha à en retarder le plus possible le jugement, et dut à cela, autant qu'à ses intrigues, de n'être condamné qu'à la déportation.

VI. LA DÉPORTATION — PITOU REVIENT EN FRANCE — L'EMPIRE — LA RESTAURATION — DERNIÈRES ANNÉES D'ANGE PITOU

C'en est fini, les arbres de la place Saint-Germain n'abriteront plus les tréteaux du joyeux chanteur; la façade de la vieille église cessera de renvoyer l'écho de ses couplets; ses auditeurs habituels devront chercher d'autres plaisirs, et la jeune fille qui lui a donné son cœur, à laquelle il est fiancé, l'attendra désormais en vain. Pauvre Pitou ! quel roman a été sa vie depuis huit années. Pour la cause à laquelle il s'est donné sans réserve, il a sacrifié toutes les forces de son corps et toutes les ressources de son esprit; il a joué follement avec sa liberté comme avec sa vie, jeté à pleines mains les fruits de son labeur, et tout cela en vain; ses princes sont toujours en exil, les jacobins qu'il a si vaillamment combattus demeurent les maîtres et l'envoient maintenant sur des rives empoisonnées. Ses amis lui disent adieu avec mélancolie, car ils savent que les oiseaux chanteurs n'émigrent guère, et que, sans doute, la guillotine sèche aura tantôt fait de clore sa

bouche. Quant à lui, si de pareilles pensées le hantent, du moins n'y paraît-il guère.

Le suivrons-nous dans son exil? Il serait bien long de dire le triste voyage de La Rochelle à Cayenne, en une prison flottante qui lui rappela les horreurs de la Conciergerie, son arrivée en Guyane, le 15 juin 1798, la misère et la souffrance des déportés. Ni les mauvais traitements ni la maladie ne parvinrent jamais à altérer sa bonne humeur; il ne cessa point d'être le gai et joyeux compagnon que nous avons dépeint, et les carbets comme les prisons de la Guyane retentirent à leur tour des éclats de rire provoqués par ses chansons royalistes dont à cette heure, la place Saint-Germain était privée. Même il n'y perdit pas toute habitude de conspirer, puisqu'il prit part à un complot contre l'agent Burnel, à la suite duquel il manqua bien de perdre la vie aux dessèchements de marais.

Tandis que Pitou et ses compagnons souffraient ou mouraient, Bonaparte faisait à son profit la révolution que, si souvent, les royalistes avaient tentée contre le gouvernement jacobin, et rapportait les décrets de déportation. Pitou revint donc en France. Dans les premiers jours du mois de septembre 1800, nous le voyons arriver à Paris, et, le cœur rempli de joie, s'en aller chez sa fiancée. Hélas ! elle était morte. Son cœur meurtri ne devait plus connaître le bonheur; aussi bien son esprit, sa verve étaient restés avec sa bonne étoile dans les brouillards pestilentiels de la Guyane. Désormais sa vie ne sera plus qu'une lutte maladroite et malchanceuse contre la fortune. Il avait écrit une relation de son voyage forcé à la Guyane et comptait en retirer quelque argent; il n'aboutit qu'à faire saisir son œuvre et à s'ouvrir les portes de Sainte-Pélagie; si la peine de déportation était remise, il ne lui en fallait pas moins, paraît-il, purger en prison sa condamnation. Il y demeura quinze mois. Bonaparte le gracia enfin, en disant à Treilhard, qui représentait Pitou comme un royaliste dangereux : « Plaise à Dieu que tous ceux qui me servent aient pour moi autant d'énergie qu'il en a montré au service des Bourbons ! »

Pitou put alors publier son livre qui eut deux éditions, encore que sa valeur littéraire soit mince; l'argent qu'il en retira lui permit de conclure des arrangements avec les créanciers du 18 fructidor et de prendre une boutique de libraire. Il se maria même, publia ses chansons d'autrefois et..... fit faillite. On dit même qu'il se grisait. Le pauvre homme se trouva un moment dans un état désespéré; ce fut la bienfaisance impériale qui le sauva de la banqueroute en déboutant de leurs réclamations un certain nombre d'usuriers. Ange Pitou en fut reconnaissant à Napoléon (1); depuis longtemps, du reste, il ne conspirait plus, et c'est en témoin qu'il assista aux événements de 1814.

Le retour des Bourbons le combla de joie et lui donna à espérer la fin de ses tourments et la récompense de ses travaux. Voulant le fêter à sa manière, il fit imprimer un gros livre, l'*Urne des Stuarts et des Bourbons*, lourde et indigeste composition sans queue ni tête, peu propre à rappeler le spirituel pamphlétaire de 1797. Sa malechance voulut que la première édition ne pût voir le jour, Napoléon étant survenu inopinément. Pitou fut même envoyé à Orléans et dut y demeurer pendant les Cent Jours.

Louis XVIII (2) rentré une seconde fois, il revint à Paris au plus vite, et, tout en préparant une seconde édition de son livre, en même temps qu'il commençait à faire valoir ses titres à la reconnaissance royale. Son dévouement et ses sacrifices l'avaient méritée, certes! Présenté à Louis XVIII, il obtint dès 1815 une pension de 2100 francs, et ne vit là, bien entendu, qu'une avance sur sa créance, qui se montait à 545 000 francs, selon le rapport des commissaires de 1825, ou même à 1 525 000 d'après le comte Daru en 1828, sans que l'on puisse bien apprécier les raisons de la différence existant entre ces chiffres.

---

(1) Napoléon, voir *Contemporains*, nos 176-181.
(2) Louis XVIII, voir *Contemporains*, n° 236.

On eût souhaité voir Louis XVIII prendre cette affaire en main et dédommager aussitôt de ses peines et de ses sacrifices un vaillant serviteur. Les choses ne se passèrent point ainsi, car le roi n'avait pas les fonds nécessaires, et le règlement des comptes de Pitou incomba à des administrations méticuleuses et défiantes, qui exigeaient de lui des documents impossibles à fournir, le renvoyaient de bureaux en bureaux et de semaines en semaines. Les lettres dont il harcelait le roi, les ministres et leurs subordonnés, les livres qu'il publiait sans relâche, dans un style emphatique, souvent ridicule et incompréhensible, mais remplis de curieux renseignements, le refus de sa pension ne faisaient qu'embrouiller les choses.

Pour comble de malheur, l'assassinat du duc de Berry (1) vint donner à Pitou l'occasion de s'engager follement dans une série de discussions, de publications et de procès à propos d'une affaire à la fois lamentable et grotesque, l'identité du lit sur lequel l'infortuné prince avait rendu le dernier soupir. Pendant près de quatre années, il se passionna pour ce débat, au grand déplaisir de la famille royale, irritant tout le monde, et se faisant un ennemi du vicomte de la Boulaye, de qui dépendait précisément en grande partie la bonne marche de ses affaires. Tourmenté par ses créanciers, il ne cesse cependant de protester et de réclamer. En vain une commission royale, réunie en 1828, reconnut la légitimité de sa créance; en vain le comte Daru (2), en 1825, confirma sa décision, attesta la volonté du roi d'obtenir au plus tôt des Chambres un crédit permettant de régler les affaires de cette nature. Alors que Pitou se croyait à la fin de ses peines, la révolution de 1830 survint qui remit tout en question. Serait-il plus heureux sous le régime nouveau? La chose était fort peu probable. Il continua néanmoins ses réclamations avec une persévérance infatigable et douloureuse, car son intelligence s'était obscurcie, mais sans plus de bonheur, hélas! Viollet-le-Duc plaida bien sa cause auprès de Louis-Philippe (1), il ne put obtenir que des secours provisoires, qui ne préservèrent point Pitou de la misère, d'autant qu'avec un pénible entêtement le vieillard se refusait à toute transaction. Il tomba dans un tel état d'infortune, qu'à certains jours il dut mendier, et il ne trouva la fin de ses maux que dans la mort, le 8 mai 1846, à l'âge de 79 ans.

Philippe Descoux

(1) Voir *Contemporains*, n° 131.
(2) Daru, voir *Contemporains*, n° 250.

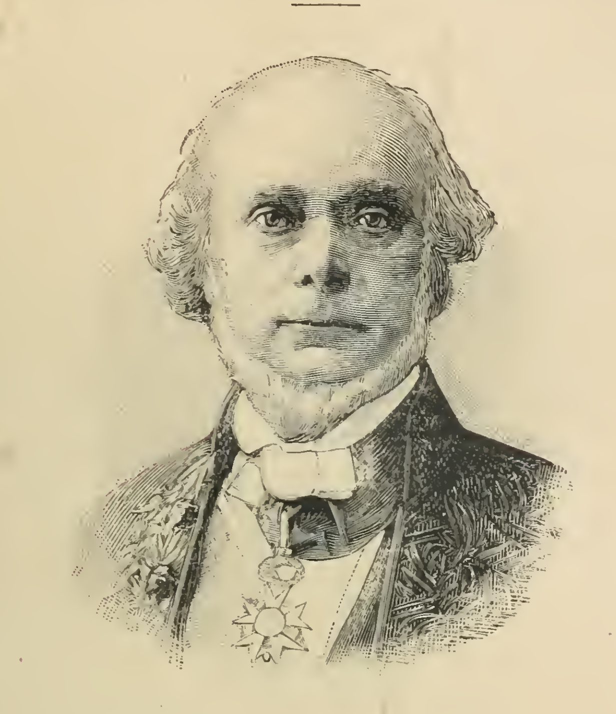
(1) Louis-Philippe, voir *Contemporains*, n° 18.

En outre de ses pamphlets contre-révolutionnaires, de ses recueils de chansons et de plusieurs notices publiées sous la Restauration, les principaux ouvrages d'Ange Pitou sont: *Voyages à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les Anthropophages*, 2 vol. in-8° (1805). — *L'Urne des Stuarts et des Bourbons*, in-8° (1815). — *Analyse de mes malheurs et de mes persécutions depuis vingt-six ans*, in-8° (1816). — *Toute la vérité au roi sur des faits graves touchant l'honneur de la maison de Bourbon*, 2 vol. in-8° (1821). — *Une vie orageuse et des matériaux pour l'histoire*, 3 vol. in-8° (1820).

BIBLIOGRAPHIE

Un coin de l'ancien Dunois, par Coudray, 1869. — *Histoire de la société française sous le Directoire*, par de Goncourt. — *Les rues du vieux Paris*, 1881. — *Mon vieux Paris*, par E. Drumont, 1895. — *Ange Pitou, agent royaliste et chanteur des rues*, par F. Engerand, 1899. — A. Dumas et Simon Boubée ont introduit Pitou dans des romans; C. Lecoq l'a mis à la scène dans sa célèbre opérette: *La Fille de Mme Angot*.

LES CONTEMPORAINS



ARMAND DE QUATREFAGES (1810-1892)

Si Jean-Louis-Armand de Quatrefages de Bréau n'est pas le premier naturaliste du XIXᵉ siècle, il doit du moins occuper, auprès des Cuvier et des Broca, une très large place. Sa personnalité scientifique se recommande à la fois de la médecine, de la chirurgie, de l'agriculture et de la zoologie d'une part, de l'archéologie préhistorique d'autre part, et, par-dessus tout, de l'anthropologie, dont il fut l'un des créateurs, et, incontestablement, l'un des maîtres.

I. FAMILLE — PREMIÈRES ANNÉES

Dans la chaîne des Cévennes, au pied du massif de l'Aigoual, qui en est le plus haut sommet, se trouve une petite ville du nom de Valleraugue. C'est à Bertezenne, localité dépendant de cette commune, que naquit Armand de Quatrefages, le 10 février 1810. Sa famille, connue dès le XIIᵉ siècle, et dont l'origine remonte à la croisade des Albigeois, passe pour une des plus anciennes du pays. Au XVIᵉ siècle, elle embrassa la Réforme et continua d'habiter le vieux manoir féodal, en dépit des persécutions et des guerres religieuses.

Elevés dans toute la rigidité des principes protestants, habitués à mener une vie rustique analogue à celle des anciens lairds écossais, les Quatrefages, avec leur rudesse de seigneurs montagnards, paraissent s'être développés en une longue suite de fortes et viriles générations. Si quelques-uns firent de la politique et de la théologie, la plupart suivirent la carrière des armes, et l'on a conservé leurs états de services, qui ne sont pas sans gloire.

A l'époque de Richelieu, Pierre de Quatrefages, avocat, docteur ès droits, est nommé député de Bréau (1629) et négocie la paix d'Alais. L'un de ses fils devient, en 1654, membre du Synode de Meyrueis, tandis que les autres prennent du service en Hollande

et en France. Parmi ces derniers, nous en voyons un qui, officier au régiment de Saligny, obtient la grâce de ses frères, compromis avec Condé dans les troubles de la Fronde. Plus tard, vers 1660, un petit-fils, lieutenant au régiment de la Fère, est tué à l'ennemi.

Nous arrivons aux héros de la famille. L'arrière petit-fils de Pierre de Quatrefages, capitaine au régiment de Bassigny, devenu Royal-Comtois, mérita, par sa belle conduite, la croix de chevalier de Saint-Louis. Cette distinction l'eût obligé à l'abjuration : il la refusa. Il prit part ensuite à l'expédition destinée à aider les Génois contre les Corses, mais, blessé d'un coup de feu, il dut quitter le service. Il épousa Louise de Carle, fille elle-même d'un général distingué, et se retira à Bertezenne, près Valleraugue. De ses deux fils, l'un fut successivement lieutenant et capitaine au régiment de Bourgogne, devenu 59ᵉ; l'autre, Jean-François, est le père de notre savant.

Jean-François de Quatrefages se trouvait, en 1793, capitaine au régiment de Saxe-Gotha, au service des Provinces-Unies. Aux approches de la guerre, il donna sa démission pour ne pas porter les armes contre son pays et se hâta de regagner les Cévennes. Suspecté d'espionnage, il fut arrêté à Huningue par les commissaires Ferry et Ritter. L'erreur une fois reconnue, il alla prendre un peu de repos à Valleraugue, puis passa au service de la République, successivement en qualité de lieutenant et de capitaine, dans l'armée des Alpes, sous le général Thomas-Alex. Dumas. Cependant, l'état de sa santé l'ayant obligé à démissionner, il fut libéré (en germinal an IV), et s'en retourna à Bertezenne, où il se livra à la culture du mûrier que son grand-père, le capitaine de Carle, avait introduite dans le pays. En l'an V, il se maria, mais resta veuf, sans enfant, au bout de peu d'années; enfin, en 1809, on célébra à Lacaune, près Castres, son mariage avec Marguerite-Henriette-Camille Cabanes.

Cette union devait être heureuse : moins d'un an après, la jeune mère donna le jour à un petit garçon qu'on nomma Jean-Louis-Armand.

Le futur académicien passa ses premières années le plus simplement du monde, escaladant les pentes de l'Aigoual ou méditant le long du Clarou. Il lui est resté de ce long séjour dans le calme et la grande douceur du pittoresque pays de son enfance une sérénité d'âme qu'il a conservée toute sa vie, et qui dut lui être bien utile au cours de ses longs travaux.

Cependant, on songeait à son éducation. On le confia d'abord à un jeune pasteur : dès qu'il sut lire, l'enfant se mit à dévorer tous les livres qui lui tombaient sous la main, épuisant en très peu de temps toutes les bibliothèques de la famille et du voisinage, celle des Angliviels surtout, et celle de Bréau.

Ce fut même, bientôt, le but exclusif de ses promenades; de courtes promenades, en somme, mais si agréables ! On sortait peu, on ne se répandait guère en dehors de cette vallée proche du Vigan, où l'on était né, mais les Angliviels recélaient tant d'attraits ! C'est là, chez son cousin, que le jeune Armand lut, mot pour mot, l'*Encyclopédie* tout entière.

Cette lecture devait déposer en sa jeune intelligence un solide fonds de connaissances. Toujours il s'en souvint avec complaisance, toujours aussi il demeura un liseur infatigable, comme les Balard, les Gubler, les Henri Martin, les Broca, les F. Lenormant, les Alf. Maury, qui tous devinrent des hommes distingués, et qui tous furent plus ou moins ses amis.

II. LE COLLÈGE DE TOURNON

Le jeune Armand grandissait. Pour donner une direction plus sérieuse à ses études, ses parents l'envoyèrent les continuer, dès qu'il eut atteint l'âge de douze ans, dans un établissement qui jouissait alors dans tout le Midi d'une haute réputation, le collège de Tournon. Ce fut le théâtre de ses premiers travaux personnels et de ses premiers succès; ce fut aussi le séjour où,

pour la première fois, il laissa à d'autres qu'à ses proches, l'impresssion inoubliable de son caractère si bienveillant et si bon.

Dans ses études, il apportait cette ardeur de tous les jours et de tous les instants qui ne le devait jamais quitter. Très rapidement, il traversa toutes les classes, de la cinquième à la rhétorique. Ses maîtres, dont il était l'orgueil, lui témoignaient la plus haute estime, et, lorsqu'il quitta le collège, firent tout pour le retenir encore. Le principal, un bon vieux chanoine, qui aurait bien voulu se l'attacher en qualité de répétiteur, pleurait en le voyant partir.

C'était d'ailleurs comme une seconde famille que ce collège de Tournon. On y travaillait ferme, mais on y musait aussi; la discipline n'était pas des plus rigoureuses, et la fougue toute méridionale des écoliers s'accommodait fort bien du régime. Il y avait des tolérances singulières, certainement inexplicables aujourd'hui : le jeune Armand avait, paraît-il, apprivoisé un magnifique lézard vert, qu'à l'étude ou en classe il dissimulait sous ses vêtements, comme autrefois le petit collégien de Lacédémone. Seulement, l'animal, plus sociable que le renard spartiate, ne fit jamais aucun mal à son maître. Lorsqu'il se sentait mal à l'aise, il s'approchait de l'échancrure du gilet et *mettait la tête à la fenêtre*. Ce fut le professeur de dessin qui hérita du reptile, mais il n'en fut guère soigneux, et, un jour qu'il l'avait oublié dans quelque coin, on ne put retrouver de la pauvre bête que ce que messieurs les rats avaient bien voulu en laisser.

Armand de Quatrefages quitta Tournon en 1827 : cette année-là, il obtint ses deux baccalauréats. Déjà il se sentait attiré d'une manière invincible par les sciences naturelles, et ses parents favorisaient ses dispositions. Mais il n'en était pas moins un dessinateur habile, et cultivait la poésie d'une manière alerte et gracieuse. La belle nature s'y prêtait, il faut bien le dire. Certes, ce n'étaient plus les Angliviels, Bramabiaou et le cirque de montagnes du pays natal; mais il y avait des châtaigneraies, qui rappelaient celles des vallées de l'Hérault et du Clarou, à Valleraugue !

Tout cela n'en était pas moins un cadre bien étroit pour le futur professeur. Un ami, M. Sornin, qui allait partir pour Strasbourg, lui proposa de l'emmener : M. Sornin était astronome, il allait lui montrer la voie qui conduit aux carrières scientifiques. Armand partit pour l'Alsace, où bientôt ses parents et sa sœur allèrent le rejoindre.

Le voilà donc dans un nouveau milieu : il séjournera six ans à Strasbourg, s'y créera des relations qui deviendront par la suite de solides amitiés, et conservera de cette époque un souvenir impérissable. Il semble que ces années aient compté double pour lui, et c'est justice, car ce sont celles de sa jeunesse et ce sont celles qu'il a employées à conquérir tous ses grades, la licence ès sciences en 1828, le doctorat ès sciences en 1829 et 1830, à vingt ans à peine, et le doctorat en médecine en 1832, à vingt-deux ans ! En même temps, il occupa ses premières fonctions, ayant été nommé par concours, en 1830, aide-préparateur de chimie, physique et pharmacie à la Faculté de médecine de Strasbourg.

III. SÉJOUR A STRASBOURG

Armand de Quatrefages, comme on vient de le voir, travailla beaucoup à Strasbourg : il y écrivit ses premiers Mémoires et y publia ses thèses, qui furent très remarquées. Pour son doctorat ès sciences mathématiques, il avait soutenu la première, le 19 novembre 1829, sur la *Théorie du coup de canon*, et la seconde, le 23 décembre 1830, sur le *Mouvement des aérolithes*, une question qui passionnait alors le monde savant. En 1832, sa thèse médicale porta sur l'*Extroversion de la vessie*, excellent travail à une époque où la pierre et les autres calculs urinaires étaient encore peu connus et mal traités.

Entre temps, le jeune docteur se répandait dans le monde, passait de longues soirées dans des cercles d'amis, où il était fort apprécié, ayant la réputation d'un val-

seur infatigable; ou bien, aux jours de vacances, faisait de longues excursions dans la vallée de l'Ill ou sur les bords du Rhin, souvent même dans le grand-duché de Bade, en pleines montagnes de la Forêt-Noire.

Dans les premiers temps, toutefois, il y eut des moments difficiles, car la bourse des jeunes gens n'était guère garnie, et il arriva un jour que, s'étant cotisé, on eut toutes les peines du monde à réunir le prix d'une place pour ramener en diligence un camarade fatigué, tandis que les autres revenaient à pied! Mais on était jeune, plein d'entrain et de gaieté; on dessinait, on versifiait; quelquefois on composait des chansons, assez pauvres comme inspiration poétique, mais très alertes tout de même, telles que *Le chêne et le roseau*, sur l'air du *tra la la*, par M. de Quatrefages, ou la petite pièce bachique en patois alsacien de son ami Schutzenberger, qui commence ainsi:

Libre est notre existence
Et pleine de plaisirs!

D'ailleurs, on réservait une large place à la culture des lettres et aux préoccupations poétiques. La Société des Amis était un prétexte aux excursions et aux parties de plaisir: la Société ou Casino littéraire réunissait les amateurs de beau langage; on en donna la présidence à Armand de Quatrefages, qui déjà se faisait remarquer par une grande facilité d'élocution, et l'on s'installa dans un hôtel de la place Saint-Étienne, aménagé tout exprès. A la première séance, notre savant, placé entre Gabriel Tourdes, qui devait devenir professeur à Strasbourg et à Nancy, et Gustave Billing, futur comte de Treuberg et chambellan du prince de Cobourg, prononça un discours dont la généreuse imprudence pouvait lui attirer de vifs désagréments.

Déjà, dans deux circonstances récentes, à un service pour Benjamin Constant, le 16 décembre 1830, et sur la tombe de Quesnel, parlant de la Grande Armée et de la Pologne, il s'était laissé aller à des écarts de langage qui pouvaient déplaire au point de vue politique. Il n'en fut rien, heureusement, mais les membres de la Société littéraire, qui, pour beaucoup, faisaient aussi partie de celle des Amis, préférèrent peut-être cotillonner ou valser quelques heures de plus, ou bien se remettre à traverser le pont de bateaux, chaque dimanche, pour aller prendre leurs ébats à Kehl, toujours est-il que le casino, fondé en 1831, eut une existence éphémère.

IV. STAGE MÉDICAL A TOULOUSE

Pendant les années qui suivirent, M. de Quatrefages songea surtout à utiliser ses connaissances médicales et son diplôme de docteur, car il n'était pas riche, et, tout en poussant très loin ses recherches scientifiques, il lui fallait un résultat pratique immédiat. Heureusement, un sien cousin, M. Jules Peyre, avec qui sa sœur devait se marier en 1840, l'appela à Toulouse, où il demeurait. Il s'agissait de prendre la clientèle d'un certain docteur Massol qui avait joui d'une grande réputation et était très regretté. La tâche était ardue, surtout pour un débutant de vingt-quatre ans: il s'en tira à merveille. Sa clairvoyance, son affabilité, ses connaissances déjà très étendues lui eurent bientôt conquis tous les suffrages. Et puis, ses idées sur la pierre avaient fait leur chemin; à Montpellier, à Paris, dans les cliniques fameuses de Lallemand, de Louis, de Civiale, on les avait expérimentées: lui même s'appliquait à compléter ses recherches par des découvertes nouvelles.

C'est ainsi qu'après un an à peine de pratique médicale à Toulouse, le 17 juin 1834, il imagina la lithotritie, c'est-à-dire l'opération qui consiste à broyer la pierre dans la vessie même; une autre question qui l'intéressait était celle du croup, et il fut le premier à en tenter la guérison au moyen de cautérisations au nitrate d'argent.

Bien qu'il n'ait pas encore abordé, à cette époque, l'étude des grands sujets qui devaient faire sa gloire, Armand, grâce à la publication d'assez nombreux mémoires, où se révélaient ses vues larges et profondes, se trouva tout désigné comme secrétaire de

la section médicale du Congrès méridional, lorsqu'en 1835 ce Congrès se tint, pour la deuxième fois, à Toulouse. L'année suivante, il fonda, avec le docteur Dassier, le journal de médecine et de chirurgie de Toulouse. Sa renommée s'étendait : membre du Conseil d'hygiène, il y rendit de grands services. Lors de son séjour à l'Université de Strasbourg, il s'était lié avec Cailliot et son beau-frère Meunier, chimistes l'un et l'autre, qui avaient développé son goût pour cette science, et ce lui fut fort utile en cette circonstance.

Enfin, en 1838, le ministre Salvandy le distingua. Nommé à la fois juge au concours de l'École vétérinaire de Toulouse et professeur de zoologie à la Faculté des sciences, M. de Quatrefages n'occupa ces fonctions que peu de temps. Elles offraient à son activité trop d'horizons nouveaux pour qu'il n'en prît pas le goût. Il voulut être docteur dans les spécialités qu'il avait à enseigner, et tourna ses regards vers Paris. C'est là que devait se décider sa vocation définitive.

V. GRANDS VOYAGES — L'INSTITUT MARIAGE

Voici donc notre jeune savant transplanté à nouveau. Il s'agit pour lui d'obtenir le doctorat ès sciences naturelles, et ce grade lui sera conféré, en 1840, par deux thèses brillamment soutenues sur les *Rongeurs vivants et fossiles*. Jusqu'en 1852, il ne cessera, d'ailleurs, de publier des Mémoires sur des questions de zoologie, et quand, plus tard, l'anatomie, l'anthropologie et la préhistoire seront devenues le champ de ses travaux, elles ne l'absorberont pas tout entier. Pendant plus de quarante ans il continuera à consacrer, de temps à autre quelques pages à l'étude des animaux.

Ce profond amour des animaux valut à Quatrefages de grandes et utiles relations. Présenté à Henri Milne-Edwards, celui-ci ne tarda pas à devenir son protecteur et son ami. Plusieurs autres savants vinrent d'eux-mêmes à lui, conquis tout de suite par sa modestie et par son absolu dévouement à la science.

Nouvellement débarqué à Paris, Armand, qui venait d'être malade de la fièvre muqueuse — cette cause première de sa calvitie, — ne disposait que de ressources assez limitées; néanmoins, il décida de rester, et, en 1841, il continua ses recherches zoologiques au Muséum.

Bien entendu, il s'était fixé dans les environs. Tout près aussi, rue Saint-Étienne-du-Mont, habitait M. Angliviel, son cousin. Il passait auprès de lui une grande partie de son temps libre, ne quittant le travail de bureau ou les recherches de laboratoire que pour s'exercer, en manière de délassement, au maniement du crayon et du pinceau. Le dimanche, on faisait des excursions dans la banlieue, ou bien l'on s'en allait dîner, pour 32 sous, au Palais-Royal : c'était une grande débauche qu'on ne se permettait que rarement.

En revanche, on recevait. Agassiz, le baron de Humboldt, Milne-Edwards lui-même, venaient souvent passer la soirée : l'hiver, un thé hebdomadaire réunissait chez ce dernier tout le petit cénacle, où fréquentaient aussi les Doyère, les Blanchard, les Carl Vogt. C'est là que furent élaborés ces fameux voyages océaniques, auxquels l'histoire naturelle doit tant, et dont le prince de Monaco continue, de nos jours, la tradition.

Les premiers de ces voyages eurent lieu pendant les vacances des deux années qui suivirent. On parcourut toutes les côtes de l'Océan et de la Méditerranée, observant, décrivant, collectionnant. Aux archipels Bréhat et Chausey, ce fut une véritable moisson dont le Muséum devait s'enrichir, tandis que paraissaient (1841-44) de nombreuses monographies sur l'anatomie et l'embryologie des mollusques annelés, rayonnés, cœlentérés, échinodermes et autres animaux inférieurs. Déjà M. de Quatrefages avait publié ses Mémoires sur le *Bouquetin des Pyrénées*, sur l'*Action de la foudre sur les êtres vivants*, sur le *Venin des serpents*, etc. Tout cela préludait brillamment

à l'exploration de côtes de Sicile, à laquelle il allait prendre part.

Au printemps de 1844, l'expédition s'organisait. Elle était dirigée par Henri Milne-Edwards, le « chef de la zoologie », que secondaient MM. Émile Blanchard et de Quatrefages. Sur un simple bateau non ponté, on parcourut les côtes de Sicile, de Trapani à Favignano et à Catane, les explorant au nom de la science avec le même soin que naguère les côtes françaises. On passa ensuite en Espagne, et l'on suivit les rives du golfe de Gascogne et le nord des Asturies et de la Galice, puis ces Messieurs allèrent passer l'hiver à Saint-Sébastien, pour y prendre un repos bien gagné, et y mettre en ordre leurs découvertes

De ce voyage, M. de Quatrefages rapporta ses *Recherches anatomiques et zoologiques,* recueil considérable, orné de nombreuses planches, publié en collaboration avec ses deux collègues (1846), et ses *Souvenirs d'un naturaliste,* le premier de ses ouvrages qui soit une œuvre littéraire en même temps qu'une œuvre scientifique. Il s'y montre, en effet, comme plus tard, quand il s'occupera des races humaines, écrivain délicat autant que scrupuleux observateur (1). A son retour à Paris, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

De 1842 date son amitié avec Buloz, qui lui ouvrit les portes de la *Revue des Deux-Mondes;* en 1847, il suppléa Milne-Edwards à la Sorbonne, et enfin fut chargé, en 1850, du cours d'histoire naturelle au lycée Napoléon — ou Henri IV, — d'abord comme suppléant, puis ensuite, en 1852, comme titulaire. Ce fut cette même année 1852 qui vit son entrée à l'Institut.

Le 26 avril, en effet, on l'élut membre de l'Académie des sciences, section d'anatomie et de zoologie, à la place de Savigny. Cette haute distinction devait lui ouvrir toutes grandes les portes du Muséum. D'abord collègue, puis successeur de de Serres, qui passait, après vingt-huit ans de cours, à l'anatomie comparée, il remplaçait Blainville, dès 1855, comme professeur d'anatomie et d'histoire naturelle de l'homme, poste qui se transformait pour lui en une chaire d'anthropologie.

Ce fut le 13 août de cette même année 1855 que l'Académie des sciences le présenta à cette fonction et la lui fit obtenir par 32 voix contre 12 à Gratiolet, 6 à Hollard, 3 à Jacquart..... Gratiolet, malgré son travail sur les *Circonvolutions de l'homme et des primates,* n'avait pu l'emporter, quoique soutenu par Chevreul; il est vrai qu'Armand de Quatrefages avait Milne-Edwards pour lui !

Son prédécesseur Serres avait remplacé Duvernoy depuis 1839 dans cette même chaire que Portal avait illustrée auparavant. Désormais, elle devait être occupée par un maître, et ce maître ne devait l'abandonner qu'à sa mort.

Voici donc la véritable orientation de sa vie. Dès ce moment, il va s'intéresser surtout à l'étude de l'homme, et, pour mieux le faire, il veut s'acquitter, semble-t-il, envers la zoologie et envers certains atavismes. Son arrière-père, François de Carles, avait, on s'en souvient, acclimaté dans le Midi les vers à soie. Vers 1857-58, on s'aperçut que, dans le Gard, l'Hérault et la Lozère, grâce à l'influence pernicieuse de cette maladie qu'on appelle la *pèlerine,* la production des cocons n'était plus que de 2 000 kilogrammes, contre 200 000 en 1840. Il tint à honneur de chercher à remédier au mal; il étudia la question, se rendit sur place et publia trois gros volumes, depuis devenus classiques, pour tous ceux qu'intéresse la sériciculture.

Dans ces conditions, ne pouvait-il faire partie de la Société d'acclimatation? Il y fut inscrit dès 1854, et dut plus tard, en 1863, en accepter la vice-présidence. Mais, se croyant profane, sur un terrain insuffisamment préparé, il ne voulut jamais en être le président.

On ne peut, hélas! être universel, même en se restreignant à un certain domaine.

(1) Ce voyage en Sicile n'est guère comparable qu'à celui de M. Milne-Edwards fils, avec le *Travailleur* et le *Talisman,* et aux campagnes océaniques du prince de Monaco et de son yacht l'*Hirondelle.*

M. de Quatrefages, maintenant, appartenait à l'anthropologie, et par son emploi de professeur, et par son travail sur les *Angles faciaux*, publié en 1856. En cette même année 1856, il se maria, à Strasbourg, avec Mlle Emma Ubersaal, de vingt ans plus jeune que lui, qu'il aima tendrement, et qui devint pour lui, dans ses travaux mêmes, une auxiliaire indispensable, un adjuvant précieux.

Le 1er mars 1858, M. de Quatrefages perdit son père. Il n'en continua pas moins à produire, en homme pressé et qui a beaucoup à dire. Sa carrière, en effet, qui pour tant d'autres aurait été couronnée déjà, en réalité s'ouvre seulement pour lui.

En 1860, l'immortel Broca fonde la Société d'anthropologie, et, en dépit de ses propres travaux, en dépit des découvertes préhistoriques, depuis devenues fameuses, des Boucher de Perthes, des Lartet, des Gaudry, ne peut que difficilement réunir les vingt adhésions nécessaires exigées par la loi. On y parvient enfin, et Armand de Quatrefages, inscrit le 19 janvier 1860, fut nommé vice-président en 1862. L'année précédente, la Société avait été autorisée, tandis qu'il publiait son beau livre sur l'*Unité de l'espèce humaine*.

Ah ! l'*Unité de l'espèce humaine*, voilà la grande thèse que le maître a soutenue pendant les trente dernières années de sa vie. Il a combattu loyalement et scientifiquement pour la défense du monogénisme, et ses arguments sont un aussi beau modèle de dialectique que son incomparable et indulgente loyauté demeure un bel exemple. Au point de vue de l'antiquité des espèces, et de l'espèce humaine particulièrement, comme Cuvier (1) et Milne-Edwards, ses coreligionnaires, il était resté très bibliste.

Qu'on l'écoute, entre autres déclarations, faire celle-ci :

« La démonstration de l'ancienneté de l'homme, préparée sans doute par des faits antérieurs, n'en est pas moins toute moderne. C'est un des remarquables progrès qu'ait à enregistrer l'histoire scientifique de la seconde moitié de ce siècle. »

De même qu'en 1855, ouvrant son cours d'anatomie et de zoologie au Muséum, il débutait ainsi :

« Quant à moi, disait-il dans sa première leçon, m'efforçant de voir la science telle qu'elle est, sans la violenter, si je ne puis répondre à quelques-unes des questions que j'ai soulevées, je n'hésiterai point à le dire.

» Lorsque j'ai annoncé l'intention de faire l'histoire des races humaines, on m'a fait remarquer que j'allais me trouver en butte aux hostilités des croyants ou des libres penseurs. J'espère ne provoquer nulle part de pareilles colères : je resterai sur le terrain qui m'est échu, sur celui de l'étude, de la science. Les plus illustres sont là pour l'attester, parmi les vivants ou parmi les morts, la foi s'appuie sur un roc que rien ne doit modifier ; la science s'agite et cherche sur un sol mobile. On ne peut sans danger réunir ces deux ordres d'idées. Ici, dans cette enceinte, c'est sur ce terrain de la science que je dois me tenir. »

« La science, disait-il encore, doit élargir les intelligences et rapprocher les esprits et les cœurs. »

Et il ne s'exagérait en rien son propre rôle. Toujours maître de lui, il sut discerner ses convictions des embûches et des compromis où il eût pu tomber, et sut conserver de ses adversaires et leur imposer un tel respect que Charles Darwin, qui, en sa qualité d'apôtre du transformisme, était d'opinions très divergentes, lui adressa cette belle pensée :

« Je puis dire en toute vérité que j'aime mieux être critiqué par vous de cette façon que d'être loué par bien d'autres..... Chaque mot (de vous) porte l'empreinte de votre véritable amour de la vérité. »

C'est en réponse à ses publications, *Ch. Darwin et ses précurseurs français*, et *Les émules de Darwin*, que le maître français reçut du maître anglais ce beau témoignage d'admiration, car, tel était l'homme, telle était l'œuvre.

(1) Voir *Contemporains*, Cuvier, n° 427.

VI. M. DE QUATREFAGES ET L'ANTHROPOLOGIE

L'anthropologie est la partie la plus considérable de l'œuvre scientifique de M. de Quatrefages, celle à laquelle il a consacré le plus de publications de toutes sortes; et nous osons ajouter, malgré le mérite de ses autres travaux, que c'est aussi la portion la plus intéressante de son œuvre. Il aurait voulu que non seulement les savants de profession, mais tous les hommes instruits apportassent à l'étude de l'espèce humaine et des questions qui s'y rattachent un peu de cette curiosité et de cette activité qui se dépensent pour tant d'autres problèmes. « Les hommes admirent, écrit-il quelque part, citant une belle parole de saint Augustin, les hauteurs des montagnes, les vastes flots de la mer, les grandes cataractes des fleuves, et l'immensité de l'océan, et le cours des astres, *et, ô prodige! ils se négligent eux-mêmes!* »

Pour faire connaître les principales idées d'Armand de Quatrefages sur l'anthropologie, nous lui emprunterons à lui-même l'expression même de sa pensée, expression toujours claire, toujours simple, toujours empreinte de cette loyauté scientifique et de cette haute impartialité que ses adversaires mêmes sont forcés de reconnaître (1).

1re question fondamentale : *Origine de l'espèce humaine.*

Quelle est l'*origine* de l'espèce humaine? Faut-il voir dans l'homme tel que nous le connaissons le dernier terme d'une évolution dont l'origine se perd dans la nuit des temps; ou bien doit-on croire à la fixité de l'espèce humaine comme des autres espèces végétales et animales?

M. de Quatrefages, comme naturaliste et physiologiste, déclare-t-il, prit résolument parti contre le *transformisme* en faveur de la fixité de l'espèce humaine comme, d'ailleurs, des autres espèces. Prenant acte de ce que depuis six mille ans ces espèces n'ont pas changé, comme il apparaît par toutes les découvertes constatées, et que le *croisement entre espèces* ne peut être fécond, le savant conclut :

« Admettre qu'il a pu en être autrement d'une manière soit régulière, soit accidentelle, c'est opposer à tout ce que nous savons sur le présent et le passé de notre globe, le *possible, l'inconnu*, en d'autres termes l'*hypothèse,* prenant pour point de départ notre ignorance même. Entre ces deux sortes de motifs de conviction, je ne saurais hésiter. — Voilà pourquoi je ne puis trouver dans une transformation graduelle et lente l'origine des espèces; pourquoi je ne puis accepter, même à titre provisoire, aucune doctrine reposant sur cette idée générale; pourquoi, *au nom de la science,* je combats aujourd'hui, comme je l'ai toujours fait, le darwinisme, aussi bien que les hypothèses de Lamarck, et tous les systèmes transformistes. »

Et pour l'espèce humaine, en particulier, M. de Quatrefages déclare que les différences entre l'homme et les singes les plus élevés sont « considérables et significatives..... Nier l'existence de cet abîme serait aussi blâmable qu'absurde..... On reconnaît à première vue que le *plan général* est fort différent, et correspond à deux genres de vie bien distincts. Aussi l'homme est-il essentiellement *marcheur*, le singe essentiellement *grimpeur*. Eh bien, en vertu de la *loi de caractérisation permanente*, il est impossible qu'un marcheur descende d'un grimpeur..... Il est impossible que l'homme compte un singe quelconque parmi ses ancêtres! » Et il termine en qualifiant le système de Darwin d'*arbitraire*, *inconciliable avec toute méthode scientifique.*

2e question fondamentale : *Unité de l'espèce humaine.*

Faut-il compter *une* ou *plusieurs* espèces humaines? La différence si grande entre le blanc et le nègre, les deux termes extrêmes de la série, n'oblige-t-elle pas à reconnaître *plusieurs* espèces humaines?

M. de Quatrefages est résolument monogéniste, comme, d'ailleurs, les plus illustres

(1) Ce chapitre, ainsi que le chapitre suivant, est emprunté en grande partie à une brochure du savant abbé Le Hir, éditée par la Maison de la Bonne Presse : *M. de Quatrefages et l'anthropologie.*

des naturalistes, Buffon et Linné, Cuvier et Lamarck, Blainville et les deux Geoffroy, Müller le physiologiste et Humboldt le voyageur. Il démontre que tous les groupes humains, du Nègre au Blanc, sont *les diverses races d'une seule espèce humaine,* et que les différences entre le blanc et le nègre n'atteignent pas les limites de la différence existant entre des animaux unanimement reconnus comme appartenant à la *même espèce*. Le savant naturaliste énumère ces différences et conclut ainsi :

« Si notre bœuf et le gnato ou le tricéros, si le porc normand et le porc solipède, le mouton d'Europe et l'ancon, le biset et le grosse-gorge sont de simples *races* et non des *espèces* distinctes, à plus forte raison peut-on dire qu'il en est de même pour le Nègre et le Blanc, le Mongol et le Peau-Rouge. » Et il complète sa démonstration victorieuse par l'application de la loi du *métissage,* qui régit les croisements entre les diverses races humaines.

M. de Quatrefages revenait souvent sur la question de l'*unité de l'espèce humaine* « parce que, dit-il, la science, dans son ensemble et dans une foule de détails, change du tout au tout selon la solution adoptée ». Qu'on en juge :

« La question d'*ancienneté* est simple et absolue pour le monogéniste; elle est multiple et relative pour le polygéniste. La question du *lieu d'origine* n'existe que pour le polygéniste, qui, en revanche, n'a point à s'occuper de la *question générale des migrations,* ni de la *formation des races,* ni de l'*homme* primitif. D'où il résulte que l'anthropologie est une science tout autre pour le monogéniste que pour le polygéniste. »

3e Question fondamentale : *Autochtonisme ou migrations.*

Les diverses races humaines qui peuplent les diverses parties du globe sont-elles *autochtones,* nées dans le pays qu'elles habitent, ou bien l'*espèce humaine,* partie d'un ou de plusieurs points, a-t-elle *immigré* de manière à envahir peu à peu son domaine actuel? La haute autorité d'Agassiz appuyait l'*autochtonisme*. Mais Quatrefages se prononça résolument contre ce système aujourd'hui d'ailleurs abandonné. Il avait réuni contre les partisans de l'autochtonisme, et afin de répondre à leurs objections, une foule de faits des plus intéressants, notamment les exodes des Polynésiens et des Kalmouks; ceux-ci pour les migrations par terre, ceux-là pour les migrations par mer.

Si l'espèce humaine a rayonné en tous sens, on peut se demander où placer le centre privilégié qui a servi de berceau à nos plus lointains ancêtres, et d'où, avec le temps, ils se sont répandus dans toutes les directions. De Quatrefages place ce berceau primitif dans l'Asie septentrionale, qui jouissait dans les temps quaternaires d'un climat tempéré. C'est ensuite autour du plateau central que les races humaines se sont formées, et c'est de là qu'elles se sont répandues sur le globe.

Résumons en quelques mots les enseignements de M. de Quatrefages sur les trois grandes questions d'anthropologie générale que nous venons d'étudier avec lui : 1° il se prononce nettement contre le transformisme, quelque forme qu'il revête, et s'en tient à la fixité des espèces végétales et animales, et en particulier à la fixité de l'espèce humaine; 2° il croit qu'une paire unique a été la souche de tous les groupes humains, passés et présents, quelle qu'en soit l'apparente variété; 3° que les descendants de ce couple primitif, apparu dans les régions septentrionales de l'Asie, plus tard profondément diversifiés autour du massif central asiatique, se sont ensuite répandus, par voie de migrations, sur le globe tout entier. Ce sont là des résultats importants et dignes de fixer l'attention des naturalistes.

VII. LE RÈGNE HUMAIN

L'homme, étudié au point de vue de l'*espèce,* avec les diverses questions qui s'y rattachent, a surtout occupé le savant et infatigable professeur.

Il a d'abord abordé les grands problèmes qui se rapportent à l'origine, à l'unité, aux instincts migrateurs de cette espèce humaine si nettement caractérisée; puis il l'a suivie à travers le temps, en étudiant les différentes races fossiles, et à travers l'espace, en montrant comment les nombreuses races actuelles sont réparties à la surface du globe.

Toutes ces solutions, qui ne se présentent pas avec le même degré de certitude, sont appuyées sur des arguments rigoureusement et exclusivement scientifiques.

« Mais l'homme, animal par son corps, possède *un quelque chose* de plus, d'où résultent des manifestations spéciales se rattachant à la moralité et à la religiosité. Ces manifestations fournissent une nouvelle classe de caractères, les *caractères moraux et religieux*. »

Certains savants avaient pensé qu'il y a des peuples *athées*, au moins parmi les moins civilisés.

Dans ses belles études, M. de Quatrefarges arrive à des conclusions opposées, tant pour les races disparues que pour les peuples les moins civilisés. « Obligé, écrit-il, par mon enseignement même, de passer en revue toutes les races humaines, j'ai cherché l'athéisme chez les plus inférieures comme chez les plus élevées. Je ne l'ai rencontré nulle part, si ce n'est à l'état individuel ou à celui d'écoles plus ou moins restreintes. »

Le savant naturaliste a retrouvé ces mêmes sentiments moraux et religieux parmi nos ancêtres quaternaires ou néolithiques. De cette enquête minutieuse résulta pour lui une conviction inébranlable dans l'*universalité* du sentiment religieux et moral parmi les hommes, à quelque degré de civilisation qu'ils soient parvenus. De là sa belle conception du *Règne humain*.

« L'homme n'est-il donc qu'un animal beaucoup plus intelligent que ses frères ? N'a-t-il donc aucun ordre de phénomènes qui lui soit propre et le distingue des animaux au même titre que ceux-ci sont distincts des végétaux ? »

A cette question qu'il se pose à lui-même dans son *Rapport* de 1867, où il l'a étudiée dans le détail, M. de Quatrefages répond en donnant la raison de son opinion: « Depuis bien longtemps (1838), j'avais répondu à ces questions; j'avais cru devoir séparer l'homme des animaux et en former un *Règne à part*. Bien des années d'études et de réflexions m'ont de plus en plus confirmé dans cette manière de voir, qu'ont professée avant moi plusieurs hommes éminents, et entre autres M. Serres..... En effet, l'homme est le seul être chez lequel se rencontrent les trois traits fondamentaux suivants: 1° la notion du bien et du mal moral; 2° la croyance à une autre vie; 3° la croyance à des êtres qui lui sont supérieurs. Ces deux derniers, parfois difficiles à distinguer l'un de l'autre, peuvent être rapportés à une même faculté : la religiosité. Le premier se rattache à la moralité. Ces deux facultés sont pour moi les *attributs du Règne humain*.

» On retrouve ces deux grands phénomènes plus ou moins accusés chez tous les hommes; rien n'en indique l'existence chez les animaux. On est donc autorisé à les regarder comme caractérisant le groupe humain; et les êtres qui composent ce groupe, ayant sur les animaux une supériorité incontestable et incontestée, la moralité et la religiosité se trouvent être les attributs d'un règne supérieur à celui des bêtes. »

Cette idée de ranger l'homme dans un règne à part fut combattue par plusieurs naturalistes. Mais de Quatrefages resta fidèle à sa conception première : « L'homme est distinct des animaux au même titre que ceux-ci sont distincts des végétaux. » Voici sa conclusion en 1887 :

« Sous peine de quitter la voie ouverte par le père des sciences naturelles et suivie par tous les naturalistes, on doit conclure que la moralité et la religiosité sont de *véritables attributs* justifiant l'adoption d'un nouveau règne, qu'avec quelques-uns de mes prédécesseurs j'ai appelé le *Règne humain*. »

VIII. L'HOMME

Puisque nous nous sommes un peu occupé de l'œuvre, qu'on nous permette avant d'aller plus avant, de montrer l'homme aussi tel que nous l'avons connu — trop peu, hélas ! — l'homme extérieur d'abord, un beau vieillard, de noble prestance, à l'allure digne, au visage encadré d'un collier de courte barbe blanche, au front très dégarni, mais dont la calvitie faisait mieux ressortir l'énergie de la pensée. L'œil vif, d'une expression pénétrante, respirait quand même la bonté, et le maître conserva la vivacité de son beau regard presque jusqu'à sa dernière heure, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Quant à l'homme moral, il était trop simple, ce robuste montagnard, pour n'être pas tel que ses livres nous le font deviner. Sa droiture, sa loyauté absolue, sa bonté rayonnante que rendait plus sensible encore sa grâce naturelle, tout devait le rendre sympathique. Et puis, il était accessible. Pour un esprit si large, sans mesquinerie comme sans fatuité, la courtoisie la plus raffinée n'était que politesse. Sa bienveillance était telle qu'au plus fort de ses travaux, toujours il recevait sans ennui, même les plus importuns, et qu'il avait pour tous une parole aimable. Il *savait les mots qui encouragent et fortifient,* parce qu'il avait pour principes qu'il faut « savoir accepter ce que l'on ne peut empêcher », et qu'il faut toujours « regarder, non les gens les plus heureux, mais les gens plus malheureux que soi ».

Et il le faisait. Dans l'appartement de Flourens, qu'il habita depuis 1869, en la maison même de Buffon, jamais il ne trancha du grand seigneur comme ce dernier, — les manchettes et les jabots de dentelles eussent été bien déplacés à la fin du XIXe siècle ! — Il fut affable toujours, quoique inébranlable dans ses convictions. Seulement, de temps à autre, il s'éclipsait un instant, d'une façon mystérieuse pour son interlocuteur : c'était pour aller dans un cabinet voisin, prendre une petite prise de tabac, dont il ne pouvait se résoudre à se passer, bien que, comme médecin, il se fût, depuis longtemps déjà, interdit l'usage de la tabatière, dont il craignait l'abus.

Enfin, il était artiste. Sa femme avait une belle voix et, quoique lui-même ait eu peu de dispositions musicales, il prenait grand plaisir à l'entendre chanter. Mais il était écrivain, et quelque ingrats que fussent les sujets à traiter, toujours il savait les rendre attrayants. Il maniait aussi agréablement le pinceau et le crayon que la plume, et, comme peintre d'histoire naturelle, il n'a été dépassé que par Alexandre Lesueur. Dans les *Annales des sciences naturelles,* figurent aussi, de lui, de fort bons dessins.

Son logement, cependant, n'était pas un musée. Il tenait à être à l'aise, à disposer de beaucoup de lumière; son cabinet était très simple quoique très commode pour bien abriter sa bibliothèque, car il avait du livre un respect absolu et presque superstitieux. Les siens étaient reliés sobrement, mais conservés avec soin et annotés — car il lisait ou au moins parcourait tout ce qui lui était adressé, — non en marge, mais au moyen de fiches qui doivent former aujourd'hui une collection précieuse. Il semble, d'ailleurs, que c'est pour les livres que son goût artistique s'est manifesté le plus largement. car les siens sont illustrés richement au point de vue de la sélection des sujets. Parfois, en effet, comme dans ses *Races humaines,* il lui fallut choisir parmi des milliers de photographies, et il eut le don de discerner à la fois les plus esthétiques et les meilleures pour l'explication de son texte.

IX. LE SIÈGE DE PARIS — LES BÊTES DES MÉNAGERIES — SOUS LES OBUS — LA RACE PRUSSIENNE — LA COMMUNE

Pendant les dix dernières années du second Empire, M. de Quatrefages, absorbé par ses cours, réclamé à chaque instant par la présidence d'un Congrès ou d'une réunion, n'en continue pas moins de poursuivre la publication de ses travaux. Il

étudie en grand la formation des races, se jette avec ardeur dans la discussion qui agite le monde savant à propos des âges préhistoriques et, entre temps, s'occupe, par exemple, de l'exode des Kalmouks, en 1616 et en 1771, ou bien des migrations polynésiennes, qu'il reconstitue de toutes pièces. La zoologie lui doit encore son *Histoire naturelle des Annélides et des Géphyriens* (1865) et son fameux mémoire sur l'*Amphioxus,* où il développait son ingénieuse théorie du phlébentérisme, qu'il dut abandonner depuis.

Mais il devait surtout se répandre autrement, et l'on se disputait sa présence pour l'attrait de sa parole. Nous le voyons successivement faire partie de la Commission du Mexique (1864-67), de la Commission des Missions scientifiques, et de celle des Travaux historiques et des Sociétés savantes. L'Exposition de 1867 provoque son rapport sur les progrès de l'anthropologie, et l'inauguration du canal de Suez lui donne l'occasion d'un voyage le long du Nil. Invité par le khédive, il visite le canal et va jusqu'à Assouan. La terre des Pharaons conserve pour lui le charme qu'elle dut avoir pour Champollion : il la décrit avec complaisance, nous montrant, par exemple, une danse d'almées, avec l'enthousiasme d'un poète et le dilettantisme d'un artiste.

Enfin, les événements de 1870 éclatent. Le maître, qu'animait le plus ardent patriotisme, ne pouvait croire à notre faiblesse. Jusqu'au mois d'octobre, il fit preuve, lui, si claivoyant d'ordinaire, d'un optimisme presque aveugle.

Mais il n'était pas de ceux qui abandonnent leur poste : il n'y songea même pas. Jusqu'à la fin, il occupa sa maison du Muséum, où sa présence, d'ailleurs, ne fut pas inutile. Du 8 au 25 janvier 1871, l'établissement fut bombardé; comme bien l'on pense, il se trouva être des premiers à joindre sa protestation à celle de l'Institut et des autres Corps savants, contre ce bombardement.

Dévoués serviteurs de la patrie et de la science, les professeurs du Muséum avaient, dès le début, pris leurs précautions et fait presque l'impossible pour soustraire leurs précieuses collections au danger attendu. Dès le commencement du siège, 70 000 bocaux contenant des pièces d'anatomie ou d'histoire naturelle conservées dans l'alcool — matière éminemment inflammable — avaient été, par leurs soins, transportés dans une crypte, au-dessous du grand labyrinthe. En même temps, les animaux du Jardin d'acclimatation, plus particulièrement menacés au bois de Boulogne, étaient venus chercher un asile à la Ménagerie.

Asile bien précaire, hélas! par ce temps de famine! Bientôt, ne conservant que les plus rares ou les moins comestibles, on dut vendre à peu près tous les autres et les livrer à la consommation. Nous avons sous les yeux un tableau indiquant les prix qu'atteignirent ces victuailles inattendues. L'examen en est curieux. Comme bien l'on pense, ce furent les quartiers riches qui en bénéficièrent, et la grande boucherie anglaise de l'avenue Friedland, notamment, paya 2 petits sangliers 1 200 francs, 1 grand casoar 600, 2 kanguroos 250, 1 ours 500, 1 petit agneau de 25 livres 500. Le kilo de chair d'éléphant fut livré à 50 et 60 francs, celui de trompe à 80 francs.

Cette vente dura du 18 octobre au 29 décembre. Tout ce dont on pouvait tirer parti y passa : zèbres, buffles, cerfs, yacks, volailles de toute sorte. Quelques grosses pièces atteignirent des prix relativement élevés : 2 cerfs d'Aristote 500 francs, 2 rennes 800, 3 nilgaux 1 650, 2 wapitis 2 500, 1 paon axis 300, 2 chameaux 5 000, et enfin 2 éléphants 27 000 francs.

Ces sacrifices une fois faits, il fallut tenir tête à l'orage. Le 8 janvier 1871, entre 10 heures et 11 heures du soir, le feu fut ouvert, *sans sommation :* le 17, un commencement d'incendie se déclarait dans les magasins à eau-de-vie de l'entrepôt des vins, qu'une rue seulement sépare du Jardin des plantes, et, à partir du surlendemain, 19, le tir était dirigé spécialement sur le labyrinthe, que domine le fameux cèdre de de Jussieu. Il y avait toute apparence que l'en-

nemi savait ce que recélait le célèbre monticule.

En somme — et c'est M. de Quatrefages qui donne ces chiffres — la superficie du Jardin est de 225430 mètres carrés, celle de l'entrepôt 141700 et celle de l'hôpital de la Pitié 21777 : dans ce périmètre, pendant les 17 jours que dura le bombardement, il tomba 150 obus environ. 46 éclatèrent dans le Jardin, 49 dans les bâtiments du Muséum et 47 dans l'enceinte de l'hôpital : on en compta 135 pour 25 hectares. Il fallut s'employer à réparer les dégâts. Professeurs et employés se mirent à l'œuvre, et, sous le feu de l'ennemi, tandis que les boulets éclataient autour d'eux, ils fermèrent les brèches des bâtiments et remirent provisoirement en état les toitures des serres endommagées.

Parmi les promeneurs, plusieurs personnes avaient failli être atteintes. Malgré les précautions prises, quelques-uns des trésors de la science n'avaient pu être préservés. Il y eut des pertes irréparables. Les collections rapportées du Mexique se trouvèrent broyées, ainsi que certains types rares de conchyliologie : une perruche vivante fut tuée, des lézards éventrés, et un crocodile empaillé fut retrouvé, privé de... sa tête!

Les professeurs, réunis sous la présidence de Chevreul, avaient, comme nous le disions plus haut, rédigé une protestation collective. On fit plus; on projeta de placer à la porte du Jardin l'inscription suivante, dont le texte fut communiqué à l'Académie des sciences :

« Le Jardin des plantes médicinales, fondé à Paris par un édit du roi Louis XIII, à la date du mois de janvier 1626,

» Devenu Muséum d'histoire naturelle, par décret de la Convention du 10 juin 1793

» Fut bombardé,

» Sous le règne de Guillaume Ier, roi de Prusse, comte de Bismarck, chancelier,

» Par l'armée prussienne, dans la nuit du 8 au 9 de janvier 1871.

» Jusque-là il avait été respecté de tous les partis et de tous les pouvoirs nationaux et étrangers. »

M. de Quatrefages, qui rend compte de ces faits, paraît en avoir été particulièrement affecté. En ce qui concerne l'inscription, il aurait voulu qu'elle mentionnât le temps exact qu'avait duré le bombardement.

Son patriotisme se manifesta aussi d'une manière très originale. Dans un mouvement de révolte contre ce peuple qui venait porter la guerre jusqu'au cœur de notre pays, et qui, trop souvent, signalait son passage par des atrocités, dont le bombardement de Paris devait être le digne couronnement, le maître publia, dans une Revue d'abord, en brochure ensuite, une sorte de Mémoire intitulé *La race prussienne*. Ce n'est pas un pamphlet, c'est une véritable étude d'anthropologie : le langage en est parfois indigné peut-être; il n'en demeure pas moins sur un terrain exclusivement scientifique.

Les Prussiens, par leur origine, par leurs affinités, par leur langue primitive, ne sont pas même Allemands; à peine peuvent-ils se dire Européens. Telle est la thèse que M. de Quatrefages défend, en nous présentant nos vainqueurs comme des Slaves, peut-être fortement imprégnés de Tartares, mais à coup sûr, dignes successeurs des Huns ou des Vandales. Bien entendu, il flétrit comme il convient les excès des soldats de de Moltke.

L'affreuse guerre civile de la Commune, qui éclata au printemps, amena de nouveaux dangers pour le Muséum.

On était à la fin de mai 1871 et la Commune allait être vaincue. Dès que le bruit de l'approche des troupes se fût répandu dans le quartier, Régère, maire du Ve arrondissement, qui paradait à cheval comme un général d'opérette, se rendit au laboratoire d'ichtyologie où se trouvait un poste de fédérés. Il les exhorta à la résistance et fut accueilli par des cris de : « Vive la Commune, nous sommes prêts! » On comprend combien peu cela devait faire l'affaire d'un membre de l'Institut qui voyait ses collections déjà sauvées du bombardement, exposées maintenant aux fureurs de la guerre civile. M. de Quatrefages n'hésita pas. Il descendit dans le corps de garde et, très digne, très ferme, il harangua à son tour.

Son succès dépassa celui du chef insurgé lui-même! En moins de cinq minutes, les gardes nationaux abandonnaient à la fois le poste et le Muséum, laissant là leurs armes et leurs effets d'équipement.

X. VOYAGES ET CONGRÈS SOCIÉTÉS SAVANTES

La paix rétablie, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, il reprit le cours de ses travaux. Il aurait pu prétendre à une retraite bien gagnée; il n'en fit rien. Au contraire, à partir de ce moment, et durant toute sa vieillesse, son activité sembla redoubler. Presque à la fois, il s'occupait de l'exposition de géographie des Tuileries, et prenait une part importante au Congrès — également géographique — d'Anvers. Ce fut là qu'il perdit son neveu, Armand Peyre, dont il ramena le corps à la famille éplorée.

Un deuil plus cruel encore devait le frapper au bout de peu d'années. Sa mère mourut le 9 mai 1874. Dans le courant du même été, il fit son voyage de Suède où il fut reçu en triomphateur. Les étudiants d'Upsal l'ayant accueilli parmi eux, il conserva religieusement toute sa vie la casquette blanche à cocarde qu'ils lui avaient remise à cette occasion.

Les Congrès se succédaient. En 1875, il fut vice-président et en 1876, vice-président honoraire de celui des sciences géographiques, à Paris. Depuis 1873, du reste, il était vice-président de la Société de géographie : il y avait été inscrit comme membre de la Commission centrale dès 1856, et il en devait devenir président, en 1891, après la retraite de M. de Lesseps. De plus, il était membre de la Société de géographie commerciale.

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les Sociétés, tous les corps savants dont il faisait partie, car c'était à qui, dans le monde entier, lui donnerait un diplôme ou un parchemin. On tenait à honneur de se recommander de son nom, et les principaux États s'y associèrent en lui remettant des croix ou d'autres distinctions.

Qu'il suffise donc de savoir que le maître appartenait à quarante-quatre Sociétés françaises et cinquante-quatre étrangères, l'Académie de médecine, la Société de biologie de Paris, la Société nationale d'agriculture, la Société d'acclimatation, les Sociétés philomatique, zoologique, américaine, d'archéologie et d'histoire de Paris, etc. Il fut l'un des fondateurs, en 1870, de l'*Association française pour l'avancement des sciences,* cette Société dont la devise : *Pour la science et pour la patrie,* convenait si bien à son caractère. Aussi présida-t-il les deux Congrès que cette Association tint à Bordeaux et à Lyon en 1872 et 1873.

Il lui fallut voyager beaucoup pour assister en tant de lieux divers, à un si grand nombre d'Assemblées savantes. Souvent il lui fallait les présider et souvent aussi se laisser porter en triomphe ou à peu près. C'est presque ce qui arriva à Moscou, en 1879, où les congressistes, ayant à leur tête le professeur Bogdanow, furent si pleins d'attentions pour lui.

Et c'était justice. Toujours et partout il avait donné de sa personne. Qu'il s'agisse d'anthropologie, d'archéologie et d'histoire, nous le trouvons à Copenhague en 1869, à Bologne en 1871, à Bruxelles en 1872, à Stockholm en 1874, à Moscou en 1879..... Aux deux Expositions universelles de Paris, en 1878 et 1889, il organisa la section d'anthropologie.....

Dans ces conditions, à peine lui restait-il, chaque année, aux vacances, le temps d'aller se reposer un peu à Aix-les-Bains, comme il en avait coutume depuis 1871. Il ne se permettait guère d'autre villégiature. Cependant, il avait voulu revoir l'Alsace, qu'il avait toujours aimée, et s'y retremper dans les souvenirs de sa jeunesse. A Contades, près de Strasbourg, chez le docteur Stœber; à Bischviller, chez son beau-frère Kunzer; ou bien chez M. Schutzenberger, de la vieille Société des amis, partout il avait trouvé cette chère Alsace bien changée et bien vieillie, depuis 1870! c'est-à-dire depuis qu'elle est occupée par la *race prussienne.*

XI. DERNIÈRES ANNÉES — LA MORT

Dans les pages qui précèdent, nous avons nommé quelques-unes des œuvres principales de M. de Quatrefages : l'*Unité de l'espèce humaine, le Rapport sur les progrès de l'anthropologie en France* (1867), *les Pygmées et les Négritos* (1883-87), *les Hommes fossiles et hommes sauvages* (1884), et surtout l'*Espèce humaine* (1877), l'*Histoire générale des races humaines* (1887-90), et les *Crania ethnica* (1873-82). Ce dernier ouvrage, publié en collaboration avec le docteur Hamy, est un véritable monument. *Toutes* les races humaines y sont décrites *complètement* au point de vue physique, et un atlas in-folio complète le texte. L'ensemble constitue un musée d'anthropologie très complet, et permet de visiter les nouvelles galeries du Muséum sans sortir de sa bibliothèque.

Qu'on en juge. 100 grandes planches, figurant des crânes, face et profil de grandeur naturelle ; 486 autres figures et des collections de mesures prises dans chaque population sur une moyenne de sujets, voilà le bilan de ce travail gigantesque. Armés de la glissière, du compas d'épaisseur et du céphalomètre, les deux auteurs ont dû mesurer des milliers de têtes osseuses. Ainsi, par exemple, les seuls Indiens Sioux-Dacotah sont représentés par 6 séries de 15 mensurations chacune, capacité crânienne, indices céphaliques, nasal, orbitaire, facial, diamètres en tous sens, etc.

M. de Quatrefages, au cours de sa longue carrière, avait sans cesse abordé les questions les plus diverses, en se distinguant toujours par sa connaissance approfondie de l'espèce. Il est à croire que nul mieux que lui ne l'a connue, cette espèce humaine, dont il a voulu faire le *Règne humain*. Broca lui-même, quoique créateur de l'anthropologie, ne nous semble pas au-dessus de notre savant. Il s'en écarte, d'ailleurs, par ses théories souvent différentes, quoique s'en rapprochant par son caractère modéré et juste.

Et, quant à Darwin, Lamarck et leurs continuateurs, ils demeurèrent, eux et leurs théories, la hantise suprême du maître. Reprenant tous ses souvenirs, comme aussi ses conférences sur l'histoire de l'homme et ses discussions à la Société d'anthropologie, il se disposait à aborder une dernière fois les problèmes généraux de la biologie, quand la mort vint le surprendre. Son ouvrage sur *Darwin et ses précurseurs français*, et ses articles du *Journal des savants* devaient trouver leur complément dans deux volumes qui auraient eu pour titres : *Les émules de Darwin* et *Histoire du transformisme en Espagne et en Russie*, mais, qui, pendant tant de siècles, resta ignorée. Hélas ! à peine put-il les mettre sur le chantier.

Depuis près d'une année, ce robuste travailleur, qui avait pour devise *Age quod agis*, se préparait à céder son poste au savant conservateur du musée du Trocadéro, M. Ernest Hamy, qui avait été à la fois son collaborateur, son élève et son ami. Lui-même aurait ouvert le cours de 1892 : il travaillait à la préparation de sa première leçon lorsqu'il fut frappé.

Il y avait plusieurs années qu'on se félicitait hautement et surtout qu'on le félicitait à toute bonne occasion de son grand âge et de sa verte vieillesse. En octobre 1890, il avait présidé le Congrès des américanistes, et le 26 février 1891, il avait été complimenté au banquet de la Scientia, par Gaston Tissandier.

Le 28 décembre, on apprit au Muséum que le *patron*, comme on l'appelait, ayant pris froid dans la cour de l'Institut, avait dû s'aliter. Le 30, il eut une syncope, puis, après une légère amélioration, il s'affaiblit graduellement, perdant le goût des aliments et passant des journées entières à dormir. Ensuite ce furent la fièvre et les accidents pulmonaires qui survinrent, accroissant encore la faiblesse du malade. Enfin, le mardi 12 janvier 1892, à 5 heures du soir, le maître s'éteignit sans souffrance et sans s'être rendu compte de son état. Il allait entrer dans sa quatre-vingt-troisième année.

Les funérailles eurent lieu le 16 janvier.

On se réunit à la maison de Buffon, où un bataillon d'infanterie, avec drapeau et musique, rendit les honneurs. Il faisait un beau temps d'hiver, lointaine image de celui qui disparaissait et qui avait gardé jusqu'à la fin sa belle sérénité. Le char funèbre, escorté d'une pléiade de savants, se dirigea vers le temple de l'Oratoire. L'habit et l'épée de membre de l'Institut étaient posés sur le cercueil, tandis que les Ordres et autres décorations du défunt étaient, suivant l'usage, portés sur un coussin (1).

Au temple d'abord, au cimetière Montparnasse ensuite, de nombreux discours furent prononcés, par MM. Stapfer et Recolin, pasteurs, puis par MM. Ranvier (Académie des sciences), Alphonse Milne-Edwards (Muséum), Bertrand (*Journal des savants),* Levasseur (Sociétés d'agriculture et de géographie), Dareste (Société d'anthropologie), Geoffroy Saint-Hilaire (Société d'acclimatation), Docteur de Pietra-Santa (Société d'hygiène). Quelque temps après, M. Hamy devait, à son tour, faire le panégyrique du maître, en lui succédant, le 31 mai 1892, comme professeur d'anthropologie au Muséum. Enfin, tandis que le buste du défunt, par D. Worms, était placé au Muséum, une rue de Paris, la rue du Battoir, devenait la rue de Quatrefages.

Ce n'était pas trop pour honorer le savant, l'écrivain et le bon citoyen à qui la France doit tant de richesses intellectuelles.

Il est bien juste de préserver de l'oubli le nom d'un homme qui a passé une partie de sa vie à exhumer de la poussière des siècles l'histoire et les traditions des races disparues.

Plus juste encore d'honorer le savant qui, au nom de la science, a voulu élever l'*espèce humaine* dans un *règne* à part, le *règne humain,* alors que tant d'autres prétendus savants ne craignent pas de ravaler l'homme au-dessous même des animaux.

(1) M. de Quatrefages était commandeur de la Légion d'honneur (depuis 1878), de la Couronne d'Italie, du Léopold belge, du Danebrog (Danemark), de la Rose (Brésil), de Vasa (Suède et de Kaméhaméha (Hawaï), officier de l'Instruction publique, Grand-Croix de Saint-Stanislas (Russie).

Nous nous associons aux paroles suivantes, par lesquelles M. Le Hir termine son étude sur notre anthropologiste :

« Partout et toujours, M. de Quatrefages nous a présenté l'homme comme un être à qui ses caractères d'intelligence, de perfectibilité, de moralité et de religiosité font vraiment une place à part dans la série des êtres créés. Il veut même qu'un embranchement spécial le sépare de tous les autres, et pour lui il a imaginé le *règne humain.*

» Qu'on accepte cette division ou qu'on la rejette, il n'en reste pas moins vrai que l'homme a ses manifestations caractéristiques et exclusives, et qu'au lieu de l'incliner vers la terre et de le rapprocher de l'animal, ces manifestations, si rudimentaires qu'elles soient, tendent à l'en séparer, et à l'élever plus haut. La pensée qui se dégage de l'œuvre anthropologique du savant professeur est donc éminemment salutaire, c'est celle qu'exprime si bien le poète :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

Paris. F. Démaison de Champigny.

BIBLIOGRAPHIE

Discours prononcés aux obsèques de M. de Quatrefages le 16 janvier 1892.

Le Hir, *M. de Quatrefages et l'anthropologie.* Paris, Maison de la Bonne Presse, 1894, in-18.

Émile Cartailhac, *Notice sur A. de Quatrefages,* in-8°.

Jules de Guerma, *A. de Quatrefages,* 1892.

Anonyme, *A la mémoire de J.-L.-A. de Quatrefages,* 1893.

Hamy, *A la mémoire de M. A. de Quatrefages,* discours prononcé à l'ouverture des cours d'anthropologie du Muséum, 1892, in-8°.

Godefroy Malloizel, *A. de Quatrefages,* liste chronologique de ses travaux, 1893, in-8°.

Anonyme, *Notice sur les travaux zoologiques de Quatrefages,* 1852.

Ranvier, Milne-Edwards, Bertrand, Levasseur, *Funérailles de M. de Quatrefages* in-8°, 1892.

LES CONTEMPORAINS



LE GÉNÉRAL CLAPARÈDE (1770-1842)

I. ENFANCE DU GÉNÉRAL — SA FAMILLE SON CARACTÈRE

Parmi les généraux de l'Empire qui, sans briller au premier rang, ont laissé néanmoins une trace glorieuse dans l'histoire militaire du commencement de ce siècle, il faut ranger le général Claparède.

Enfant du Midi comme Murat, Lannes, Soult, Brune, Montbrun, Berthezène, Barbanègre et tant d'autres, il a été le digne émule de ces grands guerriers.

Marie-Michel Claparède naquit le 28 août 1770, à Gignac, dans le département de l'Hérault. Son père, avocat en Parlement, occupait à la viguerie de cette ville le siège de procureur du roi. Sa mère se nommait Marie Avellan. Cette femme pieuse s'efforça d'inculquer dans le cœur de son fils des principes chrétiens qui, oubliés trop sou-

vent, ne manqueront pas en certaines circonstances de produire leurs fruits.

Comme il ressort des actes de la paroisse de Saint-Pierre-ès-Liens, conservés aux archives communales, les Claparède, notaires de père en fils pendant plus de cent ans, étaient entrés ensuite dans la magistrature. Grâce à leurs talents, ils n'avaient pas tardé à se créer une haute situation à la cour et, vers la fin du XVIIIe siècle, ils se trouvaient alliés aux membres les plus éminents du barreau de Montpellier.

Le jeune Michel vécut jusqu'aux premières années de son adolescence sans vocation bien définie. Doué d'une intelligence remarquable, élevé dans un milieu où tout le monde était instruit, ce qui était rare à cette époque, il put acquérir, presque sans travail, une foule de connaissances qui lui permirent plus tard de tenir une place honorable au milieu de l'aristocratie de l'armée. Mais, insouciant de son avenir, avide de liberté et d'indépendance, entraîné par la fougue de la jeunesse, il échappa en partie à la direction bienfaisante de la famille. Il fallait à cette nature exubérante le grand air, les grandes luttes du champ de bataille. C'est là que nous allons le voir se transformer et donner la mesure de son audace, de sa bravoure, de son intrépidité et aussi de ses excellentes qualités de cœur.

II. ENROLEMENT VOLONTAIRE PREMIÈRES CAMPAGNES

Au début de 1793, Claparède se trouvait à Cette et était sur le point de s'unir à la fille d'un riche négociant. Mais depuis longtemps il prêtait l'oreille aux bruits du dehors. Les principes de la Révolution ne pouvaient que flatter son esprit indépendant. De là à courir défendre ces principes les armes à la main, en embrassant la carrière qui était alors la plus belle et la plus glorieuse, il n'y avait qu'un pas. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

La France, après l'exécution du malheureux Louis XVI, se trouva en guerre avec presque toutes les puissances de l'Europe. La Convention ordonna la levée en masse.

Ce fut pour Claparède le coup de foudre. Sans examiner s'il laissait une fiancée en larmes, une famille au désespoir, il ne vit que les désastres dans lesquels la patrie menaçait de sombrer; il n'hésita pas un seul instant et partit secrètement de Cette. Le 1er février 1793, à l'âge de vingt-trois ans, il s'enrôlait à Montpellier dans le 4e bataillon de volontaires de l'Hérault, formé ce jour-là même dans cette ville.

Les camarades du jeune volontaire le nommèrent capitaine à l'élection quatre jours après son arrivée. Le 25 février, avait lieu, à Lodève, le mariage du capitaine Claparède avec Mlle Catherine-Rébecca Tecklenbourg, âgée de dix-huit ans, petite-fille d'un général hanovrien. Le mois suivant Claparède partait pour aller en Vendée. Là il s'efforça de contribuer pendant quatre ans à la pacification du pays. Dès lors, mettant en pratique les principes qui l'ont guidé pendant toute sa carrière et qui lui assuraient partout l'affection de ses subordonnés, il s'oubliait lui-même pour s'occuper d'abord du bien-être de ses soldats. Sa sollicitude pour eux ne se démentait jamais et il trouvait sa récompense dans leur dévouement.

Rentré dans ses foyers lors de l'embrigadement de l'an IV, qui versait le 4e bataillon de l'Hérault dans la 23e demi-brigade, il fut rappelé au bout de quelque temps pour conduire un détachement de conscrits à l'armée d'Italie. Il devint successivement commandant militaire des places de Milan, Plaisance et Gênes. Le général Moreau (1), l'ayant remarqué, le prit dans son état-major, le nomma chef de bataillon et l'emmena avec lui lorsqu'il prit le commandement de l'armée du Rhin.

Désormais la fortune de Claparède était faite. Chargé, pendant la campagne de 1800, de fournir au chef d'état-major des renseignements sur l'armée autrichienne, il s'acquitta parfaitement de cette tâche difficile. Afin de le faire avancer plus rapidement, Mo-

(1) Voir *Contemporains*, n° 385.

reau l'appela de Bavière et le chargea d'aller porter des dépêches à Paris. A cette occasion, le commandant Claparède parcourut à franc étrier, en quarante heures de course, la distance de 250 kilomètres qui sépare Augsbourg de Strasbourg. A peine arrivé à Paris, il fut nommé adjudant général par le Premier Consul, sur la proposition du ministre de la Guerre, Carnot (1), auquel le général Dessolle avait écrit : « Le chef de bataillon Claparède, chargé de la partie secrète, y a mis un zèle, une intelligence qui ont été très utiles et *j'ose vous assurer que, dans aucune armée, je n'avais eu des notions aussi précises sur les mouvements et la force de l'ennemi,* ce qui, je vous le répète, a puissamment contribué au succès. »

Revenu à l'armée du Rhin comme adjudant général, Claparède continua à être chargé du même service. Il rentra en France au mois de mai 1801, après avoir pris une part active aux batailles d'Engen, de Mœskirch, de Biberach et de Hohenlinden (1800).

III. EXPÉDITION DE SAINT-DOMINGUE — L'ÉVÊQUE MAUVIEL — CLAPARÈDE GÉNÉRAL DE BRIGADE — FIÈVRE JAUNE

En ce moment le gouvernement consulaire venait de constituer à Bordeaux un rassemblement de 20 000 hommes, connu sous le nom de *Corps d'observation de la Gironde*. Ces troupes, destinées d'abord à marcher contre le Portugal, entrèrent ensuite dans la composition du Corps expéditionnaire, chargé, sous la conduite du général Leclerc, beau-frère du Premier Consul, de reconquérir l'île de Saint-Domingue.

L'adjudant général Claparède avait été compris des premiers dans les cadres de l'expédition. Parti de Cadix en janvier 1802 avec l'escadre du contre-amiral Linois, il débarquait au Cap dans le courant du mois suivant et était envoyé ensuite à Fort-Dauphin.

Quelques jours après, la confiance de ses chefs l'appelait à remplir une mission sur laquelle nous tenons à insister.

Pendant que le Corps expéditionnaire travaillait à reconquérir la partie française de Saint-Domingue, l'évêque de Santo-Domingo parvenait à nous faire céder, sans coup férir, la partie espagnole de l'île, où les rebelles auraient pu trouver une retraite sûre et des ressources considérables en tous genres.

Cet évêque, Français d'origine et dont le rôle n'est pas assez connu, s'appelait Mauviel. Il avait tout ce qu'il fallait pour séduire et pour plaire, dit le général Pamphile Lacroix. Au moment de l'arrivée de nos escadres, il se présente devant le lieutenant de Toussaint Louverture, Clerveaux, qui commande dans les montagnes du Cibao, lui fait une peinture touchante des désastres de la colonie, des horreurs de la guerre civile, et l'engage enfin à se soumettre. Le général mulâtre, fortement ébranlé par les paroles du prélat, demande à celui-ci de bien vouloir gagner un poste de la partie française, afin de s'informer en son nom à quelles conditions on pourrait se rendre. Mauviel se transporte en toute hâte à Fort-Dauphin. Le contre-amiral Magon, commandant de la place, reçoit d'abord très froidement le négociateur ; il ne veut pas croire à la sincérité de Clerveaux. Mais, devant les instances réitérées de l'évêque, il se laisse fléchir tout en prenant ses mesures pour parer à l'éventualité d'une trahison. Une colonne, sous les ordres de Claparède, doit suivre l'évêque à travers les sentiers impraticables de l'île jusqu'à Santiago.

De retour dans cette ville, Mauviel rend compte du résultat de sa mission et fait connaître au chef rebelle les conditions qui lui sont imposées : Clerveaux conservera son grade, mais il devra se rendre au Cap, où il recevra des ordres du capitaine général. Ces conditions, pourtant très honorables, ne souriaient qu'à demi au lieutenant de Toussaint. Toutefois, en apprenant l'arrivée de la colonne française, il revient à de meilleurs sentiments. Il ouvre les portes de Santiago et fait sa soumission entre les mains de Claparède. L'adjudant général

(1) Voir *Contemporains*, n° 212.

prend possession de la ville; quant à Clerveaux, après avoir réuni ses noirs, il se rend au Cap sous bonne escorte. Ainsi tout le département du Cibao tombe en notre pouvoir, et Claparède est chargé de l'administrer.

Après ce brillant résultat, on ne saurait trop admirer le bel exemple de patriotisme donné par cet évêque; on ne saurait assez hautement apprécier l'œuvre immense accomplie par lui, grâce simplement à l'ascendant moral qu'il avait su acquérir sur les hommes de différentes couleurs placés sous la houlette pastorale.

Claparède détacha des postes vers les points les plus menacés ou les plus douteux; il s'établit lui-même à Santiago, et les bonnes relations qu'il ne cessa d'entretenir avec Mgr Mauviel rendirent sa tâche plus facile.

Peu de temps après, le général Leclerc l'appelait auprès de lui, lui donnait le commandement de la place du Cap et de son arrondissement et le nommait général de brigade (5 août 1802). Il comptait alors sept années de service effectif et trente-deux ans d'âge.

A cette époque, à côté des difficultés que nous créaient les insurgés, un fléau terrible, épouvantable, menaçait d'anéantir nos troupes.

Dès le mois d'avril, les premiers symptômes de la fièvre jaune se manifestaient. Avec les chaleurs de la canicule, ses victimes allaient devenir incalculables. La science, tout en constatant les ravages effroyables de ce mal, ne pouvait rien pour le conjurer. La mort fauchait nos valeureux soldats avec une rapidité foudroyante. Les uns étaient terrassés en quelques heures, les autres en un jour; rarement la maladie se prolongeait au delà.

La fièvre jaune devint plus meurtrière au Cap, où un incendie récent n'avait laissé debout que quelques maisons dans lesquelles on devait s'entasser. Le général Claparède, sans cesse au milieu des mourants, échappa comme par miracle aux atteintes du mal, grâce à sa constitution robuste, grâce aussi et surtout à ses fortes qualités morales. Il se multipliait pour faire donner tous les soins désirables aux pauvres victimes, pour réconforter ceux qui se laissaient aller au découragement, et, s'il ne put toujours faire procéder pour les morts aux cérémonies solennelles des funérailles, il veilla du moins à ce que tous fussent ensevelis en lieu saint.

Les vides causés dans nos rangs par l'épidémie avaient fait de nouveau relever la tête aux insurgés. Les troupes rebelles vinrent plusieurs fois se présenter devant le chef-lieu de la colonie. Le général Claparède, aussi brave devant l'ennemi qu'il l'avait été au milieu des ravages de la fièvre jaune, se fit remarquer dans plusieurs combats livrés autour du Cap. Mais, au bout de dix-huit mois de séjour à Saint-Domingue, son état de santé l'obligea à rentrer en France (janvier 1804).

IV. EXPÉDITION DE LA DOMINIQUE — CAMPAGNE DE 1805 — LE 17e LÉGER — ULM — AUSTERLITZ

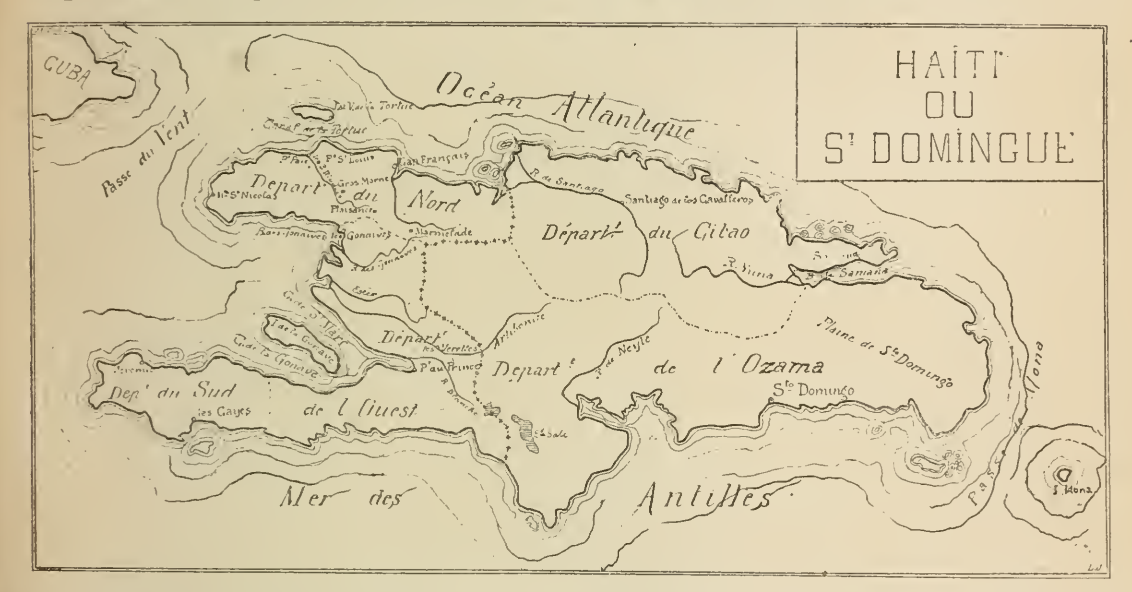
Cependant, les expéditions lointaines hantaient toujours l'esprit du jeune général. Après avoir appartenu pendant quelque temps au *cantonnement de Saintes,* il s'embarquait de nouveau pour les Antilles. Au mois de janvier 1805, il partait de Rochefort, avec l'escadre du contre-amiral Missiessy, comme commandant en second des troupes expéditionnaires chargées d'aller ravager les îles anglaises. Par un mouvement tournant audacieux, il contribua à la reddition de la ville du Roseau, capitale de la Dominique; il se distingua encore dans l'occupation des îles de Saint-Christophe, Nièves et Montserrat, enfin au combat de Santo-Domingo, livré la veille du retour de l'escadre.

A peine a-t-il remis le pied sur le sol de la France, que déjà il rêve de repartir. Il écrit à l'empereur : « J'ai la bonne volonté la plus décidée; tous les climats me sont bons. » Mais c'est maintenant sur les champs de bataille de l'Europe que vont se déployer ses qualités militaires.

Le voici d'abord désigné pour un corps d'élite, les grenadiers d'Oudinot (1), qui font partie du camp de Boulogne. Lorsque Napoléon renonce à son projet de descente en Angleterre et organise la Grande Armée, Claparède fait partie du 5e Corps. Il combat d'abord avec les grenadiers d'Oudinot, puis il passe à la division Suchet (2), dans laquelle il prend le commandement du 17e régiment d'infanterie légère, dont les exploits ont laissé dans l'histoire de l'Empire une trace ineffaçable. A partir de ce moment, Claparède est toujours à l'avant-garde.

Après avoir pris part au combat de Wertingen, il s'avance, le 15 octobre, sous le feu le plus vif, à la tête d'un seul bataillon, à l'attaque de la ville d'Ulm, et parvient à s'emparer des premières maisons. Si ce beau mouvement eût été soutenu, dit le général Suchet, la ville eût été prise d'assaut ce jour-là. Malgré un retour offensif des Autrichiens, le général parvient à se maintenir dans ses positions jusqu'à la nuit tombante et couronne cette belle journée en venant prendre sa place au bivouac sous la pluie et en pleine boue.

Après la capitulation d'Ulm, Claparède suit, avec la division Suchet, la cavalerie de Murat (1), et participe au combat de



nuit d'Hollabrünn contre l'armée russe.

En parcourant les avant-postes quelques jours avant la bataille d'Austerlitz, Napoléon (3) avait remarqué, non loin de la route de Brünn à Olmütz, une petite éminence, le Bosenitz-Berg, plus connu sous le nom de Santon. L'empereur, étant monté sur le Santon, avait dit aux officiers qui l'entouraient : « Examinez bien cette position, car elle jouera probablement un grand rôle avant peu. »

En effet, la veille du 2 décembre, après avoir fait placer 18 pièces de canon sur cette hauteur, Napoléon appela Claparède, lui ordonna d'occuper le Santon avec sa brigade, de s'y fortifier et de le défendre avec la plus grande vigueur. Se tournant ensuite vers les soldats du 17e léger, il les harangua de la sorte : « Je connais votre bravoure. A Montélégino, je vous ai confié un poste important, vous l'avez défendu; je vous en confie un autre plus important encore, vous périrez tous plutôt que de le rendre. »

Il n'en fallait pas plus pour remplir d'enthousiasme tous ces vaillants soldats. Aussitôt le cri de : « Vive l'empereur ! »

(1) Voir *Contemporains*, n° 271.
(2) *Id.*, n° 64.
(3) *Id.*, n° 176-180.

(1) Voir *Contemporains*, n° 354.

s'échappe de toutes les poitrines et les braves du 17e jurent avec leur général de se laisser exterminer jusqu'au dernier plutôt que de faillir à leur devoir.

Le lendemain, en effet, jour de la bataille d'Austerlitz, les attaques successives des Russes ne peuvent rien contre la résistance opiniâtre de la brigade Claparède. Dans le compte rendu de la journée, en parlant de la défense du Santon, l'empereur s'exprime ainsi : « Dès la veille, la garde de cette superbe position avait été confiée au 17e d'infanterie légère, *et certes, elle ne pouvait être gardée par de meilleures troupes.* » Cette brigade contribue donc dans une large mesure au succès de la bataille décisive d'Austerlitz. Les armées russes et autrichiennes se trouvèrent presque anéanties, et l'Autriche demanda la paix.

Après la signature du traité de Presbourg, l'armée française se dispersa en Allemagne; le 5e Corps prit ses cantonnements dans le cercle de Franconie.

V. CAMPAGNE DE 1806 EN PRUSSE
SAALFELD — IÉNA

Pendant la campagne de 1806 contre la Prusse, Claparède fit partie de la même division que l'année précédente, et on ajouta à ses troupes un bataillon connu dans l'histoire sous le nom de bataillon d'élite.

Le 10 octobre, à 7 heures du matin, le maréchal Lannes (1) apprend que l'avant-garde de l'armée prussienne se trouve à Saalfeld. Bien qu'il ne dispose en ce moment que d'une partie de la 1re division et de deux régiments de hussards, il lance sur l'ennemi l'infanterie de l'avant-garde. Claparède, avec le 17e léger et le bataillon d'élite, se précipite sur le village de Gernsdorf, situé à un kilomètre du faubourg de Saalfeld et s'en empare. Puis il continue son mouvement en cherchant à couper la ligne de retraite de l'ennemi. Le prince Louis, voyant son aile droite déjà menacée, ordonne une charge d'infanterie pour déloger Claparède. Celui-ci doit essuyer une décharge terrible de mousqueterie, soutenir une attaque des plus vigoureuses. Mais il résiste assez longtemps pour permettre à deux bataillons du 34e de venir à son secours. Les avant-postes prussiens sont alors repoussés; les troupes qui défendent Saalfeld sont pressées de toutes parts, un certain flottement règne dans leurs rangs. Pour achever de jeter le désordre au milieu des Saxo-Prussiens, le maréchal Lannes lance sur eux les 9e et 10e hussards. Le prince Louis, sentant qu'il est prudent de battre en retraite, rassemble quelques escadrons déjà débandés. A leur tête, il fait d'abord plier le 9e hussards, mais le 10e, arrivant à son tour, culbute la cavalerie prussienne et en fait un massacre horrible. Le prince est tué au milieu de la mêlée. Sa mort donne le signal de la déroute. Les Prussiens, éparpillés dans la plaine, sont dans la confusion la plus complète. L'audace de la cavalerie française redouble celle de notre infanterie. Le général Victor, à la tête du bataillon d'élite, poursuit les alliés au delà de la Saale. Claparède, avec le 17e et le 34e, pousse les fuyards jusque dans la Schwarza, traverse cette rivière ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et précipite la marche des vaincus. Durant cette poursuite, il enlève 17 pièces de canon et ramène un grand nombre de prisonniers.

A la fin de cette journée, le général Suchet écrivait au maréchal Lannes : « Je ne puis assez vous faire apprécier l'intrépidité du général Claparède. Vous avez été à portée d'en juger vous-même. »

Mais ce n'était là que le début de la campagne. Le 12 octobre, les Prussiens, installés avec de l'artillerie dans un passage étroit, en avant du village de Winzerlé, nous barrent la route. Claparède, à la tête des carabiniers du 17e léger, force le défilé, enlève le village, repousse l'ennemi au delà des maisons et l'inquiète jusqu'au matin.

Le 13, au point du jour, malgré un brouillard épais, le 5e Corps s'avance sur Iéna, en longeant les rives de la Saale. Son avant-garde est toujours sous les ordres de Cla-

(1) Voir *Contemporains*, n° 30.

parède. Le général Tauenzien, à l'approche de nos éclaireurs, évacue la ville de peur d'être coupé du reste de l'armée. Mais nous avons le temps de lui faire une trentaine de prisonniers. Le général Claparède, sous les ordres de son chef, va occuper le plateau élevé du Landgrafenberg, position importante négligée par l'ennemi et d'où l'on aperçoit l'armée prussienne rangée en bataille sur trois lignes, entre l'Ilm et la Saale. Napoléon, arrivé sur ce plateau vers 4 heures du soir, donne ses ordres pour la bataille du lendemain. On passe la nuit à se préparer.

Le 14 au matin, l'empereur lui-même donne le signal du combat. La division Suchet est en tête avec la brigade Claparède en première ligne. Le 17e léger et le bataillon d'élite ont pour mission de s'emparer du village de Closewitz situé sur notre droite. Mais le brouillard est tellement épais qu'on ne peut rien distinguer à dix pas devant soi. On n'en continue pas moins d'avancer en tâtonnant. Bientôt on en arrive à se tirer des coups de feu presque à bout portant et sans pouvoir se reconnaître. Pendant plus d'une heure, la brigade Claparède subit une fusillade des plus vives et des plus meurtrières. Autour du général, plusieurs officiers sont atteints. Enfin, vers 8 heures, le brouillard devient moins opaque. On commence à distinguer le petit bois de Closewitz. Claparède s'élance résolument sur le village et réussit à s'en emparer. Se voyant soutenu par les deux autres brigades, et bien que ses soldats aient presque épuisé leurs munitions, il continue son mouvement dans la vallée, en expulse les bataillons qui cherchaient à s'y reformer et leur fait encore abandonner quatre pièces d'artillerie. Mais lui-même, rencontrant des forces supérieures, revient en bon ordre se replacer à côté de sa division.

L'empereur se trouvait alors au milieu des troupes. Mis au courant des prouesses accomplies depuis le matin par le 17e léger et le bataillon d'élite, il dit à Claparède : *C'est assez, général, pour une journée; maintenant, un peu de repos.*

Après ces paroles flatteuses, qui tombaient rarement de la bouche du maître, après le rapport du général Suchet rappelant la conduite du commandant de la première brigade à Ulm et à Austerlitz et le proposant pour général de division, il semble que la nomination aurait dû être faite immédiatement. Il n'en fut rien cependant, car il fallait à cette époque avoir exposé sa vie, versé son sang sur vingt champs de bataille, avant d'être reconnu digne d'un nouveau grade dans la hiérarchie ou dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Claparède fut cité à l'ordre du Corps d'armée comme ayant servi, pendant les journées du 10 au 14 octobre, *d'une manière aussi brillante que courageuse*. Il devait encore se distinguer dans la poursuite de l'armée prussienne, à la tête d'une colonne volante chargée de suivre la cavalerie de Murat et à laquelle il fit faire 107 kilomètres en quarante-huit heures. Cette marche forcée pourra être longtemps citée aux générations futures comme une preuve indéniable de ce que peuvent l'énergie et l'entraînement.

VI. CAMPAGNE DE POLOGNE — BATAILLE DE PULTUSK — COMBATS D'OSTROLENKA ET DE DRENZEWO

Au bout de vingt jours, l'armée prussienne était à peu près détruite. Mais les Russes, venant à son secours, s'étaient avancés jusqu'en Pologne. C'est contre eux que nous allons maintenant nous battre.

Le 26 décembre, le 5e Corps trouve l'ennemi établi à Pultusk. Le ciel est sombre, le vent très froid; des bourrasques de neige, de grêle et de pluie obscurcissent à chaque instant l'horizon. Le sol est tellement détrempé que les soldats enfoncent dans la boue jusqu'à mi-jambe. Nous avons en outre devant nous plus de 50 000 hommes rangés en bataille sur trois lignes et soutenus par 60 pièces d'artillerie. Tout, en un mot, semble conspirer contre nous. Mais les 20 000 hommes du maréchal Lannes doivent vaincre tant de difficultés.

A la droite de la ligne, la brigade Claparède, flanquée de la cavalerie légère du général Treilhard, entame le combat avec impétuosité et oblige bientôt le général Bagowoud à céder du terrain. Bennigsen, s'apercevant que ses troupes commencent à fléchir, envoie 15000 fantassins et 5000 cavaliers à leur secours. Cette colonne cherche à tourner et à envelopper le 17e. Le maréchal Lannes aperçoit ce mouvement; il ordonne au général Vedel, qui commande le centre, de se porter par une demi-conversion à droite sur le flanc, et, s'il se peut, sur le derrière de la colonne russe, tandis que Claparède la chargera en tête. Pour exécuter ce projet hardi, il fallait d'abord culbuter deux régiments ennemis placés à quelques pas devant nous et s'emparer de trois pièces de canon qui les soutenaient.

L'attaque est vigoureuse, les Russes résistent, mais dès qu'on s'aborde à la baïonnette, ils ne peuvent plus tenir devant l'élan audacieux des Français. Lannes s'est porté au milieu des combattants pour animer leur courage. L'action est devenue très vive. Les trois canons sont pris, les deux régiments repoussés. La colonne qui s'avance pour tourner notre droite s'aperçoit alors, mais trop tard, qu'elle court un danger sérieux. Claparède fond impétueusement sur elle, tandis que le général Vedel se porte vivement à la place qui lui a été assignée. Un pont par lequel l'ennemi aurait pu se retirer est immédiatement détruit; tout espoir de retraite est donc perdu pour les Russes; leur perte totale est déjà assurée. Mais funeste contre-temps ! une bourrasque de neige, survenue tout à coup, n'a pas permis au 1er bataillon du 88e d'apercevoir trois escadrons ennemis qui se portaient sur son flanc à petits pas. Surpris, ce bataillon est en partie enfoncé. Bien que le reste de nos troupes résiste vigoureusement, sabre la cavalerie à demi-embourbée et parvienne à la faire reculer, il a suffi de cet incident pour donner à notre adversaire le temps de se ressaisir, de se retirer de ce mauvais pas, non sans avoir laissé cette partie du champ de bataille couverte de ses blessés et de ses morts, ensevelis, pour ainsi dire, dans la boue.

Durant cette bataille sanglante et inégale perdue par les Russes, le général Claparède « s'était particulièrement distingué », comme l'indique le rapport de la journée. Après avoir eu un de ses aides de camp frappé à ses côtés et un cheval tué sous lui, il avait reçu une balle dans le pied.

Dès le 30 décembre, l'armée française prit ses quartiers d'hiver.

Au milieu de février, un Corps russe de 22 000 hommes vint à notre rencontre en descendant la Narew. Ce mouvement donna lieu au combat d'Ostrolenka auquel Claparède prit une part glorieuse.

Au mois de mars, Masséna vint prendre le commandement du 5e Corps en remplacement du maréchal Lannes tombé malade, et, dès lors, ce Corps fut chargé d'observer la gauche de l'armée russe.

Pendant quelque temps, le calme sembla régner sur la ligne des avant-postes.

Au mois de juin, Claparède fut attaqué tout à coup dans le camp de Borki par des troupes trois fois supérieures aux siennes. Il opposa la plus vigoureuse résistance et donna ainsi aux autres brigades le temps d'approcher.

Le lendemain, il prit une terrible revanche contre les Russes au combat de la tête de pont de Drenzewo; il enleva cette position à la baïonnette et fit subir à l'ennemi des pertes considérables.

VII. CONGRÈS D'ERFURT
CLAPARÈDE GÉNÉRAL DE DIVISION

Après le traité de Tilsitt, Claparède, avec les troupes du 5e Corps, se retira en Silésie, où il devait rester près d'une année. C'est pendant ce temps qu'il fut créé comte de l'Empire dès la fondation de la noblesse impériale.

Au mois de septembre 1808, Claparède était en route pour se rendre en Espagne, lorsqu'il fut appelé à venir faire le service d'honneur auprès des souverains réunis à Erfurt.

Napoléon désirait éblouir l'empereur Alexandre (1). Il dirigea sur Erfurt un bataillon de grenadiers de la garde et ordonna de choisir un beau régiment d'infanterie légère, un régiment de cuirassiers et un de hussards parmi ceux qui revenaient d'Allemagne. Il voulut en outre que ces troupes fussent conduites par des chefs dont les qualités physiques, haute taille, prestance, beauté des traits, pussent rivaliser avec celles des hommes du Nord.

Le choix pour l'infanterie porta sur le 17e léger, dont le numéro, maintes fois rappelé dans les bulletins, était synonyme de vaillance et de bravoure. Le général Claparède accompagnait ce régiment. Le général Oudinot fut nommé gouverneur de la place et le maréchal Lannes commandant en chef des troupes.

L'entrevue dura du 27 septembre au 14 octobre. Les rois de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, de Westphalie, plusieurs ducs et princes s'étaient donné rendez-vous auprès des deux empereurs. Comme distraction, le programme des après-midi portait: promenade à cheval dans les environs ou revue des régiments français.



VUE D'EBERSBERG

Le 5 octobre, ce fut au tour du 17e léger à se présenter. Au moment de l'inspection, sa tenue brillante, irréprochable, sa fière attitude sous les armes avaient produit le meilleur effet. Les rangs s'ébranlèrent ensuite pour la manœuvre. Ces voltigeurs, couverts de chevrons, à la mine martiale, à l'allure dégagée, véritable type du fantassin, donnèrent en ce jour une haute idée de l'infanterie française.

Le défilé couronna heureusement la parade. Lorsque le 17e léger passa devant les souverains réunis, ayant à sa tête le général qui, depuis quatre ans, le conduisait à la victoire, un murmure d'admiration se fit entendre dans le groupe formé par les princes et les rois.

Napoléon lui-même fut satisfait, et, se souvenant du passé glorieux de ce régiment et de son chef, il distribua des récompenses aux braves du 17e et nomma Clapa-

(1) Voir *Contemporains*, n° 238.

rède général de division (8 octobre 1808).

A ce jour, l'heureux promu comptait plus de six ans de grade de brigadier. Depuis le 5 août 1802, date de sa nomination, il avait assisté, soit pendant ses deux séjours aux Antilles, soit depuis son retour sur le continent, à quinze combats et à trois grandes batailles.

Néanmoins, ne sommes-nous pas en droit de nous demander combien de temps encore Claparède aurait pu attendre ce grade tant convoité de général de division, si sa bonne étoile ne l'avait conduit sous les yeux de l'empereur durant ces fêtes inoubliables d'Erfurt?

L'avancement, à cette époque (et il en est ainsi en tout temps) avait lieu bien souvent dans ces conditions : il suffisait de s'approcher du soleil pour en ressentir les bons effets ; tant qu'on en restait éloigné, on risquait de passer inaperçu.

Le nouveau divisionnaire partit d'Erfurt pour se rendre en Espagne, où il devint gouverneur de la province de Valladolid.

Les armements de l'Autriche forcèrent Napoléon à rappeler bientôt ses généraux.

VIII. CAMPAGNE DE 1809 — PREMIÈRES OPÉRATIONS — COMBATS D'ÉBERSBERG ESSLING — WAGRAM — ZNAIM

Lorsque l'empereur prépara la campagne de 1809 contre l'Autriche, Claparède fut désigné pour commander la 2e division des grenadiers d'Oudinot. A la tête de ces vaillantes troupes, il se distingua à Lauterbach, à Landshut, à la prise de Passau et de Lintz. Mais le combat qui rendra son nom immortel est celui d'Ébersberg, livré le 3 mai 1809.

Le général autrichien Hiller, poursuivi sur la rive droite du Danube, s'était retiré dans Ébersberg. Cette petite ville, établie sur des pentes escarpées, défendue par un château fort hérissé d'artillerie, était encore protégée en avant par le cours de la Traun qu'il fallait traverser sur un pont en bois de 400 toises de longueur. C'était vraiment une position inexpugnable.

Néanmoins Masséna (1) ordonna à Claparède de l'enlever, sa division se trouvant ce jour-là à l'avant-garde.

Il était entre 9 et 10 heures du matin, lorsque la tête de la division Claparède atteignit le pont d'Ébersberg. A ce moment, la plus grande partie des troupes du général Hiller avait déjà franchi la Traun et pris position dans la ville. L'autre, n'ayant pu opérer assez rapidement sa retraite, se trouvait arrêtée par le passage du pont encombré de chevaux, de canons, de voitures de toute sorte. Notre avant-garde tomba sur les retardataires. Elle mit en peu d'instants 600 Autrichiens hors de combat.

Mais l'ennemi allait nous échapper, si nous le laissions s'établir sur la rive opposée. Le pont, d'une si grande importance pour nous, était prêt à être brûlé. On voyait, disposés de distance en distance, des fagots et du goudron destinés à alimenter le feu. Il fallait à tout prix empêcher cette destruction en tombant sur les fuyards en désordre. Le moment ne pouvait être plus favorable.

Claparède envoie d'abord sa première brigade pour dégager le terrain. Le général Cohorn, à la tête des tirailleurs du Pô et des voltigeurs corses, aborde hardiment l'ennemi ; il l'atteint au moment où les derniers rangs s'engageaient sur le pont d'Ébersberg, sous la protection des batteries de la rive droite. Les braves tirailleurs et voltigeurs, la baïonnette en avant, se précipitent sur l'adversaire avec l'élan le plus impétueux et en font un carnage épouvantable. On en vient bientôt à un combat corps à corps. Les soldats des deux nations sont tellement mêlés que les batteries d'Ébersberg, dirigées sur les Français, atteignent également les Autrichiens.

Tout à coup, le général Claparède voit fléchir ses premiers bataillons. Il rassemble alors les 2e et 3e brigades et s'élance avec elles au secours de la première. Grâce à ce renfort puissant, Cohorn qui, malgré des prodiges de valeur, était forcé de se

(1) Voir *Contemporains*, n° 368.

replier devant le nombre, continue à repousser l'ennemi. La lutte devient terrible. En un instant, canons, caissons, chariots, hommes, chevaux, sont culbutés dans la rivière. 800 à 900 Autrichiens, qui peuvent se sauver à la nage, se réfugient dans les îlots formés par la Traun et sont faits prisonniers. Les fagots préparés pour l'incendie sont enlevés. Le pont est soustrait aux flammes. Nos troupes pénètrent dans la ville.

Après avoir parcouru une centaine de mètres, le commandant de la 1re brigade arrive sur une petite place où il se trouve tout à coup entouré d'ennemis; il aurait infailliblement succombé. Mais le général de division, qui le suivait avec une section d'artillerie, donne des ordres pour l'établissement des pièces et fait entrer en ligne la 2e brigade, gardant la 3e en réserve.

Dès lors, le mouvement en avant se continue. Claparède, persuadé qu'on le suit, s'élance avec toute sa division. L'ennemi, établi dans une position superbe, est épouvanté de tant d'audace et s'enfuit devant nous. La ville est prise avec la promptitude de l'éclair. Le château tombe également en notre pouvoir, et les troupes de Claparède commencent à s'établir sur les hauteurs au delà d'Ébersberg.

En ce moment, si la cavalerie de l'avant-garde avait pu arriver, la défaite des Autrichiens eût été complète. Mais le général Hiller vient de s'apercevoir qu'il n'avait devant lui qu'une seule division. Effrayé de la perte de ses positions, il fait avancer des troupes fraîches et tombe à son tour sur nos brigades. Claparède, qui n'a ni cavalerie ni artillerie, est obligé de se replier en bon ordre devant les masses autrichiennes. Il défend néanmoins avec opiniâtreté le terrain conquis dans l'espoir de voir arriver une autre division à son secours. Les rues, les jardins, les clôtures sont disputés avec acharnement, et chaque haie prise et reprise devient l'objet d'un combat meurtrier. Accablés enfin par le nombre, les Français sont repoussés jusqu'à la porte de Lintz. Là, ils se réfugient dans les maisons autour de la place et font de l'intérieur un feu terrible de mousqueterie, qui tient quelque temps l'ennemi en échec. Mais la division Claparède ne peut plus rester que sur la défensive, et les Autrichiens ont le temps de reconstituer la garnison du château, où 800 hommes viennent s'établir fortement.

Pendant ce temps et pour comble d'infortune, une partie d'Ébersberg devenait la proie des flammes. Dans son premier mouvement de retraite, l'ennemi avait essayé d'arrêter les colonnes françaises en mettant le feu à la ville. L'incendie, s'étant propagé rapidement à cause des constructions en bois, avait empêché la cavalerie et l'artillerie de suivre la division Claparède. Bientôt les maisons qui avoisinaient le pont étaient atteintes par les flammes, les premières arches de ce côté étaient brûlées, de sorte que les troupes françaises entrées dans Ébersberg se trouvaient séparées des autres et forcées de lutter contre les 30000 Autrichiens que le général Hiller leur opposait: « La division Claparède, à peine forte de 7000 combattants, eut seule à soutenir, pendant trois heures, un engagement aussi inégal, et elle le fit avec une résolution et une intrépidité dignes des plus grands éloges. Toutefois, cette poignée de braves aurait fini par succomber si les autres divisions, accourant à son secours, n'étaient parvenues à détourner les flammes et à rétablir les communications. »

Après mille difficultés, les arches du pont avaient été rétablies; une brigade de la division Legrand pénètre dans la ville. Claparède en profite pour reprendre l'offensive, car les flammes s'élèvent de toutes parts et la position n'est plus tenable dans Ébersberg. En chassant l'ennemi devant lui, Claparède traverse de nouveau la ville et arrive contre la porte d'Enns, derrière laquelle les Autrichiens sont rangés en bataille. Cette porte forme un étroit défilé qu'il faut franchir sous les feux croisés de l'ennemi. Nos rangs sont décimés. Mais bientôt, les Autrichiens n'ont plus le temps de recharger ni fusils ni canons; le combat

s'engage à coups de baïonnette, et les troupes du général Hiller, non moins braves que les assaillants, ne cèdent la position que lorsqu'elles se voient menacées par derrière.

En effet, le général Legrand était aussi parvenu sur les hauteurs. Il réunit ses troupes à celles du général Durosnel qui arrivait de Wels avec un millier de chevaux, et tous deux se mirent en ligne avec la division Claparède. L'ensemble de ces forces en imposa aux Autrichiens et les décida à opérer au plus vite leur retraite.

La poursuite fut exécutée par la cavalerie du maréchal Bessières, qui avait fini par se frayer un passage à travers le feu, les cadavres et les décombres.

Pendant la nuit, Hiller se retira à Enns. Ce général laissait entre nos mains 7000 prisonniers, deux drapeaux et quatre canons, sans compter les pièces qui avaient été précipitées dans les eaux de la Traun. En outre, 1500 hommes tués et 3000 blessés restaient sur le champ de bataille.

La division Claparède, qui venait de se distinguer d'une manière si spéciale, avait le septième de son effectif hors de combat. Heureuse de n'avoir pas péri tout entière pendant cette rude journée, elle comptait 300 hommes tués et près de 700 grièvement blessés. Son chef avait eu un doigt coupé et le bras gauche effleuré d'une balle, les trois commandants des brigades avaient eu leurs habits percés ou leurs chevaux tués sous eux; deux colonels étaient morts, trois autres étaient blessés; il n'y avait pas une seule compagnie qui n'eût point perdu d'officiers.

Ce combat d'Ébersberg, sans avoir eu une influence considérable sur les suites de la campagne, a été, relativement au théâtre restreint sur lequel il s'est livré, l'un des plus sanglants du premier Empire. Le 5e bulletin de la Grande Armée l'a appelé « un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse conserver le souvenir ». Et ce même bulletin se termine par ces paroles : « La division Claparède, qui faisait partie des grenadiers d'Oudinot, s'est couverte de gloire; elle a eu 300 hommes tués et 700 blessés. L'impétuosité des tirailleurs du Pô et des voltigeurs corses a fixé l'attention de toute l'armée. Le pont, la ville et la position d'Ébersberg sont des monuments durables de leur courage. Le voyageur s'arrêtera et dira : « C'est ici, c'est de ces superbes positions, de ce pont d'une si longue étendue, de ce château si fort par sa situation, qu'une armée de 35000 Autrichiens a été chassée par 7000 Français. »

Un pareil éloge de la part de l'empereur est pour Claparède un titre de gloire impérissable.

Le soir du 3 mai, Napoléon fit l'honneur au héros d'Ébersberg d'aller passer la nuit dans son camp. Le lendemain, on continua la poursuite dans la direction de Vienne. Claparède prit encore une part glorieuse à la seconde journée d'Essling. Sa division fut l'une des plus éprouvées; sans compter les morts, elle eut la moitié de son effectif hors de combat. Le général lui-même, atteint vers le milieu du jour au bras gauche, se fit panser sommairement et continua à combattre. Dans la soirée, au moment où les troupes se trouvaient enserrées dans l'étroit espace compris entre le Danube et les deux villages d'Essling et d'Aspern, il fut frappé d'un biscaïen qui lui fit une blessure profonde à la cuisse et l'obligea à quitter son commandement. Quelques moments auparavant le maréchal Lannes, sous les ordres duquel Claparède avait combattu à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Pultusk, avait été mortellement atteint.

Au bout d'un mois, étant remis de ses blessures, Claparède passa sous les ordres de Marmont et reçut le commandement de la 1re division de l'armée de Dalmatie avec laquelle il se distingua à Wagram et à Znaïm. Quelques jours après ce dernier combat, il fut élevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur.

Cette distinction était d'autant plus appréciable qu'elle ne fut accordée que trois fois dans le cours de l'année 1809, où cependant bien des exploits avaient été accomplis.

IX. CLAPAREDE EN ESPAGNE — TRAIT DE GÉNÉROSITÉ — PASSAGE AU PAYS NATAL

Au mois d'août 1810, Claparède est envoyé en Espagne. Nommé au commandement de la 1re division du 9e Corps, il est bientôt détaché sur la frontière du Portugal, afin d'assurer les communications de l'armée. Livré à lui-même, il bat en plusieurs rencontres le général portugais Silveyra, ainsi que des détachements anglais. Les noms de Guittero, Villa-do-Ponte, Mondin, Covilhao, Juncia indiquent autant de succès remportés sur les troupes ennemies. Mais, si la valeur du général est incontestable, les qualités morales doivent encore nous faire tenir l'homme en plus haute estime. Le trait suivant montre bien que, sous l'écorce du soldat, il y avait en Claparède un cœur tendre, bon et généreux.

Lorsque, le 26 octobre 1810, Claparède arriva à Salamanque, l'hôpital de cette ville regorgeait de malades. Deux mille hommes manquant de tout, couverts de vermine, croupissaient dans la malpropreté. Faute de soins, il en mourait près de cinquante par jour. L'hôpital de Ciudad-Rodrigo ne présentait pas un spectacle moins attristant. Sensible à tant de misères, Claparède essaya de remédier autant que possible à cet état de choses. Il ne pouvait forcer les généraux sous ses ordres à se priver d'une partie des sommes qui leur revenaient, mais, pour son compte, il renonça au traitement extraordinaire auquel il avait droit comme commandant en chef. Il pria donc l'ordonnateur de l'armée de consacrer ces fonds (environ 6000 francs par mois) à l'achat des médicaments les plus indispensables et à l'amélioration de la nourriture des pauvres malades.

C'était bien peu pour soulager tant d'infortunes, mais un tel exemple de désintéressement est, à notre avis, un des plus beaux titres de gloire du général, et nous ne devions pas le passer sous silence dans cette courte biographie des *Contemporains*.

Au moment de la retraite de l'armée de Portugal, Claparède rejoignit les troupes de Masséna et combattit avec elles à Fuentès-de-Onoro. Puis, le 9e Corps étant dissous, il passa en Andalousie où il ne fit qu'un séjour de courte durée. Vers la fin de l'année 1811, il rentra en France et vint séjourner quelque temps dans son pays natal, heureux de retrouver son clocher, ses parents, ses vieux amis.

X. CAMPAGNE DE RUSSIE — LA LÉGION DE LA VISTULE — PASSAGE DE LA BÉRÉSINA

Depuis longtemps, des centaines de mille hommes se rassemblent derrière le Niémen en attendant d'envahir la Russie. Napoléon rêve d'anéantir la puissance du czar. Il lui faut, pour accomplir cette œuvre, tous ses soldats disponibles et ses meilleurs généraux.

Claparède, dès le mois de mars 1812, est mis à la tête d'un Corps de Polonais connu sous le nom de Légion de la Vistule. Ce Corps doit marcher avec la jeune garde; l'empereur veut l'avoir sous la main, afin de pouvoir le détacher suivant les circonstances et les besoins sur les points les plus menacés. C'est ainsi que la Légion de la Vistule combat avec Davout (1) à Mohilew, avec la garde à Smolensk, avec le prince Eugène de Beauharnais (2) à la bataille de la Moskowa, avec Murat à Winkovo.

Lorsque Napoléon se décide à ordonner la retraite, Claparède reçoit des lettres de général en chef qui mettent sous son commandement, outre la Légion de la Vistule, la division Girard et les chasseurs à cheval portugais. Ce Corps doit former, avec celui du maréchal Ney (3), l'arrière-garde de l'armée. Son chef reçoit l'importante et périlleuse mission d'escorter le convoi qui porte les trophées, le trésor et les bagages du grand quartier général.

A la fin de novembre 1812, les 420000 hommes qui ont franchi le Niémen sont réduits à 30000. Mais Claparède a encore sous ses ordres 2500 combattants, chiffre

---

(1) Voir *Contemporains*, n° 58.
(2) *Id.*, n° 304.
(3) *Id.*, n° 40.

énorme à côté de ce qui restait dans les autres Corps. Sa prévoyance et sa sollicitude à l'égard de ses subordonnés avaient contribué, pour une large part, à les sauver de la famine et de la mort. Aussi l'empereur le manda-t-il en toute hâte le 27 novembre. Le lendemain, il prend part à la bataille de la Bérésina. Les derniers débris de la Grande Armée sont sauvés, mais le général reçoit une balle dans le genou gauche; il ne peut plus ni marcher ni monter à cheval, et doit se faire transporter en France.

Napoléon avait dit dans le 29e bulletin, en résumant nos désastres : « Les hommes ordinaires ont succombé, les hommes de fer ont été faits prisonniers; je ne ramène avec moi que les hommes de bronze. » Le général Claparède était de ces derniers, Il survivait à ce terrible hiver de Russie comme il avait échappé autrefois à la fièvre jaune de Saint-Domingue.

XI. CAMPAGNE DE 1813 — DÉSIR DE COMBATTRE — CAPITULATION DE DRESDE — CLAPARÈDE PRISONNIER DE GUERRE

La blessure reçue à la bataille de la Bérésina n'était pas encore guérie au bout de quatre mois. Claparède ne peut donc assister aux premières opérations de la campagne de 1813. Mais il demande bientôt à entrer en ligne. Le 16 juin, le major général écrit à l'empereur : « Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté la lettre que je reçois de M. le général de division, comte Claparède, par laquelle ce général fait connaître le rétablissement de sa santé et demande l'honneur de rentrer en ligne. »

En ce moment, de l'avis de son médecin, les eaux lui auraient été plus utiles pour la guérison de sa blessure que les fatigues d'une nouvelle campagne. Mais Claparède ne peut pas rester inactif, impassible, loin du théâtre de la guerre, quand il entend le canon tonner au delà du Rhin et qu'il voit s'éclaircir tous les jours les rangs de nos vaillants généraux et de nos valeureux soldats. Aussi renonce-t-il à des soins qu'il considère comme superflus, et s'empresse-t-il de courir à de nouveaux dangers.

Le 25 juin, on lui donne le commandement de la 43e division affectée au 14e Corps. A la tête de cette division, il se distingue aux combats de Giehsübel et de Racknitz. Mais bientôt le 14e Corps est enfermé dans Dresde. Il y a fort peu de vivres dans la place. Le pays environnant, entièrement dévasté par les armées belligérantes qui le parcourent depuis plusieurs mois, n'offre plus les ressources suffisantes pour le ravitaillement de l'armée assiégée. La disette ne tarde pas à se faire sentir; le typhus règne dans la ville. Ces deux fléaux menacent d'anéantir et les défenseurs et les habitants.

Dans la nuit du 6 novembre, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr essaye de forcer le blocus. Sa tentative ne réussit pas. Obligé de capituler, il obtient de rentrer en France avec toutes les troupes sous ses ordres. Mais on sait comment cette capitulation fut violée. Les alliés craignent trop Napoléon pour lui rendre ses soldats; au mépris de la convention signée, les 25000 hommes du maréchal Gouvion-Saint-Cyr deviennent prisonniers de guerre. Claparède, conduit en Moravie, est condamné à rester dans l'inaction, pendant qu'au sein de la patrie une guerre effroyable se déchaîne, guerre qui provoque la chute de la puissance impériale et l'abdication de Napoléon qui devient le souverain de l'île d'Elbe.

XII. GOUVERNEMENT DE LA RESTAURATION — HONNEURS ET DIGNITÉS — JUGEMENT DU MARÉCHAL NEY — INDÉPENDANCE DE CLAPARÈDE — IL REFUSE LE COMMANDEMENT DE L'EXPÉDITION DE MORÉE

Tout est terminé lorsqu'il est permis à Claparède de rentrer en France. Louis XVIII (1), frère de l'infortuné Louis XVI, était remonté sur le trône. Claparède reconnaît le nouveau gouvernement de la France, et, durant

---

(1) Voir *Contemporains*, n° 236.

les Cent Jours, il refuse de servir Napoléon. Il est nommé successivement par la Restauration commandant de la place de Paris, grand'croix de la Légion d'honneur, inspecteur général d'infanterie, gouverneur du château royal de Strasbourg, pair de France (1819), grand'croix de Saint-Louis, (1826), etc., etc.

Claparède se fit remarquer par son indépendance comme membre du Conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney.

Le Conseil de guerre était composé des maréchaux Jourdan, Masséna, Augereau, Mortier (1), et des généraux Gazan, Claparède et Villate. Plusieurs officiers généraux de l'Empire, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, refusèrent d'y siéger, notamment le maréchal Moncey. Claparède vit, au contraire, dans son acceptation, non seulement un devoir à remplir, mais encore un moyen de se dévouer pour sauver la tête du maréchal. Le Conseil se réunit le 9 novembre 1815 dans la grande salle des assises du Palais de justice.

Les avocats du maréchal Ney plaidèrent l'incompétence du Conseil de guerre afin d'obtenir d'aller devant la Cour des pairs. « Ces avocats sont des fous ou des imbéciles, » déclara Claparède au général comte de Rochechouart, qui rapporte ces paroles dans ses *Souvenirs*. « La majorité du Conseil est pour l'acquittement. » Le lendemain, cinq juges sur sept s'empressèrent d'accueillir la demande d'incompétence, heureux de se retirer ainsi « du guêpier où ils avaient été jetés ». Claparède, courageux jusqu'au bout, s'était prononcé pour la compétence. Il voulait sauver le héros de la *Moskowa* malgré lui. Il eut la douleur de ne pas réussir.

La Chambre des pairs n'avait pas les mêmes raisons que les membres du Conseil de Guerre pour acquitter le maréchal Ney; il fut condamné à mort, et, le 7 décembre 1815, le *brave des braves* tombait sous les balles du peloton d'exécution.

Claparède, comblé de faveurs par le gouvernement de la Restauration, s'attachait à relever les officiers de l'ancienne armée de la disgrâce où ils étaient tombés. Aux obsèques du prince de Condé (26 mai 1818), on le vit marcher à pied à la tête de 7 ou 800 officiers de tout grade en non activité.

En 1828, lors de l'expédition de Morée, Martignac offrit le commandement des troupes au général Claparède qui crut devoir refuser. C'était le bâton de maréchal de France qu'il refusait en déclinant ce commandement.

Le général Maison fut nommé à la place du général Claparède. En 1830, Claparède fut désigné comme président du collège électoral de l'Hérault, lors des élections législatives qui aboutirent aux *Ordonnances* de juillet et à la *Révolution* qui emporta le trône de Charles X (1) au profit de son cousin, le duc d'Orléans, Louis-Philippe Ier (2).

XIII. LE GOUVERNEMENT DE JUILLET — DERNIÈRES ANNÉES DU GÉNÉRAL CLAPARÈDE — SA MORT

Le nouveau gouvernement avait les sympathies du général Claparède. Il continua naturellement à faire partie de la Chambre des Pairs. En 1835, arrivé à la limite d'âge, il fut maintenu en activité comme ayant commandé en chef devant l'ennemi en Russie et en Espagne.

Pendant cette période, qui s'étend de 1815 à 1842, et qui laisse Claparède dans une certaine inaction, le général ne sait pas assez se soustraire aux plaisirs de la capitale; il y mène une existence qui est loin d'être exemplaire. Mais deux anges veillent sur lui : ce sont ses deux filles, élevées très chrétiennement, et qui n'ont rien oublié des leçons de leur enfance (3). Espérons que leur exemple aura rappelé le père à ses devoirs lorsque la mort, qu'il avait

(1) Voir *Contemporains*, n° 405.

(1) Voir *Contemporains*, n° 41.
(2) *Id.*, n° 18.
(1) L'une d'entre elles, considérée comme une sainte dans la famille, a été trouvée, à sa mort, couverte d'un cilice qu'elle portait depuis de longues années

affrontée tant de fois sur le champ de bataille, est venue le surprendre.

Jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, Claparède, malgré ses blessures et ses nombreuses campagnes, avait conservé toute sa vigueur physique. Il semblait que les maladies et les infirmités ne dussent jamais l'atteindre. Aucun signe extérieur ne faisait prévoir une fin prochaine.

Tout à coup, pendant l'hiver de 1841, la santé du général commença à s'altérer. Un catarrhe pulmonaire, d'abord sans gravité, prit bientôt, faute de soins, des proportions effrayantes et se transforma en maladie chronique. Les secours de la médecine, les eaux thermales, la constitution encore robuste du septuagénaire conjurèrent pour l'instant le danger. L'hiver suivant, la toux revint plus opiniâtre. Une nouvelle saison au Mont-Dore procura quelque soulagement au malade. Se sentant mieux, il ne craignit pas, avant de retourner à Paris, de braver les fatigues d'un long voyage.

Il voulut aller respirer l'air vivifiant du pays natal, essayer d'en obtenir peut-être une guérison complète et revoir en même temps sa famille et ses vieux amis. Mais, à peine arrivé à Montpellier, une inflammation d'entrailles, développée à la suite de la maladie chronique, le ravit presque subitement à l'affection de ses proches, à l'estime de ses concitoyens. Il mourut le 23 octobre 1842 dans cette même ville où, près de cinquante ans auparavant, plein d'enthousiasme, de jeunesse et d'ardeur, il était venu s'enrôler comme volontaire. Il était âgé de soixante-douze ans.



ARC DE TRIOMPHE

Les funérailles du général Claparède eurent lieu dans la matinée du 25 octobre, au milieu d'une affluence considérable de peuple. Sa dépouille mortelle, escortée par toutes les notabilités, fut conduite d'abord à l'église Saint-Denis pour la célébration du service religieux, et de là au cimetière de l'hôpital général, où quelques familles privilégiées obtenaient des concessions.

C'est là que Claparède dort son dernier sommeil, à côté des siens, dans une solitude située en pleine cité, mais où les bruits du dehors ne parviennent point. Une dalle de marbre, entourée d'une grille très simple surmontée d'une croix, recouvre ses cendres. Sur la pierre est gravée cette inscription :

ICI REPOSE
LE COMTE MICHEL CLAPARÈDE,
LIEUTENANT GÉNÉRAL,
PAIR DE FRANCE,
GRAND'CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR,
GRAND'CROIX DE L'ORDRE DE SAINT-LOUIS,
NÉ A GIGNAC LE 28 AOUT 1770,
MORT A MONTPELLIER LE 23 OCTOBRE 1842

A Paris, le nom du général Claparède a été inscrit sur l'*Arc de Triomphe*, ce grandiose monument élevé à la gloire des hommes de guerre qui. sous les ordres de Napoléon, ont promené dans toute l'Europe la justice comme aussi la miséricorde divine.

Paris. A. VERNON.

BIBLIOGRAPHIE

Le général Claparède, sa vie militaire et ses campagnes, par le lieutenant MESTRE, 1 vol. in-18 de 450 pages, avec portrait, illustrations et nombreuses cartes, chez Paul Dupont. — THIERS : *Histoire de l'Empire*. — Général THOUMAS : *Autour du drapeau*

LES CONTEMPORAINS



PROSPER MÉRIMÉE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1803-1870)

Μέμνησο ἀπιστεῖν.
Souviens-toi de te méfier.

Mérimée, auteur de courtes nouvelles, d'une forme exquise, fut un très curieux esprit. Romancier, historien, homme du monde, voyageur intrépide, sénateur, académicien et surtout épicurien, il a connu toutes les idées, fréquenté tous les milieux sans avoir, en somme, réalisé dans sa vie les espérances que ses rares qualités semblaient promettre. Avec des dons de premier ordre, il est toujours demeuré, presque en tout, au second plan.

I. FAMILLE — ÉDUCATION.

Prosper Mérimée appartenait à une ancienne famille de robe, originaire de Nor-

mandie. Son grand-père, avocat au Parlement, devint, vers la fin du règne de Louis XV, intendant du maréchal de Broglie. Il habitait à Broglie même dans le château ducal, et c'est là que naquit Jean-François-Léonor Mérimée, peintre, et plus tard secrétaire général de l'École des beaux-arts, père de l'auteur de *Colomba*.

Le peintre Léonor Mérimée n'a pas laissé comme artiste une grande réputation, mais il était homme du monde et homme d'esprit. C'était en outre un érudit, et il a écrit une *Histoire de la peinture à l'huile* qui est encore aujourd'hui un des livres les plus estimés sur la matière.

En 1800, ayant plus de quarante ans, il fit la connaissance, dans une pension de Passy où il donnait des leçons, d'une jeune fille spirituelle et vive, Anna Moreau. Peu de temps après, il l'épousait.

Celle qui devenait ainsi Mme Mérimée n'avait aucune fortune et sa beauté n'avait rien de remarquable, mais elle était douée des qualités les plus précieuses de l'esprit.

Élevée dans la décomposition morale du XVIIIe siècle par des parents voltairiens, elle était d'une ignorance profonde sur tout ce qui touche à la religion, mais sa nature droite et bonne sut au moins se préserver de l'esprit sectaire. Très instruite, ayant une âme d'artiste et une mémoire prodigieuse, elle cultivait avec succès la peinture et avait le don de retenir et de dire les vieux contes. Don précieux, qu'elle devait transmettre à son fils, et qu'elle tenait elle-même par une sorte d'héritage, étant la petite-fille de Mme Leprince de Beaumont, dont les contes charmants sont encore si populaires et qui a écrit la *Belle et la Bête*.

Prosper Mérimée naquit le 27 septembre 1803, et, au dire de Mirecourt, fut baptisé à Saint-Germain-des-Prés le lendemain, 28. Cette affirmation, que Mérimée n'a pas démentie, va à l'encontre de l'opinion généralement admise et accréditée par une boutade d'assez mauvais goût que Mérimée se permettait parfois lorsque, voulant produire, dans un salon, un de ces « effets » dont il était coutumier, il jetait négligemment dans la conversation et comme en manière *d'aparté:* « Pour moi, qui n'ai pas été baptisé..... » Tout le monde alors se regardait, et Mérimée, sans en laisser rien paraître, était satisfait.

En tout cas, il a prouvé, en ne démentant pas Mirecourt, qu'il ne tenait pas à rendre publique une fanfaronnade de boudoir.

On comprend sans peine, du reste, dans quel esprit fut élevé le jeune Mérimée par un père artiste et philosophe et une mère voltairienne. Pourtant, ses parents, que le malheur de l'époque, plus que leur volonté propre, faisait vivre ainsi en vrais païens, ne donnaient aucun mauvais exemple à leur enfant. De solides qualités morales et une honnêteté scrupuleuse régnaient dans cette famille très unie et très tolérante.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre, le jeune Prosper commença à suivre les cours du collège Henri IV. Il était externe, mais. élevé jusque-là sous l'aile de sa mère, habitué à des gâteries constantes et ne connaissant d'autre direction que celle de cet esprit lucide, enjoué et original qui distinguait Mme Mérimée, l'enfant eut beaucoup à souffrir de ses premières années de collégien. C'est à ce moment que semblent s'être gravés certains traits de son esprit qui ne s'effaceront jamais.

Il était naturellement timide et sensible. Un amour-propre très vif lui faisait ressentir cruellement les moindres taquineries. Or, justement, il rencontrait au lycée deux de ses cousins, les petits Fresnel, qui ne perdaient pas une occasion de le brimer. Pour déjouer leurs entreprises, il était forcé de se tenir sur l'offensive, et il apprit ainsi de bonne heure à dissimuler ses sentiments véritables et à être toujours en défiance. Cette habitude ne l'abandonna plus dans la vie, et il prit plus tard comme devise le : Μέμνησο ἀπιστεῖν (souviens-toi d'être en défiance), qui convient si bien à son caractère.

Au collège, ses études n'eurent rien de remarquable. Il avait l'esprit ouvert et fut un bon élève, mais sans rien promettre de

brillant. A vrai dire, il ne commença d'étudier sérieusement que lorsqu'il ne fut plus collégien.

Le peintre Mérimée voulait faire de son fils un avocat. C'était la tradition de la famille, et, bien que ne l'ayant pas personnellement suivie, il entendait la faire reprendre par son fils : « J'ai un grand fils de dix-huit ans, écrivait Léonor Mérimée en 1821, je voudrais bien en faire un avocat. Il a des dispositions pour la peinture au point que, sans avoir jamais rien copié, il fait des croquis comme un jeune élève, et ne sait pas faire un œil. Toujours élevé à la maison, il a de bonnes mœurs et de l'instruction (1). »

Mérimée suivait docilement la direction paternelle. Il se mit à faire son droit.

En même temps, libéré du collège, il entreprit pour son propre compte une série d'études sur les littératures anciennes et étrangères. Son activité intellectuelle était prodigieuse; il étudiait et apprenait à fond le grec, l'espagnol et l'anglais. Il lisait toute la littérature française depuis les textes historiques les plus anciens. Bref, en cinq années, il se constituait un bagage d'érudition si méthodiquement classé et si complet, qu'il pouvait lutter, même avec des spécialistes, dans les diverses matières qui avaient tenté sa curiosité.

II. — JEUNESSE LITTÉRAIRE — SES AMIS, HENRI BEYLE — PREMIERS OUVRAGES — « LA GUZLA »

A ce moment, vers 1825, commençait la grande querelle des classiques et des romantiques. Toute la jeunesse prenait position dans l'un ou l'autre camp. Mérimée suivait avec intérêt la lutte, mais, protégé par ses fortes études contre toute espèce d'exagération, il voyait trop bien les côtés faibles des uns et des autres pour se livrer complètement à un parti.

Il était lié d'amitié avec J.-J. Ampère (2), et tous deux fréquentaient assidûment chez Étienne Delécluze, beau-frère de Viollet-le-Duc, dont l'appartement, perché à un 5e étage, consistait en une seule chambre où se réunissait deux fois la semaine, le dimanche et le mercredi, un groupe fort vivant de lettrés, jeunes et vieux. Vitet, Sainte-Beuve, Victor Leclerc, Patin, Victor Cousin (1) étaient les assidus de ce petit cercle. Henri Beyle, qui avait fait courageusement la campagne de Russie, qui avait suivi l'empereur sur les grands champs de bataille et qui, en littérature, prenait le pseudonyme de Stendhal, ne manquait guère aux réunions.

Cet esprit singulier, en qui toutes les contradictions, toutes les négations semblaient s'unir, dominait ses jeunes amis par l'autorité de l'âge et une puissance d'observation et d'ironie, à qui rien n'échappait et qui ne respectait rien.

Mérimée, sans cesse à la recherche des caractères originaux et des idées neuves, aimait la conversation d'Henri Beyle. « Peu d'hommes, a-t-il écrit, m'ont plu davantage, et il n'y en a point dont l'amitié m'ait été plus précieuse. »

Cependant, les critiques littéraires ont souvent exagéré cette influence. Mérimée ne fut pas à vrai dire le disciple, mais le compagnon de Beyle. Il n'avait que trop de penchant naturel à accepter certaines idées de son ami, mais il les acceptait à correction, les modifiant et les adaptant au caractère particulier de son esprit. Personne n'a mieux connu que Mérimée les défauts de Beyle et ne les a plus finement analysés.

On le vit bien, lorsque, quelques années après la mort de Stendhal, Mérimée fit paraître mystérieusement une brochure sans date et sans nom d'auteur, dont le titre H. B. désignait Henri Beyle. Stendhal y est déshabillé avec aisance et précision et on se rend compte que c'est un juge qui parle et non un simple disciple (2).

(1) Lettre au peintre Fabre, de Montpellier.
(2) Voir nos *Contemporains*, Ampère, n° 81.

(1) Voir nos *Contemporains*, Sainte-Beuve, n° 152. Cousin, n° 194.
(2) Cette brochure est une curiosité bibliographique

Somme toute, Mérimée rencontra chez H. Beyle la confirmation de beaucoup de ses propres sentiments. Être en garde contre l'expansion, l'entraînement et l'enthousiasme, ne jamais se livrer tout entier, réserver toujours une part de soi-même, n'être dupe ni d'autrui, ni de soi, agir et écrire comme en la présence habituelle d'un spectateur indifférent et railleur, voilà des traits qui sont communs à Stendhal et à Mérimée et qui ont laissé une empreinte dans toutes les parties de leur vie et de leurs livres.

Les soirées de Delécluze, avec de tels partenaires pour alimenter la discussion, étaient toujours intéressantes et animées. Souvent on y lisait des œuvres nouvelles. Ce fut là que Mérimée apporta, dans le plus grand mystère, ses premières productions. Il lut d'abord un drame romantique, *Cromwell*, que nous ne possédons pas et sur lequel on ne sait rien de précis, sinon qu'il précéda de plusieurs années le *Cromwell* de Victor Hugo (1).

Mérimée n'avait pas encore vingt-deux ans lorsqu'il présenta successivement à ses amis une série de pièces qu'il réunit peu après sous le titre de *Théâtre de Clara Gazul*. Ce titre était une amusante supercherie, fort bien soutenue dans la préface et les notes du volume. Mérimée, qui signait Joseph Lestrange, se donnait comme un simple traducteur des pièces composées soi-disant par une actrice espagnole du nom de Clara Gazul. L'édition était d'ailleurs agrémentée d'une biographie documentée de la prétendue tragédienne et même certains exemplaires étaient décorés de son portrait. Ce portrait n'était pas de pure invention, car ce n'était ni plus ni moins qu'un croquis de Mérimée en robe décolletée et en longs cheveux, qu'Étienne Delécluze avait spécialement dessiné pour illustrer le livre de son jeune ami.

fort rare. Elle n'a jamais été publiée, Mérimée en ayant fait un tirage fort restreint réservé à ses amis. Elle a été plusieurs fois contrefaite et en partie seulement rééditée dans les *Œuvres complètes*.

(1) Voir nos *Contemporains*, Victor Hugo, n° 88.

Une partie du public se laissa prendre à cet artifice, et l'ouvrage excita, dans les cénacles littéraires, une vive curiosité, que par de sérieuses qualités, il méritait.

La jeunesse romantique, qui reprochait avec tant de sévérité aux classiques de manquer de couleur locale, salua Mérimée comme un des siens. La foule montra moins d'enthousiasme et bientôt, d'ailleurs, son attention fut distraite par une publication encore plus originale : *la Guzla*.

Mérimée a raconté avec une impertinence amusante l'histoire de cet ouvrage. Son ami Ampère et lui avaient fort envie, paraît-il, de visiter l'Illyrie et la Dalmatie, mais l'argent manquait. « L'idée nous vint, dit-il, d'écrire notre voyage, de le vendre avantageusement et d'employer nos bénéfices à reconnaître si nous nous étions trompés dans nos descriptions. »

Ce beau projet ne fut qu'incomplètement réalisé. Le voyage n'eut pas lieu et Mérimée s'acquitta seul de sa tâche en « recueillant » c'est-à-dire en composant de son propre fonds, en quinze jours, un certain nombre de prétendus chants populaires illyriens dont la réunion forme *la Guzla*.

Ce pastiche habile trompa d'abord tout le monde. La « couleur locale » tant poursuivie par les romantiques était cette fois si bien imitée que les plus experts s'y laissèrent prendre. Des érudits allemands considérables écrivirent à l'auteur pour le féliciter et lui demander communication des poésies originales qu'il avait si bien traduites. L'un d'eux, nommé Gerhart, conseiller et docteur quelque part en Allemagne, prit même la peine de mettre en vers allemands les poèmes de *la Guzla*, « ce qui lui avait été facile, écrivit-il à Mérimée, car, sous la prose littérale du traducteur, il avait su découvrir le mètre des vers illyriques. »

Cette fois, la supercherie était parfaite, et lorsqu'elle fut enfin découverte, l'œuvre parut à tous égards si remarquable que la réputation de Mérimée comme écrivain fut établie du coup.

Bien qu'il se fût gardé de donner trop de gages aux romantiques, on le regarda

comme le premier prosateur de la jeune école. Le chef des romantiques, Victor Hugo, consacra cette investiture en publiant un anagramme flatteur du nom de Prosper Mérimée, dans lequel on lisait, disait-il: *Première prose*.

Cette prophétie ne devait pas être démentie dans la suite, puisque, après avoir composé *la Guzla*, Mérimée a écrit, dans ses courtes nouvelles, quelques-unes des pages les plus pures et les plus parfaites dont se soit enrichie la langue française.

III. — FONCTIONNAIRE ET HOMME DU MONDE AMOUR DES VOYAGES ET DE L'EXOTISME

L'œuvre de Mérimée, concise et choisie, ne donne pas, au premier abord, l'impression imposante d'un monument littéraire patiemment et laborieusement édifié. Cependant, peu d'hommes ont donné des preuves d'une activité intellectuelle plus étendue et plus variée. Mérimée n'apprenait rien à demi. Il savait à fond tout ce qu'il avait étudié. Et soit en littérature, soit en histoire, il étudia et connut presque tout.

Au moment de la Révolution de 1830, à vingt-sept ans, le succès de ses premiers livres et la profondeur de son savoir lui créaient dans la jeunesse intellectuelle et mondaine une place très en vue. Sa famille, très mondaine elle-même, était de tendances orléanistes, à la fois révolutionnaire et aristocrate. Or, la révolution de 1830 venait de mettre les d'Orléans sur le trône.

Mérimée voyageait en Espagne lorsque la révolution se déchaîna à Paris. A son retour, il trouva ses meilleurs amis installés au pouvoir, et, au bout de peu de jours, il fut choisi lui-même comme chef de Cabinet par le comte d'Argout, ministre de la Marine.

Ces fonctions administratives étaient très honorifiques, peu absorbantes et fort bien rémunérées. A ces conditions, Mérimée consentait à les exercer. Il employait le papier du ministère à écrire à son ami Stendhal, consul à Civita-Vecchia, des impertinences plus que lestes sur le compte de son ministre et sur la vie de Paris. Le reste du temps était consacré, soit à ses études personnelles, qu'il a toujours méthodiquement poursuivies, soit à mener joyeuse existence avec quelques compagnons riches de fortune et d'esprit, et dont le voisinage, à ce qu'il semble, n'engendrait pas la mélancolie. De ce groupe étaient le peintre Delacroix (1), Alfred de Musset, le médecin Koreff, le baron de Mareste et aussi certain sollicitor anglais, nommé Sharpe, qui, de son métier, gagnait à Londres 150 000 francs par an et venait les dépenser à Paris avec ses amis.

Mérimée, dès lors, était bien tel qu'il apparut plus tard à Taine.

« C'était un homme grand, droit, pâle, et qui, sauf le sourire, avait l'apparence d'un Anglais; du moins, il avait cet air froid, *distant*, qui écarte d'avance toute familiarité. Rien qu'à le voir, on sentait en lui le flegme naturel ou acquis, l'empire de soi, la volonté et l'habitude de ne pas donner prise. En cérémonie surtout, sa physionomie était impassible. Même dans l'intimité et lorsqu'il contait une anecdote bouffonne, sa voix restait unie, toute calme; jamais d'éclat ni d'élan; il disait les détails les plus saugrenus en termes propres, du ton d'un homme qui demande une tasse de thé. La sensibilité chez lui était domptée jusqu'à paraître absente; non qu'elle le fût, tout au contraire; mais il y a des chevaux de race si bien matés par leur maître, qu'une fois sous sa main, ils ne se permettent plus un soubresaut. »

Toutefois, ce n'est là qu'un seul aspect de la vie de Mérimée. Le Parisien élégant, volontiers dédaigneux, se transformait fréquemment en voyageur infatigable, parcourant les pays les plus divers, en équipage ordinairement plus original que confortable. Il a voyagé en Orient et en Grèce, plusieurs fois en Espagne et en Italie, douze ou quinze fois en Angleterre.

Curieux de sensations neuves et d'observations précises, il était moins attentif au paysage qu'aux mœurs et aux coutumes des habitants. Il ne manquait jamais de lier con-

(1) Voir nos *Contemporains*, Delacroix, n° 343.

versation sur la route avec les gens qu'il rencontrait. Le mondain réservé et froid des salons de Paris devenait alors un compagnon jovial et familier, habile à capter la confiance d'une tribu de gitanos ou d'une équipe de muletiers : « J'ai mangé plus d'une fois à la gamelle, écrit-il, avec des gens qu'un Anglais ne regarderait pas, de peur de perdre le respect qu'il a pour son propre œil. J'ai bu à la même outre qu'un galérien. »

A Barcelone, il quittait la compagnie fort agréable de M. de Lesseps, consul général de France, pour se rendre à un baptême dans une famille de bohémiens. En Corse, il avait des relations parmi les bandits et si cordiales, que l'un d'eux, se trouvant à Paris, lui offrit un jour ses services pour tirer vengeance des juges qui, à propos de l'affaire Libri, venaient de le condamner.

D'après Taine, un des endroits où Mérimée se trouvait le mieux à sa place, c'était dans une *venta* espagnole, au milieu des charretiers et des paysannes d'Andalousie. « Il cherchait des types frustes et intacts, par une curiosité inépuisable de toutes les variétés de l'espèce humaine, et formait dans sa mémoire une galerie de caractères vivants, la plus précieuse de toutes; car les autres, celles des livres et des édifices, sont des coquilles jadis habitées, maintenant vides, dont on ne comprend la structure qu'en se figurant, d'après les espèces survivantes, les espèces qui ont vécu. »

Cet amour de l'exotisme, complété par de rares facultés d'observation, lui a permis de donner à ses récits ce relief, cette couleur qui le classent en si bon rang parmi les créateurs de types vivants et originaux.

De retour à Paris, après chacune de ces fugues d'amateur, il reprenait sans effort le maintien discret et compassé de l'homme du monde. Il utilisait alors dans les salons la provision d'anecdotes pittoresques qu'il n'avait pas manqué de glaner. Il racontait très bien. Il apportait dans les conversations les mêmes qualités qu'on rencontre dans ses livres : la brièveté, le coloris, la science de l'effet.

Dès qu'il prenait la parole pour dire quelque histoire, on faisait cercle, tout autre entretien cessait, les plus grandes dames se penchaient avidement vers lui pour ne pas perdre un mot de son récit.

Bref, c'était un homme envié, un lettré partout bien accueilli et fêté. Sa liaison avec George Sand date de cette période brillante (1830). La grande séductrice avait été séduite à son tour. Mais elle ne trouva pas en Mérimée cette complaisance aveugle qu'elle savait obtenir des hommes les plus illustres. Dépitée et révoltée, elle rompit bientôt la liaison, par crainte, cette fois, d'avoir rencontré son maître.

Lui cependant, sans se laisser absorber ni troubler par tant de préoccupations diverses, poursuivait, posément, sa carrière d'écrivain. Quelques-unes de ses meilleures nouvelles, *Mateo Falcone, l'Enlèvement de la redoute, Tamango, le Vase étrusque, la Partie de Trictrac,* ont été écrites à ce moment.

Peu après un changement notable se produisit dans son existence. M. d'Argout quitta le ministère de la Marine, et Mérimée, en récompense sans doute des services qu'il aurait pu rendre, mais qu'il n'avait pas rendus, comme chef de Cabinet du ministre, fut nommé inspecteur des monuments historiques en remplacement de M. Vitet.

Ce poste lui convenait mieux que l'autre, et, cette fois, Mérimée s'intéressait à sa charge. Il la conserva jusqu'à la fin de sa vie, y consacrant une grande partie de son temps et trouvant le moyen de rendre à l'histoire et à l'art français des services signalés.

Mérimée, en effet, fut un fort bon inspecteur des monuments. M. Filon va même jusqu'à dire qu'il « a été l'inspecteur type, un initiateur et un maître pour ceux qui sont venus après lui. »

En tout cas, il était admirablement préparé à cette fonction qui exige ensemble les dons de l'artiste et les qualités de l'érudit. Fils du peintre Léonor Mérimée, il avait grandi dans l'émotion des chefs-d'œuvre

anciens et modernes. Lui-même dessinait très bien, prenait partout de nombreux croquis et même avait l'habitude originale d'illustrer sa correspondance avec ses amis. D'autre part, ses fortes études historiques, sa connaissance complète des langues et des littératures anciennes le prédisposaient tout naturellement à aimer nos vieux monuments.

Mérimée a laissé, sous forme de rapports au ministre des Beaux-Arts, des essais de critique architecturale qui sont de vrais modèles du genre. Il s'était initié à toute la délicate technique du métier. Dans ses tournées d'inspection, aucun architecte ne put le prendre en défaut de compétence sur le stylobate et l'archivolte, la voussure, le meneau et le médaillon.

Mais, en matière d'art, Mérimée avait malheureusement une doctrine qu'il tenait de Beyle et que Beyle formulait ainsi : « Juger d'un art d'après les règles techniques et non d'après une impression dramatique, une émotion littéraire. »

Cette doctrine a du bon, mais elle est incomplète par trop de rigueur et de sécheresse. Mérimée, qui détaillait si bien la technique architecturale d'un monument, ne comprenait pas toujours la pensée intime et profonde dont ce monument était le symbole. L'architecture religieuse notamment demeura pour lui lettre morte. L'âme mystique du moyen âge, qui s'est exprimée dans l'art gothique avec tant de foi sublime, ne fut pas saisie par lui. Mérimée employa son zèle de fonctionnaire à protéger et à restaurer nos cathédrales, mais il n'en sentit jamais l'admirable poésie. Il les considérait comme des « tours de force », des prodiges de légèreté et d'équilibre, exécutés par des architectes de génie, et il ne sut pas y voir autre chose.

Il comprenait mieux les monuments païens, bien que, là encore, sa théorie rigide le gênât pour en pénétrer le sens.

Mais, en somme, malgré cette conception étroite, la finesse de son goût et son érudition solide le dirigèrent toujours avec sûreté dans ses travaux. La plupart de nos grands monuments de France doivent quelque chose à Mérimée. Quelques-uns ont été sauvés par lui. Le théâtre d'Orange, l'amphithéâtre d'Arles, la vieille cathédrale de Laon témoignent encore des restaurations importantes qu'il sut habilement diriger. Plusieurs parties de ces monuments n'ont été conservées que grâce à son intelligente initiative.

IV. « COLOMBA » — NATURE ET VALEUR DU TALENT DE MÉRIMÉE ÉCRIVAIN — L'HOMME PRIVÉ

En 1840, Mérimée fit en Corse un voyage de deux mois. Il visita le pays en tout sens, fit les plus étranges rencontres, fréquenta et étudia les types les plus originaux du pays. De retour à Paris, il recueillit ses impressions et donna à la *Revue des Deux Mondes* la plus belle et la plus longue de ses nouvelles, *Colomba*.

La sensation fut grande dans le public. Bien qu'on fût habitué, depuis les premiers écrits de l'auteur, à le considérer comme un écrivain de choix, on n'avait pas encore admiré cette maîtrise du sujet, cette magie de style et cette science de l'effet qui sont portées si haut dans *Colomba*.

Colomba est la mise en action d'une *vendetta* corse. C'est la dramatique histoire de deux familles héréditairement ennemies. Tous les personnages de ce poignant récit sont gravés en haut relief avec une netteté de médaille. Ils vivent et agissent devant nous dans un réalisme si énergique qu'il ne laisse pas au lecteur le temps de se reprendre et de s'apercevoir de la fiction. Mais une figure domine tout, sauvage et poétique, celle de *Colomba*, l'incarnation de la vengeance.

Cette jeune fille naïve et féroce, qui, avec tant de patience, d'obstination et de ruse, arrive à venger la mort de son père en obligeant son frère à suivre son impérieuse volonté, est la création la plus parfaite de Mérimée.

Le succès de *Colomba* établit définitivement la réputation de Mérimée. L'œuvre

fut revendiquée à la fois par les classiques et par les romantiques. Et certes, les uns et les autres pouvaient faire valoir des droits légitimes sur elle. Ce double jugement avait été déjà celui de Gœthe (1), qui, le premier, avait compris, dès le début, la nature du talent de Mérimée, lorsqu'il avait écrit, à propos de *la Guzla,* « que le jeune écrivain appartenait à la fois aux deux grandes écoles littéraires, puisqu'il était romantique par le choix des sujets et classique par le style. »

C'est là un des meilleurs jugements qui aient été portés sur l'auteur de *Colomba.* En effet, dans toutes ses œuvres d'imagination, Mérimée montre le plus grand souci d'observer la couleur locale. Ses personnages appartiennent bien réellement aux pays où il les place; ses Espagnols et ses Corses sont bien de vrais Espagnols et de vrais Corses. En cela, Mérimée est romantique. Mais, d'autre part, la pureté impeccable de son style, la sécheresse voulue et savante de sa phrase, son imagination contenue, le rattachaient aux classiques par la science et la perfection de la forme.

Ces qualités, fortement marquées dans *Colomba*, dans *Carmen*, dans la *Partie de trictrac*, se retrouvent dans toutes les œuvres de Mérimée. Il en résulte, par endroits, comme une impression de froideur. Ces nouvelles, ciselées comme des marbres antiques, ont la beauté hautaine des statues où un cœur ne palpite pas. Mérimée ne sacrifie pas au sentiment. Il économise ses larmes comme il sait contenir sa plume.

Mais ce n'est là qu'un procédé littéraire conforme à la méthode adoptée par lui pour l'ordonnance de sa vie, car nous savons que, sous un abord presque glacial, l'auteur de *Colomba* dissimulait des passions fort vives. Seulement, il s'était fait une règle de refouler ses sentiments intimes et de n'en rien laisser paraître au dehors. C'est là un trait essentiel du caractère de Mérimée.

(1) Gœthe, voir *Contemporains*, n° 415.

Cette impassibilité calculée a trompé ceux qui ne l'ont pas connu à fond. Elle lui a valu une réputation de sceptique et de cœur sec qui n'était pas méritée.

La publication de sa correspondance a fourni sur ce point de curieuses révélations.

L'affection si filiale et si tendre dont Mérimée entourait sa mère n'est pas moins démonstrative. Il fut vraiment un bon fils. Ce qu'il avait été pour elle tout enfant, il le demeura sa vie entière avec une simplicité touchante. Lorsque, devenu un homme célèbre, membre de deux Académies, il rentrait chez lui fort tard, à la suite de quelque réunion mondaine, il ne pénétrait jamais dans sa chambre sans avoir été embrasser doucement sa mère endormie. Les moindres désirs de Mme Mérimée étaient pour son fils des volontés toujours obéies. Jamais, quels que fussent au dehors ses engagements, il ne consentait à la laisser seule à la maison les jours où elle lui demandait de rentrer. Il était, à quarante ans, obéissant et soumis comme à dix ans.

Mérimée demeura célibataire. C'est que, avec sa mère, il ne trouvait pas que rien lui manquât. Quand il la perdit, en 1852, il fut dans une détresse profonde. Sa correspondance laisse voir l'état misérable dans lequel cette catastrophe l'a plongé. Il ne se reprend un peu que pour soutenir le procès qui lui fut intenté au même moment à propos de l'affaire Libri, et ce gros désagrément fut pour lui, dans son terrible malheur, une sorte d'atténuation.

D'ailleurs, même vis-à-vis des gens du monde et des étrangers, il était serviable et bon sous son masque de froideur. Il a pu écrire de lui, sans se flatter : « Il m'arrive rarement de sacrifier les autres à moi-même et, quand cela m'arrive, j'en ai tous les remords possibles. »

Les nombreux services, que sa haute situation lui permettait de rendre aux uns et aux autres, font comprendre toute la portée de cet aveu, d'autant plus rare et précieux qu'il vient d'un homme dont l'habitude était de ne jamais dire un mot de ses sentiments profonds.

V. UNE NOUVELLE DE MÉRIMÉE
L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE

En écrivant ses courtes nouvelles, Mérimée a créé, en quelque sorte, un genre littéraire nouveau. L'analyse ne peut faire sentir tout ce qu'il y a de science et de richesse dans ce style; la citation seule le permet. Voici un de ces curieux récits :

« Un militaire de mes amis me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici :

» Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivac... Je fus présenté par lui à mon capitaine... En apprenant que je sortais de l'École de Fontainebleau, il fit la grimace et dit : « Mon lieutenant est mort hier. » Je compris qu'il voulait dire: « C'est vous qui » devez le remplacer et vous n'en êtes pas » capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

» La lune se leva derrière la redoute de Chevrino, située à deux portées de canon de notre bivac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais, ce soir, elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

» Un vieux soldat auprès duquel je me trouvais remarqua la couleur de la lune : « Elle est bien rouge, dit-il, c'est signe qu'il » en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse » redoute ! » J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir..... Vers 3 heures, un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit prendre les armes..... Aussitôt que l'ordre de marcher en avant nous eût été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur.....

» Le colonel passa devant notre compagnie ; il m'adressa la parole : « Eh bien, » vous allez en voir de grises, pour votre » début. » Je souris d'un air tout à fait martial en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

» Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako et tua un homme auprès de moi. « Je vous fais mon compli» ment, me dit le capitaine, comme je » venais de ramasser mon shako, vous en » voilà quitte pour la journée. » Je connaissais cette superstition militaire qui croit que l'axiome *non bis in idem* trouve son application aussi bien sur un champ de bataille que dans une Cour de justice. Je remis fièrement mon shako. « C'est faire » saluer les gens sans cérémonie, » dis-je aussi gaiement que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. « Je vous félicite, reprit le capitaine, » vous n'aurez rien de plus, et vous com» manderez une compagnie ce soir, car je » sens bien que le four chauffe pour moi. » Toutes les fois que j'ai été blessé, l'offi» cier auprès de moi a reçu quelque balle » morte, et, ajouta-t-il d'un ton plus bas » et presque honteux, leurs noms commen» çaient toujours par un P. » Je fis l'esprit fort ; bien des gens auraient fait comme moi ; bien des gens auraient été aussi frappés de ces paroles prophétiques.....

» Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.....

» Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs : tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, puis demeurèrent silencieux et sans tirer. « Je n'aime pas ce silence, dit mon » capitaine, cela ne nous présage rien de » bon. »

» Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute, les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles avec des cris de : *Vive l'empereur!* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié. Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à 20 pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre on apercevait derrière leur parapet à demi détruit les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par son fusil élevé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon.

» Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. « Voilà la danse » qui va commencer, s'écria mon capitaine, » bonsoir. » Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer. Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie il ne restait debout que six hommes et moi.

» A ce carnage il succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet en criant : *Vive l'empereur!* il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin, j'entendis crier victoire ! et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient enterrés sous des tas de cadavres. Environ 200 hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. 11 prisonniers russes étaient avec eux.

» Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui : je m'approchai : « Où est le plus an- » cien capitaine ? » demandait-il à un sergent. Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive. Et le plus ancien lieutenant ? — Voici Monsieur, qui est arrivé d'hier, dit le sergent d'un ton tout à fait calme. Le colonel sourit amèrement. — Allons, Monsieur, me dit-il, vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec des chariots, car l'ennemi est en force; mais le général C*** va vous faire soutenir. — Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé ? — F..., mon cher, mais la redoute est prise. »

VI. TRAVAUX HISTORIQUES — L'ÉRUDIT — L'ACADÉMICIEN — L'AFFAIRE LIBRI

Mérimée aimait passionnément l'histoire. Il avait étudié dans l'imprimé et le manuscrit une foule de questions obscures et curieuses et les connaissait fort bien.

Dès le début de sa carrière d'homme de lettres, il avait cédé à ce goût des travaux historiques en écrivant sa *Chronique du règne de Charles IX*. Cette *Chronique* est un roman, mais tous les détails historiques en ont été scrupuleusement composés d'après les textes du temps, et la fiction du romancier ne sert qu'à encadrer les observations de l'historien.

Mérimée avait de l'histoire une conception particulière et personnelle. « Je n'aime, disait-il, que les anecdotes, et, parmi les anecdotes, je préfère celles où j'imagine trouver une peinture vraie des mœurs et des caractères à une époque donnée. Ce

goût n'est pas très noble; mais, je l'avoue, à ma honte, je donnerais volontiers Thucydide pour les mémoires authentiques d'Aspasie ou d'un esclave de Périclès; car les mémoires, qui sont des causeries familières de l'auteur avec son lecteur, fournissent seuls ces portraits de *l'homme* qui m'amusent et qui m'intéressent. Ce n'est point dans Mézeray, mais dans Montluc, Brantôme, d'Aubigné, Tavannes, La Noue, etc., que l'on se fait une idée du *Français* au XVIe siècle. Le style de ces auteurs contemporains en apprend autant que leurs récits (1). »

Mérimée a bien tort de s'excuser de sa prédilection pour les anecdotes. Il n'y a rien de plus important pour l'historien qui n'entend pas se contenter de savoir, mais qui veut aussi comprendre. Quelques anecdotes choisies en apprennent plus long sur une époque que de pédantes dissertations. Tous ceux qui ont eu le sens de l'histoire, comme Fustel de Coulanges ou M. Taine, ont été sur ce point du même avis.

La *Chronique du règne de Charles IX* est un exemple de l'application de cette méthode. Mérimée a voulu expliquer comment le massacre de la Saint-Barthélemy avait été possible et comment il fut réalisé. Il n'a pas hésité à heurter de front, dans l'intérêt de la vérité historique, la plupart des idées admises sur ce point par les voltairiens ses amis.

« La Saint-Barthélemy, dit-il, fut un grand crime; mais, je le répète, un massacre au XVIe siècle n'est point le même crime qu'un massacre au XIXe. Ajoutons que la plus grande partie de la nation y prit part de fait ou d'assentiment : elle s'arma pour courir sus aux huguenots, qu'elle considérait comme des étrangers et des ennemis. La Saint-Barthélemy fut comme une insurrection nationale. »

Et plus loin :

« Tout me paraît prouver que ce grand massacre n'est point la suite d'une conjuration d'un roi contre une partie de son peuple. La Saint-Barthélemy me semble l'effet d'une insurrection populaire qui ne pouvait être prévue et qui fut improvisée. »

Dans tous ses autres travaux historiques, Mérimée apporte le même souci de comprendre et d'expliquer les événements, pensant qu'il est insuffisant de les narrer.

En 1840, après le succès de *Colomba*, ses amis voulurent le décider à se présenter à l'Académie française. Mais lui faisait quelque résistance, ne se croyant pas encore assez qualifié pour viser si haut. Chose curieuse, ses titres de savant lui paraissaient plus dignes d'attention que ses qualités d'écrivain. Il songea d'abord à l'Académie des inscriptions.

Pour augmenter les chances de sa candidature, il entreprit une série d'*Études d'histoire romaine*, dont la première partie, *la Guerre sociale*, date de 1841. Dans la pensée de Mérimée, ce volume était le premier d'une sorte de trilogie. La deuxième partie, *la Conjuration de Catilina*, parut en 1844, lorsque Mérimée, doublant les étapes, était déjà deux fois académicien. Quant à la troisième partie, une *Vie de César*, elle fut écrite aussi bien que les deux autres, mais ne vit jamais le jour, l'auteur ayant modestement sacrifié son œuvre à Napoléon III, comme un document devant servir à l'empereur dans son livre sur César.

Dans l'intervalle, Mérimée avait été élu, le 18 novembre 1843, membre de l'Académie des inscriptions. C'était la récompense du savant. Peu après, le 14 mars 1844, il entrait à l'Académie française. C'était le couronnement de l'écrivain.

A l'Académie française, il succédait à Charles Nodier.

Il n'y a peut-être pas eu dans le siècle deux esprits plus différents l'un de l'autre, Nodier, sentimental, dithyrambique, naïf, phraseur abondant et melliflue, Mérimée positif, précis, presque sec, musclé, nerveux et bref. L'éloge de Nodier, qu'il « fallait enterrer suivant les rites académiques », donna beaucoup de mal à Mérimée. Sa correspondance en porte la trace : « C'était, disait-il, un gaillard qui faisait le bonhomme et avait toujours la larme à l'œil. Je suis-

(1) Préface de la *Chronique du règne de Charles IX*.

obligé de dire, dès mon exorde, que c'était un fieffé menteur. Enfin, vous entendrez le morceau, si je ne meurs pas de peur en le lisant. »

Cette peur augmentait à mesure qu'approchait la date fatale. A la comtesse de Montijo, il fait part ainsi de la terreur que la perspective de sa réception lui cause : « J'y pense comme à la mort. C'est un vilain moment qu'on ne peut éviter, mais auquel on ne songe guère, parce qu'il n'est pas fixé d'avance. Malheureusement, je saurai bientôt le jour néfaste où je devrai pérorer... Connaissez-vous une sainte dans votre martyrologe qui serve dans ces occasions-là ? Brûlez-lui un cierge en ma faveur. »

Composé dans cet état d'esprit, le discours fut médiocre. Du reste, Mérimée ne fut jamais orateur. L'éloquence n'était pas du tout son fait. Ennemi des mots inutiles et des phrases creuses, il ne pouvait se résoudre à ces artifices de rhétorique sonore où l'art oratoire se complaît.

Au discours près, Mérimée fut un excellent académicien, fort assidu aux séances, très actif dans les Commissions et l'un des plus attentifs au maintien des traditions de la docte assemblée. Son culte pour l'habit vert était proverbial sous la coupole. Tandis que peu à peu les immortels prenaient l'habitude (tout se modernise, hélas !) d'assister aux séances en habit de ville, Mérimée aurait cru manquer au respect académique s'il n'était venu siéger dans le costume traditionnel, armé de son glaive pacifique.

Ce mince détail a son intérêt dans la vie de cet homme singulier, car il met bien en lumière ce côté très particulier du caractère de Mérimée, qui jouait partout dans le monde son rôle de personnage cérémonieux et grave et qui, dans le fond, était demeuré le gamin de Paris gouailleur et sceptique, à demi gendelettre, à demi rapin, très sans façon et presque cynique.

Taine fait très bien sentir ce point lorsqu'il analyse l'attitude de Mérimée paradant dans les cérémonies officielles et les grands Corps de l'État.

« Quant aux Corps constitués, dit-il, il n'est guère possible de les aborder avec plus de sérieux extérieur et moins de déférence intime. Grave, digne, posé dans sa cravate, quand il faisait une visite académique ou improvisait un discours public, ses façons étaient irréprochables ; cependant, en sourdine, la serinette d'arrière-plan jouait un air comique qui tournait en ridicule l'orateur et les auditeurs. Il y avait en lui deux personnages, l'un qui, engagé dans la société, s'y acquittait correctement de la besogne obligée et de la parade convenable ; l'autre qui se tenait à côté, au-dessus du premier et d'un air narquois ou résigné le regardait faire. »

Et toutefois, on aurait tort de penser que Mérimée avait toujours dans la vie publique une physionomie de convention. Esprit essentiellement complexe, il est de ceux qu'on ne peut jamais enfermer tout entiers dans une formule, si souple et si large qu'elle soit. Il a écrit dans sa *Notice sur Michel Cervantès* une parole émue et profonde, qu'on ne s'attendait pas à trouver sous sa plume et qui cependant convient bien à certains actes de sa vie : « Malheur à qui n'a pas eu quelques-unes des idées de don Quichotte, à qui n'a pas risqué d'attraper des coups de bâton ou d'encourir le ridicule pour redresser des torts ! »

Et lui, le professionnel du scepticisme, il a mis en pratique ce précepte après l'avoir édicté. Il a risqué la prison et il l'a subie pour un acte de donquichottisme.

Ce fut à propos de l'affaire Libri.

Libri et Mérimée se connaissaient de longue date. Beaucoup de passions et de goûts communs les unissaient. Italien révolutionnaire, Libri avait été comblé en France de charges et de faveurs. Membre de l'Académie des sciences, professeur au Collège de France, il était en outre inspecteur général de l'Instruction publique, des bibliothèques et des archives. Or, en 1848, le bruit se répandit, bientôt confirmé par des témoignages accablants, que Libri, abusant des facilités que lui donnaient ses fonctions, avait mis au pillage, pour son profit per-

sonnel, les collections les plus riches des archives et des bibliothèques publiques. Le coupable, prévenu, à l'Institut même, par un ami, s'enfuit en Angleterre, embarquant en même temps que lui, avec une prestesse d'escamoteur, son importante bibliothèque privée.

Ce brusque départ était un aveu. Les poursuites judiciaires commencèrent. Elles durèrent longtemps. Enfin, le 22 juin 1850, Guillaume Tell-Brutus-Icilius-Timoléon de Libri, Carucci d'Alla Sommaja, fils d'un homme condamné pour faux, convaincu lui-même de vol et d'abus de confiance, fut condamné, par contumace, à dix ans de réclusion.

Libri se défendait de Londres avec une énergie et une impudence dignes de son origine et d'un homme qui portait tant de noms extraordinaires. Il inondait la France de pamphlets violents et habiles, où il se représentait comme une victime des Jésuites. Mérimée, son ami, ne l'abandonna pas dans cette épreuve. Il croyait et il crut jusqu'au bout à l'innocence de Libri. Il entreprit héroïquement de le défendre et se laissa même entraîner à publier dans la *Revue des Deux Mondes* une virulente critique de l'arrêt de 1850.

L'article constituait une attaque de la chose jugée. Mérimée fut poursuivi et condamné à son tour à quinze jours de prison. Il subit sa peine, mais garda son opinion. Dix ans après, au Sénat, il revenait à la charge et montait à la tribune pour soutenir la même cause, mauvaise, certes, mais que, dans l'aveuglement de son amitié, il continuait à croire bonne.

En prison, Mérimée n'eut garde de perdre son temps. Il avait alors cinquante ans, et depuis peu il étudiait le russe avec passion : « La langue russe, disait-il dans son enthousiasme, est la plus belle langue d'Europe sans en excepter le grec. »

A la Conciergerie, où il était détenu, il travailla à ses études sur les *Faux Démétrius,* ces héros fantastiques du monde slave dont l'histoire est pleine de péripéties et d'aventures.

Ces travaux sur la littérature russe étaient une nouveauté en France, et en cela Mérimée, qui a le premier commenté et traduit Pouchkine, fut un véritable initiateur, bien qu'il ait été beaucoup dépassé depuis.

Du reste, les études linguistiques ne lui faisaient pas abandonner d'autres œuvres d'érudition. C'est ainsi qu'il fit paraître une édition critique de Brantôme et en prépara une d'Agrippa d'Aubigné. Il était aussi bibliophile amateur, membre influent de la Société des bibliophiles français, et, à temps perdu, auxiliaire très utile de tous les chercheurs, par son rôle prépondérant dans la Commission de réorganisation de la Bibliothèque nationale.

VII. MÉRIMÉE ET LA FAMILLE DE MONTIJO — MÉRIMÉE AUX TUILERIES

Mérimée, voyageant en Espagne, en 1830, avait fait en diligence la rencontre du comte de Teba, cadet de la famille de Montijo et bientôt héritier, par le décès de son frère, du titre et des grandesses de sa maison. Le noble Espagnol et le jeune Français se lièrent d'amitié. Mérimée accepta à Madrid l'hospitalité de son compagnon de route. Là, il fit la connaissance de la comtesse de Teba, femme singulière, d'un mérite étrange et charmant, intelligence d'élite, avide de tout connaître et, en effet, prodigieusement informée de tout. La comtesse de Teba de Montijo avait deux petites filles, Paca et Eugenia, la future impératrice des Français.

Le comte de Teba avait servi, en qualité d'officier volontaire, sous Napoléon I[er]. Il avait le culte de l'empereur, et toute sa famille, en cela, pensait comme lui.

Eugenia, sa fille aînée, était venue au monde dans un jardin de Grenade, au milieu d'un tremblement de terre, et cette étrange entrée dans la vie semblait avoir laissé dans son regard on ne sait quel pressentiment d'une fortune extraordinaire mêlée de splendeurs et de catastrophes.

Dans cette famille aristocratique et originale, Mérimée se trouvait dans un milieu qui convenait bien à son esprit. Il devint

vite un intime. Une correspondance s'établit dès lors entre lui et la comtesse de Montijo. Elle ne s'interrompait que pendant les voyages de Mérimée en Espagne ou ceux, plus fréquents, de la comtesse à Paris.

La grâce délicate des petites filles du comte de Montijo enchantait l'auteur de *Colomba,* qui, n'ayant pas eu lui-même d'enfants, aimait d'une affection paternelle ceux des autres.

Combien de fois, à Paris, pendant que la comtesse remplissait ses devoirs mondains, Mérimée accepta l'affectueuse mission de promener les « petites » dans la ville? Il se mettait en frais de gâteries pour leur plaire. Elles marchaient à ses côtés dans les rues et les jardins publics, accrochant familièrement à ses gros doigts leurs mains menues. Il les ravissait par de délicieuses histoires, ces histoires qu'il savait si bien conter.

Jamais Eugenia ne devait oublier ce temps. Devenue l'impératrice Eugénie, elle gardait pour celui qu'elle continuait à appeler, même en son absence, « Monsieur Mérimée », une affection respectueuse.

En 1848, au moment de la révolution, Mérimée eut un instant de découragement et de crainte. Qu'allait-il faire sous ce régime inconnu et troublé qui s'annonçait? Il craignait de perdre sa place, peut-être d'être réduit à s'exiler. La comtesse de Montijo, alors à Madrid, lui offrit l'hospitalité, spontanément, simplement, comme elle aurait fait pour un des siens, pour un parent. Et Mérimée parut touché, mais non surpris de cette offre et lui répondit qu'il n'y aurait certes pas de lieu au monde « où il se sentît moins exilé qu'à Madrid ».

Ses relations avec la famille de Montijo étaient si intimes qu'en 1853, au moment du mariage de Napoléon, ce fut lui qui fut chargé de fournir tous les renseignements au représentant de l'empereur et qui veilla, au nom de l'impératrice, à la rédaction du contrat.

Après le mariage, Mérimée fut tout naturellement au nombre des familiers des Tuileries. Il n'avait d'abord pour Napoléon III qu'une estime modérée et si, plus tard, il changea de sentiment à l'égard de son souverain, ce ne fut point par zèle de courtisan. Mérimée garda toujours à la Cour son franc parler. Il donnait des conseils et faisait des critiques dont le plus souvent il était tenu grand compte.

L'impératrice était toujours pour lui cordiale et déférente. De son côté, Mérimée l'admirait naïvement, était ravi de la manière dont la souveraine jouait son rôle, ou, comme il écrivait à Mme de Montijo, « faisait son métier ».

Le 23 juin 1853, sans qu'on l'eût prévenu de rien, Mérimée apprit qu'il venait d'être créé sénateur de l'Empire. Il fut surpris, étonné, un peu embarrassé, et ne se sentit tout à fait heureux qu'en apprenant comment l'empereur avait été récompensé de cette faveur : « J... me dit que l'impératrice a embrassé son mari avec effusion lorsqu'il lui a annoncé la chose. Ce petit détail me fait, je vous l'assure, plus de plaisir que la chose elle-même, à quoi je ne suis pas encore parfaitement réconcilié (1). »

Lorsqu'une orientation nouvelle entraîna l'empire sur la pente du libéralisme, Mérimée, réaliste et aristocrate, voulut s'opposer à ce mouvement qu'il jugeait funeste. Il fit parvenir à l'empereur de judicieuses critiques. L'empereur ne l'écouta pas, mais pour récompenser son indépendance, le nomma grand-officier de la Légion d'honneur. Ainsi, en tout, Mérimée à la cour de Napoléon III ne fut jamais traité en courtisan, mais en conseiller intime et en ami.

VIII. — MÉRIMÉE AUX DERNIERS JOURS DE L'EMPIRE — SA MORT A CANNES.

Au Sénat, Mérimée était souvent absent et presque toujours muet. Il ne prit la parole que trois fois en dix-sept ans. Chaque fois il avait, « improvisé son discours, selon les procédés employés par MM. Thiers et Guizot ». En d'autres termes, il avait appris

(1) Correspondance avec la comtesse de Montijo.

par cœur. Il n'en fut pas plus brillant.

Un instant il fut nommé secrétaire de la haute assemblée, mais il se débarrassa dès qu'il le put de ces fonctions pour lesquelles il ne se sentait point d'aptitudes.

Pourtant Mérimée ne se désintéressait pas de la politique. Sa correspondance le montre au contraire fort au courant de ce qui se passe dans le monde du gouvernement. Il informe Mme de Montijo des moindres mouvements de l'opinion. Il entreprend avec son ami, l'Italien Panizzi, administrateur du British Museum, une intrigue diplomatique en faveur de l'unité italienne. Il a un jour, à Biarritz, une conversation de plusieurs heures avec Bismarck (1) qui, à la fois, le charme et l'épouvante par la profondeur redoutable de son génie politique. Dès 1866, il a compris ce que la France avait à redouter d'un tel homme. Sa correspondance témoigne d'une façon originale de sa perspicacité. A partir de ce moment, Mérimée ne fait plus un projet à quelques mois de distance sans ajouter : « Si M. de Bismarck le permet. »

Mais la politique ne le dérange point de ses habitudes, de ses manies de vieux garçon. Après la mort de sa mère, il avait émigré du numéro 43 de la rue Jacob au numéro 52 de la rue de Lille. Il habitait là, dans une maison de son cousin, M. Fresnel, un appartement encombré de livres rares, de bibelots et de souvenirs curieux.

Mérimée adorait les chats, il en avait plusieurs chez lui, et ces félins privilégiés jouissaient dans le logis des plus grandes libertés. Il avait aussi une tortue « très intelligente et très instruite, assurait-il, car elle répond à son nom et donne des baisers ».

Deux personnages, plus originaux que tout le reste, complétaient cet intérieur. Deux vieilles Anglaises, miss Lagaden et mistress Ewers, anciennes amies de sa mère, étaient venues demeurer avec lui après la mort de Mme Mérimée. Grandes et silencieuses, elles allaient et venaient dans la maison, indifférentes à ce qui se passait autour d'elles, glissant comme des ombres le long des murs et des meubles, adressant rarement la parole aux visiteurs et ne les connaissant pas.

A Cannes, où Mérimée passait régulièrement une saison, les vieilles demoiselles le suivaient, l'accompagnant dans ses promenades. Cet étrange trio, que Taine contempla avec étonnement, était célèbre sur toute la côte.

A Londres, où Mérimée se rendait aussi tous les ans, depuis 1856, ses fidèles amies venaient avec lui. Elles ne le suivaient pas dans sa vie mondaine, mais, au foyer, il était à elles tout entier. En Angleterre, Mérimée était, en effet, comme en France, en relations avec les personnages les plus en vue du monde aristocratique et politique. Il était l'ami de lord Palmerston et il fréquentait Gladstone.

Cependant, sa santé s'affaiblissait peu à peu. Plus que jamais, il avait besoin de l'affectueuse sollicitude de miss Lagaden et de mistress Ewers. Il voyait les médecins les plus en renom de Paris, de Montpellier, de toute la France. Il avait même recours aux empiriques. Il prenait des récréations hygiéniques, tirait de l'arc, peignait au grand air des aquarelles, rien n'arrêtait l'irrémédiable décadence. Alors, parfois, lui si gai, devenait triste et morose.

Et, néanmoins, son activité intellectuelle ne semblait point affaiblie. Ses dernières nouvelles, *Lokis*, *la Chambre bleue*, ses dernières lettres, sont aussi pures de forme, aussi nettes d'idées que les autres.

En 1870, au moment où la maladie qui l'emportait paraissait entrer dans la dernière période, il apprit la déclaration de guerre. Aussitôt, il fut assailli de sombres pressentiments. Il désapprouvait la guerre et son angoisse patriotique augmentait les progrès du mal. « Une défaite nous met en république d'un coup, » disait-il, et, pour qui connaissait ses idées politiques, son aversion pour la démocratie, c'était là un cri de terreur.

Les premières défaites vinrent, puis d'autres plus graves. L'impératrice, au

(1) Voir nos *Contemporains*, Bismark, nos 394-396.

milieu de la tourmente, demeurait inébranlable, « ferme comme un roc », écrit-il, et il l'admirait dans son malheur.

C'est ici que se place cette mission de Mérimée auprès de M. Thiers (1), restée si obscure malgré le récit qui en a été donné.

Le lendemain, l'impératrice fuyait des Tuileries devant la révolution, et Mérimée, croyant bien mourir ce jour-là, et peut-être le souhaitant, se faisait transporter au Sénat pour y affronter, sur sa chaise curule, la barbarie de l'émeute. Héroïsme inutile! La révolution dédaigna le Sénat.

Le 8 septembre, Mérimée, en qui ne subsistait plus qu'un souffle de vie, partait pour Cannes. Il n'y arriva que pour mourir, le 23 septembre 1870.

Un mois après, un journal échappé par mégarde à la vigilance des Prussiens apprenait à Paris investi la mort de l'académicien élégant et sceptique, confident et ami d'une ex-impératrice.

La nouvelle passa complètement inaperçue au milieu des préoccupations du moment. Dans les journaux du temps, on ne trouve aucune trace de cette disparition.

En 1874, lorsque, beaucoup plus tard que de raison, l'Académie consentit à lui donner un successeur, M. de Loménie composa sur lui un éloge froid et banal qui ne rendait compte ni de son œuvre, ni de son esprit.

A-t-on été plus juste depuis? A peine. Mérimée, qui était également hostile aux conservateurs catholiques et aux révolutionnaires, n'a guère trouvé de défenseurs. Aujourd'hui il est classique par certaines de ses œuvres, et c'est à peu près tout ce que l'on sait de lui.

Taine, cependant, sut déterminer avec précision quelle fut, talent et faiblesse, l'exacte valeur de Mérimée : « Né avec un cœur très bon, dit-il, doué d'un esprit supérieur, ayant vécu en galant homme, beaucoup travaillé et produit quelques œuvres de premier ordre, Mérimée n'a pas pourtant tiré de lui-même tout le service qu'il pouvait rendre, ni atteint tout le bonheur auquel il pouvait aspirer. Par crainte d'être dupe, il s'est défié dans la vie, dans l'amour, dans la science, dans l'art, et il a été dupe de sa défiance. Avec tant d'acquis et des facultés si belles, il eût pu prendre dans l'histoire et dans l'art une place à la fois très grande et très haute; il n'a pris qu'une place moyenne dans l'histoire, et une place haute, mais étroite, dans l'art. »

C'est là une appréciation définitive. Elle fait regretter pour Mérimée qu'il n'ait pas connu dès le début de sa carrière quelqu'une de ces fortes disciplines dont la religion est la source et qui soutiennent les hom... dans la vie. Il semble s'en être lui-même rendu compte lorsque, ayant vécu en sceptique, il a voulu qu'on appelât sur sa tombe les bénédictions d'en haut. Il demanda à être enterré par le pasteur protestant de Cannes. Hélas! il n'eut pas le courage d'appeler un prêtre catholique. Son effort suprême vers Dieu demeura un geste ébauché, mais, pour lui qui avait eu le malheur de vivre en dehors de toute idée religieuse, ce fut là, à l'heure dernière, comme un indice de repentir et une aspiration vers la foi.

Paris. AUGUSTE CAVALIER.

(1) Voir nos *Contemporains*, Thiers, n° 19.

BIBLIOGRAPHIE

FILON, *Mérimée et ses amis.* — *Mérimée* (Collection des grands écrivains). — TOURNEUX, *Mérimée : ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque*; *Bibliographie de Mérimée.* — FAGUET, *Études sur le XIXe siècle.* — SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi, Nouveaux lundis, Portraits contemporains.* — G. PLANCHE, *Portraits littéraires.* — MIRECOURT, *Mérimée.* — F. GODEFROY, *Hist. de la littérature fr.* — TAMISIER, *P. Mérimée.* — DE LOMÉNIE, *Discours à l'Académie fr.* — PETIT DE JULLEVILLE, *Hist. de la littérature fr.* — NETTEMENT, *Hist. de la littérature fr. sous le gouvernement de Juillet.* — TAINE, *Préface des lettres à une inconnue.* — ÉD. GRENIER, *Souvenirs littéraires.* — E. BIRÉ, *Causeries historiques et littéraires.* — PONTMARTIN, *Causeries littéraires* (passim) et *Mémoires.* — *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1879. Article d'Haussonville — mars-avril 1896. — *Correspondance de Mérimée.*

LES CONTEMPORAINS



PIERRE Ier, PRINCE DU MONTÉNÉGRO (1749-1830)

I. LA MONTAGNE NOIRE — UN SAC DE ROCHERS — DYNASTIES FRANÇAISES ET DYNASTIE D'ÉVÊQUES — LES PÉTROVITCH

Entre l'Albanie et l'Herzégovine, au fond de la vaste baie de Cattaro, derrière le roc sous lequel s'abrite la ville dalmate, s'élève, entre une triple enceinte de sombres montagnes, un plateau, hérissé lui-même de hautes collines et de rochers escarpés. Le voyageur qui, du sommet des Alpes de Bosnie, contemple pour la première fois cette terre cal-

caire et aride, avec ses vallées nues, ses gorges profondes, ses pics inaccessibles, croit avoir sous les yeux soit « une mer houleuse tout à coup pétrifiée », soit « un vaste gâteau de cire aux mille alvéoles ». Cette contrée a reçu de ses habitants le nom slave de Tsernogora, c'est-à-dire de *Montagne Noire*, traduit par les Grecs en Mavro-Vouni, par les Turcs en Kara-Dagh, et par les Vénitiens en Monténégro; c'est sous cette dernière appellation qu'elle est le plus généralement connue en Occident. Trois crêtes élevées couvertes de neige, le Lortchen, le Com et le Domitor, dominent le pays, dont elles sont comme les sentinelles avancées. Partout des rochers sombres revêtus de lichen, superbes, tantôt ondulant comme des vagues, tantôt pareils à des tours crénelées. Une idée bien exacte de ce groupe d'âpres montagnes nous est fournie par la légende qui raconte la genèse du Tsernogore. « Dieu, dit-elle, après avoir créé la terre, s'en allait emportant dans un grand sac les montagnes qu'il semait çà et là au gré de sa volonté et suivant les besoins de chaque pays. Comme il passait sur le Monténégro, il voulut aussi lui faire son cadeau, et c'était une fort jolie petite montagne qu'il lui destinait et qu'il s'apprêtait à lui jeter, quand par malheur le sac creva, et rochers, pierres, montagnes, blocs de granit tombèrent pêle-mêle sur le pauvre Tsernogore où ils forment depuis ce jour un amas inextricable. »

Le peuple qui habite le Tsernogore est un peuple de chasseurs et de bergers. Dans les hautes montagnes où ils conduisent leurs troupeaux de moutons et de chèvres, les pâtres du Monténégro luttent hardiment contre les obstacles que leur oppose la nature, et cette vie âpre et rude a formé une race brave, belliqueuse, qui, les armes à la main, a sans cesse combattu pour son indépendance et pour sa foi. Là, pendant quatre siècles, s'est déroulée une histoire presque inconnue qui constitue certainement un des plus nobles épisodes des guerres chrétiennes contre l'islamisme; c'est une épopée où brillent les traits d'un héroïsme prodigieux; on ne devrait pas l'écrire, mais la chanter.

C'est une dynastie d'origine française, la dynastie des Balschides ou comtes de Baud, qui régna la première dans le Monténégro (1270-1420). Lorsque, avec Balscha III, s'éteignit cette dynastie éphémère, Étienne de Maramout, proche parent des Balschides, et issu lui-même d'une maison française établie dans la Pouille, devint le chef de la nation et la tige de cette famille princière des Tsernoiévitch, qui donna à la Montagne Noire plusieurs générations de souverains, héroïques et frivoles à la fois, vrais fils de la Provence, où s'éleva longtemps le château de leurs ancêtres. Lorsque le dernier des Maramout, le sixième successeur d'Etienne, se réfugia à Venise, les vaillants soldats du Monténégro continuèrent contre les Osmanlis une guerre déjà séculaire. Réunis en skouptchina, ils choisirent pour chef Vavyl, métropolitain de Tséttinié (1), et, pendant près de trois siècles, ce furent les prêtres du Christ qui conduisirent au combat les haydouks de la Montagne Noire.

C'est en 1516 que s'établit le pouvoir, moitié politique et moitié ecclésiastique, des *vladikas* (2), qui s'est transmis de main en main jusqu'à l'avènement du prince Saniel (1851), rappelant jusqu'au milieu de notre siècle le pouvoir de certains évêques souverains du moyen âge.

Avec Daniel Ier, élu métropolite en 1697, la famille des Pétrovitch Niégouchi s'implanta définitivement sur le trône du Tsernogore. Originaire de l'Herzégovine, cette famille était venue, après la conquête de cette province par les Turcs, s'établir dans un des replis du mont Lovtchen, qui s'élève au-dessus de Cataro; elle n'avait pas tardé à y devenir le noyau principal d'un *plémé* ou canton, appelé Niégouche ou Niégoche, du nom de son ancienne résidence en Her-

(1) Le *c* slave équivalant à *ts*, on a cru devoir corriger ici l'orthographe ordinaire de ce mot. Il n'y a pas plus de raison d'écrire *Cettinié* que d'écrire *car* au lieu de *tsar*.

(2) Le titre honorifique de *vladika*, correspondant exactement au grec δεσπότης, est celui que portent tous les évêques des pays slaves du Midi.

zégovine (1). Sept générations de cette famille ont successivement porté le titre suprême. Seulement, comme la dignité épiscopale dont étaient revêtus les souverains du Monténégro jusqu'au prince Daniel (1851) les empêchait de contracter mariage et d'avoir des enfants, c'est toujours de l'oncle au neveu aîné que le pouvoir s'est transmis dans la race. On chercherait vainement dans l'histoire des autres peuples l'exemple d'une succession collatérale analogue prolongée pendant autant de générations. C'est l'histoire d'un de ces vladikas que nous présentons ici aux lecteurs. Le tableau des efforts par lesquels il a su maintenir son indépendance, au milieu du bouleversement de toute l'Europe, offre par lui-même un intérêt peu commun, et son administration fut assez longue pour rejoindre le règne de Louis XVI à celui de Louis-Philippe. Il mérite, à ce double titre, de trouver place parmi les *Contemporains*.

Pierre Pétrovitch naquit en 1749. Il passa sa jeunesse au pied de la sombre forêt de Lovtchen, apanage séculaire de sa famille, puis il entra dans les Ordres, apportant à sa vocation sainte toute l'ardeur des anciens apôtres. Les premières années avaient été troublées par deux attaques formidables que les Turcs dirigèrent contre la Montagne en 1750 et en 1756. Bien que terminée par un brillant avantage des chrétiens, la guerre avait causé de grands dommages dans le pays. Il fallait de l'argent pour les réparer. En 1765, le vladika Vassili fit un voyage en Russie pour demander à la grande Catherine de continuer envers les Tsernogorstes la bienveillance qu'avaient témoignée ses prédécesseurs et pour obtenir d'elle des ornements d'église, ainsi que des ressources pour fonder des écoles. Pierre, alors âgé de seize ans seulement, accompagna son grand-oncle à Saint-Pétersbourg; il eut la douleur de le voir mourir entre ses bras, sur la terre étrangère, le 10 mars 1766. Par la mort de Vassili, le pouvoir revenait à l'évêque Sava, homme doux, d'une grande piété et d'un zèle vraiment apostolique, mais dont le caractère était faible et l'intelligence bornée. Déjà il avait exercé le gouvernement, mais il l'avait abandonné depuis vingt ans pour vivre dans la retraite. Son nouvel avènement fut marqué par deux incidents qui eurent une grande influence sur les destinées de la Montagne.

Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, l'Église serbe avait conservé un patriarcat particulier. A cette époque, la nation grecque, s'étant rapprochée de ses oppresseurs, profitait de leur bienveillance pour étendre sa domination sur les autres races chrétiennes de l'Orient, aussi bien dans l'ordre religieux que dans l'ordre politique. En 1765, les Turcs, poussés par les Grecs, forcèrent le patriarche serbe d'Ipek, Vassili, à se démettre de ses fonctions. Son neveu Arsène fut élu patriarche : mais, deux ans après, en janvier 1767, il dut abdiquer à son tour. et en même temps tous les prélats d'origine grecque soumis à son siège adressèrent au Patriarche de Constantinople une supplique demandant la suppression du siège d'Ipek et sa réunion au patriarcat grec. Un acte synodal rendu à Constantinople supprima, en effet, l'Eglise nationale des Serbes, et le patriarche d'Ipek, Arsène, se retira dans le monastère de Bertchéla. Son prédécesseur démissionnaire, Vassili, réclama contre cet anéantissement des antiques privilèges de sa nation et reprit le titre de patriarche. Mais, menacé de mort par les Turcs, il dut s'enfuir dans la Montagne Noire. Plus tard, il se retira en Russie, non sans avoir délégué ses pouvoirs au vladika Sava. C'est à dater de ce moment que les évêques du Monténégro se sont considérés comme indépendants de tout supérieur ecclésiastique et comme possesseurs des droits des anciens Patriarches d'Ipek, qu'il n'ont cessé, depuis, de réclamer (1).

(1) Le mont Niégouch, Niégouchi, mentionné dans les livres et sur les cartes comme une des principales localités du Monténégro, désigne, non point une ville ou un bourg, mais un district composé de sept villages, dont aucun ne porte le nom de Niégouchi.

(1) Voir sur cette curieuse affaire l'ouvrage de F. Lenormant : *Turcs et Monténégrins* (p. 183-186); le même auteur donne aux *Pièces justificatives* (p. 346-350) les principaux documents qui s'y rapportent.

II. UN FAUX EMPEREUR — PREMIÈRE VICTOIRE DE PIERRE — TRISTE DÉNOUEMENT D'UNE AVENTURE ROMANESQUE — AVÈNEMENT DE PIERRE — SUR LES ROUTES DES GRANDES CAPITALES

Le second incident, d'une importance moins capitale, eut un caractère plus original et plus romanesque. La sanglante tragédie de 1762, dans laquelle le czar Pierre III avait succombé sous les coups des assassins, avait produit, parmi les populations slaves, la plus terrible impression; le peuple se refusait à croire au crime; on se disait tout bas que le czar, miraculeusement sauvé, se tenait caché dans une retraite mystérieuse, attendant le moment de reparaître en vengeur. De nombreux aventuriers, profitant de la crédulité populaire, se donnèrent pour le souverain échappé des mains de ses bourreaux. Ces faux Pierre III ne parurent pas seulement en Russie; plusieurs tentèrent l'aventure dans les provinces slaves.

Le plus fameux de tous ces imposteurs fut Stiépan Mali (Étienne le Petit). Au commencement de l'année 1767, cet aventurier, originaire de la Dalmatie ou de la Croatie, s'était mis au service d'un montagnard de Maïm, près de Boudva. Un jour, après de longues circonlocutions, il confie à son maître qu'il est le czar en personne. Le bruit s'en répand aussitôt dans tous les pays slaves : Stiépan en profite et va dans le Monténégro rassembler des partisans. C'est en vain que Sava crie à l'imposture : chasseurs, pâtres, villageois, tous courent à la rencontre de Pierre. Alors l'habile imposteur déclare qu'il renonce volontiers à l'empire des Russies, si Dieu veut lui accorder la grâce de relever la couronne de Serbie brisée à Kossovo. Modestie digne d'éloges et remarquable désintéressement! Abusé comme les autres, le patriarche Vassili, d'Ipek, offre ses services au pseudo-Pierre; le vladika de la Montagne est dépouillé du pouvoir politique; on l'invite à se borner désormais à ses fonctions spirituelles d'évêque, et Étienne le Petit, sous le nom de Pierre, est déclaré prince du Monténégro.

De tous les côtés de la Dalmatie et des pays slaves, les paysans enthousiasmés se lèvent. L'Europe occidentale, qui, pendant toutes les luttes de la Montagne Noire contre les Ottomans, avait à peine détourné les yeux, devient tout à coup attentive. Venise craint un soulèvement sur la côte orientale de l'Adriatique; les Turcs appréhendent dans l'Albanie et la Serbie des troubles qui peuvent trouver un écho dans l'Epire, la Macédoine et la Thrace. Le doge signe un traité d'alliance avec celui que les chants populaires appellent le czar de la blanche Stamboul. En 1768, quatre armées, dont trois ottomanes et une vénitienne, attaquent à la fois le Monténégro.

Cependant, Stiépan profite de l'enthousiasme des Serbes. Il rassemble sur différents points du pays cerné 10 000 hommes et enflamme les imaginations par des proclamations ardentes. Le 28 octobre, les Monténégrins attaquent, avant le point du jour, les deux vizirs de Bosnie et de Roumélie, qui ont opéré leur jonction dans le district de Biélopavlitch. Pierre Pétrovitch, notre jeune héros, debout au sommet du mont Lisats, donne le signal du combat; lui-même, devenu prêtre depuis peu, ne prend point part à l'action, mais il demeure en prières, comme Moïse pendant qu'Israël combattait les Amalécites. Bien qu'ils ne soient que 5 000 hommes, les chrétiens déploient un tel courage, qu'ils obligent à battre en retraite l'ennemi, fort de 60 000 hommes. C'est la première victoire de Pierre Pétrovitch.

Restaient l'armée du vizir de Scutari et celle des Vénitiens. Mais le second camp des Turcs est effrayé, le 1er novembre, par l'explosion d'un magasin à poudre allumée par la foudre dans un orage. Les soldats prennent la fuite, et les Monténégrins leur coupent un millier de têtes en les poursuivant. La foudre tombe presque en même temps dans le camp des Vénitiens, près de Boudva, y met le feu aux poudres, et les troupes du doge doivent se replier sur les

garnisons des villes maritimes. Telle fut la conclusion presque surnaturelle de cette guerre formidable.

Étienne le Petit, tout en enflammant l'ardeur des montagnards, s'était tenu presque tout le temps enfermé dans le couvent de Bertchéla. Les Monténégrins ne lui conservent pas moins une inébranlable fidélité, et son pouvoir semble incontesté. Informée de ces événements, Catherine s'alarme. Elle venait de déclarer la guerre au sultan; l'alliance du Monténégro lui était nécessaire, et, dans cette situation, le succès du faux Pierre III entravait toutes ses démarches. Aussi, le 6 août 1769, arrive à Tséttinié le prince Dolgorouki; l'envoyé de l'impératrice s'efforce de dévoiler l'imposture de Stiépan, il donne lecture d'une proclamation de sa souveraine aux soldats de la Montagne Noire, leur *promettant appui et secours*. Convaincus par Dolgorouki, les montagnards laissent arrêter, par ordre du vladika Sava, l'imposteur Stiépan : un coup d'audace sauve ce dernier. L'envoyé russe avait enfermé son prisonnier dans une chambre placée au-dessus de la sienne. Le rusé Stiépan apparaît tout à coup à la fenêtre et crie aux habitants : « Vous voyez que le prince lui-même me reconnaît pour son supérieur, puisqu'il n'ose pas me loger au-dessous de lui, c'est la marque certaine que je suis bien le czar, quoi qu'il en dise. Compagnons, me laisserez-vous aux mains de mes ennemis, qui veulent m'assassiner, comme ils ont déjà tenté une fois de le faire? » Ce raisonnement grossier réussit à soulever de nouveau les habitants de Tséttinié; l'envoyé de Catherine prend la fuite : le pseudo-Pierre se fait reconnaître encore une fois par le Tsernogore tout entier.

Le règne de ce parvenu dura sept ans. En 1770, comme il faisait percer une route dans les forêts de la Tsernitska-Nahia, il fut atteint par une explosion de rochers. Le malheureux perdit la vue. Retiré dans le couvent de Bertchéla, il fut assassiné par un de ses secrétaires, le grec Stanko, gagné à prix d'or par le pacha de Scutari (1774).

Après la retraite de Stiépan, en 1770, le pouvoir revint aux mains de l'évêque Sava de plus en plus affaibli par l'âge. Se sentant lui-même hors d'état de soutenir le fardeau des affaires politiques et du gouvernement, il se renferma exclusivement dans l'exercice de ses devoirs de pasteur des âmes, laissant le pouvoir temporel à son petit-neveu, l'archimandrite Pierre Pétrovitch, qu'il proclama son coadjuteur.

Autant Sava était impropre au pouvoir, autant Pierre se montra, par son énergie et son intelligence, à la hauteur de la lourde tâche qui lui incombait. Il était bien l'homme dont le Monténégro avait besoin pour affermir sa puissance; toute sa politique consista, outre la défense nationale contre les Turcs, à tenter d'acquérir ce qui manquait surtout à son pays de rochers : des territoires de plaine pour la subsistance de son peuple et quelque port sur l'Adriatique.

Cependant, le moment favorable n'était pas venu encore, et le nouveau coadjuteur l'apprit par une dure expérience. A peine élu, Pierre se rendit à Saint-Pétersbourg; dans son voyage, il s'arrêta à Vienne, où Marie-Thérèse le reçut avec faveur. Arrivé dans la capitale de l'empire russe, il s'y lia avec l'abbé François Doubrostévitch, savant ragusain, connu dans le monde des lettres sous le nom d'abbé Dolci, et il se l'attacha comme secrétaire. Mais ce fut en vain qu'il sollicita l'alliance de Catherine. Encore irritée du règne de Stiépan et de l'accueil fait à Dolgorouki, et, sans doute aussi, secrètement jalouse des rapports de l'archimandrite monténégrin avec l'Autriche, la czarine refusa de se prêter aux propositions de ce dernier. Pierre reçut même l'ordre de quitter Saint-Pétersbourg.

III. GRANDES ALLIANCES — CONSÉCRATION ÉPISCOPALE — ENCORE EN VOYAGE! — DÉSASTRE NATIONAL — LUTTE HÉROIQUE — ABANDON GÉNÉRAL — DERNIÈRE VICTOIRE — L'INDÉPENDANCE

Il venait à peine de rentrer dans ses montagnes, quand Marie-Thérèse, inquiète des progrès de la politique russe en Orient et

des conséquences du traité de Kaïnarji (1774), fit proposer aux Monténégrins de conclure avec l'Autriche un traité d'alliance offensive et défensive. Pierre s'empressa d'accepter, mais en réclamant pour son pays la participation aux traités de paix que le gouvernement autrichien signerait avec la Turquie (1778). Malgré cette alliance, le prudent souverain pensa qu'il ne serait parfaitement assuré contre les entreprises turques que lorsqu'il aurait reconquis la bienveillance de la Russie. Aussi, dès l'année suivante, en 1779, se rendit-il, une fois de plus, à la Cour de Catherine. Grâce à la recommandation d'un général serbe au service de la Russie, nommé Zoritch, le coadjuteur du vladika Sava dissipa toutes les préventions qu'avait fait naître son premier séjour, et reçut un si favorable accueil qu'il fut nommé membre du Grand Synode de Russie.

En 1780, Marie-Thérèse mourut; le vladika Sava suivit l'impératrice dans la tombe à deux années d'intervalle, et son coadjuteur lui succéda dans la dignité épiscopale, dont il remplissait déjà les devoirs temporels. Pierre se rendit en Autriche, où il se fit sacrer avec l'autorisation du nouvel empereur, Joseph II, le 14 octobre 1782, par l'archevêque serbe de Carlovitz, Moïse Poutnik. La cérémonie accomplie, il demanda au gouvernement autrichien de fournir à ses montagnards de la poudre et du plomb pour repousser les attaques dont les menaçait le nouveau vizir de Scutari, Kara-Mahmoud-Pacha. Joseph II lui accorda seulement l'autorisation d'acheter des munitions dans les domaines de l'empire. Mais le nouveau vladika n'avait pas d'argent. Il entreprit une troisième fois le voyage de Russie, où il réussit, non sans peine, à se procurer quelques ressources pécuniaires dont il avait un indispensable besoin. A son retour, comme si la mauvaise fortune semblait l'accabler de ses coups, une erreur de police le fit retenir plusieurs mois à Berlin. Toutes ces circonstances réunies avaient prolongé son absence durant près de quatre ans; quand, enfin, il put regagner ses montagnes, il les trouva ravagées par un effroyable désastre.

Kara-Mahmoud, descendant de ce Maxime, fils d'Ivan le Noir, si célèbre dans les traditions de la Montagne, était, depuis 1769, pacha de Scutari. A demi indépendant du sultan et renouvelant sur le Tsernogore les antiques prétentions de sa famille, Mahmoud était également redouté de la Porte et de la Montagne Noire. Celle-ci, plus proche, devait fatalement recevoir les premiers coups. Ce fut en 1785, au mois de juin, que Kara-Mahmoud dirigea sa première invasion. Le vladika, nous l'avons dit, était absent depuis près de trois ans, et la dissension, probablement fomentée par le pacha de Scutari, s'était mise entre les chefs du pays. Profitant de cette circonstance, Kara-Mahmoud marcha contre le Monténégro à la tête d'une forte armée, pénétra jusqu'à Tséttinié, dont il incendia le monastère, mit les plus gros villages à feu et à sang, et fit plusieurs milliers de prisonniers qu'il emmena en Albanie.

Le vladika Pierre ne put rentrer dans sa capitale qu'en février 1786. A défaut de grosses sommes, il apportait d'Allemagne à ses sujets le secret de la culture des pommes de terre, qui devaient devenir pour eux une si précieuse ressource. Mais, dans quel lamentable état il retrouvait le pays : beaucoup de villages réduits en cendres, leurs habitants égorgés ou emmenés en esclavage, le trésor de Tséttinié emporté à Scutari, et, comme pour ajouter encore à tous ces désastres, les discordes intestines sévissant avec fureur, anéantissant des districts entiers. Réparer tant de maux était une tâche immense : Pierre ne recula pas un instant. Remettant à plus tard sa vengeance sur le vizir de Scutari, il se mit à parcourir les villages de la Montagne, prêchant la concorde, réconciliant les ennemis, recourant au besoin à l'excommunication pour amener les plus récalcitrants à obéir à ses volontés d'union.

Bientôt, du reste, les circonstances amenèrent entre le vladika du Monténégro et le vizir de Scutari un rapprochement momentané. Le gouvernement de Stamboul, fatigué des procédés séparatistes de Kara-Mahmoud,

avait mis à prix la tète de l'insolent pacha. Aussitôt Mahmoud lève l'étendard de la rébellion ; il négocie avec Joseph II, qui lui promet de le reconnaître comme souverain indépendant de l'Albanie; il négocie avec Pierre Pétrovitch et sollicite son alliance. Alors ont lieu, dans les montagnes de la Guéguarie, les journées sanglantes connues sous le nom de *Vêpres albanaises :* pas un Turc n'échappe aux coups impitoyables des Albanais latins et musulmans.

Cela se passait dans l'été de 1787. Au mois de février de l'année suivante, la Russie et l'Autriche déclarent ensemble la guerre à la Sublime Porte. Sollicité par Joseph II et Catherine II de coopérer à la lutte, Pierre Pétrovitch signe avec ces deux souverains un traité garantissant l'indépendance du Monténégro et d'importantes acquisitions. Pour l'aider, Joseph II envoie même le major Voukasovitch, avec 4000 hommes. Mais bientôt les événements se compliquent; Joseph se défie de Kara-Mahmoud, et Kara-Mahmoud, qui se défie de Joseph, le trahit pour rentrer en grâce auprès du divan. La guerre sévit partout : le vladika, la croix dans une main et dans l'autre le sabre, livre aux Ottomans de sanglantes batailles ; les armées autrichiennes luttent en Albanie contre le vizir de Scutari ; le général russe, comte Marto Ivélitch, soulève l'Herzégovine; les Ouscoques (1) ravagent les côtes dalmates et incendient les flottes du sultan ; l'armée de Catherine passe le Danube. La Bessarabie, la Moldavie et la Valachie, Belgrade et toute la Serbie tombent successivement au pouvoir des Russes et des Autrichiens. Les populations chrétiennes sont dans la joie; elles ne doutent plus de leur prochain affranchissement. Dans son enthousiasme, le vladika Pierre, dont les modestes ressources ont été épuisées par deux années de combats, envoie vendre, à Trieste, la couronne épiscopale ornée de pierreries et les ornements d'église donnés par Catherine au vladika Vassili, et achète, du prix qu'il en retire, 300 barils de poudre, du plomb et des pierres à fusil.

Telle était la situation en 1790. Soudain, devant le progrès de la Révolution française, devant l'alliance de la Suède, de la Prusse et de l'Angleterre, qui menacent les deux empires, devant la mort enfin de Joseph II, les choses changent de face. L'Autriche à Sistova (4 août 1791), la Russie à Yassi (9 janvier 1792), signent la paix avec la Sublime Porte. Ni l'empereur ni la czarine ne pensent plus à leurs vaillants alliés de la Montagne Noire; ils les abandonnent, dans les traités, comme l'avait fait si souvent autrefois la république de Venise.

Le vladika restait seul exposé à toute la colère du sultan et surtout de Kara-Mahmoud, mais pas plus alors qu'à aucune autre époque son courage ne fléchit. Il se mit à la tête de ses haydouks, presque toujours invincibles quand ils ne se hasardaient pas à descendre dans les plaines. Au printemps 1892, Kara-Mahmoud dirigea une armée contre le Tsernogore; l'orgueilleux vizir fut vaincu sur trois points de suite, dans le pays Biélopavlitch et dans le Pipéri. Furieux de cet échec, Mahmoud jura de se venger ; mais il savait patienter pour rendre son entreprise plus sûre. Attendant une occasion favorable, il s'occupa de rassembler dans le silence le plus grand nombre de forces possible. La Montagne dut à cette nouvelle attitude du vizir quatre années de paix absolue du côté de l'Albanie.

Les gigantesques événements qui, à cette époque troublée, modifiaient si profondément la face du monde occidental eurent leur retentissement dans tout l'Orient. Les premiers succès remportés par Bonaparte sur le gouvernement de Venise exaltèrent au plus haut degré l'orgueil et les espérances

(1) Les *Ouscoques* des pays slaves méridionaux forment des tribus de gens venus de tous les côtés et proscrits dans leur pays, fuyant une vengeance, ou chassés par la misère. Quiconque a *brûlé de la poudre* contre le bey ou le mudir, quiconque, pour un motif ou pour un autre, a quitté son village, sa maison, sans idée de retour, et a franchi la limite qui sépare la contrée asservie des raias de la terre libre du Monténégro, ce nouvel hôte, émigré volontaire ou banni, c'est un *Ouscoque*, littéralement « celui qui a sauté dedans (le lieu d'asile) », c'est-à-dire un réfugié. Ces émigrés peuplèrent surtout la frontière de l'Herzégovine, appelée encore aujourd'hui *pays des Ouscoques*.

des Turcs. Ils virent dans la ruine de la puissance qui avait tant de fois arrêté les progrès des armes musulmanes l'occasion de venger leurs dernières défaites. Dans l'été de 1796, Kara-Mahmoud, à la tête d'une armée de 20 000 hommes, se présentait à l'entrée des gorges étroites du Tsernogore; le 11 juillet, il fut reçu au grand village fortifié de Martinitch par une fusillade des plus nourries, suivie, au bout de six heures, d'une furieuse mêlée. La déroute fut complète; les Turcs, laissant 4 000 morts et blessés sur le champ de bataille, ne s'arrêtèrent qu'aux portes de Scutari; Kara-Mahmoud, blessé lui-même, ne dut son salut qu'à la rapidité de son cheval.

Furieux, le vizir de la blanche Scutari rassemble une dernière armée, car, dit le pesma (1), « depuis le jour où il a été vaincu, il ne dort ni ne parle, il oublie ses prières, il oublie ses salutations, il est plein de colère contre le vladika Pierre et ses guerriers montagnards; il compte toujours le nombre de ses agas, de ses beys, de ses koulouks, de ses héros morts.

» Mahmoud se promène en parlant seul et frappe son genou de sa main. Hélas! dit-il, qu'ai-je fait? D'où suis-je tombé? Mais qui pourra l'emporter sur moi, tant que j'aurai de l'argent dans ma bourse et des marchands au Monténégro, des marchands avides de richesses? Je ferai encore ce que je voudrai. Eux me vendront le Tsernogore. Je ravagerai encore la Primorie jusqu'à la blanche ville de Raguse. Est-ce que le vladika, ce noir caloyer, pourra m'en empêcher? » (2)

L'armée du vizir comptait 30 000 hommes; celle des Monténégrins, commandée par le vladika Pierre en personne et par le régent civil Ioka Radonitch, en comptait 6000 à peine. Ce fut le 22 septembre 1796, dans le défilé qui longe le pied de la montagne de Kroussa, que les deux armées se rencontrèrent, l'une animée par la soif de la vengeance et du pillage, l'autre décidée à périr ou à sauver la patrie menacée. « Les Turcs prirent l'offensive, raconte F. Lenormant; le centre des Tsernogorstes feignant de céder pendant que leurs ailes s'avançaient, couvertes derrière les rochers, Mahmoud se trouva tout d'un coup enveloppé. Pendant quatre heures, Albanais et Monténégrins combattirent à l'arme blanche avec un acharnement sans égal; enfin, les premiers ayant lâché pied furent poursuivis jusqu'à la Zéta. Dans cette bataille, la plus éclatante que les montagnards du Tsernogore aient jamais gagnée, Kara-Mahmoud fut pris et décapité. 26 chefs turcs et 3000 soldats eurent le même sort, et 25 étendards avec une énorme quantité d'armes demeurèrent aux mains des vainqueurs.

La conduite de Pierre Ier dans la journée de Kroussa fut celle d'un héros, et, longtemps après, les pieux vieillards de Tséttinié appliquaient à ce souvenir le verset de la Bible sur les Madianites qui, *vaincus par Gédéon, ne relevèrent plus la tête et laissèrent vivre en paix durant quarante ans le peuple d'Israël, jusqu'à la mort de son libérateur*. Le Gédéon de la Montagne Noire fit embaumer la tête de son rival, qui fut exposée dans la salle d'audience, à Stanievitch, d'où on la transporta plus tard à Tséttinié, où elle est encore conservée dans la salle des séances du Sénat.

Devant cette victoire éclatante, le sultan s'humilia; il était impossible de contester plus longtemps l'indépendance du Monténégro : Pierre Pétrovitch reçut communication du firman qui suit et qui consacrait les efforts des vaillants soldats de la Montagne Noire, leur longue lutte pour leur foi et leur liberté. C'est la véritable *Magna charta* de l'indépendance du Tsernogore, l'acte qui a fait passer pour la première fois la liberté des Slaves de la Montagne dans le domaine du droit public fixé par les traités. Nous ne pouvons mieux terminer le récit de ces luttes héroïques qu'en reproduisant le texte de ce firman célèbre : « Nous, Sultan Selim-Émir-Khan, régnant du ciel à la terre, de l'Orient à l'Occident, empereur de tous les empereurs, donnons à la connaissance

(1) Nom des poèmes populaires serbes. En slavon : *piesn, piesnia* « hymne, chanson de geste ».
(2) Voir F. Lenormant, *op. cit.*, p. 240.

de nos vizirs, pachas et cadis en Bosnie, Herzégovine, Albanie et Macédoine, qui sont les provinces voisines du Monténégro, *que les Monténégrins n'ont jamais été sujets de notre Sublime Porte,* afin qu'ils soient bien accueillis à nos frontières, et nous espérons qu'ils agiront *de la même manière* envers nos sujets! » (1)

IV. ADMINISTRATION INTÉRIEURE — LE CODE DE 1796 — ORGANISATION JUDICIAIRE — L'IMPOT — LE VOL

Rassuré du côté de l'extérieur, le vladika Pierre s'occupa de donner à son peuple une organisation meilleure et surtout de diminuer les causes de ces querelles intestines qui avaient fait tant de mal aux Tsernogorstes Il laissa subsister à côté de lui l'ancien *oupravitel* ou *goubernadour* (2), sorte de connétable chargé d'une partie de l'administration temporelle, celle avec laquelle les devoirs sacerdotaux se trouvaient incompatibles. A la tête de chaque *nahié* (district), il plaça un *ober-knèze* ou *serdar;* de chaque *plémia* (tribu), un *knèze* ou *voïévode;* de chaque village, un starèschine : tous ces chefs réunissaient les pouvoirs militaires et civils. Ils étaient respectivement contrôlés par la diète cantonale, l'assemblée de la tribu ou le Conseil des chefs de famille.

Ainsi le gouvernement du Monténégro offrait un curieux amalgame de théocratie, d'aristocratie militaire et de démocratie rurale. Le vladika créa un tribunal, édicta un code militaire et essaya de substituer aux vieilles coutumes, vagues et mal définies, une législation régulière. Recueillant avec soin ces coutumes, les ramenant à des règles certaines, les complétant et les corrigeant par quelques emprunts faits aux canons de l'Église orientale et surtout aux lois d'Alexandre Zacharia, fameuses parmi les tribus de l'Albanie depuis Scanderbeg, il rédigea un code, en 33 articles, qu'il soumit en octobre 1798 à l'approbation d'une assemblée générale du peuple réunie dans les prairies de Tséttinié (1).

Ce code, qui rappelle par bien des détails et surtout par le système de compensation du sang versé en sommes d'argent les lois germaniques telles qu'elles furent rédigées au lendemain de la conquête, est le meilleur



CARTE DU MONTÉNÉGRO

(1) Cité par Lenormant, *op. cit.*, p. 248.
(2) Corruption de l'italien *governatore*.

(1) Bon nombre d'auteurs fixent cette assemblée plénière en août 1796. C'est bien, en effet, le 6 août 1796, fête de la Transfiguration, que les chefs des pleines, réunis en diète nationale au monastère de Tséttinié, approuvèrent le code, dont plusieurs articles datent même de 1790. Il y a sans doute lieu de distinguer entre ce que nous appelerions le *vote de la Chambre* et la promulgation officielle faite à tout le peuple. Telle est du moins l'explication qui nous semble la plus plausible pour concilier les contradictions des historiens.

miroir de la société monténégrine à la fin du siècle dernier. Pierre Pétrovitch sut éviter la faute où tombent trop souvent ceux qui veulent donner des lois à un peuple encore barbare : la faute de faire des règlements utopiques, fort beaux en théorie, mais impossibles à exécuter, car ils ne répondent aucunement à l'état réel de la nation. Aussi son code a-t-il été le vrai point de départ des progrès très sensibles que depuis cette époque les Monténégrins ont faits dans la voie du progrès, avec une sage lenteur, sans cet élan prématuré qui apporte la corruption au lieu du progrès (1).

Avant Pierre Pétrovitch, les contestations entre particuliers, quand elles ne se vidaient pas par le sabre, étaient soumises à l'arbitrage des anciens des villages et se décidaient d'après le droit coutumier. Il n'y avait pas de loi pénale, de sanction encore moins. Pierre établit un commencement d'organisation judiciaire et fixa certaines règles de procédure. Ainsi, chaque pleiné aura ses juges qui seront choisis dans son sein et réélus, chaque année, le jour de la Saint-Basile (1er janvier) par l'assemblée du peuple. Les juges décideront sans appel, au criminel comme au civil. Dans les cas graves seulement, on devra en référer au gouverneur civil, la première autorité après le vladika.

C'est encore la gloire de Pierre Ier d'avoir posé pour la première fois au Monténégro le principe de l'établissement d'un impôt régulier et permanent. L'article 20 de sa Constitution dit, en effet, « qu'il sera perçu, chaque année, au profit de la caisse nationale et en vue de subvenir aux dépenses du gouvernement, de l'armée et de la justice, un impôt de 60 paras (2) par chaque maison ». Le montant de cet impôt devait être acquitté entre les mains des chefs et des anciens de chaque nahia et porté par eux, le jour de l'Assomption, au monastère de Tséttinié. Cependant, ou cette clause ne fut pas appliquée, ou elle tomba bientôt en désuétude, car le colonel Vialla de Sommières, qui écrivait son ouvrage vers 1814, dit en termes positifs « que l'usage des contributions annuelles réglées par des lois antérieures est absolument ignoré au Monténégro, et que toutes les dépenses sont remplies par des cotisations que s'imposent les habitants, selon les événements et les besoins de l'État (1) ». Ce fait ne s'explique que trop aisément. Poursuivi par la misère et n'aimant pas le travail, le Monténégrin est nécessairement intéressé; c'est en hésitant que vous le voyez défaire le nœud du mouchoir qui contient ses pauvres épargnes, et ce n'est qu'à regret qu'il abandonne quelques paras péniblement amassés.

La misère, non moins que la faim, est mauvaise conseillère; le vol était largement pratiqué dans la Montagne avant Pierre Ier; celui-ci voulut y mettre un frein. Par malheur, les dispositions trop clémentes qu'il adopta ne devaient amener aucun résultat, et il faudra attendre les lois draconiennes de Danilo Ier (1855) pour qu'un voyageur puisse s'aventurer en toute sécurité dans les gorges arides du Tsernogore. Le vénérable vladika n'en garde pas moins le mérite de ces généreuses tentatives; son énergie lui aurait sans doute permis de réaliser entièrement son œuvre à l'intérieur, s'il n'avait dû tourner encore une fois toute son activité contre les ennemis du dehors.

V. ACTION DE LA FRANCE AU MONTÉNÉGRO — LES MONTÉNÉGRINS ALLIÉS DES RUSSES : LUTTE CONTRE LES FRANÇAIS — LE VLADIKA ET LE MARÉCHAL MARMONT — PAIX MOMENTANÉE

Avec la victoire de Kroussa s'ouvre pour le Monténégro une ère nouvelle : l'Europe commence à s'occuper de ce peuple si intrépide, jusqu'ici perdu dans ses montagnes. « C'était l'époque, dit un pesma, où deux hommes puissants se querellaient

(1) Nous empruntons ce jugement à M. Lenormant (*op. cit.*, p. 245), qui a publié aux *Pièces justificatives* de son livre (n° XXI) le texte de ce code qu'on trouve aussi dans le *Moniteur* des 13 et 14 avril 1854.

(2) Une piastre et demie. La piastre vaut aujourd'hui 0 fr. 20.

(1) Vialla, t. I, p. 71.

pour la couronne du doge de Venise, l'un le césar de Vienne, l'autre le kral (roi) Bonaparte. Le jeune kral écrit au césar : « Si tu ne veux pas me céder Venise, j'irai avec mes raïas brûler tous les villages, prendre tes châteaux et ta blanche capitale; j'entrerai à cheval dans ton propre divan, et changerai ton palais en hôpital. Alors je te chasserai de la terre germanique; je t'enlèverai l'Istrie, la Dalmatie, et je reviendrai prendre dans Venise mon royal repos. » Et aux victoires de Bonaparte, le Monténégro applaudit : il espérait obtenir de lui, quelque jour, les territoires que de tout temps il a convoités. Nos agents à Raguse, Berthier, Fouqueville, entretenaient le vladika dans ces dispositions. En 1803, Félix de Laprade, officier d'artillerie, avait paru dans la Montagne Noire comme envoyé du premier Consul. Revenu en Europe, il se trouvait à La Haye quand lui arriva un neveu du vladika porteur d'une lettre de ce prince. Pierre Ier invitait Laprade à venir prendre le commandement de son armée qu'il mettait complètement à la disposition de la France, s'offrant à attaquer, au gré de celle-ci, soit les Autrichiens, soit les Turcs. Talleyrand, mis au courant de cette négociation, fit une réponse évasive. Le vladika comprit qu'il n'avait rien à attendre de la France. Il se rejeta du côté du tsar, reçut en 1804 des agents russes, accepta un subside de 3000 sequins, fit bâtonner le prêtre ragusain Dolci qui ne cessait de plaider auprès de lui la cause de la France (1). Bientôt il alla plus loin encore.

Le traité de Campo-Formio (1797) avait livré, en même temps que Venise elle-même, ses possessions dalmates à l'Autriche. Huit ans plus tard, le traité de Presbourg attribua Venise au royaume napoléonien d'Italie et la Dalmatie à la France. Molitor et Lauriston furent chargés de réaliser l'occupation de cette province (février 1806). Mais le commissaire autrichien Ghisleri, pour faire pièce aux Français, laissa aux Russes et à leurs nouveaux alliés du Monténégro le temps d'occuper les Bouches de Cattaro. Napoléon, furieux, mit la main sur Raguse (27 mai), tout en déclarant que cette république, jusqu'alors indépendante, serait rendue à elle-même dès que les Russes auraient restitué à la France les Bouches de Cattaro. Lauriston se dirige ensuite sur cette dernière ville.

A cette nouvelle, les guerriers du Tsernogore descendent de leurs montagnes à la voix du vladika, et, joints aux Russes, marchent sur Cattaro. Les 5 et 7 juin, ils attaquent 200 Français auprès de Breno et, quoique au nombre de 3500 avec les gens de Cattaro, sont repoussés. Ils coupent la tête à nos morts et à nos blessés, et nos soldats sont singulièrement émus de trouver encore, en pays européen, les sauvages procédés de la guerre asiatique (1). Quand le feu de la flotte russe de l'amiral Séniavine oblige les Français à évacuer Breno, ils se retirent dans le Haut-Bergatto, sous les ordres du général Delgorgue. Celui-ci tente, le 17 juin, une attaque à la baïonnette, se trouve pris entre la fusillade des compagnies de débarquement russes et celle des Monténégrins. Il tombe frappé d'une balle, et sa tête est immédiatement coupée par les montagnards, pour être suspendue comme un sanglant trophée aux créneaux de la tour de Tséttinié. Surpris, dit le colonel Vialla, par des mouvements brusques et imprévus, hors des règles de la tactique militaire, les soldats français sont rejetés dans Raguse, bombardée par la flotte russe. L'arrivée de Molitor avec 2000 hommes,

(1) Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. IX, p. 701.

(1) Ces sanguinaires représailles, dont ils avaient contracté l'usage dans leurs luttes sans quartier contre les Turcs, les Monténégrins en usaient même envers leurs frères d'armes ou leurs alliés. Un officier supérieur russe ayant été blessé dans un des assauts dirigés contre Raguse, un capitaine monténégrin, qui s'était lié d'amitié avec lui, accourut en le voyant tomber. « Mon ami, lui dit-il, tu es un bon chrétien et un brave soldat. Fais ta prière, je vais te couper la tête pour que les ennemis ne la prennent pas. C'est le seul service et la dernière preuve d'amitié que je puisse te rendre maintenant. » L'officier russe ne se souciait guère de cette marque d'amitié par trop monténégrine ; la crainte de se voir couper la tête par son frère d'armes lui rendit des forces, et il parvint à s'échapper du champ de bataille.

force les Russes et leurs alliés à lever le siège. En septembre, reparaissent les Monténégrins, les gens des Bouches, des contingents grecs : au total, 9 ou 10 000 hommes. Marmont, qui a remplacé Molitor, avec les fonctions de gouverneur militaire, n'a que du mépris pour ces « paysans ». Il s'empare de leur quartier général, établi sur la rivière de Liouta, et rejette le vladika dans les défilés qui s'ouvrent sur Risano. Les troupes russes sont réduites, de leur côté, à se replier sur les passages des Bouches; elles se concentrent sous la forteresse de Castelnuovo que protège la flotte. Marmont les y attaque; mais, accueilli par le feu de la forteresse et par celui des vaisseaux, il est contraint de se retirer. Pris de flanc par un retour offensif du vladika, il se replie sur Tsartat et Raguse, pour y attendre des renforts d'Italie.

Les hostilités languissent pendant la grande guerre européenne, de 1806 à 1807. Le traité de Tilsitt (1807) remet la France en possession des Bouches, mais stipule une amnistie pour les Monténégrins. D'autre part, le vice-roi d'Italie recommande (juillet 1807) de ménager les montagnards et Napoléon écrit à Marmont (1808) : « Tenez un agent auprès de l'évêque et tâchez de vous concilier cet homme. » Une entrevue a lieu, au fort de la Trinita, au-dessus de Cattaro, entre le maréchal et le vladika.

Au cours de ce mémorable entretien, Marmont reprochait à Pierre les atrocités commises par ses gens pendant la dernière guerre; le chef de la Montagne lui répond avec fierté : « Il est vrai que notre peuple décapite les ennemis captifs, mais qu'y a-t-il à cela d'étonnant! N'est-il pas plus étrange que le peuple français ait décapité publiquement son roi légitime? Les Monténégrins auraient donc pu apprendre cette barbarie des Français, avec cette seule différence que ceux-là ne décapitent que leurs oppresseurs, et qu'ils n'ont jamais décapité leur prince ni leurs concitoyens! » A l'offre qu'il fait au vladika de la protection de Napoléon, Pierre répond que « celle de la Russie lui suffit ». Enfin, à la proposition faite par le maréchal français de placer un consul à Tséttinié et de construire une route de Cattaro à Nicksitch, à travers le Monténégro, le vladika oppose un refus formel; il ne veut ni des agents, ni des routes de Marmont. Napoléon, irrité de ces résistances, fait savoir à son lieutenant dans les Bouches qu'il est disposé à mettre à feu et à sang le pays de Pierre Ier, et que le Monte-Nero rappellerait bientôt le Monte-Rosso. En 1808, l'empereur enlève au vladika sa juridiction ecclésiastique sur les Bouches, en rattachant celles-ci à l'évêché orthodoxe de la Dalmatie. Pierre n'en demeure pas moins inflexible. Des rixes qui éclatent entre les Monténégrins et nos soldats italiens menacent à tout instant de ranimer les hostilités.

Bientôt pourtant l'accroissement de la puissance française en Illyrie fait réfléchir le prince-évêque; une effroyable famine qui règne, en 1810, dans la Montagne-Noire, ne lui permet plus de songer à autre chose qu'aux malheurs de son pays. Cette année-là même, il conclut, avec le général Bertrand de Sivray, la Convention de Lastra : les marchés français de Budua et Cattaro devaient être ouverts aux Monténégrins ou plutôt à leurs femmes : quant aux hommes, ils ne seraient admis dans Cattaro qu'en déposant leurs armes au corps de garde des portes. On ne tarda pas à se relâcher de ces précautions rigoureuses et la bonne intelligence parut complètement établie. C'est en cette même année 1810 que le colonel Vialla de Sommières, commandant de Cattaro, fut chargé d'une mission au Monténégro : c'est le premier voyage qu'un Français ait fait dans ce pays et qu'il ait ensuite raconté. Vialla n'eut qu'à se louer de l'hospitalité des Monténégrins, de leurs égards et de leur admiration pour « un soldat de Napoléon », de la confiance que lui témoigna le vladika. Dans un moment d'abandon, le prince-évêque annonça même au colonel, et cela dès 1810, la prochaine rupture entre la France et la Russie. En 1811, Napoléon conçut le projet de soumettre le Monténégro par une attaque convergente en trois

colonnes, puis le projet fut abandonné. De leur côté, les Monténégrins ne cessaient d'agiter les gens des Bouches, de religion orthodoxe comme eux, même de suborner nos soldats croates de même religion : il fallut remplacer ceux-ci par des Croates de religion catholique (1).

VI. REPRISE DES HOSTILITÉS CONTRE LES FRANÇAIS — CHANSON DE GESTE SLAVE — UNE CONQUÊTE ÉPHÉMÈRE — LES ROUTES DE MARMONT — FUNESTES RÉSULTATS DE CETTE LUTTE

En 1812, se produisent de nouveaux incidents de frontière. Ils sont aplanis par une entrevue entre le général Gauthier et le vladika (en juin) ; on y renouvelle le traité de 1810 et l'on y ajoute cette clause significative : « Dans le cas où l'évêque recevra de son protecteur, l'empereur de Russie, l'ordre de faire la guerre aux Français, il s'oblige à en prévenir le général deux mois d'avance, et celui-ci *vice versa.* » Le vladika fait jurer à ses guerriers, par la Vierge et par saint Spiridion, d'observer ce traité. Effectivement, l'année 1812 se passe non sans troubles, mais sans guerre ouverte. Mais aux désastres de l'armée française en Russie succède la Sainte Alliance. Le czar a juré la ruine de Napoléon, et le vladika croit l'occasion bonne pour correspondre aux désirs de l'amiral anglais William Host, qui, depuis longtemps, le sollicite de reprendre la lutte contre les Français dans les Bouches de Cattaro. En septembre 1813, Pierre entre en campagne contre nous avec ses montagnards. Les chants populaires expriment avec autant de simplicité que de force les principaux épisodes de cette campagne; nous croyons être agréable au lecteur en leur empruntant quelques passages qui donneront en même temps une idée des chansons de geste des Slaves méridionaux :

« Le vladika envoie vers le district du Niégoche au gouverneur civil Vouka Rodovitch le message suivant : « Alerte! gou» verneur Vouk! Exécute bien cet ordre! » Assemble tes Niégouchi, et avec eux les » Tséklitch, et marche à leur tête sur Cat» taro, pour y assiéger les braves Français; » barre les chemins et les rampes qui mènent » à la citadelle, pour fermer tout passage à » l'ennemi. Pendant ce temps, je me porte» rai de Tséttinié à Maïna, et je m'emparerai » de Boudoua avec mes hommes. »

« Après la lecture de cette lettre savamment tracée, il bondit de joie et assemble un corps nombreux de guerriers, s'élance sur son cheval et prend le chemin de Cattaro. Arrivé au torrent de Goradja, il plante sa tente sur le bord, fait occuper les hauteurs et coupe ainsi les communications entre Cattaro et Troitza. De son côté, le vladika descend avec sa troupe près du Naïva, où tous les Serbes de la Primori se portent en foule à sa rencontre et proclament la réunion de leur province au Monténégro (1).

» Dès l'aube du jour suivant, le vladika se lève, il convoque les siens et les Primortsi, désormais leurs frères, et leur demande si quelqu'un d'eux peut indiquer un moyen de délivrer Boudoua, ce qui épargnerait le sang des Serbes et des braves *Français.* Alors Pierre Djourachkovitch se lève, et, après avoir baisé la main du vladika, il lui dit d'un ton respectueux : « Hos» podar, voilà le moyen qui peut nous con» duire à Boudoua avec le moins de pertes » possible. Il y a dans cette ville autant de » Serbes pandours que de soldats français; » écrivons au chef de ces pandours, Vouko » Kerstitchévitch, pour qu'il suscite quelque » querelle entre les siens et la garnison fran» çaise; et tandis qu'ils seront aux prises, » nous nous approcherons des remparts » dégarnis de défenseurs. » Le vladika adopte cet avis, et écrit au chef des pandours, auquel il promet une grande récompense de la part de la Russie.

» Vouko Kerstitchévitch assemble ses

(1) LAVISSE et RAMBAUD, *op. cit.*, p. 702.

(1) Cette proclamation fut faite à Dobrota, en novembre 1813; elle est donc postérieure aux événements qui vont être racontés dans ce poétique récit.

frères, et leur fait part de ce message. Les pandours répondent : « Il serait mal à nous » de livrer un poste qui nous a été confié; » et ils refusent de prendre part à ce que propose leur chef. Mais celui-ci reste inébranlable. « Nous sommes tous Serbes, leur dit-il; notre devoir est de ne pas nous séparer de notre saint vladika. Enfin, il parvient à persuader un certain nombre de ses soldats. Ils commencent par se débarrasser de leurs compatriotes attachés à la France; puis, tombant sur les soldats français, ils massacrent tous ceux qui refusent de se rendre, enchaînent les autres deux à deux, et, au point du jour, ils ouvrent les portes de la blanche Boudoua. Monté sur son haut coursier de bataille, et semblable à un noble faucon, le vladika entra dans la place et rendit grâces à Dieu,

» Le gouverneur Vouk, qui campait sur la Goradja, en apprenant la prise de Boudoua, dit à ses hommes : « Il serait honteux à » nous de rester inactifs ; allons donner l'as- » saut au fort de Troïtza. » Cependant, du haut des remparts de Cattaro, le puissant général français aperçoit les mouvements des Serbes et s'écrie : « Gloire à l'Éternel » qui nous a fait voir comment ces chèvres » des montagnes escaladent les forteresses » impériales! » Puis, se tournant vers son état-major : « Qui de vous, dit-il, veut aller » au secours de Troïtza? » Le capitaine Campanole lui répond : « Général, donnez-moi » trois cents soldats, et je me charge de » mettre le feu à la queue de tous ces rats » de montagne, dont je conserverai une » vingtaine pour vous les présenter vivants. »

» Campanole s'avance avec ses braves; mais, tandis que l'aigle monte vers Troïtza, les Monténégrins l'enveloppent pour lui couper la retraite, et prennent position dans les rochers. Pris au piège, le héros lutte comme un lion. Il forme un bataillon carré et redescend la montagne. Déjà, il avait atteint Vermets, lorsqu'une balle le jette sur le gazon; un second coup frappe le prince Chaliar, qui suivait le chef français; un troisième atteint le porte-étendard, qui expire avant de mesurer le sol. Cent grenadiers tombèrent en braves, tout couverts de blessures et poursuivis par ces rats de montagne jusqu'au pied des remparts. A cette vue, les cinquante Français qui défendaient Troïtza se rendirent, et les vainqueurs détruisirent le fort, après s'être emparés des quatre canons verts, ces beaux canons français qui servirent à tirer de joyeuses salves en l'honneur du vladika, lorsque, accompagné de son armée, il vint rejoindre le gouverneur Vouko (1). »

Enhardis par ces premiers succès, le vladika lance une proclamation véhémente « contre Bonaparte, séducteur et bourreau de l'Europe ». Il appelle les « valeureux Slaves de Dalmatie, Raguse et Cattaro à s'unir contre les tyrans français » et à les faire « mourir de faim » dans leurs dernières forteresses. La batterie de Vérigné est emportée, malgré les feux croisés qui la défendent; celle de Rossé éprouve le même sort; Castelnuovo succombe, à son tour, par la défection de sa garnison croate, et grâce aux canons d'une division de l'escadre anglaise, qui vient d'entrer dans le golfe de Cattaro sous le commandement de Host. Un moment, Cattaro est menacé du même sort pour la même cause; mais le général Gauthier réussit à s'y maintenir avec ses Italiens, de septembre 1813 à janvier 1814. Il rend la place non aux Monténégrins mais aux Anglais. Ceux-ci la remettent, trois jours après, au vladika, qui devient ainsi l'unique souverain des Bouches et du Monténégro.

Pour assurer sa conquête, Pierre Ier institue, sous le nom de Commission centrale, une sorte de régence, composée de neuf Monténégrins, et de neuf Boccésiens, et dont il garde la présidence. Conquête éphémère! Dès le mois de mai, les Autrichiens occupent les Bouches, que les traités de Vienne finissent par leur attribuer avec toute la Dalmatie. Les Monténégrins, abandonnés par l'empereur Alexandre, ont une fois de plus la mortification de voir flotter sur le port de

(1) Chopin et Ubicini, *Principautés danubiennes*, p. 178-180. Le fort de Troïtza ou de la Trinité domine la route de Boudoua à Cattaro.

Cattaro les couleurs d'une puissance étrangère. Quant au contact, prolongé pendant six ans, du génie français et du génie slave, il ne produisit aucun résultat durable. De notre domination en Illyrie, il ne resta que de belles routes, dont venait d'hériter le gouvernement autrichien sans que, de longtemps, il fût en mesure ou en disposition d'accroître l'héritage. On connaît cette boutade de l'empereur François à propos de ces routes que son gouvernement ne sut pas achever : « Quel dommage que les Français ne soient pas restés quelques années de plus dans le pays ! »

Cette désastreuse campagne fut plus particulièrement funeste pour les Monténégrins. Trop disposé à accepter une espèce de suzeraineté de la Russie, se prêtant avec trop de confiance aux avances de l'Autriche, le vladika fut la dupe de ces deux puissances; de son héroïsme militaire et de sa prudence politique, il ne retira aucun avantage. Il y a plus : les montagnards, toujours en armes depuis tant d'années, avaient négligé la culture et préparé inconsciemment une succession d'années de famine et de désolation telles, que, le pays ne pouvant plus nourrir ses habitants, l'émigration en emportait tous les jours quelques-uns tantôt vers la Russie, tantôt vers la Serbie. Cette dernière contrée était alors en lutte pour son indépendance; mais Pierre n'eut pas le courage d'inscrire sur son drapeau cette grande cause. Désabusé par l'ingratitude de ses protecteurs ou de ses alliés, il n'encouragea Kara Georges (1) ni par une alliance ni par un envoi de troupes, il n'intervint même pas lors des cruels désastres de 1813. Ce ne fut qu'en 1820, lors du célèbre firman de Topchidéré, qu'il crut le moment venu d'étendre les frontières du Monténégro du côté de la Bosnie et de l'Herzégovine; la victoire de la Moratcha (septembre 1820), où le vizir de Bosnie perdit 1 500 hommes, 1 200 chevaux et de nombreux prisonniers, arracha au sultan Mahmoud II (2) de tardives concessions.

(1) Kara Georges, voir *Contemporains*, n° 315.
(2) Mahmoud II, voir *Contemporains*, n° 299.

VII. EMBARRAS INTÉRIEURS — PORTRAIT DU VLADIKA — LES DERNIERS MOMENTS — VÉNÉRATION PUBLIQUE.

Après le succès de la Moratcha, le biographe du vladika n'a plus à enregistrer que des faits attristants; Pierre régna encore dix années, mais elles furent sans cesse troublées par des dissensions intérieures, auxquelles le prince-évêque opposa vainement tout ce qui lui restait de force et d'énergie. Les querelles et les vengeances, rendues sanglantes dans presque tous les cas, par l'habitude invétérée chez les montagnards de marcher toujours armés, étaient un véritable fléau qui ravageait le pays. Elevé dans les armes depuis son berceau, c'est de ce côté que le Tsernogorste tourne toute son intelligence et toutes ses obligations; il n'accepte pas d'autres devoirs ni d'autres fonctions; dans la paix, il se prépare à la guerre, fourbit ses armes, fabrique de la poudre, fond des balles, ou bien se repose, en fumant sa pipe, des fatigues qu'il a traversées. La culture de la terre est dédaignée par lui; aussi la misère et la famine règnent-elles, dans la montagne, comme un mal endémique.

Si les efforts du vladika Pierre n'ont pas réussi à faire disparaître de la Montagne Noire ces tristes usages, il n'en réalisa pas moins, par son énergie, une grande partie de l'œuvre que ses successeurs mettront leur gloire à poursuivre. En dépit de ses insuccès partiels, au dedans comme au dehors, Pierre est certainement l'un des hommes les plus remarquables qu'ait produits le Monténégro. Guerrier intrépide, politique habile, pasteur des âmes, plein d'un zèle vraiment épiscopal, il rappelle par beaucoup de côtés, dit F. Lenormant, la figure du pape Jules II, et il réunissait dans sa personne toutes les qualités nécessaires au rôle si difficile et si complexe d'un vladika du Tsernogore.

Sa taille était élevée, ses traits majestueux et des plus imposants. Charitable et hospitalier, il se plaisait à recevoir les étrangers que la curiosité attirait dans ses États. Son instruction était peu commune : il par-

lait avec la même facilité que sa langue maternelle l'italien, l'allemand et le russe, et il avait même quelques notions de la langue française (1). Cependant, dans ses *Mémoires*, le maréchal Marmont a tracé du vladika un portrait des moins flatteurs.

Ce fut au milieu de l'exercice complet de ses facultés physiques et morales, sans secousse et sans maladie, que le vieux vladika vit venir la mort. Le 18 octobre 1830, il était assis, à la mode monténégrine, devant le feu de sa vaste cuisine, donnant à ses chefs réunis autour de lui des instructions relatives à l'apaisement de quelques différends survenus entre des plemes. Se sentant faiblir, il annonça que sa dernière heure était venue, et il se fit reconduire dans la modeste cellule où il vivait sans feu comme un simple ermite. Arrivé là, il s'étendit sur sa couche, recommanda à ses chefs d'exécuter fidèlement les volontés exprimées dans le testament que, le jour même, il avait dicté à son secrétaire Siméon Milontinovitch, puis, conversant et priant, il mourut paisiblement « tué par Dieu, le vieux meurtrier », suivant l'expression populaire par laquelle ses belliqueux sujets désignaient une mort de maladie (2), après avoir présidé pendant un demi-siècle aux destinées de son pays. Il était dans la quatre-vingt-unième année de son âge.

Un écrivain slave a pu appeler cet homme illustre le Louis XIV du Tsernogore, mais sous bien des rapports il en fut aussi le saint Louis. Sur la tombe du grand patriote, les chefs rivaux jurèrent d'oublier leurs haines particulières. Son corps fut d'abord déposé au couvent de Staniévitch ; mais sept ans après, un enfant ayant raconté que le prélat défunt lui était apparu, la nuit, entouré d'une auréole de lumière, on cria immédiatement au miracle. On ouvrit le cercueil, et on trouva le corps du défunt parfaitement conservé. La nouvelle de ce prodige se répandit rapidement dans le pays, et des instances furent faites auprès du Saint Synode russe, dans le but d'obtenir la canonisation du saint vladika. Cette requête fut acceptée, et Pierre Ier, vénéré comme un saint, repose aujourd'hui, revêtu de ses ornements sacerdotaux, dans une châsse de la petite église du monastère de Tséttinié où, le jour de la fête (9 juillet), les Monténégrins se rendent en pèlerinage de tous les points de la principauté. Cette solennité publique a pu amener parfois jusqu'à 9 ou 10000 étrangers dans la capitale; il y en a communément, à cette occasion, de 6 à 7000, chiffre énorme pour une bourgade qui comptait à peine, vers 1850, une vingtaine d'habitations. On prête serment en justice sur les reliques de *saint Pierre*. Les juges terminent leur arrêt par cette formule : *Ainsi que l'a jugé saint Pierre.*

Cette vénération spontanée de tout un peuple forme le meilleur éloge de celui qui en est l'objet; nous n'en voulons pas davantage pour regarder à bon droit, comme un des plus grands hommes du Monténégro, Pierre Ier Pétrovitch Niégouchi; il ne lui a manqué, pour devenir un des personnages les plus remarquables de l'histoire moderne, qu'un plus vaste théâtre.

Après le traité de Berlin (1878), la superficie du Monténégro a été portée de 4427 à 9080 kilomètres carrés avec une population de 230000 âmes. Pierre Ier ne gouvernait pas le tiers de cette minuscule principauté, agrandie peu à peu sous ses successeurs Pierre II (1830-1851), Danilo Ier (1851-1860), et Nicolas Ier (1860).

BIBLIOGRAPHIE. — MARMONT, duc de Raguse, *Mémoires*, t. III (son gouvernement de Dalmatie, lutte contre les Monténégrins).

Kadi-Keuï. LODOVITCH.

(1) CHOPIN et UBICINI, *Provinces Danubiennes*, p. 175.

(2) La mort qu'on ne rencontre pas sur les champs de bataille est regardée par les Monténégrins comme le dernier des malheurs; aussi les parents disent-ils d'un malade enlevé de mort naturelle qu'il a été « tué par Dieu, le vieux meurtrier », *od Boga starog Krvnika.* La plus sanglante injure que l'on puisse adresser à un Tsernogorste, la seule qui ne se pardonne jamais, est de lui dire : « Je connais les tiens, tous tes aïeux sont morts dans leur lit. » (V. LENORMANT, *op. cit.*, p. 17; C. ROBERT, *Les Slaves de Turquie*, t. Ier, p. 106.) Puisse-t-il ne pas mourir dans son lit! tel est le souhait ordinaire des parents et des amis au baptême d'un nouveau-né. (UBICINI, *les Serbes de Turquie*, p. 153.)

LES CONTEMPORAINS



BRIZEUX (1803-1858)

Parmi les poètes du XIXe siècle, *Brizeux* est un des plus justement populaires. La Bretagne particulièrement l'honore et l'aime comme un de ses fils préférés, car le poète a chanté avec amour le pays natal et les Bretons. Ils sont de lui les beaux vers si connus :

Oh ! nous sommes encor les hommes d'Armorique,
La race courageuse et pourtant pacifique,
Comme aux jours primitifs la race aux longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : « Je veux ! »
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres,
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres.
Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons !
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons :
Le vieux sang de tes fils coule encor dans tes veines,
O terre de granit recouverte de chênes !

I. JEUNESSE D'UN POÈTE — LE CURÉ D'ARZANÔ — L'HÉROÏNE DE BRIZEUX.

Julien-Auguste-Pélage Brizeux naquit à Lorient, le 12 septembre 1803, de Pélage Brizeux, chirurgien de la marine, et de Françoise Hoguet. Sa famille venait de l'Irlande, de cette verte Erin, que le poète devait aimer comme une seconde patrie et dont il allait souvent, dans ses vers, associer le souvenir à celui de la Bretagne :

Car les vierges d'Eir-Inn et les vierges d'Arvor
Sont des fruits détachés du même rameau d'or.

Les Brizeux (*Briseuk*, breton, de *Breiz*, Bretagne) étaient venus en France après la Révolution de 1688, lorsque Guillaume d'Orange eut détrôné Jacques II. Ils s'étaient établis au Faouet, près de Vannes, sur les confins de la Cornouaille et sur les bords de l'Ellé. L'aïeul d'Auguste, vrai Breton, honnête homme et grand buveur de cidre, y exerçait les fonctions de notaire. Il eut une famille très nombreuse. L'un de ses enfants, chirurgien de la marine, fut le père

de celui qui, plus qu'aucun des anciens bardes, devait, par ses chants, illustrer sa race. Il s'était fixé à Lorient, et c'est là, rue Poissonnière, que vint au monde notre poète.

La mer, la Bretagne, les souvenirs lointains de l'Irlande, furent pour l'enfant la source des impressions premières que son âme naïve reçut sans les comprendre, mais que son imagination devait plus tard parer de couleurs vives et fraîches. Il était bien jeune encore lorsqu'il eut le malheur de perdre son père. Heureusement il lui restait une mère dont l'influence fut considérable sur son éducation morale et sa formation poétique. Ce n'est pas sans raison qu'on a remarqué, chez nos plus illustres poètes contemporains, l'action de l'âme maternelle. Brizeux, comme Lamartine, Gœthe et Victor Hugo (1), aimait à rappeler qu'il devait à sa mère tout ce qu'il y avait de bon et de beau en lui. En parlant d'elle, il avait des accents tendrement émus. C'est à elle qu'il dédia son poème préféré, *Marie :*

Prends ce livre qu'ici j'écrivis plein de toi,
Et tu croiras me voir et causer avec moi!
Tes conseils, mes regrets, nos communes pensées,
Y sont avec amour et jour par jour tracées.
Ce livre est plein de toi; dans la longueur des nuits,
Qu'il vienne, comme un baume, assoupir tes ennuis;
Si ton doigt y souligne un mot frais, un mot tendre,
De ta bouche riante, enfant j'ai dû l'entendre;
Son miel avec ton lait dans mon âme a coulé;
Ta bouche à mon berceau me l'avait révélé!

Quelqu'un qui connut beaucoup Brizeux, quand il fit son second voyage en Italie, disait dans une lettre : « Le culte de notre ami pour sa mère tenait de l'adoration. Sur ce sujet, il se transfigurait. Je l'ai vu pleurer comme un enfant le lendemain du jour où elle avait quitté Florence que nous habitions alors. » Un des frères du poète, en effet, tombé malade à Gênes, avait vu sa mère accourir du fond de la Bretagne. Elle avait ensuite rejoint Brizeux. Mais vint l'heure de la séparation. Le déchirement de cet adieu a inspiré une des pièces les plus émouvantes de la *Fleur d'or*.

A l'âge de huit ans, Auguste fut confié aux soins du curé d'Arzanô. Le souvenir de ces heureuses années devait embaumer toute sa vie, et plus tard il écrivait :

J'irai, j'irai revoir les saules du Léta,
Et toi qu'en ses beaux jours mon enfance habita,
Paroisse bien-aimée, humble coin de la terre
Où l'on peut vivre encore et mourir solitaire.

A 9 kilomètres de Quimperlé, entre Lorient et le Faouet, c'est-à-dire sur la limite du pays de Vannes et de la Cornouaille, se trouve le petit village d'Arzanô, chef-lieu de canton du département du Finistère. C'est la Bretagne *bretonnante*. « Là, dit Saint-René Taillandier, tout est celtique, la langue, les mœurs, les costumes. La terre elle-même a une physionomie particulière; nulle part on ne voit la lande plus sauvage, les genêts plus verts, le blé noir plus vivace, les chênes plus solidement fixés dans un sol de granit. Les deux rivières chères aux Bretons, le Scorf et l'Ellé, coulent à quelque distance. Ce qui est bien breton surtout, c'est la vie du *recteur*, entouré de ses vicaires, au milieu de ses paysans.

» Le curé d'Arzanô, M. Lenir, était un homme rare, un vrai type du vieux clergé breton. Sous des dehors rustiques, on sentait en lui un esprit vif, plein de sève, plein de richesses naturelles, une âme simple et fortement trempée. Après avoir fait ses humanités en Bretagne, M. Lenir était allé étudier la théologie à Saint-Sulpice. Il était libre de tout vœu au moment où la Révolution éclata; ce fut l'heure qu'il choisit pour entrer dans les Ordres. Il revint en Bretagne, à la veille de la Terreur, et l'on devine à quels dangers sans cesse renaissants il fut obligé de disputer sa vie. Traqué de ville en ville, contraint de se cacher dans les bourgs de la Cornouaille, il devint paysan avec les paysans; et, ne pouvant sans péril exercer le saint ministère, il se consolait en donnant des leçons aux enfants de ses hôtes. C'est là qu'il prit le goût de ces écoles populaires où il devait plus tard enfermer si humblement l'activité d'un cœur d'apôtre. Quand le Premier Consul eut rouvert les églises, l'abbé Lenir fut placé à la tête d'un collège que son évêque

(1) Voir *Contemporains*, Lamartine, n° 57; Gœthe, n° 415; Victor Hugo, n° 88.

venait d'ouvrir à Quimperlé. Il ne put y rester longtemps; la période révolutionnaire avait éclairci les rangs du clergé, et l'on manquait de prêtres dans les campagnes; le directeur du collège de Quimperlé fut nommé à la cure d'Arzanô. Un certain nombre de ses élèves l'y suivirent; telle fut l'origine de cette école où les enfants des villes étaient mêlés aux jeunes paysans du bourg, et qui a fourni, dit-on, des sujets d'élite aux carrières les plus diverses. » (1)

Ajoutons, d'après M. Lecigne, que M. Lenir était parent, par alliance, avec la mère du futur poète. Il appelait Auguste son neveu.

Voici le tableau que Brizeux a tracé de sa vie au presbytère d'Arzanô :

Humble et bon vieux curé d'Arzano, digne prêtre,
Que tel je respectais, que j'aimais comme maître,
Pour occuper tes jours si pleins, si réguliers,
N'as-tu plus près de toi tes pauvres écoliers ?
Hélas ! je fus l'un d'eux ! Dans ma douleur présente
J'aime à me rappeler cette vie innocente;
Leurs noms, je les sais tous : Albin, Elô, Daniel,
Alan du bourg de Scaer, Yves de Ker-Ihuel,
Tous jeunes paysans aux costumes étranges,
Portant de longs cheveux flottants, comme les anges.
Oh ! je pleurai d'abord longtemps et je gémis :
Pour la première fois je voyais mes amis,
Pour la première fois je quittais mes deux mères:
D'abord je répandis bien des larmes amères.
Le travail arriva, qui sut tout adoucir;
Le travail, mon effroi, bientôt fit mon plaisir.
Le premier point du jour nous éveillait : bien vite,
La figure lavée et la prière dite,
Chacun gagnait sa place ; et sur les grands paliers,
Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,
En été dans les foins, couchés sous la verdure,
C'était tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons,
D'écoliers à mi-voix répétant leurs leçons;
Puis la messe, les jeux; et les beaux jours de fête,
Des offices sans fin chantés à pleine tête.
. . . .
Jours aimés ! jours éteints ! Comme un jeune lévite,
Souvent j'ai dans le chœur porté l'aube bénite,
Offert l'onde et le vin au calice, et, le soir,
Aux marches de l'autel, balancé l'encensoir.
. . . .

C'est au milieu de ces fêtes religieuses que Brizeux sentit l'inspiration poétique s'emparer de lui :

Les voix montaient, montaient ! Moi, penché sur mon livre,
Et pareil à celui qu'un grand bonheur enivre,
Je tremblais, de longs pleurs ruisselaient de mes yeux
Et comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Introduit par sa main dans ses saintes phalanges,
Je sentais tout mon être éclater en louanges,
Et, noyé dans des flots d'amour et de clarté,
Je m'anéantissais devant l'immensité !
Je fus poète alors ! Sur mon âme embrasée
L'imagination secoua sa rosée,
Et je reçus d'en haut le don intérieur
D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le cœur (1).

Mais à côté de la noble figure de l'abbé Lenir, il en est une autre qu'on rencontre dans les premiers vers de Brizeux. C'est celle de Marie :

Toujours le beau nom de Marie
Se mêle au nom de ma patrie.

« Cette grappe du Scorf, cette fleur de blé noir, » habitait le hameau du Moustoir, qui fait partie de la paroisse d'Arzanô. Brizeux la connut au catéchisme que le curé faisait lui-même en langue bretonne.

Son vrai nom était Marianne Pellann.

« Marie, dit M. Lecigne, est tout simplement la paysanne bretonne telle qu'elle vit encore aujourd'hui dans les cantons perdus de l'Armorique; le poète ne l'a point décorée d'une beauté artificielle et savante, il la montre comme elle lui est apparue, dans son corset rouge et ses jupons rayés, avec son charme d'élégance naturelle et ingénue. Point de bijoux, point d'atours, à peine des fleurs.

Entends aussi ma voix qui te chante, ô Marie!
O tendre fleur cachée au fond de ma patrie.
Montre-toi belle et simple et douce avec gaîté,
Pareille au souvenir qui de toi m'est resté.
. . . .
Ne crains rien si tu n'as ni parure, ni voile,
Viens sous ta coiffe blanche et ta robe de toile,
Jeune fille du Scorf!.....

» Il y a plus : Marie, comme la Laure de Pétrarque, ne lira même jamais les vers écrits pour elle et qu'elle a inspirés. Elle ignore le français et ne connaît que l'antique dialecte de ses pères.

» Telle est cette figure de Marie, d'une réalité pittoresque, copiée par le poète sur la nature, sœur cadette des superbes héroïnes romantiques qui ne l'ont pas dédaignée et auxquelles elle survivra peut-être (2). »

Léon Gautier nous dira plus loin qu'il *aime* cette Marie.

(1) Saint-René-Taillandier, *Notice sur Brizeux*.

(1) *Marie*, p. 79-81.
(2) Abbé C. Lecigne, *Brizeux*, p. 329.

II. BRIZEUX CHERCHE SA VOIE — « MARIE » : SUJET, DÉFAUTS ET BEAUTÉS DE CE POÈME

Après sa Première Communion, vers l'âge de douze ans, Brizeux dut quitter cette vie si poétique d'Arzanô pour suivre les cours du collège de Vannes. Il lui en coûta beaucoup de dire adieu au presbytère, à la lande embaumée, aux rives du Scorf et aux sentiers connus du Moustoir. On était en 1816. On sait que l'année d'avant, Napoléon (1), revenu de l'île d'Elbe, avait recommencé la lutte contre l'Europe. Un certain nombre de Bretons, las de suivre le conquérant qui avait déjà fait périr tant de soldats, se révoltèrent ; les collégiens de Vannes se joignirent à eux. Pendant trois mois, les réfractaires et les écoliers bretons tinrent tête aux troupes impériales. Enfin, une véritable bataille eut lieu le 15 juin 1815. De part et d'autre, les morts et les blessés furent nombreux; mais l'avantage resta aux troupes régulières (2). Trois jours après, la défaite de Waterloo anéantissait les projets de Napoléon, et, pendant que les Bourbons rentraient à Paris, les écoliers de Vannes se remettaient à leurs études. En entrant au collège, Brizeux ne trouva pas seulement le souvenir de ces luttes héroïques, il vit plusieurs de ceux qui avaient joué un rôle dans cette prise d'armes.



PRESBYTÈRE D'ARZANÔ

Les jeunes se montraient avec admiration plusieurs anciens, qui faisaient partie de la bande du meunier *Gam-berr*. L'un d'entre eux, disait-on, se trouvait à côté du barde populaire surnommé le *Cygne blanc*, lorsque ce vaillant chanteur fut frappé d'un coup de sabre à la gorge.

Que d'émotions pour l'âme vive et prompte de Brizeux, en entendant ces récits ! L'écolier de Vannes admirait ses aînés, il sentait bouillonner en lui le sang breton, et cependant, plus tard, il sentit le besoin d'expliquer cette prise d'armes de ses camarades, en la dégageant de toute complicité avec les ennemis de la France. A ses yeux, l'amour de la Bretagne ne doit pas faire oublier l'amour de la grande patrie.

Après trois ans de sejour à Vannes, Brizeux alla terminer ses études au collège d'Arras, dirigé par un de ses oncles, M. Sallentin. Au sortir de cet établissement, il entrait dans une étude d'avoué à Lorient.

Il y passa environ deux années et alla ensuite à Paris pour commencer son droit. C'était en 1824. Il y avait alors dans la capitale une véritable fièvre littéraire. On était au plus fort de la querelle des romantiques et des classiques. Lamartine avait publié ses *Méditations* en 1820. Victor Hugo venait de faire paraître ses *Odes et Ballades*. Le journal *le Globe* s'efforçait de diriger le mouvement des esprits de la nouvelle école. Cousin (1) attirait autour de sa chaire de nombreux auditeurs.

Ce renouveau intellectuel qui se manifestait alors ne laissa pas indifférent notre jeune Breton. Lui aussi sentit qu'il avait une place à prendre, un rang à occuper au milieu de cette brillante phalange. Mais ses débuts ne furent pas des plus éclatants.

(1) Napoléon, voir *Contemporains*, n°s 176-181.
(2) Voir *Vendée militaire*, édition du R. P. DROCHON, t. IV, p. 333 et suiv.

(1) Cousin, voir *Contemporains*, n° 194.

Une comédie qu'il fit représenter au Théâtre-Français en 1827 n'eut qu'un succès éphémère; elle était intitulée : *Racine ou la troisième représentation des Plaideurs*.

Brizeux comprit qu'il n'était pas fait pour la scène. Son génie s'adaptait mieux à la poésie épique, à l'ode, à l'élégie, à l'idylle. Il se tourna donc de ce côté. Il n'eut pas à chercher longtemps. A ce moment, un courant celtique traversait le mouvement littéraire, et l'imagination française en semblait renouvelée. Chateaubriand (1) avait le premier fait revivre les bardes et les prêtresses de la vieille Armorique. Lamartine n'avait pas échappé à cette influence, car il raconte que, pendant sa jeunesse, il s'était passionné pour la lecture d'Ossian. Qui plus que Brizeux, dont les ancêtres venaient d'Érin, pouvait recevoir de ce côté des impressions prépondérantes?

Pendant les vacances, il revoyait Arzanò et le Moustoir; il lisait Ossian au sein d'une nature en harmonie avec le ciel, les paysages et le ton général des poèmes écossais. Les souvenirs d'enfance s'éveillaient en lui avec une intensité extraordinaire d'émotion. Le cadre aussi bien que le sujet étaient dès lors trouvés. Ainsi naquit le poème de *Marie*, qui parut en 1831. Voici, en quelques mots, le résumé de cette œuvre qui abonde en sentiments naturels, religieux et philosophiques.

Un jeune Breton a été élevé dans un village du Finistère. Il a eu pour maître un vieux curé, pour condisciples de jeunes paysans. Il a grandi au sein d'une nature à la fois douce et sauvage, courant à travers les bois, connaissant tous les sentiers des landes ou passant de longues heures au bord des fraîches rivières de la région. La piété de son éducation, sous la discipline du prêtre, s'associait librement à toutes les joies naïves d'une existence agreste. Une jeune paysanne, enfant comme lui, ornait d'une grâce plus douce encore cette nature tant aimée. Plus tard, le jeune homme quitte son pays et mène une existence bien différente. Il est à Paris, triste, inquiet de l'avenir, s'occupant d'art et de philosophie et méditant sur le contraste frappant qu'il y a entre la vie troublée du monde et la paisible existence des campagnes bretonnes. Ce contraste, de jour en jour mieux senti, devient une épopée dans son esprit. Fixant tous ses souvenirs, il écrit dans une langue souple et harmonieuse ce livre, ce recueil d'élégies, d'idylles champêtres, et lui donne pour titre le nom de la petite paysanne.

« Rien de plus frais ni de plus original, dit Saint-René Taillandier : à la suave douceur des sentiments s'unit la franchise des peintures; des scènes pleines de réalité et de vie servent de cadre à ce qu'il y a de plus pur, le poème de l'enfance et de la première jeunesse. » (1)

Tantôt le poète est enfantin, mais avec une grâce touchante, comme dans l'idylle du Pont-Kerlo ; tantôt il jette un cri de douleur à la vue des misères que cache le monde :

> Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte !
> Mourez dans la maison où votre mère est morte!

tantôt, après avoir chanté en détail le passé de sa vie bretonne, il le recompose en entier, comme dans une synthèse. La religion, quand il portait l'aube blanche et balançait l'encensoir; la nature, quand il courait dans la lande: voilà ce qui remplissait son cœur d'adolescent et ce qu'il chante dans sa chère Bretagne.

Souvent, au milieu de ces idylles, Brizeux abandonne son sujet. Il traduit en beaux vers des pensées philosophiques, des hymnes à Jésus, à la liberté, à l'idéal que l'artiste doit réaliser dans ses œuvres. Des critiques autorisés ont blâmé ce mélange. « Ce qui a toujours manqué à Brizeux, dit Léon Gautier (2), c'est le talent de composition. Il ne sait pas grouper les divers éléments de ses poèmes pour en faire un tout harmonieux et UN. *Marie* est une suite de douze pièces isolées que rien ne rattache l'une à l'autre et entre lesquelles le poète a eu la

(1) Chateaubriand, voir *Contemporains*, n° 24.

(1) Saint-René Taillandier, *loc. cit.*
(2) Léon Gautier, voir *Contemporains*, n° 335.

malheureuse idée d'intercaler trente autres pièces consacrées à de tout autres sujets. Il résulte de cet ordre étrange une regrettable obscurité. Quand on a lu ce beau livre, le meilleur est de le relire..... d'une autre façon. On y trouvera cent beautés nouvelles (1). »

Brizeux a retouché plusieurs fois son poème de *Marie*. Il l'avait d'abord, en 1831, publié sans nom d'auteur et sous le titre de *roman*, que le poète mieux inspiré effaça ensuite. Il y eut plusieurs éditions de ce livre. A chacune on remarqua des corrections et des additions. C'est ainsi que furent ajoutées successivement les *Batelières de l'Odet*, étude de mœurs d'après nature, et la *Messe de Minuit*, qui termine le poème. C'est là que se trouve le portrait célèbre des Bretons inséré au commencement de cette biographie.

L'épopée de Brizeux renferme de nombreuses pages pleines de charme, naturelles, simples et touchantes. Quoi de plus gracieux, par exemple, que l'idylle du pont Kerlo?

Un jour que nous étions assis au pont Kerlo,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou, sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors-nos ris enfantins et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Courait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée.

. . . .

C'était plaisir de voir sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent;
Puis les saumons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière;
Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Abeilles, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles.
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect, qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais déjà ma jeune paysanne,
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer:
« Mon Dieu, comme elle tremble! oh! pourquoi la tuer? »
Dit-elle. Et, dans les airs, sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,
Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit et s'éleva joyeuse et louant Dieu.

(1) Léon Gautier, *Portraits du XIX[e] siècle.*

Citons encore l'admirable pièce intitulée: *La Chaîne d'or*. Nous connaissons peu de pages de nos meilleurs poètes supérieures à celle-ci:

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil;
Un seul prêtre en priant conduisit le cercueil.
Puis venait un enfant, qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse;
Car Louise était pauvre, et, jusqu'en son trépas,
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de bois, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire,
Et quand le fossoyeur, soulevant ce beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce fleur en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les prés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe, avril venait d'éclore
Et couvrait en passant d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs.
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche;
Ce n'était que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

« Voilà, dit Léon Gautier, la véritable élégie, l'élégie chrétienne, qui n'est pas la pauvre fille en longs habits de deuil dont parle Boileau. *Marie* est, comme nous l'avons dit, une idylle, une simple idylle, mais non pas de celles que recommande l'auteur de l'*Art poétique*..... Loin de nous les marionnettes de l'ancienne idylle, les stupides Chloés, les Lysandres niais et tout ce bagage d'opéra-comique! J'aime mieux la *Marie* de Brizeux, en costume breton, mangeant son pain de seigle, assise à son rouet, simple, pure, aimant et épousant un brave paysan, sans se douter seulement qu'elle ait été aimée par un poète. Cette Marie-là, je la connais; c'est une vraie chrétienne, en corps et en âme. Elle est réelle, je l'ai vue. Ce n'est point la fiction froide de l'*Art poétique*, ce n'est pas la bergère Watteau dont la bêtise même est invraisemblable. C'est la vérité prise sur le fait. Attaquez notre siècle et calomniez-le tant que vous voudrez, vous n'empêcherez pas qu'il ait été chercher les types réels dans la nature au lieu d'aller prendre des types de convention dans les livres (1). »

(1) *Portraits du XIX[e] siècle.*

III. VOYAGES DE BRIZEUX EN ITALIE — « LA FLEUR D'OR »

Brizeux était insatiable de vérité dans la nature, dans l'art et dans l'homme moral. Ce fut sous l'inspiration de ces sentiments qu'il visita plusieurs fois l'Italie. La première fois, il entreprit ce voyage en compagnie d'Auguste Barbier. Les deux poètes, en passant à Lyon, virent Mme Desbordes-Valmore, qui, jusqu'à sa mort, soutint de ses chrétiennes consolations l'auteur de *Marie*. Barbier rapporta de son voyage le poème du *Pianto* dont l'une des meilleures pages, *le Campó Santo*, est dédiée à son ami.

Deux ans plus tard (1834), Brizeux repartait pour Rome après avoir séjourné quelques mois à Marseille. Dans cette ville, il avait remplacé Ampère (1) pour son cours de poésie française, à l'Athénée. Le nom de Brizeux déjà connu, les vers de *Marie* déjà populaires et la délicatesse de ses aperçus littéraires attirèrent autour de sa chaire un auditoire d'élite. Il a consacré lui-même ce souvenir, à propos de la rencontre qu'il fit d'un marin breton et de sa femme sur les côtes de Marseille. Dans une de ses poésies, il associe les chèvres des bassins de Meilhan et les murs antiques de la cité phocéenne aux paysages d'Arzanô.

Son cours fini, le poète s'embarque pour Civita-Vecchia. A Venise, il recherche avec une sorte de passion les traces de Byron (2).

L'Italie devient comme la seconde patrie de son âme. A la Bretagne il devait l'inspiration première, l'amour des choses simples, le goût des mœurs primitives, le pressentiment d'une merveilleuse harmonie. L'Italie allait lui donner la science exquise de l'art. La *Nuit de Noël* et les *Batelières de l'Odet*, qui complètent si heureusement son premier poème, furent publiées par lui dans la *Revue des Deux Mondes*, après ses voyages de Rome et de Florence. Le premier fruit qu'il rapporta de son voyage fut donc la troisième édition de *Marie;* le second fut le recueil lyrique intitulé *Les Ternaires*, et plus tard *La Fleur d'or*.

Toutefois, le beau ciel et les fleurs de l'Italie ne faisaient pas oublier à Brizeux les landes du pays natal. Témoin cette gracieuse poésie qu'il écrivit dans le golfe de la Spezzia et qu'il intitula : *Les Deux Fleurs*.

LE VOYAGEUR.

Arrête ton cheval, saute à bas, mon vieux faune!
Et va, bon voiturin, du côté de la mer:
Sur le bord de cette anse où le flot est si clair,
Coupe dans les rochers, coupe cette fleur jaune.

LE VOITURIN.

C'est une fleur sauvage, ô seigneur étranger!
Là-bas nous trouverons des bouquets d'oranger.

LE VOYAGEUR.

Non, laisse l'oranger embellir le rivage.
Pour ces parfums si doux je suis barbare encor;
Mais sur ma terre aussi poussent des landiers d'or,
Et j'aime la senteur de cette fleur sauvage.

Le recueil des *Ternaires*, que Brizeux publia à son retour d'Italie, fut très apprécié des poètes et des artistes; mais le public le goûta peu. Il y a, en effet, entre ces petits morceaux et le poème de Marie, de notables différences. Autant, dans ce dernier, on admire la simplicité et la fraîcheur, autant, dans les *Ternaires*, on remarque la finesse et l'art.

La transition était peut-être un peu brusque entre le poète de *Marie* et l'artiste qui revenait d'Italie. Brizeux s'en aperçut. Il revit soigneusement le recueil des *Ternaires*, disposa d'une autre façon les différentes pièces, fit quelques additions et publia le tout sous le titre symbolique de *Fleur d'or*. La fleur d'or, c'est la fleur de l'esprit et de l'art que le barde breton est allé cueillir au pays du soleil. Toutes les phases de son voyage se déroulent dans un ordre harmonieux, et le lecteur laisse errer doucement son esprit à la suite du poète. Il y a là des morceaux d'une originalité et d'une vivacité prodigieuses; *L'Aleatico, En revenant de Lido, Lettre à Loïc, Lettre à un chanteur de Tréguier, Les chants alternés, Les Cornemuses*, etc. C'est dans ce dernier qu'on remarque l'heureuse alliance que Brizeux aurait voulu faire contracter dans son cœur à l'Italie et à la Bretagne. Le son de la *piva* lui rappelle le son du *Cornboud* :

(1) Ampère, voir *Contemporains*, n° 81.
(2) Byron, voir *Contemporains*, n° 8.

Sonne encore, ô Piva, sonne, instrument sauvage,
Une voix te répond sur un autre rivage.

De l'Est à l'Occident, pays, répondez-nous :
L'un si cher à mon cœur, l'autre à mes yeux si doux.

Qu'aujourd'hui ma province en songe m'apparaisse :
Là sont mes souvenirs, là toute ma tendresse.

A côté de ces poésies délicates, où les fleurs de la lande mêlent leur arome aux fleurs de l'oranger, on admire dans le *Livre des conseils* une connaissance profonde du cœur humain. Il ne faut pas s'étonner que le recueil de la *Fleur d'or* ait été une des œuvres de prédilection de Brizeux. Il y a là bien des secrets de son esprit, et il n'est guère possible de connaître l'homme à fond si on n'a pas lu quelques-unes de ces charmantes compositions. On a reproché à plusieurs de ces pièces de vers leur brièveté et leur concision. Brizeux a répondu lui-même à ces critiques dans les quatre vers suivants :

Court est le chant de la mésange,
Mais qu'il s'élève aux cieux mélodieux et clair!
Un mot suffit au blâme, un mot à la louange.
Dites, mes bons amis, est-il long, le *Pater?*

Chrétien, philosophe et artiste, notre poète a semé de véritables trésors sur la route qui mène d'Arzanô en Italie. Mais ses émotions les plus communicatives lui viennent toujours de la Bretagne. Avec quels transports, par exemple, on l'entend s'écrier :

O landes, ô forêts, pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents,
Bretagne, d'où te vient l'amour de tes enfants?
Des villes d'Italie où j'osais, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte
J'arrivai, plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré.
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale,
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare :
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros
Pour chanter les combats des loups et des taureaux.

Brizeux se montre tout entier dans ces vers. C'est bien lui : cœur ardent, imagination prompte, entendement épris du beau, attiré invinciblement vers l'Italie, se délectant de la lumière vive, de l'art correct et chaud, des lignes pures et de l'harmonie, mais redevenant Breton avec une rapidité surprenante.

Cette Bretagne, si chère à son cœur, il l'avait déjà fait connaître et aimer dans *Marie*. Il voulut encore mieux en dévoiler l'esprit, la religion, les coutumes, les traditions et les légendes. Dans ce but, il composa le poème des *Bretons,* qui parut en 1845. L'année suivante, sur l'initiative d'Alfred de Vigny, et grâce au chaleureux concours de Victor Hugo, cette œuvre fut couronnée par l'Académie française.

IV. « LES BRETONS » — COMMENT BRIZEUX COMPOSA CE POÈME — SUJET, CRITIQUE DE L'ŒUVRE — QUELQUES-UNES DE SES BEAUTÉS

Au retour de son second voyage en Italie, Brizeux sentit revivre en son cœur un plus immense amour pour le pays qui l'avait vu naître. La Bretagne populaire et rustique exerçait sur lui une sorte de fascination ; il voyait en elle une beauté sauvage mais sublime. Pour la reproduire telle qu'il la voyait, pour étudier ses mœurs antiques, ses traditions druidiques et chrétiennes, il prit lui-même le costume des paysans, dont il parlait fort bien la langue. Il se fixa plus particulièrement à Scaër, grosse commune du Finistère, qui ne compte pas moins de 6 000 habitants, éparpillés sur un territoire immense. De là, il rayonnait dans les environs à travers les landes et les bois. Il passait de longues heures à déchiffrer de vieux écussons, à s'enquérir de l'origine des anciens châteaux, de la signification des noms d'hommes et de lieux. Connu des paysans qui, malgré ses habits très simples et même son costume breton, ne l'appelaient que le *gars de Paris*, il se rendait aux pardons, aux foires, se mêlait à la foule et parfois prenait part aux danses.

Le soir, il aimait à causer dans les fermes ou les cabarets, avec les vieillards du bourg. Il fumait constamment une de ces minuscules pipes en terre noire que le paysan du Finistère garnit et regarnit des rognures d'un tabac qu'il découpe lui-même avec son couteau. Brizeux, le plus souvent silen-

cieux, réfléchi, distrait, bourrait sa pipe, l'allumait, la laissait s'éteindre, la débourrait, la rebourrait, et ainsi toute la veillée, si bien qu'on pouvait le lendemain ramasser, à la place qu'il avait occupée, une énorme provision de tabac.

D'autres fois, il faisait conter aux anciens des histoires du pays et priait les jeunes filles de chanter des cantiques ou des chansons, pendant lesquelles il n'était pas rare de le voir pleurer. Lui-même il racontait de vieilles légendes bretonnes qu'il avait apprises dans les livres ou dans ses courses champêtres; il y mettait un feu extraordinaire, paraissant croire à la réalité de ce qu'il racontait; il se fâchait même si on avait l'air de douter quelque peu.

A la fin de la veillée et au retour de ses excursions, le poète s'enfermait dans sa chambre et prenait des notes sur ce qu'il avait entendu et vu.

C'est donc à Scaër que Brizeux a trouvé les éléments de son poème et en a composé les parties principales. De même que plus tard M. Frédéric Mistral a voulu faire dans *Calendau* le poème de la Provence, Brizeux, dans les *Bretons*, s'est proposé le poème de son pays.

Les deux poèmes, *Calendau* et les *Bretons*, reproduisent admirablement les deux contrées : l'un allègre, lumineux, passionné, tout au dehors; l'autre voilé, sérieux, tendre, et en dedans.

Voici le sujet des *Bretons*.

Le fermier Hoël a deux filles : Anna et Léna (Hélène). La première est aimée d'un jeune homme, élève du recteur, le clerc Loïc. L'ami de celui-ci, Lilez, désire épouser la seconde. Le père des jeunes filles vient à mourir; l'une d'elles fait un pèlerinage à Saint-Jean-du-Doigt. Lilez, appelé sous les drapeaux, se révolte contre ceux qui veulent lui couper ses grands cheveux. Il devient réfractaire et se cache avec son ami Loïc dans les granges et les bois de la Bretagne. La conversion d'un parent lui permet de se procurer un remplaçant. Finalement, les deux jeunes gens épousent les deux sœurs.

C'est dans ce cadre si simple que Brizeux a voulu faire entrer toutes les notes qu'il avait recueillies sur les mœurs et les traditions de la Bretagne. Il a divisé son œuvre en vingt-quatre chants dont chacun renferme un ou plusieurs tableaux de genre.

Ainsi, dans le premier, le poète décrit un pardon et une rixe, raconte « l'histoire de la quenouille des pauvres », traduit en beaux vers la légende des pierres de Coad-ri qui portent une croix de saint André, et fait une évocation aux lutins de la Bretagne.

Dans le second, c'est la description d'une ferme et d'un repas bretons; puis l'histoire d'un combat de taureaux et de loups.

Dans le troisième, c'est l'apparition fantastique des pierres de Carnac et la légende de saint Cornéli. Puis viennent les récits des luttes de Scaër, d'une tempête à la pointe de Penmarc'h, des pilleurs de côtes, suivis de la légende de la *Baie des Trépassés*.

Brizeux nous fait ensuite accompagner Anna, Lilez et le vicaire de Scaër à Saint-Jean-du-Doigt. Avec eux, nous parcourons la Cornouaille et le pays de Léon, nous traversons les landes, gravissons les montagnes et descendons au fond d'une mine. Au retour du pèlerinage, nous assistons à la mort d'Hoël et à la grande foire de Quimper. Après avoir suivi les réfractaires dans leurs cachettes, nous les voyons enfin, délivrés de toute crainte, célébrer des fiançailles et des noces, comme on n'en voit qu'en Bretagne.

Evidemment, c'est trop d'érudition pour une épopée. Comme le dit très judicieusement Léon Gautier, « cent ou deux cents mythes celtiques sont introduits par Brizeux dans son poème, devenu trop savant; cent ou deux cents mythes y sont exposés, expliqués, commentés. De là des longueurs regrettables, et surtout une confusion qui fatigue le lecteur et ne lui permet pas de poursuivre longtemps la lecture d'une œuvre presque scientifique; les épisodes font perpétuellement oublier l'action.

» Je ferai encore un autre reproche à l'auteur des *Bretons*. Dans son épopée, il est infiniment plus Breton que chrétien.

En réalité, c'est un sceptique qui, très péniblement, s'efforce d'être ou de paraître croyant. Les *Bretons* sont un étrange et déplorable assemblage de superstitions païennes et de légendes chrétiennes, et ce n'est pas toujours au Christ que Brizeux donne la préférence. Mais le monstrueux, c'est précisément ce mélange. Le poète aime avant toute chose le pittoresque. Il fait concourir entre eux le vieux paganisme et le christianisme breton, donnant d'une main également empressée la palme poétique à la vérité ou à l'erreur. Cette prétendue impartialité a porté malheur à son livre qui ne vivra point. Les œuvres qui durent sont celles qui sont *UNES* et qui essayent de faire triompher une idée. Sans ces deux aromes de l'unité et de la doctrine, tout se corrompt, tout meurt. »

Quelques lecteurs trouveront peut-être ce jugement de Léon Gautier trop sévère. Pour nous, après avoir relu attentivement l'œuvre de Brizeux, nous croyons qu'il n'y a rien d'excessif dans cette critique.

Néanmoins, il ne faudrait pas en conclure que les *Bretons* soient une œuvre vulgaire. Notre siècle a produit peu de vers aussi beaux. Le moule est classique dans toute la force du terme, mais le souffle est romantique. La couleur locale est sincère et la verve descriptive du poète se déploie avec une aisance et un rare bonheur d'expressions. Qu'on en juge par ce tableau de lever du soleil, digne du pinceau de Lamartine :

Bientôt le soleil d'or parut. Son globe en feu
Embrasa devant lui l'espace vide et bleu;
Sur la terre, à longs traits, il pompa la rosée,
Et, quand toute sa soif enfin fut apaisée,
Des bords de l'horizon l'astre silencieux
Avec tranquillité s'éleva dans les cieux.
Alors tout fut chaleur : les herbes et les plantes
Inclinèrent encor leurs têtes nonchalantes,
Et les quêteurs, marchant au milieu des épis,
Penchaient comme eux leurs fronts par le hâle assoupis (1).

Brizeux n'est pas moins heureux quand il chante le combat des loups et des taureaux :

Au-dessous de Ker-Barz, dans la prairie immense,
Qui, courant vers l'Izôle, au grand chemin commence,
Le loup entra la nuit, et, son coup achevé,
Partit repu de chair et de sang abreuvé;
Un taureau (pour le frère et l'ami qu'il regrette,
Quel homme ferait mieux que n'a fait cette bête ?)
A l'instant où le monstre à travers les palus
S'échappait et, d'un bond, franchissait les talus,
Le taureau, survenant à la fatale borne,
Dans le ventre du loup plongea sa double corne
Et là, durant deux jours, au-dessus du fossé,
Comme au bout d'une fourche il le retint fixé !
Et les chevaux, les bœufs, les vaches, les cavales
S'attroupaient pêle-mêle, et tous, par intervalles,
Du côté des maisons galopaient pesamment
Et poussaient à la fois un long mugissement.
Le village accourut : sur sa noble conquête
L'immobile taureau tenait encor sa tête,
Mais il s'était usé par un si rude effort,
Il releva son front et puis il tomba mort (1).

Avec quelle grâce le poète ne décrit-il pas les fêtes de Carnac et les regrets des vieillards qui voient, avec tristesse, les anciens usages disparaître :

Aujourd'hui, Cornéli (2), c'est votre jour de fête !
Votre crosse à la main et votre mitre en tête,
Des hommes de Carnac vous écoutez les vœux,
Majestueusement debout entre deux bœufs,
Bon patron des bestiaux ! et votre image sainte
Sur le seuil de l'église est nouvellement peinte;
Mais les bœufs, les taureaux, les vaches aux poils roux,
Hélas ! ne viennent plus défiler devant vous !
« Oui, disait un vieillard au milieu de la place,
Notre pays s'en va ! tout décline, tout passe !
Grand Dieu ! pour renverser nos usages bénis,
Avec les cœurs sans foi des prêtres sont unis !
Au temps du vieux curé, j'en ai bonne mémoire,
Le Pardon de Carnac semblait un jour de foire.
Alors, parés de fleurs, de feuillages, d'épis,
Les bœufs au large cou, les vaches aux longs pis
Arrivaient par milliers; et, toute une semaine,
Le cortège tournait autour de la fontaine.
Comme saint Cornéli, cet ami des bestiaux,
Eloi, dans ce temps-là, protégeait les chevaux;
Saint Hervé les sauvait des loups, et, sur leurs couches
L'été, grâce à saint Marc, ils défiaient les mouches.
Alors l'homme souffrant avait un aide, alors
Les animaux étaient plus heureux et plus forts,
Car tous avaient leurs saints, leurs protecteurs, leurs fêtes;
Tous vivaient confiants, les hommes et les bêtes;
Et les jours de Pardon, m'assurait mon aïeul,
Lorsqu'on n'y menait pas son bœuf, il venait seul (3). »

Brizeux accorde une place d'honneur dans son poème à cette race bovine chère aux Bretons. Il lui fait jouer un rôle important. Aux funérailles d'Hoël, ce sont les bœufs qui traînent le cercueil. Avec un instinct mystérieux, ces animaux évitent les endroits périlleux, les mares, les cailloux qui pourraient occasionner quelques cahotements et faire souffrir l'âme du défunt. Un moment, le cercueil s'arrêta.

(1) Les *Bretons*, chant II, les Quêteurs.

(1) Les *Bretons*, chant II.

(2) Saint Cornéli est, en Bretagne, le protecteur des bestiaux, comme saint Blaise, ou saint Antoine, ou saint Roch en d'autres régions.

(3) Les *Bretons*, chant V.

Celui qui les menait, s'appuyant sur leurs têtes,
A leur instinct secret laissa les nobles bêtes;
Il ne les piqua point avec son aiguillon,
Mais se signa lui-même avec dévotion,
Assuré que l'esprit qui leur barrait la route
S'enfuirait en voyant le signe qu'il redoute (1).

Lorsque, à Quimper, les conscrits se révoltent, c'est encore aux bœufs qu'ils doivent leur salut. Au moment où gendarmes et soldats tombent sur les Bretons, les animaux attachés sur la place brisent leurs entraves :

.....Mais les bœufs, les chevaux et les vaches,
Dans le même moment brisèrent leurs attaches,
Et tous les fronts cornus et les immenses dos
Bondirent furieux et fous comme les flots,
Renversant les bouviers, lançant contre les bornes
Gendarmes et soldats enfourchés par leurs cornes.
Effroyable mêlée ! (2)

Nous pourrions multiplier ces citations, montrer comment la muse de Brizeux sait revêtir les formes les plus diverses. Lyrique et enthousiaste lorsqu'elle raconte les luttes de Scaër, elle devient grave et recueillie pour rappeler les sombres pensées de la mort; elle prend un ton enjoué, gai, pour narrer les fêtes du mariage, le vieil usage de la soupe blanche et le banquet des pauvres.

V. « PRIMEL ET NOLA » — LES « HISTOIRES POÉTIQUES » — LA « POÉTIQUE NOUVELLE »

Les *Bretons* sont, de toutes les œuvres de Brizeux, celle qui lui a coûté la plus grande somme de travail, soit à cause des recherches qu'il dut faire pour se procurer les documents, soit en raison de l'art qu'il voulut déployer dans la composition. Aussi, quelque temps après son apparition, il éprouva le besoin de se remettre de ses fatigues par un nouveau voyage dans le midi de la France, puis en Italie.

Il passa l'hiver de 1847 dans le pays du Dante, dont il avait traduit les œuvres en français. La Révolution de 1848 le surprit à Rome. Ame généreuse, il avait noblement chanté, après 1830, la liberté idéale, mais les désordres de 1848 remplirent son âme de tristesse. Il jugea bien vite des projets des prétendus patriotes italiens par leurs violences démagogiques ; ce qu'ils réclamaient, au nom de la liberté, c'étaient le pillage et l'assassinat.

Notre poète prolongea son séjour en Italie pendant toute l'année 1848. Il visita successivement Rome, Naples, Florence et Venise. Il ne revint en France qu'au mois d'avril 1849. Quoique Paris eût pour lui beaucoup d'attrait à cause de ses bibliothèques, de ses musées et des relations littéraires qu'il y entretenait, il n'y fit qu'un séjour de courte durée. Après avoir donné une seconde édition des *Bretons*, il partit pour la Cornouaille, espérant y trouver le calme et le repos dont il avait besoin.

C'est encore sur les bords de l'Ellé que Brizeux composa ou, du moins, eut la première idée de composer ses deux derniers recueils, *Primel et Nola* et les *Histoires poétiques*. Peu de lecteurs ont le courage de lire d'un bout à l'autre une épopée de longue haleine comme les *Bretons*. Notre siècle aime les récits épiques, mais il les veut courts. Il lui faut ce que Victor Hugo a justement appelé dans sa *Légende des siècles* de « petites épopées ». Un poète du Midi, Jasmin, a excellé dans ces sortes de compositions. *Marthe la Folle*, la *Semaine d'un fils*, l'*Aveugle de Castel-Cuillé* sont de petits poèmes qu'on lit aisément et avec plaisir (1).

Dans *Primel et Nola*, les *Écoliers de Vannes*, le *Missionnaire* et *Jacques le Maçon*, on remarque un art et des beautés qui permettent de placer ces poèmes à côté des chefs-d'œuvre de Jasmin. Le poète ne se contente pas de la forme narrative, souvent il coupe ses récits par des chants lyriques ou de petites scènes dramatiques.

Le procédé a du bon, pourvu qu'on sache n'en pas abuser, car ces changements de ton, s'ils sont trop fréquents, déconcertent le lecteur, l'agacent et le fatiguent.

Dans les *Écoliers de Vannes*, récit de l'insurrection de 1815, on ne remarque pas ce défaut, mais le style est lourd et l'action

(1) Les *Bretons*, chant XVI.
(2) *Id.*, chant XX.

(1) Voir sa biographie, n° 283 des *Contemporains*.

embarrassée. Partagé entre l'amour de la France et celui de la Bretagne, le poète paraît gêné dans son allure. Il en résulte quelque chose de vulgaire que ses œuvres n'ont pas habituellement.

En revanche, son cœur paraît tout entier dans *Jacques le Maçon*. Voici ce petit chef-d'œuvre :

JACQUES LE MAÇON

I

LE MARI

Adieu, mes bons petits. Toi plus frais qu'une pomme,
Mon Paul, un gros baiser. Encore un! encore un!
Femme, entre vos deux bras, serrez donc mieux votre hom[me :
Songez que jusqu'au soir je vais rester à jeun.

LA FEMME

Vous, Vincent, veillez mieux sur vos échafaudages,
Ah! pour me mettre en deuil, il suffit d'un faux pas.
Enfoncez bien vos pieux, nouez bien vos cordages.
Vraiment le long du jour ici je ne vis pas.

LE MARI

La bâtisse s'achève; avec notre ami Jacques,
Bientôt je reviendrai, nous serons joyeux tous :
Du vin, un bon rôti, des œufs rouges de Pâques!
Tu sais, Jacques, tu sais que ta place est chez nous.

II

Courage! encore une journée,
Et cette reine des maisons
Dans Paris sera terminée;
Courage, apprentis et maçons!

Avec leurs marteaux, leurs truelles,
Et des gravats pleins leurs paniers,
Comme ils sont vifs sur leurs échelles!
Moins vifs seraient des mariniers.

Qu'on prépare un bouquet de fête :
Au pignon il faut le planter.
Les plumes au vent, sur le faîte,
Voyez-vous le moineau chanter?

Eux, ce soir, les gars de Limoges,
Du travail chanteront la fin;
Et vous entendrez votre éloge
Bourgeois, si vous payez le vin.

III

LA FEMME

Sainte Mère du Christ, vous êtes mon refuge,
Le matin je vous prie et le soir derechef!
Des frayeurs d'une femme, hélas! vous êtes juge,
Vous-même avez tremblé pour votre bon Joseph.

Comme moi, vous n'aviez, recours des indigentes,
Que les deux bras du Saint appelé votre époux,
Au risque de ses jours élevant des charpentes,
Construisant des maisons qui n'étaient pas pour vous.

Mais votre esprit veillait! Moi, faible et presque morte,
Que puis-je pour celui qui me donne ses jours?
Vierge, comme son corps, rendez son âme forte;
Dans ses hardis travaux, soutenez-le toujours.

IV

Dieu! quelle rumeur sur la place!
« A l'aide, à l'aide, Limousins!
Du foin, de la paille! oh! de grâce,
Des matelas et des coussins!

» Si l'un à cette pierre blanche
Peut s'accrocher, ils sont sauvés.....
Ah! tous deux font craquer la planche!
Ils vont tomber sur les pavés! »

Et vers l'etai qui se balance
Tous restent là, les bras en haut;
Alors, dans le morne silence,
On entendit sur l'échafaud :

« J'ai trois enfants, Jacques, une femme! »
Jacques, un instant, le regarda :
« C'est juste! » dit cette bonne âme,
Et dans la rue il se jeta.

V

Ah! ton nom, ton vrai nom, que ma voix le répande,
Toi que j'appelai Jacques, ô brave compagnon!
Inconnu qui portais une âme douce et grande,
Pour l'honneur du pays, héros, dis-moi ton nom!

Sommes-nous au-dessous des temps de barbarie?
Les tiens dans ton hameau ne t'ont point rapporté!
Ils ne t'ont point nommé saint de leur confrérie!
Les rimeurs se sont tus! l'orgue n'a point chanté!

Des amis, un surtout, pleurant sur ton cadavre,
Quelques mots du journal, voilà ton seul honneur :
Honte à qui voit le mal sans que le mal le navre,
Ou qui, voyant le bien, n'est ivre de bonheur!

Son extrême sensibilité ne permit jamais de ranger le poète parmi ceux contre lesquels il lançait cet anathème. Les traits de dévouement, d'héroïsme simple et naturel le touchaient profondément; il en gardait soigneusement le souvenir, les racontait à ses amis et s'écriait : « Est-ce beau! est-ce beau! » Et parfois son émotion était si grande qu'on le voyait répandre des larmes.

Encouragé par les éloges qu'on lui adressait de différents côtés, le poète résolut, au milieu des agitations de l'époque, en face des passions et des intrigues, des convoitises et des trahisons, de chanter les sentiments naturels de l'âme, la bonté du cœur, la dignité de vie et surtout le dévouement sous toutes ses formes. Tel est le sujet des *Histoires poétiques* et du *Journal poétique* qui leur fait suite.

Le poète nous montre une pauvre vieille, dont le rebouteux, le bonhomme Robin, a guéri la vache à demi morte. Aussi, quand Robin tombe malade, la vieille Mona associe l'animal à sa reconnaissance! La paysanne et la vache s'en vont trouver le bon rebouteux, la vache avec son lait qui le réconfortera peut-être, la paysanne avec maintes paroles d'affection, avec maints propos joyeux qui charmeront, du moins, sa dernière heure.

Il y a, dans ces petits poèmes, un souffle de vie, de bonté morale et de sentiments élevés qui nous transporte et nous fait aimer davantage cette humanité tant décriée. *Le Colporteur, Le Tisserand, La Procession, La Génisse, Comme on bâtissait la maison d'école, la Fête des Morts, Dernière demeure,* sont des chefs-d'œuvre d'art. La force et la souplesse, le réel et l'idéal, tous les tons s'y trouvent réunis, et à travers cette variété d'images le poète nous ramène toujours au Dieu de la Bretagne et du monde.

Citons, au moins, le *Miel du Chêne,* pièce attique par l'élégance de la facture et biblique par l'idée morale; on dirait une traduction libre du *fortiter et suaviter* de la Bible.

Autour du vieux géant, c'était depuis l'aurore
Comme un réseau mobile, un nuage sonore,
S'ouvrant, se refermant sous le ciel azuré
Et le tranquille abri de son chêne sacré
En abeille de l'art, j'entrais dans le nuage
Pour admirer l'essaim travailleur et sauvage.
Dans le corps du grand arbre était caché son nid,
Savant, tel que jamais l'art humain n'en bâtit;
Une lente liqueur s'écoulait de l'écorce :
« Oh! dis-je, émerveillé, la douceur dans la force!
Dans un symbole clair je trouve l'art écrit;
Sois plus tendre, ô mon cœur, plus fort. o mon esprit!
Telle est la poésie et nourrissante et saine :
C'est un rayon de miel, mais du miel dans un chêne. »

« Brizeux, dit Saint-René Taillandier, complétait sans cesse ce recueil d'*Histoires poétiques,* et il ne les empruntait pas seulement à son pays. Ceux qui lui ont reproché de s'être trop cantonné dans sa Bretagne n'ont pas tenu compte de ses excursions si variées dans le domaine général de l'homme. Les tableaux les plus opposés sollicitaient sa verve de conteur. De la boutique de l'épicier, si vivement décrite dans l'*Artisane,* il passait au salon du roi Louis XV ou au tombeau de la fille de Cicéron. Sa *Poétique nouvelle*, malgré les objections légitimes que le plan a provoquées, ne renferme-t-elle pas des pages du plus grand style et de l'inspiration la plus large? Le discours de Molière aux auteurs comiques de ce temps-ci, le tableau de la Révolution, de la mort de Louis XVI, des victoires de la République, la glorification des *chambres* de Raphaël, sont-ils d'un poète obstinément enfermé dans sa province? »

Léon Gautier, dans l'article qu'il a consacré à Brizeux, compare la *Poétique nouvelle* à l'*Art poétique* de Boileau. Sans hésitation, il décerne la palme au barde breton. Après avoir malmené de belle façon les futilités et les exagérations de Boileau, il ajoute :

« Mais ce qui est particulièrement odieux dans cette œuvre surfaite, c'est que l'auteur y déclare en propres termes que la poésie est une fiction, une convention, un mensonge, et qu'il faut en chasser Dieu avec soin. Ouvrez au contraire le livre de Brizeux, écrit au milieu d'un siècle qu'on attaque tous les jours et auquel on refuse tout sentiment religieux. Quelle élévation, quelle grandeur! Et à quelle distance ne sommes-nous pas emportés au-dessus de Boileau! Suivant Brizeux, les trois grandes inspirations de la poésie sont la nature, la société, la religion, et à ces trois sources de toute beauté littéraire il consacre les trois chants de son poème. Préférez-vous, oseriez-vous préférer les vers de Boileau sur le sonnet inventé par Apollon, lequel

Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois
Inventa du sonnet les rigoureuses lois!!!

Et n'aimez-vous pas mieux, ô cœurs ardents, ô intelligences chrétiennes, suivre Brizeux au milieu des merveilles de la création qui forcent le poète à chanter le Créateur :

Oh! comme tout fleurit, tout brille, tout embaume
De verdure entouré, de verdure couvert,
On avance sans bruit sur un beau tapis vert.
L'extase par moments nous arrête, et l'on cueille
Autour d'un tronc énorme un léger chèvrefeuille.
On s'étend sur la mousse au pied d'un frais bouleau.
Et tout près, sous des fleurs, on entend couler l'eau.
Alors, à deux genoux et les mains sur la terre,
Le voyageur, pareil au faon. se désaltère.
Et merles à l'entour, grives, chardonnerets,
Emplissent de leurs voix le dôme des forêts,
Voletant, sautillant, du bec lissant leurs ailes
Et de leurs yeux si clairs jetant des étincelles.
Ainsi dans ces concerts, ces parfums, ces couleurs,
Celui qui les a faits, oiseaux, arbres et fleurs,
Se révèle. Partout présent, Dieu sensible.
Dans la création, l'invisible est visible (1).

» Quoique Brizeux, hélas! n'ait mené à bonne fin que le premier chant de ce poème devenu nécessaire; quoique les chants consacrés à la Cité et au Temple soient d'une médiocrité regrettable, je n'en demeure pas moins convaincu de l'infériorité de Boi-

(1) *Poétique nouvelle*, t. II, p. 438.

leau. Lorsque je voudrai donner à mes enfants l'idée de la poésie et du beau, je me garderai bien de leur ouvrir l'*Art poétique*, je me garderai bien de leur conseiller cette lecture prosaïque et peu chrétienne. Dussé-je ici scandaliser les vieux classiques, c'est la *Poétique nouvelle* que je lirai et ferai lire (1). »

Tandis que Brizeux travaillait à son dernier ouvrage, il entretenait des relations avec les promoteurs du *Félibrige*, nouvelle école littéraire qui se proposait de restaurer les dialectes de la langue d'oc. Dès 1853, les *Félibres* avaient mis au concours l'éloge du poète breton. Cette délicate inspiration toucha Brizeux, qui composa aussitôt son ode « *Aux poètes provençaux* ». Soulignant les analogies qui existent entre la renaissance provençale et son œuvre, l'auteur de *Marie* disait dans une lettre à Roumanille (2), qui accompagnait son envoi : « Comme j'ai défendu ma langue et ma race, vous défendez la vôtre ; mon cœur est avec vous. »

En effet, si les nouveaux troubadours s'efforçaient de remettre en honneur le vieil idiome et les coutumes de leurs ancêtres, le chantre de l'Armorique regrettait de son côté la disparition de tout ce qui constituait le charme et l'originalité de sa province natale. Les derniers vers qu'il publia sont intitulés l'*Elégie de la Bretagne*. Dans ce chant du cygne, le poète exhale la tristesse ressentie par son âme à la pensée que la langue, les anciens usages et tout ce qui constitue le caractère particulier de son cher pays vont bientôt disparaître. Le grand destructeur arrive : c'est la machine en feu qui roule sur la voie de fer.

V. BRIZEUX, BARDE BRETON

La partie la plus originale et la plus personnelle de la physionomie poétique de Brizeux, c'est son œuvre, courte et choisie, en langue bretonne.

(1) Léon Gautier, Les *Poètes*, n° 216.
(2) Roumanille, voir *Contemporains*, n° 297.

De bonne heure, Brizeux composa des poésies en langue celtique. Elles étaient éditées modestement sur des feuilles volantes et parcouraient ainsi le pays, transmises au peuple par des chanteurs ambulants. Quelques-unes de ces pièces ont eu l'extraordinaire fortune de prendre rang, dès le début, dans le riche répertoire des chants bretons confiés à la mémoire populaire et qui, sans la ressource de l'écriture, se transmettent en Bretagne de génération en génération.

Aujourd'hui encore, il est très fréquent, en parcourant les cantons des Cornouailles, de retrouver les chansons bretonnes de Brizeux errant sur les lèvres des paysannes.

Le succès de plusieurs de ces pièces encouragea Brizeux à les réunir en un recueil qui parut sous le tritre de *Telen Arvor* (*la Harpe d'Armorique*). Ce petit livre est l'un des monuments les plus remarquables de la poésie en langue bretonne contemporaine. Certaines de ces poésies sont devenues en quelque sorte des chants nationaux pour la Bretagne. Tel par exemple ce *Chant des Bretons*, où se retrouve l'énergie âpre et sauvage des bardes mythiques Taliésin et Gwenc'hlan, dont on considère les œuvres comme antérieures à la conquête romaine.

[Nizo bepred
Bretoned
Bretoned, tud kaled]
Nous sommes toujours
Bretons
Les Bretons, race forte.

Oh ! oui, à la guerre des hommes impétueux
Des hommes bons et honnêtes au logis,

Nous sommes toujours
Bretons
Les Bretons, race forte.

Le Saxon (l'Anglais) s'enfuit tout droit
Quand nous crions : « Casse sa tête ! » (1)

Nous sommes toujours
Bretons
Les Bretons, race forte,
etc., etc.

La popularité des poésies bretonnes de Brizeux était telle que les bardes forains n'hésitaient pas à se les approprier, les faisant rééditer clandestinement, pour les

(1) *Tor hé benn.* — Ce mot se trouve déjà dans les *Commentaires* de César : « Terribiles sunt Britones quando dicunt : *Tor he benn.* »

chanter ensuite et les vendre à leur profit dans les pardons et les foires. L'un d'eux, un certain Iannic Côz, tirait même de cette exploitation le plus clair de ses revenus. Brizeux ne dédaigna pas de protester.

Comme je voyageais sur le chemin de Rome,
Iannic Côz, une lettre arrivait jusqu'à moi;
On y parle de vous, brave homme,
Des chanteurs de Tréguier, vous le chef et le roi.
. . . .
Certain libraire intrus sous sa presse maudite
A repétri pour vous et travaillé mon grain;
Mon cœur de barde s'en irrite;
Moi-même dans le four j'aime à mettre mon pain.

Mangez-le de grand cœur, ami, je vous le donne;
Mais gardez, en l'offrant, d'y jeter votre sel;
Assez pour la table bretonne
Mêlent au pur froment un levain criminel.

Si quelque nain méchant fendait votre bombarde,
Faussait l'anche ou mettait du sable dans les trous,
Vous crieriez !..... Ainsi fait le barde.
Le juge peut m'entendre, ami, le savez-vous?

Pourtant je veux la paix, etc.

En outre de *Telen Arvor*, Brizeux a publié en breton *Furnez Breiz* (*la Sagesse de Bretagne*). C'est un recueil de vieux proverbes, notés par lui dans ses conversations avec les marins et les laboureurs.

Brizeux s'est également occupé de philologie et d'archéologie bretonnes. Élève et ami de Le Gonidec, le savant auteur de la *Grammaire bretonne* et du *Dictionnaire breton*, il avait lui-même recueilli les matériaux d'un *Dictionnaire des noms de lieux de la Bretagne*. Cet ouvrage n'a pas vu le jour, mais nous possédons de Brizeux une intéressante étude biographique sur Le Gonidec, son maître. Cette étude parut en tête de la deuxième édition de la *Grammaire bretonne*. L'érudition celtique de Brizeux s'y montre à la hauteur de son talent dans la poésie bardique.

Dans son ouvrage sur la *Poésie bretonne au XIXe siècle,* M. Joseph Rousse dit « qu'il est nécessaire de constater que l'influence de Brizeux sur ses compatriotes, moins éclatante que celle de Chateaubriand et de Lamennais (1), fut plus profonde peut-être. *Marie* a été la muse inspiratrice de la plupart des poètes bretons du siècle. Presque tous ont fait le pèlerinage d'Arzanô. »

(1) Lamennais, voir *Contemporains*, n° 26. Sainte-Beuve, voir *Contemporains*, n° 52.

VI. SENTIMENTS CHRÉTIENS — SA MORT

Brizeux avait une âme naturellement religieuse. Par son éducation, par ses travaux, et on peut ajouter par sa vie, il appartient au catholicisme, quoiqu'il eut abandonné la pratique extérieure de la religion.

La seule pièce où le doute se laisse bien discerner date en effet de sa jeunesse et se trouve dans *Marie;* elle est intitulée *Jésus.* Le poète la terminait par ces deux vers :

O toi, qui de l'amour fis ta première loi,
Homme ou Dieu, l'univers est à jamais à toi.

Mais lorsqu'il voulut lui donner sa forme définitive, malgré les instances d'Alfred de Vigny, il corrigea ainsi le dernier vers :

O Jésus, l'univers est à jamais à toi!

Le trait suivant dénote l'attachement du poète à l'Église catholique.

C'était en 1853, dans le salon de Mme Bixio.

« La conversation tomba sur la politique cléricale du gouvernement; Lamennais, plus farouche que jamais, se lançait dans des tirades enfiellées contre le Pape et l'Église. Et tout ce monde rivalisait d'applaudissements flatteurs à l'adresse du pauvre révolté. Brizeux restait seul dans un coin du salon, triste, silencieux, éprouvant une sorte de pitié hautaine pour le prêtre rebelle. Tout à coup il éclate en indignation; il rappelle à l'apostat les souvenirs de sa première vie, cette rencontre à Rome, sur les marches de Saint-Pierre, où lui, Lamennais, parlait avec enthousiasme de l'immortalité de l'Église et de ses dogmes. Bixio, Sainte-Beuve, Gaudichaud se regardaient avec inquiétude, se demandant s'ils devaient rire ou imposer silence à ce trouble-fête..... Enfin, Lamennais se leva, vint droit au poète, et, lui prenant la main avec une douceur câline : « Vrai cœur de Breton! dit-il, continuez, mon enfant! » Des larmes montèrent aux paupières de Brizeux; les sanglots étouffèrent sa voix et il sortit. » (1)

Ces sentiments intimes et la note religieuse qu'on rencontre si souvent dans les œuvres du barde breton font espérer que

(1) Lecigne, *Brizeux*, p. 256.

l'auteur de *Marie* avait conservé la foi.

Ailleurs, sans hésiter, il célèbre la rédemption; on croirait une traduction de saint Augustin ou de saint Thomas d'Aquin :

Le monde t'appelait, ô doux Crucifié!
Agneau d'expiation! volontaire victime!
Pour apaiser du ciel la juste inimitié,
Pour retremper dans la pitié
Les cœurs endurcis par le crime.

Un jour, à Scaër, où il ne manquait jamais d'assister aux offices, il ne peut contenir l'enthousiasme qui déborde de son cœur après une procession de la Fête-Dieu. Il chante cet hymne d'un croyant :

Dieu s'avance à travers les champs,
Par les landes, les prés, les verts taillis de hêtres;
Il vient suivi du peuple et porté par les prêtres ;
Aux cantiques de l'homme, oiseaux, mêlez vos chants!
On s'arrête. La foule, autour d'un chêne antique,
S'incline en adorant sous l'ostensoir mystique :
Soleil, darde sur lui tes longs rayons couchants!
Vous, fleurs, avec l'encens, exhalez votre arome!
O fête, tout reluit, tout prie et tout embaume!
Dieu s'avance à travers les champs.

Qui ne connaît la jolie chanson du pêcheur? On dit qu'avant de mourir Ozanam la transcrivit pour un de ses amis; ce furent les dernières lignes que ses mains tracèrent.

Ce refrain si confiant, si joyeux :

Le bon Jésus marchait sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau!

n'est-il pas l'écho de la foi de Brizeux.

Il est très regrettable que Brizeux, selon ses désirs, n'ait pas terminé ses jours en Bretagne, ou bien auprès de sa mère qui lui survécut quelques années. Nous ne doutons pas que si une de ces douces influences auxquelles il cédait toujours volontiers se fût fait sentir à son lit de mort, il n'eût quitté cette vie en bon chrétien.

Pour se guérir d'une fatigue de poitrine dont il souffrait depuis longtemps, il partit pour Montpellier au mois d'avril 1858, et, le 3 mai suivant, à l'âge seulement de cinquante-cinq ans, il y rendit le dernier soupir entre les bras de son ami, Saint-René Taillandier, qui devait éditer ses œuvres complètes. Aucun prêtre n'avait été appelé auprès du poète mourant. Le lendemain, 4 mai 1858, le corps de Brizeux fut présenté à l'église Sainte-Eulalie, et peu après transféré à Lorient. C'est là qu'il repose à l'ombre de la croix.

Le 9 septembre 1888, une statue a été élevée à Brizeux dans sa ville natale.

Heureux le barde breton, s'il eût mis



TOMBEAU DE BRIZEUX A LORIENT

lui-même en pratique ce conseil qu'il donne aux autres :

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
L'Église où, tout enfant et d'une voix légère,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère,
..... Oh! ne le quittez pas!
Car une fois perdu parmi ces capitales,
Ces immenses Paris, aux tourmentes fatales,
Repos, fraîche gaîté, tout s'y vient engloutir
Et vous les maudissez, sans pouvoir en sortir..... (1)

Jonage.

J.-M.-J. BOUILLAT.

BIBLIOGRAPHIE

Études religieuses, 20 octobre 1898, article du R. P. CHERVOILLOT. — *Correspondant :* 10-25 avril 1853, article de H. DE LA VILLEMARQUÉ. — 1858, article DE PONTMARTIN. — *L'Univers :* feuilleton littéraire du 5 avril 1898. — *Revue de Bretagne et de Vendée,* 1872, article de M. ALFRED DE COURCY. — 1894, article de M. TIERCELIN. — RENÉ KERVILER, *Répertoire de bio-bibliographie bretonne.* — H. DE LA VILLEMARQUÉ, *La Bretagne contemporaine.* — A. LEXANDRE (A. TISSEUR), *Pèlerinage au pays de Brizeux.* — SAINT-RENÉ TAILLANDIER, *Notice sur Brizeux.* — J. DUCHESNE, *Étude sur A. Brizeux.* — LECIGNE, *Brizeux.*

(1) *Marie, Le pays.*

LES CONTEMPORAINS



M. HUC EN CHINOIS (D'après une aquarelle gracieusement offerte par la famille de M. Huc.)

ABBÉ HUC, MISSIONNAIRE EN TARTARIE ET AU THIBET (1814-1860)

Le jeudi 29 janvier 1846, après un voyage extraordinaire de dix-huit mois, deux Français, MM. Huc et Gabet, missionnaires Lazaristes, entraient à Lhassa, capitale du Thibet, la *ville sainte* des lamas.

Saluons ces deux Français; nul autre voyageur européen n'a pu se vanter, durant le XIXe siècle, d'avoir pénétré dans la capitale du Thibet. M. Gabet survécut de peu d'années: M. Huc, plus favorisé, eut le temps de publier la relation de ce voyage. L'écrivain n'a pas été au-dessous du voyageur; tout le monde a lu ses récits vivants, animés, pittoresques, et le nom de l'abbé Huc est universellement connu.

I. FAMILLE — VOCATION — MISSIONNAIRE DE CHINE

Régis-Évariste Huc, né en 1814, à Caylus (Tarn-et-Garonne), était d'une famille origi-

naire de la Martinique. Son père, ancien capitaine d'état-major, fixa sa résidence à Toulouse, quelques années après son mariage, afin de faciliter l'éducation de ses fils. Évariste fit ses études au Petit Séminaire de Toulouse, et, se sentant appelé à la vocation de missionnaire, en 1837, il se rendit à Paris et entra dans la Congrégation des Lazaristes, fondée, comme on sait, par saint Vincent de Paul. Après deux ans de noviciat, il prononça ses vœux.

Ordonné prêtre au mois de février 1839, M. Huc s'embarqua quelques jours après au Havre, pour les missions de Chine; il arriva à Macao, au mois de juillet 1839, après cinq mois de navigation. La persécution sévissait avec fureur contre les chrétiens. M. Perboyre, Lazariste et compatriote du nouveau missionnaire (M. Perboyre était du diocèse de Cahors), était arrêté et, après un long martyre, mis à mort pour la foi (11 septembre 1840).

La première lettre de M. Huc, insérée dans les *Annales de la Propagation de la Foi,* raconte les détails émouvants du martyre de M. Perboyre; elle est datée du 27 janvier 1841, et se termine ainsi : « L'empereur a aussi publié un décret contenant le signalement de Mgr Rameaux et l'ordre aux mandarins de diriger contre lui toute l'activité de leurs recherches. *A la grâce de Dieu!* » A cette date, en effet, M. Huc se préparait à rejoindre le poste qui venait de lui être assigné : la *Tartarie.* Il fallait pour cela traverser presque toute la Chine.

II. POUR REJOINDRE SA MISSION — SEPT CENTS LIEUES EN SE CACHANT — CANTON — TOMBEAU DE M. PERBOYRE — PÉKIN — SOUVENIR DES CATACOMBES — CE QUE DIEU GARDE EST BIEN GARDÉ

« La guerre anglo-chinoise rendait, raconte notre missionnaire, les passages de jour en jour plus difficiles. Et comme il était ridicule d'attendre un mieux qui semblait sans cesse s'éloigner, nous nous jetâmes aveuglément entre les bras de la Providence. Il fut décidé que je partirais le samedi, 20 février, vers les 7 heures du soir. Vers les 6 heures, on me fit la toilette à la chinoise : on me rasa les cheveux à l'exception de ceux que je laissais croître depuis bientôt deux ans, au sommet de la tête; on leur ajouta une chevelure étrangère, on tressa le tout, et je me trouvai en possession d'une queue magnifique qui descendait jusqu'aux jarrets. Mon teint, passablement foncé, fut encore rembruni par une couleur jaunâtre; mes sourcils furent découpés à la façon du pays; de longues et épaisses moustaches, que je cultivais depuis longtemps, dissimulaient la tournure européenne de mon nez; enfin, les habits chinois vinrent compléter la contrefaçon. La tunique courte qu'on met par-dessus la robe était une relique de M. Perboyre. Ce vêtement était illustré de larges taches de sang. Il devait me porter bonheur. » Notre missionnaire était accompagné d'un jeune Chinois qui lui servait de guide.

Canton, telle qu'il peut l'entrevoir, lui fait l'effet d'un immense guet-à-pens. Les rues sont malpropres, étroites, tortueuses et façonnées en tire-bouchon. D'ailleurs, le missionnaire n'est pas libre de bien voir. Le jour, il a la consigne de se tenir caché au fond des barques où il parvient à prendre passage, et quand il faut traverser une ville, c'est durant la nuit, rapidement, car sa tête est mise à prix.

Le danger est de tous les instants. Un jour, M. Huc est tout heureux d'avoir loué une petite barque à trois jeunes gens, fort simples, qui ne le reconnaîtront pas; leur mère tient le gouvernail. Tout à coup voici des douaniers : « Cachez-vous, dit l'un des jeunes gens; pour nous, nous ne vous trahirons pas; nous en avons fait la promesse à notre père qui, une fois, a conduit un *Européen* comme vous. »

En dépit du danger, M. Huc voulut aller prier sur la tombe du bienheureux Perboyre. Comme il arrivait sur la grande place de *Ou-Tcheou-Fou,* tout encombrée de soldats, il se vit entouré, et son guide effrayé s'arrêta brusquement : « Traverse vite, » lui dit le missionnaire, et, sans paraître

hésiter, il continue sa route, tandis qu'un soldat dit à son camarade : « Voici le frère de Ton » (c'était le nom chinois du bienheureux Perboyre).

« Les restes précieux de M. Clet et de M. Perboyre, dit-il, reposent côte à côte, sur une vaste colline. Oh ! qu'elle fut enivrante, l'heure que je passai auprès de ces deux modestes tombes de gazon !..... On ne voit point de marbre ciselé sur la terre qui recouvre les ossements des deux glorieux enfants de saint Vincent de Paul; mais Dieu semble s'être chargé lui-même des frais du mausolée : des plantes rampantes et épineuses, assez semblables pour la forme à l'acacia d'Europe, croissent naturellement sur les deux tombes. Au-dessus de ce tapis de verdure surgissent avec profusion des mimosas remarquables de fraîcheur et d'élégance.

En voyant toutes ces brillantes corolles s'échapper à travers un épais tissu d'épines, on pense involontairement à la gloire dont sont couronnées, dans le ciel, les souffrances des martyrs. »

M. Huc n'avait pas moins de 700 lieues à parcourir pour atteindre sa mission. « J'ai essayé, je puis le dire, de tous les systèmes locomoteurs adoptés en Chine. La partie nautique de mon voyage a été la moins pénible. Le chemin de terre est tout ce qu'on peut imaginer de plus détestable. Quelquefois, accroupi sur une misérable brouette, j'étais paresseusement traîné par des hommes qui s'arrêtaient à toutes les auberges, à tous les hangars qui bordaient le chemin. Une autre fois, j'étais hissé sur un énorme chariot, auquel se trouvaient attelés pêle-mêle des chevaux, des bœufs, des mulets et des ânes. Pendant quelques jours, je me suis vu à califourchon sur un petit âne gris : je soupçonne cet âne-là de m'avoir reconnu comme Européen; je ne pourrais autrement m'expliquer sa grande répugnance à me souffrir sur son dos. Enfin, il m'est arrivé de cheminer économiquement, monté sur mes jambes que j'ai rarement trouvées complaisantes. Si encore la bonté, la propreté des routes venaient suppléer à tout ce qui manque à ces diverses machines, à la bonne heure ! mais il n'en est pas ainsi.

D'abord, à en juger d'après nos idées européennes, on peut dire qu'il n'y a pas de route en Chine. Un rocher, ce n'est pas un chemin; un bourbier non plus; le lit pierreux d'un ruisseau, encore moins; quelques ornières bien profondes, quelques sentiers étroits qui serpentent à travers les champs, tout cela, n'est-ce pas, ne mérite pas assurément le nom de route ? Eh bien, en Chine, on n'a généralement que ces espèces de voies pour aller d'un lieu dans un autre. »

Après trois mois, M. Huc arriva à *Pé-kin*, « vaste système de ville qui n'en finit pas; elle a 7 lieues de tour. L'extérieur est imposant; les seize portes de l'enceinte sont d'un assez beau style; un large boulevard, pavé en larges pierres de taille, environne les murs, et sur ce boulevard règne une activité étourdissante. Mais l'intérieur de la ville est loin de répondre à ces magnifiques dehors. *Pé-kin* n'a pas de monuments, les maisons sont basses et généralement mal bâties; les rues, n'étant pas pavées, sont boueuses à l'excès et exhalent l'infection. » M. Huc donne, dit-il, peu de détails sur la capitale, parce qu'il espère la revoir et la bien *daguerréotyper*.

Depuis la persécution de 1827, Pé-kin n'était plus la résidence des missionnaires catholiques; ils ne devaient y rentrer qu'en 1860, après l'expédition anglo-française du comte de Palikao (1). Ils s'étaient réfugiés à 400 kilomètres plus au Nord, aux frontières de la Mongolie, à *Si-Wan*.

Cette dernière partie du voyage fut sans contredit la plus pénible. Car, outre qu'on est obligé de suivre une route invariablement affreuse — des montagnes escarpées, des rochers taillés à pic et bordés de précipices, voilà la route de Pé-kin à Si-Wan, — il lui survint des accidents de tout genre. Un orage furieux avec pluie glaciale et tombant par torrents l'inonde pendant huit heures; au milieu d'un gros village, le mulet

(1) Voir nos *Contemporains*, n° 413.

qu'il monte abaisse prodigieusement la tête, plie ses genoux de devant, le fait glisser le long de son cou et s'enfuit, le laissant mollement assis dans la boue, à la grande hilarité des Chinois présents au spectacle.

Une autre chute fut moins risible :

« Je venais de traverser cette fameuse *grande muraille* qui sépare la Chine proprement dite de la Tartarie. J'étais monté sur un petit chariot qui, à force de sauter de roche en roche, perdit l'équilibre et se renversa les roues en l'air. Je demeurai



M HUC (D'après un daguerreotype.)

cinq minutes aplati contre des cailloux, ayant mon bagage sur mon dos et la voiture par-dessus mon bagage. Si je n'ai pas été écrasé, c'est qu'en Chine ce n'est pas ainsi que doit mourir un missionnaire. »

Durant ce voyage, M. Huc « a rencontré çà et là, sur les montagnes, dans les cités et les bourgades, le long des fleuves, partout, quelques familles privilégiées, prosternées au pied de la croix, récitant les mêmes prières que les catholiques redisent sur toute la surface de la terre, et solennisant comme eux, mais en secret et dans le fond de leurs pauvres demeures, les belles fêtes de l'Église universelle. Quels touchants souvenirs des catacombes! »

Dans une lettre à son frère, notre missionnaire résume ainsi son voyage : « J'ai parcouru l'empire chinois d'un bout à l'autre. J'ai dépensé pour cette expédition quatre mois environ, beaucoup de sapèques, quelque peu l'épiderme de mes pieds, une partie de mon embonpoint et quantité de patience. Selon le calcul des humaines probabilités, j'aurais dû être plusieurs fois reconnu comme Européen, arrêté, incarcéré, torturé, et puis enfin étranglé ; mais la Providence a veillé sur moi; et quand Dieu garde quelqu'un, croyez-moi, il est bien gardé. » (15 septembre 1841).

III. LA TARTARIE
VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA MONGOLIE

Si-wan, où s'étaient réfugiés les missionnaires catholiques chassés de Pé-kin, était un gros village d'environ 800 âmes. Toute la population était chrétienne. Les mandarins, grands et petits, ne l'ignoraient point, mais ils toléraient l'exercice du culte. Les Lazaristes évangélisaient ainsi autour d'eux 7 ou 8000 chrétiens chinois qui les avaient suivis ou rejoints en Tartarie et qui vivaient dispersés en plus de 200 localités parmi des Turcs, des Mantchoux et des Mongols.

« Oh ! la *Tartarie !* écrivait M. Huc, s'il existe au monde un pays neuf, un pays inconnu, un pays qui ne ressemble en rien aux autres contrées, c'est sans contredit celui que j'habite. Ce sont de vastes prairies et des solitudes immenses. Dans chaque royaume, on rencontre seulement une ville ou plutôt une modeste habitation où le roi fait sa résidence. Les populations vivent sous les tentes sans jamais avoir de poste fixe. Elles campent tantôt ici et tantôt là, prenant pour règle de leurs migrations successives la variation des saisons et la bonté des pâturages.

» La Tartarie offre en général un aspect sauvage et profondément mélancolique. Il n'est rien qui y réveille le souvenir de l'agriculture et de l'industrie; les pagodes et les lamaseries ou couvents de religieux idolâtres sont les seuls monuments qu'on y rencontre. Les Tartares y attachent une

grande importance. La religion est tout pour eux. Le reste est, à leurs yeux, vain, fugitif et indigne d'occuper leurs pensées. Je soupire après le moment où il me sera donné d'aller vivre parmi eux, et j'espère que ces peuples, naturellement religieux, quand ils connaîtront la vérité chrétienne, renonceront sans peine aux erreurs du bouddhisme. »

Afin d'être à même d'évangéliser ces peuples, les missionnaires étudiaient les langues. Grâce à l'hospitalité traditionnelle des Tartares, M. Huc allait s'installer dans des familles qu'il ne connaissait pas; il y était traité, dit-il, comme un bienfaiteur ne l'est pas par ses obligés. Il ne craignait même pas d'habiter les pagodes ou temples païens avec les lamas ou religieux idolâtres. L'un d'eux s'était chargé de lui enseigner le mongol et le thibétain; en revanche, le missionnaire lui donnait des leçons de mantchou et de chinois. « Quoique je ne sois pas fort dans ces deux langues, écrivait-il, c'est une bonne occasion pour moi d'y faire quelques progrès; car on n'apprend jamais mieux une chose que lorsqu'on est obligé de l'enseigner aux autres. »

En 1840, le Pape érigea la *Mongolie* en vicariat apostolique, qui fut confié à Mgr Mouly. Celui-ci, avant d'entreprendre l'évangélisation de sa nouvelle mission, voulut en connaître les limites ainsi que le caractère et les mœurs des peuples qui l'habitaient, et il chargea M. Gabet (1), son provicaire, et M. Huc de ce voyage d'exploration et d'étude, avec recommandation d'aller le plus loin possible.

IV. DIX-HUIT MOIS A TRAVERS LA TARTARIE, LA CHINE ET LE THIBET — ARRIVÉE A LHASSA (1844-1846)

Ce fut le samedi 3 août 1844 que nos deux missionnaires se mirent en route, accompagnés seulement d'un jeune lama, Samdadchiemba, converti par M. Gabet, et très affectionné à ses *Pères spirituels.* Mais il ne connaissait nullement les routes de la Tartarie, et n'avait aucune culture intellectuelle; en revanche, il était doué d'une force musculaire prodigieuse, dont il aimait à faire parade. Pour se guider, nos voyageurs n'avaient qu'une boussole et une carte géographique française de la Chine.

Voici comment était organisée la petite caravane : Samdadchiemba, monté sur un petit mulet noir, ouvrait la marche, suivi de deux chameaux chargés des bagages, puis venaient M. Gabet, monté sur une grande chamelle, et M. Huc sur un cheval blanc. Leur gros chien Arsalan suivait. Ils résolurent de vivre complètement à la tartare; mais on n'apprend pas en un jour la vie nomade, et ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'ils surent dresser leur tente de grosse toile bleue, allumer des argols en plein vent, faire cuire leur thé et leur riz et marcher de longs jours sans boire. Ils avaient revêtu les habits des lamas thibétains : grande robe jaune, boutonnée sur le côté par cinq boutons dorés et retenue aux reins par une large ceinture rouge; gilet rouge avec collet violet, et bonnet jaune.

La grande ville de *Tolon-noor*, à 50 lieues de Si-wan, fut leur première grande étape. Au restaurant, avant de s'asseoir, ils durent se conformer à l'usage du pays qui est de se promener autour des convives en les invitant : « Venez, venez boire un petit peu de vin et manger un petit peu de riz, leur crie-t-on. — Merci, merci, répond l'assistance, c'est nous qui vous invitons. » Après cela on a « manifesté son honneur », selon leur expression, et on commence son repas.

Les missionnaires visitèrent les lamaseries, et constatèrent que la religion des lamas est aussi flottante et indécise que celle du peuple. Quand on leur fait une question nette et positive, ils sont dans un extrême embarras. Tous les lamas, unanimement, déclarent que leur doctrine leur a été apportée de l'Occident, et dans toutes

(1) M. Gabet, du diocèse de Saint-Claude, né en 1808, était arrivé en Chine en même temps que le Bienheureux Perboyre. Il mourut en 1853, dans la mission du Brésil.

les grandes lamaseries, le lama supérieur vient du Thibet. Un lama quelconque qui a fait un voyage à Lhassa est toujours en grande vénération parmi les Tartares.

C'est alors que les deux missionnaires résolurent de se rendre jusqu'à *Lhassa*. En sortant de Tolon-noor, ils entrèrent dans le désert de *Gobi*. Il n'y avait aucune route tracée; c'était une longue et interminable chaîne de petites collines d'un sable fin et mouvant dans lequel on ne pouvait avancer qu'avec peine; la chaleur était étouffante, les bêtes étaient couvertes de sueur, et il n'y avait pas d'eau.

De temps en temps, ils rencontraient de grandes caravanes se rendant à quelques lamaseries fameuses; les mandarins qui en faisaient partie cherchaient alors à intimider les missionnaires par leur arrogance, comme ils le font pour tout ce qui leur semble faible; du reste, les missionnaires ne cachaient pas leur qualité, et à chacun de leurs campements ils plantaient une petite croix en bois.

Ils traversèrent ainsi tout le pays des *Tchakhar*. C'est un immense camp où séjourne l'armée de réserve de l'empereur. Il est défendu à ces Tartares de cultiver la terre, ils ne peuvent vivre que de leur solde et du produit de leurs troupeaux qui sont la propriété de l'empereur.

Souvent, dans ces immenses plaines, on aperçoit les restes d'une ancienne ville, à moitié ensevelie sous le sable et dont aucun Tartare n'a souvenir. Ces villes datent du XIIIe siècle. A cette époque, les Mongols devinrent maîtres de l'empire chinois et élevèrent dans la Tartarie de magnifiques cités. Au XIVe siècle, la dynastie mongole fut chassée de Chine; la Tartarie fut incendiée, pillée, et il ne resta rien de cette civilisation prospère.

Les missionnaires croisèrent la grande route que prenaient les ambassades russes qui venaient à Pé-kin. Cette voie coupe en deux le désert de Gobi et va aboutir à *Kiaktha*, ville de la frontière russe. Le long du chemin, des Tartares venaient parfois demander aux *seigneurs lamas d'Occident* de se rendre auprès de quelque malade afin de le guérir. Ils ne pouvaient comprendre que ces hommes religieux n'acceptassent pas de riches présents quand le malade avait résisté à la mort. La médecine est exclusivement réservée aux lamas qui en tirent d'immenses revenus. Les prescriptions sont peu nombreuses; c'est l'imagination qu'on cherche surtout à frapper. Si les remèdes que le lama porte avec lui sont épuisés, il inscrit leurs noms sur un morceau de papier qu'il roule et fait avaler au malade; « avaler le nom du remède ou le remède, disent les Tartares, cela revient au même ».

Un jour, dans ces déserts, ils rencontrèrent des loups et ils ne durent leur salut qu'aux cris perçants que poussa la chamelle et dont ces animaux affamés furent si effrayés qu'ils disparurent.

Au bout d'un mois, et après avoir parcouru 500 kilomètres, les missionnaires arrivèrent à *Koukou-hote* (ville bleue); elle est beaucoup moins importante que Tolon-noor. Ils y achetèrent, et à un prix exorbitant, deux vieilles robes doublées de peau de mouton et tellement pleines de suif qu'on n'eût su dire de quelle couleur elles avaient été. Mais ils ne pouvaient s'aventurer dans les déserts glacés du Thibet sans s'être pourvus de fourrures.

Ils traversèrent le *fleuve Jaune*, pour pénétrer dans le pays des *Ortous*. Des inondations terribles venaient d'avoir lieu, et les Tartares conseillaient aux missionnaires d'arrêter leur marche. Mais ceux-ci avaient résolu d'aller jusqu'à *Lhassa*, et ils poursuivirent leur route à travers des plaines marécageuses dans lesquelles les chameaux s'enfonçaient jusqu'aux genoux, tombaient, risquant de ne jamais pouvoir se relever. Puis il fallut passer en barque un bras du fleuve Jaune ; les chameaux craignaient beaucoup l'eau, en sorte qu'on essaya de tous les moyens pour les faire passer sur les barques; on avait beau les tirer par le nez, les meurtrir de coups, ils n'avançaient pas d'une ligne.

Les voyageurs se trouvaient dans un

extrême embarras, quand tout à coup le batelier, éclatant d'un rire inextinguible, s'écria qu'il avait trouvé un moyen de faire passer les animaux dans la barque. Il commanda de tirer le chameau le plus près possible de la barque au moyen d'une corde; quand ce fut fait, reculant de quelques pas, il se mit à courir et se rua de tout le poids de son corps sur le derrière de la bête. Ce choc brusque et inattendu fit plier les jambes du chameau, qui, pour éviter une chute, n'eut d'autre ressource que de lever les jambes de devant et de les placer sur le bateau. Ceci obtenu, le reste fut facile.

Le pays d'*Ortous* est misérable et désolé. Partout des sables mouvants ou des montagnes stériles. Il fallait passer la nuit dans des sortes de grottes formées de sable amoncelé et solidifié par le vent du Nord, ou bien à la belle étoile, couchés entre les jambes des chameaux, car souvent on ne pouvait dresser la tente, à cause des orages ou de l'extrême mobilité du sol. Quelquefois ils s'endormaient non loin d'une colline, et, le lendemain, quand ils se réveillaient, elle avait disparu, emportée par le vent. L'eau manquait presque complètement, et, plus d'une fois, ils passaient des journées entières sans même humecter leurs lèvres.

La caravane traversa ensuite le *lac du sel* ou *Dabso-unnoor;* il fallait user de grandes précautions pour avancer sur ce sol toujours humide et quelquefois mouvant; les Mongols avaient bien recommandé de suivre les sentiers battus et de s'éloigner des endroits où l'on voyait l'eau sourdre et monter; mais parfois le sentier n'était pas reconnaissable.

Ils voulaient traverser le pays des *Alechan*, mais la famine désolait la contrée, et il leur aurait été impossible d'y subsister. Ils rentrèrent en Chine en franchissant les monts *Alechan* pour se diriger à travers le *Kan-sou* et le *Kou-kou-noor*. Le passage des monts *Alechan* dépassa en horreur toutes les peintures affreuses que les Tartares leur en avaient faites. Cette longue chaîne de montagnes est exclusivement composée de sable mouvant et tellement fin qu'en le touchant on le sent couler entre les doigts comme un liquide. A chaque pas les chameaux enfonçaient jusqu'au ventre et ne pouvaient s'avancer que par soubresauts; les chevaux éprouvaient encore plus d'embarras. Par bonheur, le temps était calme et serein. S'il eût fait du vent, nos voyageurs eussent été infailliblement engloutis vivants sous des avalanches de sable.

Ils traversèrent la *grande muraille*, dont il ne reste en cet endroit que quelques pierres, et par *San-yen-tsin, Si-ning-fou, Tang-keou-Eul,* ils atteignirent *Koun-boun* le 5 janvier 1845; ils devaient y séjourner plusieurs mois; ils logèrent à la célèbre lamaserie de cette ville, peuplée de quatre mille religieux. Chose étrange, c'était leur qualité de prêtres qui leur donnait le droit de vivre dans ce couvent bouddhiste. Cependant, comme le règlement imposait aux hôtes étrangers, après un séjour de deux mois, le costume sacré des lamas, nos missionnaires préférèrent aller habiter dans une maison de campagne voisine, dépendant, d'ailleurs, de la lamaserie. Ils se perfectionnèrent dans la pratique de l'écriture thibétaine, langue dans laquelle M. Huc traduisit l'Évangile et une partie du catéchisme. Chaque jour, des lamas venaient les visiter et les questionner sur leur religion, ce qui permettait aux missionnaires de leur exposer la doctrine catholique.

Au mois d'août 1845, anniversaire de leur départ de Si-wan, nos missionnaires se remirent en route afin d'aller attendre sur les bords de la *mer bleue* la grande caravane thibétaine. Ils ne pouvaient franchir seuls le Thibet à cause des brigands qui en infestaient les moindres recoins. Il fallait être en nombre pour les affronter.

La caravane arriva le 15 octobre; elle se composait de 2000 hommes, 1 200 chameaux, autant de chevaux et 15 000 bœufs à long poil.

Les missionnaires la suivirent sans plus de façon comme une quantité d'autres voyageurs qui profitaient de cette occasion pour se rendre à Lhassa : on eût dit à la voir un peuple qui s'ébranlait. Les Tartares à che-

val se tenaient toujours à l'avant-garde pour repousser les attaques des Kolo; les Chinois, en gens pratiques, au contraire, chargés de faire l'escorte, restaient prudemment à la queue et partaient toujours les derniers afin de ramasser les objets oubliés.

Ils traversèrent le *Pouhain-Gol* avec de grandes difficultés. La caravane se trouva avant le jour sur les bords du fleuve entièrement pris; les chevaux, effrayés, ne voulurent pas passer et s'arrêtèrent; bientôt, les bœufs à long poil les rejoignirent, et toute la caravane se trouva agglomérée sur un même point; il y eut alors un désordre et une confusion inexprimables, augmentés par la nuit qui régnait encore. Enfin, quelques cavaliers poussèrent leurs montures et crevèrent la glace en plusieurs endroits. La caravane se précipita pêle-mêle dans la rivière; les animaux faisaient jaillir l'eau de tous les côtés, la glace craquait, les hommes vociféraient, c'était un tumulte effroyable. Devant douze embranchements du *Pouhain-Gol*, les mêmes péripéties se renouvelèrent. Mais enfin, le fleuve était franchi, et le passage s'était « admirablement exécuté », au dire de chacun.

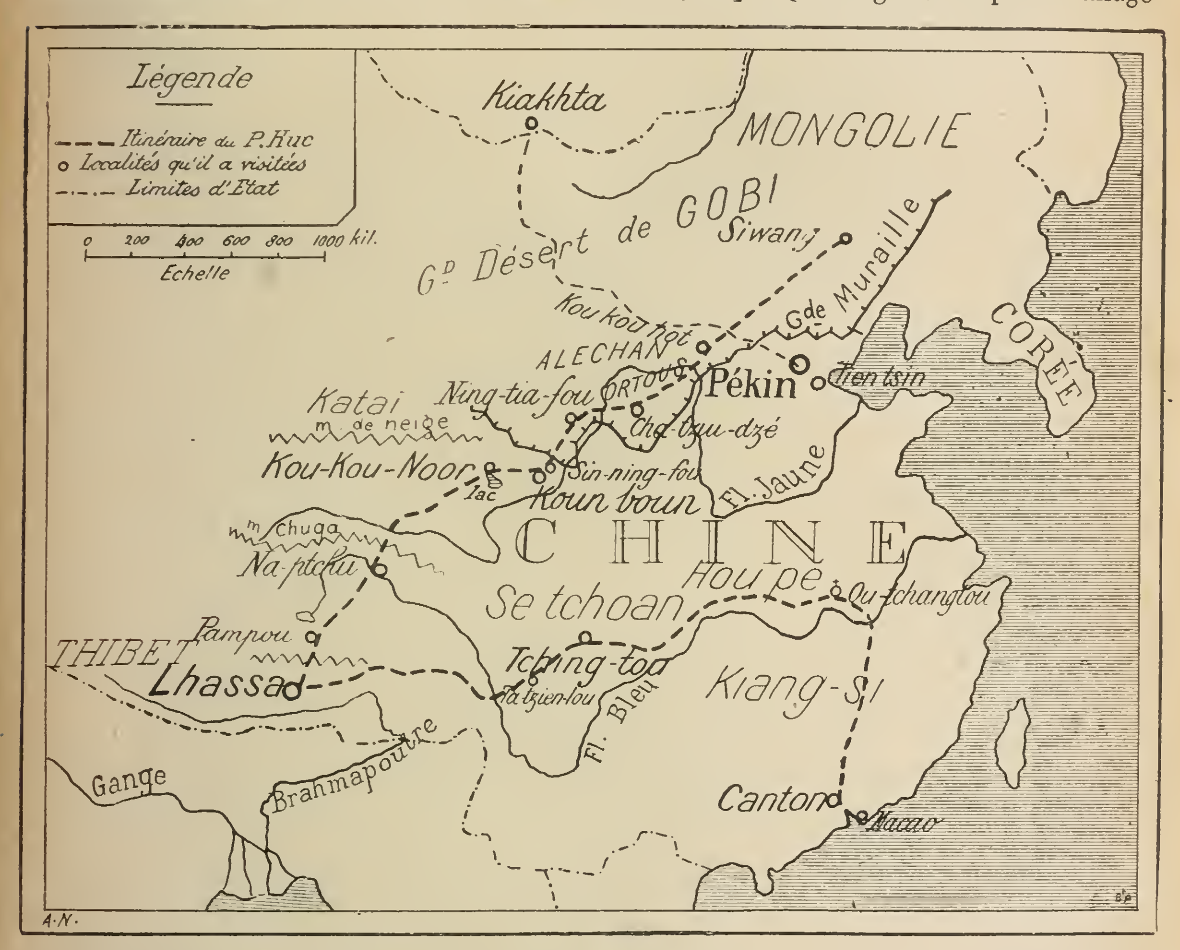
Lorsque la caravane reprit sa marche, elle avait un aspect vraiment risible; « les chevaux s'en allaient tristement et paraissaient fort embarrassés de leur queue qui pendait tout d'une pièce, raide et immobile, comme si elle eût été faite de plomb et non de crins. Les chameaux avaient la longue bourre de leurs jambes chargée de magnifiques glaçons qui se choquaient les uns et les autres avec un bruit harmonieux. Cependant, il était visible que ces jolis ornements étaient peu de leur goût; car ils cherchaient de temps en temps à les faire tomber en frappant rudement la terre de l urs pieds. Les bœufs à long poil étaient de véritables caricatures : impossible de se figurer rien de plus drôle : ils marchaient les jambes écartées et portaient péniblement un énorme système de stalactites qui leur pendait sous le ventre jusqu'à terre. Ces pauvres bêtes étaient si informes et tellement recouvertes de glaçons qu'il semblait qu'on les eût mises confire dans du sucre candi. »

La caravane franchit le *Bourhan-Bota*, d'où émanent des gaz pestilentiels asphyxiant presque complètement les hommes et les bêtes qui les respirent. Au bas, on fit une halte pour reprendre des forces. Après avoir mangé quelques gousses d'ail, comme mesure hygiénique, « on commença à ascensionner les flancs de la montagne. Bientôt les chevaux se refusèrent à porter leurs cavaliers; insensiblement, tous les visages blêmissent, on sent le cœur s'affadir et les jambes ne peuvent plus fonctionner; on se couche par terre, puis on se relève pour faire encore quelques pas, on se couche de nouveau, et c'est ainsi qu'on gravit le fameux *Bourhan-Bota*. On sent ses forces brisées, la tête tourne, tous les membres semblent se disjoindre, on éprouve un malaise tout à fait semblable au mal de mer; et, malgré cela, il faut conserver assez d'énergie, non seulement pour se traîner soi-même, mais encore pour frapper les animaux qui refusent d'avancer. »

Le passage du *Bourhan-Bota* n'avait été qu'un apprentissage. Le mont *Chuga* présenta des difficultés plus grandes encore, raconte M. Huc. « Comme la journée devait être longue et pénible, le coup de canon qui, d'ordinaire, annonçait le départ se fit entendre à une heure après minuit. Quand la grande caravane commença à s'ébranler, la nuit était pure et la lune resplendissante. Nous n'étions pas encore arrivés au sommet et le jour était sur le point de paraître, lorsque le ciel se rembrunit et le vent se mit à souffler avec une violence qui allait toujours croissant. Les versants opposés étaient couverts de neige; les animaux en avaient jusqu'au ventre, et souvent ils allaient se précipiter dans des gouffres dont il leur était difficile de sortir; il en périt plusieurs. Nous marchions à l'encontre d'un vent si glacial et si fort, que la respiration se trouvait parfois arrêtée. Malgré nos épaisses fourrures, nous tremblions à chaque instant d'être tués par le froid. A l'exemple de plusieurs voyageurs, je montai à rebours

sur mon cheval et je le laissai aller au gré de son instinct. Lorsqu'on fut arrivé au pied de la montagne et qu'il fut enfin permis de se reconnaître, on remarqua plus d'une figure gelée. M. Gabet eut à déplorer la mort passagère de son nez et de ses oreilles. »

« Ce fut au mont *Chuga* que commença sérieusement la longue série de nos misères. La neige, le vent et le froid se déchaînèrent sur nous avec une fureur de jour en jour plus violente. Nous entrions dans les steppes du Thibet, c'est-à-dire dans le pays le plus affreux qu'on puisse imaginer. Les hommes et les animaux étaient sans cesse contraints de fouiller dans la neige, ceux-ci pour pouvoir brouter un peu d'herbe, et nous pour déblayer quelques *argols*, unique chauffage



qu'on rencontre dans le désert. Dès ce moment, la mort commença à planer sur la grande caravane. Tous les jours on était forcé d'abandonner sur la route des chameaux, des bœufs, des chevaux, qui ne pouvaient plus se traîner. Le tour des hommes vint un peu plus tard. Nous cheminions, du reste, comme dans un vaste cimetière. Les ossements humains et les carcasses d'animaux qu'on rencontrait à chaque pas semblaient nous dire sans cesse que sur cette terre meurtrière et au milieu de cette nature sauvage les caravanes qui nous avaient précédés n'avaient pas trouvé un sort meilleur que le nôtre.

» Ma santé se maintenait; mais bientôt j'eus l'inexprimable malheur de voir M. Gabet malade. Il tomba dans une extrême faiblesse; ses forces avaient été brisées par le passage du mont *Chuga*. Combien l'avenir était sombre! encore deux mois de route pendant les horreurs de l'hiver!

» Nous étions en présence des montagnes *Bayen-kharat*. Des pieds jusqu'à la cime, tout était enveloppé d'une épaisse couche de neige. Dieu, dans sa bonté infinie, nous donna assez de courage et de force pour franchir ces redoutables hauteurs. Après quelques jours de marche, nous allâmes dresser notre tente sur les bords du fleuve Bleu.

» Quand nous le passâmes sur la glace, un spectacle singulier s'offrit à nos yeux. Nous avions déjà remarqué de loin des objets informes qui paraissaient incrustés dans la glace au milieu de ce grand fleuve. Quel fut notre étonnement quand nous reconnûmes plus de cinquante bœufs sauvages qui, sans doute, s'étaient mis à la nage au moment de la concrétion des eaux. Leurs grandes têtes surmontées de cornes monstrueuses étaient à découvert, le reste du corps était pris dans la glace.

» Bientôt un affreux ouragan qui dura pendant quinze jours vint se joindre aux horreurs du froid intolérable. Les animaux étaient décimés par la mort. Les misères de tout genre avaient jeté les pauvres voyageurs dans un abattement voisin du désespoir. Quel spectacle affreux de voir ces hommes qu'on abandonnait mourants le long du chemin ! Quand un malade ne pouvait plus ni parler ni se mouvoir, on disposait à côté de lui sur une pierre un petit sac de farine d'orge et une écuelle de bois, et puis la caravane continuait sa route. Après que tout le monde était passé, alors les corbeaux et les vautours qui tournoyaient dans les airs s'abattaient sur cet infortuné qu'ils déchiraient tout vivant. Trente-neuf hommes furent ainsi abandonnés avant leur mort à la voracité des oiseaux de proie.

» M. Gabet était dans un état alarmant. Ses pieds et sa figure étaient gelés, ses lèvres déjà livides et ses yeux presque éteints. Si encore on eût pu lui donner quelque soulagement ! Nous n'avions d'autre moyen que de l'envelopper entièrement dans des couvertures et puis de ficeler le tout sur un chameau. S'arrêter était chose impossible. Malgré cette déplorable situation, nous étions forcés de continuer notre route. Pour comble de malheur, les vivres commencèrent à nous manquer. Il ne nous restait plus que quelques mesures de farine d'orge. Pendant quinze jours nous dûmes nous contenter d'une modique ration. Humainement parlant, nous devions périr, mais la bonté infinie de Dieu était toujours là pour veiller sur nous. »

Un jour qu'ils marchaient tristement, ils virent apparaître tout à coup des cavaliers qui se précipitaient sur eux. « Leur allure était peu propre à nous rassurer : un fusil en bandoulière, deux grands sabres suspendus de chaque côté de la ceinture, des cheveux noirs qui pendaient en longues mèches sur leurs épaules, des yeux flamboyants et une peau de loup sur la tête, en guise de bonnet, tel était leur effrayant portrait. » Ils étaient en plus grand nombre que les membres de la caravane, qui s'était divisée par groupes. Le chef des brigands s'avança vers un marchand thibétain et lui demanda : « Quel est cet homme qui, attaché sur sa selle, n'a pas mis pied à terre? — C'est un grand lama du ciel d'Occident, répondit le marchand; la puissance de ses prières est infinie. Le Kolo porta ses deux mains jointes au front et considéra M. Gabet, qui, avec sa figure gelée et son bizarre entourage de couvertures bariolées, ne ressemblait pas mal à ces idoles terribles que l'on voit dans les temples païens. » Après l'avoir contemplé un instant, il dit quelques paroles à ses compagnons, puis, remontant tous à cheval, ils s'éloignèrent avec rapidité. Le marchand thibétain dit alors qu'on pouvait dresser le camp, car il n'y avait plus rien à craindre des brigands, qui redoutent beaucoup la puissance des lamas d'Occident.

Parmi les voyageurs qui se rendent à *Lhassa*, il en est peu qui puissent se vanter d'avoir vu les fameux *Kolo* de si près sans en avoir reçu aucun mal, ajoute M. Huc.

« Nous venions d'échapper à un grave danger, il s'en préparait un autre plus formidable. Nous commencions à gravir la vaste chaîne des monts *Tanla*. Au dire de nos compagnons de voyage, tous les ma-

lades devaient mourir sur le plateau, et les bien portants y endurer une forte crise. M. Gabet avait été irrévocablement condamné à mort par les gens à expérience. Après six jours de pénible ascension, nous arrivâmes enfin sur ce fameux plateau, le point peut-être le plus élevé du globe. Nous apercevions comme à nos pieds les pics et les aiguilles de ces immenses massifs dont les derniers rameaux allaient se perdre dans l'horizon. Nous voyageâmes pendant douze jours sur les hauteurs du *Tanla*, et, par bonheur, nous n'eûmes jamais de mauvais temps. Dieu nous envoya tous les jours un soleil bienfaisant et tiède pour tempérer un peu la froidure de l'atmosphère. Cependant, l'air, fortement oxygéné, était d'une vivacité extrême. Il périt beaucoup d'animaux; notre petit mulet fut du nombre. Les tristes prophéties qui avaient été faites au sujet de M. Gabet se trouvèrent avoir menti : ces redoutables montagnes lui rendirent au contraire la santé et ses forces premières. » Néanmoins, ses doigts qui avaient été gelés durent plus tard être amputés, de sorte qu'il fallut oindre les paumes de ses mains afin qu'il pût dire la messe.

« La station thibétaine la plus importante qu'on rencontre en allant à Lhassa est *Na-ptchu*. La difficulté des chemins ne permet pas aux chameaux d'aller plus loin. Nous vendîmes donc les nôtres, et, après avoir loué des bœufs à long poil, nous continuâmes notre marche. La route est rocailleuse et fatigante. Quand on arrive à la chaîne des monts *Koïran*, elle est d'une difficulté extrême. Pourtant, on éprouve la joie inexprimable de se trouver dans un pays de plus en plus habité.

» A *Pampou*, notre caravane fut obligée de se transformer encore une fois. Là s'arrêtent les bœufs à long poil, remplacés par des ânes robustes. Nous n'étions séparés de *Lhassa* que par une montagne; c'était peut-être la plus ardue de toutes celles que nous avions vues. Les Thibétains et les Mongols la gravissent avec une extrême dévotion. Les pèlerins, disent-ils, qui ont le bonheur d'arriver au sommet obtiennent la rémission complète de leurs péchés. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que cette montagne impose une rude et forte pénitence à ceux qui la franchissent.

» Le jeudi 29 janvier 1846, le soleil venait de se coucher, quand nous entrâmes dans une belle et spacieuse vallée. *Lhassa* était devant nos yeux, avec ses maisons blanches, hautes et terminées en plate-forme, ses temples nombreux aux toitures dorées, son Boudha-La où s'élève le palais grandiose du *Talé-lama*. Il y avait dix-huit mois que nous étions en marche. »

V. A LHASSA — LE RÉGENT GRANDES ESPÉRANCES

La population de Lhassa, y compris les lamas, qui en forment peut-être les deux tiers, était, d'après l'estimation de nos voyageurs, d'environ 40 000 âmes. Après s'être procuré un logement qui consistait en « une misérable chambre avec deux grandes ouvertures sans châssis et sans papier pour servir de fenêtres », MM. Huc et Gabet allèrent faire leur déclaration à la police de la ville. « Nous étions des lamas d'Occident, du royaume de France, venus dans le Thibet pour y prêcher notre religion. — *Yak poré* (c'est bien), dit le policier. — *Témon chu* (demeure en paix), répondîmes-nous, et nous le saluâmes en lui tirant la langue. »

» Tout le monde est admis à Lhassa; chacun peut aller et venir, se livrer au commerce et à l'industrie, sans que personne s'avise d'apporter la moindre entrave à sa liberté. Quel bonheur de nous trouver enfin sur une terre hospitalière, après avoir vécu si longtemps en Chine, toujours dans la contrainte!

On allait les voir par curiosité : « On n'avait jamais rien vu de pareil; les uns nous disaient Russes, d'autres Mantchoux, d'autres affirmaient que nous étions des Pargis; le nom de la France était complètement inconnu; il s'en trouvait qui, tout simplement, nous prenaient pour des hommes extraordinaires de l'ancien temps, revenus

par la transmigration. Un grand nombre d'indigènes se présentaient pour nous demander des éclaircissements; nous renouvelions ainsi à chaque instant la déclaration déjà faite. et nous en prenions occasion d'annoncer la religion chrétienne. »

Au moment de l'arrivée des missionnaires, le *Talé-lama,* pontife et souverain du Thibet, était un enfant de huit ans. Le roi, chargé de l'administration civile sous l'autorité suprême du *Talé-lama,* venait d'être nommé et il n'avait que dix-huit ans. Le gouvernement était exercé par le premier ministre ou *régent;* il envoya un de ses officiers inviter les deux étrangers à comparaître devant lui.

« Il était tout à fait impossible de conjecturer ce qui allait résulter de cette entrevue, lisons-nous dans la relation de M. Gabet; mais nous nous sentions remplis de joie et d'ardeur en nous voyant au moment de faire une confession éclatante de notre foi; et la perspective des persécutions qui allaient peut-être commencer pour nous ne nous effrayait point.

» Nous fûmes immédiatement introduits devant le *régent.* C'était un homme de haute taille, d'un port majestueux et d'une physionomie prévenante. Voici à peu près la substance de l'interrogatoire : — D'où êtes-vous ? — Nous sommes du grand ciel d'Occident, d'un royaume appelé la France. — Quel est votre état? — Nous sommes des lamas chrétiens; notre seule occupation est de prier, de prêcher notre religion et de l'enseigner à nos disciples. — Quelle est la doctrine que vous prêchez ? — La doctrine de Jésus-Christ. — Pourquoi êtes-vous venus à Lhassa ? — Nous savions qu'on y attache une grande importance à l'étude des choses religieuses. — Il faut que vous ayez de nous une idée bien avantageuse, puisque vous êtes venus ici au prix de tant de fatigues et de dangers. Vous êtes loin de votre patrie; à défaut de toute protection, moi, je vous servirai d'appui.

» Nous sortîmes d'auprès du *régent* le cœur plein d'une satisfaction d'autant plus sensible qu'elle était plus inattendue. Une voie magnifique nous était donc ouverte au début de notre mission; le ciel venait visiblement à notre secours, et nous concevions les plus belles espérances. Notre joie était si grande que nous nous sentions déjà payés au centuple des fatigues et des longues misères de notre voyage. Depuis, nous fûmes très souvent appelés au palais du *régent,* et le temps s'y passait presque exclusivement à parler de religion. L'intérêt qu'il mettait à ces discussions, la bienveillance qu'il témoignait pour nos personnes, allaient toujours croissant. Un jour, il termina l'entretien en prononçant d'un ton grave et pénétré les paroles suivantes : « Les choses que vous m'avez dites m'ont » profondément frappé. Il s'agit d'une question qui est de la dernière importance. » Je veux éclaircir avec vous toutes ces » difficultés religieuses. Apprenez bien la » langue thibétaine, afin que nous puissions » parler seuls et échanger toutes nos pensées; ensuite je vous promets d'être de » bonne foi, et si je vois que votre doctrine » soit la véritable, je l'embrasserai. »

» Ayant appris le mauvais état de notre logement, il nous offrit une de ses habitations. Notre premier soin fut d'y dresser un petit autel et d'y arborer les emblèmes de notre sainte religion. Nous aurions bien désiré pouvoir dire la messe, mais nous eûmes la douleur de trouver le vin que nous avions apporté tout à fait corrompu, et il nous fut impossible de nous en procurer, car le vin de raisin est chose inconnue dans le Thibet. »

Chaque jour le nombre des auditeurs allait en augmentant. « On venait en foule examiner nos images et on nous en demandait l'explication; ce qui nous offrait une occasion favorable d'exposer la vérité évangélique. Un médecin musulman, appelé pour guérir les pieds couverts d'ulcères de M. Gabet, n'avait cessé, pendant tout le cours de sa visite, d'avoir les yeux fixés sur l'image de Jésus-Christ crucifié. Il demanda ce que signifiait ce tableau : « Nous lui fîmes, » reprend notre missionnaire, un exposé

» complet de la religion ». Dès le lendemain, il revint nous trouver et nous dit que nos doctrines l'avaient préoccupé au point de lui enlever le sommeil, et que, pendant qu'il repassait en son esprit tout ce qu'il avait entendu, ce personnage, tel qu'il l'avait vu dans l'image de Jésus en croix, lui avait apparu tenant un vase d'eau à la main et lui avait dit : « Reçois cette eau, c'est par elle » que tu parviendras au bonheur auquel » ton cœur aspire. » Or, les missionnaires ne lui avaient rien dit ni du baptême ni des autres sacrements. Il en conclut alors, avec un ton de profonde conviction, que Notre-Seigneur lui avait apparu pour lui faire embrasser l'Évangile, et il nous conjura de lui marquer tout ce qu'il faudrait faire pour obtenir cette faveur, lui et sa famille.

» Aucune prédication, peut-être, concluent les *Annales de la Propagation de la Foi,* n'avait été plus favorisée à son début que la mission ouverte par ces deux prêtres voyageurs, au sein même de la capitale du bouddhisme. Leur caractère sacerdotal, qui est ailleurs un titre à la proscription, devenait ici pour eux un privilège, et leur donnait droit de cité au milieu d'une population qui tient les choses religieuses en grand honneur. Grâce à la tolérance des lois, à la protection avouée du gouvernement et aux sympathies du peuple thibétain, ils avaient leur chapelle érigée dans un palais du régent, leurs prières publiques au pied de la croix, des conférences suivies avec les plus éminents personnages et, de plus, un groupe de fervents néophytes qui, loin de dissimuler leur nouvelle foi, portaient ostensiblement un crucifix sur la poitrine, en témoignage de leur éclatante conversion. »

Cependant, les missionnaires se trouvaient réduits au dernier dénuement et refusaient tout présent. Le *régent,* à grand'-peine, leur fit accepter de lui vendre leurs chevaux qu'il paya trois fois plus qu'ils ne valaient, mais cela suffisait à peine pour quelques mois. Ils se trouvaient là au centre de pays inaccessibles aux Européens, sans nouvelles du vicaire apostolique, qui les croyait morts, et dans l'impossibilité de lui en envoyer eux-mêmes. Ils s'arrêtèrent au projet suivant : M. Huc resterait à Lhassa pour cultiver la chrétienté naissante et entretenir le *régent* dans ses bonnes dispositions; M. Gabet se remettrait en voyage vers le Midi, à travers la chaîne de l'Himalaya, et gagnerait les Indes anglaises, d'où il enverrait des nouvelles en Europe et à ses supérieurs et d'où il reviendrait au plus tôt avec des secours, du vin pour la messe, et, il l'espérait, de nouveaux missionnaires. Le *régent* approuva ce projet et promit une escorte qui conduirait M. Gabet, aux frais de l'État, jusqu'aux frontières du Thibet.

VI. LE MANDARIN CHINOIS — EXPULSION DES MISSIONNAIRES — MARCHE VERS LA MORT

La Providence permit que les grandes espérances des missionnaires fussent ruinées par la violence et la jalousie. Il y avait à Lhassa, sous prétexte de protéger le *Talé-lama*, un mandarin chinois, délégué extraordinaire de la cour de Pé-kin. Or, le délégué avait pris ombrage du mouvement de conversions qui se produisait autour des prêtres catholiques; il craignait le ressentiment de son maître, s'il venait à en être instruit. Aussi résolut-il de faire expulser les deux missionnaires. Il prétexta d'abord qu'ils venaient prendre des indications sur le pays, propres à servir à des envahisseurs, et il exigea la visite rigoureuse de leurs effets et de leurs papiers. Cette visite tourna en faveur des missionnaires, à la grande joie du *régent,* qui rassura ses nouveaux amis : « Protégeant dans le pays des milliers d'étrangers, il se faisait fort de les faire jouir de l'hospitalité qu'il accordait à tout le monde. — Quoi qu'il en soit, déclara à son tour le mandarin, tenez pour certain que je vous ferai partir de Lhassa. »

« Il s'engagea donc — nous citons le rapport des missionnaires — une lutte de plusieurs jours entre le gouvernement thibétain et le ministre chinois. La circonstance de la minorité du grand lama favorisait les prétentions du délégué extraordinaire, et il eut le dessus. Le *régent* nous annonça

lui-même que, seul et privé de l'appui de son souverain, il s'était trouvé trop faible pour réprimer la tyrannie des Chinois. »

Le mandarin fixa le jour du départ et la route à suivre, celle de Canton. Les missionnaires protestèrent en vain, réclamant au moins un sursis de quelques jours pour se reposer des fatigues de leur longue route et laisser cicatriser les plaies causées par le froid. Ils demandèrent encore à être dirigés sur la frontière de l'Inde, qui n'était qu'à vingt-cinq jours de marche, tandis qu'il fallait huit mois pour atteindre Canton. Le mandarin ne voulut rien entendre.

Le *régent* se montra très affecté de l'expulsion des deux prêtres français; il tint à leur donner, comme souvenir, un dictionnaire en quatre langues qu'ils avaient souvent feuilleté ensemble, et il reçut en échange un microscope « qui sembla lui faire d'autant plus de plaisir qu'on n'en avait jamais vu dans le pays. Au moment de nous quitter, le *régent* se leva et nous adressa ces paroles pleines d'espérance : «Vous partez, » mais vous êtes des hommes d'un courage » étonnant, puisque vous avez pu venir » jusqu'ici. Je sais que vous avez dans la » tête une grande résolution..... Vous me » comprenez assez; les circonstances ne me » permettent pas d'en dire davantage. » Telle fut la manière significative dont nous prîmes congé du ministre thibétain. »

Les missionnaires quittèrent *Lhassa* le jeudi 15 mars 1846, avec l'escorte chinoise fixée par le mandarin. Dans tout le Thibet, ils s'aperçurent que le *régent* avait envoyé ordre à tous les chefs de districts d'apporter le plus d'adoucissement possible aux fatigues de la route, mais, hélas ! « Elle était, raconte la relation, de nature à n'en comporter aucun, et chaque jour venait confirmer en nous le soupçon qu'on ne nous avait forcés d'entreprendre ce voyage que dans l'espérance de nous y voir succomber. Toujours ensevelis dans la neige, toujours gravissant des montagnes inaccessibles, ou suspendus sur des gouffres affreux, voilà quelle fut notre course pendant quatre mois entiers, depuis *Lhassa* jusqu'à *Ta-tsien-lou*, première ville de la frontière chinoise, soit pendant 600 lieues (2400 kilomètres). Souvent, après avoir marché une journée entière, exposés à une pluie battante, nous arrivions le soir à une misérable échoppe gardée par quelques soldats : il n'y avait pour reposer que la terre nue et quelquefois détrempée comme de la boue. La toiture, mal faite et à moitié détruite, ne nous garantissait ni du vent, ni de la neige. Aussi le mandarin militaire qui nous accompagnait, quoiqu'il voyageât en chaise à porteur, ne put y résister, et mourut à moitié chemin. Un autre mandarin, qui s'était joint à nous, succomba de même aux misères de cette traversée, et l'un de ses neveux qui l'accompagnait ne lui survécut que de quelques jours. Les cadavres de ces dignitaires furent mis dans des bières et portés par les satellites. En un mot, quand nous touchâmes aux frontières de l'empire chinois, nous étions suivis de quatre cercueils, sans parler de huit hommes qui étaient tombés dans les abîmes, et dont on n'avait pu retirer les cadavres. Par une disposition frappante de la justice divine, l'escorte décimée par les accidents de la route suffisait à peine au convoi des morts; les chefs qu'on avait chargés de veiller sur nous étaient eux-mêmes portés à notre suite dans des cercueils. Cependant, malgré tant de misères et tant de dangers, nous sortîmes sains et saufs des passages les plus périlleux, et notre santé s'améliora de jour en jour. »

VII. A TRAVERS LA CHINE — DEVANT LES TRIBUNAUX — DIX MILLE KILOMÈTRES

Le cortège de cercueils qui accompagnait les missionnaires fut laissé à Ta-tsien-lou, et un nouveau mandarin fut nommé pour les conduire jusqu'à Tching-tou, capitale du *Sé-Tchuen*. Ils se trouvaient en Chine et à la discrétion des Chinois. « Le sort de M. Perboyre nous avertissait assez, continue la relation, de ce qui pouvait nous être réservé. Mais, habitués depuis deux ans à avoir sans cesse la mort présente sous les

yeux, de mille manières différentes, nous n'éprouvions aucune crainte. Nous marchions donc à grandes journées, impatients plutôt qu'inquiets de voir quelle serait l'issue de notre affaire.

» Le bruit de notre arrestation nous avait de beaucoup précédés; les mandarins l'avaient même fait afficher publiquement; mais en même temps on avait appris la triste fin de nos conducteurs et d'une partie de nos satellites. Ces événements, qui montraient la colère du ciel visiblement déchaînée contre les agents de cette persécution, avait semé la terreur dans les lieux où nous devions être jugés. »

Arrivés à la capitale du *Sté-Tchuen*, les missionnaires durent comparaître devant le tribunal. « La séance était disposée avec un appareil inaccoutumé; au lieu d'un seul mandarin, comme dans les causes ordinaires, les cinq premiers magistrats de la province y étaient venus prendre place. Sur les gradins, on voyait, debout, une troupe de bourreaux armés de leurs instruments de torture : les uns soutenaient des cangues, d'autres agitaient dans leurs mains des fouets, étalaient des chaînes qu'on faisait rougir au feu, ou des roseaux pointus pour être plantés sous les ongles, enfin tout l'appareil des divers genres de supplices en usage chez ces barbares. On déploie à dessein, aux yeux de l'accusé, cet effrayant spectacle, afin que la vue des instruments de supplice abatte son courage avant même la torture. »

Nos missionnaires, soutenus par la grâce divine, « se sentirent, disent-ils, comme électrisés en présence des mandarins et de cette troupe de bourreaux ». On commença par les sommer de se mettre à genoux. (Il faut savoir qu'en Chine, tout homme comparaissant devant un tribunal, qu'il soit accusé ou accusateur, ou même simple témoin, doit se mettre à genoux; la règle est générale et sans exception.) Néanmoins, ils s'y refusèrent : « Non, jamais nous ne fléchirons les genoux devant vous. » Les juges, déconcertés par ce refus, restèrent longtemps indécis; enfin, ils procédèrent à l'interrogatoire et insistèrent beaucoup pour savoir quels lieux nous avions habités, et quelles familles nous avaient donné asile. Nous répondîmes que leurs efforts pour obtenir de nous des dénonciations seraient vains, et que nous n'en ferions jamais. Un mandarin eut l'impudence de nous adresser une question outrageante pour la morale chrétienne, M. Huc, avec un geste imposant, lui fit une réponse qui le couvrit de confusion. Cet incident fut la clôture de la séance. »

Le surlendemain, ils furent conduits devant le tribunal du vice-roi qui devait décider de leur sort. Avant de les introduire, un mandarin vint les prévenir que là ils ne pourraient se dispenser de se mettre à genoux. Ils s'y refusèrent absolument et se tinrent debout, prenant une attitude fière, et protestant que leur expulsion du Thibet était illégale et tyrannique et qu'ils en appelleraient à leur gouvernement. Le vice-roi, craignant de se compromettre, resta quelque temps à réfléchir et finit par déclarer qu'il les ferait conduire à Canton et remettre au consul de France. Il prescrivit pour le reste de la route les commodités et même les honneurs convenables, mais l'insatiable cupidité des mandarins subalternes commis à la direction de l'escorte annula l'effet des mesures prises par le vice-roi.

On faisait si bonne garde autour des missionnaires que, pendant les centaines de lieues de leur voyage, aucun chrétien ne parvint à leur parler. Deux ou trois fois seulement ils reçurent en secret des billets destinés à leur apprendre que la persécution sévissait partout, malgré les traités obtenus par le gouvernement français en 1844. Un de ces billets leur donna le texte des édits impériaux en faveur de la religion chrétienne. Mais le gouverneur de la ville à qui ils en parlèrent feignit de ne pas connaître ces édits.

On savait cependant partout avec quelle force nos deux Français avaient parlé aux juges de *Tching-tou*. Un chrétien réussit à les informer que dans la ville où ils allaient arriver, trois chrétiens avaient été pris,

traînés au tribunal, cruellement battus et renfermés dans un horrible cachot. Nos missionnaires n'hésitèrent pas à s'adresser au magistrat persécuteur qui s'engagea à ne plus molester les chrétiens, et, dès le jour même, il mit en liberté les trois confesseurs de la foi.

« Les administrateurs de la capitale du *Hou-pé*, racontent nos voyageurs, se moquèrent des égards qu'on nous avait témoignés dans le *Sté-Tchuen*. « A quoi bon, » dirent-ils, tant de ménagements pour ces » étrangers, parce qu'ils sont Français ? » Dans cette ville, nous avons eu entre les mains deux hommes de cette nation, et nous les avons impunément torturés et mis à mort. (MM. Clet et Perboyre.)

» Aussi, à partir de cette capitale, nous vîmes redoubler les misères de notre voyage; tous les jours, nous eûmes à souffrir de la faim et des outrages de la populace qu'on ameutait contre nous.

» Nous arrivâmes à Canton, puis à Macao, dans les premiers jours d'octobre 1846. Notre arrivée causa beaucoup de surprise et de joie. Perdus pendant plusieurs années dans les déserts de l'Asie centrale, sans avoir jamais pu envoyer de nouvelles, nous passions partout pour morts. » Le voyage de Si-wan à Lhassa et de Lhassa à Macao avait duré plus de vingt-six mois, avec un trajet de 2500 lieues, soit 10 000 kilomètres.

VI. DERNIÈRES ANNÉES — RETOUR EN FRANCE SA MORT — SES OUVRAGES

M. Huc resta deux années à Macao, pendant lesquelles il écrivit ses « *Souvenirs* sur le Thibet ». Il reprit alors la route de Pékin pour retourner dans la Mongolie. Mais sa santé ne pouvait supporter plus longtemps le climat d'un pays où le thermomètre descend à 30 degrés, ce qui oblige les habitants à demeurer dans des cavernes. Presque complètement paralysé, il quitta la Chine le 1er janvier 1852, et revint en Europe par l'Égypte et la Palestine. « Il n'était pas permis, écrit-il, à un missionnaire qui avait erré si longtemps parmi les contrées les plus célèbres du bouddhisme, de passer sans visiter, le bourdon à la main, les lieux qui ont été sanctifiés par la naissance, la vie et la mort du Sauveur des hommes. Nous eûmes donc le bonheur de faire un pèlerinage à Jérusalem, et, le jour de l'Ascension, nous étions sur la montagne des Oliviers, pressant de nos lèvres l'empreinte sacrée que Jésus-Christ laissa sur le rocher, quand il monta au ciel. Un mois après, nous avions revu notre patrie, la France, le plus beau, le meilleur de tous les pays..... »

En France, M. Huc continua à rédiger le récit de ses voyages qu'il publia sous le titre de « l'Empire Chinois ». Cet ouvrage fut couronné par l'Académie française.

Il fut alors nommé chevalier de la Légion d'honneur, et Napoléon III désira qu'une édition spéciale de « l'Empire Chinois » fût imprimée à l'Imprimerie nationale.

En 1858, M. Huc écrivit un livre sur le « Christianisme en Chine et au Thibet » Le 25 mars 1860, il mourut subitement à Paris, à l'âge de quarante-six ans.

Les *Voyages* de M. Huc ont fait les délices de toute une génération. Cependant, ils étaient si extraordinaires et si pleins d'originalité que l'on crut d'abord qu'il avait exagéré les faits et donné libre cours à son imagination. Cette idée fausse trouva un appui dans les critiques du général russe Prjevalsky. Mais un autre explorateur, le prince Henri d'Orléans, a refait, en 1889-90, (sans être admis à entrer à Lhassa), le voyage de l'abbé Huc, en portant son livre dans la sacoche de son cheval, et il a montré que tous les faits avancés par le missionnaire étaient exacts.

Paris.

LA TOUR MADURE.

Ouvrages de M. Huc : *Souvenirs d'un voyage Thibet. L'Empire chinois,* — deux articles dans le *Correspondant,* en 1858.

BIBLIOGRAPHIE

Annales de la Propagation de la Foi, 1841, 1842, 1843, 1848. — Amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, *Voyage en Chine.* — Prince HENRI D'ORLÉANS, *Les missionnaires au Thibet. — Le P. Huc et ses critiques. — Tibet, Tartary and Mongolia, carte,* London. — GUSTAVE HUMBERT, *L'abbé Huc.*

LES CONTEMPORAINS



ALEXANDRE FALGUIÈRE, SCULPTEUR, DE L'INSTITUT (1831-1900)

I. LA FAMILLE FALGUIÈRE — NAISSANCE ET ENFANCE DE L'ARTISTE — PREMIÈRES ÉTUDES ET PREMIERS SUCCÈS — DÉPART POUR PARIS.

La gloire de l'artiste contemporain, livré à lui-même dans ses labeurs et d'autant plus isolé, par les jalousies de ses confrères, que son triomphe est plus grand, entraîne après elle toute une série d'exigences. La plus grande peut-être semble causée par ce besoin d'œuvres hâtives, d'un tel nombre, que jamais l'antiquité, ni la Renaissance n'en imposèrent autant à leurs sculpteurs. La statuomanie est le vice caractéristique de notre époque; elle écrase ses victimes, elle les réduit au seul métier et transforme l'artiste en ouvrier de ses caprices. Si le malheureux sculpteur n'envisage du triomphe qu'un côté de mise en scène où lui seul est en jeu, sa désillusion est immense. Mais si, dans ses labeurs ingrats, il se souvient que l'artiste n'est qu'un ouvrier d'élite, capable de se renouveler à chaque minute; si, maître en son art, il n'oublie pas la corporation qui le suit pas à pas, les élèves qu'il a formés et dont il demeure moralement responsable, sa vie est toute différente.

Lui aussi passe à côté de son rêve, il

lui faudra réaliser des monuments à la gloire d'un anonyme et couronner le tout d'une effigie sans intérêt plastique; mais, par contre, il aura pour consolation les mille sympathies de ceux qui l'entourent, qui l'acclament, qui chantent et pleurent avec lui et que sa mort affligera comme celle du père auquel ils doivent le jour. C'est à cette dernière catégorie d'artistes qu'appartient notre héros, Alexandre Falguière.

Jean-Alexandre-Joseph Falguière naquit à Toulouse le 7 septembre 1831. Ce fut une bonne fortune pour lui que de voir le jour dans cette ville sonore et fastueuse dont la foi religieuse et la foi artistique furent l'objet de tant de commentaires. Sa famille était modeste; son père, petit artisan, menait la vie sans relief de ses confrères toulousains et ne se serait guère douté qu'il deviendrait un jour le *père de Falguière*, vers lequel monterait l'hommage de tous. M. Falguière père, mort, il y a quelques années, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, fut largement payé de sa foi en la vocation du jeune homme par le respect et l'amour sans égal dont sa vieillesse fut entourée.

A propos de vocation, nul n'ignore que le choix des Toulousains s'écarte rarement de ces trois routes : la sculpture, la peinture et le chant. Notre héros, en méridional confiant, rêva, dès le début, un égal talent en ces trois arts; et, si les deux premiers seuls firent sa gloire, le dernier demeura chez lui, tel le fameux violon dont Ingres contristait ses amis, avec cette différence que Falguière maniait assez bien sa voix de baryton.

Après quelques années passées à l'École des Beaux-Arts de sa ville natale, dans les limbes du dessin et du modelage où son habileté se fit rapidement jour, ayant remporté le grand prix municipal de sculpture, Falguière vint à Paris. Inutile d'ajouter qu'il n'y vint que chargé des nombreux vœux de triomphe *sur ces Parisiens* dont chaque Toulousain reçoit son lot annuel, et que Falguière n'evoquait jamais sans une gaieté prodigieuse.

II. L'ATELIER JOUFFROY — ÉLÈVE ET MAITRE — SES CAMARADES — PREMIER SALON — FALGUIÈRE, PRIX DE ROME — A LA VILLA MÉDICIS — FALGUIÈRE Y TROUVE SA VOIE ARTISTIQUE

Jouffroy professait alors à l'École des Beaux-Arts de Paris. C'était un homme simple, du talent le plus pur, contre lequel n'avait pu prévaloir aucune des idées ou trop classiques ou trop romantiques de l'époque. Sa dignité un peu ironique déconcerta tout d'abord le jeune Toulousain, admis à l'École en 1854, et qui débordait de fougue méridionale. Ce n'était plus l'Alexandre, dernier triomphateur venu des rives de la Garonne, mais simplement le jeune Falguière devant qui personne de Paris ne levait les bras. A la longue, la discipline parut plus acceptable à l'élève pour lequel la sympathie de Jouffroy ne tarda pas à se montrer. De cet atelier Jouffroy sont sortis nombre de personnalités : Barrias, Blanchard, Carlès, Carlier, H. Cros, Desca, Gaudez, Leroux, Louis-Noël, René de Saint-Marceaux et bien d'autres qui témoignent de l'efficacité des leçons du vieux maître qui dirigea les premiers travaux de celui qui devait le remplacer, un jour, à l'Institut et à l'École des Beaux-Arts.

En 1857, Alexandre Falguière exposait au Salon une statuette en plâtre : *Thésée enfant*, tout imprégnée de la technique que Jouffroy avait formulée dans sa fameuse *Jeune fille confiant son secret à Vénus*. Le début fut des plus modestes, et cependant assez significatif, car le meilleur de l'œuvre si cahotée de Falguière fut toujours ce qui se ressentait du bon goût, de la modération, de la pureté de lignes rêvée par Jouffroy, ou faisait songer à ce que le maître n'avait pu réaliser.

Deux ans après, Falguière remportait le grand prix de Rome avec un de ces sujets bizarres dont l'École des Beaux-Arts a le secret : *Mézence blessé préservé par Lausus*.

On connaît le sort enviable des pensionnaires de la villa Médicis. Durant de longues

années, logés dans un palais et y vivant d'une vie commune incomparable; liberté leur est laissée d'étudier l'œuvre de tels ou tels maîtres à leur choix, de parachever leurs études au contact des merveilles de l'antiquité, dans une ville sans égale au monde. A la villa Médicis, Alexandre Falguière conquit vite tous les suffrages. Il avait une humour éclatante, une agréable voix, de la fantaisie et du talent; c'était plus qu'il n'en fallait pour se concilier l'amitié des aînés, des maîtres et des jeunes.

A cette époque, on commençait à voir que l'enseignement doctrinal d'après Canova et Thorwaldsen excluait par trop l'étude des Florentins : Donatello et toute la série des maîtres du xv[e] siècle. Le soleil aidant, Alexandre Falguière reconquit vite sa personnalité, et, en place de s'adonner à l'imitation des poncifs en vogue, orienta son talent vers des sujets plus vivants, moins conventionnels, qui devaient le conduire à cette religion de l'indépendance artistique qu'il défendit toute sa vie durant.

Le résultat du séjour en Italie fut, pour Falguière, avec deux gracieux bustes, la statuette en bronze : *Un vainqueur du combat de coqs,* qui figura au Salon de 1864 et y obtint une médaille. C'est le rajeunissement du *Mercure* de Jean de Bologne. « *On ne saurait trop louer la gaieté du masque et la nerveuse élégance des jambes faites pour courir dans la poussière olympique* (1) », disait Paul de Saint-Victor. De cette époque, et après cet heureux début, commence la série des succès qui devaient conduire Falguière aux honneurs les plus grands. On jurait par lui *en Toulouse*, et le père du jeune sculpteur, durant sa promenade quotidienne, accueillait avec orgueil les témoignages de satisfaction dont lui faisaient part ses compatriotes. D'ailleurs, Falguière aimait son pays, et ni les succès, ni les nombreux travaux qui l'assaillirent vers la fin de sa vie et finirent par l'emporter, ne l'empêchèrent de revenir, chaque année, serrer dans ses bras son vieux père et respirer l'air de la ville natale.

III. RETOUR DE FALGUIÈRE A PARIS — SA CARRIÈRE ARTISTIQUE JUSQU'EN 1870

A son retour de Rome, vers 1867, Alexandre Falguière, grâce à l'influence du sage Jouffroy, subit une crise d'art à laquelle nous devons la plus exquise des représentations de l'extase, parue au Salon sous forme de statue de plâtre dont le marbre augmenta encore la grâce. C'est le *Tarcisius, martyr chrétien*, que possède le musée du Luxembourg. On sait quel geste de souffrance, quel abandon de tout le corps et quel visage où luit un reflet du ciel font de cette œuvre une de celles que Falguière revendiquera comme typique devant la postérité. Malgré ces qualités, l'auteur restait perplexe devant un tel sujet, et l'enthousiasme nécessaire à la défense d'une œuvre, lui faisait défaut à la veille du Salon. On raconte qu'il entretint de la chose chacun de ses amis à tour de rôle, et ne se rendit à leur admiration que très difficilement. Bien lui en prit de n'avoir pas succombé à cette incertitude, car la critique fut unanime à célébrer le *Tarcisius*, qui obtint une médaille d'honneur au Salon de 1868. On a dit avec raison que, de même que pour les statues grecques, du *Tarcisius* brisé serait beau, d'une beauté parfaite, chacun des morceaux épars.

En 1869, Falguière envoyait au Salon une exquise *Ophélie*, statue plâtre, dont le marbre appartenait à M. Jacobsen, de Copenhague. Le geste en était gracieux, la figure d'une mélancolie imprécise, comme il convient à l'héroïne du drame de folie et de passion qu'elle va jouer.

L'œuvre fut peu remarquée, car les esprits étaient ailleurs. Falguière lui-même, avec cette mobilité d'enthousiasme qui l'a toujours animé, se mêlait trop au mouvement général pour qu'il lui fût loisible de travailler en paix. Aussi le retrouvons-nous aux portes de Paris, vêtu de l'uniforme des gardes nationaux, le képi sur l'oreille, le pantalon dans les guêtres, occupé à une

(1) Ce chef-d'œuvre est une des plus belles pièces de la galerie de sculpture moderne du musée du Luxembourg.



STATUE DE PIERRE CORNEILLE

besogne dont il convient de laisser le soin de la description à un spectateur célèbre.

IV. UNE MATIÈRE PREMIÈRE PEU USITÉE — RÉCIT DE THÉOPHILE GAUTIER — FALGUIÈRE ET LES SOUVENIRS DE L'ANNÉE TERRIBLE

Il s'agit de cette *statue de neige* dont notre héros érigea le gigantesque buste, à Montrouge, un jour qu'il était de garde, dans la neige du mois de décembre 1870. Peut-être le soldat Falguière eût-il préféré autre chose que l'apport bénévole d'une garde autour de Paris, alors que son pays expirait sous les coups de l'étranger, mais, en perte de cause, force lui fut de traduire à sa manière le sentiment qui l'animait. Il s'en tira à merveille.

« La 7e compagnie du 19e bataillon de la garde nationale, écrit Théophile Gautier dans ses *Tableaux du siège* (Paris, 1870-1871), contient beaucoup d'artistes peintres et statuaires, blasés bien vite sur l'éternel jeu de bouchon, et qui ne demanderaient pas mieux que d'occuper d'une autre manière leurs loisirs d'une faction à l'autre. La pipe, le cigare, la cigarette aident à brûler le temps, les discussions d'art et de politique le tuent quelquefois, mais on ne peut pas toujours fumer, parler ou dormir.

» Or, depuis trois ou quatre jours, il est tombé une assez grande quantité de neige, à moitié fondue déjà dans l'intérieur de Paris, mais qui s'est maintenue sur le rempart plus exposé au vent froid qui vient de la campagne. Et, comme il y a toujours chez l'artiste, quel que soit son âge, un fond d'enfance et de gaminerie, à la vue de cette belle nappe blanche, l'idée d'une bataille à coups de boules de neige se présenta comme une distraction de circonstance.

» Deux camps se formèrent, et des mains actives convertirent en projectiles les flocons glacés et brillants recueillis sur les talus. L'action allait s'engager quand une voix cria : « Ne vaudrait-il pas mieux faire une statue avec ces pains de neige? » L'avis parut bon, car Falguière, Moulin et Chapu se trouvaient de garde ce jour-là. On dressa un semblant d'armature en moellons ramassés de côté et d'autre, et les artistes, à qui Chapu servait complaisamment de praticien, se mirent à l'œuvre, recevant de toutes mains les masses de neige pétrie que



L'ABATAGE D'UN BŒUF (Peinture.)

leur passaient leurs camarades.

» Falguière fit une *statue de la Résistance,* et Moulin un *buste colossal de la république.* Deux ou trois heures suffirent à réaliser leur inspiration, qui fut rarement plus heureuse.

» Ce n'est pas, du reste, la première fois que des grands artistes daignent sculpter ce marbre de Carrare qui descend du ciel sur la terre en poudre scintillante. Michel-Ange modela, pour satisfaire une fantaisie de Pierre de Médicis, une statue colossale de neige — chose rare à Florence, — dans la cour même du palais, et ce badinage, où éclatait le génie de l'artiste — car, lorsqu'on a la pensée, la matière importe peu, — lui valut la faveur du nouveau grand-duc, qui le protégea comme avait fait Laurent le Magnifique.

La statue de Falguière est placée au bas d'un épaulement, non loin du corps de garde, sur le bord du chemin de ronde, et regarde vers la campagne.



STATUE DE BALZAC

» L'artiste délicat à qui l'on doit le *Vainqueur au combat de coqs* le *Petit Martyr* et *l'Ophélie*, n'a pas donné à *la Résistance* ces formes robustes, plus que viriles, ces grands muscles a la Michel-Ange que le sujet semble comporter. Il a compris qu'il s'agissait d'une Résistance morale plutôt que d'une Résistance physique, et, au lieu de la personnifier sous les traits d'une sorte d'hercule femelle prêt à la lutte, il lui a donné la grâce un peu frêle d'une Parisienne de nos jours.



TARCISIUS, MARTYR CHRETIEN (Musée du Luxembourg.)

» La *Résistance*, assise, ou plutôt accotée contre un rocher, croise ses bras sur son torse nu, avec un air d'indomptable résolution. Ses pieds mignons s'appuyant, les doigts crispés à une pierre, semblent vouloir s'agrafer au sol. D'un fier mouvement de tête, elle a secoué ses cheveux en arrière, comme pour faire bien voir à l'ennemi sa charmante figure, plus terrible que la face de Méduse. Sur les lèvres se joue le léger sourire du dédain héroïque, et dans le pli de ses sourcils se ramasse l'opiniâtreté de la défense, qui ne reculera jamais. »

Falguière avait promis de fixer, dans une autre matière, cette ébauche qui fut l'objet d'un pèlerinage de la part des Parisiens, mais il lui fut impossible de rien obtenir de satisfaisant à ses yeux. L'heure était trop décisive pour que les préoccupations de Falguière n'eussent pour terme qu'une vanité d'artiste. Il conserva toutefois le curieux croquis de Philippoteaux, paru dans l'*Illustration* du 31 décembre 1870, et représentant la scène. C'était un des récits qu'on obtenait le plus facilement de lui. Ce fut en 1870, à la suite de cet incident, que commentèrent tous les journaux français et étrangers, que Falguière reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

V. CARRIÈRE ARTISTIQUE DE FALGUIÈRE DEPUIS 1870 JUSQU'A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

La première tentative d'art que les événements, qui se succédèrent en 1870 et 1871, laissèrent à Falguière le loisir d'achever, fut la statue de *Pierre Corneille*, dont le plâtre, exposé au Salon de 1872, reparut sous forme de marbre à celui de 1878. L'image du grand tragédien prit ensuite place à la Comédie-Française. Pierre Corneille y est représenté assis dans un somptueux fauteuil; il compose une des œuvres — peut-être le *Cid* — qui se prolongeront à travers les âges. Le visage est en proie à une méditation que tempère un brin d'ironie normande. Corneille a posé sur le bord du socle un pied chaussé du soulier, à cause duquel on le voyait parfois assis dans la boutique d'un savetier. Au Salon de 1873 paraît le marbre de *la Danseuse égyptienne;* à celui de 1875, le groupe de plâtre de *la Suisse accueille l'armée française;* successivement Falguière y ajoute le buste bronze de *Carolus Duran* et la statue plâtre de *Lamartine* (1876), réexposée en bronze en 1877 et inaugurée à Mâcon en 1878. De l'avis de Falguière, ce dernier ouvrage aurait joué, dans sa vie, un rôle important, et devrait être considéré comme une des œuvres capitales du maître. En effet, il est difficile de rêver mieux la pose glorieuse du poète, debout, vêtu simplement, avec son haut front et ses yeux clairs. Ce fut vers cette époque que Falguière exécuta pour la ville de Toulouse la *statue de sainte Germaine* (1877), où il traduisit la légende languedocienne de la pauvre bergère de Pibrac.

L'Exposition universelle de 1878 fut un nouveau triomphe pour Falguière. A la suite des figures décoratives du bassin du Trocadéro, dont *l'Asie* surtout avait été fort remarquée, il reçut une médaille de 1re classe et se vit promu officier de la Légion d'honneur.

VI. ÉVOLUTION NOUVELLE DU TALENT DE FALGUIÈRE — LES « DIANE » ET AUTRES FIGURES PAIENNES

En 1879, avec des triomphes si mérités, le talent de Falguière, loin de s'apaiser, après avoir créé le *Saint Vincent de Paul*, statue en marbre du Panthéon, poème de bonhomie, de tendresse et de candeur, s'orienta brusquement vers des horizons nouveaux. Et lesquels! Quand on aura énuméré *l'Ève*, statue marbre (1880), *la Diane* (1882), *la Nymphe chasseresse* (1884), *la Bacchante* (1886), et les nombreuses versions qu'il donna de ces figures, à peine restera-t-il le courage d'invoquer, pour contre-balancer le scandale produit par *la Femme au paon* (1890) et *la Danseuse* (1896), les raisons dont nous avons parlé en tête de cette biographie. Parallèlement à ces ouvrages, on s'attardera avec plaisir aux

bustes de *Mme la baronne Daumesnil*, de *Marie Kolb*, de *Coquelin Cadet* et du poète *Jean Bertheroy*; aux trois statues marbre *la Musique*, *la Poésie héroïque* et *le Poète*. Enfin, le grotesque travail de *la Révolution triomphante*, qui souille l'abside du Panthéon, laissera aux spectateurs un souvenir qui le poursuivra devant la statue d'*Henri de la Rochejaquelein*, d'une tenue si aristocratique, et celle de *S. Em. le cardinal Lavigerie*, qui synthétise à merveille le geste de l'Église militante. Une telle inégalité d'inspiration étonnera toujours ceux qui se laisseront aller à oublier que le tempérament de Falguière était de prime-saut, sans contrôle autre que son amour du métier, son besoin d'action et le devoir qui liait son sort à celui de ses nombreux élèves. C'est pour cela qu'on peut ajouter à une liste d'œuvres déjà si nombreuses la statue de *Gambetta*, les monuments de *l'Amiral Courbet*, de *Jules Grévy*, du *P. d'Alzon*, de *Charcot*, de *Daudet*, de *Bizet*, de *Pasteur*, de *Balzac*, etc., de nombreux projets exécutés à l'étranger, des *bas-reliefs* pour de riches particuliers, tels M. le baron Vita, une *Élégie* pour la façade de l'Opéra, une *Fontaine monumentale* pour la ville de Rouen et toute une suite de travaux qui semblaient faits pour remplir l'existence de dix hommes, mais qui étaient insuffisants à remplir la sienne.

VII. FALGUIÈRE PEINTRE — OPINION DU PEINTRE HENNER SUR LES TOILES DE FALGUIÈRE

En effet, les labeurs sculpturaux que nous venons d'énumérer laissaient à Falguière des loisirs qu'ils consacrait volontiers à des tentatives picturales. En cet art, s'il n'en savait pas la maîtrise que les sculpteurs lui reconnaissaient, il avait du moins une bonne foi digne d'un autre âge qui eût fait de lui un nouveau Michel-Ange si l'époque avait consenti la chose. Ses *Lutteurs* firent sensation au Salon de 1873; son *Caïn et Abel*, sa *Décollation de saint Jean-Baptiste*, sa *Suzanne* et sa *Madeleine* sont d'une composition extrêmement habile. Enfin, si la toile trop célébrée, *Éventail et poignard*, nous laisse froid, en revanche l'*Abatage d'un bœuf* est un superbe morceau digne des maîtres, aussi bien que son *Hylas*, paysage arcadien, sa *Grand'mère*, d'une jolie intimité, et ses *Mendiants espagnols*, qui évoquent tout à la fois Murillo et Goya. Ces divers travaux, largement suffisants pour une notoriété, Falguière les mettait sur le compte d'une innocente manie. Il aimait raconter les entrevues qu'il avait à ce sujet avec le peintre Henner:

« Quand Henner vient chez moi, je lui montre mes tableaux et je lui demande ce qu'il en pense. Il les regarde et me répond : Mais c'est très *pien*, c'est très *pien*..... Puis il regarde mes bustes et dit : Ah! ça, c'est *pien!* »

Et Falguière daubait sa peinture avec une bonhomie qui eût déridé l'homme le plus triste.

VIII. FALGUIÈRE MEMBRE DE L'INSTITUT — LE PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS — MAITRE ET ÉLÈVES

Le 18 novembre 1883, Falguière était élu membre de l'Institut, en remplacement de son maître Jouffroy. Depuis le mois d'octobre de l'année 1882, il avait eu l'honneur de lui succéder comme professeur à l'École des Beaux-Arts. C'est de cette époque que date la période la plus militante de sa vie. Falguière professeur était, comme Falguière artiste, indépendant, sarcastique, méprisant les règles qui se haussent jusqu'à étouffer la personnalité, les vétilles doctrinales, le petit côté du métier. Il entrait sans façon à l'atelier, rectifiait la position du modèle, et, après avoir embrassé, de ce coup d'œil qui lui était particulier, la série d'études qui encombraient les quatre coins de la salle, il commençait ses corrections. Falguière affectionnait un procédé caricatural pour rectifier les erreurs. A telle figure trop maigre, il collait sur les flancs deux boudins de terre glaise qui en faisaient un hercule, à telle autre, mal établie, il coupait



STATUE DE SAINT VINCENT DE PAUL, AU PANTHÉON (1)

des sections charnues avec une joie à laquelle chacun participait, et quand un *boulot* (terme de métier) s'avisait d'être mal proportionné, c'était un plaisir pour lui de l'amoindrir ou de l'augmenter par des procédés facétieux dont il avait le secret. Les pieds, les mains, les oreilles étaient aussi l'objet de soins tout particuliers. Maintes fois, après sa tournée professorale à l'atelier, les travaux des élèves présentaient l'aspect d'un convoi de voyageurs victimes de tamponnements.

Il est vrai, par contre, qu'il lui arrivait parfois, si le travail était bon et le modèle attrayant, de pousser l'ouvrage de l'élève, émerveillé d'un tel honneur, et plus émerveillé encore de s'entendre dire :

« Moi, je ne vous apprendrai qu'à vous servir de la glaise, du pouce et de l'ébauchoir. Quand on sait son métier, on fait ce qu'on veut. »

Falguière connaissait, par leur nom et leurs qualités ou défauts, tous ses élèves. Quand les travaux qu'ils entreprenaient pour le Salon les forçaient à l'isolement, il allait les voir en ami; il critiquait les fautifs, encourageait ceux dont l'envoi s'annonçait bien, tarabustait ceux qui se laissaient aller au *farniente* ou au découragement. Et, chose admirable, il participait d'un même cœur à leurs joies, à leurs peines, ou, ce qui vaut mieux, trouvait toujours un monument à faire, un travail quelconque pour les nombreux artistes dont la détresse lui était connue.

Il y avait en Falguière professeur deux personnalités distinctes : *le patron* et *le père Falguière*. Malgré l'existence affolante que lui avaient créée sa notoriété et sa réputation de *faiseur de boulots,* il ne manquait aucune des manifestations au cours desquelles l'atelier Falguière recourait au photographe. Et Dieu sait de quelles fantaisies se réclament ces petites fêtes. Il existe des quantités de *triomphes d'Hercule*, d'*hommages à Minerve*, de *morts du Tyran*, de *couronnements de Muse* au pied desquels apparaît le visage toujours inquiet de Falguière. Il lui arrivait parfois de suivre la bande joyeuse jusqu'au pont des Arts, et, gravement, d'aller avec elle manger une friture vers les Meudon et les Point-du-Jour.

C'est assez dire de quelle vénération était entourée la doctrine du *père Falguière* par

(1) Nous devons la reproduction de ce cliché à l'autorisation gracieuse des *Notes d'Art et d'Archéologie*.

les nombreux élèves qui devaient être, en cette Exposition universelle de 1900, le plus pur de ses triomphes. A les entendre, le titre d'*élève de Falguière* valait celui de *soldat de la Grande Armée*. Et, de fait, on avait trop coutume de le voir au triomphe, depuis quelque vingt ans, pour qu'il ne soit permis de se l'appliquer aux heures de lutte ou d'inquiétude. Deux des élèves de Falguière, Marqueste et Mercié, avaient eu l'honneur de prendre place à ses côtés sous cette *coupole au bout du pont*, naguère objet de leurs brocards. D'autres, tels Denys Puech (*saint Antoine de Padoue*), Paul Gasq (*Bustes*), Félix Soulès (*Iphigénie*), Ernest Dubois (*Bossuet*), Auguste Maillard (*Icare*), Louis Malric (*Narcisse*), Eugène Bénet (*Obsession*), Jean Carlus (*Monument des trois instituteurs de l'Aisne*), Paul Darbefouille (*Danseuse*), Félix Desruelles (*Pastorale*), Louis Enderlin (*Meissonier*), Charles Jacquot (*Jeanne d'Arc*), Léo Laporte-Blairzy (*Le menuet*), Auguste Paris (*Orphée et Eurydice*), etc., figuraient à l'Exposition décennale de la sculpture de l'Exposition universelle de 1900, à côté des deux envois du maître, que sa mort avait fait ceindre d'un crêpe.

Par ce groupement d'œuvres toutes émanées du même foyer d'initiation, et qui déborde d'un pavillon où il est à l'étroit, envahit les jardins, peuple les pavillons, court sur les frises et trône au faîte des palais, Falguière semblait devoir être vraiment comme le roi de la grande Exposition universelle. Hélas! cette Exposition universelle, Falguière ne la vit même pas. Elle s'ouvrait à peine (14 avril 1900) que la mort avait déjà couché l'artiste dans la tombe (19 avril 1900.)

X. FALGUIÈRE ET LES INONDÉS DE TOULOUSE — INCIDENT RODIN — RAPPORTS ENTRE LES DEUX RIVAUX

L'atelier de la rue d'Assas, tant de fois décrit, où Falguière s'était retiré loin des fâcheux, des barnums pour voyageurs cosmopolites et autres personnages accrochés à l'homme célèbre, s'ouvrait aux élèves, à quelques amis, et, phénomène assez curieux à cette catégorie de tentatives désintéressées, trop désintéressées même, pour recevoir bon accueil chez la plupart des artistes.



STATUE DE SAINT JEAN BAPTISTE DE LA SALLE

Nous parlons des bonnes œuvres que la misère, le triomphe d'une idée, la mémoire d'un défunt autorisent à solliciter l'offrande d'un objet d'art, d'une toile ou d'une esquisse chez tous les artistes de la capitale. Jamais, pour ces motifs, Falguière ne fut sollicité en vain, et on peut dire même qu'il fut l'initiateur de cette sorte de charité, à laquelle participent, avec un égal mérite, et l'artiste qui offre les pièces d'une loterie, d'une vente, d'une exposition, et le public qui achète ces dons gracieux. Voici dans quelles circonstances:

En 1875, les débordements de la Garonne occasionnèrent une inondation qui submergea tout un grand quartier de la ville de Toulouse. Un nombre considérable d'industriels et de commerçants, un plus grand nombre d'ouvriers, de femmes et d'enfants se virent privés, qui de leur gagne-pain, qui d'un abri pour se reposer. Les tristesses de l'année terrible avaient déjà fait de nombreux ravages dans les familles des inondés, et cette nouvelle calamité jeta la population toulousaine dans un affreux marasme. Ce fut le moment choisi par Falguière pour relever le courage de sa ville natale. Durant des mois, on le vit multiplier ses démarches, promener, d'ateliers en ateliers, une affliction des plus sincères, bien que servie par la verve d'un Parisien, et dont les confrères, souvent surpris de cette visite, ne pouvaient calmer les lamentations qu'en offrant telle ou telle œuvre au choix du Toulousain. Falguière était trop sympathique et trop connaisseur en toute matière d'art pour qu'une seule de ses demandes ne trouvât un écho et n'apportât une aumône de choix. Le fruit de cette *razzia* servit à organiser une tombola dont le produit fut considérable. Il n'y a pas un fait pareil dans l'histoire de l'art contemporain et même de l'art antique; on y trouve parfois le fait bien louable d'une ville sauvant un artiste qu'elle vit naître, grandir et s'éprendre d'une chimère : peinture, sculpture, musique, mais jamais celui d'un artiste assez filial, assez hardi, assez aimé pour sauver sa ville natale ou, tout au moins, lui épargner dix ans de misère. C'est là un des nombreux titres de gloire de Falguière, en dehors de son œuvre de sculpteur, œuvre qui le place parmi les premiers maîtres du XIXe siècle.

On ne saurait clore une biographie d'homme célèbre sans parler, s'il y a lieu, de son attitude vis-à-vis des rivaux, de ceux dont l'art était, sinon antagoniste, du moins orienté vers un autre idéal. Ce fut le cas de *Falguière et de Rodin.*

Personne n'ignore l'incident *Balzac*, à propos d'une statue où le célèbre romancier était représenté par Rodin, auteur du projet, d'une façon un peu personnelle. Quand l'œuvre parut au Salon de 1898, il y eut un soulèvement dans la presse, dans le monde des ateliers; mais, chose plus fâcheuse, à la Société des gens de lettres, pour laquelle le monument était fait, et qui signifia au sculpteur son mécontentement. Après une série d'escarmouches pour et contre Rodin, celui-ci décida qu'il garderait chez lui le *Balzac* incriminé, et, soit indignation, soit mépris, soit calcul, laissa le Comité des gens de lettres, agissant à sa guise, choisir meilleur ou plus docile interprète de son sentiment.

Rodin exclu, il eût été maladroit de solliciter la mise en jeu d'une personnalité moins connue. On fit une demande auprès de Falguière, qui accepta. Le public, tenu au courant de l'affaire par les *on-dit* des gazettes, déduisit de là qu'une inimitié implacable devait séparer Falguière, membre de l'Institut, professeur à l'École des Beaux-Arts, dépositaire de la tradition sculpturale qui régit Paris et se ramifie en province, et Rodin, le révolté, l'anti-traditionniste, l'homme pour lequel l'art des sculpteurs du moyen âge vaut toute la statuaire antique et ses prolongements.

Il n'en était rien. Falguière, à vrai dire, avait le don professionnel de l'ordonnance d'un monument selon les vœux de la routine. Mais il se jouait parfois de ces travaux, et, (on le vit bien par le *Balzac* du Salon de 1899), savait discerner la part de génie

à mettre dans une commande agréable et à exclure d'un simple labeur.

On eût dit même qu'à cette heure décisive de la lutte entre l'art académique et l'art d'à côté, il éprouvait une douce joie en sacrifiant le titre de professeur qu'on lui reconnaissait officiellement à celui d'initiateur, d'esprit ouvert à toutes les tentatives qu'il chérissait encore davantage. Si le *Balzac* de Rodin était d'une technique mystérieuse, le *Balzac* de Falguière avait un parti pris d'infériorité, quelque chose d'analogue au résultat de ces joûtes avant lesquelles deux frères d'armes convenaient d'avance lequel des deux serait vainqueur, à l'encontre des vœux des ordonnateurs de la fête et pour le plaisir des sacrifices réciproques qui reliaient les chevaliers entre eux.

Ce que le public ne savait pas, c'est que la destinée de Rodin devait beaucoup à Falguière, c'est qu'à l'aube des manifestations qui devaient faire de Rodin le rival de Falguière, celui-ci avait couvert de son autorité toujours incontestée l'accusation qui pesa sur le fameux *Age d'airain*, première œuvre de Rodin. Il s'agissait de l'accusation de moulage sur nature, aussi infamante pour un sculpteur débutant, que le plagiat peut l'être pour un musicien ou un littérateur. Alors que toute une coterie criait au scandale, Falguière, seul, prit cause pour l'*Age d'airain*. Il aurait pu, et sa position le lui ordonnait presque, garder le silence, s'abstenir et laisser l'accusation suivre son cours. Mais de tels procédés étaient incompatibles avec sa nature. Falguière aimait ou haïssait passionnément; on peut même dire qu'il n'eut jamais le temps de haïr personne. Grâce à lui, Rodin se justifia aux yeux de tous, et continua ce labeur si artistique, d'une tenue si particulière, dont nous auraient privé peut-être les incidents de l'*Age d'airain* s'ils n'avaient pas tourné à l'avantage de son auteur.

C'est ce qui explique pourquoi, malgré l'affaire du *Balzac*, le public découvrit, l'année suivante, au Salon du Champ de Mars, un *buste de Falguière*, par Rodin, et pourquoi encore, parmi les ébauches trouvées, après sa mort, dans l'atelier de Falguière, on signala un *buste de Rodin*, à peine ébauché.

XI. FALGUIÈRE, ARTISTE CHRÉTIEN LA CÈNE

Il eût été juste, à l'époque où disparut Falguière, de dresser un inventaire des œuvres inachevées, ce qui aurait permis de savoir vers quel idéal se dirigeait le maître sculpteur et le maître peintre. Après avoir vaincu toutes les difficultés du métier, il était à présumer que l'artiste, sans revenir à sa première manière, essayerait de traduire les idées du moment en des sujets appropriés aux circonstances.

En effet, si nous comparons les œuvres de Falguière aux époques qui les virent naître, il nous est permis d'en conclure que l'esprit de notre héros n'agissait jamais que par suite d'enthousiasmes plus ou moins réfléchis, pour telle ou telle idée en vogue, dont il ne voyait que le côté séduisant et à laquelle il participait avec une naïveté digne d'éloges. En 1868, époque du *Tarcisius*, nul n'aurait oser profaner les cérémonies religieuses et professer l'athéisme sans encourir le mépris. En 1870, époque de la *Résistance* et de la *Suisse accueille l'armée française*. les malheurs de la guerre, la lutte acharnée bientôt suivie par l'abattement d'après la défaite lui suggéraient ces deux nobles créations. De 1875 à 1880, l'époque, relativement tempérée, laissait Falguière libre de prendre part à divers sentiments particuliers, tels le culte de classiques en honneur à la Comédie Française d'où sortit le *Corneille;* certaines amitiés qui prétextèrent les bustes de *MM. Coquelin Cadet* et *Carolus Duran;* le respect de la ville de Mâcon pour une de ses gloires, *Lamartine;* enfin la *Sainte Germaine* et le *Saint Vincent de Paul* qui devaient être, pour longtemps, les derniers hommages officiels rendus à la religion catholique.

L'Exposition de 1878, où figura le groupe de l'*Asie*, avait transporté Falguière dans un nouveau monde; il y trouva des com-

patriotes, des rhéteurs habiles qui le chargèrent, lui aussi, d'une mission démoralisatrice et firent célébrer par une critique dévouée ses *Diane* et ses *Nymphes*. Successivement, Falguière exécuta ce *Triomphe de la Révolution* qui couronna l'Arc de Triomphe de 1881 à 1885, diverses maquettes et projets glorifiant Danton, Gambetta, Barbès, Grévy, Victor Hugo, etc., et il termina cette série d'œuvres par la *Révolution* du Panthéon, dont il a été question plus haut, mais sur laquelle il convient d'insister.

Entre temps, et malgré cette mission qui souvent fut malheureuse pour son talent, Falguière exécutait nombre d'œuvres religieuses qui, pour la plupart, sont de véritables chefs-d'œuvre : les statues de *Dom Calmet*, pour l'église de Senones; de *l'abbé de la Salle*, pour la ville de Rouen; du *R. P. d'Alzon*, de *Mgr Freppel*, du *cardinal Lavigerie*, etc. Il semblait qu'il fût plus à l'aise en de tels sujets que dans les autres et qu'une lutte fût engagée chez lui entre l'art païen et l'art chrétien.

STATUE DU R. P. D'ALZON

Depuis 1894, l'esprit qui l'animait ayant perdu tous ses représentants, et la critique d'art ne comptant plus que de rares serviteurs dévoués à la cause qui, d'*opportune*, était devenue importune, Falguière demeurait seul au milieu d'une génération orientée vers la foi. Les élèves qu'il avait formés, tout en admirant ses œuvres païennes, s'en tenaient à des essais moins audacieux, mais où il reconnaissait lui-même l'indice d'un art véritable.

Les ricanements ironiques qui accueillirent sa *Danseuse* le rendirent perplexe; il reprit son *Monument à la Révolution* qu'il lui fallait exécuter quand même, bien que nul ne croie plus à la nécessité d'une telle apothéose.

L'inauguration de ce monument eut lieu, il y a quelques années, sans aucune solennité, à la dérobée!

Peut-être, après la chute de ce beau rêve, Falguière aurait-il contribué au mouvement contemporain qui ramène à la foi des esprits et des talents tels que François Coppée, Huysmans, Benjamin Constant et tant d'autres? La liste de ses œuvres comprenait une telle majorité de tentatives d'art religieux qu'il eût été permis d'espérer que les deux dernières, consacrées à la Propagation de la foi et au Sacré Cœur, en

feraient surgir de nouvelles aussi belles et aussi émouvantes. D'autant que les audaces du sculpteur avaient toujours été contre-balancées par la dignité vraiment exemplaire du peintre. Falguière, peintre, même dans les décorations pour la salle des Illustres, à Toulouse, conserva cette retenue qui distingue les maîtres véritables. Il aimait y traduire des passages bibliques, et savait oublier le côté pittoresque des scènes qu'il voulait représenter pour n'en faire saisir que l'émotion qui s'en dégage.

A sa mort, il y avait, dans l'atelier de la rue d'Assas, une toile inachevée devant laquelle Falguière arrêtait ses intimes et qu'il mettait en lumière favorable en déclarant que rien de ce qu'il avait fait ne valait cela. Il s'agissait d'un panneau oblong représentant la *Cène* au moment où Jésus dit :

— Je vous le dis en vérité, l'un de vous doit me trahir.

Et que les apôtres, contristés, demandent :

— Est-ce moi, Seigneur? (1)

Jésus est au bout de la salle dans la pénombre; Jean, le Bien-Aimé, à l'audition de ces paroles terribles, se sent défaillir et cherche un refuge contre la poitrine du Christ. Les dix apôtres fidèles, debout, étendent les bras d'un geste de dénégation. Seul, Judas l'Iscariote, à l'extrémité opposée de la table, est à moitié levé, les bras ballants, avec la lumière bien en face éclairant son visage de traître dont les regards devaient fuir ceux du Maître. Les lampes semblent s'éteindre, il y a des trous d'ombre dans la salle. Par les ouvertures du logis, on aperçoit un paysage nocturne éclairé discrètement d'un rayon de lune; des collines, un lac qui luit, un ciel lointain. Il est impossible de se défendre d'un frisson à la vue de cette toile où le drame évangélique semble peu à peu s'enfoncer dans la nuit. Parmi la multitude de *Cènes* dues à chaque école de peinture ancienne ou moderne, mise à part l'œuvre de Léonard de Vinci, il n'y a de comparable à ce tableau que la troublante toile de Dagnan-Bouveret.

Quelques jours avant sa mort, durant



STATUE DE LA ROCHEJAQUELEIN

(1) *Matth.* XXVI, 21-22.

cette visite qu'il fit à son atelier, en se traînant, pour donner un dernier adieu aux œuvres qui avaient fait sa vie de chaque minute, Falguière contempla longuement cette *Cène*, inachevée, comme le rêve irréalisable de ceux qui cherchèrent la pierre philosophale, — mais qui du moins lui avait servi à se découvrir l'âme d'un chrétien.

XII. DERNIERS JOURS DE FALGUIÈRE — INAUGURATION DU MONUMENT DAUDET — FALGUIÈRE ET DAUDET — MORT CHRÉTIENNE

Une existence si bien remplie par l'amour de l'art et celui des hommes paraissait devoir ne jamais s'achever. Falguière prenait un soin tout particulier à dissimuler sous un extérieur enjoué, truculent même, les tourments que laissaient à leur auteur les chefs-d'œuvre créés, les fatigues causées par ce nombre de labeurs effroyables, dont ses dernières années furent assaillies et, disons-le, le mal incurable qu'il sentait monter graduellement en lui. Après avoir été l'ardent débutant, l'infatigable artiste connu, le professeur paternel et fraternel d'une légion de sculpteurs, Falguière comprit qu'il se devait à lui-même, autant qu'à ceux qui l'aimaient, une vieillesse stoïque. Elle fut courte; le ciel a voulu que l'artiste ne connût pas les horreurs du déclin, cet âge de fer qui fait de la plupart des célébrités humaines, vers la fin de leur vie, des *astres morts*.

Parmi les monuments qui lui restaient à faire, et que sa mort laissa ébauchés, celui du romancier Alphonse Daudet le passionnait davantage. Falguière et Daudet avaient eu de nombreux rapports; une similitude de destinée les appariaient; tous deux méridionaux, venus jeunes à Paris et promptement connus, avaient franchi à grandes enjambées la route de la célébrité. Les *Salons* de Falguière étaient aussi attendus que les romans de Daudet, et qui ne se souvient, sans qu'il nous semble utile d'insister davantage, de ce type de sculpteur renfermé dans son art, joyeux à cause de lui et seulement par lui, qui traverse, bon et naïf, le monde si retors des romans de Daudet. La longue maladie du romancier, sa fin si brusque, dut certainement frapper l'imagination de Falguière, déjà fort inquiète et non sans raison. Depuis longtemps, il souffrait d'une maladie de foie; son visage, toujours expressif, cachait mal les effets de la souffrance. La mort de son vieux père, les tracas d'un labeur acharné, le peu de soin qu'il prenait de suivre les prescriptions du médecin, tout concourut à porter son organisme au point où la machine humaine, dans un suprême effort, s'effondre et disparaît.

Le *Monument de Daudet*, inauguré le 8 avril 1900, lui avait coûté beaucoup de fatigues. Réclamé instamment par la municipalité de Nîmes, il dut être livré avant son parfait achèvement, et Falguière, qu'un tel concours de circonstances exaspérait, crut devoir accompagner son travail et le ramener à Paris après l'inauguration. Malgré les ordres des docteurs, il mit son projet à exécution; les fatigues du voyage, la température froide qui régnait alors, aggravèrent sa situation. A Nîmes, il dut s'aliter, et, dès qu'il fut retourné à Paris, le mal empira de jour en jour : des vomissements, des crises intestinales, nécessitèrent l'opération de la laparatomie, peu concluante chez les vieillards. Cette opération eut une issue fatale, et, le lendemain (19 avril 1900), après une longue agonie, Falguière rendait le dernier soupir.

Dans le concert de louanges qui salua la mort de ce grand artiste et célébra son talent, sa vie active, la souplesse de son imagination, tout ce qui avait fait de lui l'incarnation du véritable tempérament français, on n'oublia que la louange capitale. C'était de signaler qu'Alexandre Falguière, qualifié jadis de *grand païen*, par une certaine critique, avait réclamé les secours de cette foi qui lui inspira la *Sainte Germaine*, le *Saint Vincent de Paul*, le *Tarcisius*, le *La Rochejaquelein*, chevalier du Sacré Cœur, le *cardinal Lavigerie* au geste magnifique, et tant de merveilles.

Nous lisons, en effet, dans le *Bulletin*

de l'Œuvre de Saint-François de Sales (novembre 1900) :

« Tous les journaux ont parlé du talent et des œuvres de Falguière. Il nous appartient de dire un mot de ses sentiments religieux. Il n'est que trop vraisemblable que l'illustre sculpteur, au milieu des agitations de Paris et dans les éblouissements de la gloire, ait négligé longtemps les pratiques chrétiennes de ses premières années; mais il est certain qu'il ne perdit jamais la foi de son enfance, et nous trouvons de ce fait un encouragement pour les âmes généreuses qui se consacrent à l'enseignement du catéchisme.

» Dès qu'il comprit le danger que lui faisait courir l'opération qu'il venait de subir, Falguière appela lui-même le vicaire qui était de garde à Notre-Dame des Champs, la paroisse de son domicile de la rue d'Assas.

» En pleine et parfaite connaissance, il fit sa confession, se reposant par instants, à cause de sa faiblesse, pour reprendre ensuite avec une nouvelle ferveur; il a reçu aussitôt après le sacrement de l'Extrême-Onction en regrettant que son état — il avait alors des vomissements fréquents — ne lui permît pas de communier.

» Ceux qui l'entouraient ont recueilli cette parole tombée de ses lèvres mourantes et qui vaut d'être rapportée :

« Je suis prêt, disait-il, et si je ne l'étais » pas entièrement, ô mon Dieu..... »

» Il ne pouvait pas achever; mais il est aisé de retrouver dans cette phrase interrompue une touchante réminiscence d'un passage de l'acte de désir, avant la Sainte Communion, tel qu'il est formulé dans un livre d'heures en usage à Paris :

« Mon cœur est prêt, ô mon Dieu, et » s'il ne l'est pas encore assez, un seul de » vos regards peut le purifier encore et l'en- » flammer de votre amour. »

» Ces renseignements d'une haute édification sont absolument authentiques et puisés à bonne source.

» S'ils avaient besoin d'explication, on la trouverait dans un trait non moins remarquable.

» Il y a vingt-cinq ans environ, M. Falguière vint à Toulouse assister aux obsèques de sa mère sur la paroisse Saint-Pierre. Bien que le convoi fût d'une classe inférieure, le curé d'alors présida la levée du corps. Dans cet usage purement local, l'éminent artiste crut voir une attention personnelle, et il se rendit au presbytère pour en offrir ses remerciements. Au courant de la conversation, il dit d'un accent pénétré :

« Monsieur le Curé, toutes les fois que » j'entre dans votre église, je me sens saisi » d'une émotion particulière, parce que » j'y retrouve le souvenir de ma Première » Communion. »

« Cette parole jette un vif éclat sur les détails du dernier jour que nous racontions plus haut.

» On ne la gravera pas, comme elle le mériterait, sur le monument projeté; mais nous souhaitons qu'elle se grave au cœur de toutes les mères et de tous ceux qui ont la mission de préparer l'enfance à l'acte le plus auguste et le plus décisif de la vie. »

Ceux qui furent admis à contempler le visage de Falguière sur son lit de mort conserveront l'impression d'apaisement, de sérénité qui s'en dégageait. Tout pli ironique avait disparu dans la multitude de rides imperceptibles qui ramenaient le visage vers les muscles du cou fortement accusés : et, sur l'ensemble de petits plans, où le sourire du maître ne se jouait plus, trônait, dominateur, ce renflement de la base du front, indice d'énergie, dernier vestige du Falguière militant, de l'artiste et de l'homme de bien qui allait disparaître.

Les funérailles de Falguières, célébrées dans l'église Notre-Dame des Champs, en présence de tout ce que Paris comptait de plus illustre dans le monde de la politique, des lettres et des arts, furent magnifiques. Après la cérémonie religieuse, la dépouille mortelle du maître sculpteur fut déposée au cimetière du *Père-Lachaise*. — La ville de Paris a donné à une de ses rues le nom de Falguière.

Paris. ANDRÉ GIRODIE.

BIBLIOGRAPHIE

E. Chesneau, *Les Nations rivales dans l'art* (in-12. Paris); *Peintres et statuaires romantiques* (in-12. Paris); *L'Art et les artistes modernes* (in-12. Paris). — T. Gautier : *Tableaux du Siège* (in-12. Paris); *Poésies complètes*, Cf. Le soulier de Corneille. — La Plume, 6 fascicules consacrés à Alexandre Falguière, sculpteur et peintre, nos 219 à 223. — T. de Banville, *Poésies complètes*, Cf *La Résistance*. — Jules Claretie, *Peintres et sculpteurs contemporains* (in-8°. Paris). — Articles de MM. Charles Blanc, *Exposition universelle*



MONUMENT DU CARDINAL LAVIGERIE

de 1867, Jules Claretie, *Art français*, 1872, Barbey d'Aurevilly, *Gaulois*, Salon de 1872; Jules Claretie, Salon de 1873, Dorante, *Gazette de France*, Salon de 1873, Castagnary, Salon de 1875 et de 1876, *Peinture et sculpture*, C. Clément, Salon de 1875, *la Peinture*, Salon de 1885, *Journal des Débats*, Henry Havard, Salon de 1880, Paul Mantz, Salon de 1889, Eugène Montrosier, *Notes intimes sur l'œuvre et l'homme*, *Revue illustrée*, mars 1889, Albert Wolf, Salon de 1900, *le Figaro*, H. Galli, *le Couronnement de l'Arc de Triomphe*, *Art français*, 1895, Ernest Jetot, *La statue de la Liberté. La Patrie*, 1897, André Michel, *Alexandre Falguière, journal des Débats*, 1900. — Catalogues de Salons et de trois Expositions universelles.

LES CONTEMPORAINS



STATUE DE GEOFFROY SAINT-HILAIRE

ÉTIENNE GEOFFROY SAINT-HILAIRE (1772-1844)

Jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, la zoologie n'était guère sortie de la ligne tracée par les deux naturalistes antiques Aristote et Pline. En dépit des efforts tentés par quelques esprits indépendants pour substituer l'expérience à l'érudition, le respect était général pour la parole du maître; et la paresse humaine, trouvant plus commode d'étudier des livres dans le silence du cabinet que de chercher à surprendre les secrets de la nature, se plaisait à figer indéfiniment la science des animaux en une immobilité déjà plusieurs fois séculaire. Entraînés cependant par l'exemple de Linné, quatre savants, quatre Français, ont, presque sous nos yeux, assumé la tâche de rompre avec une tradition surannée, stagnante, et d'entrer franchement dans la voie de l'observation.

C'est grâce à cette convergence de leurs travaux vers un but unique que les noms de Buffon, de Daubenton, de Cuvier (1) et de Geoffroy Saint-Hilaire se trouveront associés, aux yeux de la postérité, en un faisceau indissoluble. Et, particularité remarquable, ces quatre naturalistes ont, en quelque sorte, ouvert l'un à l'autre le chemin qu'ils devaient suivre, pour leur gloire et pour le profit de la science à laquelle ils se sont consacrés avec tant de dévouement. Buffon, ayant besoin d'un collaborateur, prit Daubenton; celui-ci adopta pour disciple Geoffroy, dont il fit bientôt, presque de vive force, son collègue; et à son tour Geoffroy fournit à Cuvier, qui vivait ignoré dans un village de la Normandie, les moyens de sortir de son obscurité.

Celui de ces savants qui a donné la plus forte impulsion à la zoologie expérimentale et concrète est, sans contredit, Cuvier, dont l'esprit rigide et froid, n'accordant aucune part à l'imagination, n'admettait rien en dehors des phénomènes et des formes. Or, à côté du domaine des faits, un autre, non moins vaste, s'étend : le champ des idées, et c'est celui-là que Geoffroy Saint-Hilaire entreprit de défricher.

Ses premiers travaux furent communs avec ceux du collaborateur qu'il s'était lui-même choisi; mais bientôt, rebuté par l'aridité de ce labeur exclusivement analytique, il ne tarda pas à s'engager dans une route différente. Les deux amis devinrent rapidement deux adversaires, profondément séparés par les opinions scientifiques; ils ne s'en acquirent pas moins, chacun dans sa voie, une gloire égale.

I. FAMILLE — AU COLLÈGE DE NAVARRE — PREMIERS TRAVAUX

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire est né à Étampes, le 13 avril 1772; sa famille, fort honorable, mais peu fortunée, était venue de Troyes dans cette ville vers la première moitié du XVIIIe siècle. Il avait de qui tenir; le nom qu'il portait était déjà célèbre dans la science, et peut-être l'atavisme eût-il suffi seul à décider sa vocation. Mais il eut en outre le bonheur de trouver, au seuil même de la vie, les conseils sûrs et éclairés de son aïeule paternelle, qui l'initia de bonne heure aux sentiments les plus élevés, les plus nobles, les plus généreux.

L'excellente femme avait coutume d'occuper les loisirs des longues veillées à raconter à ses petits-enfants, réunis autour d'elle, des histoires de son temps. Dans ces causeries, revenait souvent le récit de l'heureuse fortune de deux Geoffroy, qui s'étaient illustrés au siècle précédent, l'un, Étienne-François, comme professeur au Jardin des plantes et au Collège de France, l'autre, Claude-Joseph, par ses travaux de chimie pharmaceutique et de botanique.

Séduit par ces exemples, le jeune Etienne sentit peu à peu s'éveiller en lui le désir de la gloire, et un jour il se prit à demander : « Mais, moi aussi, je veux devenir célèbre; que faut-il faire pour cela? — Il faut, répondit la grand-mère, le vouloir fortement. Je les ai bien connus, car ils étaient de notre famille. Tu portes le même nom qu'eux; fais ce qu'ils ont fait. » Et, afin qu'il pût encore s'inspirer d'autres modèles, l'enfant

(1) Cuvier, voir *Contemporains*, n° 427.

reçut en présent un exemplaire de la *Vie des hommes illustres*, de Plutarque.

Tandis qu'Etienne rêvait à sa future renommée, son père, Jean-Gérard Geoffroy, alors magistrat à Étampes, lui annonça qu'une bourse lui était accordée au Collège de Navarre et qu'on allait l'y placer. Le chemin de la gloire, que peut-être il avait espéré plus riant, apparut à l'écolier tristement hérissé de thèmes et de versions rébarbatifs, et ses succès scolaires furent de médiocre valeur. La physique seule avait le don de captiver son attention.

Dès que les premières études du jeune homme furent achevées, le choix d'une carrière préoccupa sa famille. Son père eût vivement désiré lui voir embrasser l'état ecclésiastique, et, pour l'y décider, il lui fit obtenir un canonicat et un bénéfice. Mais Etienne refusa, et, sous l'influence du penchant qui l'entraînait vers les sciences, il demanda l'autorisation de rester à Paris, pour suivre les cours du Collège de France et du Jardin des plantes. La permission lui fut donnée, à la condition qu'en dehors de ses travaux scientifiques il étudierait la jurisprudence. Il prit son diplôme de bachelier en droit vers la fin de 1790, mais il s'abstint de persévérer dans cette voie.

Restait la médecine. La profession par elle-même ne séduisait pas le jeune homme; cependant, il accepta de s'orienter vers cette science, parce qu'elle n'est pas isolée, et que des liens très étroits la rattachent à la physique, à la chimie, à la biologie, lesquelles constituaient l'objet de ses préférences. Il était préparé déjà à suivre les cours du haut enseignement par l'étude qu'il avait faite de la physique expérimentale, au Collège de France, sous la direction de Buisson.

Il vint prendre place parmi les pensionnaires libres du Collège du Cardinal Lemoine, dont les professeurs appartenaient à l'Église. C'était là qu'enseignaient Lhomond et Haüy (1).

Lhomond divisait son temps en deux parts, consacrées, l'une à l'éducation de l'enfance, l'autre à l'étude des plantes; Haüy, qui vénérait cet homme excellent à l'égal d'un père, avait appris pour lui plaire la botanique, et de là était insensiblement passé à la minéralogie. Tous deux faisaient fréquemment de longues excursions pour recueillir les échantillons nécessaires à leurs études scientifiques.

Sans autre pensée que celle de se rapprocher autant que possible de deux hommes célèbres, pour avoir la satisfaction de pénétrer, si peu que ce fût, dans leur vie, Geoffroy suivait souvent, de loin, leurs paisibles promenades. Un jour, l'occasion se présente fortuitement de les aborder; on l'interroge, et il laisse percer dans ses réponses une admiration si naïve, si sincère, que les deux savants, touchés de cet hommage, devinant la vocation latente en cet esprit enthousiaste, admettent désormais le jeune homme à leurs entretiens.

Pas n'est besoin de dépeindre sa joie ni l'ardeur nouvelle avec laquelle il se consacra à la science, guidé par des maîtres aussi habiles. Sous la direction d'Haüy, il ne tarda pas à se passionner pour la minéralogie.

Or, en ce moment, Daubenton faisait au Collège de France un cours sur cette science; Geoffroy se comptait au nombre de ses auditeurs assidus. Après chacune de ses leçons, le professeur avait coutume de poser quelques questions à ses élèves. Un jour, il interroge Geoffroy sur la cristallographie, et voilà que le disciple entre dans des développements et des considérations qui étonnent le maître: « Jeune homme, lui dit celui-ci avec une bienveillante bonhomie, vous en savez plus que moi! — Je ne suis, répond Geoffroy, que l'écho de M. Haüy. » Cette parole, hommage de reconnaissance très grand dans sa simplicité, valut à Geoffroy la sympathie de Daubenton, qui, après avoir commencé par lui confier la détermination de quelques échantillons, devait, un peu plus tard, lui fournir les moyens d'entrer dans une carrière où la gloire l'attendait.

(1) Haüy, voir *Contemporains*, n° 224.

Mais cette vie d'études qui convenait si bien à son ardente curiosité de la vérité scientifique devait, auparavant, subir une interruption, causée par la rapide précipitation des événements politiques. L'orage révolutionnaire commençait à gronder, et le jeune homme avait au cœur trop de générosité pour se résigner à le contempler du rivage, sans tenter le salut de ceux qui allaient sombrer dans la tourmente.

II. LES JOURNÉES DE SEPTEMBRE — ADMIRABLE DÉVOUEMENT DE GEOFFROY SAINT-HILAIRE

Désignés à la persécution par leur caractère de prêtres, tous les professeurs du Collège du Cardinal Lemoine furent arrêtés le 13 août 1792, et enfermés dans l'église de Saint-Firmin, transformée en prison.

La nouvelle de cette arrestation ayant été portée à Geoffroy, il en ressentit une peine très vive, car il avait conservé la plus grande affection pour ses anciens maîtres. En particulier, l'incarcération d'Haüy le frappa douloureusement, et, sans perdre un instant, il mit tout en œuvre pour sauver l'excellent homme. Il court chez Daubenton, et, tandis que celui-ci tente d'intéresser ses amis à la cause du professeur, il multiplie les démarches auprès des autres membres de l'Académie des sciences; il obtient qu'Haüy, qui, à cette époque, en faisait déjà partie, sera réclamé au nom de ce Corps.

Le résultat souhaité couronne enfin tant d'efforts. Le lendemain, à 10 heures du soir, un ordre d'élargissement est signé. Geoffroy se fait ouvrir les portes de la prison, pénètre jusqu'auprès d'Haüy, et veut l'entraîner. Mais il se heurte à une invincible opposition, dont les motifs doivent faire reporter sur la grandeur d'âme du maître une partie de l'admiration qui s'attache à l'acte courageux du disciple.

« Ces grands hommes, disait Fontenelle, sont des enfants. » A la plus grande pénétration de l'esprit, Haüy joignait la plus grande simplicité du cœur. Oublieux des dangers que courait sa propre existence, sa seule souffrance, en ces cruelles conjonctures, était d'avoir vu ses chères collections profanées par la main brutale des agents qui avaient opéré des perquisitions dans sa cellule avant de l'arrêter.

Il avait demandé et obtenu que ses échantillons minéralogiques fussent transportés dans sa prison, et là, plein de sérénité au milieu des clameurs de mort, il s'occupait à y rétablir cet ordre savant dont il n'avait encore consigné les règles nulle part, et dont il eût emporté le secret sur l'échafaud.

Surpris par Geoffroy au cours de cette besogne, Haüy n'accorde qu'une attention secondaire à la nouvelle que la liberté lui est rendue. Il se refuse à quitter sa prison tant qu'il n'aura pas remis en ordre ses matériaux, que d'ailleurs on ne saurait transporter à cette heure avancée. De plus, le lendemain étant la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, il déclare qu'il ne sortira point sans avoir entendu la messe.

Ainsi fut fait, et, dans la matinée du 15 août, Haüy, ayant assisté au Saint Sacrifice, alla retrouver sa petite cellule.

Au Collège Lemoine, il rencontra Lhomond, qui venait d'être sauvé, lui aussi, par la reconnaissance d'un ancien élève, Tallien. Mais les autres professeurs ne devaient pas revoir leurs cellules : on était à la veille des horribles massacres de Septembre.

Geoffroy, cependant, ne demeurait pas inactif, et, ne pouvant rien obtenir des Pouvoirs publics, il imagina un plan d'évasion qui devait permettre aux captifs d'échapper à la mort. Le 2 septembre, sous le déguisement d'un commissaire des prisons, il put pénétrer dans l'église Saint-Firmin, où ils étaient détenus, et qui était voisine de son habitation.

Là, il fait part à ses anciens maîtres des moyens qu'il a préparés pour assurer leur fuite; mais il rencontre une résistance que ses prières ne peuvent vaincre. En ces temps de troubles et de carnage, les âmes vertueuses luttaient entre elles de générosité; le sang des victimes, comme une rosée

féconde, faisait éclore partout les fleurs expiatoires du dévouement et du sacrifice.

Tous les professeurs du Collège se refusent à tenter l'évasion qui leur est proposée, et l'un d'eux, l'abbé de Kéranran, fait à Geoffroy cette belle réponse : « Non, nous ne pouvons quitter nos frères, car notre délivrance n'aurait d'autre résultat que de rendre leur perte plus certaine ! »

Désolé par ce refus sublime, mais non découragé cependant, espérant toujours qu'un revirement se fera dans l'âme des prisonniers ou que des circonstances imprévues aplaniront les difficultés, Geoffroy se retire. Il attend la nuit, et, dès que la rue est devenue silencieuse et obscure, il se rend avec une échelle à Saint-Firmin, à un angle de mur qu'il a le matin même, afin de tout prévoir, indiqué à l'abbé de Kéranran et à ses compagnons.

De longues heures se passent, et, sur la crête du mur, personne n'apparaît. Enfin, presque au matin, un prêtre se montre, et il est bientôt hors de la fatale enceinte. D'autres lui succèdent, et sont aussi délivrés; l'un d'eux, en enjambant le mur avec trop de précipitation, tombe sur le sol et se blesse au pied. Geoffroy le prend sur ses bras, le porte dans un chantier voisin, puis il revient au poste qu'il s'est assigné, et continue son courageux sauvetage.

Douze prêtres avaient été ainsi arrachés à une mort trop certaine, lorsqu'un coup de fusil fut tiré du jardin sur Geoffroy, qui, tout entier à son œuvre de dévouement, ne s'apercevait pas que le soleil venait de se lever.

La balle se perdit dans ses vêtements; mais, à la fois désespéré et heureux, il dut descendre de son échelle et rentrer chez lui.

Aucun de ses anciens maîtres n'avait tenté de s'échapper; au rendez-vous convenu entre le libérateur et les prisonniers, suivant l'expression d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui nous a transmis le souvenir de l'admirable dévouement de son père, le libérateur seul était venu. Tous furent massacrés dans les sanglantes journées de Septembre.

III. AU JARDIN DES PLANTES — PROFESSEUR A VINGT ET UN ANS

Épuisé par d'aussi violentes secousses, Geoffroy se retira dans sa famille, à Étampes ; il y tomba malade. Durant son absence, les amis qu'il avait laissés à Paris trouvaient, au milieu des angoisses de cette période cruelle, une consolation dans son souvenir, et s'occupaient à assurer sa carrière.

Haüy lui écrivait : « Dès votre lettre reçue, j'en ai fait part à M. Lhomond. Nous n'avions jamais été si gais depuis que vous n'êtes plus avec nous. » Et, en même temps, il le recommandait de tout son pouvoir à Daubenton : « Aimez, adoptez mon jeune libérateur ! » Daubenton, qui avait vu Geoffroy à l'œuvre, ne demandait qu'à aplanir pour lui les obstacles du début; à sa sympathie venait d'ailleurs s'ajouter ce désir presque instinctif qu'éprouvent les vieillards de se survivre en la personne de ceux qui continueront la tâche dont ils ont assumé les premiers labeurs.

Effrayé des excès de la Terreur, et craignant d'être compromis par une situation qui le mettait en vue, Lacépède venait de donner sa démission du poste de garde du cabinet de zoologie qu'il occupait au Jardin des plantes. Daubenton demanda et obtint la place pour Geoffroy.

A peine installé, celui-ci, fidèle à ce besoin de dévouement qui lui avait fait braver la mort dans les journées de Septembre, ouvrit son logement aux proscrits de tous les partis. Ce logement, qui communiquait avec les catacombes, et offrait ainsi une retraite sûre, servit d'asile, entre autres, à Roucher, l'auteur des *Mois*. Mais le poète ne devait pas, cependant, éviter l'échafaud : soit ennui, soit crainte de compromettre son hôte, il quitta son abri, et fut presque immédiatement arrêté. Quelques jours avant le 9 thermidor, il prit place sur la funèbre charrette, en compagnie du fils de Buffon et d'André Chénier.

Créé par Louis XIII, accru par Louis XIV, illustré par les travaux de Buffon, le Jardin des plantes était devenu le centre de l'his-

toire naturelle moderne; depuis lors, ce rôle ne lui a jamais été contesté. En 1790, des améliorations considérables furent introduites dans l'organisation de l'établissement, sur les plans que Daubenton vint présenter à l'Assemblée constituante, et où il développait simplement les idées du grand naturaliste dont il était le continuateur.

Deux ans plus tard, Bernardin de Saint-Pierre, homme doux et pacifique, nommé, malgré le contraste de son caractère avec la férocité sanglante de cette époque, intendant du Jardin des plantes, réclama la création d'une ménagerie. Il rappelait que Buffon avait longtemps désiré celle de Versailles, et il ajoutait, en parlant de l'illustre savant, cet argument : « Ses remarques les plus utiles lui ont été inspirées par les animaux qu'il avait lui-même étudiés, et ses tableaux les mieux coloriés sont ceux qui les ont eus pour modèles : car les pensées de la nature portent avec elles leur expression. »

Au mois de juin 1793, le Jardin des plantes reçut, par un décret de la Convention, le nom, de forme antique, de *Muséum d'histoire naturelle*. On y étendit l'enseignement à toutes les branches des sciences biologiques, et le nombre des chaires fut porté de trois à douze. Parmi les chaires nouvelles, deux étaient réservées à la zoologie; l'une fut donnée à Lamarck, et Daubenton proposa Geoffroy pour l'autre, que l'on voulait attribuer à Pallas.

Geoffroy avait à peine vingt et un ans, et on hésitait à lui confier le poste de professeur; mais Daubenton se porta garant de l'avenir, en se basant sur la passion du travail qui dévorait le jeune homme. Celui-ci, de son côté, éprouvait quelques scrupules à assumer pareille tâche. Son protecteur le rassura : « Je prends sur moi la responsabilité de votre inexpérience; j'ai sur vous l'autorité d'un père : osez entreprendre d'enseigner la zoologie, et qu'un jour on puisse dire que vous en avez fait une science française! »

Jusque-là exclusivement minéralogiste, Geoffroy connaissait à peine les premiers principes de la science qu'on le chargeait de professer. Il se trouva d'abord dans le plus grand embarras, qu'il n'hésitait pas, d'ailleurs, à avouer : « Tenu de tout créer, j'ai acquis les éléments de l'histoire naturelle en rangeant et en classant les collections qui étaient confiées à mes soins. »

Cependant, il n'en monta pas moins résolument dans sa chaire, et commença un cours sur l'histoire des oiseaux et des mammifères. Sa première leçon débuta par un exorde dans le goût de l'époque : « Citoyens, dit-il, pendant que nos frères d'armes vont cimenter de leur sang les bases de notre république, nous, dans le silence de l'étude, nous allons conquérir de nouvelles connaissances afin d'ajouter un rayon de plus à la gloire nationale. »

Les collections dont disposait le jeune professeur pour corroborer ses enseignements par des exemples pratiques ne se composaient que de débris misérables. La seule ménagerie qui eût jusque-là existé en France était celle de Versailles. Il eût été fort simple de la transférer au Jardin des plantes; mais, dans les journées qui suivirent le 10 août, le peuple, égarant sa colère sur tout ce qui se rattachait à la royauté, massacra presque tous les animaux qui composaient cette ménagerie.

La plupart des quadrupèdes et des oiseaux furent immolés, et leurs restes servis en un repas civique : la dent populaire épargna toutefois, les estimant sans doute trop coriaces, un rhinocéros et quelques lions. Désireux de les soustraire au sort de leurs compagnons, Bernardin de Saint-Pierre vint plaider la cause des pauvres bêtes à la barre de la Convention nationale; son discours, pitoyable et pathétique, avait pour épigraphe : *Miseris succurrere disco*. Plus heureux que tant d'autres, qui perdirent leurs clients sans toujours se sauver eux-mêmes, il gagna son procès, et les débris de la ménagerie royale s'en vinrent former le noyau de la collection du Muséum.

Celle-ci devait bientôt s'accroître de quelques ménageries ambulantes que la police, dans l'intérêt de la sûreté et de la salubrité

publiques, avait fait saisir. Un matin, on vient annoncer à Geoffroy Saint-Hilaire, à qui ces trésors étaient destinés, que des visiteurs peu accommodants attendent à sa porte : un léopard, un ours blanc, une panthère, plusieurs mandrills. Le Muséum n'a pas de local pour abriter de pareils hôtes; Geoffroy les accepte cependant; il les fait entrer dans l'établissement et attacher sous ses fenêtres. Puis il court avertir ses confrères, et ceux-ci, peu rassurés d'un tel voisinage, se hâtent d'aviser aux moyens d'enfermer solidement ces richesses aussi précieuses que formidables.

C'est vers cette époque que l'abbé Tessier, ayant rencontré Cuvier au fond de la Normandie et fait ainsi « la meilleure de ses découvertes », écrivait à Jussieu et à Geoffroy pour les prier d'ouvrir la carrière scientifique à « ce nouveau Delambre ». Il avait joint à ses lettres quelques mémoires de son protégé; Geoffroy, ayant lu les manuscrits, fut pris d'enthousiasme, et, sous l'empire d'une inspiration généreuse, il écrivit immédiatement à Cuvier : « Venez jouer parmi nous le rôle d'un Linné, d'un autre législateur de l'histoire naturelle. »

Puis, comme Cuvier était sans ressources, il s'occupa à lui chercher un poste qui pût lui permettre de vivre à Paris. Il lui offrit de partager son logement, lui ouvrit ses collections, et, pendant plusieurs années, les travaux des deux jeunes savants furent communs. Plus tard, séparés par leurs opinions scientifiques, ils ne perdirent pas le souvenir de leur première et confiante amitié, et ils aimaient à rappeler le temps heureux « où ils ne déjeunaient jamais sans avoir fait une découverte ».

Ici se place un trait qui, mieux que tout discours, fait l'éloge de la délicate générosité de Geoffroy.

Jussieu, Daubenton, Lacépède, Lamarck, avaient fait à Cuvier un accueil sympathique; au contraire, Haüy fit entrevoir à Geoffroy qu'en associant un étranger à ses travaux il se préparait un rival qui peut-être l'éclipserait et le dominerait. « Mais cet excellent jeune homme, nous dit Cuvier lui-même, après avoir porté huit jours dans son sein le trouble que ce conseil y avait fait naître, me le confia avec abandon, et m'assura que sa conduite avec moi ne changerait pas. »

Ajoutons qu'Haüy n'en fut pas moins, dans une large mesure, bon prophète.

IV. EXPÉDITION D'ÉGYPTE (1798-1802)

Cependant, l'apaisement des passions politiques commençait à se faire, et aux jours de terreur avaient succédé des jours de gloire. On savait qu'une grande expédition se préparait, et qu'elle serait militaire et scientifique, mais son but demeurait secret. Seul, Berthollet, chargé de choisir pour l'accompagner les savants les plus résolus et les plus éclairés, était dans la confidence.

Cuvier fut pressenti; mais, peu soucieux sans doute d'affronter des dangers dont il s'était déjà soigneusement garanti pendant la Révolution, en se retranchant derrière sa qualité d'étranger, il déclina la proposition, et demanda que Savigny fût pris en sa place. Il avait à Paris assez de matériaux pour réaliser les travaux qui devaient le conduire à la gloire; et, voyant déjà la fortune lui sourire, il préférait l'attendre tranquillement dans son lit, laissant aux autres le souci de courir après elle.

L'année 1798 venait de commencer. Les travaux de Geoffroy le portaient, lui aussi, rapidement vers l'Institut, lorsque Berthollet vint lui dire : « Venez avec Monge et moi; nous serons vos compagnons; Bonaparte sera notre général (1). » Où allait-on? Il était impossible de le révéler; mais, dans ce mystère même, le jeune savant vit un attrait de plus, et la perspective d'une vie nouvelle, de trouvailles fortuites et de périls inconnus, le séduisit. Il se laissa embarquer : son étoile le conduisait en Égypte

Partie de Toulon le 19 mai, l'expédition parvint à Alexandrie dans les premiers jours

(1) Napoléon Bonaparte, voir les *Contemporains* nos 176-187

de juillet. A peine a-t-il touché la terre égyptienne, si fameuse par son antique civilisation, que Geoffroy, emporté par l'enthousiasme scientifique, veut tout voir, tout explorer. Il conduit ses fouilles partout: dans le sol, dans les tombeaux, dans les ruines. Il descend dans les catacombes, où dorment depuis de longs siècles des restes momifiés, comme si leurs lointains contemporains les avaient accumulés là pour éclairer la science moderne.

Fait curieux : il recueille des crocodiles, des ibis entièrement conservés, des squelettes de bœufs, d'ichneumons; ces animaux, morts il y a trois mille ans, sont absolument semblables à ceux qui représentent aujourd'hui les mêmes espèces; et cependant, il se fera, quelques années plus tard, le champion convaincu de l'hypothèse de la transmutation des formes vivantes.

Voltaire avait dit d'Hérodote : « Ce père de l'Histoire qui nous a fait tant de contes. » Geoffroy semble avoir pris à tâche de justifier de cette calomnie, du moins sur les points qui sont de son domaine, le plus ancien des observateurs. Il établit, par exemple, que, conformément aux assertions de l'historien grec, le crocodile est réellement, de tous les animaux, celui qui, proportionnellement, naît le plus petit et devient le plus grand, puisque, sorti d'un œuf qui mesure à peine 17 lignes, il atteint, dans toute sa taille, jusqu'à 17 coudées; que sa mâchoire supérieure et son crâne, soudés ensemble, se meuvent sur l'inférieure; qu'un petit oiseau, une espèce de pluvier, pénètre dans sa gueule, dévore les parasites qui s'y logent, sans que l'énorme reptile songe à lui faire le moindre mal; qu'enfin sa langue est courte et sans usage.

Dès son arrivée, Geoffroy s'était attaché tout particulièrement à l'étude des poissons du Nil; et, parmi ces poissons, celui qu'il désirait surtout observer était le silure électrique, ou malaptérure, que les Arabes nomment *tonnerre,* par un ingénieux rapprochement de ses décharges électriques et des effets de la foudre. Il ne put s'en procurer qu'au mois d'avril 1801, alors que les événements qui suivirent le départ de Bonaparte avaient déjà forcé les savants français à s'enfermer dans Alexandrie.

C'est donc au milieu des périls d'un siège, tandis que les boulets sifflaient autour de lui, que, nouvel Archimède, il s'attaqua aux problèmes ardus qui le préoccupaient. Moins heureux, cependant, il ne put pas s'écrier : *Eurêka;* le lien secret qui unit au principe de la vie la production d'électricité chez le malaptérure ne fut pas révélé à ses méditations; et ce mystère, que les savants de nos jours n'ont guère éclairci, demeura pour lui aussi impossible à soulever que le voile d'Isis.

Il était tout entier à ses travaux, quand on vint lui annoncer qu'un article de la capitulation du 31 août 1801 abandonnait aux Anglais les richesses scientifiques recueillies par les Français. Pris d'indignation, il tenta de faire annuler cet article. Mais le général Hutchinson déclara qu'il exigerait la stricte exécution des clauses de la capitulation, et Hamilton vint de sa part annoncer à Geoffroy et à ses collègues que toute démarche nouvelle serait inutile.

Alors, emporté par une inspiration énergique, Geoffroy s'écria : « Eh bien, non, nous n'obéirons pas! Votre armée n'entre que dans deux jours dans la place; d'ici là le sacrifice sera consommé, et nous aurons nous-mêmes brûlé nos richesses! Vous ferez ensuite de nous ce qu'il vous plaira! »

Les rôles étaient renversés: c'était aux vaincus à menacer. Hamilton, pâle, silencieux, semblait frappé de stupeur. « Nous le ferons, continua Geoffroy; c'est à la célébrité que vous visez : comptez sur les souvenirs de l'histoire! Allez dire à votre général qu'il sera un autre Omar, et qu'il aura, lui aussi, brûlé une bibliothèque dans Alexandrie! »

L'énergie de cette résolution eut raison de l'insistance des Anglais. L'article 16 de la capitulation fut annulé; et Geoffroy put rentrer en France, dans les derniers jours de janvier 1802, chargé, comme autrefois Tournefort à son retour de Grèce, des dépouilles de l'Orient.

V. MEMBRE DE L'INSTITUT — MISSION EN PORTUGAL

Ayant repris ses fonctions au Muséum, Geoffroy se remit avec ardeur à ses recherches d'anatomie comparée, qu'il ne devait plus guère interrompre. Il en fit connaître les premiers résultats en 1807.

Cette même année, une place étant devenue vacante à l'Académie des sciences, il s'y porta candidat, et fit, pour obtenir leurs suffrages, les visites requises aux membres de la docte Assemblée. Ses biographes rapportent, à cette occasion, une assez piquante anecdote.

Il venait de remettre à Lagrange quelques-uns de ses mémoires et se disposait à prendre congé, lorsque le célèbre géomètre lui dit :

« Approchez, jeune homme; que pensez-vous de votre concurrent? »

La question était embarrassante; Geoffroy balbutia :

« Mais.....je ne puis répondre; il ne m'appartient pas de formuler une appréciation.

— Sans doute; mais ce que je demande peut être dit même par vous. Je sais que c'est un très habile entomologiste. Mais est-ce un *Réaumur* ou un *Fabricius*?

— C'est un *Fabricius*.

— Sachez, jeune homme, que j'estime plus quelques pages comme celles que vous avez lues dernièrement à l'Académie que beaucoup de volumes à la manière de Fabricius. »

Réaumur s'était attaché surtout à étudier les mœurs des insectes; Fabricius, au contraire, décrivait leurs caractères et s'efforçait de classifier leurs nombreuses espèces; l'un et l'autre ont donc rendu, à des points de vue différents, de grands services à la science. L'opinion de Lagrange, toute personnelle, ne prouvait rien, par suite, contre Fabricius.

Geoffroy n'en recueillit pas moins le bénéfice, et, comme d'autres suffrages lui furent donnés, il fut nommé membre de l'Institut le 14 septembre 1807. Cuvier lui offrit ses félicitations, ajoutant : « Je suis d'autant plus heureux que je me reprochais d'occuper une place qui vous était due. »

En mars 1808, Geoffroy fut chargé par l'Empereur d'une mission scientifique en Portugal, que les armes françaises, sous les ordres de Junot, occupaient depuis le mois de septembre de l'année précédente. Cette mission avait surtout pour but de rapporter, en vue d'enrichir nos collections, les objets précieux du Brésil qui figuraient au musée de Lisbonne.

Accompagné de Delalande, son aide et son secrétaire, le savant traverse, au milieu des plus grands périls, l'Espagne soulevée contre l'invasion française. Aux environs de Merida, il rencontre une dame dont la voiture avait versé sur la route, et qui s'était légèrement blessée; il lui prodigue ses soins, l'oblige à monter dans sa propre voiture, et l'accompagne à pied jusqu'à la ville. Là, il est arrêté, retenu prisonnier pendant quelques jours, et enfin remis en liberté, ainsi que Delalande, sur les instances de la dame qu'il avait secourue.

Désireux de ne pas dépouiller les musées étrangers, et de ne rien acquérir que par voie d'échange, il avait emporté de Paris plusieurs caisses d'échantillons qui figuraient en double dans nos collections. Arrivé à Lisbonne, il est accueilli avec joie par Junot, qu'il connaissait pour avoir fait avec lui la campagne d'Égypte, et il est immédiatement investi de pleins pouvoirs pour l'accomplissement de sa mission.

Loin d'abuser de sa puissance, cependant, il s'attache à observer les plus grands égards envers le peuple vaincu.

Il commence par réintégrer dans sa chaire le professeur Brotero, botaniste distingué de l'Université de Coimbra; il rappelle Verdier, exilé politique, membre de l'Académie des sciences de Lisbonne et membre correspondant de l'Institut de France, et lui permet ainsi de revoir sa famille; il accorde la plus efficace protection aux savants et aux littérateurs.

Il prend dans le musée de Lisbonne des minéraux, des plantes, des animaux brésiliens: mais, en retour, il classe suivant

les principes scientifiques les échantillons qu'il laisse, et qui étaient jusque-là en désordre; de plus, il enrichit les collections du Portugal des nombreux spécimens qu'il a apportés de Paris.

Ce désintéressement, qu'on ne saurait trop admirer, fut l'argument qu'il invoqua contre les Anglais pour conserver ses acquisitions, lorsqu'ils en réclamèrent la remise après la convention de Cintra.

C'était la deuxième fois qu'il s'opposait victorieusement aux exigences de ce peuple, larron historique dont le rôle a toujours été de s'approprier les conquêtes réalisées par les autres au prix de leurs peines, de leurs travaux, de leurs sacrifices et de leur sang.

Geoffroy rapporta ses collections en France; elles étaient si légitimement notre propriété que, un peu plus tard, quand les nations nous reprirent les richesses que nous leur avions enlevées au nom des droits de la guerre, le ministre du Portugal déclara que son pays n'avait rien à réclamer.

La Faculté des sciences de Paris venait d'être créée, en 1808, par décret impérial. En 1809, Geoffroy y fut nommé professeur de zoologie et d'anatomie comparée.

Par une délicatesse qui met une fois de plus en relief la générosité de son caractère, il ne voulut occuper son nouveau poste qu'après l'avoir offert à Lamarck; celui-ci, fier dans sa pauvreté, refusa, les larmes aux yeux.

En possession d'une chaire qui lui donnait une grande autorité dans le monde savant, entouré d'un auditoire sympathique et enthousiaste, Geoffroy put désormais développer librement les idées dont il avait seulement jusque-là indiqué le germe.

Nous allons exposer ces idées en aussi peu de mots que possible, et tracer rapidement les grandes lignes du débat qu'il dut soutenir, pour les défendre, avec Cuvier. Ce dessein comporte peut-être quelque aridité; nous nous en excusons à l'avance, mais nous ne saurions nous y soustraire, si nous voulons faire le portrait intégral de Geoffroy Saint-Hilaire.

VI. DOCTRINE SCIENTIFIQUE

Dès le début de sa carrière, alors qu'il était astreint par les devoirs de son enseignement à ne se préoccuper que des différences qui séparent les animaux, Geoffroy Saint-Hilaire fut, au contraire, en quelque sorte exclusivement frappé de leurs ressemblances. A mesure que ses investigations embrassaient une portion plus étendue de la série zoologique, il constatait entre les divers types des rapports étroits les reliant les uns aux autres; partout il retrouvait une structure et des organes analogues, modifiés seulement dans leur aspect suivant le groupe envisagé. De là à admettre que tous les êtres sont construits sur un plan primordial que le Créateur a suivi constamment dans ses lignes essentielles, en variant à l'infini les détails d'exécution, il n'y avait qu'un pas; et ce pas fut vite franchi.

A vrai dire, cette idée de l'unité de composition n'était pas absolument nouvelle dans la science. Aristote l'avait entrevue. En 1555, Pierre Belon faisait un rapprochement entre le squelette de l'homme et celui de l'oiseau. Newton s'en préoccupe en deux passages de *l'Optique:* « Cette uniformité que l'on voit dans les corps des animaux..... »; et ailleurs: « Toutes les parties sont semblablement disposées chez presque tous les animaux. » Buffon, dans l'article sur l'*Ane,* avait écrit : « En créant les animaux, l'Être suprême n'a voulu employer qu'une idée, et la varier en même temps de toutes les manières. » Et, dans le *Discours sur les Singes,* il insiste sur cette pensée : « Ce plan, toujours le même, toujours suivi de l'homme aux singes, du singe aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux cétacés, aux oiseaux, aux poissons, aux reptiles..... »

Après Buffon, Camper et Vicq-d'Azyr entrevirent aussi l'unité de plan. Mais il était réservé à Geoffroy Saint-Hilaire de bâtir, sur ce principe, une science neuve, originale, à laquelle nul avant lui n'avait songé, l'anatomie philosophique. A l'inverse

de Cuvier, qui ose à peine dégager des faits leurs conséquences générales les plus évidentes, lui, dominé par ses vues théoriques, part de l'idée pour chercher dans les faits un appui et un argument.

Tous les êtres vivants, réalisés suivant une conception unique, munis des mêmes organes, accomplissant les mêmes fonctions, sans autres modifications que celles qui résultent d'un équilibre avec leur genre de vie spécial, voilà la proposition générale à laquelle l'ont conduit ses premiers travaux. Sa carrière scientifique tout entière aura pour but la démonstration expérimentale de ce principe. Aussi toutes ses recherches d'anatomie sont-elles des recherches d'analogie.

A peine a-t-il entrepris cette tâche qu'une difficulté se présente. L'étude comparée du crâne chez le crocodile et chez le quadrupède lui montre que cette partie du squelette comprend, pour le premier, plus de vingt os, et dix au plus pour le second. Voilà l'unité de composition en déroute! Mais un trait de génie vient lui permettre de prouver qu'il ne s'est point trompé : il prend le crâne d'un mammifère avant sa naissance, et il reconnaît, bien séparés, les mêmes os que chez le crocodile, os dont le nombre se trouve réduit chez le quadrupède adulte, parce que plusieurs se soudent entre eux à mesure que l'individu avance en âge.

Dégagée de tout élément accessoire, la doctrine de Geoffroy Saint-Hilaire peut se résumer ainsi : Tous les animaux ont été créés sur un type uniforme, renfermant en principe tous les organes et toutes les fonctions réalisés dans la série zoologique. Les différences qui séparent leurs diverses espèces tiennent uniquement au degré de développement de chaque organe, et, par suite, de chaque fonction. Telle partie se trouve ici pleinement différenciée, ailleurs seulement indiquée. La nature ne forme jamais de nouveaux organes en vue de nouvelles fonctions à remplir; féconde en modifications, elle les produit exclusivement en atrophiant ou en développant les organes, suivant le degré d'utilité que leur assigne le genre de vie de l'animal.

Convaincu que l'organe n'est point créé en vue de la fonction, Geoffroy était absolument opposé à la théorie philosophique des causes finales : « Je ne connais point, disait-il, d'animal qui doive jouer un rôle dans la nature. » Et il ajoutait : « Chaque être est sorti des mains du Créateur avec ses propres conditions : il peut selon qu'il lui est attribué de pouvoir; mais c'est une erreur de croire que les organes aient été formés en vue de fonctions à remplir. »

De telle manière que cet esprit éminent, à qui ses études avaient montré dans la création un ordre impeccable et digne d'admiration, arrivait, en poussant à l'extrême les conséquences de ses principes, à la conclusion absurde que le hasard seul maintient l'harmonie universelle. Si, par exemple, le jeune oiseau, à un moment toujours le même, s'échappe de son nid et se soutient dans les airs, c'est que, grâce à un avantage constant, mais purement fortuit, il possède des ailes; mais nulle providence ne l'a doué intentionnellement de ces membres.

C'est presque du pur atomisme; et Lucrèce, après Épicure, n'avait guère parlé autrement, lorsqu'il proclamait, en vers, cette matérialiste assertion : Rien n'a été formé dans notre corps avec une destination définie; tout organe engendre sa fonction par le fait seul qu'il existe :

Nil ideo quoniam natum est in corpore ut uti
Possemus, sed quod natum est, id procreat usum.

En réalité, cependant, quand Geoffroy se laissait entraîner à de pareilles conclusions, l'expression dépassait sa pensée, et le désir de rester strictement confiné dans l'examen du fait matériel et de sa résultante nécessaire le jetait hors de ses propres convictions.

S'il fallait donner une preuve de cette révolte de ses idées intimes contre la thèse qu'il croyait devoir soutenir par sincérité scientifique, on pourrait invoquer le fait qu'il a défendu, avant et avec Lamarck, la théorie de la filiation indéfinie des espèces par voie de transmutation. Or, dans cette

théorie, à laquelle Darwin devait donner tant de célébrité, et qui a provoqué depuis lors de si ardentes polémiques, la part faite au hasard est extrêmement réduite. Ni la lutte pour la vie, ni la sélection naturelle, ni les tendances intimes des êtres à la variation, ni l'influence du milieu, ne relèvent du hasard ; et ce sont là précisément les grandes causes invoquées par Lamarck et Darwin pour expliquer l'évolution des formes vivantes.

Les transformistes vous diront que si l'oiseau a des ailes, c'est parce que l'ancêtre non ailé d'où il est issu a senti peu à peu naître en lui l'aptitude au vol, et que ses membres supérieurs se sont progressivement modifiés pour lui permettre de réaliser cette aptitude; mais jamais ils ne s'aviseront de dire que l'oiseau a reçu des ailes par hasard, et que s'il vole, c'est pour s'être aperçu un beau jour qu'il était muni d'organes lui permettant d'entreprendre la conquête de l'air.

Voilà donc Geoffroy Saint-Hilaire pris en flagrant délit d'inconséquence : d'un côté, il repousse la théorie finaliste, l'estimant contraire aux conséquences logiques des faits qu'il observe; de l'autre, il soutient l'unité de composition du règne animal et la transmutation des formes vivantes les unes dans les autres, et il admet par suite des lois organisatrices définies, positives, étrangères à toute intervention fortuite. Cette inconséquence d'ailleurs n'est pas à son désavantage, puisque c'est par amour de la vérité qu'il s'efforçait de se mentir à lui-même.

VII. GEOFFROY ET CUVIER

Une grave et longue maladie qui l'atteignit en 1812, les désastres cruels qui frappèrent la France en 1813, interrompirent les travaux scientifiques de Geoffroy Saint-Hilaire. En 1815, d'autres devoirs, d'ordre politique, le tinrent encore éloigné de la science : il fut nommé représentant par les électeurs d'Étampes, et fit partie de la Chambre des Cent-Jours. La seconde Restauration vint lui rendre sa liberté et lui permettre de reprendre ses études.

C'est en 1818 qu'il publia le grand ouvrage où sont exposées les vues qu'il caressait depuis 1795, et qu'il avait, à différentes reprises, indiquées dans ses cours. Le titre complet du livre était celui-ci : *Philosophie anatomique. Des organes respiratoires sous le rapport de la détermination et de l'identité de leurs pièces osseuses.*

Sous ce titre étaient réunis quatre Mémoires, précédés d'un *Discours préliminaire*, où se trouvent développés la loi de l'unité de composition et les principes secondaires qui se greffent sur cette base. L'auteur y annonçait en ces termes le but de son œuvre : « La prévision à laquelle nous porte cette vérité, c'est-à-dire le pressentiment que nous trouverons toujours, dans chaque famille, tous les matériaux organiques que nous aurons aperçus dans une autre, est ce que j'ai embrassé dans le cours de mon ouvrage sous la dénomination de *Théorie des analogues.* »

Dans cette première phase de la lutte qu'il allait soutenir contre les idées de Cuvier, Geoffroy n'appliquait encore son principe qu'aux seuls animaux à vertèbres, et, ainsi limitée, sa théorie était inattaquable. Cuvier lui-même n'eût pu la contester, puisqu'il avait déjà réuni tous ces animaux en un groupe unique.

Deux ans plus tard, Geoffroy voulut étendre l'unité de structure aux articulés, c'est-à-dire aux animaux qui, comme les insectes, les vers, sont constitués par des séries d'anneaux placés bout à bout. Mais quels rapports établir entre les vertébrés et ces êtres dégradés, qui n'ont plus de vertèbres ni même d'os?

Plus d'os! C'est vrai si l'on s'en tient au sens strict du mot; mais Geoffroy montre qu'ils ont des parties dures, qui donnent attache aux muscles, enferment les viscères, constituent un véritable squelette extérieur. Plus de vertèbres! Mais cette division de leur corps en segments n'est-elle pas une image frappante de la colonne vertébrale, partagée en noyaux superposés dont chacun envoie des nerfs dans une région spéciale de l'organisme?

Cependant Cuvier, qui avait reconnu dans le règne animal quatre plans primordiaux, nettement séparés, parallèles et ne se rejoignant en aucun point, commençait à éprouver quelque secrète impatience de voir ce bel ordre de sa classification menacé par les progrès d'une théorie nouvelle, dont l'ingéniosité et la hardiesse avaient réuni de nombreuses sympathies.

Le voile qui couvrait encore son mécontentement se déchira lorsque, vers le commencement de 1830, Geoffroy vint présenter à l'Académie et soutenir devant la savante Assemblée un mémoire de deux jeunes anatomistes, Laurencet et Meyranx, qui, allant plus vite, sinon plus loin que le maître, étendaient aux mollusques l'unité de composition.

La mesure était pleine, et ne devait pas tarder à déborder. Le mémoire ayant été lu en séance, Geoffroy fut, naturellement, chargé de faire le rapport, et, huit jours après, le 15 février 1830, il en donna lecture devant l'Académie. Il louait les auteurs d'avoir cherché à démêler les transitions qui unissent les mollusques céphalopodes aux vertébrés, et d'avoir ainsi contribué à combler l'un des hiatus infranchissables qui partageaient les animaux en quatre groupes sans souche commune. Et, tout en reconnaissant la sagacité qui avait présidé à l'établissement de la classification jusque-là adoptée, il laissait clairement entendre qu'une lumière nouvelle devait remplacer cette doctrine désormais injustifiable et surannée.

Devant cette attaque directe, Cuvier ne put se contenir. Séance tenante, il répondit par une improvisation qui respirait le plus vif mécontentement; quelques jours plus tard, il publiait un mémoire, riche en documents, où il s'attachait à réfuter les assertions de Geoffroy. Dans ce mémoire, il ne se bornait pas d'ailleurs à affirmer l'hiatus qu'il avait signalé entre les mollusques et les vertébrés, mais il attaquait dans son ensemble la Théorie des analogues.

Après avoir demandé à son adversaire de définir exactement ce qu'il faut entendre par l'unité de composition organique, Cuvier ajoutait: « Ne voulez-vous parler que de simples ressemblances entre les animaux? Alors, vous dites une chose vraie dans certaines limites, mais aussi vieille que la zoologie elle-même; car, pour trouver l'origine de ce principe, il faudrait remonter jusqu'à Aristote. Direz-vous que votre principe est unique, primordial et universel, qu'il domine tous les autres faits? C'est là ce qu'on ne saurait admettre; car, loin d'être unique et dominant, votre principe est subordonné à un autre principe bien plus élevé et bien plus fécond. »

Or, cette loi générale plus féconde, savez-vous comment Cuvier la définit lui-même? « Ce principe, dit-il, c'est celui des conditions mêmes d'existence, de la convenance des parties et de leur coordination pour le rôle que l'animal est appelé à jouer dans la nature. »

Ériger en principe un simple concours de conditions très diverses, mettre ces conditions au-dessus d'une loi organisatrice simple et constamment respectée, c'était donner gain de cause à l'adversaire. Sans différer, Geoffroy improvisa une réponse qui lui assurait la victoire sur le point principal de sa théorie.

Cependant, si les quatre plans de Cuvier perdaient du terrain aux yeux des savants comme du public, et tendaient à s'effacer devant le plan unique de Geoffroy, le novateur emportait moins de suffrages à l'égard des théories qu'il croyait pouvoir dégager, comme des corollaires nécessaires, de sa loi primordiale. Les causes finales et l'invariabilité des espèces, qu'il attaquait ardemment, furent non moins habilement défendues par Cuvier, et celui-ci, en réalité, demeura vainqueur sur deux des trois questions capitales controversées dans ce mémorable débat.

La lutte se prolongea pendant plusieurs séances de l'Académie, et, légèrement ironique, Geoffroy ne put s'empêcher de féliciter l'Assemblée de donner accès enfin à des discussions dignes de la préoccuper, au lieu de se borner à enregistrer de menus faits, de valeur insignifiante, germes non

viables de prétendues découvertes tombées dès le lendemain dans l'oubli.

Le tempérament différent des deux champions se manifestait par le ton spécial que chacun donnait à sa polémique. Cuvier, plus froid et plus calme, mesuré dans ses paroles, discutait les faits pied à pied, méthodiquement; au contraire, Geoffroy s'abandonnait aux envolées soudaines et entraînantes, aux idées originales et hardies; une conviction passionnée se faisait jour dans ses répliques, qu'il colorait des plus brillantes images.

Tandis que Cuvier déclarait n'être point de ceux qui, « au lieu de s'en tenir aux faits positifs, et de se servir du langage simple et des mots propres, emploient des métaphores et des figures de rhétorique; qui croient se tirer d'embarras par un trope ou par une paranomase », son adversaire montrait que les purs classificateurs qui glorifiaient Linné pour abaisser Buffon n'avaient pas été suivis par l'opinion publique : « Cris impuissants! Vaines protestations! Les éditions de l'*Histoire naturelle* ne s'en succédèrent pas moins coup sur coup, comme autant de monuments élevés à la gloire de ce grand homme : tant il est vrai que, pour exprimer de grandes choses et pour vivre dans la mémoire des hommes, il faut que l'âme s'élance, qu'elle imprègne la pensée d'imagination, d'idéal et de poésie! »

Le débat ne tarda pas à franchir les portes de l'Académie, et à émouvoir l'opinion non seulement en France, mais dans tous les pays où il se trouvait des penseurs pour méditer sur de pareils sujets. On eût pu se croire revenu au temps antique des luttes philosophiques, qui passionnaient le monde. Les savants prirent parti : ceux que touchait davantage le progrès sévère et lent, mais précis, des sciences, se rangèrent du côté de Cuvier; les esprits hardis se tournèrent vers Geoffroy.

Du fond de l'Allemagne, le vieux poète Gœthe (1), qui avait, lui aussi, pressenti, mais avec moins de clarté, l'unité de composition organique, applaudissait aux idées nouvelles. En 1830, il écrivait, pour affirmer cette sympathie, les *Dernières pages de Gœthe, expliquant à l'Allemagne les sujets de philosophie naturelle controversés au sein de l'Académie des sciences de Paris.*

Eckermann raconte comment, au mois de juillet de cette année, féconde en péripéties politiques, le poète, le rencontrant fortuitement, lui dit :

« Vous connaissez les dernières nouvelles de France; que pensez-vous de ce grand événement? Le volcan a fait éruption; il est tout en flammes.

— C'est une terrible histoire, répondit Eckermann; et, au point où en sont les choses, on doit s'attendre à l'expulsion de la famille royale. »

Et Gœthe de s'écrier :

« Il s'agit bien de trône et de dynastie, il s'agit bien de révolution politique! Je vous parle de la séance de l'Académie des sciences de Paris : c'est là qu'est le fait important, et la véritable révolution, celle de l'esprit humain. »

VIII. DERNIÈRES ANNÉES

La vie de Geoffroy Saint-Hilaire, autant que nous pouvons l'apprécier d'après les détails que l'histoire nous a transmis, semble avoir gravité autour de deux mobiles principaux, que l'on trouve à la base de tous ses actes : l'homme obéissait constamment à une générosité qui le poussait à se faire le défenseur des opprimés, des faibles, des persécutés; le savant, épris de gloire, demandait toutes les émotions de sa vie à sa foi scientifique, qu'il jugeait infaillible et qui ne s'est point démentie un seul instant.

Nous l'avons vu sauver des prisonniers sous la Terreur, offrir un abri aux proscrits, favoriser les débuts de Cuvier, dans lequel il pouvait cependant entrevoir un rival, tenir tête énergiquement aux prétentions des Anglais en Égypte, respecter en Portugal les droits du vaincu, offrir à Lamarck la chaire qui lui était donnée à lui-même.

La révolution de Juillet, qu'il approuvait

(1) Gœthe, voir *Contemporains*, n° 415.

d'ailleurs, lui fournit une occasion nouvelle de se dévouer. Dès les premiers symptômes de l'orage, l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen (1), voyant ses jours menacés, s'était retiré à l'hospice de la Pitié. Geoffroy, dont l'habitation était voisine, instruit des dangers que courait le prélat, vint le chercher, et l'obligea doucement à le suivre dans son logement du Jardin des plantes. Comme un de ses amis lui faisait remarquer que son acte d'humanité pouvait entraîner pour lui des conséquences cruelles, il répondit en souriant : « Passez-moi encore celui-ci, je suis coutumier du fait. » Son repentir, on le voit, n'était pas très sincère.

Mgr de Quélen quitta son asile le 14 août, quand l'ordre fut rétabli. Geoffroy avait quelques raisons de ne pas oublier cette date ; c'était le 14 août aussi qu'il avait obtenu la liberté d'Haüy.

Son admiration ardente pour les sciences, qu'il jugeait sans bornes et seules dignes des préoccupations des hommes, le soutenait dans la réalisation de ses travaux, auxquels il demandait d'ailleurs une réputation dont il avait soif; il aimait la gloire, et ne s'en taisait point.

La gloire répondit à son appel ; elle vint, accompagnée de toutes les satisfactions qu'il souhaitait. L'Empereur l'avait décoré de sa main lors même de la création de l'Ordre de la Légion d'honneur. Toutes les Académies le comptèrent dans leur sein. Des savants étrangers entreprirent le voyage, on pourrait presque dire le pèlerinage de Paris, uniquement pour le voir. Les disciples accouraient de toutes les contrées se presser autour de sa chaire.

Son seul délassement, au milieu de ses occupations, était de s'abandonner aux joies de la famille, aux douces affections qui l'entouraient. De ce côté, nulle ombre ne troublait son bonheur. Il avait épousé Mlle Brière de Mondétour, fille d'un receveur général des économats sous Louis XVI ; elle lui avait donné une fille, consolation de ses vieux jours, et un fils, Isidore, qui devait par la suite, non sans succès, continuer les travaux de son père.

Dès l'enfance de ce fils, il avait reconnu en lui, avec bonheur, un esprit élevé, auquel il pourrait plus tard confier le soin de développer ses doctrines, et de conserver la gloire qui s'attachait à son nom. « Jugez, disait-il un jour à un ami, si je suis heureux : voici les plus chers trésors de mon fils. » Et ce disant, il ouvrait une armoire où l'enfant avait religieusement réuni tous les écrits publiés sur les travaux de son père.

Cependant les années s'écoulaient, et un peu d'amertume devait se mêler à cette existence jusque-là presque exempte de nuages.

Après la mort de Cuvier, survenue en 1832, Geoffroy voulut continuer les travaux de ce savant sur les êtres fossiles et les révolutions du globe. Mais il fut aussitôt accusé de vouloir attenter à la gloire du grand homme, et il dut renoncer à persévérer dans son dessein. Ce qu'il ne fit pas d'ailleurs sans quelque révolte : « Le mieux, je le sens, dit-il, serait d'avoir le courage ou la sagesse de ne tenir aucun compte de ces obstacles. Oui, peut-être, mais il s'agissait ici d'une gloire française, du premier zoologiste de notre âge! »

Et, mélancoliquement, il ajoutait : « C'est à la postérité, si elle daigne s'occuper des luttes de cet âge, de faire leur part à mes adversaires et à moi : j'ai le corps inclinant vers la tombe; je n'attendrai point longtemps. »

Un plus grand chagrin lui était réservé La direction de la ménagerie qu'il avait créée lui fut ôtée et donnée à Frédéric Cuvier, frère du grand naturaliste, que celui-ci avait appelé auprès de lui. Toutefois, Frédéric ne jouit pas longtemps de la faveur qu'on lui faisait; il mourut six mois après avoir pris possession de sa place, et l'administration du Muséum se hâta de rétablir Geoffroy Saint-Hilaire dans un poste qu'il avait si dignement occupé de 1794 à 1828.

Les années de Geoffroy ont été abrégées par le travail incessant de sa pensée, consumées pour ainsi dire par le feu de son

(1) Mgr de Quélen, voir *Contemporains*, nº 270.

imagination toujours active. Il n'avait pas assez des jours pour se livrer à son labeur; sa passion pour la science et son désir de gloire le tenaient éveillé jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il avait fait construire et placer près de son lit une armoire dans laquelle, mystérieusement, étaient enfermés une lampe, du papier, des plumes; à l'insu de sa famille, alors que chacun se livrait au sommeil, il ouvrait son armoire, prenait ses cahiers, et, assis sur son lit, il méditait, il imaginait, il écrivait.

Ces travaux spéculatifs, qui, ne portant point sur une base purement matérielle, exigeaient une constante tension de l'esprit, en même temps qu'ils fatiguaient les yeux, précipitèrent rapidement la cécité dont il était menacé. Il devint complètement aveugle.

Le spectacle de la nature qu'il avait tant contemplé, tant admiré, tant étudié, se déroba pour toujours à son regard, et, comme Milton, il put amèrement s'écrier:

> Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses;
> Mes printemps sont sans grâce et mes étés sans roses;
> Tout est vague, confus, couvert d'un voile épais,
> Et, pour moi, le grand livre est fermé pour jamais.

Mais sa douleur trouva la plus réconfortante consolation dans l'affection pieuse des siens, qui le soutint au milieu de ces cruelles épreuves. Il n'eut pas à demander, pour continuer ses travaux, le secours d'une main étrangère; sa fille, nouvelle Antigone, ne voulut point céder à d'autres le soin de guider ses pas, et d'écrire sous sa dictée les dernières inspirations de son génie.

Le souvenir de ses études contribuait aussi à maintenir la sérénité dans son esprit: « Je cherche en vain la lumière, disait-il parfois à ses amis, et cependant le spectacle des êtres animés est toujours devant mes yeux. »

Ses disciples se réunissaient encore souvent autour de lui, avides de recueillir ses conseils et ses derniers enseignements; dans cette intimité, son cœur se réchauffait, et il ne pouvait taire son bonheur: « Que de joie, s'écriait-il, vous apportez à votre vieux maître! Je suis aveugle, et cependant je me sens heureux! »

Il s'éteignit doucement, le 14 juin 1844; les angoisses de l'agonie lui furent épargnées. Jusqu'à la fin, la vive lumière qui éclairait ses souvenirs brilla dans son esprit; en un suprême adieu, il serra la main de sa fille, et lui dit: « Sois-en sûre, nous nous reverrons! »

Cet homme célèbre mourut fidèle à la foi de son enfance, dit l'abbé Baraud dans son ouvrage: *Chrétiens et hommes célèbres au XIXe siècle.*

Dès 1794, inaugurant, au Muséum d'histoire naturelle l'enseignement de la zoologie, il fit un *discours tendant à prouver que l'homme ne doit être compris dans aucune classe d'animaux.*

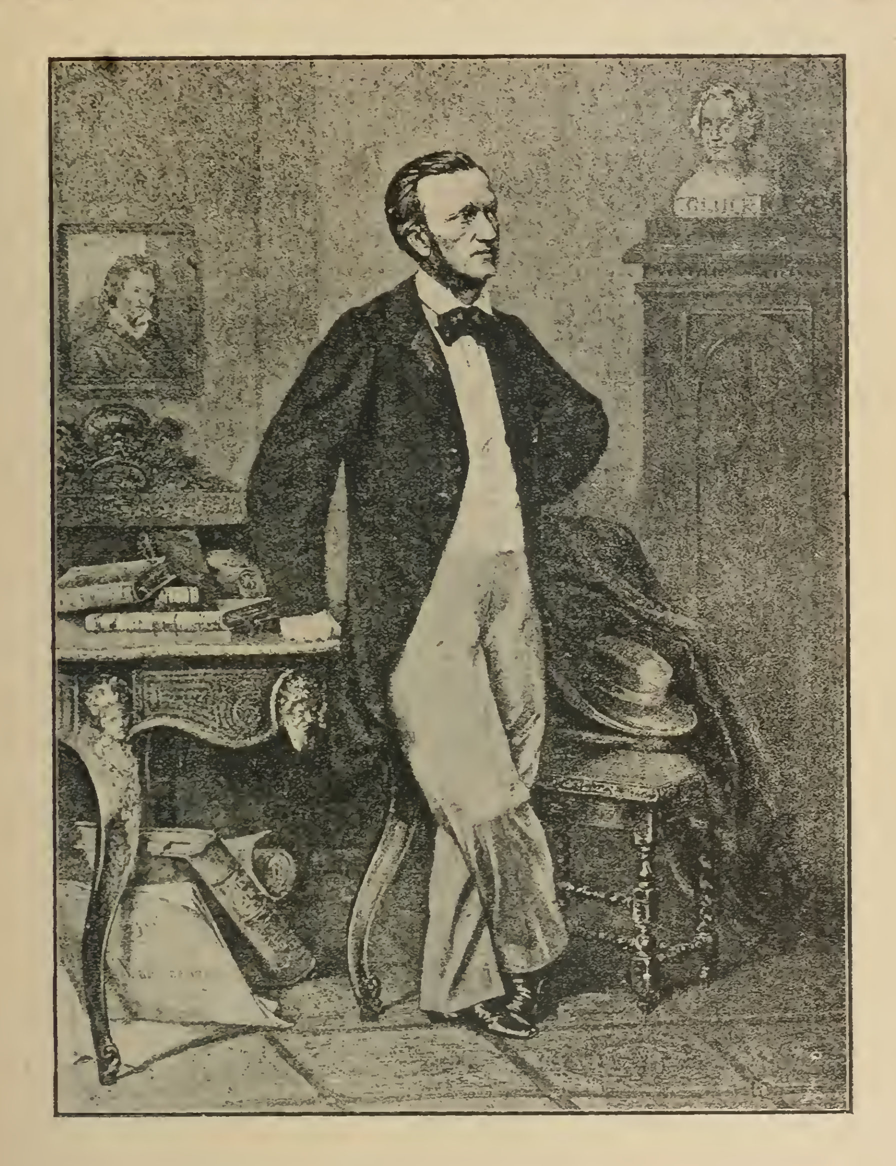
A la fin d'un chapitre de sa *Philosophie anatomique,* on lit ces belles paroles: « Arrivé sur cette limite, le physicien disparaît, l'homme religieux seul demeure, pour partager l'enthousiasme du saint prophète et pour s'écrier avec lui: *Cœli enarrant gloriam Dei..... Laudemus Dominum.* »

Paris. A. ACLOQUE.

BIBLIOGRAPHIE

SARRUT, *Biographie d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire,* Paris, 1839. — DE MERSEMAN, *Étienne Geoffroy Saint-Hilaire,* Bruges, 1844. — ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Vie, travaux et doctrine scientifiques d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire,* Paris, 1847. — PARISET, *Histoire des membres de l'Académie royale de médecine,* Paris, 1850. — JOLY, *Étienne Geoffroy Saint-Hilaire,* Paris, 1856. — FLOURENS, *Éloges historiques lus dans les séances de l'Académie des sciences,* Paris, 1856. — FRÉDÉRIC DUBOIS, *Éloge de Geoffroy Saint-Hilaire,* in *Mémoires de l'Académie impériale de médecine,* Paris, 1859. — DUCROTAY DE BLAINVILLE, *Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire,* Paris, 1890. — Abbé BARAUD, *Chrétiens et hommes célèbres au XIXe siècle.* — MICHAUD, *Biographie universelle.* — *Nouvelle biographie générale* (Didot). — *Revue indépendante,* Analyse des travaux d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, par le Dr PUCHERAN (août-septembre 1845).

LES CONTEMPORAINS



RICHARD WAGNER (1813-1883)

Dans l'histoire de la musique, le nom de l'Allemand *Richard Wagner* domine la dernière moitié du XIXe siècle. Et son œuvre, puissante et originale, longtemps contredite, a fini par s'imposer à toute l'Europe.

Au dire de M. Camille Bellaigue, « Wagner a été, au déclin du siècle, le maître de ce qu'on pourrait nommer la symphonie appliquée, comme Beethoven au début, l'avait été de la symphonie pure. Il a sommé la musique de répondre à l'éternel pourquoi, d'être l'interprétation ou l'explication de la vie.

» L'esprit de la race allemande a trouvé dans l'œuvre de Wagner son épanouissement total et presque prodigieux (1). »

(1) *Un Siècle*, chez Oudin, p. 648 et suiv.

I. WAGNER CHERCHE SA VOIE — DÉBUTS PÉNIBLES EN ALLEMAGNE ET A PARIS — IL EST NOMMÉ MAITRE DE CHAPELLE A DRESDE — ENTRETIEN AVEC SPONTINI

Richard Wagner naquit à Leipsick le 22 mai 1813. Il était le neuvième et dernier enfant d'une famille protestante de toute petite bourgeoisie. Son père remplissait les fonctions de greffier de police; il avait reçu une bonne éducation; il entendait bien les langues, en particulier le français, ce qui l'avait fait choisir par le maréchal Davout (1) pour organiser la police de la ville pendant l'occupation de nos troupes. Doué d'un goût très vif pour la poésie et le théâtre, il prenait plaisir à jouer la comédie avec quelques amis dans des réunions privées.

Après les batailles acharnées des 18 et 19 octobre 1813, qui se livrèrent sous les murs de Leipsick et affranchirent l'Allemagne du joug de Napoléon (2), une fièvre pernicieuse, provoquée par l'énorme quantité de morts, de blessés et de malades accumulés dans la ville, fit de nombreuses victimes. De ce nombre fut le greffier Frédéric Wagner, qui mourut six mois après la naissance de Richard. Ce dernier avait donc de qui tenir pour le théâtre; et il ne fut pas le seul de la famille à hériter des goûts du père, car sa sœur Rosalie acquit une grande notoriété comme tragédienne, et son frère Albert, l'aîné, acteur et chanteur à Würtzbourg, à Dresde, puis régisseur à Berlin, eut des filles qui devinrent cantatrices.

La mère de Richard se remaria bientôt avec un certain Geyer, comédien, qui faisait partie de la troupe royale à Dresde et qui eut pour l'enfant un véritable attachement. Ne soupçonnant pas sa vocation musicale, Geyer aurait voulu en faire un peintre. Néanmoins, tout en lui faisant prendre quelques leçons de dessin, il lui fit suivre les classes de grec et de latin à l'école de la Croix. Il y ajouta même l'étude du piano.

(1) Voir *Contemporains*, Davout, n° 58.
(2) *Id.*, Napoléon, n° 176-181.

Mais, chose curieuse, Richard avait peu de goût pour cette étude. La technique de l'instrument lui répugnait, et il s'amusait à jouer de mémoire au lieu d'étudier, si bien qu'un jour son professeur lâcha prise en déclarant que ses « leçons étaient inutiles et qu'on ne ferait jamais un musicien de cet enfant ». De fait, Wagner ne sut jamais jouer convenablement du piano. Mais, son professeur parti, il n'en continua pas moins à répéter de souvenir, avec des doigtés extravagants, deux ouvertures qui constituaient alors tout son bagage musical : celle de la *Flûte enchantée* de Mozart (1) et celle de *Freischütz* de Weber.

Richard Wagner n'avait que sept ans quand son beau-père mourut, laissant sa famille dans une situation très précaire. Il suivit sa mère à Leipsick. Ce fut dans cette ville qu'il acheva son éducation littéraire. Il y eut quelques succès et se crut appelé à composer des tragédies. Il en fit une, dit-on, qui ne comptait pas moins de quarante-deux victimes, mourant successivement dans le cours de la pièce.

Jusqu'en 1827, notre musicien chercha sa vocation. La mort de Beethoven, qui suivit de près celle de Weber, éveilla son attention. Il voulut, lui aussi, devenir compositeur. Son projet, en cultivant la musique, était d'adjoindre à sa fameuse tragédie aux quarante-deux victimes une partition semblable à celle d'*Egmont*, qu'il venait d'entendre; il se figura qu'il lui suffirait d'étudier l'harmonie huit jours pour composer une œuvre analogue, et il s'absorba dans la lecture du *Traité d'harmonie* de Logier, qu'il avait acheté à un libraire ambulant; mais il avait beau faire, il ne parvenait pas à se graver tout cela dans la tête.

Alors, il résolut d'avouer sa nouvelle vocation à sa famille, aussitôt qu'il serait venu à bout de composer quelque chose, une sonate, un air, un quatuor. On combattit d'abord sa résolution comme un caprice passager chez un sujet qui n'avait pas même

(1) Voir *Contemporains*, Mozart, n° 409.

pu apprendre à jouer du piano. Néanmoins, on lui donna un maître d'harmonie. Celui-ci eut fort à faire avec un élève qui, à ce moment même, avait la tête troublée par la lecture des contes d'Hoffmann, et la cervelle dérangée à ce point qu'il rèvait en plein jour et voyait apparaître la note fondamentale, la tierce et la quinte, avec lesquelles il avait des entretiens mystérieux. A la fin, le professeur, n'y tenant plus, et ne voulant pas perdre la tête à son tour, planta là son élève, en déclarant, comme avait fait le maître de piano, « qu'on ne tirerait jamais rien de ce garçon-là ».

Wagner ne fut aucunement troublé par cette double prédiction. Il écrivit bravement une ouverture et la porta au chef d'orchestre du théâtre royal de Leipsick, avec lequel sa sœur Rosalie, alors actrice, le mit en rapport. L'ouverture fut acceptée et mise en répétitions, malgré les plaisanteries des artistes; elle figura au programme et fut exécutée entre deux actes d'une pièce. Le public, tout surpris, n'y distingua qu'un roulement de timbales qui revenait toutes les quatre mesures, obstinément, jusqu'à la fin, si bien qu'elle demeura célèbre, après une seule audition, sous le nom d'*Ouverture aux timbales*.

« Cette ouverture, a écrit Wagner lui-même, était bien le point culminant de ma folie. Pour en faciliter l'intelligence, j'avais eu l'idée d'écrire avec trois encres différentes : les cordes en rouge, les cuivres en vert et les bois en noir. Le tissu en était si compliqué que la *Neuvième symphonie* de Beethoven eût semblé, à côté, une sonate de Pleyel. »

La Révolution de 1830, qui renversa le trône de Charles X (1) en France, eut son contre-coup dans toute l'Europe. Le roi de Saxe se crut obligé de donner une constitution à ses sujets.

« Du coup, dit Wagner, me voici révolutionnaire et parvenu à la conclusion que tout homme tant soit peu ambitieux ne devait s'occuper exclusivement que de politique. Je ne me plaisais plus qu'en la compagnie d'écrivains politiques; j'entrepris aussi une ouverture sur un thème politique. C'est dans ces circonstances que je quittai le collège pour entrer à l'Université, non plus pour me vouer à une étude de Faculté (car on me destinait encore à la musique), mais pour suivre les cours d'esthétique et de philosophie. Je profitai aussi peu que possible de cette occasion de m'instruire; en revanche, je m'abandonnai à tous les écarts de la vie d'étudiant, et je le fis, à vrai dire, avec tant d'étourderie et si peu de retenue, que j'en fus bientôt dégoûté. »

Ce révolutionnaire et ce viveur n'avait que dix-sept ans.

Sur ces entrefaites, Richard eut la chance de lier connaissance avec Thomas Wenlig, *cantor* à l'église Saint-Thomas. Il en reçut des leçons de composition et d'harmonie qui lui furent très profitables. Deux ans après, il écrivait une symphonie qui obtint à l'audition un certain succès, mais qui lui fit comprendre, par les efforts laborieux qu'elle lui avait coûtés, la nécessité de se résigner à l'étude, d'abord dédaignée, de la fugue et du contre-point.

Ces travaux occupèrent Wagner pendant l'année 1834, qu'il passa à Würtzbourg, où il était allé chercher, sous un climat plus doux que celui de Leipsick, le rétablissement d'une santé chancelante. Dès que ses forces furent revenues, le besoin d'une position sociale lui fit accepter la place de chef d'orchestre au théâtre de Magdebourg. A cette date, le futur réformateur cherchait encore sa voie; il devait subir plus d'une influence avant d'arriver à la claire possession de sa théorie.

C'est ainsi qu'imitant la musique de Weber, il écrivit les *Fées*, opéra qui ne fut jamais représenté; s'inspirant d'Auber (1), il composa la *Novice de Palerme*, qui n'eut qu'une représentation sur le tréâtre de Magdebourg. Le dépit que notre artiste éprouva de cet échec le décida à se rendre à Kœnigsberg, pour y remplir les fonctions

(1) Voir *Contemporains*, Charles X, n° 41.

(1) Voir *Contemporains*, Auber, n° 432.

de chef d'orchestre. Nous n'étonnerons personne en disant que celui qui aspirait à éclipser tous les compositeurs célèbres souffrait, en attendant, de se voir obligé de diriger l'exécution de leurs œuvres.

Le mariage qu'il conclut avec une actrice, Minna Planer, ajouta encore à ces peines morales. « Je me mariai par obstination, écrivait-il plus tard à un ami, et je rendis malheureux moi-même et autrui, tourmenté par les ennuis de la vie domestique pour laquelle je ne possédais pas le nécessaire. C'est ainsi que je tombai dans la misère, dont les effets tuent tant de milliers d'individus. »

De Riga, où il séjourna quelque temps comme maître de chapelle, Wagner résolut de se rendre à Paris. La capitale de la France passait alors, comme aujourd'hui du reste, pour être la ville la plus capable de rendre justice au vrai talent. Après avoir ébauché la partition de *Rienzi,* notre compositeur s'embarqua donc pour venir demander à notre pays un succès que de naïves illusions lui faisaient regarder comme certain. Le vaisseau qui portait l'artiste et sa femme fut jeté par une tempête sur les côtes de la Norvège, circonstance qui ne fut pas étrangère à la conception du *Vaisseau fantôme.*

Arrivé à Boulogne-sur-Mer, Wagner, faute de ressources pour aller plus loin, dut s'arrêter quatre semaines. Un heureux hasard lui fit rencontrer dans cette ville Meyerbeer, qui, mis au courant de ses projets, lui donna quelque argent et diverses lettres de recommandation. Après avoir caché ces dernières dans son portefeuille, le jeune maître s'imaginait, avec une infatuation toute germanique, qu'il trouverait, à Paris, toutes les portes ouvertes, tous les salons empressés à le recevoir. Il fut bien vite détrompé.

Les deux années que Wagner passa à Paris, de 1840 à 1842, furent remplies d'épreuves très pénibles. Il avait cru, lui, étranger et inconnu, forcer d'emblée l'accès de l'Opéra. Il ne tarda pas à être désabusé. Le directeur de l'Académie royale de musique refusa de monter *Rienzi.* Le directeur du théâtre de la Renaissance fut plus accommodant; mais, au moment où l'on s'apprêtait à commencer les répétitions, il fut déclaré en faillite. Au milieu de tous ces déboires, l'artiste fut encore heureux de rencontrer un ami dans M. Maurice Schlesinger, éditeur de musique et propriétaire de la *Gazette musicale.* Il écrivit pour ce journal divers articles qui furent assez remarqués.

L'infortuné compositeur, outre le chagrin de ne pouvoir faire entendre ses œuvres, avait de plus celui d'arranger les opéras nouveaux pour divers instruments. La misère l'avait réduit à cette extrémité cruelle pour son amour-propre. Avoir rêvé gloire et fortune, avoir conspiré dans la solitude la chute des princes de la musique, et se voir abaisser à cette besogne subalterne, quelle humiliation! Cependant, toutes ces contrariétés ne découragèrent pas Wagner. Il partageait son temps entre les soins mercenaires dont le chargeait M. Schlesinger et la composition d'un nouvel opéra : le *Vaisseau fantôme.*

Sur ces entrefaites, *Rienzi* ou *le Dernier des tribuns,* qui avait été refusé à Paris, fut reçu au théâtre de Dresde. Dès que l'auteur connut cette heureuse nouvelle, son unique pensée fut d'aller en Saxe veiller à la bonne exécution de son œuvre. L'argent lui manquant, il vendit à l'administration de l'*Opéra,* pour 500 francs, le *Vaisseau fantôme,* dont il se réserva la propriété en Allemagne.

Grâce à Mme Schrœder-Devrient, la représentation de *Rienzi* fut un vrai triomphe pour Wagner. A la suite de ce succès, le roi de Saxe nomma notre artiste maître de sa chapelle. Wagner devint ainsi un personnage influent, et, l'année suivante, il n'eut pas de peine à faire jouer à Dresde son *Vaisseau fantôme.*

En 1844, Spontini étant venu dans la capitale de la Saxe pour la représentation de la *Vestale,* le vieux maître eut avec le novateur un entretien assez curieux.

« Quand j'ai entendu votre *Rienzi,* lui dit-il, j'ai pensé : c'est un homme de génie,

mais déjà il a plus fait qu'il ne peut faire. » Et, pour expliquer ce paradoxe, Spontini ajouta : « Après Gluck, c'est moi qui ai fait la grande révolution avec la *Vestale*, j'ai introduit la prolongation de la sixte dans l'harmonie et la grosse caisse dans l'orchestre; avec *Cortez*, j'ai fait un pas en avant, puis j'en ai fait trois avec *Olympie* et cent avec *Agnès de Hohenstaufen*. Après cela, j'aurais pu composer les *Athéniennes*, un poème excellent, mais j'y ai renoncé, désespérant de me surpasser.

» Or, comment voulez-vous qu'il soit possible à n'importe qui d'inventer du nouveau, lorsque moi, Spontini, je reconnais ne pouvoir surpasser mes œuvres antérieures, et que, d'autre part, il est bien évident que, depuis la *Vestale*, on n'a pas écrit une note de musique qui ne m'ait été volée? »

Et le compositeur appuyait cette dernière affirmation de faits scientifiquement constatés. Tout étourdi qu'il fût de ce discours, Wagner risqua une objection timide et demanda à son interlocuteur s'il ne se sentirait pas de force à créer des formes nouvelles en abordant un sujet entièrement nouveau. Spontini eut un sourire de pitié.

« Dans la *Vestale*, dit-il, j'ai traité un sujet romain; dans *Fernand Cortez*, un sujet hispano-mexicain; dans *Olympie*, un sujet gréco-macédonien; enfin, dans *Agnès de Hohenstaufen*, un sujet allemand; tout le reste ne vaut rien. »

Cette conversation peint au naturel la fatuité de certains compositeurs, qui trouvent qu'en dehors de leurs œuvres il n'y a rien de bon.

II. WAGNER COMPOSE « TANNHAUSER » ET « LOHENGRIN » — SES THÉORIES ANARCHISTES LE FONT EXILER — WAGNER ANTISÉMITE — SA THÉORIE MUSICALE ET DRAMATIQUE

Les conseils du vieux Spontini n'empêchèrent pas Wagner de composer de nouveaux opéras. En 1845, il fait représenter le *Tannhauser*, pièce qui renferme des morceaux d'une facture achevée.

C'est dans le *Tannhauser* que Wagner commence à entrevoir la nouvelle musique qu'il a rêvé d'écrire. Deux sortes d'idées se partagent le cœur de son héros : l'amour du plaisir, qui se trouve pour Tannhauser dans les orgies du Vénusberg, et l'austérité chrétienne, qui a sa forme mélodique dans le chœur des pèlerins. Dès l'ouverture, ces deux motifs nous sont donnés avec l'orchestration grandiose dont Wagner avait le secret. Puis, dans tout le cours de l'opéra, dès qu'une idée de plaisir est évoquée par Tannhauser, on entend retentir dans l'orchestre un des motifs du Vénusberg; lorsque, par contre, le chevalier-poète pense à son âme, les notes graves du chœur des pèlerins se font entendre.

« Cette correspondance d'une personne, d'une idée, d'un sentiment, avec un thème musical, est la véritable invention de Wagner. Désormais, elle se représentera dans ses œuvres, mais plus considérable (1). » Ces phrases types ont reçu le nom de *Leitmotiv*. — Ce genre a amené Wagner à une modification profonde dans le libretto et l'ordonnance de la scène. Plus de ces répétitions fréquentes des mêmes paroles dont on plaisante si souvent nos auteurs modernes. Il ne reprend ordinairement ni un vers, ni un mot; le dialogue suit son cours comme dans une pièce parlée. « Des actes entiers s'écoulent sans qu'on entende deux voix chanter ensemble. Pas de chœur, même quand le sujet semblerait en exiger. Dans l'*Or du Rhin*, les génies apportent les trésors d'Albéric, ils entassent des monceaux d'or; sur le théâtre, personne ne dit mot, et l'orchestre qui nous fait assister à cette marche joue le *Leitmotiv* de ces travailleurs souterrains. On l'a déjà entendu à l'acte précédent; c'était le rythme des marteaux sur l'enclume. Wagner reprend ce rythme si simple, qui tient en une mesure et sur une même note; ce ne sont plus des marteaux, mais les instruments qui s'en emparent et le modifient de telle sorte que nous croyons voir l'empressement des porteurs,

(1) *Études religieuses*, 1893, t. II.

le monceau d'or qui s'élève, les dernières charges qui arrivent, les porteurs qui disparaissent. Il y a là un intérêt autre que celui d'un chœur et qui n'eût pu subsister avec un chœur, car l'attention eût été détournée de ce rythme saccadé pour se reporter sur les voix..... »

Wagner était sur le point de faire paraître *Lohengrin* lorsque la révolution de 1848 éclata. Ses idées politiques et l'ascendant qu'avait pris sur lui le nihiliste Bakounine l'engagèrent à prendre part au mouvement. Mêlé aux insurgés, il fit avec eux le coup de feu pendant deux jours. Mais, quand l'ordre fut rétabli, il dut quitter précipitamment l'Allemagne et se réfugier en Suisse. Ce fut à Zurich qu'il prépara la représentation de *Lohengrin,* exécutée à Weimar, sous la direction de Liszt.

De Zurich, Wagner envoya un article sensationnel à la *Nouvelle gazette musicale* de Leipsick; il était intitulé : *Du judaïsme dans la musique.* Dans cet article, qui eut un immense retentissement, Wagner attaque les plus applaudis des musiciens allemands : Mendelssohn et Meyerbeer. Partant de cette opinion que les juifs, en quelque langue qu'ils s'expriment, ont toujours l'air de parler en étrangers une langue apprise, non leur langue naturelle, il en conclut qu'ils sont encore bien plus impropres à traduire les idées ou les sentiments par le chant, qu'ils deviennent alors insupportables et répugnants.

Le juif civilisé, lorsqu'il prétend se manifester dans l'art, ne peut être inspiré que par des choses ordinaires, triviales, car son prétendu instinct artistique n'est que son instinct naturel du gain et le porte à sacrifier l'art pur à telle ou telle forme actuellement à la mode, et, par conséquent, lucrative. « Peu lui importe ce qu'il crée, pourvu qu'il force l'attention; il n'a qu'un souci, celui de la forme. » Après toutes sortes d'aménités de ce genre à l'adresse de la race juive en général, il attaque en face et nommément les deux compositeurs qu'il regarde comme ses ennemis.

Mais il ne suffisait pas au réformateur d'attaquer la réputation musicale et de dénigrer les théories des compositeurs les plus en vogue. Il lui fallait exposer les principes de ce qu'il appelait *son art* ou *la musique de l'avenir.* C'est ce qu'il fit dans plusieurs écrits, notamment dans la *Communication à mes amis*, et dans un ouvrage plus considérable : *Opéra et Drame.* Ce dernier est divisé en trois parties : 1° *L'opéra est l'essence de la musique;* 2° *Le théâtre est l'essence de la poésie dramatique:* 3° *La poésie et la musique dans le drame de l'avenir;* et toutes trois tendent à démontrer ceci : que, dans l'opéra, le moyen d'expression, qui est la musique, a été jusqu'ici pris comme seul objet et but, tandis que le vrai but, qui est le drame, a été subordonné aux formes musicales. La situation respective des deux arts a donc été renversée, et l'effort de l'auteur tend à les rétablir. Ainsi donc, détrôner la musique au profit du drame, voilà le but de la révolution nouvelle.

Les théories musicales du réformateur ont donné lieu à de vives discussions. Il en a été de même de ses doctrines dramatiques. D'après Wagner, on ne doit mettre sur la scène que des mythes, parce que, dit-il, « le mythe est la seule forme du drame humain ».

Opéra et Drame parut en 1851. Wagner s'était recueilli pendant trois ans. Il reprit alors ses travaux dramatiques et composa ces « poèmes d'une plénitude et d'une unité parfaites, qui n'ont presque rien de commun avec l'art du passé : *Tristan* et Iseult (1857-1859), chant de la passion dévorante et destructive; *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg* (1845-1867), œuvre de joie et de bonhomie épique ; la colossale *Tétralogie des Nibelungen* » (1), publiée après 1870, mais presque tout entière écrite dans la période précédente. « Toutes ces œuvres, qui portent l'empreinte du pessimisme de Schopenhauer, et où de vagues tendances bouddhiques se mêlent à une ardeur furieuse et héroïque

(1) *Histoire générale*, de LAVISSE-RAMBAULT, t. XI, p. 936.

de vivre, sont un miroir grandiose de la vie de Wagner, dévoré de passions, de tristesses, d'ambitions, proscrit d'Allemagne comme révolutionnaire, écrasé par la misère et par les cabales à Paris, méconnu, calomnié, outragé (1).

Après les représentations du *Tannhauser* à Dresde, et du *Lohengrin* à Weimar, les partisans de *la musique de l'avenir* paraissaient triompher.

En 1855, Wagner se rendit à Londres pour diriger les concerts de la *Société philharmonique*. On admira l'habileté avec laquelle il faisait exécuter les symphonies de Beethoven, qu'il savait par cœur. Une série de voyages que le créateur de *la musique nouvelle* entreprit à Leipsick, Vienne, Prague, Saint-Pétersbourg, Moscou, etc., ne rapporta que peu de profit pour sa gloire.

Wagner revint à Paris en 1859. Nous empruntons cet épisode aux *Études religieuses* : « Alors il avait un nom. L'Allemagne entière l'acclamait; il était temps, pensait-il, de faire consacrer sa réputation à Paris. Il semblait devoir réussir; deux concerts donnés aux *Italiens* avaient fait connaître et apprécier des extraits de ses principales œuvres. Sur ces entrefaites. Napoléon III, déférant à de hautes sollicitations, jointes au désir d'entendre cette nouvelle musique dont on parlait tant, donna ordre à l'Opéra de représenter son *Tannhauser*. Des crédits presque illimités permettaient de faire face à toutes les exigences du maître : acteurs, orchestre, costumes, décors, rien ne lui fut refusé. Peut-être même agit-on trop grandement avec lui, car son orgueil et sa suffisance dépassèrent bientôt toute limite. Il se conduisit en despote à l'Opéra, et obtint pour premier résultat de s'aliéner tout le personnel du théâtre.....

» Bientôt, ce fut le tour du public et du Jockey-Club qui demandait un ballet. Wagner refusa, et le Jockey-Club, auquel il dit trop crûment son fait, jura de se venger.

» La partie, mal engagée, n'était peut-être pas encore perdue, mais Wagner voulut exposer dans les journaux ses idées sur la musique. D'après lui, les Français ne savaient pas même ce que c'est, et il allait enfin « leur en faire entendre ». Le mot ne fut pas perdu. « Nous verrons bien si nous » en entendrons » ! répondirent à l'envi tous ceux qui se piquaient d'être quelque chose en musique : critiques, compositeurs, artistes, amateurs; il y eut une levée de boucliers formidable, on inventa pour la circonstance le sifflet Wagner, et, de fait, on n'a pas entendu le *Tannhauser*. Chanteurs, orchestre, tout fut couvert par le tumulte le plus étourdissant dont les annales de l'Opéra aient gardé le souvenir. Trois soirs durant, les mêmes scènes recommencèrent; après quoi, Wagner reprit le chemin de l'Allemagne en emportant ses partitions. »

On devine si le compositeur garda rancune à la France.

De nouvelles tribulations l'attendaient lorsqu'il s'agit de faire jouer *Tristan et Iseult*, qu'il venait d'achever. A Vienne, à Dresde, partout on trouva l'ouvrage mal écrit pour les voix, et les artistes de tous les théâtres refusèrent de s'en charger, sous prétexte qu'il était inexécutable. Abreuvé d'ennuis et de dégoûts, le malheureux compositeur allait peut-être dire adieu à un art qui ne lui avait guère procuré que des déceptions lorsque la fortune sembla lui préparer une éclatante revanche.

III. LE ROI DE BAVIÈRE PROTECTEUR DE WAGNER — LES « NIBELUNGEN » — LE THÉATRE DE BAYREUTH — TRIOMPHE DU RÉFORMATEUR

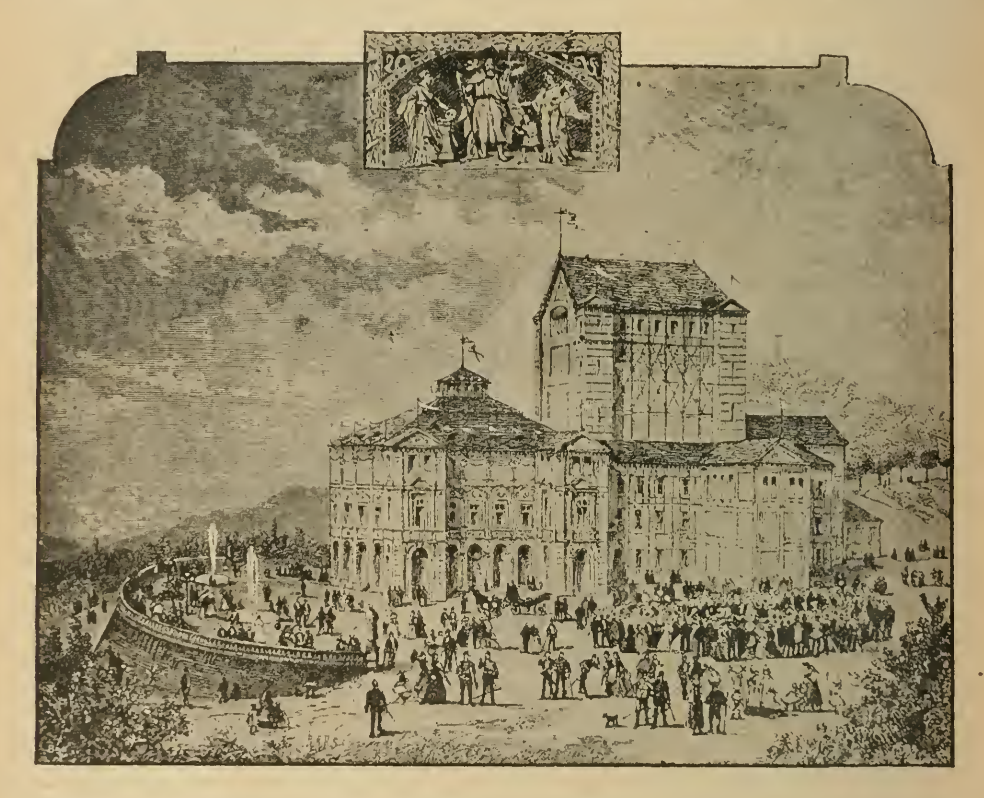
Le prince royal de Bavière comptait depuis longtemps parmi les admirateurs fanatiques de Wagner. A peine monté sur le trône, sous le nom de Louis II, il dépêcha un courrier à son musicien favori, avec l'invitation pressante de se rendre à sa cour. Le réformateur n'eut garde de laisser échapper une si belle occasion. Au bout de quelques jours, il arrivait à Munich, où

(1) *Histoire générale*, t. XI.

le jeune roi l'accueillit moins en protecteur qu'en ami, le nomma son premier maître de chapelle et le logea dans son palais.

L'année suivante (1865), *Tristan et Iseult* était représenté sur le théâtre de Munich. Dans cet opéra, plus encore que dans aucune de ses compositions précédentes, le maître affecte de se dégager de toutes les habitudes classiques.

La faveur royale offrait à Richard Wagner les moyens de réaliser ses vues sur l'art dramatique. Munich promettait d'être bientôt la « ville sainte » de la nouvelle musique; mais il paraît que l'artiste ne sut pas se restreindre aux seuls objets de sa compétence. Son ingérence, vraie ou prétendue, dans la politique du pays, souleva contre lui une violente opposition. Le maître



THÉATRE DE BAYREUTH EN 1876, CONSTRUIT POUR WAGNER

de chapelle de la cour de Bavière dut reprendre le chemin de la Suisse, emportant avec lui l'affection du prince qui s'était vu forcé de le sacrifier, bien à contre-cœur, à des nécessités d'État. Toutefois, l'opposition qui s'était déchaînée contre son favori ne fut pas longue à se calmer, et bientôt Louis II le rappelait à Munich. C'est là que furent représentés, pour la première fois, en 1868, les *Maîtres chanteurs de Nuremberg*. Cette partition est une de celles qui ont eu le plus de vogue. La musique en est très agréable. Mais C. Bellaigue (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1885) regrette que le compositeur ait placé au milieu de ces belles pages de longues dissertations philosophiques qui nuisent à l'intérêt général.

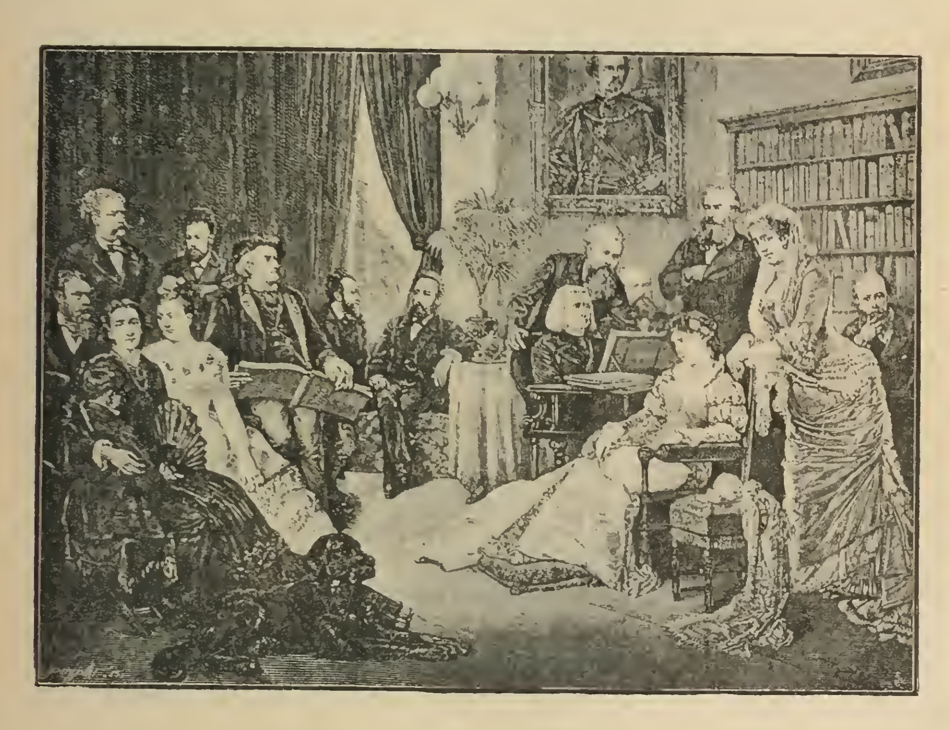
Pendant la guerre de 1870, le compositeur, se souvenant de l'échec de *Tannhauser* à Paris, ne ménagea pas les insultes à notre pays. Ses sentiments haineux se donnèrent libre carrière dans une comédie qu'il intitula : *Une capitulation*.

Cependant, le moment était arrivé où Wagner allait donner ce qui devait être son chef-d'œuvre : les *Nibelungen*, vaste tétralogie empruntée à l'épopée du même nom,

qui est elle-même tirée d'une légende scandinave remontant au IXe siècle. Les quatre parties de cette immense composition sont: *L'or du Rhin, la Walkyrie, le Crépuscule des dieux* et *l'Anneau des Nibelungen.*

Il ne faudrait pas moins d'une brochure pour donner l'analyse de ce livret extraordinaire offrant tour à tour des scènes grandioses, des épisodes familiers et grotesques. On voit là successivement des nymphes et des dieux, des fées qui traversent l'air à cheval, un certain Siegfried qui comprend le langage des oiseaux et imite leur chant avec un roseau, un fleuve qui déborde, le palais des dieux en feu, etc., etc.

« Cette conception babylonienne, dit M. Clément, n'est grande et puissante que par sa masse, et elle ne fera pas plus oublier les chefs-d'œuvre de nos maîtres que les monstrueux monuments d'Éléphanta et du Cambodge ne détourneront notre admiration des beautés sereines du Parthénon et de la majestueuse et harmonieuse ordonnance de nos cathédrales gothiques. Tant pis pour les Nibelungen et le Titan musical de Bayreuth. »



R. WAGNER ET LITZ A BAYREUTH (PAR PAPPARITZ)

Scaria. Fr. Fischer. Fr. Frantz. H. Lévi. Joukowski.
Richard Wagner Hans Richter. Nieman.
Seubach Mme Materna. Litz. Betz. Cesse Ussedom.
Mme Wagner. Cesse de Schleinitz.
Siegfried Wagner.

Ce qu'il y a de plus répréhensible dans cette tétralogie des *Nibelungen,* ce sont les doctrines pernicieuses qui se cachent sous les accords musicaux. Dans cette œuvre, Wagner a exposé clairement ses doctrines philosophiques, qui ne sont autres que celles de Schopenhauer et du nihilisme. La chute des dieux représente pour lui et les initiés la fin, non seulement du christianisme, mais de toute religion sur la terre et la glorification de l'homme, seul dieu de l'avenir.

Wagner n'est pas qu'un révolutionnaire en musique; il est encore un dangereux sophiste; il a eu la prétention d'associer l'art musical à des théories humanitaires et de faire servir la grande épopée germanique à la destruction de l'idée divine.

Pour l'exécution de cet assemblage des *Nibelungen,* il fallait un théâtre particulier.

Les partisans de sa musique le procurèrent à Wagner.

Le fameux théâtre de Bayreuth fut construit exprès pour lui et d'après ses plans. Jamais homme n'avait été servi comme ce hardi novateur. Dans cette salle, la scène seule est éclairée, afin que l'attention ne soit pas détournée de la pièce. Dans le même but, on ne voit ni l'orchestre ni son chef.

Un pianiste, Carl Tausig, imagina de créer mille actions de 300 thalers (1 125 francs) chacune, pour couvrir la dépense, qui devait s'élever à plus d'un million de francs. Il mourut avant d'avoir mené à bonne fin son entreprise. Un riche banquier de l'Allemagne du Sud, M. Frédéric Feustel, se mit à la tête d'un Comité de patronage. On organisa partout des Sociétés wagnériennes, on provoqua des adhésions et on recueillit les moindres souscriptions au profit de l'œuvre. Le maître, de son côté, donna dans les villes les plus importantes des concerts composés de fragments de la tétralogie; il présida des banquets et prononça des discours pour enflammer le zèle des souscripteurs.

Il ne s'agissait, remarquons-le bien, que de construire un théâtre spécial pour représenter seulement les *Nibelungen*. Et c'est pour réaliser ce projet qu'on mit en mouvement toute l'Allemagne. La première pierre fut posée en grande pompe par Wagner, au haut de la colline de Bayreuth, le 22 mai 1872, cinquante-neuvième anniversaire de sa naissance. Ce jour-là, il reçut de son ami, le roi de Bavière, le télégramme suivant : « Du plus profond de mon cœur je vous exprime, cher ami, en ce jour d'une si haute portée pour l'Allemagne, mes félicitations les plus chaudes et les plus sincères. Salut et bénédiction à la grande entreprise de l'année prochaine. Je suis aujourd'hui, plus que jamais, en esprit avec vous. » Près de deux mille musiciens ou chanteurs étaient venus assister à cette cérémonie, et avaient, de la sorte, encouragé les illusions du compositeur, qui se flattait de pouvoir représenter sa tétralogie au printemps de 1874.

Mais l'entreprise ne marcha pas aussi vite qu'on l'espérait. Un tiers seulement des mille actions de patronage avait été souscrit, et à peine les travaux étaient-ils commencés que la confiance parut diminuer. Les ressources vinrent à manquer. Alors le roi de Bavière, dont l'état mental, on le sait, laissait souvent à désirer, avança les 200 000 thalers dont on avait besoin. Cette prodigalité insensée irrita profondément les sujets très catholiques de Louis II, mais elle assura le succès final de l'entreprise wagnérienne. Les traités pour les décors, la machinerie et les aménagements intérieurs purent être exécutés; les travaux reçurent une impulsion nouvelle, et les représentations furent définitivement fixées au printemps de 1876.

Une circonstance heureuse vint encore favoriser les projets du compositeur. Les Américains lui demandèrent de composer une *Grande Marche de fête* qu'on pût jouer pour l'exposition internationale de Philadelphie; ils offraient de payer la somme énorme de 5 000 dollars, 25 000 francs. Wagner accepta la proposition et s'efforça d'en donner aux Américains pour leur argent. Mais il ne réussit guère.

Cette *Grande Marche* n'a aucune valeur musicale, et plus tard l'auteur, s'exprimant à Londres à ce sujet, disait : « N'étant point un musicien savant, je n'ai jamais pu écrire sur commande. Si un sujet ne m'intéresse pas et ne m'absorbe pas complètement, je suis incapable de noter vingt mesures qui vaillent la peine d'être entendues. » Mais l'important pour lui, qui était toujours à court d'argent, était d'encaisser une forte somme. Cette fois, il avait réussi, et, conséquemment, tout était pour le mieux.

Après une longue période d'incubation, pendant laquelle le maître avait choisi par toute l'Allemagne les artistes les plus propres à personnifier ses dieux et ses héros, après deux mois de répétitions préparatoires, on fixa définitivement les représentations aux 20, 23, 27 et 30 août 1876. Les enthousiastes partisans de Wagner accoururent de tous les points de l'Allemagne;

on remarquait surtout parmi eux des artistes, acteurs et chanteurs de théâtre. Il y eut aussi des têtes couronnées, car Wagner avait sollicité l'adhésion de tous les souverains, sans oublier les principicules d'Allemagne, le vice-roi d'Égypte et le sultan lui-même.

Après l'empereur d'Allemagne, occupant la place d'honneur dans la loge réservée aux spectateurs princiers, on pouvait voir l'empereur et l'impératrice du Brésil, le grand-duc de Bade et sa femme, le prince Georges de Prusse, le grand-duc de Saxe-Weimar, les ducs de Mecklembourg-Swerin et d'Anhalt-Dessau. Par malheur, l'empereur d'Allemagne, assez peu sensible à la musique, et qui s'était laissé persuader qu'il fallait assister à cette grande manifestation de l'art national allemand, n'y put durer, et quitta la partie après le second jour, ce que Wagner ne lui pardonna jamais.

Dans un banquet qui suivit ces représentations, une dame posa sur la tête du compositeur une couronne d'argent. La joie de Wagner fut grande. Donnant le bras à la comtesse de Schleinitz, qui avait fait, à Berlin, une propagande acharnée en sa faveur, le maître fit le tour de la table, portant sa couronne sur la tête, l'enlevant pour saluer, la remettant, riant aux éclats, en un mot, manifestant son bonheur comme un enfant. Ces représentations marquèrent l'apogée de Wagner. Comme on avait fait la salle en n'admettant que des partisans du compositeur, elles eurent naturellement du succès. D'ailleurs, les décors fantastiques et le jeu de machines très compliquées, non moins que le talent des acteurs, triés sur le volet, contribuèrent à intéresser le public. Les représentations données sur des scènes étrangères, à Berlin, à Londres et à Paris, furent loin d'exciter pareil enthousiasme.

En 1882, le théâtre de Bayreuth vit représenter la dernière œuvre de Wagner, *Parsifal*. La musique de cet opéra est empreinte d'un caractère véritablement religieux et diffère beaucoup des autres productions du maître. On regarde cette partition comme une de ses meilleures. Le fond du drame est emprunté à la légende de Saint-Graal.

IV. JUGEMENTS SUR L'ŒUVRE DE WAGNER

Au commencement du XIXe siècle, le grand génie de Beethoven avait comme déplacé l'axe du vieux monde en substituant à la mélodie des anciens la symphonie, c'est-à-dire la multiplicité des instruments ou des parties et la faculté de suivre et de développer une pensée. « Du foyer de l'enthousiasme, disait-il, je laisse échapper de tous côtés la mélodie; haletant, je la poursuis, je la rejoins; elle s'envole de nouveau, elle disparaît, elle plonge dans une foule d'émotions diverses; je l'atteins encore; plein d'un ravissement fougueux, je la saisis avec délire; rien ne saurait plus m'en séparer; je la multiplie dans toutes les modulations, et au dernier moment je triomphe enfin de ma première idée musicale. C'est là la symphonie. »

« Arrivée à ce degré, dit M. Camille Bellaigue, la symphonie semblait ne plus rien pouvoir pour sa beauté spécifique et pour sa propre gloire. Mais Wagner parut : jugeant impossible d'accroître cette force, il résolut de la détourner, et, comme il l'a dit lui-même, il jeta dans le lit de la musique dramatique le torrent de la symphonie, de la symphonie tout entière, d'abord la symphonie, société d'instruments et de timbres, puis l'esprit de symphonie, c'est-à-dire de logique, de déduction et presque de raisonnement.

» Wagner était merveilleusement doué pour cette double tâche. Il avait, encore plus que Berlioz, le génie de l'instrumentation; surtout, il possédait, comme personne peut-être depuis Beethoven et Bach, cet autre génie, plus intérieur et plus essentiel, qui développe la pensée et la multiplie, qui la poursuit et la rejoint, qui la creuse et l'épuise.

» C'est là, dans le fond même de sa nature, et de sa nature d'Allemand, que Wagner devait trouver, en même temps que la théorie

ou le système du *leitmotiv*, des ressources infinies pour la pratiquer.

» Ainsi Wagner a conquis le théâtre à la symphonie et l'a renouvelé par elle. Un abîme ou du moins un fossé profond séparait la musique dramatique et l'autre; Wagner a tenté de le combler..... De l'éternel problème qu'est l'alliance du son avec le verbe, il a proposé une solution provisoire sans doute, mais sûrement aussi géniale et grandiose. Il a été, au déclin du siècle, le maître de ce qu'on pourrait nommer la symphonie appliquée, comme Beethoven, au début, l'avait été de la symphonie pure. »

L'évolution de la musique pendant le XIXe siècle ne s'est pas réduite au triomphe de la symphonie sur la mélodie. « L'esprit même de la musique a changé, et elle est devenue de plus en plus une expression de la vie et de tous les modes de la vie. » Sans être une plus belle chose qu'un opéra de Gluck ou de Mozart, un drame lyrique de Wagner est beaucoup plus de choses à la fois. Car il a fait de sa musique l'interprète souvent sublime des plus hautes idées morales.

Enfin, pour ressembler en tout à son temps, la musique est devenue sociale, et par son rôle ou sa mission, et par sa constitution ou sa nature.

D'abord, elle a souhaité d'être plus comprise et plus aimée, j'entends par plus d'esprits et plus de cœurs. Non seulement la musique a chanté pour tous, mais tous, y compris les plus petits et les plus humbles, ont été chantés par elle.

« Dans l'essence même de la musique, un changement analogue s'est produit. Le caractère social de la musique s'est accru; car elle est devenue toujours davantage société et groupe. Wagner est le dernier ouvrier, le plus puissant et peut-être le plus funeste de cette révolution. Il a consommé la ruine de l'ancien régime. Il a transféré le pouvoir de l'unité au nombre, et cherché, non plus dans une seule force, mais dans un concours de forces, l'élément de la vie et de la beauté. La musique ancienne était individu, la musique moderne est foule (1). »

« Pour l'instrumentation, Wagner est sans rival. Il connaît admirablement son orchestre et tout ce qu'on peut en tirer. Toujours ami de ce qui n'est pas ordinaire, il va chercher les sonorités inusitées des instruments, soit dans les notes élevées, soit surtout dans celles de basse où il tient assez souvent son harmonie. Sa musique passe pour excessivement difficile à exécuter : il ne comptait ni avec la fatigue des exécutants ni avec leur manque possible d'habileté, et ne reculait jamais devant un trait compliqué à écrire (2). »

« Cette musique qui ne se comprend pas sans explication n'est pas purement de la musique, et par conséquent elle ne peut pas avoir le premier rang dans l'estime des vrais musiciens.

» Autre grief. Ce compositeur agit surtout sur les nerfs; il épuise, pour surexciter la sensibilité, tous les moyens que donne l'art musical. L'oreille, habituée à ces accords imprévus, à ces sonorités voyantes, ne trouve plus assez épicées les œuvres des maîtres qui, sans faire tant de frais, savent, en s'adressant à l'ouïe, pénétrer jusqu'au fond des cœurs. Aussi, tout en reconnaissant le génie de Wagner, nous pensons, et ce sera notre conclusion, qu'il ne détrônera pas ceux que nous appelons les classiques de la musique (3). »

Chez Wagner, le musicien était doublé d'un écrivain, et ses œuvres complètes forment dix gros volumes... « On a peut-être donné trop d'importance à ses théories sur l'art et l'esthétique. Sans doute, il avait qualité pour en parler, mais deux causes viennent nous mettre en défiance : il a eu trop d'idées fausses sur tout le reste pour être infaillible toutes les fois qu'il parle de théâtre et de musique; puis il a trop bonne opinion de lui-même et, cédant, à la tentation de faire son panégyrique, il veut tout justifier, jusqu'à ses défauts. »

(1) CAMILLE BELLAIGUE, dans le livre *Un Siècle*, p. 658.
(2) *Études religieuses*, 1893, II.
(3) *Id.*, 1893.

M. Lavoix écrivait en 1878, c'est-à-dire avant la mort du maître de Bayreuth et avant la composition du *Parsifal :*

« Que M. Wagner, ivre de lui-même et affolé d'orgueil, n'entende, ne connaisse et n'admire que lui ; qu'il cherche à tirer vengeance de nos stupides mépris pour le *Tannhauser,* cela le regarde ; l'homme est jugé, et je sais dans le dictionnaire plus d'une épithète qui lui conviendrait à merveille. Il n'en est pas de même de l'artiste : musicien puissant et plein de passion, possédant au plus haut degré la science des effets d'harmonie et d'instrumentation, doué, bien qu'on en ait dit, d'une remarquable richesse mélodique, M. Richard Wagner est incontestablement le premier musicien de notre époque. Ses qualités éminentes, il les emploie à réaliser un idéal de drame qui, d'après nous, est inadmissible, mais ses erreurs mêmes laissent voir chez lui une imagination ardente, amoureuse d'une poésie forte et élevée..... Le caractère dominant de l'orchestre de Wagner est une grande fermeté jointe à une extrême souplesse..... Avec *Lohengrin,* la meilleure des partitions du maître, à notre avis, et celle qui semblerait convenir le mieux au public français, nous nous trouvons en face d'un orchestre dont les tendances sont absolument nouvelles..... Le système instrumental lui-même est neuf et mérite d'être signalé..... Dans la *Tétralogie,* l'emploi des instruments à cordes est des plus variés..... Réuni aux cordes, ou se suffisant à lui-même, le petit orchestre des bois et des cuivres offre un grand nombre de combinaisons ingénieuses. Wagner est non seulement un hardi novateur dans l'art de l'instrumentation, mais encore un puissant coloriste. »

De plus, la musique moderne est arrivée par de nouvelles combinaisons d'accords à produire des effets multiples et très variés. Dans son étude sur Wagner, le comte d'Osmond observe que ce compositeur est un mathématicien hors ligne. Il a calculé la valeur mathématique de tous les sons, de tous les accords, et, avec une précision étonnante, il est arrivé à produire des effets déterminés sur le système nerveux.

C'est aussi l'avis de M. Bellaigue.

« Autant que par le cœur, c'est par les nerfs que la musique nous prend et nous tient aujourd'hui. Le plus wagnérien peut-être des drames wagnériens est le triomphe effrayant de la passion au paroxysme, pour ne pas dire de la sensualité exaspérée. Il n'est pas impossible qu'il en soit le dernier triomphe et qu'un peu de l'idéal classique renaisse, que la musique se détende, s'apaise, et qu'elle nous rassure autant qu'elle nous a troublés.

» Souhaitons également qu'elle nous charme, et que parfois elle redevienne aimable. Des profondeurs où elle est descendue, où quelquefois elle s'est égarée, qu'elle remonte à la surface et qu'elle s'y joue. C'est beau, le symbole et le mystère ; mais la clarté, l'évidence, cela aussi est beau. »

S'il a de chauds admirateurs, Wagner compte aussi des adversaires convaincus.

Un Allemand, M. Ferdinand Hiller, directeur du Conservatoire de Cologne, compare l'auteur du *Tannhauser* à Napoléon III. Après avoir eu des succès, dit-il, il aura son Sedan, car « sa cause ne repose que sur des principes faux, comme la puissance jadis incontestée de Napoléon III ».

D'autre part, les admirateurs de Wagner soutiennent, non sans raison, que ses œuvres ont eu déjà une influence considérable sur l'art, et que cette influence se fera de plus en plus sentir. « Dans quelques années d'ici, a écrit Reyer, Wagner et Berlioz seront des classiques. » Et Jullien ajoute : « Il n'est plus, à cette heure, un seul compositeur vraiment digne de ce nom qui ne tende à se servir des créations de Richard Wagner, comme tous les successeurs de Gluck se sont appropriés les innovations de ce génie supérieur. »

C'est sur la France que l'influence allemande se fait actuellement le plus sentir. « N'est-ce pas sur nous, écrit M. Bellaigue, que depuis dix ans Wagner exerce l'empire le plus rigoureux ? »

V. RICHARD WAGNER DANS L'INTIMITÉ — SES EXTRAVAGANCES — SON PORTRAIT MORAL ET PHYSIQUE — LE PEINTRE FRANÇAIS RENOIR ET LE PEINTRE RUSSE JOUKOWSKI — MORT DU COMPOSITEUR

Après avoir étudié l'artiste en Wagner, il ne sera pas hors de propos de considérer l'homme. Si les productions musicales du compositeur ont été différemment jugées, regardées comme supérieures par les uns, et comme monstrueuses par d'autres, sa personnalité morale n'a pas été non plus à l'abri de la critique. Le caractère, la vie privée, les sentiments politiques et philosophiques de l'auteur des *Nibelungen* ne rendent pas sa physionomie intéressante.

Profondément égoïste et excessivement orgueilleux, Wagner, dès que la fortune parut lui sourire, prit des habitudes dépensières et des goûts luxueux. Ses prodigalités absorbèrent des sommes considérables et lui firent contracter des dettes criardes. On raconte qu'un jour, à Munich, le premier tapissier de la ville, auquel il devait près de 100 000 francs, l'interpella en plein théâtre, s'accrochant aux pans de son habit, jurant qu'il ne le lâcherait qu'après dette payée, et criant si fort que Wagner, pour s'en débarrasser, lui signa un bon sur le trésor royal. Le roi fit honneur à cette signature et paya les dettes de son ami.

Et cependant, le compositeur recevait des sommes considérables. A calculer en gros ce qu'il a dû gagner d'argent, il aurait pu devenir et rester plusieurs fois millionnaire; tous les théâtres d'Allemagne faisaient de ses œuvres le fond de leur répertoire, et les éditeurs lui payaient ses partitions à des taux fabuleux. On prétend que la maison Schott, de Mayence, avait acheté *Parsifal* 300 000 francs.

Néanmoins, ces ressources diverses et tous ces grands profits ne suffisaient pas à payer les dépenses irréfléchies qu'il faisait pour son train de maison, pour la décoration de ses appartements et même pour ses habits. A cet égard, les lettres de Wagner à sa couturière, qu'on a publiées il y a quelques années, au grand amusement du public, ont mis au jour les excentricités de sa toilette.

L'inventeur de la musique de l'avenir avait une couturière, une des plus renommées de Vienne, Mlle Bertha, et c'est elle qui lui confectionnait ses robes de chambre et ses justaucorps de satin rose, bleu clair ou rouge feu avec rubans orange ou lilas, sans oublier les chemises de dentelle et les bottines de satin, qui composaient sa tenue ordinaire d'intérieur. Les fournitures ne montèrent pas, pour une seule année, à moins de 8 000 francs. Mais Wagner était plus prompt à commander qu'à payer. Il joignait même à ses commandes des croquis de sa main pour mieux expliquer comment la ruche de sa robe de chambre devait devenir, vers le bas, une riche et belle garniture ayant une demi-aune de largeur, etc. Mais quand sa couturière, qui pourtant le ménageait plus qu'aucune élégante de Vienne, exigeait quelque argent, il se récriait, payait à grand'peine, envoyant des acomptes et demandant des délais.

De tous les goûts luxueux qu'il a eus, le plus étonnant fut sans contredit son amour de la soie et du satin. C'était devenu une véritable manie avec l'âge, et, sans parler de sa garde-robe orientale, il avait pris l'habitude d'emporter, quand il voyageait, tout le satin nécessaire à la décoration des pièces qu'il habiterait en route; à Venise, au palais Vendramini, la chambre où il rendit le dernier soupir était entièrement tendue en satin rose, bleu pâle et vert du Nil.

De telles folies montrent assez à quels gaspillages d'argent se livrait le compositeur; et, de fait, c'est à l'argent qu'il rapportait tout dans sa vie. Un jour qu'on lui transmettait la proposition de représenter *Lohengrin* à l'Opéra de Paris, il fit cette réponse typique: « Je ne puis juger du plus ou du moins grand désir qu'on a de représenter mes œuvres que d'après le taux de la prime. »

A ses goûts de luxe, Wagner joignait un orgueil et un égoïsme vraiment insuppor-

tables. Il était infatué de lui-même. A l'entendre, personne avant lui n'avait composé de la véritable musique. Tout ce qui avait paru en dehors de ses œuvres et de son système n'avait aucune valeur. Ces sentiments le portèrent à dénigrer les compositeurs les plus illustres. On a vu, à propos du *Judaïsme dans la musique*, comment il était parti en guerre contre Mendelssohn et Meyerbeer. Et pourtant, que d'obligations n'avait-il pas à ce dernier! C'était lui qui l'avait empêché de mourir de faim en France, qui l'avait recommandé à Paris, et qui, plus tard, avait fait jouer *Rienzi* à Berlin. Mais Wagner n'avait pas la mémoire du cœur.

Au reste, il ne s'en tint pas là. Auber, Rossini, Gounod (1) et Schumann ne furent pas à l'abri de ses traits satiriques. Le motif, c'est que le public avait le tort de les croire supérieurs à l'auteur du *Tannhauser*. Celui-ci laisse percer le bout de son oreille, lorsque, dans les *Feuilles de Bayreuth*, après avoir outragé Auber, il dit crûment : « Chose étrange, je n'ai jamais entendu en Allemagne une seule plainte, quand il s'agit d'élever un homme au-dessus d'un autre, par exemple Schumann au-dessus de moi. »

Ce qui frappait à première vue en Richard Wagner, c'était la vie extraordinaire qui animait ce corps chétif, surmonté d'une tête très forte, avec un énorme développement de front. Les caricaturistes ont bien saisi cette disproportion qui le faisait paraître plus petit qu'il n'était en réalité. Il avait des yeux vifs et intelligents. Sa conversation était très animée. Il avait des violences de tempérament extraordinaires, passant facilement d'une joie délirante à des accès d'épouvantable colère. Quand il était pris d'un de ces accès, il perdait tout ménagement, ne sachant plus ni de qui, ni devant quelles gens, il parlait. Sa femme, dont la diplomatie était toujours en éveil pour prévenir ces écarts, était souvent impuissante à le retenir sur cette pente glissante.

Catulle Mendès, dans le livre qu'il a consacré à Wagner (1), rappelle l'impression étrange que produisit sur lui la vue de ce personnage fantastique :

« ..... Quelquefois, dit-il, nous étions assis, mais lui, jamais! Non, il ne me souvient pas de l'avoir vu assis une seule fois, si ce n'est au piano ou à table. Allant, venant par la grande pièce, remuant les chaises, changeant les fauteuils de place, cherchant dans toutes ses poches sa tabatière, toujours perdue, ou ses lunettes, qui étaient quelquefois accrochées aux pandeloques des candélabres, mais qui n'étaient jamais sur son nez, empoignant le béret de velours qui lui pendait sur l'œil gauche avec l'air d'une crête noire, le triturant entre ses poings crispés, le fourrant dans son gilet, le retirant, le replaçant sur ses cheveux, il parlait, parlait, parlait!..... Il s'envolait dans des emportements : sublimes images, calembours, barbarismes, un flot incessant toujours heurté, toujours renouvelé, des paroles superbes, tendres, violentes ou bouffonnes. Et, tantôt riant à se décrocher la mâchoire, tantôt s'attendrissant jusqu'aux pleurs, tantôt se haussant jusqu'à l'extase prophétique, il mêlait tout dans son extraordinaire improvisation : les drames rêvés, le roi de Bavière qui n'était pas un *méchant garçon*, les tours que lui jouaient les maîtres de chapelle juifs, les abonnés qui avaient sifflé *Tannhauser*, Mme de Metternich, ces gueux d'éditeurs, la réponse qu'il voulait faire à la *Gazette d'Augsbourg*, le théâtre qu'il ferait bâtir sur une colline, près d'une ville, et où viendraient de tous les pays tous les peuples, Sébastien Bach, M. Auber, etc. »

Il existe bien des portraits de Wagner. Le dernier a été fait dans des circonstances curieuses :

« Un peintre français, Renoir, voyageait, au commencement de l'année 1882, en Sicile. Il savait que le réformateur de la musique se trouvait à Palerme. Mais, sachant la répugnance qu'il éprouvait à

(1) Voir *Contemporains*, Gounod, n° 329.

(1) *Richard Wagner*, 1 vol. in-8°. Charpentier, 1886.

poser devant un peintre, il n'espérait guère faire son portrait. A tout hasard, cependant, il se munit d'une lettre de recommandation. Malheureusement, il la perdit en route. Néanmoins, il voulut faire une visite au grand homme, et la première personne qu'il rencontra en arrivant chez lui fut le peintre russe, Paul Joukowski, qui s'occupait alors à faire les maquettes pour les décors de *Parsifal*. Comme Renoir lui marquait le but de sa visite, Joukowski lui avoua que, depuis deux ans, il suivait Wagner afin de faire son portrait, mais qu'il n'avait pas encore obtenu cette faveur du maître. « Mais » restez, ajouta-t-il, ce qu'il me refuse à » moi, peut-être l'accordera-t-il à vous..... »

» Renoir resta et fit bien. Mais écoutons-le racontant lui-même, dans une lettre à un ami, sa visite à Wagner :

« ..... J'entends un bruit de pas assourdi » par les épais tapis. C'est le maître avec son » vêtement de velours à grandes manches, » doublées de satin noir. Il me serre la main, » m'invite à me réasseoir, et alors commence » une conversation des plus insensées, par- » semées de *ah!* de *oh!* moitié français, moitié » allemand, avec des terminaisons guttu- » rales. « Je suis bien *gontent* (*ah! oh!* et » un son guttural). Vous venez de Paris? » — Non, je viens de Naples, » et je lui » raconte la perte de ma lettre, ce qui le fait » beaucoup rire. Nous parlons de tout. » Quand je dis nous, je me trompe, je n'ai » fait que répéter : « Cher maître, certaine- » ment, cher maître. » Et je me levais pour » m'en aller. Alors, il me prenait les mains, » me refourrait dans mon fauteuil : *Adden-* » *tez* encore un peu, ma femme *fa fenir*. »

» Bref, Wagner, séduit par la gaieté du peintre parisien qui l'amuse, offre de poser une *demi-heure*, le lendemain, avant son déjeuner, à la fois pour le peintre russe et pour le français : « Vous me ferez, dit-il » au premier, tournant le dos à la France, » et M. Renoir me fera de l'autre côté. — » *Ah! oh!* — .....Le lendemain, continue » Renoir, j'étais là à midi; vous savez le » reste. Il a été très gai, mais très nerveux, » et moi regrettant de n'être pas Ingres. » Bref, j'ai, je crois, bien employé mon » temps, trente-cinq minutes : ce n'est pas » beaucoup. Mais si je m'étais arrêté avant, » c'était très beau; car mon modèle finis- » sait par perdre un peu de sa gaieté et » devenir raide. J'ai trop suivi ces change- » ments; enfin, vous verrez. A la fin, » Wagner a demandé à voir. Il a dit : « Ah! » ah! je ressemble à un prêtre protestant. » » Ce qui est vrai. Enfin, j'ai été très heu- » reux de n'avoir pas trop fait four..... »

Un an à peine s'était écoulé depuis que ce portrait avait été brossé à Palerme, lorsque Wagner, souffrant d'une maladie de cœur, vint, sur les conseils des médecins, s'établir à Venise avec toute sa famille. Il logeait au palais Vendramini, propriété du comte de Chambord. Le mardi, 13 février 1883, comme il allait monter en gondole pour faire sa promenade habituelle, il eut un subit accès de colère, une discussion assez vive : tout à coup, il se lève en sursaut de sa chaise, étouffant et criant: « Je me sens très mal, » et il tombe évanoui. On le porta sur son lit.

Quand son médecin, le docteur Keppler, arriva, il le trouva mort dans les bras de sa femme qui le croyait endormi.

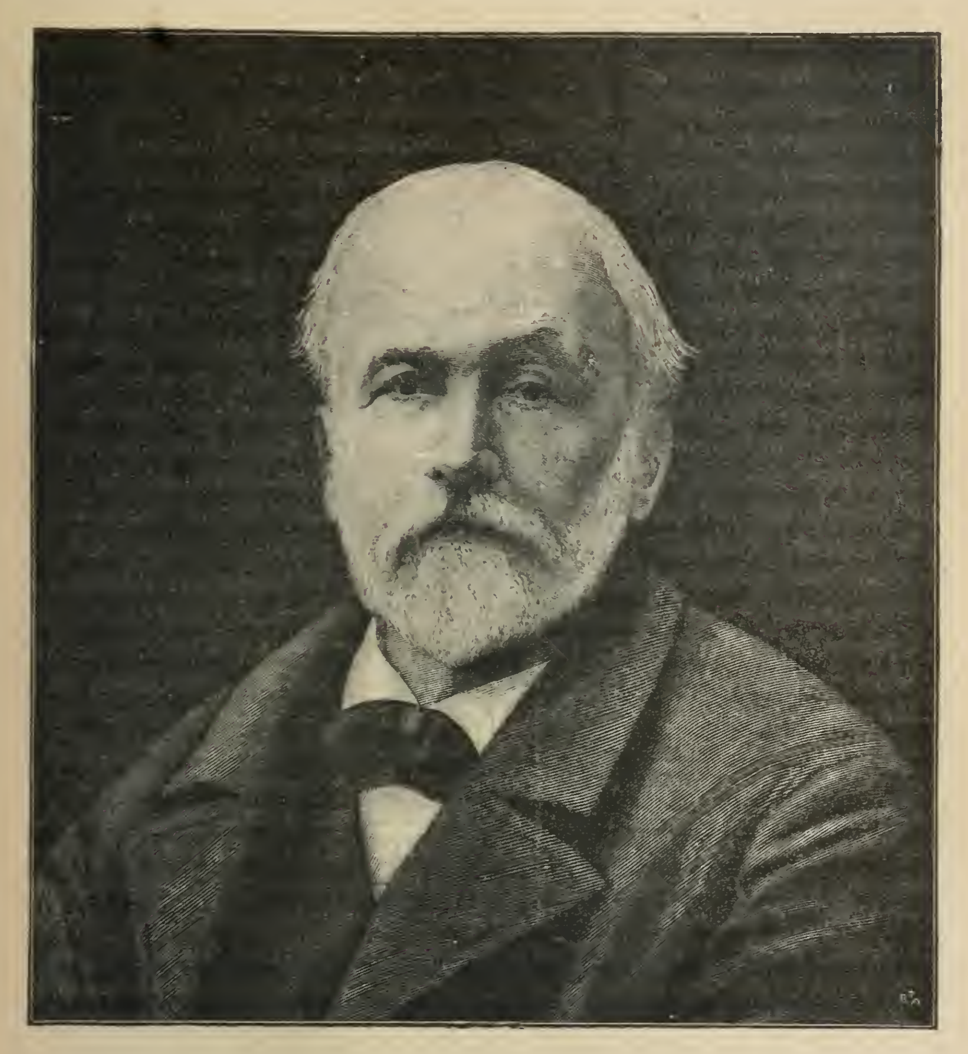
Le corps de Wagner fut transporté à Bayreuth, où ses amis lui firent de solennelles obsèques. On jeta sur son cercueil des centaines de couronnes, dont les fleurs, flétries dès le lendemain, étaient comme l'image de cette vaine gloire que le maître avait cherchée toute sa vie.

Jonage. J.-M.-J. Bouillat.

BIBLIOGRAPHIE

Jullien. *Richard Wagner, sa vie, ses œuvres.* Paris, 1886, in-4°. — A. de Gasperini. *La nouvelle Allemagne musicale, Richard Wagner.* Paris, 1866, in-8°. — C. Bellaigue. *Le Livre d'un Siècle*, t. II, et *Revue des Deux Mondes*, divers articles. — Le Cte d'Osmond. *Reliques et Impressions.* — Kempe F. *Frantz Liszt. Richard Wagner.* Eisleb, 1852, in-8°. — Hinrichs. *R. Wagner et la nouvelle musique.* Halle, 1854, in-4°. — Wagner. *Lettre sur la musique.* Paris, 1861, in-8°. — Catulle Mendès. *R. Wagner.* Paris, Charpentier, 1886, in-8°. — *Études religieuses.* 1893, II.

LES CONTEMPORAINS



MAURICE MAIGNEN (1822-1890) d'après une gravure du tableau de JOFFROY

I. ENFANCE ET JEUNESSE — MALHEURS DE FAMILLE — LA VENTE DES TABLEAUX

Maurice Maignen naquit à Paris le 3 mars 1822. Dès ses premières années il manifesta des goûts artistiques très prononcés qu'il devait à l'héritage de famille : son père et son grand-père étaient tous deux peintres, et le père de sa mère avait été un graveur distingué. Il était tout naturel que l'enfant cherchât sa voie de ce côté.

Au surplus, les nécessités de la vie allaient lui en faire une loi. Après avoir connu des jours heureux, le père de Maurice, M. Charles Maignen, s'était vu clouer par la maladie sur un lit de douleur, et, avec la santé, l'aisance disparut du foyer. Pour vivre, il fallut recourir aux plus durs sacrifices et interrompre brusquement l'éducation de Maurice et de Louis, son frère cadet.

Cette mesure était d'autant plus regrettable que, dès ce moment, Maurice manifestait les plus heureux dons de l'intelligence et du cœur. Il s'était préparé à sa

Première Communion avec la piété la plus vive et avait eu pour catéchiste à Saint-Sulpice l'abbé Dupanloup. Dans ses classes au collège Bourbon, aujourd'hui lycée, il tenait un des premiers rangs, et remportait, en 1836, le prix de composition française et le prix d'histoire. Mais l'année suivante fut la dernière qu'il passa au collège.

A quinze ans, Maurice n'était plus seulement l'espoir de la famille, il en était l'unique soutien. En effet, privé de l'usage de ses membres, le père ne pouvait plus compter sur d'autre gagne-pain que sur le crayon de son fils.

Tout enfant, Maurice dessinait à l'école des croquis fins et humoristiques qui annonçaient un véritable talent : c'est à ces compositions *légères* qu'il fallut bientôt recourir pour subvenir aux besoins les plus pressants de la famille. On trouve sur un cahier de Maurice les notes suivantes : « 18 avril, *Tête de Rembrandt,* 1 franc. — 20 avril, *Alchimiste,* 0 fr. 50. — 22 avril, *Aquarelle, d'après Teniers,* 2 fr. 25. — 25 avril, *Teniers,* 2 francs. — 28 avril, *Watteau et Teniers,* 2 fr. 50. »

L'extrême modicité des prix de vente montre la difficulté que l'enfant éprouvait à placer ses œuvres. Il lui fallait parcourir toutes les boutiques de marchands de bric à brac, essuyer leurs rebuffades, entendre, le désespoir dans l'âme et les larmes aux yeux, les ignorants et les incapables rabaisser son talent, condescendre aux plus dures exigences, et plus souvent encore rentrer au logis sans y rapporter la pièce de 40 sous attendue avec impatience pour le dîner de la famille.

Cette misérable lutte pour la vie dura cinq ans, cinq ans de cette belle jeunesse, de la quinzième à la vingtième année.

Le père restait toujours dans l'impuissance la plus complète, et à la charge de la famille se trouvait une vieille grand'mère bien aimée, mais paralysée. Maurice a tracé plus tard un tableau de ces jours si durs.

« La famille de Lucien Malan (c'est le nom qu'il se donne à lui-même) habite rue du Bac, aux abords de la rue de Sèvres, dans un ancien hôtel morcelé en une multitude de petits logements et d'ateliers..... C'est là que repose, sur un fauteuil, la plus grande partie du jour, le père de Lucien, atteint de paralysie depuis deux ans.

» Le travail assidu et toute la bonne volonté de Lucien ne pouvaient suffire aux charges de la maison. Il avait fallu se défaire peu à peu des objets de quelque valeur; d'abord, les tableaux, les études, les dessins, les gravures anciennes; puis, pièce à pièce, les effets mobiliers, le linge, le cuivre, la laine des matelas, le crin des canapés et des fauteuils, artistement remplacé par des emprunts faits aux paillasses.

» ..... Ces ventes, faites autant que possible en cachette, n'étaient pas toujours heureuses. Lucien, qui s'était réservé le privilège de ces expédients, pour épargner à sa mère, sinon toute souffrance, au moins toute humiliation trop pénible, revenait parfois au logis sans avoir pu trouver d'acheteur, ni pour ses œuvres ébauchées, ni pour les objets mobiliers. Il fallait alors recourir au crédit chez les petits débitants du quartier, qui ne l'accordaient pas toujours. La misère que les Malan s'imaginaient dérober étroitement à leur entourage n'était un secret pour personne. On savait trop la maladie qui avait frappé le chef de la famille. On avait deviné le motif des longues sorties de Lucien, et l'on ne pouvait se défendre d'une secrète sympathie pour son dévouement. Cependant, le petit commerce, ému de ses fréquents voyages, tantôt avec une toile, tantôt avec un paquet sous le bras, refusa parfois un bien faible crédit, ou réclama avec importunité quelques dettes fort minimes (1). »

Et la misère arriva noire et terrible, où la faim se fit sentir avec toutes ses exigences. Écoutons ce dernier récit. Maurice était parti le matin avec un petit tableau à vendre, et la mère lui avait dit :

« Nous n'avons plus d'argent, plus de crédit; si tu ne vends pas ta toile, nous ne mangerons pas d'aujourd'hui. Reviens donc

(1) Maurice Maignen. *Les Sauveurs du Peuple.*

le plus tôt possible.» Le pauvre enfant n'avait pas réussi à tirer parti de son œuvre à quelque prix que ce fût..... Il était tard et il ne pouvait pourtant se décider à revenir chez lui. Il chercha dans sa mémoire parmi les amis de sa famille s'il ne s'en trouvait pas auprès desquels il n'avait pas essuyé déjà quelque refus d'emprunt. Il ne se souvint de personne. Il chercha s'il ne restait pas à la maison quelque objet que l'on pût présenter au mont-de-piété. Il ne lui revint rien à l'esprit. Alors un immense découragement s'empara de lui..... Il était brisé, anéanti, et ce fut en se traînant qu'il redescendit cette interminable rue du faubourg du Roule et du faubourg Saint-Honoré, au milieu des brillants équipages et des boutiques illuminées. Ses larmes coulaient; mais le pauvre jeune artiste était plus brisé par l'humiliation que par la fatigue et par la souffrance.

« Au moment ou Lucien Malan allait frapper avec précaution à la porte de son logement, elle s'ouvrit, et Mme Malan parut sur le seuil, et d'un geste imposa silence à Lucien.

— Je t'ai vu traverser la cour avec ton tableau. Donne-le-moi vite, afin que ton père ne se doute de rien. S'il apprenait que tu ne l'as pas vendu, il serait encore plus souffrant que dans la journée. Il ne dormirait pas cette nuit.

— Le voici, dit Lucien, en passant à sa mère la malheureuse toile ensorcelée : sois tranquille, je tâcherai de le distraire.

— Qu'allons-nous faire ? dit-elle à voix basse, je n'ai pas un sou.

— Oh ! prends donc garde que mon père ne t'entende, dit Lucien, en emmenant sa mère sur l'escalier.

— Nous n'avons rien, plus absolument rien maintenant à porter au mont-de-piété. Nous avons vendu jusqu'au dernier objet dont nous pouvions nous défaire.

— Il m'a été impossible de vendre ma copie. Demain, je serai sans doute plus heureux. Aujourd'hui, tâche d'obtenir quelque crédit dans le voisinage.

— Il n'y a que notre épicier qui soit un peu obligeant, et voilà huit jours que je n'ai pas osé y aller, n'ayant pu lui payer la dernière quinzaine.

— Pourtant, nous n'avons pas d'autre ressource.

— Je vais m'armer de courage et essayer. Retourne auprès de ton père qui s'inquiéterait de ton absence..... »

En 1840, la vie d'artiste finissait pour Maurice, qui, pour trouver des ressources moins précaires, acceptait une place d'employé aux écritures à l'administration du chemin de fer de l'Ouest.

Les épreuves n'étaient pas terminées pour cela : à la misère, le deuil vint se mêler. Ce fut d'abord la paralytique, la vieille grand'mère, qui fut enlevée à l'affection de ses enfants après d'horribles souffrances. Son fils ne put supporter sa douleur et expira dans les bras de sa femme quelques mois plus tard : à vingt et un ans, Maurice restait de droit chef de famille comme il l'était déjà de fait.

Il est vrai que, dans cette tâche importante, il put bientôt compter sur l'appui de son frère cadet. Moins bien doué du côté des arts, Louis avait le goût prononcé des lettres. Obligé comme Maurice d'interrompre ses études à l'âge de quatorze ans, il eut le courage de les continuer seul et parvint à se faire recevoir bachelier, puis licencié et docteur ès lettres; il se prépara ainsi une carrière qui ne manqua pas d'éclat.

II. RETOUR A DIEU — CONFÉRENCE DE SAINT-VINCENT DE PAUL — M. LE PRÉVOST

Maurice Maignen nous a laissé de lui-même un portrait qui le représente tel qu'il était à vingt et un ans. On y voit un jeune homme, « au visage régulier, aux traits fins, d'un ovale très pur, aux grands yeux d'un bleu clair. Il porte la tête en arrière, et ses longs cheveux d'un blond cendré retombent sur son cou » selon la mode chère à tous les éphèbes de cette génération.

Sa physionomie ouverte est le reflet d'une belle âme que le malheur a préservée et que la souffrance a ennoblie : et cependant,

si ses croyances ont toujours gardé l'intégrité des premiers jours, il faut avouer que le jeune homme, au milieu de l'âpreté des luttes de la vie, a oublié un instant la voie de l'Église et négligé la pratique des sacrements. Il était réservé à l'influence d'une pieuse amitié de le faire rentrer dans le sentier du devoir.

Déjà, la fréquentation assidue des conférences du P. de Ravignan (1), quelques relations avec l'abbé Dupanloup, avaient ébranlé son âme, mais il fallait encore l'appel décisif de la grâce. Il se fit entendre au mois d'avril 1842 : lui-même a raconté tous les détails de cet heureux événement, dans la *Vie de M. Le Prévost.*

Maurice avait vingt ans : il fréquentait parfois les étudiants du quartier latin, parmi lesquels se trouvait une élite de jeunes hommes sur lesquels Dieu avait ses desseins. C'est dans ce milieu que, pour la première fois, il entendit parler de la Conférence de Saint-Vincent de Paul. L'œuvre était récente, mais faisait déjà quelque bruit.

Cette activité de jeunes hommes pleins d'intelligence et de cœur, consacrant leurs loisirs au soulagement des malheureux, séduisit de suite la nature enthousiaste du jeune artiste, et il se promit d'étudier plus en détail une institution dont il aspirait déjà secrètement à faire partie.

Maurice se présenta chez M. Le Prévost, qu'on lui désigna comme le président de l'œuvre.

« Sans aucune lettre de recommandation, je fus introduit de suite dans sa chambre, quoiqu'il fût en conversation avec une autre personne, un des plus zélés membres de la Conférence Saint-Sulpice. Je fus donc admis aussitôt et je n'hésitai pas à exposer à M. Le Prévost devant une tierce personne le but de ma démarche. Je lui racontai tout simplement la pensée qui m'amenait, dans quelles circonstances singulières j'avais entendu parler de cette Société, et comment, m'étant adressé à la chapelle de la rue de Sèvres, on m'avait envoyé à lui. »

L'homme d'œuvres accueillit son visiteur avec la plus grande bienveillance : devinant facilement l'état d'âme de Maurice, il le félicita de son désir d'une vie meilleure, lui apprit en détail ce qu'était la Société qu'il désirait connaître, et le renvoya entièrement satisfait après lui avoir fait promettre de revenir bientôt le voir.

Non moins charmé que la première fois par l'accueil qui lui était fait, Maurice Maignen se laissa aller à cette douce influence; ouvrant son cœur tout entier, il lui raconta sa vie d'artiste commencée si jeune et qui lui avait déjà ménagé tant de déboires. Et cependant, de nobles aspirations germaient en son âme, mais il ne savait trop sous quelle forme leur donner une réalité. Pour l'instant, son désir était d'être admis à faire partie de la Conférence Saint-Sulpice.

M. Le Prévost ne pouvait lui promettre de lui en ouvrir les portes, certaines conditions ignorées de Maurice étant absolument requises; mais il lui proposa d'assister à l'une des séances qui avaient lieu chaque mardi à 8 heures du soir.

« Reproduire l'impression que fit sur moi cette soirée mémorable, a-t-il écrit, est impossible. Ceux qui n'ont jamais vu une séance de la Conférence présidée par M. Le Prévost, à cette époque, ne peuvent s'en faire une idée, jamais Conférence n'a été présidée comme celle-là. »

« ..... J'étais transporté de ce spectacle et j'essayerais vainement de rendre les sentiments que j'éprouvais. J'étais fasciné, ébloui, comme l'aurait été un pauvre païen arraché à la vie toute matérielle de la Rome antique, et transporté tout à coup au milieu de ces réunions des premiers chrétiens qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et dont l'union admirable arrachait aux païens ce cri qui sera toujours vrai dans l'Église : « Voyez comme ils s'aiment ! »

A la sortie de la réunion, il accompagna M. Le Prévost chez lui. Son nouvel ami lui mit entre les mains un opuscule de M. de Miraille, intitulé : *Le Peuple ramené à la foi.* C'est un de ces ouvrages connus vulgairement sous le nom de bons livres,

(1) Voir *Contemporains*, n° 92.

ce qui veut dire pour quelques-uns livre ennuyeux et indigeste.

Maurice partageait cette manière de voir, et n'accepta qu'avec un léger empressement le livre qui lui tombait entre les mains : son amour-propre de jeune homme eût préféré une de ces réfutations à la mode où les artifices du style font oublier l'aridité du sujet. Malgré tout, pour plaire à son hôte, il prit le livre, en commença la lecture, et l'acheva avec un réel intérêt. Les *Conférences* de Frayssinous (1) et le *Génie du christianisme* achevèrent l'impression commencée. Puis, comme si cette initiation par la lecture demandait à être complétée, M. Le Prévost entraîna Maurice dans ce monde religieux dont il ne connaissait encore que les contours.

La France catholique était alors à une véritable période de rénovation.

Le Cte de Montalembert (2) étonnait la Chambre des pairs sous les enthousiasmes de sa parole ardente; à Notre-Dame, l'éloquence austère du P. de Ravignan traçait le sillon durable des conversions, et, pour la première fois depuis 1789, on voyait avec Lacordaire (3) l'habit de Saint-Dominique faire son apparition dans la chaire.

Aux côtés de M. Le Prévost, Maurice était là, perdu dans ce vaste auditoire, prêt à applaudir cette parole magnifique, et cependant..... inconséquence étrange!..... Maurice ne se rendait pas encore. Les portes de la Conférence Saint-Sulpice lui étaient toujours fermées, en dépit de tous ses désirs, parce que le jeune homme ne remplissait pas ses devoirs religieux : il voyait ses amis dont le nom était proclamé aussitôt après présentation, tandis que le sien était toujours passé sous silence.

M. Le Prévost attendait à chaque réunion quelque ouverture de la part de Maurice qui lui permît une franche explication : la nature réservée et timide du jeune homme ne s'y prêtait pas, et il fallut que M. Le Prévost intervînt un soir et lui dît :

« Maurice, peut-être êtes-vous surpris que je ne vous présente pas à la Conférence, mais vous n'ignorez pas que les règlements s'opposent à l'admission des membres qui ne sont pas pratiquants, quelle que soit d'ailleurs leur parfaite honnêteté. Puisque votre vie est régulière, pourquoi ne vous décidez-vous pas à franchir le dernier obstacle?..... »

Poussé à bout, le jeune homme essaya de se retrancher dans quelques objections puériles, fruit, sans doute, de l'irréflexion,



Mme MAIGNEN, d'après une aquarelle.
(Ce cliché, ainsi que ceux des pages 8 et 9, sont reproduits avec l'autorisation de M. Desclée et Cie.)

et déclara que certaines explications de nos dogmes lui paraissaient étranges. « Je ne puis comprendre, dit-il, qu'après avoir été trahi par une créature aussi parfaite que l'ange, Dieu ait pu se décider à créer l'homme, et à désirer son amour, sachant de quel limon il le devait former, et, par sa prescience, connaissant sa désobéissance, sa déchéance, toutes ses misères, toutes ses ingratitudes. »

Avec une voix entrecoupée de larmes et un accent qui, trente ans après, ébranlait encore M. Maignen, son ami lui répondit :

« Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que l'amour dans le cœur de Dieu, c'est précisément parce que l'homme était une

(1) Voir *Contemporains*, Frayssinous, nº 252.
(2) *Id.*, nº 137.
(3) *Id.*, nº 66.

créature inférieure à l'ange, infirme et capable de toutes les misères, que Dieu, dans son infinie charité, s'est plu à l'aimer davantage et à le combler d'inexprimables faveurs !... Pour le mieux comprendre, considérez ce qui se passe dans le cœur d'une mère..... Ses affections les plus constantes, ses dévouements les plus absolus, ses sacrifices les plus entiers, ne sont-ils pas toujours pour celui de ses enfants qui est le plus faible, le plus infirme et souvent aussi le plus ingrat ? Ainsi est le cœur de Dieu..... Ce n'est pas pour l'ange que Dieu s'est incarné et qu'il est mort, qu'il a institué son incompréhensible sacrifice, et qu'il s'est anéanti jusqu'à la présence réelle; c'est pour l'homme, et pour l'homme seulement; c'est pour vous, mon enfant, et c'est pour moi, misérables que nous sommes ! »

En entendant cette voix et cette onction puissante, empreinte de l'amour divin, les dernières résistances du jeune homme s'évanouirent : il se jeta dans les bras de M. Le Prévost et lui confia son âme en lui disant de la sauver. Pour toute réponse, celui-ci l'entraîna chez son confesseur, l'abbé Beaussier, aumônier des religieuses de l'Abbaye-aux-Bois; c'était un saint prêtre, d'une simplicité naïve.

Maurice Maignen ne l'aborda pas cependant sans une grande émotion. Depuis sa Première Communion, c'était la première fois qu'il approchait la robe noire d'un prêtre : il ne pouvait réprimer une impression qui le glaçait de terreur. L'absolution rendit le calme à cette âme sensible et lui donna la paix pour toujours. Maurice Maignen était converti, et non seulement il était chrétien, mais il allait devenir apôtre.

III. VOCATION — ENTRÉE CHEZ LES FRÈRES DE SAINT-VINCENT DE PAUL

L'œuvre fondamentale de la Société de Saint-Vincent de Paul est la visite des pauvres; aussi, du jour de son entrée dans la Conférence, le premier soin de Maurice fut d'accompagner M. Le Prévost dans toutes ses excursions charitables.

Bientôt, en dehors de leur travail respectif, la vie de ces deux nobles âmes arriva à se confondre. Sortant de leur bureau à la même heure, ils se donnaient rendez-vous au jardin des Tuileries et commençaient leurs visites chez les pauvres par une station de prière dans quelque église.

On ne consacre pas ainsi sa vie entière au service de la charité sans recevoir de Dieu les grâces les plus signalées. En quelques semaines l'existence de Maurice Maignen était entièrement changée, et il se levait sur sa vie des horizons nouveaux : c'était le sacerdoce qui lui apparaissait maintenant comme le bonheur suprême.

En effet, admis de plus en plus à l'intimité de M. Le Prévost, ils faisaient ensemble des lectures qui entretenaient ces pieux desseins : c'étaient les sermons de Bossuet et de Bourdaloue, ou encore, les œuvres de saint Bernard et de saint François d'Assise. Un volume sous le bras, les deux amis s'en allaient le dimanche par les bois de Chaville et causaient du bonheur de travailler au salut de leurs frères.

Mais c'étaient toujours les humbles et les ouvriers qui avaient les préférences de leur zèle, et il ne se passait pas d'heure qui ne vît s'élaborer quelque plan pour leur venir en aide. Le premier qui prit corps fut l'œuvre de la Sainte-Famille, rêvée depuis longtemps par M. Le Prévost, et acceptée enfin de la Société de Saint-Vincent de Paul.

On convoque donc à Saint-Sulpice les trois cents familles secourues par la Conférence, et le P. Milleriot leur fait entendre sa parole ardente. M. Le Prévost lui succède et explique aux assistants tout ce qu'il attend d'eux et de l'œuvre qu'il vient de fonder. Dans cette fête, Maurice Maignen a déjà sa part par une magnifique loterie qu'il vient d'organiser, et où chaque lot répond aux convenances des gagnants

Cette première réunion eut un succès inespéré. Plusieurs des membres des Conférences ne l'entrevoyaient qu'avec des appréhensions et ne l'avaient autorisée que pour être agréables à M. Le Prévost; la

fondateur lui-même ne pouvait escompter un pareil résultat. Aussi sa joie ne connut-elle pas de bornes.

« Quand tout fut terminé, lisons-nous dans les notes de Maurice, quand le dernier des confrères eut exprimé à M. Le Prévost ses félicitations, que tout le monde fut parti et que nous eûmes la joie de nous retrouver seuls ensemble, comme nous étions heureux, comme nos cœurs débordaient de reconnaissance envers Notre-Seigneur ! »

Depuis ce jour, l'œuvre a grandi; elle s'est perfectionnée, mais en gardant tout son caractère primitif. Ce sont les mêmes réunions et les mêmes exercices qui les composent: la messe, le sermon, puis la causerie du président, et, pour clôture, la tombola. A cela sont venues se joindre les bibliothèques avec leurs bons livres, les visites des malades, et surtout la *caisse d'économie pour les loyers*, donnant jusqu'à 60 % comme prime à l'épargne en vue du terme.

A elle seule, cette œuvre révélait la connaissance parfaite qu'avait M. Le Prévost des besoins de l'ouvrier : on voit à quelle école Maurice Maignen se formait; mais bien d'autres projets hantaient celui qu'il appelait son père. Les œuvres ne vivent que par le dévouement de ceux qui les dirigent; or, dans les Conférences de Saint-Vincent de Paul, c'est aux laïques qu'est confiée toute la gestion de l'œuvre. C'est ce qui donne à cette Société son cachet de particulière grandeur, mais il y a un obstacle auquel viennent se heurter les principaux résultats, c'est que, trop absorbés par d'autres soucis parfaitement légitimes, les membres sont impuissants à consacrer à l'œuvre tout le temps nécessaire.

Pour y suppléer, pensait M. Le Prévost, ne pourrait-on fonder un Institut religieux composé d'hommes qui, tout en gardant les vêtements laïques, vivraient en communauté et seraient à l'abri des préoccupations de l'existence ? Telle fut la pensée qui allait donner naissance à la fondation des Frères de Saint-Vincent de Paul.

Son projet mûri, M. Le Prévost le révéla à son jeune ami. Il lui traça le portrait du disciple qu'il rêvait, « humble serviteur du pauvre, qui n'a pour lui ni la dignité du sacerdoce, ni la majesté de l'habit religieux, et qui, vêtu d'un costume vulgaire, s'en va confondu dans la foule, ne se considérant jamais que comme un auxiliaire, et se tenant aux dernières places. Point d'éclat, point de claustration, point de vastes établissements, point de renom dans la chaire, dans l'enseignement ou les lettres; la modeste besogne de chaque jour, les tâches aussi ingrates que nécessaires, tout ce dont les autres ne veulent pas; la régularité de la vie commune, au milieu des mille soins des œuvres actives, le dévouement obscur envers les pauvres et les faibles : telles étaient les perspectives que M. Le Prévost découvrait aux yeux de son compagnon de promenade, telles furent les séductions par lesquelles il prit son cœur. » (1)

Se tournant vers l'homme qu'il aimait comme un père, Maurice s'écria : « Eh bien, s'il se trouve jamais des gens qui acceptent d'embrasser une vie pareille, je vous promets de tout quitter pour me joindre à eux. » Le jeune homme ne se doutait pas que c'était son avenir qu'il engageait, et que le jour était proche où sa promesse allait se réaliser.

En effet, M. Le Prévost venait de recevoir un aide inattendu : un membre de la Conférence d'Angers, poussé par le même désir de l'apostolat, Clément Myionnet, accourait se ranger sous ses ordres. C'en fut assez pour commencer la vie de communauté, et, le 1er mars 1845, on acceptait la direction d'un patronage installé rue du Regard, sous le vocable de Notre-Dame de Nazareth.

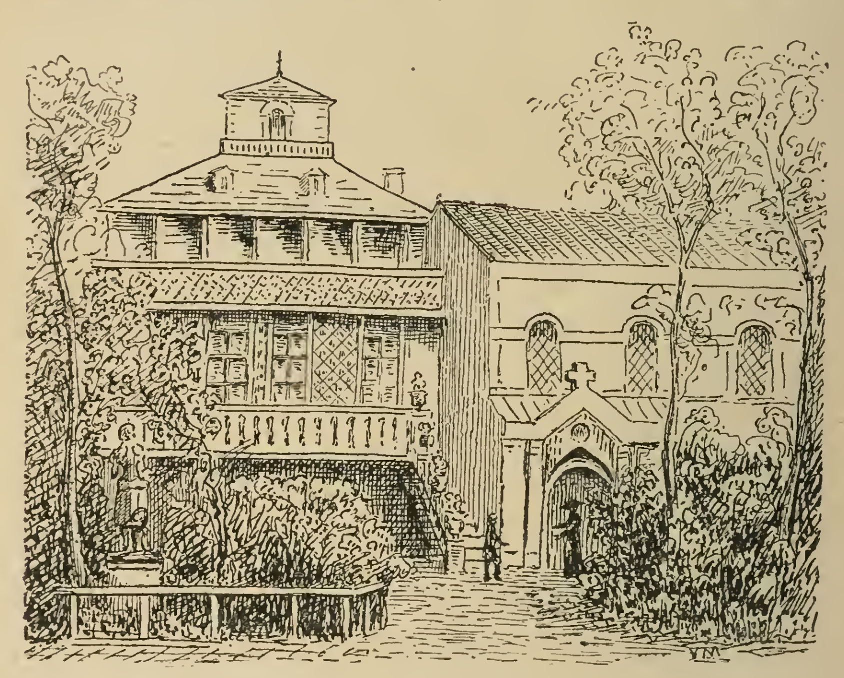
Les Frères de Saint-Vincent de Paul n'étaient encore que deux, mais M. Le Prévost avait l'espérance de voir s'accroître son troupeau : il est vrai que plusieurs retirèrent la parole donnée, mais leur défection fut compensée par l'adjonction défini-

(1) V. de Marolles, *Maurice Maignen.*

tive de Maurice Maignen à la petite Société.

Les communications de M. Le Prévost avaient produit en l'âme du jeune homme la plus délicieuse impression. « Je vis alors, a-t-il dit plus tard, s'ouvrir devant moi la voie qui devait assurer mon bonheur, fixer ma vie, réaliser les aspirations qui, depuis si longtemps, me poussaient vers Dieu et le soulagement de mes frères. » Il est vrai que cette voie était la voie du sacrifice et de l'abnégation : il fallait renoncer à la famille, à toute carrière assurée, et se jeter avec confiance dans l'incertain. Mais les entretiens de M. Le Prévost avaient préparé Maurice à ces exigences : jetant vers le ciel un regard plein de courage, il renonça jusqu'à son projet de plus noble ambition, le sacerdoce. Après tout, dit-il, qu'est-ce qu'un prêtre de plus dans l'Église, auprès de l'établissement d'un nouvel Ordre religieux, dont je puis déterminer la création en lui vouant ma jeunesse et ma vie !

On ne saurait avoir une idée plus juste de la situation et en même temps une résolution plus généreuse. Restait maintenant l'exécution de ce projet. La grâce n'exclut pas la nature, et, au milieu des plus beaux dévouements, celle-ci revendique toujours ses droits. Comment avoir le courage de dire adieu à une mère tendrement aimée, à un frère chéri, avec lesquels et pour lesquels on avait tant souffert? Jamais Mme Maignen ne consentirait à pareille séparation, et, de son côté, Maurice sentait son sang se glacer à l'idée d'un pareil abandon.



CERCLE MONTPARNASSE (COTÉ DU JARDIN) (Cliché de M. Desclée et Cie.)

Un jour, cependant, qu'une circonstance matérielle lui donnait plus de force pour dompter sa sensibilité, il brusqua la rupture et partit. Deux lettres, l'une à sa mère, l'autre à son chef de bureau, au ministère de la Guerre, où depuis peu il avait un emploi, annoncèrent une résolution définitive et le désir irrévocable de se donner à Dieu. Sans prendre le temps de se munir d'habits de rechange, presque sans argent, Maurice s'était enfui en Normandie, près de M. Le Prévost qui y achevait une convalescence.

Il n'y a que Dieu qui puisse donner la force d'accomplir de tels sacrifices : Mme Maignen consentit enfin à ne plus s'opposer aux projets de son fils, à condition qu'on le lui laissât encore quelques heures par semaine.

Maurice entrait le 3 octobre 1846 dans la vie de communauté de la rue du Regard

IV. LE PATRONAGE DE LA RUE DU REGARD LE CERCLE MONTPARNASSE

Ici commence à proprement parler la grande période de la vie de M. Maignen, cette vie qui va se consumer tout entière au service de la charité.

Nous le trouvons tout d'abord au patronage de la rue du Regard, dirigé par M. Myionnet, dont il devient le collaborateur assidu. Cette œuvre d'éducation et de protection séduit son cœur du premier instant, et il se livre avec enthousiasme à la jeunesse qu'il aime. Pendant la semaine, il visite avec M. Myionnet les quartiers industriels où se trouvent placés les enfants en apprentissage, il les voit à l'œuvre et s'assure auprès des patrons de leur bonne conduite



CHAPELLE DU CERCLE MONTPARNASSE (Cliché de M. Desclée et Cie.)

et de leur assiduité au travail. Le dimanche il organise les jeux, prépare les rapports de la réunion et met l'entrain parmi les cent apprentis qui se pressent dans un local trop étroit.

Six mois plus tard (mai 1847), une nouvelle maison était offerte à M. Le Prévost dans le quartier de Grenelle: le milieu ne semblait guère favorable aux entreprises de zèle. Malgré tout, on accepta, et, après entente avec le curé de la paroisse, on fonda une petite Conférence de Saint-Vincent de Paul dont la présidence échut à M. Maignen.

Il y mit toute son ardeur de néophyte, multiplia les visites à domicile, institua des catéchismes, établit une bibliothèque et créa des réunions qui finirent par devenir nombreuses.

On en était là quand éclata la révolution de 1848, qui ne laissa pas de troubler la vie de la petite communauté : il fallut s'enrôler dans la garde nationale et en subir les corvées. C'est à M. Myionnet que revint la charge de faire son éducation militaire. « Pour moi, a écrit cet excellent homme, je pouvais me tirer d'affaire; j'avais treize ans de service dans la garde nationale d'Angers; je savais faire l'exercice et crier : *Qui vive!* quand j'étais de faction, mais Maignen était

un vrai novice; il n'avait jamais touché un fusil; à peine s'il savait par quel bout le prendre; je lui fis donc faire : *portez arme; présentez arme; arme bras.* Je lui appris aussi, quand il était de faction, à crier : *Qui vive! patrouille! caporal, venez reconnaître patrouille!* et le reste. Au bout de quelques leçons, il fut aussi instruit que son instructeur; mais je n'ai jamais pu lui donner une attitude martiale. »

Les mauvais jours passés, M. Maignen, qui avait plus de goût pour les œuvres que pour le métier militaire, tenta de joindre à la Conférence qu'il dirigeait un petit patronage, calqué sur celui du Regard. Son dévouement fut récompensé, et le succès couronna ses efforts : bientôt les réunions de Grenelle furent presque aussi en honneur que leurs aînées, et donnèrent naissance à l'œuvre de Notre-Dame de Grâce.

M. Le Prévost, qui restait toujours l'âme de tout ce mouvement, adjoignit alors à la maison l'installation nouvelle du fourneau économique, qui depuis a pris tant d'extension : chaque nuit, les Frères se relevaient à tour de rôle pour surveiller le feu et faire cuire la soupe. Par bonheur, à cette époque, leur nombre s'accrut, et le travail de chacun fut un peu moins surchargé.

C'est alors que Maurice Maignen reçut la direction du patronage de Notre-Dame de Nazareth, où il allait révéler tout son talent d'organisation. Déjà les Conférences de Saint-Vincent de Paul lui avaient communiqué une impulsion qui le faisait considérer — peut-être à bon droit — comme le premier de France. En effet, on y voyait s'y partager les salles les hommes les plus intelligents et les plus dévoués : il suffit de citer les noms du comte de la Rochefoucault, d'Augustin Cochin, de Connelly, de l'abbé Planchat et des deux de la Bouillerie (1).

Entre des mains si habiles, l'œuvre ne pouvait manquer de prospérer, et elle avait traversé l'épreuve des jours pénibles sans une défaillance, sans une défection. « Le dimanche 27 février 1848, disait plus tard M. Myionnet, nos apprentis sont tous venus, ne doutant pas que dans l'ère républicaine les maisons de patronage de Saint-Vincent de Paul devaient leur être aussi largement ouvertes qu'en d'autres temps. Ils sont venus aussi nombreux qu'à l'ordinaire, plus joyeux que jamais, aussi respectueux qu'auparavant. Les exercices, la messe et le salut eurent lieu aux heures ordinaires. On est allé se confesser ce jour-là comme de coutume; seulement, le soir, à l'issue de l'instruction religieuse, l'aumônier crut devoir expliquer à nos enfants le vrai sens de ces mots : liberté, égalité, fraternité, qu'il est si facile de dénaturer. »

On considérait l'œuvre comme tout à fait florissante quand M. Maignen en prit la direction. Et cependant, à y regarder de plus près, quel profit tirait-on de tant de dévouement, de tant de labeur dépensés au service de la charité ? Les 80 à 100 jeunes apprentis que réunissait le patronage y faisaient en moyenne un séjour qui variait de six à neuf mois; au bout de ce temps, ils disparaissaient, et c'était sans retour. Que devenaient-ils ?..... Emportés par le tourbillon de l'existence, très peu restaient fidèles aux pratiques religieuses.

Tel était le résultat obtenu. Évidemment, on avait rêvé mieux, mais comment y parvenir ? et quelle était la cause d'un échec presque total? Voilà ce qu'en 1852, alors qu'il prit la direction de l'œuvre, se demanda M. Maignen.

Les jeux, les fêtes, les récompenses, c'était fort bien, c'était même indispensable pour attirer les jeunes apprentis : mais l'amour-propre n'était-il pas seul à y trouver son compte, au détriment du cœur et de l'esprit qui avaient besoin l'un et l'autre d'un aliment plus solide ? Quel serait cet aliment ? Pendant trois ans, on le chercha, et pour cela on essaya réforme sur réforme : au bout de ce temps, on constata que « les déserteurs étaient toujours aussi nombreux et que la plupart des enfants restaient dans l'habitude du péché ».

Alors seulement on s'aperçut que la la-

(1) Voir *Contemporains*, Cochin, n° 307. — Mgr de la Bouillerie, n° 401.

cune venait de la direction spirituelle : jusque-là on s'était contenté de la confession à l'approche des grandes fêtes. On avait peur, en exigeant davantage, de faire le vide dans la maison ou d'y développer l'esprit d'hypocrisie : c'était à tort. Il faut aux œuvres, non les savantes organisations, mais la grâce de Dieu, et elle s'obtient par la prière et les sacrements.

C'est ce que M. Maignen vit clairement, et il ne chercha le remède que dans la piété. Cette réforme, cependant, quoique basée sur un esprit de douceur, ne pouvait s'imposer du jour au lendemain : avec l'enfant de Paris, naturellement gouailleur, fier et indépendant, on ne peut commencer par la communion fréquente. Mais, s'adressant aux plus jeunes, et faisant un choix parmi eux, M. Maignen établit une congrégation de la Sainte Vierge qui donna à ces âmes jeunes et encore naïves le goût des charmes de la suave piété.

Peu à peu ces enfants prirent l'habitude de la confession régulière, mensuelle tout d'abord, puis plus fréquente, pour arriver enfin à la communion de chaque dimanche. A partir de ce jour, un esprit nouveau souffla dans le patronage de la rue du Regard, et le dévouement du directeur aboutit à un résultat durable. Cette évolution se fit tout naturellement par l'arrivée du prêtre qui, sous le nom populaire de « Père Hello », devait en être, pendant quarante-six ans, l'aumônier, puis le supérieur. C'était le troisième prêtre qui, à la suite du serviteur de Dieu Henri Planchat, plus tard martyr de la Commune, était venu s'adjoindre aux premiers Frères de Saint-Vincent de Paul et donner à la communauté naissante son caractère sacerdotal.

L'œuvre était ainsi réellement constituée sur sa véritable base et pouvait servir de modèle à toutes les institutions de ce genre. Pour être complet, il faudrait descendre dans le détail de tous les moyens d'action par lesquels M. Maignen entretenait le *bon esprit,* surveillait la conduite de chacun et réglait l'emploi de chaque journée; il faudrait dire avec quel soin il préparait chaque réunion, donnait l'avis utile et ne laissait rien à l'imprévu.

De 1852 à 1863, M. Maignen a dépensé dans le patronage le meilleur de son cœur et de ses forces. Le local a varié et subi des transformations successives; mais l'esprit de l'œuvre est resté le même, celui que le directeur avait su lui donner dès les premiers jours, c'est-à-dire un système complet d'éducation et de préservation par la piété.

Quelque bien comprise que soit l'organisation d'un patronage, il est évident que son influence ne peut être qu'éphémère : l'enfant grandit, il devient jeune homme; l'apprenti progresse, il devient ouvrier. Ses désirs, ses besoins ne sont plus les mêmes, et, pour les satisfaire, il faut deux œuvres différentes.

M. Maignen ne fut pas longtemps à le comprendre et à en réaliser dans la pratique l'application. Dès 1855, le 23 décembre, parallèlement à l'œuvre du patronage, transférée rue Stanislas, il créait dans le local de la rue du Regard l'*Association des jeunes ouvriers de Notre-Dame de Nazareth,* qu'il transféra plus tard au boulevard Montparnasse, et qui, à partir de 1864, devint l'objet unique de ses soins.

Naturellement, là les règlements n'étaient pas les mêmes qu'au patronage. Ce n'était plus des caractères à former, des enfants à élever, mais des volontés à diriger, des hommes à guider et à maintenir dans le sentier du devoir. M. Maignen comprit du premier coup le but de son œuvre. « Il avait affaire à des ouvriers, dit M. de Marolles, il les traitait comme tels, et en telle manière qu'ils eussent le sentiment de leur propre dignité. L'ouvrier chrétien lui paraissait le type le plus accompli de l'homme remplissant son rôle dans la vie, suivant la loi divine. »

Pour atteindre ce but, il n'y avait qu'à greffer l'œuvre du cercle des ouvriers sur celle du patronage : c'est-à-dire « prendre l'enfant dès son entrée à l'atelier, le suivre dans le développement de son intelligence et de son travail, le conduire jusqu'à l'âge

d'homme, lui ménager l'appui de la famille professionnelle jusqu'à ce que lui-même devienne chef de famille, établir des institutions corporatives appropriées aux différents besoins de la vie de l'ouvrier », tel fut le plan de M. Maignen.

Ce plan, il l'exécuta par son habile organisation à l'intérieur du cercle, il l'exécuta par sa parole toujours simple, toujours persuasive et toujours goûtée, mais aussi par sa plume. Nature d'artiste, M. Maignen sentait vivement et savait rendre ce qu'il sentait : il a composé pour le peuple plusieurs ouvrages qui montrent la connaissance qu'il avait de cette large portion de l'humanité.

Les *Misérables d'autrefois, les Sauveurs du Peuple, les Légendes de l'Atelier, Ateliers et Magasins, Philosophie du Ruisseau, les Chrétiens aux Bêtes,* autant de titres suggestifs où l'auteur poursuit son œuvre de moralisation ouvrière avec le plus complet désintéressement; il s'oublie tellement lui-même qu'il signe Maurice Le Prévost. Il est vrai que c'est un adroit moyen d'attirer l'attention sur l'œuvre qui lui est si chère des Frères de Saint-Vincent de Paul.

Les ouvrages de M. Maignen sont intéressants et surtout très documentés : fruit d'une longue expérience, ils dénotent chez leur auteur une observation très sagace. En effet, en sa qualité de directeur, il avait voulu étudier sur place quantité d'œuvres ouvrières, et se transporta successivement de Marseille au Havre, d'Angers à Lille. Franchissant les frontières, il se rendit jusqu'à Cologne pour y constater le bon fonctionnement des institutions ouvrières de l'abbé Kolping (1). On était à la veille de la guerre, et, de ce voyage, il rapporta des pronostics qui n'étaient pas tous à notre avantage.

Il est vrai que des entrailles de la patrie vaincue et agonisante allait sortir une œuvre régénératrice où le nom de M. Maignen va encore être mêlé.

Ce sera l'œuvre des cercles catholiques.

(1) Voir *Contemporains*, Kolping, n° 145.

V. LES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS M. DE MUN

Il y avait quinze ans que le cercle d'ouvriers fonctionnait et prospérait entre les mains de son habile directeur quand éclata la guerre terrible de 1870.

M. Maignen vit partir pour la frontière une trentaine de ses enfants : il en était plusieurs qu'il ne devait jamais revoir et qui étaient destinés à payer au nom de tous la dette à la patrie. Pendant ce temps, le cercle Montparnasse resta toujours ouvert, et tous les exercices y furent maintenus. Le directeur, en gémissant sur les malheurs de la France, s'efforça de prévenir le découragement; il y réussit si bien qu'au milieu du siège de Paris un jeune ouvrier pouvait dire : « Partout où on va, on n'entend que se plaindre et gémir; il n'y a plus qu'ici qu'on rie encore. »

Cependant, on y faisait bravement son devoir : une ambulance de trente lits était établie au cercle et occupait les plus jeunes qui ne pouvaient songer à courir au champ de bataille. L'armistice fut signé et on crut pouvoir respirer quand la guerre civile mit le comble à tous les maux : il fallut céder un instant à l'orage, et, pour se soustraire aux réquisitions de la Commune, plusieurs s'échappèrent. Mais l'abbé Planchat paya de son sang son héroïsme et représenta les Frères de Saint-Vincent de Paul dans le martyre des otages de la rue Haxo (1).

C'est ainsi que le peuple récompense parfois ceux qui lui ont voué leur existence M. Maignen a redit dans l'un de ses plus beaux livres les vertus de ce prêtre dévoué.

Le soir de cette mort (26 mai), M. Maignen rentrait à Paris, et, dès le lendemain, il annonçait la réouverture du cercle, qui ne fut pas longtemps à reprendre sa physionomie animée des anciens jours.

La guerre avait cependant suscité chez tous plus d'une réflexion : il fallait réparer les maux présents et prévoir ceux de l'avenir. Toujours poursuivant son plan, M. Maignen

(1) Voir sa biographie, n° 125 des *Contemporains*

ne voyait le salut que dans la réconciliation du peuple avec ce qu'on est convenu d'appeler les classes dirigeantes. Il fallait l'alliance du riche et du travailleur pour infuser à la France un sang nouveau.

Or, il se trouva que les mêmes idées hantaient le cerveau de deux officiers de notre armée, qui, après avoir été longtemps prisonniers de guerre en Prusse, se retrouvaient à Paris et méditaient ensemble sur les causes de nos malheurs. Ils s'appelaient, le premier, le comte de la Tour du Pin-Chambly, le second, M. Albert de Mun.

Attirés par M. Maignen, tous les deux vinrent au cercle Montparnasse et y prirent tour à tour la parole : dès son premier discours, le 10 décembre 1871, l'éloquence de M. de Mun se révéla et jeta l'enthousiasme dans tout l'auditoire. Le directeur vit une fois de plus le bien qui pouvait sortir de réunions semblables. Sur l'heure, il convoqua le Comité de patronage du cercle. Celui-ci se réunit le 23 décembre au cercle, et se constitua, sous la présidence de M. Paul Vrignault, en *Comité pour la fondation de cercles catholiques d'ouvriers à Paris*. Sur la proposition de M. Maignen et de ses deux nouveaux amis, l'on vota séance tenante la fondation, dans Paris, de vingt cercles semblables au cercle Montparnasse.

La proposition était hardie, et, avant de la prendre en considération, il fallait se procurer des ressources considérables : pour y parvenir, on résolut de lancer dans tout Paris un manifeste sous le nom d'*Appel aux hommes de bonne volonté*. Les vérités les plus importantes y étaient exposées, et c'était un véritable programme de régénération sociale où toutes les idées chères à M. Maignen se déroulaient.

« La question des classes, y disait-on, n'est plus à discuter : le temps est venu d'agir. Les hommes des classes privilégiées doivent savoir qu'ils ont des devoirs à remplir vis-à-vis des ouvriers leurs frères : or, il existe à Paris un cercle de jeunes ouvriers où les relations sont établies entre les travailleurs et ceux qui représentent le capital. On y combat les dangers qui menacent les classes laborieuses : on y entend la parole divine, on y trouve des livres honnêtes, on y forme des amitiés durables.....

» Eh bien, au lieu d'un seul cercle dans Paris, il en faut vingt semblables : il en faut dans chaque grande ville, comme l'Angleterre et l'Allemagne en comptent déjà des centaines..... »

Naturellement, la presse impie accueillit par des injures l'*Appel aux hommes de bonne volonté;* mais, dans le monde qui pense en dehors de tout parti pris, ce langage trouva un précieux écho, et l'Œuvre des cercles fut lancée. Avouons que le succès de la parole de M. de Mun ne fut pas pour rien dans le résultat.

Quelques mois après (7 avril 1872) avait lieu l'inauguration du deuxième cercle catholique à Belleville, dans ce quartier jadis si redoutable aux idées d'ordre. Puis un autre s'élevait à Montmartre, à côté du mur qui avait vu tomber les généraux Lecomte et Clément Thomas : dans la seule année 1873, on assistait aux fondations de Vaugirard-Grenelle, du faubourg Saint-Antoine, de la Villette, de Passy.

Paris avait déjà six cercles sans compter celui de Montparnasse : bientôt la province se mit à l'unisson, et toutes les grandes villes comptèrent un ou plusieurs cercles catholiques calqués sur celui de Montparnasse, et suivant, sauf quelques modifications de détails, le règlement qu'avait dressé pour celui-ci le sage M. Maignen.

Le succès ne pouvait être ni plus brillant ni plus rapide : il est vrai que le plan et son organisation étaient impeccables. Pourquoi donc, après des débuts si florissants, jusqu'en 1876 l'œuvre resta-t-elle soudain stationnaire ? C'est qu'on en arrivait à se heurter à la lutte des passions. Pour mériter son titre, le cercle ne devait contenir que des catholiques pratiquants; beaucoup d'ouvriers, n'ayant pas le courage d'aller jusque-là, résistèrent ou même se retirèrent.

Certains directeurs songèrent à des règlements plus faciles; ils s'aperçurent bien vite que le nombre est peu de chose quand on n'a pas la qualité, et, dans une assemblée

générale, M. Maignen n'hésita pas à le rappeler : « Notre organisation repose sur l'esprit de foi : *In hoc signo vinces!* Si nous n'avons pas une foi complète dans ce mot, il n'y a rien à faire. Il ne nous faut comme sociétaires que de bons catholiques. C'est une Société animée de l'esprit chrétien, de l'esprit de Dieu, que nous voulons former, qui ait une foi entière; mais, pour cela, il nous faut des jeunes gens solides, point de ces jeunes gens, très charmants d'ailleurs et qui jouent bien la comédie ; il nous faut surtout des jeunes gens religieux, qui puissent se mettre à la tête de nos Conseils intérieurs. »

Cet esprit ferme et résolu, M. Maignen ne cessa de le réclamer jusqu'à son dernier jour, avec cette intuition parfaite qu'autrement il n'y avait rien à faire.

Pour défendre ces idées qu'il appelait fondamentales, on le vit dans tous les Congrès, dans toutes les réunions organisées par l'*Union des Associations ouvrières*. De 1870 à 1885, il collabora au travail de toutes ces assemblées, et successivement à Versailles, à Nevers, à Poitiers, à Nantes, à Reims, à Chartres, à Angers, à Grenoble, au Mans, à Limoges, sa parole se fit entendre pour dénoncer toutes les doctrines révolutionnaires menaçant l'ouvrier.

Car, pour M. Maignen, tous les maux qui accablent aujourd'hui le peuple des travailleurs en France avaient leur source dans ce grand bouleversement social de 1789 : avec la Révolution avait disparu le système corporatif qui assurait la protection de l'ouvrier. Aussi quand, en 1889, le gouvernement s'apprêta à célébrer le centenaire de cette époque qu'il appelait glorieuse, M. Maignen fut des premiers à décider une manifestation catholique qui prit le nom d'anti-centenaire.

Au cercle Montparnasse fut donnée toute une série de conférences pour répandre la lumière sur les événements de cette époque si troublée : le directeur se réserva de parler de la nuit du 4 août. Il le fit dans ce langage élevé qui caractérise toutes ses productions et invita ses auditeurs à repousser avec haine et mépris toutes les doctrines de la Révolution et de la Franc-Maçonnerie.

Il obtint un vrai succès, un succès de bon aloi; car jamais M. Maignen — à l'encontre d'un grand nombre d'orateurs — ne se laissa aller au défaut si commun qui consiste à flatter le peuple pour s'en faire applaudir. Non, il aimait l'ouvrier, il l'aimait avec passion ; mais il lui parlait plus souvent de ses devoirs que de ses droits. Il le rappelait au respect et à l'amour de son métier plus qu'aux réunions et aux agitations électorales : il estimait que « le peuple est plus heureux avec sa bonne simplicité, avec son insouciante gaieté qu'avec les urnes et les devoirs civiques. »

VI. DERNIÈRES ANNÉES
PORTRAIT DE M. MAIGNEN — SA MORT

Avec l'année 1889 nous touchons au terme de l'existence de M. Maignen, de cette existence si uniforme qui s'est écoulée tout entière dans la salle d'un patronage et d'un cercle, mais qui, dans la vie des œuvres, laissera une influence durable.

Longtemps encore ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher se rappelleront « cette figure calme et souriante, ces traits empreints de finesse et de distinction, ces yeux vifs et pénétrants, cette bouche expressive, silencieuse quand il fallait, mais toujours ouverte aux paroles encourageantes, aux bons conseils, aux propos édifiants, parfois même aux mots amicalement malicieux ».

Ce portrait tracé par son biographe donne l'idée entièrement exacte de l'homme sympathique que fut M. Maignen. On le revoit sur ce vieux canapé de cuir du salon du cercle où il aimait venir s'asseoir, ou, en été, sur un banc de la terrasse ; à côté de lui se succèdent tous ceux — et ils sont nombreux — qui ont besoin d'une confidence ou d'un conseil. Chacun vient lui confier ses peines et ses joies, et il est vraiment le père de toute cette famille de jeunes hommes qui se pressent autour de lui.

Mais nous ne voyons encore qu'une

partie de ses enfants, car tous ceux que les exigences de la vie ont éloignés du cercle n'ont pas interrompu pour cela les relations avec M. Maignen, et chaque jour c'est pour le directeur une longue correspondance dans laquelle il épanche son cœur de père en des lettres comme celle-ci :

«..... Vous ne comprendrez jamais l'immense affection que porte à votre âme le cœur d'un homme qui n'a rien à aimer sur la terre que ses jeunes gens, rien qui l'alimente, en dehors du bon Dieu, que sa tendresse pour ses enfants. Songez que je ne vis que pour vous; je n'ai pas d'autre famille, pas d'autre richesse, pas d'autre ambition. Vous êtes tout pour moi sur la terre; le cœur n'a pas d'âge!..... »

Ces lignes révèlent tout un côté de l'existence de M. Maignen. Cet homme pratique, cet homme de détails, sans cesse occupé d'organisation et d'amélioration, est avant tout un homme de cœur, et il l'avoue maintes fois dans le cours de sa carrière, il se donne généreusement à la vie active, mais par nature il préférerait de beaucoup la vie contemplative.

Pour les loisirs que lui laisse la direction de son œuvre, ils les emploie dans son cabinet à la lecture méditée des ouvrages des grands contemplatifs : saint Augustin, saint François d'Assise, sainte Gertrude, le P. de Condren, mais surtout la rénovatrice du Carmel.

« Les ouvrages mystiques de sainte Thérèse, a-t-il écrit, sont tout un monde. Après l'Évangile, je ne connais rien de plus divin. Je ne sais rien de plus puissant pour renouveler une âme de fond en comble. Je ne crois pas que personne l'ait éprouvé plus et autant que ma pauvre âme. Dans toute ma vie, je n'ai pas reçu de Dieu une plus grande grâce..... »

Avec une nature aussi sensible, avec un cœur aussi aimant, on devine tout ce que M. Maignen eut à souffrir des épreuves de l'existence et en particulier de la séparation de ceux qu'il aimait. Il vit mourir M. Le Prévost, il recueillit son dernier souffle et ses dernières paroles; il l'entendit l'appeler une dernière fois : « Venez, mon vieil enfant que j'ai tant aimé. » Il vit mourir Mme Maignen, cette mère qu'il aimait tant, au service de laquelle il avait consacré toute sa jeunesse; il vit mourir son frère, M. Louis Maignen, et se fit le consolateur des deux enfants qu'il laissait; il est vrai que, par compensation, il eut la joie de voir l'aîné, Charles, entrer dans la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, y devenir prêtre et son collaborateur dans la direction du cercle Montparnasse.

Tant d'épreuves firent saigner son cœur, mais loin de l'abattre, elles ne firent que l'épurer et le rapprocher de Dieu. Un moment, vers 1889, le directeur du cercle Montparnasse songea à prendre un peu de repos pour se préparer au suprême passage, mais, à la réflexion, il préféra s'en remettre à Dieu et mourir au milieu des siens. Il resta sur la brèche jusqu'au dernier jour, et, le 3 mai 1890, il assistait encore à l'assemblée générale annuelle présidée par M. de Mun : les dernières paroles qu'il prononça furent à l'adresse de l'orateur dont il rappela un souvenir de jeunesse :

« Vous nous disiez tout à l'heure, Monsieur de Mun, que vous faisiez partie de la Conférence de Saint-Vincent de Paul et de l'œuvre des Patronages de Clermont, et vous ajoutiez : « On ne m'occupait qu'à une chose, à » jouer avec les enfants, et particulièrement » à jouer à saut-de-mouton. Je me suis toujours demandé comment, en jouant ainsi, » je travaillais à l'amélioration de la classe » ouvrière, car c'était là le but que poursuivait mon père. » Permettez-moi de vous rappeler ce que vous me disiez alors: « Mais ma famille est très contente de moi; » mon père dit à tout le monde : Albert » fait partie de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, Albert fait partie du Patronage, Albert tourne bien. »

Une longue salve d'applaudissements accueillit ces paroles : ce furent les dernières qu'on entendit de M. Maignen. Quelques jours après, les médecins l'envoyaient à Aix-les-Bains passer une longue saison: mais, loin de Paris, le soin de sa santé le préoccupa

moins que son cher cercle de Montparnasse, et, le 24 septembre, il rentrait pour y goûter une dernière joie. Tous ses enfants allaient lui souhaiter sa fête, la Saint-Maurice.

Cette fête, dont le journal *la Corporation* donna le compte rendu, fut la dernière qui réjouit le cœur du vénéré directeur. Quelques semaines à peine le séparaient de la tombe : dès le mois de novembre, il s'alita pour ne plus se relever. Alors commença près de son lit de douleurs le défilé de ce cortège d'amis, d'enfants bien chers qui venaient dire le dernier adieu. Quand ce fut le tour de M. de Mun, le malade eut une exclamation de joie et tendit sa main amaigrie; puis M. de Mun s'étant mis à genoux en le priant de le bénir, M. Maignen ajouta : « Ah! votre présence réveille en moi tant de souvenirs!..... Je ne sais pas ce que je fais là, mais je fais ce que vous voulez. »

Le 7 décembre 1890, M. Maignen s'éteignait, prédisant la régénération de la France et le salut des ouvriers par Jeanne d'Arc.

Le 9 décembre, les Frères de Saint-Vincent de Paul conduisaient à sa dernière demeure celui qui avait été leur gloire, et sur sa tombe entr'ouverte l'éloquence et l'amitié répandaient un dernier hommage.

Ses obsèques furent très solennelles et suivies par tout ce que Paris comptait de plus distingué. Au cimetière, M. le comte Albert de Mun prit la parole : « M. Maignen, dit-il, fut au milieu de nous un modèle vivant; n'ayant, quelles que fussent les difficultés et les épreuves, ni une parole de découragement, ni une heure de faiblesse, conseiller toujours fidèle et toujours prêt, n'imposant jamais ses avis, mais ne les refusant jamais. Constamment occupé de s'effacer et de disparaître, pourtant, dans nos réunions intimes ou dans nos grandes assemblées, quand les esprits semblaient ébranlés, quand il croyait qu'on pouvait un moment douter des ressources de l'âme populaire, de la fécondité du dévouement chrétien, ou que l'hésitation, les retours de l'égoïsme, le calcul des intérêts humains menaçaient de refroidir les cœurs, alors il se levait avec l'impétuosité d'un jeune homme, laissant la passion qui le remplissait emporter sa parole et jetant à ses auditeurs un de ces appels ardents qui les subjuguaient au premier mot.

» N'acceptant dans nos rangs, lui qui les avait formés, que la dernière place; lorsqu'il consentit enfin à recevoir un titre d'honneur, il n'en voulut pas d'autre que cette garde de notre bannière qui exprimait si bien son rôle et sa mission parmi nous, à lui qui fut, en effet, le gardien vigilant de nos traditions, des promesses de notre origine et de l'idée fondamentale de notre œuvre que la croix et sa devise triomphante montrent écrite sur notre drapeau. »

« Il avait voué un culte particulier à l'héroïne de la France et ne manquait pas une occasion de faire partager sa dévotion par ses ouvriers.

» Il fallut bien que le cercle eût son monument de Jeanne d'Arc. M. Maignen fit appel au dévouement de tous, et la souscription permit d'acheter une statue de la Pucelle. L'inauguration fut faite le 13 septembre 1885, avec toute la solennité possible. Le R. P. Bailly, des Augustins de l'Assomption, prononça un émouvant discours.

» Puisse cette fête, écrivait M. Maignen, produire le fruit qu'on a désiré et ardemment demandé : l'intercession exaucée des saints protecteurs de la France et de Jeanne pour son pardon et sa délivrance!..... En présence des statues qui pullulent partout, érigées pour la glorification de l'infamie et du blasphème, que nos Cercles catholiques opposent à la face du ciel cette image de Jeanne d'Arc comme un acte public de protestation contre l'apostasie que la Franc-Maçonnerie fait commettre, malgré elle, à la nation (1). »

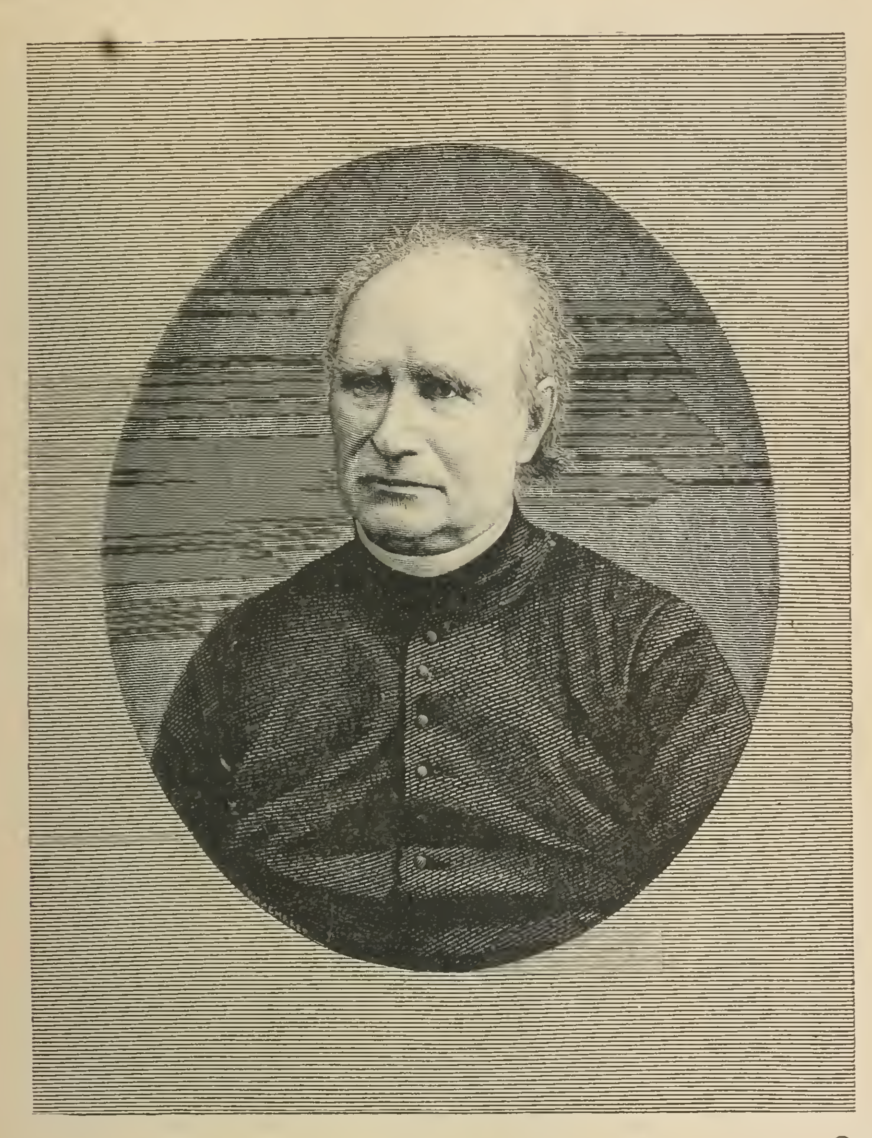
Le Vivier.

LOUIS DUMOLIN.

---

(1) DE MAROLLES : *M. Maignen*, p. 84-185.

LES CONTEMPORAINS



EUGÈNE BORÉ, VOYAGEUR ET MISSIONNAIRE EN PERSE ET EN ORIENT, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES LAZARISTES (1809-1877) (1)

I. ÉDUCATION — LE LAURÉAT DU GRAND CONCOURS

Eugène Boré naquit à Angers, le 15 août 1809. Son père, dont il fut privé à l'âge de trois ans, mourut jeune encore dans la capitale de l'Anjou. Après avoir brillamment rempli une courte carrière militaire, où il se distingua surtout dans les campagnes du Rhin et d'Italie, il s'était retiré avec le grade de chef de bataillon et avait reçu comme récompense un emploi de receveur de finances; il avait épousé une femme forte

(1) Ce cliché de M. Boré est extrait de l'ouvrage d'ARTHUR LOTH : *Saint Vincent de Paul et sa Mission sociale*, édité chez M. Dumoulin, à Paris. — Nous devons à l'obligeance de M. Dumoulin l'autorisation de le reproduire.

et chrétienne dont il eut cinq enfants: Eugène était le troisième.

Il étudia d'abord au collège d'Angers, puis entra en rhétorique à Paris, au collège Stanislas, célèbre dès lors et dont les succès se maintiennent toujours. En philosophie, il prit part au concours général, et il remporta le prix. Son concurrent le plus sérieux fut Alfred de Musset. Un détail montre l'étonnante possession de soi-même qu'avait déjà Eugène Boré et qui a caractérisé toute sa vie. Un de ses amis lui apporta la nouvelle de son succès, un soir qu'il était déjà au lit: « C'est bien, dit-il, maintenant laissez-moi dormir. » Élevé chrétiennement, le lendemain il fit part de sa joie à sa mère, et déposa sa couronne sur l'autel de la Sainte Vierge. On conserve à la communauté des Lazaristes à Paris, l'ouvrage que Boré reçut en ce jour: c'est une magnifique édition de la Bible, en 20 volumes richement reliés. L'Université ne donne plus de ces prix-là!

En 1828, il eut la douleur de perdre sa mère, et c'est une chose touchante de le voir, plus tard, jeté dans les lointaines solitudes de l'Asie, se rappeler et célébrer, en fils très aimant, ces douloureux anniversaires. Maintenant il est maître de sa vie et peut disposer de sa petite fortune. Que va-t-il devenir?

II. LAMENNAIS — INTIMITÉ — SÉPARATION

Un cercle intellectuel et religieux s'était formé à cette époque autour de Lamennais dans les landes de la Bretagne. Les Gerbet, les Montalembert, les Rohrbacher, les Maurice de Guérin (1), bref, l'élite de la jeunesse catholique entourait à la Chesnaie l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*. Eugène Boré vint avec son frère Léon s'associer à cette réunion choisie. Alors se formèrent entre le disciple et le maître des liaisons étroites et précieuses; à ce point de vue, leur correspondance est très intéressante, c'est le père qui parle à son fils. Il lui annonçait un jour la création du journal l'*Avenir*, organe des catholiques militants d'alors. A ce propos, il écrivait à Eugène Boré, le 4 octobre 1830:

« Je reçois, mon bien cher enfant, ta lettre du 2, qui a croisé la mienne du 3. *L'Avenir* paraîtra définitivement le 16. J'approuve ton idée d'y prendre une action. A mon avis, il y a grand bien à attendre de ce journal. Qu'il me tarde, mon cher enfant, de t'embrasser et de reprendre, dans notre douce solitude, nos tranquilles travaux. Tout à toi de cœur, mon Eugène bien aimé. »

Eugène reprit, en effet, le chemin de la Chesnaie dans la première semaine de novembre 1830. Bientôt après, avec quelques autres disciples de Lamennais, il quitta la Bretagne et vint s'établir au célèbre collège de Juilly.

Les conseils paternels de Lamennais l'y suivirent. Le 3 janvier 1832, il lui écrivait:

« J'ai reçu ta bonne lettre, mon cher enfant, avec le plaisir que me fait tout ce qui vient de toi. Au sujet de tes études, je te recommande de ménager ta santé et ta vue. Ce n'est pas ménager le temps, c'est en perdre que d'épuiser ses forces par un travail excessif. Tiens-toi donc en garde contre un excès de ce genre. Cela posé, si tu peux ne pas négliger à la fois le syriaque et le cophte, tu feras bien. Du reste, tu as raison de t'appliquer principalement à l'arabe, au sanscrit et au chinois; après cela, n'oublie pas que la science, dangereuse en ce qu'elle nous tente continuellement d'amour-propre, est la plus grande des vanités lorsqu'on ne la rapporte pas à un but plus solide et d'un ordre plus élevé. En toutes choses, ne regarde que Dieu et ton salut. Dieu est notre terme unique; aie-le donc sans cesse devant les yeux et surtout au fond du cœur. Offre-lui tes travaux, désavouant toute pensée, tout désir, tout acte qui aurait en toi un autre principe que le désir de lui plaire et de le glorifier..... Cher enfant, je te presse sur mon cœur! »

Eugène suivait fidèlement ces conseils; il en témoignait sa reconnaissance à son

(1) Voir *Contemporains*: Lamennais, n° 26; Gerbet, n° 87; Montalembert, n° 137; Rohrbacher, n° 77; Maurice de Guérin, n° 116.

maître, qui lui écrivait de Frascati, à la date du 28 mai 1832, lui donnant quelques indications pour la direction de ses études, après quelques épanchements paternels et un peu mélancoliques :

« Mon pauvre cœur a été bien touché de ta lettre si bonne et si tendre, mon Eugène bien-aimé; que Dieu te protège, qu'il te bénisse, qu'il te donne une vie moins troublée que la mienne, ou s'il lui plaît d'appesantir sur toi aussi la croix que porta son divin Fils, qu'il t'adoucisse ce dur mais salutaire travail par la suavité de sa grâce !

» Élie me mande que tu continues avec ardeur l'étude des langues, cela est bien; mais que cette étude ne te fasse pas négliger celle de l'histoire pour laquelle tu as de l'attrait et que tu pourras rendre utile. Réserve-toi aussi un peu de temps pour t'exercer à écrire, le fruit de tout le reste en dépend. Étudier, c'est recevoir; écrire, c'est donner, ou plutôt rendre, c'est accomplir le commandement : *Docete*. Ce qui ne sert qu'à nous nuit le plus souvent et n'a point de promesses de récompense.

» Adieu, mon Eugène bien-aimé. Prie le bon Dieu que sa sainte volonté s'accomplisse en moi, sans obstacle de ma part; prie Dieu de me donner le courage d'être séparé de mes enfants aussi longtemps qu'il le jugera bon, afin qu'éternellement je sois avec eux. Je te presse sur mon sein et te bénis de toute mon âme ! »

Les talents et l'aptitude d'Eugène à manier les langues orientales lui avaient ouvert les portes de la Société asiatique. A cette nouvelle, Lamennais écrit (30 mai 1833) : « Ta réception à la Société asiatique, mon Eugène, facilitera, je l'espère, tes études; en étudiant les langues, étudie aussi les choses, la géographie, par exemple, l'histoire, un peu de numismatique, d'archéologie, etc., car pour entendre les livres et en tirer un usage utile, il faut plus que la connaissance de la langue. Celle-ci n'est qu'un instrument. Elle doit être le moyen et non le but. »

La correspondance de Lamennais avec Eugène se continue jusqu'à la fin de l'année 1836, toujours affectueuse, pleine de conseils sages et édifiants, ramenant toujours celui qu'il appelle « son cher enfant » à ne chercher que Dieu dans ses études et à ne travailler que pour l'éternité.

Mais il oubliait lui-même de pratiquer ce qu'il enseignait si bien. Lamennais, déjà rebelle dans son cœur, allait bientôt lever ouvertement contre l'autorité du Pape l'étendard de la révolte.

Longtemps Eugène, absorbé par ses études de linguistique et assez étranger aux discussions théologiques, persévéra à croire aux bonnes intentions de son maître; c'était son affection filiale qui le guidait; mais dès qu'il constata la résistance de Lamennais à l'autorité de l'Église, il n'hésita pas, et, le cœur brisé, il abandonna celui qu'il avait écouté comme un maître, aimé comme un père.

Pendant son exploration en Perse, voici ce qu'il écrit dans son journal intime, à la date du 15 novembre 1838 :

« Le *Livre du peuple* me tombe par hasard entre les mains à huit cents lieues de la France. Je le lis avec empressement; c'est l'ouvrage de celui que j'appellerai toujours mon maître. Pendant sept ans, j'ai grandi sous ses ailes et c'est lui qui, par son enseignement, m'a appris à connaître toute la grandeur et la sainteté de la religion catholique. Que sa doctrine était belle alors ! Ses paroles coulaient de ses lèvres pleines d'onction et d'éloquence, et elles saisissaient vivement l'âme du disciple. Depuis, cette vérité, qui lui apparaissait si resplendissante et si pure, s'est voilée à ses regards et, par un profond jugement de Dieu, il s'est fait le sectaire qu'il attaquait et qu'il plaignait d'une manière si touchante dans ses premiers ouvrages, c'est-à-dire qu'il s'est séparé du centre unique de la foi. Cette dernière œuvre porte, comme toutes les autres, l'empreinte du génie; et qui ne partagerait sa compassion sur le sort du peuple, si misérable partout et néanmoins capable de bonheur? Je pense et j'envie comme lui qu'une grande régéné-

ration sociale doit s'opérer, et nous devons tous mettre la main à l'œuvre pour en hâter l'accomplissement. Mais pourquoi lui proposer un autre symbole aussi froid et aussi incomplet que celui qui compose le chapitre relatif à la religion ? Croyez ce que croit l'humanité. Cela suffit-il aux gens que l'on doit instruire ? Comment démêleront-ils, à travers les ténèbres générales, la vérité nue et simple ? Cette vérité ne se trouve, comme le disait autrefois l'auteur, que dans le catholicisme ; pourquoi donc en proposer une autre et juger témérairement celle-ci comme imparfaite ? Jusque-là je ne puis suivre le maître et je m'en sépare, trop heureux de voir et de comprendre encore la même vérité qu'il m'a fait connaître. »

III. L'ORIENTALISTE — VOYAGE EN ORIENT

Passionné pour les langues orientales, Eugène s'y adonna avec ardeur. Ses études persévérantes le mirent bientôt en relief. A peine reçu membre de la Société asiatique, il dut remplacer pour un temps M. Florival, professeur d'arménien au collège de France. Le jeune professeur charmait son auditoire qui augmentait de jour en jour. En même temps, diverses publications attiraient l'attention sur lui.

Il fut ensuite chargé par Guizot (1) d'une mission scientifique à Venise, où il fit un séjour prolongé chez les Pères Méchitaristes. Ainsi se complétaient ses connaissances sur l'Arménie. Il les utilisa dans une étude très complète sur ce pays, qui fut publiée dans le vaste recueil intitulé : *La Géographie universelle.*

Tout le portait vers l'Orient, ses goûts comme le perfectionnement de ses études. Arrivé à Constantinople, il écrit à un ami : « Je veux attraper la main orientale pour le turc, l'arabe, le persan et l'arménien. Or, sache, mon ami, que ce n'est pas chose facile. Il faut un exercice long et soutenu, sous les yeux d'un maître capable.

» Avec ce travail, je fais marcher en même temps l'étude du phénicien, qui m'intéresse singulièrement, et celle du samaritain. Je me prépare ainsi à arriver convenablement dans les couvents syriaques, tout en jetant un coup d'œil sur mon hébreu, qui est toujours complété par ces autres connaissances. »

Pour se perfectionner dans la langue arménienne, il s'établit dans une famille de cette nation, où, en échange des leçons qu'il reçoit, il offre de donner des leçons de français qu'on accueille avec reconnaissance. Durant la journée, Boré visitait de préférence le quartier turc; il s'approchait des divers groupes, surtout des hommes du peuple et tâchait de surprendre quelques mots avec l'accent que lui donnaient les Osmanlis; parfois il se hasardait à proférer lui-même quelques paroles, sous prétexte de demander un renseignement. Il se plaisait aussi à faire, avec un de ses amis, des courses à cheval dans les environs de Constantinople, car il était fort adroit cavalier; on le voyait caracoler avec une sorte de coquetterie devant les gros et lourds pachas qu'il comparait à des sacs de farine placés en équilibre sur leurs pacifiques coursiers. Rencontrait-il à la promenade des dames turques hermétiquement voilées, il s'efforçait de saisir au passage quelques lambeaux de leur langage qui a, paraît-il, une singulière douceur dans leur bouche et qu'elles parlent avec une remarquable pureté. Jamais il ne perdait de vue le but qu'il s'était assigné, en s'arrêtant dans la capitale de l'empire : acquérir l'instrument qui lui était nécessaire pour visiter avec profit les contrées orientales.

IV. LE PROGRAMME D'UN EXPLORATEUR CHRÉTIEN — ARMES ET BAGAGES

Eugène Boré expliquait lui-même à son frère, dans une lettre de 1837, l'esprit dans lequel il entreprenait ce lointain voyage :

« Le but définitif de mes travaux est, comme je te l'ai dit souvent, la vérité ou la cause de la religion catholique. Tu le comprends d'autant mieux que tu agis sous l'in-

(1) Guizot, voir *Contemporains*, n° 31.

fluence de la même pensée. Quand je réfléchis à la vanité des autres motifs qui font travailler les hommes, je les plains et je me dis que jamais, pour un peu d'or et de bruit qu'on appelle renommée, je n'irais sacrifier le repos et le bien-être que je goûtais ces dernières années à Paris.

» Je voyage donc véritablement pour Dieu, je vais visiter le pays qui fut le berceau du christianisme, étudier la langue qu'on y parlait, en examiner les monuments pour revenir ensuite, fort de ces nouvelles connaissances, prêter mon faible appui à ceux qui combattaient déjà..... Vivre pour Dieu et la science, voici la seule chose digne de l'homme! »

Il possédait maintenant parfaitement le turc, l'arménien et l'arabe de façon à pouvoir converser avec les habitants du pays qu il devait traverser. L'histoire ancienne et moderne, l'archéologie, la numismatique avaient peu de secrets pour lui. Strabon, Ptolémée, Xénophon lui étaient familiers. Toutefois, son bagage scientifique ne lui parut pas suffisant. Non content d'étudier à fond la botanique et les autres branches de l'histoire naturelle, il apprit à dresser des plans et à mesurer les hauteurs à l'aide d'un instrument. Un jeune médecin de ses amis lui donne quelques notions de thérapeutique de façon à pouvoir employer utilement une boîte de médicaments que M Taconnet lui avait envoyée d'Europe et qu'il compléta sur les lieux avec des drogues en usage dans ces climats si différents du nôtre. Un élève de l'illustre Arago (1) perfectionna ses connaissances en physique et en astronomie. Il prit même des leçons d'escrime, afin de pouvoir se défendre au besoin contre les brigands dont certains parages étaient infestés, et il se trouva d'une force suffisante pour parer avec succès en tierce et en quarte et pour faire le moulinet sans broncher.

Son bagage matériel n'était pas moins considérable. Des circonstances particulières lui permirent d'acquérir, à des conditions fort avantageuses, la plupart des objets qui avaient appartenu à l'un de ses devanciers dans la carrière aventureuse des voyages. L'infortuné Schultz, assassiné en 1828 par les Kurdes, avait laissé une caisse remplie de livres fort curieux, de cartes introuvables, d'une foule d'objets qui étaient pour Eugène d'un prix inestimable; tabatières et rasoirs pour cadeaux, mémoires et ouvrages dépareillés, le texte du Zend-Avesta, d'innombrables copies d'inscriptions cunéiformes, le *Parfait Maréchal*, un manuel de chimie et de médecine, un médaillier; pour la cuisine, des plats étamés faits tout exprès, des couteaux, bref un service complet.

Pour son costume, notre intrépide voyageur s'était fait confectionner un pantalon de cheval, qui ressemblait à celui d'un carabinier « étant garni de cuir partout et ayant une lisière sur le côté »; à un autre pantalon parisien, il avait fait mettre également sur le côté une bande d'étoffe d'or. En y joignant une casquette de chasseur d'Afrique, une redingote faite à la militaire, garnie d'une rangée de boutons de métal, ornée d'un collet et de passe-poils rouges, une giberne et un grand sabre, le futur missionnaire avait l'air, comme il le dit lui-même sur le ton de la plaisanterie, d'un officier retraité de lanciers. N'oublions pas une paire de pistolets à la ceinture, un poignard, un fusil destiné surtout à abattre lièvres et perdrix, et enfin une formidable paire de moustaches qu'il laissait croître depuis six mois.

V. A TRAVERS L'ORIENT — EN PERSE

Il eut alors l'occasion de se lier avec la famille religieuse qui sera un jour la sienne, et ceux qui seront ses Frères lui témoignent déjà la plus grande bienveillance. Il écrit :

« MM. les Lazaristes, qui sont des prêtres aussi bons que vertueux et mes meilleurs amis, veulent m'adjoindre un de leurs Pères qui profiterait de mon excursion pour explorer le pays et voir ce qu'il serait possible d'y faire pour le catholicisme; je serais

(1) Arago, voir *Contemporains* n° 404.

trop heureux et trop honoré d'avoir avec moi un pareil compagnon, dont la présence sanctifierait, pour ainsi dire, mon voyage et pourrait le rendre utile à la cause de la religion. »

Le moment de se mettre en route était arrivé : ce compagnon que Boré enviait, il l'eut; c'était M. Scafi. Deux serviteurs, Ali et Abraham; en tout quatre personnes, et voilà la caravane en route.

Elle mit quarante jours pour traverser la Bithynie, la Paphlagonie et une partie du Pont; le 14 juin elle était arrivée à Samsoun, le 29 à Tokat, enfin le 6 août à Erzeroum, ville principale de l'Arménie.

Le 8 septembre, ils sont à Alexandropole, sur la frontière de la Russie. Deux mois après, à travers mille difficultés et plusieurs dangers sérieux, ils arrivent à Tauris le 6 novembre. Leur séjour dans cette ville se prolongea pendant plusieurs mois.

Eugène Boré étudiait les mœurs de chacune des populations au milieu desquelles il passait. Il a laissé le portrait, en particulier, des Kurdes et des Arméniens, qui se partagent l'influence dans cette région.

Il décrivait d'abord le caractère des Kurdes, et constatait ensuite leur misérable situation au point de vue religieux.

« Les Kurdes, écrivait-il des environs d'Erzeroum, ne sont pas encore entièrement soumis à la Porte ottomane. Tous naissent soldats. Si des haillons couvrent à peine leur corps, ils ont, du moins, toujours la carabine, qu'ils regardent comme leur compagne inséparable et la sauvegarde de leur liberté. Du reste, ne payant aucun impôt, ils vivent relativement dans l'aisance et aiment à se distinguer par les couleurs éclatantes de leurs vêtements, par le luxe des pistolets et des poignards attachés à leur ceinture, et par la qualité de leurs chevaux qu'ils poussent à toute bride sur la pente des rochers, en lançant en l'air leurs armes qu'ils reçoivent dans la main avec une admirable adresse. L'hospitalité est leur vertu sociale; et souvent les chefs dissipent leur patrimoine, comme chez les Arabes, en régalant les étrangers ou leurs amis. Sensibles à la musique, ils ont des chants nationaux pour célébrer la gloire des guerriers morts au combat. Ils ont même l'usage de placer ceux-ci tout habillés sur le cheval qu'ils affectionnaient le plus, et de les conduire en grande pompe au lieu de la sépulture. Là, les uns chantent et improvisent des espèces de tournois, pendant que les autres se livrent aux accès d'une douleur véritable. Les femmes ne sont point constamment voilées comme chez les Turcs; elles se promènent le visage découvert, les cheveux soigneusement tressés et le nez orné de boucles, garnies de diamants. Comme chez les Germains, elles suivent leurs époux à la guerre et les encouragent dans la mêlée autrement que par les gestes et la voix. Chaque homme est l'égal de son voisin et ne reconnaît de chef qu'au moment de repousser l'ennemi commun. Alors il se forme spontanément une sorte de hiérarchie militaire, à laquelle ils obéissent scrupuleusement, jusqu'à ce qu'ils déposent les armes. S'ils étaient toujours fraternellement unis, ils seraient invincibles; mais la rivalité suscite parmi eux des rixes qui dégénèrent en combats de tribu contre tribu. »

Le savant voyageur décrit ensuite l'incroyable ignorance religieuse des Kurdes et de leurs moines depuis qu'ils se sont séparés du catholicisme. Il a trouvé dans un couvent un abbé marié, et ne sachant même pas lire l'unique livre de la bibliothèque : *L'odeur des étables remplace les cellules.*

Eugène Boré a exposé avec plus de soin encore la situation très digne d'intérêt des catholiques persans, notamment dans la région d'Ourmiah et de Khosrova.

« De Khosrova, écrivait-il, le catholicisme s'étendit dans le pays adjacent d'Ourmi. Cette vallée, bordée à l'Est par le grand lac bleu et salé du même nom, et resserrée au Sud et au couchant par les montagnes des Kurdes, est la terre promise de la Perse. Le pur froment, le riz, la vigne, le tabac, le coton et toutes les variétés d'arbres fruitiers y croissent avec une heureuse abon-

dance, et leurs fruits tirent du terroir une qualité qui les rend supérieurs à ceux des pays circonvoisins.

» Les souvenirs les plus vénérables consacrent ces lieux, où l'on a placé le berceau de Zoroastre, réformateur du culte des constellations célestes et de la lumière. En face, sur la rive opposée du lac, est Maraga, où le conquérant Houlagou bâtit l'Observatoire qui a illustré l'auteur des tables astronomiques. La même ville a donné naissance à Aboulfaradje, surnommé Bar-Hebræus, qui rédigea sa chronique savante dans la riche bibliothèque qu'y avait rassemblée le petit-fils de Djengis-Khan. Plus tard, l'association des Frères-Unis, qui propagea le catholicisme dans ces contrées, sortit d'un humble monastère, dont on montre les vestiges dans la montagne.

» C'est après des difficultés inouïes que le catholicisme s'est implanté dans ces lieux. La secte nestorienne, effrayée de son apparition, en appela lâchement au fanatisme turc pour le faire bannir.

Un jour que Quacha, c'est-à-dire le prêtre Youssoup, cheminait vers Ourmi pour visiter un malade, il rencontre un prêtre nestorien, accompagné de deux musulmans, sur le grand pont de briques rouges qui avoisine les jardins de la ville. Celui-ci l'arrête et dit aux Turcs : « Voilà un de ces hommes qui croit et qui fait croire que Jésus-Christ est Dieu. Punissons-le de son idolâtrie. » Alors ils le saisissent et le poussent sur le parapet en le menaçant de le jeter à la rivière s'il confesse la divinité du Sauveur. On était au printemps, et le lit du Nazlou, grossi par les neiges des montagnes, roulait ses flots avec impétuosité. Youssoup affirme courageusement la vérité, et il est précipité dans la rivière. Bien qu'il ne sache pas nager, il se débat si heureusement que le courant l'emmène sur la rive. Chaque fois qu'il reparaissait sur l'eau, il élevait la voix et la main, comme dans une déposition juridique, et répétait : « Oui, il est Dieu! Oui, il est Dieu! » Paroles qu'il prononçait encore, pendant que le flot le portait sur le rivage.

Les deux Turcs, arrêtés sur le pont, le considéraient, curieux de savoir ce qu'il allait devenir. Tout surpris de son salut, ils frappèrent rudement le prêtre nestorien qui les avait engagés à cet acte inhumain, et lui dirent : « Chien de mécréant, le Seigneur Jésus est vraiment Dieu, car c'est lui qui l'a sauvé. »

C'est par l'instruction que Boré espérait régénérer l'Orient et lui ouvrir les voies à la connaissance de la vérité religieuse. Il créa donc à Tauris une école qu'il dirigea lui-même pendant toute l'année. Il avait traduit en persan la grammaire française, et, dans leur langue, il enseignait à une douzaine d'écoliers la nôtre, pour laquelle ils avaient beaucoup de goût.

La réputation qui se fit autour du maître et de l'école arriva jusqu'au shah à Téhéran, qui, tout fier de voir un Français apporter la civilisation dans son royaume, lui envoya un firman conçu en ces termes :

« Sachez que dans l'empire du roi des rois, le rival de Djemschid, la lumière du monde et le favori des constellations, nous, prince Mélik Mansour-Mirza ;

» 1° Nous autorisons M. Boré, Fleur du jardin de l'Église des enfants du Messie et Colonne de l'Instruction publique dans l'Iran, à s'établir, comme bon lui semble, à Ardicher, notre fief, et dans tous les autres lieux de la province qu'il choisira ;

» 2° Comme toutes les religions, sectes et croyances sont libres dans le royaume, nous annonçons que, surtout les enfants du Messie jouiront aussi de la liberté commune ;

» 3° Tout nestorien qui voudra passer au culte du Messie, tout enfant du Messie qui voudra devenir nestorien ne sera responsable qu'à Dieu de son choix, et nul homme n'a le pouvoir de contrôler sa conduite ;

» Tout délinquant à cet ordre sera passible de corrections et d'amendes. »

Boré estimait que les religieux possédaient seuls une assez grande et assez durable influence pour maintenir le bien acquis au moyen des écoles. M. Scafi partageait ses vues et repartit pour l'Europe, afin de solliciter de ses supérieurs l'envoi de quelques

prêtres destinés à seconder les travaux du vaillant explorateur : MM. Darnis et Cluzel furent accordés par M. Étienne, alors à la tête de la Congrégation de la Mission.

Pendant ce temps, Boré visitait la Chaldée et la vallée d'Ourmiah, et fondait quatre écoles au milieu des plus graves difficultés. A Ispahan, il ouvrit aussi une école en 1840. C'était dans un faubourg nommé Djoulfa.

Le 19 octobre, Mohammed-Hassan, dont le père était maire de Djoulfa, amena à l'école son fils, âgé de huit ans. C'était le premier enfant musulman d'Ispahan qui, poussé par l'amour de l'étude, eût eu le courage de s'asseoir sur les mêmes bancs que les chrétiens. M. Boré salua dans cette recrue inattendue l'indice d'un esprit de tolérance dont il espérait beaucoup.

Une autre fois, le père d'un élève l'aborda en lui disant : « Je vous amène mon fils parce qu'il est résolu maintenant à marcher dans la voie de Dieu. » Quel touchant et discret hommage !

C'est à Djoulfa que M. Boré se trouvait en décembre 1840. Il écrit à cette date :

« Aujourd'hui, sans prêtre ni sacrifice, nous avons célébré de notre mieux la fête de l'Immaculée Conception. Cette solennité est véritablement une fleur et un ornement de la piété catholique, et les sectes qui ne rendent point à la Vierge Marie cet hommage de la croire à jamais conservée dans l'état de grâce et de justice qui fut celui d'Adam avant sa chute ne conçoivent ni l'étendue de ses mérites, ni l'excellence de son culte. »

La conclusion à laquelle arrivait M. Boré était que le gouvernement français ferait bien d'envoyer une ambassade solennelle en Perse, afin de renouer les relations de bonne amitié qui avaient été rompues par l'expulsion du général Gardanne sous le premier Empire, et pour maintenir la clientèle catholique de la France dans ce pays. Ces conseils furent entendus en haut lieu.

Le 20 janvier 1840, Eugène Boré, relevant à peine d'une maladie causée par les fatigues, les rigueurs du climat et peut-être aussi les tristesses de l'exil, était dans sa petite chambre et pensait à ses amis absents. Tout à coup, trois personnes, font irruption chez lui. C'étaient deux jeunes gens revêtus d'un élégant costume militaire : MM. les barons Daru et d'Archiac, et un respectable ecclésiastique, l'excellent M. Scafi qui revenait d'Europe où il avait remué ciel et terre pour appeler l'attention du monde politique et religieux sur la courageuse entreprise du jeune Angevin. Les efforts n'avaient pas été infructueux. Le gouvernement français s'était décidé à faire partir pour la Perse des officiers instructeurs, et il envoyait une ambassade qui fit, en effet, le surlendemain son entrée solennelle à Tauris.

Dans la matinée, Eugène Boré, escorté des officiers français et suivi des seigneurs de la ville ainsi que des marchands arméniens, se portait à la rencontre de ses compatriotes. A son bonnet persan il avait attaché la cocarde nationale dont les trois couleurs tranchaient merveilleusement sur la peau noire et moirée qui formait le fond de sa coiffure. Bientôt l'ambassadeur parut accompagné de ses secrétaires et de ses attachés. Le comte de Sercey accueillit à bras ouverts le Français qui lui ouvrait les portes d'un grand empire et lui assigna un rang auprès de lui ; M. Boré était confus de tant d'honneur. Son cheval, plus fier, piaffait avec autant d'audace que de coquetterie. A une heure, le cortège entra dans la ville, au bruit d'une salve de canons, les seuls qui restassent sur leurs affûts dans la contrée ; une foule de spectateurs ébahis et silencieux faisait une double haie. L'impression laissée par ces vaillants hommes français et chrétiens fut on ne peut plus favorable.

L'ambassadeur se dirigea ensuite vers Téhéran, capitale actuelle de la Perse, où il espérait rencontrer le shah. M. Boré l'accompagna. Quand on arriva à Téhéran, le souverain en était parti pour Ispahan. M. de Sercey lui députa son premier secrétaire, M. de la Valette, auquel il adjoignit M. Boré ; dès le lendemain de leur arrivée, ils furent admis auprès du shah qui leur fit le plus gracieux accueil.



CARTE DE LA PERSE ET DE L'ORIENT POUR LES VOYAGES DE M. BORÉ

Le résultat de la mission du comte de Sercey fut la promulgation d'un firman par lequel la Perse se déclarait amie de la France, et s'engageait à protéger les chrétiens. Ne l'oublions pas, M. Boré avait largement contribué à rendre possible et à préparer ce résultat.

VI. M. BORÉ CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR — CHEVALIER DE LA MILICE DORÉE — « PROPOSÉ POUR LE CONSULAT DE JÉRUSALEM » — RETOUR EN EUROPE

Un succès d'un autre ordre vint encourager M. Boré; les éloges qu'on faisait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres des mémoires envoyés par lui, le témoignage honorable rendu par M. le comte de Sercey, le firent connaître à M. Guizot, qui le proposa au roi. Il fut nommé, en décembre 1841, chevalier de la Légion d'honneur. Les services que M. Boré avait rendus à la cause religieuse méritaient une attention particulière du Pape. Grégoire XVI (1) le nomma, par Bref, chevalier de la Milice dorée (5 avril 1842.)

A peu près en même temps, il recevait une très flatteuse lettre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres par laquelle il était nommé correspondant à la place de M. de Saulcy.

Mais cette nomination devait le toucher moins que la lettre de M. Guizot qui lui proposait le poste de consul à Jérusalem. Toutefois, l'esprit de protestantisme prévalut chez l'homme d'État, et M. Guizot renonça à son projet de confier à M. Boré ce poste important : on eut peur, en ces jours d'effacement, d'un caractère trop noble et trop franchement catholique.

Afin d'avancer les projets qu'il avait formés, Eugène Boré sentit le besoin de revoir les personnages de France et de Rome qui pourraient l'aider. Il s'achemina donc vers l'Europe, en disant adieu à la Perse. La France et l'Italie le reçurent avec empressement.

(1) Grégoire XVI, voir *Contemporains*, n°s 351-353.

VII. CONSTANTINOPLE — LA QUESTION D'ORIENT — PRÊTRE MISSIONNAIRE

L'Orient l'attirait, et, en 1842, il se retrouvait à Constantinople. Il se remit à ses œuvres de science et d'apostolat.

Un fait important (décembre 1845) vint montrer à Boré que ses efforts pour faire adopter à Paris la politique qu'il préconisait en Orient n'avaient pas été infructueux. Le duc de Montpensier, prince de la famille royale de France, de passage à Constantinople, demanda à voir les établissements religieux. Quand le prince se présenta, ce fut Eugène Boré qui eut l'honneur de le recevoir. Le duc s'informa avec un intérêt marqué des œuvres qui rehaussaient le nom de la France en Orient. Boré lui donna tous les éclaircissements désirés, et put à loisir lui exposer ses vues.

Son opinion était, non pas le partage de l'empire turc, mais son organisation au moyen des avantages de la civilisation actuelle et de la liberté religieuse. Il aspirait à séparer la religion de l'État. Il eût voulu que l'État cessât d'être officiellement musulman et restât simplement ottoman. Alors se serait formée — du moins il l'espérait — une patrie réelle et commune pour les races diverses répandues sur la surface de l'empire. Le Grec, le Bulgare, l'Arménien, l'Albanais, l'Arabe auraient cessé de voir dans le Turc un ennemi ou un maître ; et ils auraient salué en lui un concitoyen et un égal, dont tous auraient partagé les droits. Cette transformation, pour s'accomplir, demandait deux conditions : il fallait accorder à tous les sujets de l'empire, même aux musulmans qui ne la possédaient pas, la liberté de conscience, et promulguer un droit civil identique pour toutes les nationalités.

Cette conception, avouons-le, était peut-être un rêve. Nul ne contestera pourtant que le plan qu'il proposait, s'il se fût réalisé, eût amené une meilleure solution que l'état d'incertitude, de dissensions intestines dont nous sommes les témoins.

La conduite sage et prudente de Boré, sa

haute intelligence, sa profonde connaissance des choses de l'Orient, sa parfaite intégrité, son dévouement éprouvé enfin aux intérêts de la France le désignaient de plus en plus à l'attention du gouvernement français.

Aussi, on fut heureux au ministère de l'investir d'une mission qui embrassait l'Asie Mineure, toutes les îles de l'Archipel et la Syrie. Ni les difficultés ni les épreuves ne lui manquèrent dans ce long voyage. L'argent promis n'arrivait pas; des influences hostiles paralysaient ses démarches.

Boré sut mettre à profit le temps qu'il passa dans la Palestine pour étudier à fond cette question des Lieux Saints qui commençait à agiter l'Europe et qui devait amener, au bout de quelques années, la guerre de Crimée.

Le 31 juillet 1841, M. Boré écrivant à la Propagande de Rome, lui manifestait le désir secret qu'il avait de se faire prêtre. Mais son humilité profonde lui persuadait qu'il était indigne d'aspirer à un si grand et si redoutable honneur; d'autre part, des voix autorisées lui affirmaient qu'en demeurant au rang des laïques il servirait plus utilement la cause de Dieu et celle des âmes. De là ses hésitations. Mais l'heure de la grâce a sonné; la lumière s'est faite en cette âme si droite, Dieu lui a tracé la voie : il sera prêtre (7 avril 1850) et il se consacrera à Dieu dans la Congrégation des missionnaires fondés par saint Vincent de Paul, les prêtres de la Mission ou Lazaristes.

Peu après son ordination, Eugène Boré quitta Constantinople et se rendit à Paris, où il commença à suivre dans la maison-mère des Lazaristes les exercices de ce que l'on nomme le Séminaire interne, c'est-à-dire le noviciat. Bien que déjà célèbre, il se fit tout petit et tout humble et s'efforça de ressembler au dernier des postulants.

De retour à Constantinople, le 25 mai 1851, M. Boré s'occupa de nouveau de la plupart des œuvres auxquelles il s'était précédemment adonné. Chargé de la direction du collège de Bébeck, il se réserva les leçons d'instruction religieuse, de philosophie, d'histoire et de géographie comparée. Il introduisit dans le plan d'éducation d'heureuses innovations qui furent fort goûtées des Levantins. Au bout de quelques mois, son autorité fut augmentée par le titre qui lui fut conféré de provincial ou visiteur de sa communauté, et par celui de préfet apostolique que Rome lui attribua.

A Smyrne, dans l'Asie Mineure, à Salonique, dans le continent européen, à Naxie et à Santorin, dans l'Archipel, Boré signalait avec bonheur une sorte de renaissance catholique. Ses investigations s'étendirent encore plus loin, jusqu'en Chaldée et en Perse, où il avait jadis semé une bonne semence qui avait fructifié. Il concluait en donnant comme certain que les puissances musulmanes en Orient se trouvaient à la veille d'une dissolution complète qu'elles ne pourraient éviter qu'en participant à la vie des sociétés chrétiennes, en adoptant les principes qui en assuraient la prospérité.

Boré n'était pas, bien entendu, de ceux qui rêvaient la prochaine régénération de l'empire ottoman en appuyant leurs espérances sur le fait de l'introduction de quelques usages ou l'adoption de quelques mesures administratives, bonnes en soi, mais insuffisantes. Cette illusion provenait, à ses yeux, d'une vue trop restreinte et trop humaine de ce qui constitue la vraie civilisation. Il faut, affirmait-il, juger un peuple des hauteurs du dogme et de la foi, et il concluait sans hésiter en présentant le christianisme comme l'unique principe du développement social et du véritable progrès.

VIII. GUERRE DE CRIMÉE — DÉVOUEMENT DE M. BORÉ — FERMETÉ DE M. BORÉ — ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

Deux ans s'étaient écoulés dans ces laborieuses occupations, lorsque éclata la guerre d'Orient. Boré croyait qu'elle serait utile. Peut-être n'y était-il pas étranger par son *Mémoire sur les Lieux Saints* qui démasquait les usurpations des schismatiques, et revendiquait hautement pour les catholiques la reprise de leurs droits tant de fois violés. Il voyait dans cette guerre l'occasion pour

la France de reprendre son protectorat en Orient et sa vraie mission qui était de défendre l'Église, et pour l'Église catholique la facilité d'offrir aux Églises dissidentes un moyen de retour à l'unité.

Dès le commencement de la guerre, à cause du grand nombre des malades et des blessés, on organisa des ambulances à Constantinople; il y en eut quatorze. Ce fut aux missionnaires et aux Filles de la Charité que le ministre de la Guerre confia le service de ces ambulances, et Boré, comme visiteur et préfet apostolique, en eut la direction.

Missionnaires et Sœurs montrèrent un zèle et un dévouement vraiment admirables; vingt-cinq succombèrent.

M. Boré, qui avait reçu le titre et était investi des fonctions d'aumônier en chef, se réserva spécialement l'hôpital de la ville dont les malades furent portés en pleine campagne. La première section consacrée aux cholériques comprenait 120 tentes alignées avec ordre, et dont chacune renfermait trois lits posés sur des tréteaux et garnis chacun d'une paillasse, d'un matelas et de draps très propres. C'était un vrai confort dont étaient loin de jouir les soldats anglais. Quatre Sœurs avait la charge de ce campement, elles accompagnaient, le matin, les médecins dans leurs visites et tenaient la liste exacte de ceux qui leur étaient confiés. Le digne missionnaire avait, de son côté, sa propre liste, en sorte que le rapprochement de ces pièces empêchait toute négligence et tout oubli.

La sollicitude de M. Boré s'étendait à tous, et tous répondaient à ses désirs : mais ce qui faisait la joie et la consolation de l'aumônier, c'était l'esprit religieux qui régnait dans toutes les armées. Quand il traversait les rangs des Russes faits prisonniers et tombés malades, ceux-ci saisissaient le crucifix suspendu à sa poitrine et le baisaient avec transport.

L'un d'eux lui demanda l'absolution. « Mais je ne puis pas vous la donner, répliqua l'aumônier, vous êtes schismatique. — Moi schismatique! je n'en sais rien, je ne suis pas instruit de toutes ces choses. Tout ce que je sais, c'est que je veux aller à Dieu. Conduisez-moi à lui par la route que vous voudrez; mais que j'aille à lui! que j'aille à lui! »

Quelle que fût sa douceur habituelle, M. Boré savait, à l'occasion, déployer une grande fermeté; il le témoigna dans une circonstance très délicate où il ne craignit pas de braver les lois de l'empire ottoman qui étaient contraires à celles de l'humanité.

Quatre jeunes Géorgiens avaient été enlevés à leur famille et à leur patrie par des soldats turcs. Conduits au marché de Constantinople, ils furent vendus à un haut fonctionnaire qui prit ses mesures pour leur faire embrasser l'islamisme. Heureusement ces esclaves parvinrent à s'échapper, et ils se réfugièrent dans la maison que les missionnaires possédaient à Galata. Grande fureur du maître des esclaves évadés et de la société musulmane à Constantinople. Le chef de la police, informé du fait, réclame les fugitifs aux Lazaristes. Ceux-ci, loin d'obtempérer à cette invitation, répondirent que non seulement ils n'abandonneraient pas ceux qui s'étaient mis sous leur protection, mais que leur maison resterait ouverte à tous ceux qui, se trouvant dans le même cas, voudraient y chercher asile. Le fonctionnaire musulman n'osa pas insister; les Ottomans avaient trop besoin des Occidentaux pour les offenser, mais il se vengea de sa déconvenance sur quelques Géorgiens catholiques qu'il fit jeter en prison sous le plus futile prétexte.

Cette affaire fit du bruit dans la capitale de l'empire. Elle mettait à nu la plaie de l'esclavage, puisque la liberté même de la conscience se trouvait en jeu. De tels excès ne pouvaient être tolérés dans un pays pour lequel deux puissances chrétiennes versaient le plus généreux de leur sang. L'ambassade française reçut les plaintes des Lazaristes. Nous étions alors en situation d'élever la voix et de faire valoir nos services. On représenta sans doute à la Sublime Porte combien il était contraire à la civilisation de faire dépendre la vie, l'honneur, la conscience,

des caprices d'un maître. Si la Turquie, dont la décadence était depuis longtemps commencée, aspirait à la régénération, elle devait prendre modèle sur les peuples d'Occident et ne pas se traîner dans les ornières du passé. Ces représentations furent écoutées. L'institution même qui donnait naissance à de tels abus fut condamnée dans sa source.

En novembre 1854, parut un firman qui abolissait la traite des esclaves dans toute l'étendue de la domination ottomane.

Les actes qui abolissaient ces dispositions draconiennes étaient un vrai triomphe pour la civilisation chrétienne. C'est un grand honneur pour M. Boré d'avoir contribué pour sa part à la destruction en principe d'un régime si odieux.

La sollicitude de M. Boré s'étendait à toutes les œuvres de solide piété. Rien de plus important en ce genre que l'édification d'une église, centre et siège du culte des populations croyantes. Depuis seize ans, les Arméniens unis sollicitaient en vain la permission d'en bâtir une à Constantinople. Le zélé missionnaire usa de son crédit auprès des premiers personnages du divan pour obtenir l'autorisation nécessaire, mais il rencontra sur sa route le fanatisme de la populace. Bien que le Sheik-ul-Islam eût donné un avis favorable, les ouvriers requis et payés pour ce travail étaient accueillis à coups de pierre. M. Boré dut se montrer une fois sur les lieux, ostensiblement accompagné du secrétaire de Méhémet-Ali, et toute opposition cessa comme par enchantement. L'érection de cette église était un événement important qui ouvrait, pour ainsi dire, une ère nouvelle. Depuis les empereurs latins, il n'y avait pas eu d'église catholique digne de ce nom à Constantinople.

IX. M. BORÉ EST NOMMÉ SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE SA CONGRÉGATION, A PARIS — SOUVENIRS DU SIÈGE DE PARIS EN 1870

Par un dessein de la Providence qui préparait M. Boré à une fonction plus importante encore, il fut appelé à Paris en 1866, comme secrétaire général de sa Congrégation. Ses nombreuses relations déjà établies et son talent le firent particulièrement apprécier. En outre de son travail habituel pour les œuvres des Lazaristes, il se prêtait avec son obligeance naturelle aux services que la nombreuse communauté des Sœurs de Saint-Vincent de Paul réclamait de lui.

Des circonstances particulières l'attachèrent au service religieux de la maison des Sœurs de Charité d'Arcueil, dans la banlieue de Paris. Ce fut son intervention en faveur des personnes qu'il avait connues en Orient et à qui il était nécessaire de tendre une main secourable dans leur détresse à Paris. Il les fit recevoir à la maison d'Arcueil où l'on eut alors l'occasion d'admirer, avec sa charité, son air toujours digne, modeste et vraiment religieux.

Lorsque survint la guerre de 1870, la maison-mère des Lazaristes de Paris devint le siège d'une ambulance. Des prêtres de la communauté, quelques-uns demeurèrent à Paris pour le soin des malades, les autres se dispersèrent pour procurer les secours spirituels aux hôpitaux improvisés aux environs de la capitale. M. Boré se chargea de la maison et de l'ambulance des Sœurs à Arcueil : elle était spécialement affectée aux varioleux.

Il écrit à la date du 24 septembre :

« Un de nos pauvres soldats atteints de la petite vérole est mort ce matin. Il s'était préparé avec foi et docilité à ce redoutable passage. Il a cruellement souffert, et comme je l'exhortais à offrir ses souffrances à Jésus et à Marie : « C'est, me répondit-il avec » simplicité, ce que je fais continuellement. » Il a donc reçu là une grâce insigne. Son enterrement a été singulier. Arcueil est désert et manque de menuisier pour avoir un cercueil. Aussi a-t-il été porté par les deux fossoyeurs sur un brancard improvisé, dans la crainte qu'il ne communiquât son mal, affreux et contagieux comme la peste. Je marchais en tête portant le brassard de la Société internationale sur mon rochet et ma barrette. Ma Sœur de Norp, la supé-

rieure des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui m'accompagnait courageusement toute seule, tenait élevé le même drapeau international, et vraiment cette précaution était bien nécessaire, car, à peine avions-nous fait quelques pas, que nous voyions de nos tirailleurs embusqués et prêts à faire feu. »

La situation de toutes les communes de la banlieue fut très critique pendant les deux sièges. A Arcueil, on fut, en certains jours, exposé au feu de l'artillerie allemande en même temps qu'à celui des canons soit de Paris, soit des forts de Bicêtre et de Montrouge.

La rigueur de la saison accroissait la souffrance du siège. Le journal de M. Boré est ainsi conçu au dimanche 11 décembre — on y trouve la touche délicate de son beau talent littéraire. — « Aujourd'hui, le froid est encore plus vif et très sec; les arbres sont couverts d'une espèce de givre qui s'est attaché aux branches, à chaque rameau et au plus mince filament qui le recouvre. L'aspect est magique; on dirait d'une forêt enchantée que quelque coup de baguette féerique a changée en cristal, et chaque cristallisation est façonnée avec une régularité et en même temps une finesse qui révèlent une nouvelle force et une nouvelle magnificence dans leur auteur. Toute cette parure inimitable, si digne d'admiration, disparaîtra au premier rayon du soleil ou à la moindre haleine d'un vent d'Ouest. Je ne me rappelle pas avoir jamais joui, en ce genre, d'un spectacle plus ravissant. Vers les 4 heures du soir, c'est-à-dire au moment de son coucher, le soleil s'est montré avec éclat et a dissipé toutes les vapeurs éparses à l'horizon. La voûte céleste s'est bientôt ornée de mille étoiles étincelantes qui présagent une intensité croissante du froid pendant la nuit. »

Et comme contraste, c'est alors la mention du bruit des coups de canon qui retentissent du côté de Saint-Denis et du Mont Valérien.

La révolution de la Commune de Paris devait accroître les douloureuses impressions après le 18 mars 1871. « Cette nuit, écrivait-il alors, réveillé à 2 heures, j'ai cru entendre un bruit lointain de cloches dans la capitale; et le matin, vers 5 heures, je me suis malheureusement convaincu que les oreilles ne me tintaient pas et que c'était bien le lugubre son du tocsin. Les communications avec la banlieue sont interrompues, et nous ne savons pas encore ce qui se passe dans la malheureuse cité où la république sociale paraît triompher. Que résultera-t-il de ce nouveau conflit qui va achever de nous livrer à la pitié dérisoire des nations civilisées? Malheureuse France! Tu dois vider la coupe de la vengeance divine jusqu'à la lie, et prouver au monde que la même main toute-puissante qui t'a conduite jusqu'aux portes de la mort peut seule te rappeler à la vie et guérir tes blessures. »

X. MORT DE M. ÉTIENNE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES LAZARISTES — ÉLECTION DE M. BORÉ VOYAGES DE M. BORÉ EN ANGLETERRE, EN IRLANDE, EN ALGÉRIE, EN ALLEMAGNE ET EN POLOGNE

La mort de M. Étienne, Supérieur général des deux Congrégations de Saint-Vincent de Paul, les Lazaristes et les Sœurs de charité, survint le 12 mars 1874; elle produisait un grand vide, car cet excellent religieux, qui avait eu la gloire de ressusciter en quelque sorte la famille de saint Vincent de Paul, presque détruite sous les coups de la Révolution, l'avait gouvernée avec une fermeté et une sagesse auxquelles tout le monde rendait un hommage mérité. Le choix de son successeur était donc une affaire de la plus haute importance. Selon les règles qui régissent la communauté, une assemblée générale se réunit et, le 11 septembre, six mois, jour pour jour, après la mort de M. Étienne, M. Boré était nommé Supérieur général.

On peut dire que son zèle, sa science, son expérience, ses travaux, ainsi que la réputation qu'il s'était depuis longtemps acquise, le désignaient d'avance au choix de ses confrères. Depuis l'année 1867, il

avait été appelé à Paris à titre de secrétaire général de sa Congrégation, et, par là, initié au maniement intérieur des affaires et de l'administration de sa famille religieuse. C'est M. Boré lui-même qui remplissait les fonctions de secrétaire de l'assemblée et, par conséquent, était chargé de dépouiller les votes. On peut se représenter quelle fut son émotion.

M. Boré, désireux d'exercer dans toute son étendue la mission de haute surveillance qui lui incombait en sa qualité de Supérieur général, avait résolu de visiter en personne les nombreuses provinces de ses deux instituts. Il avait déjà parcouru l'Italie. Son attention se tourna ensuite vers la Grande-Bretagne, où le zèle catholique avait à lutter contre l'hérésie. Les Sœurs de la Charité n'y étaient installées que depuis 1859; elles y possédaient trois maisons. M. Boré, accompagné de la Sœur Lequette, Supérieure générale des Filles de la Charité, visita ces maisons et se rendit ensuite à l'hôpital français. Les malades furent aussi heureux qu'émus d'entendre de sa bouche les paroles de consolation qui lui étaient familières.

Le lendemain, il se rendit dans le voisinage de Londres, à l'orphelinat de Leyton, que le gouvernement anglais, dans sa tolérance éclairée, n'avait pas craint de confier aux Sœurs. Les enfants étaient en convalescence d'une épidémie ophtalmique; ils se montraient touchés des soins affectueux qui leur étaient prodigués dans leur nouvelle résidence, et auxquels la philanthropie officielle ne les avait pas habitués.

Notre grande colonie africaine est assez connue pour que nous jugions inutile de suivre le vaillant supérieur dans ses pérégrinations. Disons seulement qu'il parcourut successivement les trois diocèses d'Alger, d'Oran et de Constantine, et qu'il laissa bien peu de maisons en dehors du cercle de ses visites.

L'année suivante, la guerre désolait la Turquie d'Europe. On se rappelle combien fut sanglante cette campagne qui mit aux prises les Ottomans et les Russes et se termina par la convention désastreuse pour les premiers de San-Stephano. M. Boré ne pouvait demeurer insensible aux calamités d'un pays où il avait, au début de sa carrière d'apôtre, déployé tout son zèle. Sans prendre parti pour aucune des nations belligérantes, il mit les Filles de la Charité au service des blessés de chaque camp.

En cette même année, il fit un voyage, le plus fatigant, à coup sûr, qu'il eût encore accompli. Les provinces qu'il visita, de compagnie avec la Supérieure générale des Sœurs, étaient peut-être les plus éprouvées; il eut l'occasion, et la saisit, de verser du baume sur bien des plaies. Ce fut d'abord l'Allemagne, où sévissait alors dans toute sa rage le Kulturkampf. A Cologne pourtant, l'accueil fut assez bienveillant. M. Boré et Sœur Lequette visitèrent les quelques maisons de Sœurs qui subsistaient encore. Ils se remirent tristement en route. A la gare de Berlin, il fallut subir les regards d'une foule étonnée de l'apparition de deux soutanes et de quatre cornettes. Parmi les employés, les uns riaient, les autres ne dissimulaient pas leur curiosité. Un gamin s'écria: « Regardez, regardez, elles sont descendues de la lune. » Le 10 août, vers midi, on aborda Mystlovitz, frontière de la Pologne autrichienne; on se trouvait en pays catholique et ami. Trois heures plus tard, on était à Cracovie.

A Léopol, en Galicie, les supérieurs admiraient la douce mais inflexible discipline maintenue parmi les quatre cents femmes détenues dans la prison. C'était le fruit du zèle et de l'intelligence de l'aumônier, qui appartenait à la Société des Missionnaires, et de seize Sœurs surveillantes.

M. Boré et la Sœur Lequette traversèrent ainsi les diverses parties de la monarchie austro-hongroise, la Hongrie, la Moravie, la Styrie et la Carniole, en s'édifiant par le spectacle d'un constant dévouement, et en rappelant par leur présence et leur langage les plus saines traditions de la double Congrégation. A Gratz, les étudiants saluèrent M. Boré par des discours en langues française, allemande, slave, tchèque,

hongroise et latine. Ils furent émerveillés d'entendre l'éminent supérieur leur répondre en français, allemand, slave et latin.

XI. DERNIÈRE MALADIE ET MORT DE M. BORÉ

La vie de M. Boré, bien qu'elle ne fût pas extrêmement prolongée, avait été bien remplie. L'heure était arrivée où il allait recevoir de Dieu la récompense de ses travaux. Un peu fatigué par ses voyages multipliés, il paraissait néanmoins bien portant; du reste, il ne se plaignait jamais. Un mal subit et violent l'envahit au moment où l'on s'y attendait le moins; il fut ravi en peu de jours au respect et à l'affection de ses deux compagnies.

On nous a raconté que, durant une absence de plusieurs heures qu'il avait faite de la maison-mère où il résidait, il s'était trouvé exposé à une pluie torrentielle qui l'avait transpercé et comme glacé. A son retour, on lui présenta au parloir des personnes qui voulaient l'entretenir d'affaires. Pressé d'aller où son devoir l'appelait, il négligea de changer de vêtements. Quand il fut libre de se retirer, il était frappé à mort, atteint d'un catharre suffocant.

Le malade, pourtant, ne se sentait pas trop accablé. Le 2 mai, il écrivit au crayon quelques mots pour recommander des paroisses pauvres à Mgr Gaume, directeur de l'œuvre apostolique. Ce fut son dernier acte de charité écrit de sa main défaillante.

Le mal prit subitement un caractère plus alarmant, le visage s'altéra, et le médecin déclara qu'il fallait se hâter d'administrer les derniers sacrements. M. Boré priait toujours et faisait fréquemment le signe de la croix. A 7 heures du matin, il reçut la communion en viatique et l'Extrême-Onction.

Vers 8 heures, sur la demande qui lui en fut faite, il bénit toute la communauté. Comme il baissait de plus en plus, on courut avertir S. Em. le cardinal Guibert, et une dépêche fut adressée à Rome pour demander au Saint-Père la bénédiction apostolique.

Le cardinal vint à 9 h. 1/2 avec son coadjuteur, Mgr Richard. Son Éminence, après quelques paroles d'édification, bénit affectueusement le moribond. Profondément ému et édifié de ce spectacle, il dit en se retirant : « Voilà comment meurent les saints ! » Une heure après, M. Boré avait rendu le dernier soupir, à l'âge de soixante-huit ans (3 mai 1877). Il portait sur lui — c'était un souvenir d'ami — une croix sur laquelle étaient inscrites ces paroles : *In hoc signo vinces.*

Comme Supérieur général des deux familles religieuses fondées par saint Vincent de Paul, on peut dire que M. Eugène Boré ne fit qu'apparaître. Durant son court généralat si brusquement interrompu par la mort, il trouva encore le loisir de faire, au milieu de sollicitudes plus générales, une part de choix, dans son zèle, à ce qui regardait les intérêts religieux de l'Orient. Car cela reste la note dominante de sa carrière ; il fut, non pas au sens technique et restreint de ce mot, mais au sens élevé, non seulement littéraire mais politique, un éminent orientaliste.

L'Orient l'avait fasciné et l'attira toujours. Il fut, en Turquie, en Syrie et surtout pendant les fécondes années de son exploration en Perse, un des plus ardents et des plus intelligents propagateurs du catholicisme et de l'influence française. En chrétien convaincu et en homme vraiment politique, il estimait qu'il fallait mettre la civilisation chrétienne au cœur de cet immobile Orient si l'on veut éviter, au moment où il se transformera, de le voir passer aux pires erreurs et devenir de nouveau une menace pour l'Occident.

A. MILON.

Paris.

BIBLIOGRAPHIE

EUGÈNE BORÉ, notice bibliographique suivie d'extraits de son journal et de sa correspondance, in-8°; à la procure des Lazaristes, rue de Sèvres, 95. — *Eugène Boré*, par LÉONCE DE LA RALLAYE, in-8° Paris, Delhomme. — *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1838-1872.



Rosa BONHEUR dans son atelier de By (1822-1899)
(Tableau de Mlle Achille Fould.)

Rosa Bonheur est le Paul Potter de l'école française du XIXe siècle. Les nombreuses études d'animaux qu'elle a accumulées durant un demi-siècle, lui ont fait une réputation universelle, supérieure peut-être à celle de la plupart de nos grands maîtres. Elle est sans contredit le premier peintre animalier de notre temps et de notre pays.

« L'artiste, écrit Mme Demont-Breton, qui pénétra le plus profondément et avec le plus de tendresse et de conscience l'intimité, ce qu'on pourrait appeler le sentiment, l'âme de la bête, et l'interprêta en peintre de figure; celui qui rendit le mieux la candeur d'un regard d'agnelet pressé contre la chaleur de sa mère, la bonté de cette mère nourrice qui l'effleure de son museau tiède, la fierté puissante du mâle, la relation familiale de ces êtres entre eux; celui qui raconta le plus simplement et de la façon la plus touchante tous ces épisodes de la vie ruminante au soleil, ce fut Rosa Bonheur. » (1)

I. LA FAMILLE — L'ENFANCE — LA VOCATION

Rosalie Bonheur naquit à Bordeaux le 16 mars 1822, et fut baptisée dans l'église Saint-Seurin. Le logement habité par la famille Bonheur, 29, rue Saint-Jean-Saint-Seurin, n'était rien moins que luxueux. La maison, très basse, en façade sur cette rue, avait une très faible profondeur. Sur la rue Paulin, un « appent », suivant l'expression bordelaise, comme on en construisait à la fin du XVIIIe siècle, garantissait des rayons du soleil ou de la pluie l'entrée d'une boutique de fruiterie. En arrière de la boutique, trois petites chambres blanchies à la chaux avaient vue sur la rue Saint-Jean-Saint-Seurin (2). Elles donnaient asile au jeune ménage ainsi qu'au *pépé* et à la *mémé* (3).

La vie était naturellement des plus simples et des plus modestes. On avait quelques amis, entre autres deux familles espagnoles, nommées Figuera et Silvela, ainsi qu'un grand poète, espagnol aussi, le célèbre Moratin. Après toute une semaine passée en leçons de dessin dans une pension de jeunes gens espagnols et américains que les Silvela dirigeaient, on allait, le dimanche, se promener dans les environs, au Bouscat, à Cadujac, quelquefois à Lormont. Là, Raymond Bonheur faisait de petits tableaux et des dessins qu'il vendait avec peine, quoiqu'il eût une certaine notoriété.

Rosalie, âgée seulement de quatre ans, était enchantée. Très turbulente, elle ne se tenait tranquille qu'à la condition de regarder travailler son père ou d'avoir un crayon à la main et du papier devant elle. Alors elle crayonnait sans répit tout ce qu'elle voyait, et ce qu'elle faisait était, paraît-il, assez réussi pour révéler déjà un goût prononcé pour le dessin.

Moratin, dont nous parlions tout à l'heure, avait chanté en vers magnifiques l'invasion française en Espagne, et, pour cette cause, avait été exilé après 1815 par son gouvernement. Il s'était réfugié à Bordeaux. Les poètes et les artistes — ces poètes du pinceau — étant faits pour s'entendre, Moratin fut bientôt l'ami de la famille Bonheur. Le premier, il prit un vif intérêt aux croquis de la bambine Rosalie qu'il appelait sa « Boule ronde ». Il jouait volontiers avec elle comme un enfant, mais que de fois il interrompait ses jeux pour la regarder « crayonner »!

Malheureusement, tout a une fin dans la vie, même les meilleures choses. En 1828, les Silvela, qui voyaient leurs affaires péricliter, partirent pour Paris, engageant fortement Raymond Bonheur à en faire autant. Après beaucoup d'hésitations et beaucoup plus de larmes aussi, il partit seul d'abord, attendant d'être en mesure de faire venir sa famille. Il réussit bientôt à trouver des travaux. Geoffroy Saint-Hilaire (1), entre

(1) *Revue des Revues*, n° du 15 juin 1899.

(2) Depuis 1870, cette « échoppe », comme on dit à Bordeaux, a été remplacée par une fort belle maison à un étage, sur laquelle on doit mettre une inscription rappelant la date et le lieu de naissance de Rosa Bonheur.

(3) Expressions bordelaises qui signifient grand-père et grand'mère.

(1) Voir *Contemporains*, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, n° 441.

autres, lui confia l'exécution des planches pour sa célèbre histoire naturelle, de sorte que l'année suivante, Mme Bonheur et ses enfants purent partir pour Paris.

Pendant la séparation, Rosalie dessinait toujours avec ardeur, et, le 28 juillet 1828, Mme Bonheur écrivait à son mari : «..... Elle t'a fait un paysage que je t'envoie ainsi que sa première dent de lait qui est tombée. Remercie-la de son cadeau et écris-lui, car cela l'enchantera..... »

Huit jours après, autre lettre ; Rosalie ne se contente plus de « crayonner », elle veut « peinturlurer ». La mère l'écrit au père. «..... Rosalie a bien souffert de la coqueluche..... Elle reprend beaucoup et elle se propose de te faire un tableau..... »

Enfin, le grand jour est arrivé, et cette famille si unie, si bonne, si malheureuse d'être éloignée de son chef tant aimé, quitte Bordeaux pour n'y plus revenir jamais. Elle s'installe d'abord dans une maison de la rue Saint-Antoine, au-dessus d'un établissement de bains qui existe encore. Seule, Rosalie n'est pas satisfaite de son changement d'existence. Elle regrette le soleil de Bordeaux et le « bon pain salé qu'elle aimait tant »

« Que de doux souvenirs, dit-elle, j'ai gardés de cet heureux temps où j'avais le droit d'aller partout sans empêchement ! Un jour, je m'aventurai si loin de chez nous, qu'un voisin me trouva sur la place des Quinconces et me ramena à la maison où tout le monde était dans la désolation. A la campagne, on me perdait dans les bois où je courais après les animaux. J'étais indisciplinable. Je refusais formellement d'apprendre à lire, mais je n'avais pas quatre ans que je me sentais déjà une véritable passion pour le dessin, et je barbouillais les murs blancs aussi haut que je pouvais atteindre, de mes informes ébauches. Ce qui m'amusait beaucoup aussi, c'était de découper des sujets en papier, toujours les mêmes, du reste ; je me faisais d'abord de longs rubans, puis, avec mes ciseaux, je découpais en premier lieu le berger, ensuite un chien, ensuite la vache, ensuite le mouton, ensuite l'arbre, invariablement dans le même ordre. »

Dans la maison habitait un nommé Antin, vieux janséniste, qui tenait une école de garçons. Rosalie, avec sa mine éveillée, ses manières un peu brusques, mais sans méchanceté, lui plut comme elle avait plu à Moratin ; il proposa au père et à la mère de la prendre. On accepta, et la voilà au milieu d'une classe de garçons avec ses frères.

« J'entrai dans la classe des petits garçons, dit-elle dans ses *Mémoires*, avec mes frères Auguste et Isidore. Je n'étais pas intimidée de n'avoir pour camarades que des garçons. Quand nous allions jouer dans le jardin de la place Royale, j'étais le boute-en-train des jeux, et je n'hésitais pas, au besoin, à faire le coup de poing. »

Peu de temps après, la révolution de Juillet 1830 éclatait, et, comme on sait, la bataille dans le quartier Saint-Antoine fut des plus meurtrières. Rosa Bonheur conserva toujours une impression de terreur indicible de ces tristes journées ; même dans un âge avancé, elle n'en pouvait parler sans frissonner. C'est peu après cette époque que sa sœur Juliette vint au monde.

Rosalie fit la connaissance d'une petite fille de son âge, Nathalie Micas, qui resta jusqu'à sa mort, survenue en 1889, une amie fidèle et dévouée. Elles finirent par vivre ensemble de très longues années, en vraies sœurs ; la mort seule devait les séparer.

Aux alentours de la place Royale, on voisinait beaucoup ; le quartier du Marais était surtout, à cette époque, une petite province dans Paris. D'autres familles se lièrent avec les Bonheur quoi qu'ils ne fussent pas riches, mais ils étaient si bons, si laborieux, si honnêtes, qu'ils s'attiraient toutes les sympathies, et c'était à qui s'emploierait à leur faciliter l'existence.

Cependant, la vie se faisait de plus en plus difficile malgré les relations et les protections ; les leçons devenaient rares, et, pour combler la mesure, l'épidémie de choléra de 1832, si effroyable, faisait fuir la capitale. Mme Bonheur voulut prendre part

à la lutte afin d'aider son mari. Bonne musicienne, elle donna quelques leçons de piano qui, bientôt, cessèrent comme les leçons de dessin. Elle chercha alors des travaux d'aiguille, veillant la nuit pendant que les petits dormaient et que le père faisait des dessins dont il avait peine à se débarrasser.

Or, il arriva ce qui n'arrive que trop souvent, hélas! en pareil cas, Mme Bonheur finit par succomber à sa trop lourde tâche. En 1833, elle rendait le dernier soupir, après avoir reçu les secours de la religion.

Voilà donc le pauvre père, seul avec quatre enfants, mais c'était un homme d'une rare énergie. Il ne se laissa pas abattre malgré sa profonde douleur, et se mit au travail avec plus d'acharnement que jamais. Afin d'être plus libre, il mit ses enfants chez une brave femme qu'il connaissait depuis longtemps, et qu'on appelait familièrement la mère Catherine.

Le premier soin de la mère Catherine fut d'envoyer Rosalie à l'école ainsi que ses frères, gardant chez elle la petite Juliette. Pour les garçons, cela marcha tout seul, mais il n'en fut pas de même pour la fille. A celle-ci, il fallait le grand air, le soleil, les bois, les champs, l'espace libre. Pendant que la bonne femme la croyait à l'école des Sœurs de Chaillot, qui était tout près de sa demeure (1), Rosalie courait dans le bois de Boulogne, ayant plutôt l'air d'un écolier en rupture d'école. Avec ses cheveux courts, sa figure toute ronde aux traits éveillés, ses allures brusques, sa blouse serrée à la taille par une ceinture de cuir, son pantalon court, on eût dit un lapin trottinant dans les fourrés. Elle s'arrêtait pour faire des bouquets de boutons d'or et de marguerites, s'attardant à entendre chanter la fauvette et siffler le merle, et regardant avec une admiration inlassable, les rayons du soleil filtrant comme des fils d'or à travers les ramures. C'est au bois de Boulogne qu'elle entendit, pour ainsi dire, la voix du génie qui, à sa naissance, l'avait dotée de la palette de Paul Potter, car si Rosa Bonheur est la fille de Raymond, artiste, n'est-elle pas aussi la fille du grand peintre flamand ?

Faisant l'école buissonnière dans la nature du bon Dieu, couchée sur le bord des chemins, elle dessinait sur le sable avec une baguette arrachée à quelque arbrisseau, tout ce qui frappait ses regards ou ce que lui faisait entrevoir son imagination : chaumières, moulins, horizons inconnus, troupeaux fantastiques — ceux-là surtout. Les promeneurs la regardaient et la plupart s'émerveillaient de ses dessins éphémères. L'enfant s'en apercevait bien, et quand quelqu'un lui disait : « Mais qui donc t'apprend si bien à dessiner, petite ? sais-tu que c'est très joli, ce que tu fais là ? » elle relevait la tête et répondait fièrement : « C'est papa qui me donne des leçons. »

Souvent aussi, les Champs-Élysées l'attiraient, restant des heures entières à regarder piaffer les chevaux, rouler les équipages qui allaient à Longchamps, et courir les chiens.

Lorsque le temps était par trop mauvais et quoique la pluie ne lui fît pas peur, elle se décidait à entrer à l'école, mais, aussi rebelle à l'écriture qu'à la lecture, ses cahiers, au lieu de pages en rondes ou en déliés, contenaient le plus souvent des multitudes de figurines d'animaux, d'esquisses de toute sorte souvent fort pittoresques. Sa mère lui avait donné les premières leçons, lui apprenant à lire dans les Saintes Écritures, lui enseignant en même temps l'amour de Dieu et l'horreur du péché. Elle écoutait respectueusement les leçons, car elle adorait sa mère, mais, sitôt libre, elle reprenait son crayon ou regardait travailler son père.

Cependant, comme elle devenait tous les jours plus indisciplinée, Raymond Bonheur l'avait fait admettre comme pensionnaire

(1) La mère Catherine demeurait dans les Champs-Elysées, qui n'étaient point alors la merveille qu'ils sont aujourd'hui. C'était un lieu retiré, presque un désert, fréquenté surtout par les marchands de chevaux et les carrossiers, les riches propriétaires qui allaient voir les chevaux à vendre, trotter et galoper, mais où on n'aimait guère à s'égarer après 9 heures du soir.

à demeure (1) dans une pension de demoiselles, tenue par Mme Gibert, où il donnait des leçons de dessin. Cela n'en marcha pas mieux. « J'y devins, dit-elle, une cause de désordre. » Rosalie, à peine entrée, s'était mise à la tête d'une troupe de bambines comme elle, qui n'eurent rien de plus pressé que de saccager les fleurs du jardin de la maîtresse. Malheureusement aussi, les pensionnaires appartenaient toutes à des familles de bourgeois aisés, et l'air presque misérable de Rosalie lui attirait des humiliations dont elle eut fort à souffrir. Dès lors elle prit ses petites camarades en grippe. Sa mauvaise robe d'indienne, son gobelet d'étain et son couvert en fer la faisaient considérer comme une petite fille élevée par charité, et on ne manquait pas de le lui faire sentir.

Dès lors, son caractère s'assombrit; pleurant aujourd'hui à chaudes larmes, le lendemain irascible, violente même, elle finit par mécontenter tellement ses maîtresses que son père fut mis dans l'obligation de la retirer. Du reste, elle n'apprenait à peu près rien et savait rarement ses leçons. Cependant, elle remporta un premier prix, celui de dessin, mais ce fut tout.

Il fallait pourtant lui faire apprendre un métier qui pût la mettre à même, un jour, le cas échéant, de gagner sa vie. M. Bonheur la mit en apprentissage chez une couturière, Mme Ganiford.

Ce fut encore bien pis. Elle manifesta une horreur invincible pour la couture. M. Ganiford fabriquait des capsules fulminantes pour les fusils de chasse. « Je tournais la roue, dit-elle, et cela m'allait bien mieux que de faire des points et des ourlets », et, au bout de huit jours, pas davantage, il fallut la retirer. Rentrée chez son père, elle se remit de plus belle à dessiner. Ce fut pour le père une révélation. Au lieu de gronder sa fille, il la garda avec lui, et, pressentant peut-être l'avenir qui lui était réservé, il lui donna de sérieuses leçons de dessin.

(1) La pension de Mme Gibert était située dans la rue de Reuilly.

Rosalie fut alors dans son véritable élément, si bien que l'élève ne tarda guère à égaler, sinon à dépasser le professeur.

En attendant, des amis, M. et Mme Bisson, peintres héraldiques, mais qui coloriaient aussi des planches au patron quand le blason n'allait pas, donnèrent à la future artiste des dessins faciles à « peinturlurer », vues kaléidoscopiques, ornements, etc. Elle s'en acquittait si bien qu'on ne voulut pas la faire travailler pour rien, et c'est ainsi qu'elle gagna, toute jeune, son premier argent.

C'était, du reste, de très braves gens que les Bisson, mais originaux au possible. Ils avaient trois garçons, au grand désespoir de la mère qui n'aurait voulu que des filles. Aussi, pour tromper son chagrin, elle n'avait trouvé rien de mieux que de donner à ses fils des noms féminins. « Le plus jeune, dit Rosa Bonheur, qui était mon camarade préféré, s'appelait Éléonore. » Tromperie bien innocente, mais bien originale aussi.

Vers 1838, Raymond Bonheur, qui avait la manie des déménagements, vint demeurer au numéro 29 du faubourg du Roule. C'est dans ce quartier, alors si éloigné, que Rosa, qui avait seize ans, connut Saint-Germain-le-Duc, l'ami de Balzac, Feuillet de Conches et les Czartorisky, alors exilés. La princesse Adam, dont l'hôtel était voisin, venait parfois passer l'après-midi dans l'atelier où elle faisait d'admirables broderies qu'elle vendait au profit des pauvres Polonais réfugiés. De son côté, Rosa allait donner des leçons de dessin à la jeune princesse Ida, mais les deux jeunes filles ne faisaient que s'amuser en glissant sur le parquet ciré de la grande galerie de l'hôtel.

II. LES ÉTUDES ARTISTIQUES — CHEVALIÈRE DU TEMPLE — PREMIERS SUCCÈS — MORT DE RAYMOND BONHEUR — LA RENOMMÉE

Lorsque Rosalie eut fait sa Première Communion, acte qu'elle accomplit avec ferveur, se souvenant toujours des leçons de sa mère, son père, qui ne voyait plus grand'chose à lui apprendre, tant ses pro-

grès avaient été rapides, la fit admettre au Louvre pour copier les grands maîtres, Rubens, Raphaël, Poussin, Ruysdael Karel du Jardin, Paul Potter. Elle s'y fit tout de suite remarquer par son assiduité, son labeur incessant et sa grande aptitude.

Rosa Bonheur ne se contenta pas seulement de copier les maîtres, quoique ses copies se vendissent assez bien, elle voulut copier les chefs-d'œuvre éternels de ce maître divin qui a nom Dieu. Quelques mois passés à Villiers, près du parc de Neuilly chez une brave paysanne, la servirent à souhait, lui montrant la voie qu'elle devait suivre pour atteindre à la célébrité. Là, elle étudia d'après nature les bœufs, les vaches, les moutons, les chèvres :

« J'avais à saisir, écrit-elle, les mouvements rapides des animaux, les reflets de leur robe, de leur couleur, la subtilité de leur caractère (car chaque animal a une physionomie individuelle). Aussi, avant d'entreprendre l'étude d'un chien, d'un cheval, d'une brebis, je me familiarisais avec l'anatomie, l'ostéologie, la miologie de chacun d'eux. Je faisais même des travaux de dissection. J'observai l'aspect des animaux d'après les moulages en plâtre, en les copiant surtout à la lumière de la lampe, qui donne plus de netteté et de vibrance aux ombres. »

Cette ardeur dans le travail n'abandonna jamais Rosa Bonheur. Elle tenait par là de son père, enthousiaste et impressionnable à l'excès, ayant pour l'œuvre de Dieu tout entière, une chaleur de cœur qui passait dans ses toiles. Un peu de romantisme se mêla, comme on va le voir, aux souvenirs de jeunesse de la vaillante artiste.

Le père Bonheur, après la mort de sa femme, avait fait la connaissance dans un petit café, nommé le Parnasse (1), de Fabré-Palaprat (2), grand-maître de l'Ordre des Templiers, rien que cela !

« Palaprat avait chez lui, dit Rosa Bonheur, le casque et la cuirasse de Jacques de Molay, qui fut brûlé sous Philippe le Bel, en 1314. Inutile de vous dire que mon père se prit d'enthousiasme pour l'Ordre persécuté jadis par le roi. Les chevaliers du Temple avaient une chapelle située sur l'emplacement de la Cour des Miracles (aujourd'hui démolie). Au milieu des souvenirs de leur antique splendeur, ils avaient conservé leur autel, leur chaire et leurs fonts baptismaux. Et ce fut dans cette chapelle que je fus *rebaptisée* sous une voûte d'acier formée par les glaives au clair des chevaliers en grand costume. »

La voilà donc Templier et forcée par son père, tout entier plongé dans cette chimère, de voir officier le père Enfantin (1), alors qu'elle eût mieux aimé voir paître les vaches et sauter les moutons. Elle était la première à rire de cette cérémonie que lui avait imposée le père Bonheur qui passait ses moments perdus à écouter les récits de Palaprat, et qui était devenu un saint-simonien convaincu. Notez, au surplus, que la cérémonie en question avait eu lieu alors que Rosa allait à la pension de Mme Gibert. C'est là qu'elle fit la connaissance des Pereire, des Talabot et de quelques autres dont les pères étaient enrôlés sous la bannière saint-simonienne.

Mais reprenons notre récit.

Rosa Bonheur hésitait dans le genre qu'elle devait adopter. L'histoire ne la tentait guère, le genre pas davantage, les portraits ne lui souriaient pas. La pastorale antique l'eût attirée plutôt, mais ses études de Neuilly la décidèrent tout à fait, et elle résolut de devenir un animalier. C'est en partie pour cela qu'elle adopta le costume mi-masculin et mi-féminin pour aller faire ses études d'après nature.

Dans cet équipage elle se rendait tous les matins à l'abattoir du Roule, un morceau de pain dans sa poche, son carton sous le bras, sa boîte de crayons à la main, dessiner des animaux. Là — elle ne s'en défendait pas — elle ressentait une impression d'horreur et de dégoût causée par l'odeur répugnante du sang, les cris *désespérés* des

(1) Le café du Parnasse était tenu par un charpentier très âgé, dont la fille avait épousé Danton.
(2) Voir *Contemporains*, Fabré-Palaprat. n° 79.

(1) Voir *Contemporains*, Enfantin, n° 366.

bêtes égorgées, et surtout pour les paroles grossières que ne se faisaient pas faute de prononcer cette population cynique des abattoirs qu'aucune pudeur ne retient. Mais il fallait apprendre, il fallait donner cours à cette vocation artistique qui la dominait, et elle réussit à vaincre toutes ses répugnances.

Elle finit même par imposer à ces rudes travailleurs. Ils avaient compris cette nature énergique et résolue, dont ils avaient deviné le sexe malgré ses apparences garçonnières, qui passait chaque jour au milieu d'eux des heures entières, sans désemparer, à faire des études de bœufs, de moutons et de veaux dans toutes les attitudes. C'est ainsi qu'elle gagna ses dix-huit ans dans un travail acharné dont rien ne pouvait la distraire.

De retour de l'abattoir, à peine prenait-elle le temps de déjeuner, elle courait au Louvre copier les grands maîtres.

En 1841, Raymond bonheur s'étant remarié avec une demoiselle Marguerite Picard, la famille s'était accrue d'un autre enfant, Germain, né en 1842. Rosa redoubla alors d'énergie ainsi que ses frères Auguste et Isidore, et même Juliette, qui faisait également de la peinture. Tout le monde, dans cette famille, était artiste et tout le monde vivait dans une union parfaite. Rosa, toujours la première à son chevalet, le pinceau à la main, chantait du matin au soir, et quand, le jour tombant, elle était forcée d'abandonner sa palette, elle dessinait à la lueur de la lampe pour le commerce.

On occupait alors au numéro 13 de la rue Rumford, un petit appartement au sixième étage s'ouvrant sur une terrasse. Là, Rosa avait installé un mouton, modèle complaisant, qu'elle dessinait ou peignait dans toutes les attitudes qu'elle lui faisait prendre et qu'il gardait comme s'il eût compris ce qu'on exigeait de lui.

Mais, dira-t-on, de quoi pouvait vivre cette pauvre bête dans une maison de Paris et à un sixième étage? Eh bien, tous les jours, deux ou trois fois, Isidore la descendait sur ses épaules, dans un champ voisin, où elle broutait tout à son aise (1).

Du reste, Rosa était adorée de ses frères et de sa sœur Juliette qui étaient aux petits soins pour celle qu'ils regardaient comme bien au-dessus d'eux par le talent, et dont ils admiraient la bonté et le dévouement inépuisables. C'était à qui s'empresserait de satisfaire ses moindres désirs. Comme elle aimait beaucoup les oiseaux, et qu'elle ne pouvait supporter de les voir confiner dans des cages étroites représentant une prison, ils avaient fabriqué un filet fermant hermétiquement la croisée de sa chambre dans laquelle ils pouvaient voleter tout à leur aise.

Il faut dire aussi que, malgré ses originalités, son indépendance de caractère, Rosa avait un cœur excellent; indulgente pour les autres, elle eût voulu voir tout le monde heureux autour d'elle.

Lorsque son père mourut, en 1849, elle éprouva une immense douleur dont elle fut longtemps à se remettre. Le travail même, ce grand consolateur, ne pouvait changer le cours de ses pensées ni vaincre sa profonde tristesse, mais comme elle était d'une très grande énergie, elle comprit que de nouvelles charges lui incombaient. Elle était devenue chef de famille elle devait songer à ses frères, à sa sœur, avant de songer à elle-même.

Elle se fit donc une raison. Son père avait eu, avant de mourir, le bonheur d'assister à ses premiers succès et aussi à celui qui fut le plus grand et qui la consacrait désormais grand peintre. (*Le labourage nivernais.*) Ce fut pour elle une suprême consolation, et dès lors elle se remit au travail.

Et voyez combien rapides avaient été ses progrès.

En 1841, elle avait envoyé au Salon deux tableaux, pas méchants du tout, bien proprets, bien soignés, représentant, l'un, deux lapins mangeant des carottes, dont ils semblaient fort se régaler; l'autre, des chèvres

(1) La rue Rumford, aujourd'hui disparue, était située près de la plaine Monceau, où elle débouchait. Le mouton, on le voit, avait largement de quoi pâturer.

et des moutons. Ces deux toiles sans prétention, ne firent pas beaucoup de bruit, mais aujourd'hui elles valent la peine de n'être pas oubliées, quand ce ne serait que pour marquer les étapes parcourues par la vaillante artiste, et aussi parce qu'elles sont comme la révélation de la voie choisie par leur auteur et dont elle ne devait jamais s'écarter.

L'année suivante, on commença à parler d'elle. Elle avait exposé trois tableaux qui attirèrent les regards : *Animaux dans un pâturage, Vache couchée dans la prairie*, et le *Cheval à vendre* devant lequel on s'arrêtait plus volontiers. En outre, une terre cuite, *Brebis tondue,* qui dénotait un sculpteur émérite. En la regardant, certains critiques prononcèrent le nom de Barye.

En 1843, les *Chevaux sortant de l'abreuvoir* et les *Chevaux dans un pré* furent comme une révélation faisant pressentir déjà un artiste avec lequel il faudrait compter un jour. En effet, un an après, Rosa exposait trois petites peintures charmantes avec un taureau modelé en terre que tout le monde s'accordait à trouver superbe. Enfin, en 1845, elle envoie au Salon douze tableaux, et le jury lui décerne une médaille de troisième classe.

Lorque, le jour de la distribution des médailles, le directeur des beaux-arts la lui remit, au nom du roi, elle lui dit naïvement : « Remerciez, je vous prie, le roi de ma part, et ayez l'obligeance d'ajouter que je tâcherai de faire mieux une autre fois. » Jugez de la stupeur du directeur des beaux-arts qui ne s'attendait guère à pareille commission.

En 1846, les progrès s'accentuent encore avec cinq tableaux, dont un intitulé : *Les trois Mousquetaires,* est le seul qu'elle peignit en ce genre, qui n'était pas le sien.

III. GRAND PEINTRE — GRANDES ŒUVRES — CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR — UN DÉJEUNER AU PALAIS DE FONTAINEBLEAU

Nous voici arrivés à la période vraiment glorieuse de cette existence extraordinaire, entrée pour ainsi dire dans la célébrité à force de travail opiniâtre et de volonté énergique.

Nous sommes en 1848. Rosa Bonheur expose six tableaux parmi lesquels les *Bœufs du Cantal,* que l'Angleterre, toujours à la piste d'œuvres qui enrichissent ses musées, s'empresse d'acheter, et un groupe en bronze très important : *Taureaux et brebis,* qui étonne par sa vigueur presque virile (1). Elle obtient du jury une médaille de première classe, et, de plus, Horace Vernet (2) vient lui offrir, au nom du gouvernement, un vase de Sèvres de grande valeur. La voilà entrée dans la célébrité. Son nom est dans tou' - les bouches, les femmes parlent d'elle avec fierté, les hommes, plus réservés, parce qu'il s'agit d'une jeune fille, sont obligés de convenir qu'un véritable animalier vient de marquer sa place dans l'École française.

Mais elle marche à pas de géant; l'année suivante, elle envoie au Salon le *Labourage nivernais* et un *Effet du matin.*

Le *Labourage nivernais*, tant de fois reproduit par la gravure et la lithographie, fut aussitôt acheté par l'État et placé au musée du Luxembourg où il figure encore, en attendant qu'il aille prendre sa place au milieu des chefs-d'œuvre du Louvre. Cette admirable toile fit dans le monde artiste et dans le public une sensation profonde. On y vit une affirmation de belle maîtrise de métier, une puissance quasi-virile de conception et de facture, et un sentiment profond de la poésie de la nature.

Cette même année 1849, Rosa Bonheur fut appelée à succéder à son père, qu'elle venait de perdre, dans la direction de l'école gratuite de dessin pour les jeunes filles,

---

(1) Rosa Bonheur avait connu, par son père, un jeune élève sculpteur qui devait un jour acquérir une grande notoriété, P. J. Mène, un animalier de premier ordre. Les deux enfants, car ils étaient à peu près du même âge, s'amusaient à pétrir la terre glaise, et la fillette y prit tellement goût qu'elle arrivait souvent à faire des petites figures d'animaux ravissantes. Devenue grande, elle n'abandonna point cet art, dans lequel un de ses frères, Isidore, devait plus tard acquérir une certaine célébrité.

(2) Voir *Contemporains*, H. Vernet, n° 150.



LABOURAGE NIVERNAIS (Musée du Luxembourg.)

rue Dupuytren. C'était un nouvel hommage rendu à son talent en même temps qu'un pieux honneur. Elle accepta, heureuse de retrouver là, le souvenir du vieillard dont la perte lui avait été si douloureuse.

En 1853, nouvelle affirmation de maîtrise avec une œuvre hors ligne qu'elle envoie au Salon et qui eut un retentissement énorme : le *Marché aux chevaux*. L'État s'en était tout de suite rendu acquéreur, mais, quelque temps après, sur la prière de l'artiste, il consentit à lui rétrocéder ce tableau.

Rosa Bonheur le revendit à un éditeur de Londres nommé Gambart, pour le prix de 40 000 francs. Celui-ci, en homme pratique, le promena dans toute l'Angleterre, et cette exhibition lui fit gagner plus de 500 000 francs. Après quoi, il le céda au gouvernement américain. Il est maintenant installé définitivement au musée métropolitain de New-York, la « National Gallerie. »

« En s'arrêtant devant le *Marché aux chevaux*, disait le journal anglais, le *Times*, quand il fut exposé dans le salon du Pall-Mall, toute idée préconçue cesse ; on admire un effet lumineux splendide ; on palpite devant la puissante interprétation du réel, du tout, présenté par un esprit évidemment imbu du sentiment élevé de la nature. Cette production est réellement extraordinaire, elle expose complètement le savoir académique et la philosophie sentimentale de l'art. »

Avant de peindre le *Marché aux chevaux*, Rosa Bonheur se livra pendant dix-huit mois à un travail colossal d'études préliminaires. Vêtue d'une blouse bleue, d'un pantalon de velours, et coiffée d'un chapeau mou, un carton sous le bras, ses crayons dans sa poche ou sa boîte d'aquarelle à la main, ressemblant à un rapin d'atelier, elle se mêlait aux groupes des maquignons, regardait les chevaux, écoutait les propos des vendeurs avec les acheteurs, saisissait les attitudes diverses des animaux, surprenait les physionomies, les airs particuliers des valets d'écurie, et faisait, deci, de-là, le portrait des bêtes et des gens qui méritaient cet honneur. On la laissait faire comme, quelques années auparavant, à l'abattoir : on s'y prêtait même parfois de bonne grâce, tant ce « gamin » avait l'air de travailler avec ardeur et faisait de « jolis dessins », et sans qu'on se soit jamais douté qu'il s'agissait d'un maître artiste jouissant d'une grande notoriété.

Deux ans après, Rosa Bonheur envoyait à l'Exposition universelle de 1855 un autre chef-d'œuvre, la *Fenaison en Auvergne*, que l'État s'empressait d'acheter et qui figure encore aujourd'hui au musée du Luxembourg où il est toujours admiré.

Plus tard, Rosa entreprit de grands voyages dans les montagnes, en Ecosse, en Irlande, dans les Pyrénées. Elle y vécut de la vie des bergers, vêtue comme eux, mangeant de leur pain bis passant des nuits sous des cahutes pour surprendre l'instant poétique entre tous, l'instant du réveil du troupeau à l'aurore, le charme ému du premier bêlement d'agneau répondant au premier rayon du Levant sur la roche qu'il dore de sa lumière. (1)

Sur les instances de l'Impératrice qui appréciait beaucoup le talent de Rosa Bonheur, l'Empereur, par un décret en date du 8 juin 1855, conférait à l'illustre artiste le grade de chevalier de la Légion d'honneur. L'Impératrice voulut lui remettre elle-même les insignes.

La souveraine étant en villégiature à Fontainebleau, elle se fit conduire au petit cottage de By, près de Thomery, que Rosa Bonheur habitait. Elle la trouva dans son atelier, en train de peindre, car l'Impératrice n'avait pas voulu faire annoncer sa visite.

— Mademoiselle, dit-elle en entrant, je vous apporte un petit bijou de la part de l'Empereur.

L'artiste ouvrit l'écrin que lui tendait l'Impératrice et aperçut la croix.

— Je suis votre marraine, ajouta la souveraine, je veux attacher ce ruban moi-même et vous embrasser.

Rosa Bonheur fut touchée jusqu'aux

(1) *Revue des Revues*, 15 juin 1899.

larmes, et, bien souvent, elle aimait à rappeler cette scène.

Quand on lui reprochait, à ce propos, de fuir les Tuileries où elle aurait été accueillie avec empressement, elle répondait gaiement :

— Il ne faut pas m'en vouloir. Je ne puis être à la cour et aux champs.

Cependant, elle alla quelques jours après au château remercier l'Empereur qui la reçut avec son affabilité bien connue et la retint à déjeuner. A table, l'Empereur la plaça à côté de lui. On parla de ses chefs-d'œuvre, de ceux dont elle ne manquerait pas d'illustrer l'art français, des animaux dont le souverain louait l'intelligence. Après le déjeuner, l'Impératrice l'emmena faire une promenade sur le lac, dans sa gondole. Le Prince Impérial les accompagnait.

Rosa se retira enchantée, heureuse, mais elle ne revint plus à la cour, non pour avoir l'air de la fuir, mais simplement parce qu'elle préférait le calme des forêts et des champs où elle se sentait vraiment chez elle. C'est pour cela qu'elle avait acheté, en pleine forêt de Fontainebleau, près de Thomery, pour 50 000 francs, le petit château de By, habité autrefois par les gardes royaux. C'est là qu'elle s'était installée, ne le quittant que très rarement pour venir à Paris où elle avait un pied-à-terre dans la rue Gay-Lussac. Elle aimait mieux, et de cela il faut la louer autant que l'envier, la société de quelques vieux amis; l'étude de ses bêtes et de ses bois, la distraction de son jardin où les fleurs abondaient, à la fréquentation des milieux artistiques où elle eût perdu son temps sans rien apprendre.

Nous disons « l'étude de ses bêtes » non sans raison. Elle avait à By toute une légion d'animaux les plus divers, parmi lesquels se trouvaient même des lions ! Cela pourra paraître extraordinaire, et cependant rien n'est plus exact. Elle avait des lions, non par fantaisie ou originalité, mais parce qu'elle les étudiait sans cesse sous toutes leurs faces et dans toutes les attitudes qu'elle réussissait à leur faire prendre. Elle les avait vraiment apprivoisés à force de caresses et de friandises dont elle les comblait. Aussi, disons-le, lui témoignaient-ils leur reconnaissance à leur manière.

Un jour, une lionne qu'elle affectionnait beaucoup pour sa docilité et son intelligence, mourut dans les bras de sa maîtresse qui avait voulu la soigner elle-même. Au moment d'expirer, la magnifique bête tourna les yeux vers elle, et, de sa langue rude, lui lécha les mains comme pour un suprême adieu.

Outre la mémorable visite de l'impératrice Eugénie, l'atelier de By vit venir, à différentes époques, de grands personnages officiels, l'empereur dom Pedro, du Brésil, le duc d'Aumale, le prince de Galles, la princesse de Battenberg, le président de la République Carnot accompagné de Mme Carnot. La réputation universelle de l'artiste lui avait en outre valu environ une douzaine de décorations étrangères, belge, portugaise, espagnole, etc., etc.

IV. LE PROFESSEUR — HOMMAGES RENDUS — NOUVEAUX SUCCÈS

Lorsque Rosa Bonheur fut nommée directrice de l'École impériale de dessin de la rue Dupuytren, elle s'adjoignit sa sœur Juliette qui ne tarda pas à être pour ainsi dire, seule à enseigner. Rosa y venait néanmoins assez souvent pour examiner les dessins des élèves, et quand elle en trouvait un mauvais — elle avait les mauvais dessins en horreur — elle disait simplement à l'auteur : « Allez chez votre mère, Mademoiselle, raccommodez vos bas ou faites de la tapisserie, cela vaudra mieux. »

L'enfant baissait la tête et pleurait, mais Rosa avait l'air de ne pas s'en apercevoir, puis, à deux pas de là, elle disait un de ces mots inattendus, gais, qui faisait éclater tout le monde de rire, si bien que l'élève condamnée ne pouvait s'empêcher de prendre part à l'hilarité générale. Tout était alors pardonné, mais la leçon avait porté ses fruits. Et aussi, quels bons conseils elle donnait à celles dont elle avait la direction et comme on aimait à lui rendre hommage !

En voici deux exemples frappants :

En 1859, lors de la distribution des prix, qui fut présidée par Arsène Houssaye (1) en sa qualité d'inspecteur général des beaux-arts, voilà en quels termes s'exprima la directrice, s'adressant à ses élèves :

« Nous voici, Mesdemoiselles, à l'heureux jour des récompenses; commençons par remercier Messieurs les membres du jury (2) de vous avoir consacré un peu de leur temps si précieux, d'avoir quitté leurs œuvres importantes pour venir apprécier et comparer des essais de simples élèves; l'amour de l'art rend douce à tout noble cœur la mission d'ouvrir la carrière à qui montre le désir d'y entrer.

. . . .

» Notre humble fête a été précédée de la solennité d'une exposition des beaux-arts, où de nouveaux noms de femmes ont acquis une juste célébrité.

» Vous n'en prononcerez aucun avec plus de plaisir, j'en suis certaine, que celui de ma sœur, qui me seconde si bien dans la tâche dont je suis chargée de donner la direction à vos études.

. . . .

» Gardez-vous de vouloir aller trop vite, avant de prendre les pinceaux, assurez d'abord votre crayon, devenez fortes dans la science du dessin, ne vous hâtez pas de quitter l'école; ce temps ne sera pas perdu; croyez-moi..... Si on tient de Dieu un germe de talent, ce serait folie de le gaspiller pour vouloir en tirer des fruits précoces qui n'auraient nulle valeur. »

Écoutons maintenant Arsène Houssaye, prenant à son tour la parole et rendant hommage à l'éminente artiste :

« C'est pour vous un grand honneur, Mesdemoiselles, que d'avoir pour maître un glorieux artiste dont la France est fière et que l'Europe nous envie. Si la nature est le maître des maîtres, on peut dire que Mlle Rosa Bonheur a pris la nature pour atelier. Il nous faut retourner jusqu'au grand siècle des Flamands pour trouver un paysagiste aussi pénétré de son art : j'ai nommé Paul Potter.

» Depuis Paul Potter, nul n'a compris plus intimement, plus profondément, plus poétiquement l'œuvre primitive de Dieu : l'arbre, la prairie et la bête. Si Mlle Rosa Bonheur n'était ici, je serais heureux de faire l'éloge de ce beau talent qui enorgueillit toutes les femmes.

» Mlle Rosa Bonheur est donc un maître inappréciable, puisqu'elle est un exemple glorieux pour vos jeunes ambitions et puisqu'elle vous initie à l'art par une science profonde. Noblesse oblige, Mesdemoiselles, n'oubliez pas que les leçons d'un tel maître sont pour vous des titres de noblesse. »

En 1860, nouvelle distribution de prix à la même école de dessin, présidée aussi par Arsène Houssaye. Cette fois encore, Rosa Bonheur donne d'excellents conseils à ses élèves après leur avoir donné tant de bonnes leçons. Qu'on en juge par ces courts extraits :

« Il est très utile, je vous l'ai déjà dit, de savoir parfaitement copier la gravure et la lithographie, car vous trouverez au besoin, dans la reproduction des œuvres d'art, une carrière honorable; pouvant joindre un bon dessin à une belle exécution, un reproducteur de talent vaut mieux qu'un peintre médiocre. »

Et Arsène Houssaye répondait.

« Vous êtes, Mesdemoiselles, à la meilleure école que je sache. Mlle Rosa Bonheur est douée du regard lumineux qui est celui de la raison regardant la poésie.

. . . .

» On a dit que l'art était un luxe; — oui, et c'est le plus beau. C'est le luxe de ceux qui n'ont rien..... Celui qui est doué du sentiment de l'art est le vrai millionnaire, puisqu'il est en communion intime avec Dieu et la nature..... Oui, tout chante, tout sculpte, tout peint, tout dessine. Dieu n'est-il pas lui-même un infatigable artiste dans le travail inouï de ses forêts, de ses moissons, de ses roses, de ses créatures, depuis le lion jusqu'à la cigale, depuis l'homme

(1) Arsène Houssaye, voir *Contemporains*, n° 34.
(2) Le jury était ainsi composé : Hippolyte Flandrin, Achille Martinet et Signal.

jusqu'à l'oiseau-mouche? Imitons Dieu, le Maître des maîtres..... »

En 1860, Rosa Bonheur donna sa démission et eut pour successeur Mlle Maraudon de Monthyèle.

Après l'année 1853, c'est-à-dire après le triomphe du *Marché aux chevaux*, Rosa Bonheur n'exposa plus aux Salons annuels, mais seulement aux Expositions universelles. Parmi ses œuvres les plus remarquables, il faut placer en première ligne les *Moutons au bord de la mer*, excellente toile qui fut achetée par l'Impératrice; les *Moutons dans la barque*, charmant morceau rempli de délicatesse et de légèreté: *Chevreuils au repos*, *Cerfs traversant un espace découvert;* les *Vaches écossaises*, les *Bouriquaires aragonais;* une *Razzia en Écosse*. Ces œuvres, réunies à l'Exposition de 1867, portèrent à son comble la réputation déjà universelle de l'artiste. En effet, la Belgique, l'Angleterre, l'Amérique, l'Al-



TÊTE DE BREBIS (Signature de Rosa Bonheur.)

magne s'arrachaient ses œuvres à l'avance. Elle fut même obligée de recommencer jusqu'à cinq fois son *Marché aux chevaux*, dont Eugène Delacroix, (1) qui s'y connaissait, mais n'était pas toujours tendre, a dit: « C'est un chef-d'œuvre ».

En 1862, à l'Exposition universelle de Londres, le succès qu'elle obtint avait été un nouveau et réel triomphe, elle ne voulut pas, Française de cœur, ne devoir sa gloire qu'aux Anglais, et c'est pourquoi le triomphe de 1867 dépassa celui de Londres. La médaille d'or de première classe lui fut décernée.

V. L'ARTISTE — LA FEMME — LE CARACTÈRE — ANECDOTES — LA DERNIÈRE ŒUVRE — LA MORT — TRIOMPHE POSTHUME

« La mission de Rosa Bonheur, a dit un de ses biogaphes, M. Lepelle de Bois-Gallais, est de déchiffrer la sublime poésie de la nature agreste et de traduire le grand caractère de l'œuvre de Dieu. C'est au

(1) Eugène Delacroix, voir *Contemporains*, n° 343.

champ, dans les bois, sur les montagnes les plus abruptes qu'elle cherche de préférence un aliment à ses délicieuses compositions. Son pinceau nous apprend à lire dans le livre si varié de la création. »

Ce pinceau excelle surtout dans la représentation des animaux de toute sorte. Dans cette étude spéciale d'un des côtés les plus intéressants de la nature, qui renferme tant de secrets que l'homme, malgré toute son intelligence, ne pourra jamais pénétrer, Rosa Bonheur est assurément la seule femme qui, dans le genre qu'elle avait adopté, ait manié le pinceau avec autant d'autorité.

« Aucun animalier en Europe, a dit fort justement M. de Saint-Santin (1), ne pourrait montrer une œuvre de la force de sa *Razzia d'Écosse*, où le sombre paysage avec sa vraie tourmente, où les buffles et les béliers avec leur air grandiose et bien sauvage, et le tumulte de ses bêtes superbes, se bousculant l'une sur l'autre, produisant la plus vigoureuse impression que l'auteur du *Marché aux chevaux* ait jamais conçue. »

Parmi les femmes peintres, le nom de Rosa Bonheur brillera toujours d'un vif éclat, parce que nulle femme, jusqu'ici, n'a montré plus de droiture, plus de probité artistique, plus de labeur acharné, ni plus de bonté et de charité. Elle a laissé des pages remarquables dont quelques-unes valent d'être comptées parmi les hors de pair, c'est-à-dire celles qui donnent à un artiste la gloire immortelle. Son art comme sa personnalité était respectable, sa vie a été exemplaire. Nulle médisance n'a pu l'atteindre ni jeter une ombre sur sa longue existence; elle sut rester toujours digne, répandant autour d'elle un rare charme de bonté. Sévère pour elle-même, indulgente pour les autres, on ne l'oubliera pas, non seulement comme artiste, mais aussi comme femme.

Dévouée à ses amis comme elle l'avait été à tous les membres de sa famille, elle était prête à tous les sacrifices pour leur éviter un chagrin ou alléger leurs souffrances. En 1848, elle avait retrouvé son amie, Nathalie Micas, que les hasards de la vie lui avaient fait perdre de vue malgré l'affection si étroite qu'elles avaient l'une pour l'autre. Elle voulut qu'elle vînt habiter avec elle, et depuis, elles ne se quittèrent plus. « Nathalie s'occupait de mes pauvres robes, dit-elle, les raccommodait; elle me sermonnait aussi, me grondait parfois et me choyait toujours. »

Quand elle acheta le petit château de By, elle installa un appartement pour cette amie si chère. Mlle Micas était d'une santé assez délicate, la mauvaise saison lui était très contraire, et les médecins finirent par lui ordonner le séjour du Midi pendant l'hiver. Rosa Bonheur n'hésita pas, elle fit construire une petite villa à Nice, où chaque année, de décembre à mars, elle allait habiter avec la malade, malgré sa répugnance à abandonner By pour un aussi long temps.

Mlle Micas, malgré les soins dont elle était entourée et que lui prodiguait son amie, mourut le 24 juin 1889. Ce fut pour Rosa Bonheur une perte cruelle dont elle ne se consola jamais.

On a prétendu — c'était même devenu une légende — que Rosa Bonheur était toujours habillée en homme, et cela par originalité, pour ne pas faire comme tout le monde. Autant d'erreurs. Nous avons dit comment elle fut amenée à revêtir le costume masculin dans nombre de circonstances, et aussi parce qu'elle le trouvait plus commode pour travailler dans son atelier. La vérité est qu'elle prenait ses habits de femme chaque fois qu'elle avait à se déplacer, soit pour venir à Paris, soit pour voyager. Seulement, elle était toujours mise très simplement, ayant banni à tout jamais de ses toilettes, les dentelles, les colifichets de toute sorte et même les bijoux.

De taille moyenne, les traits un peu accentués, le front élevé, large, elle avait, avec ses yeux éclatants, un visage exprimant dans son ensemble la décision, la force de caractère et l'énergie, aussi lui était-il facile de se faire prendre pour un homme.

(1) *Gazette des beaux arts*, t. XXXIV, 1866.

Très distraite et toujours occupée de son travail qu'elle ne quittait qu'à la dernière extrémité, sa petite bonne lui dit un jour, que l'on vient la chercher pour la conduire au Théâtre Français, où elle savait devoir aller pour assister à une première représentation.

Jetant ses crayons, elle met en toute hâte un chapeau — elle avait en horreur de faire attendre, — et la voilà partie avec sa blouse d'atelier toute tachée d'huile et de couleurs, et de vieilles pantoufles aux pieds.

Arrivée au théâtre, on la place au balcon, à côté d'un monsieur fort élégant, qui la toise de haut en bas. Son costume plus que négligé offusque le personnage au point qu'il va se plaindre et demander le renvoi de cette « femme en savates ».

— Impossible, Monsieur, répond un contrôleur, Madame est là et elle y restera.

— Comment, impossible, s'écria le beau monsieur, mais tout à l'heure elle va se mettre à manger du veau froid et des pommes!

— Mon Dieu, Monsieur, je ne voudrais pas pour tout l'or du monde me charger de renvoyer Mlle Rosa Bonheur !

Le monsieur, très confus, fit des excuses et reprit sa place, sans que la grande artiste se doutât de ce qui venait de se passer.

Lorsque la guerre éclata, la vaillante artiste ne voulut pas quitter By. Elle se contenta, quand les Prussiens arrivèrent en Seine-et-Marne, de fermer ses portes et de donner des ordres pour qu'on ne laissât entrer personne. Cependant, un jour, quelques officiers allemands, revêtus de leur bel uniforme, réussirent à pénétrer dans le parc. Malgré les conseils du jardinier, ils entrèrent dans un enclos habité par un vieux dix-cors qui, prenant en mauvaise part la visite qu'on lui faisait, s'élança d'un bond dans l'eau boueuse d'un large abreuvoir et en inonda les vainqueurs des pieds à la tête. Du coup, les beaux uniformes furent maculés de boue, au grand plaisir de Rosa Bonheur qui riait de bon cœur à la vue du spectacle. Les officiers se retirèrent sans mot dire, le prince impérial allemand ayant recommandé qu'on respectât la demeure de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre.

Nous avons dit que Rosa Bonheur avait toute une ménagerie à By; celle-ci, en 1889, s'était augmentée de trois nouveaux pensionnaires. Pendant l'Exposition de cette année, elle s'était trouvée dans un dîner à côté du grand duc-Nicolas de Russie qui fréquentait beaucoup les milieux artistiques. Au dessert, on mangea des amandes, Rosa trouva une « philippine » et le grand-duc perdit une discrétion. Quand il demanda à l'artiste ce qu'elle exigeait de lui ?

— Vous me ferez cadeau, dit-elle en riant, de quelque petite bête bien sage, pour me servir de modèle.

Le grand-duc quitta Paris, et, quelque temps après, Rosa recevait à l'improviste « trois petites bêtes bien sages » C'étaient trois ours blancs, fort bien dressés, du reste, pour poser devant l'artiste.

» Depuis quelques années, écrit Mme Demont-Breton, Rosa ne quittait plus guère sa retraite de By que pour faire parfois un voyage de quelques jours dans le Midi ou venir à Paris voir sa famille.

» Toutes les saisons la trouvaient dans sa chère forêt de Fontainebleau, toujours travaillant, infatigable, seule avec le soleil et ses modèles, hors de la fièvre de Paris. « Quand je travaille, disait-elle, je veux me satisfaire moi-même et je cherche à ce que Dieu, en qui j'ai confiance, ne soit pas trop mécontent de la façon dont je le comprends. C'est ambitieux, n'est-ce pas ? Que voulez-vous! Quand on vit seule avec le Créateur, on a modestement de ces prétentions-là. »

En 1893, le gouvernement de la République, qui ne voulait sans doute pas être en reste avec le gouvernement impérial, conféra à Rosa Bonheur la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Elle est la seule femme qui ait obtenu cette distinction, mais cela ne l'enorgueillit pas davantage. Elle était avant tout une modeste, n'aimant pas le bruit, ne recherchant point les honneurs.

Lorsque, l'année de sa mort, il fut question de lui décerner la médaille d'honneur

non pour les tableaux qu'elle avait envoyés au Salon, mais pour honorer sa longue et brillante carrière d'artiste, elle écrivit à la Société des artistes français qu'elle « refusait absolument » d'avance, cette haute distinction. On préféra ne pas faire violence à la grande artiste, quoique l'idée fût très logique, puisque de toute façon, la médaille d'honneur n'aurait pu aller à une plus universelle réputation.

Rosa Bonheur mourut le 26 mai 1899, à l'âge de soixante-dix-huit ans, après trois jours seulement de maladie et en pleine connaissance. Elle demanda le curé de Thomery, se confessa et reçut avec piété les derniers sacrements.

Suivant sa volonté formellement exprimée, ses obsèques, qui eurent lieu dans la petite église de Thomery, furent très simples, sans honneurs militaires. Aucun discours ne fut prononcé. Au cimetière du Père Lachaise, où le corps fut transporté dans le caveau de sa famille, un service religieux fut célébré à la chapelle du cimetière par M. l'abbé Moigneau.

Rosa Bonheur a laissé après elle, avec le souvenir d'une des plus grandes artistes de ce temps, celui d'une honnête femme dans toute l'acception du mot et d'une travailleuse infatigable. L'inventaire de son atelier, fait en vue de la vente de toutes ses œuvres, est là pour démontrer à quelle somme de travail elle s'était livrée jusqu'à son dernier soupir. L'énumération en est instructive. Elle se chiffre par 2 835 numéros ainsi décomposés : Peintures, 892 ; aquarelles, 200 ; pastels et grands dessins, 742 : études diverses de chevaux, d'animaux de toute sorte, 1029 ; de paysages, 250 ; de compositions variées, 50 ; etc.

La vente, qui eut lieu les 30 mai et 7 juin, se monta à 1 180 800 francs : 935 121 francs pour les tableaux et 245 750 francs pour les aquarelles et les dessins.

Voici, à titre de curiosité, les prix atteints par les principales œuvres :

Lion couché, 15 100 francs.

Tigre dans la jungle, 9 150 francs.

Tête de lion, 11 300 franc

Bœufs nivernais, 33 600 francs.

Bœufs au pâturage, 17 500 francs.

Cerf écoutant passer le vent, 21 300 francs.

Dans la forêt, le matin, 20 200 francs.

Bœuf écossais, 10 800 francs.

Marché aux chevaux, 13 000 francs.

Marché aux chevaux, 9 300 francs.

Battage du blé, grande toile inachevée, 10 000 francs.

Tête de lionne, 9 200 francs.

Lion regardant le soleil, 5 900 francs.

Tigre dans les grands monts, 7 700 francs.

Cheval blanc au vert, 8 200 francs.

Lionceaux, 9 900 francs.

Lion rugissant, 6 000 francs.

Chevaux bretons, 6 400 francs.

Esquisse pour le battage, 5 500 francs.

Esquisse pour le battage, 3 600 francs.

Un dessin représentant des bisons sauvages fuyant un incendie, a atteint le prix de 4000 francs.

Ce triomphe posthume est le couronnement bien mérité d'une vie toute de labeur.

Nous terminerons par ces lignes de Mme Demont-Breton.

« Rosa Bonheur aura dans l'histoire de l'art sa place marquée parmi les noms qui se sont le plus noblement illustrés. La France lui sourit comme à un enfant dont elle a le droit d'être fière, et la génération qui vient vénérera sa mémoire, comme celle d'une tendre aïeule simple, au milieu des succès, cordiale pour les confrères, bienveillante aux jeunes, applaudissant de tout cœur les talents récemment révélés. »

PIERRE DELBARRE.

BIBLIOGRAPHIE

E. PERRAUD DE THIERY. — Nat. biog. sur Mlle Rosa Bonheur..... Extrait du *Musée*, 1855, — EUG. DE MIRECOURT : Rosa Bonheur. — *Lepelle de Bois-Gallais :* biog. de Mlle Rosa Bonheur. — *Gazette des Beaux-Arts :* Tomes, I, II, V, VI, VII, IX, X, XI, XIII, XV, XXII, XXIV. — *L'artiste :* années 1859 et 1860. — Rosa Bonheur, par VIRGINIE DEMONT-BRETON, (*Revue des Revues*, 15 juin 1899). — JULES BRETON. *Nos peintres du siècle.*



ADAM MICKIEWICZ (1798-1855)

« Mon âme est incarnée dans ma patrie. Moi, la patrie, ce n'est qu'un. Je m'appelle million, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. »
(ADAM MICKIEWICZ, *les Dziady*.)

I. MICKIEWICZ EN POLOGNE
PREMIÈRES ANNÉES — 1812

Mickiewicz est le poète national de la Pologne. Il fut témoin des douloureuses crises dans lesquelles ce malheureux pays perdit, en 1831, les derniers vestiges de sa liberté, et il a immortalisé dans ses œuvres l'esprit de sa race et l'âme de sa patrie. Devenu Français d'adoption et professeur au Collège de France, il a eu sur notre littérature, pendant la première moitié du siècle, une influence considérable.

Adam Mickiewicz naquit le 24 décembre 1798, à Zaosie, dans une demeure campagnarde de l'aspect le plus modeste. La maison, couverte de chaume, se composait seulement d'un rez-de-chaussée, très allongé, divisé en plusieurs compartiments éclairés par de vastes baies vitrées. Cette ferme de Lithuanie servait de maison de campagne à une vieille famille du pays. Les Mickiewicz étaient de petite noblesse, mais d'une origine ancienne.

Le père, avocat estimé à Nowogrodek, eut cinq enfants.

Adam Mickiewicz vint au monde le second de la lignée.

Les toutes premières années de Mickiewicz se passèrent autour de la ferme natale, au milieu des forêts lithuaniennes.

La Lithuanie est pour la Pologne un peu comme la Bretagne pour la France. Le rapprochement a été fait par presque tous les écrivains qui ont eu à parler de Mickiewicz.

Le paysan lithuanien, comme le paysan breton, est amoureux de mystère et de poésie. Il anime la nature autour de lui, la peuple d'un monde mystique, invisible et omniprésent avec lequel il est en constante communion. Les traditions, les légendes, les histoires fantastiques des génies, des saints, des héros, sont l'objet familier de sa pensée. Une foi catholique ardente, une piété très vive sont les traits distinctifs de cette province.

Mickiewicz, par sa famille, par l'influence du milieu qui l'avait vu naître, par tout ce qu'il portait en lui de mysticisme et de rêve, participait à ces sentiments, les éprouvait avec une énergie particulière.

Il tenait de sa mère une dévotion touchante pour la Vierge; ce culte pieux, voué dans ses jeunes ans, l'accompagna pendant toute sa vie. Il a dédié à la Sainte Vierge la plus importante de ses œuvres, *Messire Thadée,* évoquant avec reconnaissance le souvenir d'une grâce obtenue pour lui enfant :

« Vierge sainte, qui défends la claire Tchenstohova, qui rayonnes sur la porte d'Ostra Brama, toi qui protèges le château de Nowogrodek et son peuple fidèle, jadis enfant, tu m'as, par un miracle, rendu à la santé, lorsque, voué à ton service par une mère en pleurs, je rouvris ma paupière mourante, et le jour même, je pus aller à pied au seuil de ton sanctuaire rendre grâce à Dieu pour la vie qu'il m'avait rendue. Ainsi tu nous rendras à notre patrie. »

Adam Mickiewicz entra, en 1807, au collège des Dominicains de Nowogrodek. Ses parents étaient venus s'installer définitivement dans la ville afin de pouvoir suivre de plus près l'éducation de leurs enfants.

Le collège des Pères Dominicains avait une allure militaire. Les élèves qui, presque tous, étaient nés au lendemain du troisième partage de la Pologne, en 1795, s'entretenaient dans des sentiments patriotiques très vifs. Ils étaient groupés dans des sortes de bataillons scolaires et mettaient leur émulation à s'exercer de bonne heure au métier des armes.

Tout contribuait alors à exalter l'instinct martial de la jeunesse.

L'Europe, depuis dix ans, n'était plus qu'un champ de bataille. Napoléon (1), promenant sa fortune depuis les Pyramides jusqu'au cœur de l'Espagne, jusqu'aux bords du Niémen poursuivait son épopée fabuleuse. En 1807, après Austerlitz, Iéna et Friedland, il avait constitué le duché de Varsovie; une portion de la Pologne venait, grâce à lui, de renaître à l'existence.

(1) Voir *Contemporains*, n°s 176, 181.

Aucun patriote polonais ne doutait que l'empereur ne fût un envoyé céleste, destiné par Dieu à évoquer du tombeau la patrie morte

Quelques années plus tard, en 1812, la réalisation de cette tâche apparut à tous certaine.

Napoléon, à la tête des nations coalisées, dans une marche éblouissante à travers l'Allemagne, s'avançait vers la Russie. Les plus grands noms de Pologne, les Dombrowski, les Kniaziewicz, les Giedroyc, les Malachowski, les Poniatowski étaient généraux dans ses armées.

Les imaginations s'enfiévraient.

Adam Mickiewicz avait quatorze ans lorsque l'avant-garde de la Grande Armée traversa la Lithuanie. Il ne vit pas l'empereur, mais seulement son frère, le roi Jérôme, escorté d'un état-major brillant. Cette vision fut décisive. Napoléon, le maître de tous ces hommes, l'agent prédestiné de la grande cause de la reconstitution de la Pologne, apparut dès lors à son imagination d'enfant comme le héros providentiel, le demi-dieu sur qui devait reposer toute foi, toute espérance. Cette impression devait persister à travers toutes les vicissitudes, et, loin de s'affaiblir avec l'âge, elle s'accrut.

Dans *Messire Thadée,* Mickiewicz a évoqué magnifiquement cet épisode si caractéristique de sa vie :

« Année 1812 ! Oh ! qui a pu te voir dans notre pays ? Le peuple t'appelle encore l'année d'abondance, le soldat l'année des combats; les vieillards aiment à s'entretenir, les poètes à rêver de toi. Depuis longtemps un prodige céleste t'avait annoncée (1); de sourdes rumeurs couraient parmi le peuple. A l'approche du soleil printanier d'étranges pressentiments avaient saisi le cœur des Lithuaniens, une attente joyeuse et mélancolique, comme celle de la fin du monde.....

» Des bandes de panaches et de bannières étincellent sur les coteaux, se déroulent sur les prairies. C'est la cavalerie. Étranges costumes. Armures nouvelles pour les yeux : comme des torrents de neige fondue, se précipitent par les chemins des escadrons bardés de fer; les shakos scintillent sous les forêts, les baïonnettes étincellent : ce sont les innombrables fourmilières de l'infanterie qui s'avance. Tous s'élancent vers le Nord : chevaux, hommes, canons, aigles défilent nuit et jour; dans le ciel, des lueurs flamboient, la terre tremble, on entend comme des cris de tonnerre.

» La guerre ! la guerre ! il n'est pas un coin en Lithuanie où sa rumeur n'ait pénétré.....

» La bataille ! Où ? De quel côté ? demandent les jeunes gens. Ils saisissent leurs armes : les femmes élèvent les mains au ciel. Tous, sûrs de vaincre, s'écrient en pleurant : « Dieu est avec Napoléon, Napo- » léon est avec nous ».

» O printemps ! heureux qui t'a vu dans notre pays, printemps mémorable de la guerre, printemps de l'abondance. O printemps ! heureux qui t'a vu riche en blés, en verdure, étincelant d'hommes, plein d'événements et gros d'espérances. Je te vois encore, admirable rêve. Né dans l'esclavage, enchaîné dès le berceau, je n'ai connu qu'un tel printemps dans ma vie (1). »

II. L'UNIVERSITÉ DE VILNA — L'EXIL LES VOYAGES

Ces illusions furent de courte durée. La retraite de la Grande Armée, puis bientôt les irréparables désastres qui emportèrent l'empire, les dissipèrent.

A la veille de l'écroulement définitif, en 1815, Mickiewicz fut envoyé par son père à l'Université de Vilna.

Le pays était profondément troublé par les bouleversements politiques des dernières années. Le joug des Russes commençait à s'appesantir. Les étudiants polonais étaient soumis à une étroite surveillance. Pour s'y soustraire, ils se groupaient dans des Sociétés secrètes où l'idée nationale, qui animait tous ces jeunes hommes, était mal dissi-

(1) La comète de 1811.

(1) *Messire Thadée*, ch. XI.

mulée sous des prétextes d'études littéraires et philosophiques.

Thomas Zan, dont l'influence fut extraordinaire sur toute la jeunesse de ce temps, et Adam Mickiewicz fondèrent l'association des « Philomathes », ou Amants de la Patrie, puis celle des « Rayonnants ».

Ces années de l'Université de Vilna (1815-1821), pleines d'angoisses patriotiques et de studieux labeurs, furent une heureuse période dans la vie de Mickiewicz. Elles virent l'éveil de sa vocation poétique, furent témoins de ses premiers amours, de ses premiers succès. Une saine joie de vivre, de sentir, d'aimer, les remplit.

Dans un village des environs de Vilna, une de ces aimables gentilhommières comme il en existe tant en Pologne, Mickiewicz avait fait la connaissance d'une jeune fille nommée Marie. L'image de cette gracieuse et pure enfant envahit son imagination. Il passait ses vacances avec quelques-uns de ses amis, au milieu de la famille de Marie : « Nous restions des nuits entières dans les bois et au bord des lacs, a-t-il écrit. On était sans cesse en quête de divertissements. Un jour, Marie, après avoir écouté un pêcheur narrer un conte intéressant, s'écria en se tournant vers moi : « Voilà de la poésie. Écrivez donc quelque chose de pareil. » Je me pénétrai profondément de ces paroles, et, de ce jour, date ma direction poétique. Encore enfant, j'avais appris par cœur presque toutes les fables et les chants de nos paysans. Déterminé par les encouragements de Marie, je commençai à écrire des ballades. »

Dès lors, Marie, qu'il nomme poétiquement Maryla, devint pour Mickiewicz ce que Béatrice fut pour Dante, l'incarnation paisible et immaculée de toute grâce, de toute bonté. Vers elle, quoi qu'il fasse, s'envole toujours sa pensée. Il associe le souvenir de Maryla à toutes les idées qui lui sont chères, à tous les actes de sa vie. Ses poésies, même les plus impersonnelles, portent la trace de cette affection toute-puissante.

Pendant cet heureux temps, Mickiewicz était devenu professeur à l'Université de Vilna, et son activité patriotique se dépensait plus que jamais dans les associations secrètes. Mais la police russe devenait de jour en jour plus vexante. Les associations de jeunesse étaient depuis longtemps suspectes. Bientôt les chefs du mouvement, impliqués dans un complot imaginaire, furent arrêtés et emprisonnés (14 août 1824).

Mickiewicz, fut condamné à quitter la Pologne et nommé professeur à Odessa.

C'était le commencement d'un exil qui devait durer toute sa vie.

Il rejoignit son poste lentement, en passant par Saint-Pétersbourg.

Odessa, du reste, ne fut qu'une étape. Mickiewicz n'eut que le temps de prendre dans cette ville, au charme oriental, des impressions nouvelles qu'il traduisit bientôt dans les *Sonnets de Crimée*, l'une des plus gracieuses de ses œuvres.

La colonie polonaise était nombreuse et brillante à Odessa. La présence de Mickiewicz parmi elle ne tarda pas à éveiller l'inquiétude du pouvoir. Le poète dut bientôt quitter la riante presqu'île, pour se rendre à Moscou, nouveau lieu de séjour que lui fixait le gouvernement.

Le prince Galitzine, gouverneur général de la ville, était un homme d'esprit et un lettré. Il s'employa de son mieux à adoucir l'exil de Mickiewicz. Grâce à lui, le poète put se créer une existence suffisamment tranquille et heureuse.

A Moscou, d'abord, puis bientôt à Pétersbourg (1826), Mickiewicz entra en relations avec toute la société intelligente de Russie. Pouchkine, son rival par le talent, et qui a immortalisé dans ses œuvres les sentiments du peuple russe, noua une amitié étroite avec lui.

Ce fut à Saint-Pétersbourg que Mickiewicz publia son premier poème de longue haleine, *Conrard Wallenrod*. C'était une entreprise audacieuse, car le livre tout entier n'est qu'une longue allusion aux malheurs de la Pologne et un encouragement à la révolte. Le sujet est emprunté aux annales de Prusse et de Lithuanie.

Au XIVe siècle, l'Ordre teutonique faisait peser sur ces contrées une lourde domination. Un gentilhomme lithuanien, Conrard Wallenrod, outré de voir les chevaliers écraser sa malheureuse patrie, entreprend de délivrer son pays. Il se fait admettre dans l'Ordre, devient grand-maître, et alors, disposant de tous les pouvoirs, prépare, par une trahison éclatante, l'égorgement de tous les Teutons. « La dernière arme de l'esclave, c'est la trahison », concluait hardiment le poète. La censure supprima ce vers, mais laissa subsister l'épigraphe, non moins claire pourtant, qui, empruntée à Machiavel, disait : « Il faut être à la fois renard et lion, *bisogna essere volpe e leone.* »

Comment la publication de ce poème, si énergiquement révolutionnaire, fut-elle permise en Russie ? c'est un inexplicable mystère. Toujours est-il que le gouvernement russe ne s'aperçut qu'après coup de la mystification dont il avait été victime.

En Pologne, la sensation fut énorme. La jeunesse apprit par cœur le poème, commentant avec passion toutes les allusions qu'il contenait. A partir de ce moment, Mickiewicz était consacré comme le poète national de son pays (1829).

Par bonheur, avant l'explosion de cet enthousiasme dangereux, Mickiewicz avait obtenu l'autorisation de quitter la Russie, et était en sûreté à l'étranger.

Il se dirigeait vers l'Italie, mais il traversa l'Allemagne à petites journées, recueillant partout les témoignages dè la plus chaleureuse admiration de la part de ses compatriotes, tandis que les personnages les plus illustres des villes qu'il visitait le traitaient avec une haute distinction.

A Weimar, où Gœthe trônait dans toute l'apothéose de sa gloire, Mickiewicz fut reçu par lui de la manière la plus cordiale. Le vieillard « olympien » était entouré d'une cour nombreuse de curieux et d'admirateurs. Il fallait ordinairement attendre longtemps pour être reçu par lui. Mais Gœthe ayant appris que Mickiewicz était dans la ville et demandait à lui être présenté, le fit prévenir qu'il serait immédiatement introduit.

Mickiewicz passa plusieurs jours auprès de Gœthe qui voulut avoir son portrait et lui fit cadeau de la plume avec laquelle il écrivait la dernière partie de *Faust*. Quand vint l'heure du départ, Gœthe, attirant à lui Mickiewicz, lui donna un baiser au front, marque exceptionnelle de faveur dont on ne se souvenait pas autour de lui qu'il eût jamais honoré un étranger.

III. L'ITALIE — L'INSURRECTION POLONAISE DE 1830 — LES DZIADY

Mickiewicz visita Francfort-sur-le-Mein, Coblentz, Bonn, puis Strasbourg, et enfin gagna l'Italie par la Suisse.

Il s'arrêta à Venise dont les enchantements exercèrent sur son imagination leur puissance séductrice. Mais à Rome son émotion pieuse et son enthousiasme éclatèrent avec plus de force encore : « Être à Rome, écrivait-il, c'est le lot du petit nombre. Dans ma jeunesse, j'osais à peine y rêver. »

La capitale du monde chrétien, plus encore que la Rome antique, impressionnait Mickiewick, dont la foi profonde s'exaltait devant les reliques des martyrs.

Accueilli par la société romaine avec la sympathie déférente que sa réputation lui conciliait partout, il menait une existence très active, poursuivant, avec Rome pour centre, la série de ses voyages, visitant Naples, puis revenant sur ses pas, gagnant, dans une excursion rapide, la Suisse où vint le surprendre la nouvelle de l'insurrection française de juillet 1830.

Il pressentait les graves événements dont cette révolution devait être le signal. De retour à Rome, il était en proie à une attente angoissée, quand tout à coup, en novembre, la Pologne se souleva.

« Mickiewicz, a dit le général Zamoyski, blâmait les entraînements irréfléchis de l'opposition de Varsovie. Il trouvait la préparation de la révolte insuffisante et redoutait une défaite qui serait irrémédiable. »

Cependant, lorsqu'il vit ses compatriotes

engagés à fond dans la lutte et que désormais la prudence humaine était inutile, il n'eut plus qu'une pensée, aller rejoindre les combattants. Il quitta Rome et partit pour la Pologne. Hélas ! comme il arrivait en Posnanie, à la frontière de la Pologne russe, il se heurta à l'avant-garde de l'armée polonaise, vaincue, en déroute, et qui, tout étant consommé, commençait à travers l'Europe le douloureux exode de l'émigration.

Le dernier acte du grand drame sanglant venait de se jouer sans qu'il ait pu, même de loin, y participer.

Cette pensée l'attristait. Mais, d'autre part, la vision tragique du désastre où sa nation venait de sombrer, la vie quotidienne au milieu de ses compatriotes en fuite, allant, dans une marche incertaine, vers des destinations inconnues, éveillèrent son inspiration poétique avec une puissance qu'on ne soupçonnait pas encore.

Ce fut à Dresde, en 1831, au milieu des tristesses de l'émigration, qu'il fit paraître la troisième partie de son poème des *Dziady*.

Dans l'œuvre poétique de Mickiewicz, les *Dziady*, c'est-à-dire les *Aïeux*, sont, avec *Messire Thadée*, les deux poèmes les plus importants. Ces deux livres forment vraiment les archives morales de la Pologne. La race qui les a inspirés revit tout entière dans leurs pages, avec ses qualités et ses défauts : incohérence et bravoure, subtilité amoureuse et mysticisme chrétien.

Les *Dziady* retracent les scènes pieuses ou funèbres que le retour de la fête des morts ramenait périodiquement en Pologne. Les apparitions fantastiques des revenants, l'évocation des génies, des gnômes, malicieux et souriants, moins terribles que familiers, tels sont les thèmes que Mickiewicz a complaisamment développés,

Ce livre a été écrit en plusieurs fois, et les parties en sont assez dissemblables. Dans les deux premières, parues en 1822, le poète, alors sous le charme de sa liaison avec Maryla, a chanté ses peines d'amour. Mais dans la troisième, écrite au cours de l'émigration, l'inspiration change d'objet. Les malheurs de la patrie occupent désormais, dans l'âme de Mickiewicz, la première place. La description des rites funéraires évoque de poignants et tristes symboles.

Mickiewicz, qui, de tout temps, aima les écrivains mystiques, montre dans les derniers *Dziady* quelle influence avait sur son esprit la lecture de leurs œuvres. Cette troisième partie est toute débordante d'une foi religieuse sentimentale, mêlée de rêves étranges, d'espérances énigmatiques et audacieuses. Mais l'originalité de la pensée, la force de l'inspiration poétique, la beauté littéraire de la forme en font une œuvre incomparable.

Dès qu'elle parut, elle fit en Europe une impression profonde. Les Polonais de l'émigration en récitaient les strophes, les yeux baignés de larmes, avec une piété reconnaissante. En France, Montalembert écrivait :

« Nous ne connaissons rien dans la littérature moderne de supérieur à cette œuvre où un génie à la fois catholique et si national a parcouru tout le domaine de la poésie, depuis l'amère et vindicative énergie de la satire, jusqu'à une piété tellement ardente et tellement exaltée, qu'on la dirait empruntée aux légendes de la primitive Église ou aux concerts des esprits célestes (1) ».

Et George Sand : « Il n'y a eu pour Mickiewicz qu'un moment dans la vie où cette inspiration surnaturelle lui ait été donnée. Du moins la persécution, la torture et l'exil ont développé en lui des puissances qui lui étaient inconnues auparavant, car rien dans ses premières productions déjà admirables, mais d'un ordre moins sévère, ne faisait soupçonner dans le poète cette corde de malédiction et de douleur que la ruine de sa patrie a fait vibrer, tonner et gémir en même temps. Depuis les larmes et les imprécations des prophètes de Sion, aucune voix ne s'était élevée avec tant de force pour chanter un sujet aussi vaste que celui de la chute d'une nation (2). »

---

(1) Préface de la traduction du *Livre des pèlerins polonais*.

(2) George Sand. — *Revue des Deux-Mondes :* Essai sur le drame fantastique (décembre 1839).

La réputation de Mickiewicz était déjà grande; après la publication des *Dziady*, elle fut universelle. Le poète qui avait si admirablement décrit les souffrances de ses compatriotes devenait, dès lors, devant le monde, leur représentant et leur chef.

Mickiewicz ne songea pas à se soustraire aux devoirs que cette noble mission lui imposait. A Dresde même, il avait déjà fait le serment de ne plus rentrer dans sa patrie asservie : « Moi, jamais je ne retournerai sous l'autorité du gouvernement russe, jamais, jamais..... »

Bien qu'il n'eût pas fait la guerre et qu'il ne fût pas proscrit, il partagea volontairement le sort de ses frères exilés. Avec la plus grande partie d'entre eux, il se dirigea vers la France où l'opinion publique, à défaut du gouvernement, se montrait favorable aux Polonais.

Mais son cœur de patriote était déjà déchiré par un nouveau genre de douleur. Les Polonais, continuant dans l'émigration les déplorables querelles intestines qui avaient tant contribué à l'effondrement de leur patrie, étaient divisés en une multitude de clans ennemis. Mickiewicz était entouré de perpétuelles intrigues, chaque parti s'efforçant de le compromettre, de l'accaparer, de le brouiller avec les autres partis. Tous le revendiquaient comme le grand poète national, mais chacun d'eux le voulait à lui tout entier.

Et lui souffrait de ces luttes, mais il ne pouvait y mettre un terme. Il était réduit à garder la plus prudente réserve, et cette malheureuse situation l'obligeait désormais à vivre dans un double exil, loin de son pays et presque à l'écart de ses compatriotes.

IV. « LE LIVRE DES PÈLERINS POLONAIS » — INFLUENCE DE MICKIEWICZ SUR MONTALEMBERT ET LAMENNAIS

En 1830, Mickiewicz avait rencontré à Rome le comte de Montalembert (1). Ces deux grands chrétiens s'étaient vite compris et aimés. Mutuellement, ils avaient réchauffé leur foi dans de communes prières. Ils se retrouvèrent à Paris lorsque Mickiewicz, en 1832, vint s'y fixer.

Montalembert avait voyagé en Pologne et en Hongrie. Il connaissait beaucoup de Polonais et compatissait à leurs malheurs. Cette nation infortunée et croyante parlait à son imagination et à son cœur. Le génie de Mickiewicz l'impressionnait vivement. Le poète avait au degré suprême le don d'improvisation. Plusieurs fois, devant Montalembert et Lamennais, il s'abandonna à l'inspiration poétique, et le souvenir de ces scènes inoubliables demeura profondément gravé dans l'âme des deux écrivains français.

A Paris, les Polonais proscrits trouvaient dans l'opinion publique un courant réel de sympathies. Leurs infortunes étaient popularisées par la presse, par l'image et par la chanson.

Mickiewicz profita de cet instant favorable pour publier un livre étrange, troublant et passionné, dont la vogue fut très grande.

Le *Livre des pèlerins polonais*, écrit en prose biblique, tout rempli d'allusions mystiques et d'espérances voilées, fut le livre sacré de l'émigration. Lamennais en a dit : « Sans oublier toute la distance qui sépare la parole de l'homme de la parole de Dieu, j'oserais presque dire quelquefois : cela est beau comme l'*Évangile*. Une si pure expression de la foi et de la liberté tout ensemble est une merveille en notre siècle de servitude et d'incroyance. »

Montalembert apprit les premiers éléments de la langue polonaise pour pouvoir faire connaître à la France, dans une traduction, l'œuvre de son illustre ami. Bientôt, en effet, le livre, transposé, plutôt que traduit par lui, parut en français.

La longue préface dont le traducteur fit précéder l'ouvrage est un document fort curieux sur les sentiments qu'une partie de l'opinion professait alors pour les émigrés.

Le martyre de la Pologne et le mouvement de renaissance démocratique et mys-

(1) Voir *Contemporains*, n° 137.

tique dont Montalembert et Lamennais étaient les chefs se trouvaient fortuitement unis dans un ensemble de pensées et d'aspirations où la foi chrétienne, les rêves humanitaires, le libéralisme se mêlaient.

Les mêmes idées généreuses, poétiques, vagues et confuses, se manifestaient dans la plainte des proscrits Polonais et dans les cris de colère contre l'erreur et l'impiété que poussaient les néo-chrétiens.

« La Pologne, écrivait Montalembert, est le type de toutes les causes vaincues, de toutes les croyances opprimées, de toutes les gloires trahies, de toutes les espérances étouffées. Elle est plus que cela : elle est la victime choisie d'en haut pour laver de son sang les fautes de la société moderne, et pour acheter cette liberté dont le monde a soif. Pour accomplir de grandes choses, il a toujours fallu de grandes victimes et des victimes innocentes et pures; pour expier l'avilissement moral du dernier siècle, pour briser la longue conspiration des despotes, des philosophes et des faux libéraux, contre la dignité et l'indépendance de l'homme, il fallait une victime qui concentrât en elle toutes les vertus et toutes les souffrances de la race humaine, il fallait une Pologne. Elle s'est trouvée (1). »

Et la traduction du livre, exquisement pittoresque, augmentait encore l'intérêt du rapprochement.

« Le Polonais s'appelle pèlerin parce qu'il a fait vœu d'aller en pèlerinage en Terre Sainte, c'est-à-dire à sa patrie affranchie, et qu'il a fait vœu de poursuivre son pèlerinage jusqu'à ce qu'il la trouve.

» Mais la nation polonaise n'est pas divinité comme le Christ; par conséquent, son âme, en pèlerinage, peut s'égarer dans les limbes et retarder ainsi le retour en son corps, sa résurrection d'entre les morts.

» Relisons donc l'Évangile du Christ :

» Et ces leçons et paraboles que recueillit un pèlerin chrétien de la bouche et des écrits de Polonais chrétiens, martyrs et pèlerins (2) ».

(1) Introduction du *Livre des pèlerins polonais*.
(2) Versets 5 à 8 du *Livre des pèlerins polonais*.

Lamennais et Montalembert étaient à la période critique de leur vie. Leurs idées généreuses et hardies les frappaient déjà de vertige. Montalembert sut se préserver, mais Lamennais fut entraîné dans la chute.

L'influence de Mickiewicz a laissé sa trace dans ces luttes émouvantes. Lorsque Lamennais publia les *Paroles d'un croyant*, ce livre, par la disposition, par la forme, et même à beaucoup d'égards par le fond, rappelait l'œuvre de Mickiewicz, et, de l'aveu même de Lamennais, était inspiré par elle.

Rome condamna les deux ouvrages. Mickiewicz accueillit avec humeur la sentence bien qu'il ne fût pas directement frappé, car la condamnation visait seulement la traduction française et particulièrement la préface. Montalembert s'inclina. Lamennais persista dans sa révolte.

Ces poignantes crises morales avaient leur répercussion dans le monde des émigrés polonais. Sous la double poussée de l'école lamennaisienne et d'Adam Mickiewicz, quelques-uns crurent trouver le salut de leur patrie dans une recrudescence de foi. Épris d'idées chrétiennes et chevaleresques, ils entrèrent dans les Ordres, fondèrent une Congrégation nouvelle : les Pères de la Résurrection, qui existe encore, et dont les membres sont toujours en majorité polonais.

C'est un phénomène curieux à étudier que celui de cette association bizarre et touchante du martyre polonais et de l'idéal chrétien.

Certes, la Pologne s'est signalée de tout temps par l'énergie et l'intégrité de sa foi, mais il semble que cette ferveur religieuse soit devenue plus ardente après l'écrasement de l'insurrection de 1831. A cette heure de suprême détresse, les Polonais, abandonnés par l'Europe, désespérant de toute puissance humaine, se tournent vers Dieu. Ils se réfugient dans la prière. Les témoignages de piété prennent un caractère passionné. On invente de nouvelles formules de prières, et, dans les églises de Pologne envahies par la multitude, on les

prononce à genoux, dans les larmes. La Sainte Vierge est l'objet des objurgations les plus pressantes.

« Vierge Sainte, disent ces invocations, intercédez aujourd'hui pour que votre divin Fils envoie un ange consolateur à ce peuple qui a été fidèle à sa loi depuis tant de siècles. Que la Pologne, qui vous appelle sa Reine, que la Pologne, qui fut si souvent le plus ferme appui de la chrétienté, redevienne florissante sous l'abri du saint Évangile, et soit aussi l'égide de la liberté des peuples. Vierge Sainte ! si le Tout-Puissant a décidé, dans sa sagesse profonde, que notre patrie toute chrétienne doit souffrir, comme votre divin Fils, la mort du martyre, que sa gloire fasse partie de la gloire éternelle du monde (1). »

On se rend difficilement compte aujourd'hui avec quelle exaltation fraternelle beaucoup de Français accueillaient ces plaintes tragiques. « Les générations, écrit à ce moment Montalembert, répéteront cette prière unique de l'Annonciation qui a ému les cœurs les plus glacés, et dont l'histoire se glorifie déjà comme de la plus pure parole qui soit montée vers le ciel depuis trois siècles. »

V. « MESSIRE THADÉE » — « LA POLOGNE SE MAINTIENT PAR LE DÉSORDRE » — MARIAGE DE MICKIEWICZ

« La Pologne, dit un historien, apprit, par une grande expérience nationale, que la parole européenne n'avait plus aucune valeur politique. Cette nation, attaquée par un ennemi redoutable, avait pour auxiliaires tous les livres, tous les journaux, toutes les bouches éloquentes de l'Europe, et elle ne vit sortir de cette immense armée de mots aucun fait (2). »

Adam Mickiewicz comprenait combien étaient chimériques les espérances que ses compatriotes fondaient sur le gouvernement de Louis-Philippe. Lui, il n'attendait rien de l'égoïsme du pouvoir. Il pensait que si la Pologne devait un jour renaître, ce ne serait que par l'effort incessant, l'abnégation héroïque du peuple polonais.

A Paris, il vivait presque en dehors de l'émigration afin d'échapper à l'embrigadement des factions. Un petit nombre d'amis choisis étaient les seuls confidents de ses pensées quotidiennes.

Dans cet isolement, le besoin de revoir, au moins par l'imagination, la patrie absente le hantait. Ce fut alors qu'il commença à écrire les premiers chants de son poème, *Pan Tadeuz, Messire Thadée.*

Cette épopée est l'œuvre la plus célèbre de Mickiewicz. Elle est, de l'aveu de tous les critiques, le poème épique le plus poétique et le plus complet des temps modernes. Mais c'est une épopée *sui generis.*

Aucun livre n'est plus apte à faire comprendre l'esprit et l'originalité de la Pologne. Mickiewicz l'a écrit avec ses souvenirs d'enfance, alors que tout jeune il vivait dans une gentilhommière campagnarde de Lithuanie. Les scènes qu'il a décrites, il les a vues et il a su les faire revivre avec une fraîcheur de coloris et une puissance d'inspiration qui n'ont été dépassées dans aucune langue.

Messire Thadée est l'histoire pittoresque d'un *zajazd,* c'est-à-dire d'une contestation judiciaire polonaise.

Dans cet étrange pays où une féodalité turbulente et querelleuse maintenait dans les relations sociales un état permanent de désordre, la justice était administrée d'une façon singulière. Lorsqu'un particulier avait obtenu une sentence en sa faveur, il devait se charger lui-même de faire exécuter le jugement. A cet effet, il rassemblait ses clients et ses amis, et, sans plus de façons, partait en expédition armée contre son adversaire. Les pouvoirs publics n'intervenaient point pour le réglement de ces affaires.

(1) Prière prononcée dans les églises de Varsovie le jour de l'Annonciation (1831).

(2) ADAM MICKIEWICZ, *Histoire populaire de Pologne.* L'histoire, dit-on, se répète, et il est certain, par exemple, que rien ne peut donner une idée plus complète du mouvement européen en faveur de la Pologne que l'explosion de sympathies qui a éclaté partout en 1900 pour la cause des républiques sud-africaines. L'indifférence diplomatique n'a pas paru moins grande pendant la guerre du Transvaal que pendant les guerres de Pologne.

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette permanence d'anarchie n'entraînait pas, pour la bonne administration de la justice, les inconvénients qu'on pourrait croire. Lorsqu'un jugement régulièrement rendu devait être mis à exécution, le *zajazd* étant justifié, cette bonne cause trouvait presque toujours des bras pour la soutenir.

La Pologne, où les habitudes procédurières n'étaient pas moins en honneur que les traditions chevaleresques, était, grâce à ce système, perpétuellement bouleversée par de multiples guerres civiles, tantôt localisées à une bourgade, tantôt s'étendant à une province.

Messire Thadée n'est que la mise en action de l'un de ces épisodes ordinaires de la vie de la Pologne. Une contestation ayant surgi entre deux familles, les Horeszko et les Soplica, il s'agit de savoir qui, finalement, aura raison, et à qui appartiendra un vieux château dont le *zajazd* est l'objet.

Dans ce cadre, qui semble au premier abord un peu étroit, Mickiewicz a trouvé le moyen de faire tenir tous les traits essentiels et distinctifs du caractère polonais, et il a immortalisé en même temps, dans des descriptions admirables, les plus beaux paysages de sa patrie. Le poème, tout exact qu'il soit, apparaît souvent héroï-comique et fantastique, mais c'est parce qu'en Pologne la fantaisie et l'absurde étaient constamment mêlés à la vie et la composaient pour ainsi dire. Un proverbe polonais dit très exactement : *La Pologne se maintient par le désordre.* En effet, rien ne répugne tant à l'esprit polonais que l'organisation, la ponctualité, la prévoyance en quoi que ce soit.

La Pologne, tant qu'elle a existé comme État indépendant, a vécu dans l'anarchie, mais dans une anarchie spéciale, n'ayant aucune des bassesses que ce mot comporte aujourd'hui. Ce fut une anarchie féodale, chevaleresque, joviale et brave. Tous les bons sentiments, ceux que donnent le courage et le respect de soi-même, toutes les vertus que la foi conserve et avive, avaient dans la nation polonaise de très profondes racines, en même temps, des passions d'une exubérance extrême jetaient constamment les Polonais dans des fantaisies excessives et de folles aventures.

L'épopée de Mickiewicz chante le passage de cette anarchie nationale aux sacrifices patriotiques qui inaugurèrent une nouvelle phase de la vie polonaise. Exploits absurdes, bombances pantagruéliques, actes de générosité et de dévouement, et finalement renoncement à tous les préjugés du passé dès que la patrie est en jeu, voilà le fond du poème. Et toute cette vie est si palpitante d'émotion, de charme poétique, de sincérité et de joie, qu'il n'y a pas un livre, dans ce siècle, qui soit plus original, plus vrai et plus littérairement beau que celui-là.

Certaines descriptions de *Messire Thadée,* celles, par exemple, où le poète évoque l'image des forêts lithuaniennes, conservent, même mutilées par la traduction, une inexprimable beauté :

« Qui a pénétré les profondes régions des forêts lithuaniennes jusqu'au centre, jusqu'au cœur de leur épaisseur ? Le pêcheur des rivages entrevoit à peine le fond de la mer. Le chasseur tourne autour de la lisière des forêts, il les connaît à peine par leur extérieur, leur forme, leur physionomie, mais il ignore leurs mystères intimes. Seuls le conte ou la légende savent ce qui s'y passe. Quand vous avez franchi les taillis ou les fourrés extérieurs, vous arrivez à un rempart de troncs, de branches, de racines, protégé par des marais tremblants, des milliers de ruisseaux, des roseaux de plantes grimpantes, des monticules de fourmilières, des nids de guêpes, de taons, de serpents amoncelés. Eussiez-vous, par un courage surhumain, réussi à franchir ces obstacles, vous rencontrerez alors de plus terribles dangers. A chaque pas vous guettent comme des sauts de loups de petits lacs bordés d'herbes, si profonds que l'homme ne peut les sonder. L'eau de ces puits est couverte d'une sorte de rouille sanglante; elle fume sans cesse; elle exhale une odeur fétide qui fait perdre aux arbres d'alentour leur feuillage et leur écorce. Chauves, ra-

bougris, malingres, ils laissent tomber leurs branches dévorées par la mousse et courbent leurs troncs hérissés de champignons hideux, comme une bande de sorcières qui se chauffent autour d'une chaudière où cuisent des cadavres.

» Au delà de ces petits lacs, en vain voudrait-on pénétrer même du regard. Tout est recouvert d'un nuage brumeux qui plane éternellement sur le sol tremblant des marécages. Derrière cette brume, dit la légende, s'étend une contrée magnifique : c'est la capitale du royaume des animaux et des plantes. Là, sont gardées les semences de tous les arbres, de toutes les herbes..... Là, comme dans une arche de Noé, de toutes les espèces un couple au moins est réservé pour propager la race. »

Certaines strophes, d'une harmonie fantastique, traduisent jusque dans leurs moindres nuances les symphonies de la nature : le bruit du vent dans les arbres, le fracas des orages, le son du cor dans les bois :

« Alors le sénéchal saisit la corne de buffle suspendue à sa ceinture..... Le cor lance à travers la forêt sa musique, redoublée par l'écho..... Les chasseurs se sont tus, les traqueurs se sont arrêtés, étonnés de la force, de la pureté, de l'harmonie étrange de ces chants. De nouveau le vieillard déploie tout l'art qui l'a jadis illustré. Il remplit, il anime les taillis et les chênaies; on dirait qu'il a découplé toute une meute et recommencé la chasse; son jeu en résume toute l'histoire. C'est d'abord un appel sonore et soudain, le réveil, puis des sons perçants se succèdent, ce sont les aboiements des chiens; parfois un son retentissant comme un tonnerre, ce sont des coups de feu.

» Ici, il s'arrêta, tenant son cor ; tous croyaient qu'il sonnait encore, c'était l'écho qui résonnait.

» Il souffla de nouveau; on eût dit que le cor avait changé de forme, que sous les lèvres du sénéchal il devenait, tantôt plus large, tantôt plus mince. Il imite les voix des animaux : tantôt il s'allonge en col de loup et pousse de longs et farouches hurlements, tantôt il s'élargit comme un col d'ours et grogne; puis, c'est le beuglement du bison qui déchire l'air.

» Ici il s'arrêta, mais il tenait son cor. Tous croyaient qu'il sonnait encore, c'était l'écho qui résonnait. Après avoir entendu ce chef-d'œuvre de mélodie, les chênes le répétaient aux chênes, les hêtres aux hêtres. »

Messire Thadée parut à Paris en 1834, ce fut la dernière œuvre poétique de Mickiewicz. Comme s'il avait craint de ne plus pouvoir s'égaler à lui-même, ayant ainsi atteint les sommets de l'art, le poète se consacra désormais à des travaux d'ordre politique et historique.

D'ailleurs, cette même année, sa vie prit une orientation nouvelle. Il se maria, le 22 juillet, avec une jeune polonaise, Céline Szymanowska, dont il avait autrefois beaucoup connu la famille. Céline, qui vivait à Varsovie, consentit à s'expatrier pour venir partager dans l'exil le sort de son époux.

Elle était digne de comprendre et d'aimer Mickiewicz.

Une lettre du poète à son frère François nous présente ainsi sa compagne : « Je l'ai connue enfant dans la maison de sa mère. Plus tard, elle a perdu ses parents, et, appelée par moi, elle est venue partager ici mon sort incertain. J'avais passé tout l'an dernier dans la tristesse. La maladie, ensuite je ne sais quelle mélancolie me tourmentaient sans cesse. J'ai cherché des consolations dans le bonheur domestique, tant qu'il est possible d'avoir un chez soi. Quoique nous ne possédions tous les deux aucune fortune, tant que nous vivrons, nous aurons un morceau de pain. Tu sais que je me préoccupe peu de l'avenir et que cela n'empoisonne en rien ma félicité que d'ignorer ce qu'elle durera. Céline est la femme que je cherchais, courageuse contre toutes les adversités, contente de peu, toujours gaie. »

Au moment de cette touchante confession, Mickiewicz était dans une situation matérielle très précaire. En vain de hauts protecteurs intercédaient pour obtenir du gouvernement français quelques subsides en faveur de l'illustre exilé. Rien ne venait.

En 1835, lorsqu'une petite fille fut venue augmenter les charges du ménage, ce fut presque la détresse. Un ami qui était allé leur rendre visite écrit : « J'ai trouvé Céline en larmes. Elle m'avoua qu'ils allaient vendre leurs meubles et s'installer pour tout l'hiver à Domont, près Montmorency, dans une maison presque abandonnée que met à leur disposition le sculpteur David d'Angers. »

Il fallait à tout prix sortir de cette situation désespérée. Heureusement, une occasion se présenta. La chaire de littérature latine se trouvait vacante à l'Université de Lausanne. Des amis s'entremirent, et Mickiewicz, après bien des lenteurs, put enfin prendre possession de ce poste en 1839.

VI. MICKIEWICZ PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE — TOWIANSKI ET LE MESSIANISME

Adam Mickiewicz débuta brillamment dans l'enseignement, tout nouveau pour lui, de la littérature latine. Sa merveilleuse facilité d'improvisation lui permettait de n'écrire presque jamais ses leçons. « Le plus souvent, dit son fils Ladislas, il se bornait à noter les citations de plus longue haleine qu'il se proposait de faire, ou se contentait de jeter brièvement sur le papier des dates et des noms propres, répertoire succinct auquel il recourait rarement. Quand il lui arrivait, par exception, de rédiger à l'avance une leçon, il n'en improvisait pas moins une autre. La plupart du temps, les extraits laborieusement préparés ne lui servaient de rien, car, dès qu'il prenait la parole, sa merveilleuse mémoire lui fournissait en telle abondance les textes nécessaires qu'il dédaignait ceux dont il s'était prémuni. »

Ses amis pensaient toujours à le rappeler à Paris.

Le gouvernement venait de proposer aux Chambres la création d'une chaire de langues et littératures slaves au Collège de France. Un parent par alliance de Céline Symanowska, M. Léon Faucher, directeur du *Courrier français*, organe alors très influent, réussit à obtenir de Cousin, ministre de l'Instruction publique, la nomination de Mickiewicz, comme chargé, à titre provisoire, de ce nouveau cours.

C'était désormais plus que le pain d'assuré, c'était pour les idées et la cause polonaises la conquête d'une tribune retentissante. Léon Faucher ne dissimulait point cette pensée : « La chaire à laquelle on vous appelle, disait-il, a un caractère politique, on veut créer un centre, au moins littéraire, à la nationalité polonaise dans l'exil. »

Mickiewicz débuta au Collège de France, le 22 décembre 1840. L'ouverture de son cours fut un événement littéraire européen. L'élite de ce monde cosmopolite, élégant et lettré, qui a son centre à Paris, remplissait la salle. Les émigré polonais étaient venus en grand nombre, et çà et là dans l'assistance, on pouvait noter les noms les plus illustres de l'aristocratie et de la politique : Montalembert, Salvandy, de Kergorlay.

Mickiewicz expliqua, dans une langue imagée et pittoresque, l'importance de l'enseignement que la France venait de créer pour lui. Il indiqua, à grands traits, l'étendue de la race slave, fit voir le rôle que ces peuplades diverses ont joué dans l'histoire, et laissa pressentir l'avenir redoutable auquel il les croyait appelées. Dans un rapprochement saisissant, il parla de Tacite, décrivant les mœurs des Germains au milieu des Romains inattentifs, et pendant que ces tributs « promenaient dans leurs forêts l'avenir du monde, » « Vous êtes les fils de ces barbares », déclara-t-il en s'adressant aux Français de son auditoire, laissant deviner quel pourrait être un jour dans le monde le rôle des Slaves.

Dès ce premier cours le public était conquis. Le cours de Mickiewicz, comme ceux de Quinet et de Michelet (1), devenait aussitôt une des manifestations de la vie littéraire et mondaine de Paris.

Michelet, Quinet, Mickiewicz, ces trois noms sont inséparables dans cette période

---

(1) Voir *Contemporains*, Michelet, n° 400.

haletante et troublée, sorte de fièvre de l'esprit français, qui va de 1840 à 1848.

Il est difficile de reconstituer aujourd'hui l'état d'effervescence intellectuelle qui précéda de plusieurs années, en France, la révolution de février. Ces choses fragiles et vivantes, une fois mortes, enterrées sous la poussière du temps, semblent n'avoir plus de sens.

Par quel enchaînement de circonstances Mickiewicz, dont la foi catholique demeura, malgré tout, inébranlable, se laissa-t-il entraîner dans le tourbillon des libéraux antireligieux ? Assurément, il ne sacrifia jamais rien de ses idées, mais son imagination et son cœur l'emportèrent parfois.

Michelet et Quinet, avec leurs théories humanitaires, leur parole ardente, leur conception idéaliste du droit des peuples, apparaissaient à Mickiewicz exilé comme des hommes choisis par la Providence pour semer dans le monde des idées de justice, de fraternité, de liberté, toutes ces abstractions mal définies que l'esprit du temps faisait irrésistibles sur les foules.

Le Collège de France était devenu le centre de cette fermentation humanitaire.

Un autre motif contribuait d'ailleurs à rapprocher Mickiewicz de Michelet et de Quinet.

La longue pratique des auteurs mystiques avait rendu Mickiewicz extrêmement hardi, téméraire même sur certaines questions de discipline et de dogme. Tout croyant qu'il fût, il vivait dans une méfiance soupçonneuse vis-à-vis de ce qu'il nommait durement l'*Église officielle*, entendant par là non pas l'Église elle-même, mais certains rouages administratifs et certaines personnalités qui lui déplaisaient.

A ce moment, Michelet et Quinet, en hostilité ouverte contre le clergé, les Jésuites en particulier, menaient une bataille qui atteignait de front les traditions religieuses de la France, Mickiewicz, fort étranger aux nuances des affaires intérieures françaises, fut dupe des apparences. Il ne vit dans la campagne de ses amis que la poursuite d'abus qu'il détestait, et ce fut à son insu, on peut le dire, qu'il se trouva un instant englobé dans une faction dont les principes et les conséquences étaient en opposition avec sa foi.

D'ailleurs, Mickiewicz fut souvent victime de ses généreuses illusions. Son exaltation dépassa parfois toute mesure, surtout lorsqu'il eut fait la connaissance du théosophe André Towianski.

Ce personnage énigmatique a eu sur Mickiewicz et sur plusieurs autres esprits d'élite une influence impossible à expliquer. Il était né à Vilna, en Lithuanie, et était aveugle de naissance. Ayant recouvré la vue dans sa jeunesse à la suite de circonstances qu'il attribuait à un miracle, il se révéla bientôt comme prophète et se prétendit en communication avec les esprits célestes. Le gouvernement russe le fit enfermer d'abord dans une maison de fous, puis le relâcha. André Towianski vint à Paris, continuant, au dire de ses disciples, la série de ses prodiges. Mickiewicz le vit et lui confia ses peines au sujet de sa femme, Céline, atteinte depuis peu d'un transport au cerveau et qu'il avait dû interner dans un asile. Towianski, qui procédait toujours par sommations impérieuses, notifia à Mickiewicz la guérison de sa femme et lui ordonna d'aller la chercher à l'hospice et de la ramener à son foyer. Mickiewicz obéit, et, le soir même, Céline rentrait chez elle guérie.

Suggestion à distance ? coïncidence prodigieuse ? on ne sait. Mais le génie de Mickiewicz ne chercha aucune explication à ce mystère, et, à dater de ce jour, il crut à Towianski.

Le cours de littérature slave du Collège de France dévia peu à peu de son objet. Bientôt Mickiewicz ne se préoccupa plus que d'expliquer à ses auditeurs la doctrine du théosophe son maître. Ces leçons où le poète parlait d'abondance, ému et haletant, provoquaient dans ce public spécial des manifestations désordonnées d'enthousiasme. Mickiewicz n'était plus seulement un professeur, c'était un prophète, un voyant dont le verbe inspiré jetait en extase.

Un témoin, le Dr Clavel, raconte ainsi ce qu'il a vu : « Le professeur parlait un peu de la littérature des Slaves et beaucoup de leurs infortunes. L'auditoire haletait. Tout à coup des proscrits polonais se levaient comme poussés par un ressort. Ils étaient pâles et des larmes pendaient à leurs longues moustaches. Les bras en l'air, ils criaient : Vive la France! et tous les Français de se lever et de crier : Vive la Pologne! Un grand Anglais restait assis et silencieux, pressant de ses deux bras son chapeau contre sa poitrine. Il pleurait comme les autres (1). »

Les choses en vinrent au point que le gouvernement dut se préoccuper, dans l'intérêt du bon ordre, d'un enseignement qui entraînait pour les auditeurs des conséquences si imprévues. D'autant plus que sur ce public, déjà chauffé à blanc par Mickiewicz, les cours de Michelet et de Quinet venaient encore ajouter des éléments nouveaux d'effervescence. Un jour même, les trois professeurs parurent ensemble dans la même chaire, affirmant solennellement l'obstination de leurs communes visées.

Après plusieurs avertissements, le cours de Mickiewicz fut suspendu (1844) et bientôt après ceux de Michelet et de Quinet subirent le même sort.

Les leçons de Mickiewicz ont été recueillies par ses disciples. Elles forment cinq volumes, dont les deux derniers sont presque exclusivement consacrés au « messianisme », c'est-à-dire à l'exposition de la doctrine philosophique d'André Towianski, mélange bizarre d'idées chrétiennes et hétérodoxes, d'aspirations généreuses et de folies, dans lesquelles la Pologne, appelée le Christ des nations, est vouée à la rédemption des peuples et doit préparer par son sacrifice le règne de la fraternité universelle.

Aujourd'hui, entre les pages jaunies d'un livre, ces leçons, autrefois si palpitantes de vie et qui ont déchaîné tant de sanglots, sont comme les plantes d'un herbier, elles ont perdu leur couleur et leur parfum. Comme Mickiewicz, Michelet et Quinet, elles n'ont pas seulement vieilli : elles sont mortes.

Les inélégances de langage qui distinguaient la diction française de Mickiewicz s'y marquent durement, et le charme indicible de sa voix, qui transformait ses rudesses en idéales beautés, leur manque à jamais.

VII. LA LÉGION POLONAISE ITALIENNE — LA « TRIBUNE DES PEUPLES » — MICKIEWICZ EN ORIENT — SA MORT A CONSTANTINOPLE

Suspendu comme professeur, Mickiewicz recevait seulement la moitié de son traitement. Ces maigres subsides suffisaient tant bien que mal à l'entretien de sa famille. Il menait à Paris une existence modeste, dans un intérieur semi-bourgeois où il passait de longues heures dans la paix du foyer, surveillant et dirigeant lui-même l'éducation de ses six enfants.

Sa maison était un centre de réunion où se rencontraient non seulement les personnages de marque de l'émigration polonaise, mais aussi beaucoup d'autres étrangers. Tous les représentants des nationalités vaincues, les Irlandais, les Italiens du Nord aux prises avec l'Autriche, les Slaves d'Orient sous la tutelle des Turcs, venaient chez Mickiewicz, comme dans une sorte de pèlerinage, vers le champion inspiré du droit des peuples.

Cependant, en France, le malaise politique s'aggravait :

Mickiewicz pressentait l'écroulement du gouvernement de Louis-Philippe. Depuis longtemps il s'en expliquait librement devant ses amis. Mais la révolution, qui grondait aussi en Italie, lui paraissait plus prochaine. Il rêvait toujours de constituer, à la faveur d'une effervescence populaire, une armée de volontaires qui devait, selon lui, donner le branle à une levée en masse des peuples, dont la marche irrésistible rétablirait partout en Europe le droit violé. Il s'agissait de reprendre, mais cette fois dans une pensée idéaliste entièrement désin-

(1) Dr Clavel, *Statique sociale.*

téressée, l'épopée de Napoléon. La Pologne renaîtrait à l'existence, l'Italie briserait le joug de l'Autriche, les chrétiens d'Orient échapperaient à la domination de l'infidèle, l'Irlande elle-même verrait finir son martyre.

L'indomptable idéalisme de Mickiewicz lui représentait comme possible ce rêve fantasque. Sa philosophie mystique donnait à ces chimères l'énergique levier de la foi. Et sa puissance de persuasion était telle sur tous ceux qui l'approchaient, que beaucoup d'entre eux, parmi lesquels on pourrait citer les hommes les plus éminents, crurent, comme lui, à la réalisation de ces prodiges.

Mickiewicz, croyant le moment favorable de passer des principes à l'action, partit pour Rome le 21 janvier 1848. Il y était à peine arrivé que la révolution de février chassait de Paris Louis-Philippe.

Mickiewicz pensa que c'était le signal d'une conflagration européenne. Il appela aux armes ses compatriotes, les nombreux réfugiés polonais présents à Rome. Un moment, il compta entraîner le pape, Pie IX (1), et le décider à prendre la tête de ce mouvement rénovateur. Le Pape le reçut avec bonté, mais ne put partager ses illusions généreuses, et, dans sa sagesse, il s'abstint.

Mickiewicz n'en poursuivit pas moins son idée. A la tête de sa légion, il parcourut l'Italie dans un triomphe, de Rome à Milan. Il haranguait les foules italiennes, les électrisant par l'énergie toute vibrante de sa conviction.

La légion italienne n'arriva pas en Pologne; mais elle combattit pour la cause de l'Italie, secondant de ses efforts, au prix de son sang, le mouvement anti-autrichien.

De Milan, Mickiewicz revint à Paris pour chercher des renforts, mais avant qu'il n'eût constitué une légion nouvelle, les armées régulières avaient écrasé partout les velléités d'insurrection.

En France, on était en république, mais cette république, impuissante et bavarde, ne plaisait pas à Mickiewicz. Il ne pensait pas que ce gouvernement fragile eût de longues chances de durer. Au contraire, il affirmait volontiers sa confiance dans la dynastie des Napoléons.

Le prestige de ce nom magique était seul assez puissant, disait-il, pour grouper dans un mouvement de fidélité enthousiaste l'immense majorité du peuple français,

Le 1er décembre 1851, alors que personne ne savait encore rien de ce qui se passerait le lendemain, Mickiewicz disait à Alexandre Chodzko : « Si le président savait toute la force qu'il a dans son nom et par sa tradition, ce n'est pas d'un bataillon qu'il aurait besoin pour mettre ces bavards à la porte, mais d'une seule poignée de sergents de ville. » Il disait cela le soir, à 10 heures : cette nuit même le coup d'État se faisait.

La joie du poète fut grande en apprenant que sa prédiction était réalisée. Pourtant, le nouveau régime ne devait justifier aucune des espérances qu'il avait mises en lui.

Le Collège de France lui demeura fermé plus que jamais, et même, le 12 avril 1852, sa suspension fut transformée en révocation par le même décret qui révoqua Quinet et Michelet.

Heureusement, grâce à l'insistance du roi Jérôme, il fut nommé, la même année, bibliothécaire à l'Arsenal. C'était une modeste sinécure qui lui permettait de continuer sa vie militante en faveur de ses idées.

En 1849, il avait fondé, avec son ami Xavier Branicki, la *Tribune des peuples*, journal quotidien, international, où les Polonais, les Italiens, les Roumains, les Hongrois venaient tour à tour plaider la cause de leur patrie. Ce journal, trop ardemment révolutionnaire, compromit gravement Mickiewicz aux yeux du pouvoir. Invité, sous peine d'expulsion, à cesser toute collaboration à la *Tribune des peuples*, l'illustre proscrit dut s'incliner.

Mais il ne désespérait pas : c'était un trait de son caractère de ne désespérer jamais.

Lorsque les complications orientales mirent la France aux prises avec la Russie, au moment de l'expédition de Crimée,

(1) Voir les *Contemporains*, n° 120-123.

Mickiewicz crut, une fois encore, que l'heure de la justice allait sonner. Hélas! c'était l'heure de la mort. Sa femme venait de tomber gravement malade et, peu de jours après, elle mourait au milieu d'atroces douleurs.

Ce décès éprouva cruellement Mickiewicz. Son foyer lui sembla tout à coup désert, et, dans sa souffrance, il se sentit repris par la nostalgie des voyages.

Les événements d'Orient continuaient à occuper sa pensée. Peut-être sa présence parmi les nombreux émigrés de ces pays lui permettrait-elle de servir utilement la cause de la Pologne? Il sollicita et obtint du ministre de l'Instruction publique une mission scientifique, et il partit.

Le voyage dura plus d'un mois, avant d'atteindre Constantinople, où Mickiewicz était chargé officiellement de faire le relevé des établissements scientifiques et littéraires des chrétiens de Turquie.

A Constantinople sévissait, à l'état chronique, une épidémie de choléra. Mickiewicz ne s'en était point préoccupé, lorsque, tout à coup, une attaque foudroyante le terrassa le 26 décembre 1855. Il fut enlevé comme par un coup de foudre, demanda un prêtre, voulut écrire et n'eut que la force de dire avant d'expirer : « Dites à mes enfants qu'ils s'aiment toujours entre eux. » La congestion cérébrale avait été immédiate. Mickiewicz était âgé de cinquante-sept ans.

Cette fin soudaine jeta le désarroi dans l'émigration polonaise répandue dans toute l'Europe. Tant que vivait Mickiewicz, la splendeur de son génie, reconnue par tous, donnait un centre moral aux revendications des Polonais. Lui disparu, les derniers débris de la Pologne s'émiettèrent peu à peu dans l'agitation révolutionnaire et l'anarchie.

Le corps de Mickiewicz, rapporté de Constantinople, fut enterré à Montmorency, le 21 janvier 1856, après de solennelles obsèques à l'église de la Madeleine. Au moment de clore la tombe, un poète polonais, Bohdan Zaleski, s'avança sur le bord de la fosse et s'écria : « Sainte Vierge, qui défends la brillante Tchinstohova et qui resplendis à Ostrobrama (1), la protectrice de Nowogrodeck et de son peuple fidèle, par un miracle, reconduis ton poète dans sa patrie ! »

Le 29 juin 1890, cette prière fut exaucée. Les cendres de Mickiewicz furent transportées en grande pompe dans la cathédrale de Cracovie où reposent les restes de plusieurs rois de Pologne.

Aujourd'hui encore, les Polonais aiment à se rendre en pèlerinage au tombeau de Mickiewicz. La puissance charmeresse de ses poèmes, ses conceptions hardies et jusqu'à ses nobles illusions font de lui, pour ceux de sa race, à la fois un héros et un prophète.

AUGUSTE CAVALIER.

Paris.

BIBLIOGRAPHIE

LOUIS LÉGER, *Russes et Slaves* (2e série). — LOUIS LÉGER, *Nouvelles études slaves* (2e série). — *Paris-Guide* (librairie internationale) article de Michelet, 1867. — LADISLAS MICKIEWICZ, *Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre.* — LADISLAS MICKIEWICZ, *Légion polonaise créée en Italie par Adam Mickiewicz.* — *Bulletin polonais* (publié par l'Association des anciens élèves de l'École polonaise). — *Livre des pèlerins polonais,* « traduit du polonais d'Adam Mickiewicz, par le comte Ch. de Montalembert; suivi d'un hymne à la Pologne, par J. de Lamennais », Paris, 1833 (très rare). — *Le Correspondant* (10 janvier 1873). — *Revue encyclopédique*, mai 1830 et décembre 1898. — *Le Temps*, n° du 29 juin 1890. — *Revue des Deux-Mondes* (1er décembre 1839, article de George Sand). — 15 décembre 1843, article de M. Lèbre. Journal *Le Polonais*, Paris, 1833 et sq. — *Revue Indépendante*, 25 mai 1846, article de M. Ch. Loubens. — MONTALEMBERT, *Le Pape et la Pologne.* — *Magasin pittoresque*, juin 1870. — *Honoration de la mémoire d'Adam Mickiewicz en Italie,* Paris, 1881, libraire du Luxembourg (rare). — EDMOND FONTILLE (pendonyme d'Ed. Mainard), *Le prophète national de la Pologne*, Paris, 1862. — *En polonais*, LADISLAS PIAST. — *Album d'Adam Mickiewicz.* — *Mémoires* de la Société littéraire : Adam Mickiewicz.

(1) Ce sont deux sanctuaires très vénérés en Pologne.



LE GÉNÉRAL DESAIX (1768-1800)

I. JEUNESSE DE DESAIX — L'ÉCOLE D'EFFIAT L'ÉMIGRATION

Desaix appartenait à une famille de petite noblesse d'Auvergne.

Les Desaix ou des Aix étaient seigneurs des Aix, de Mérinchal, de Chalus, de Veygoux, de Rochegudes, d'Argnat, etc..., portant comme armoiries d'argent à la bande de gueules, chargée de trois coquilles d'or. En 1758, Gilbert-Antoine des Aix épousa Amable de Beaufranchet. sa cousine : c'est de cette union que naquit, le 17 août 1768, chez son aïeul maternel, au château d'Ayat, Louis-Charles-Antoine Desaix.

L'enfant fut baptisé le lendemain.

Il reçut le titre de chevalier de Veygoux, mais il était sans fortune. Il grandit à Veygoux entre sa mère et sa sœur plus âgée que lui de quatre ans et pour laquelle il devait, toute sa vie, conserver la plus vive affection. Son père et son frère aîné étaient soldats; lui-même entra à sept ans, grâce à la protection de M. de Chabrol, comme boursier au collège d'Effiat que dirigeaient les Pères Oratoriens. C'était une sorte de Prytanée militaire où les nobles d'Auvergne venaient faire leurs études. Desaix y remplaçait son frère qui venait d'être admis comme cadet-gentilhomme au régiment de Beauvaisis.

Écoutons un de ses biographes : « Voyez, comme dès sa plus tendre enfance, il décèle le vif désir de s'instruire. Né de parents qui ont reçu l'éducation conforme à leur naissance, voyez comme il est attentif à leur voix ! Comme il écoute, comme il dévore avec avidité l'histoire des anciens Arvernes, comme sa jeune âme s'échauffe aux récits de leurs traits de bravoure, lorsqu'on lui dépeint ces intrépides montagnards, faisant trembler Rome et forçant César lui-même à faire l'apprentissage de l'infortune.....

» Cependant les parents du jeune Desaix, pour ne point laisser étouffer les précieuses semences qu'ils avaient fait germer dans son cœur, le placèrent à l'école nationale d'Effiat, devenue l'émule et la rivale de celle de Paris. Quel plaisir de voir un enfant studieux, réfléchi et déjà un modèle de sagesse dans l'âge des illusions ! Que l'imagination se repose avec délices sur un tableau si touchant ! Il ne cesse de lire Homère et toujours avec la même avidité. Cet ancien poète forme son esprit et Fénelon son cœur. »

Nous voudrions laisser le lecteur sur cet éloge enthousiaste, malheureusement, les notes de classe du jeune Desaix portent plutôt à croire qu'il ne brilla pas outre mesure. Voici le bulletin de mai-juin 1781 (il avait alors treize ans) envoyé par le supérieur à Mme Desaix :

« Taille : 4 pieds, 4 pouces, 6 lignes. — Constitution : assez forte. — Santé : très bonne. — Caractère : boudeur et peu endurant, — conduite : très médiocre, — lecture et écriture : peu d'application, — langue latine et anglaise : il travaille sans réflexion, — géographie et histoire : bien, mais sans efforts, — mathématiques : progrès médiocres, — dessin : léger et capricieux, —langue allemande : il fait des progrès, — religion : distrait en général.

Et le supérieur, le P. Rivette, croit devoir accompagner ce bulletin si peu satisfaisant de ces quelques mots :

« Madame,

» Vous n'aurez pas lieu d'être merveilleusement contente du présent que vous fait aujourd'hui monsieur votre fils. A l'exception de deux articles qui sont assez bons, tout le reste ne vaut pas grand'chose. Et puis le caractère ne change pas trop en bien, il est toujours sujet à l'emportement et à un peu d'aigreur. On a encore d'autres reproches à faire sur l'inapplication. Vous sentez, Madame, qu'il n'est pas fort agréable pour moi d'avoir un pareil compte à rendre, mais je vous dois la vérité la plus exacte, comme je vous prie de croire aux sentiments de respect avec lesquels je suis, Madame,

» Votre très humble serviteur, RIVETTE. »

Cette lettre n'est guère rassurante pour l'avenir, mais, heureusement, Desaix devait par la suite rattraper le temps perdu.

Le 20 octobre 1783, peu de temps après la mort de son père, le roi signait son brevet de troisième sous-lieutenant de pied au régiment d'infanterie de Bretagne, dont M. de Chabrol, son protecteur, était lieutenant-colonel.

En garnison à Grenoble, ville parlementaire et libérale, Desaix lut beaucoup et se mit à étudier avec ardeur. Son existence fut de même calme et laborieuse à Briançon, où il fut envoyé l'année suivante; il se livra sérieusement à l'étude de la topographie, il parcourut les Alpes, levant des plans, rédigeant des rapports, et il acquit ainsi une solide instruction militaire.

Entre temps, Desaix revenait à Veygoux passer quelques instants auprès de sa famille. Estimé de tous, bienveillant, toujours enclin à pardonner les fautes, il était auprès de sa mère l'avocat naturel des paysans pris en fraude dans le domaine, et quand une de leurs vaches venait brouter l'herbe de ses prairies, il trouvait toujours « qu'il en resterait bien assez pour celles du château ».

Cependant la Révolution venait d'éclater, et la question de l'acceptation de la nouvelle constitution allait se poser pour Desaix comme pour tous les nobles. La plupart des officiers préférèrent briser leur carrière plutôt que de servir la France quand le roi, en fait, était déjà détrôné.

Déjà, devant les progrès du mouvement révolutionnaire, et ne voyant la patrie que là où était le roi, un grand nombre d'entre eux avaient passé la frontière et formé, à l'étranger, une armée sous le commandement du comte d'Artois et du prince de Condé.

Parmi eux Desaix comptait plusieurs des siens et un grand nombre de ses amis : ses deux frères, le comte de Damas, MM. de Guilhem, de Fléchac, de Servières, de Segonzac, de Douhet, du Chambon, de Rochegudes, son protecteur M. de Chabrol. Tous le pressaient de se joindre à eux. Desaix avait lu les philosophes d'alors, et il avait été séduit par les nouvelles doctrines, il voyait dans la Révolution qui commençait une ère nouvelle de générosité et de liberté, il refusa. Devant ce refus, ses frères le rayèrent des listes de la noblesse; une de ses parentes lui reprocha son manque de courage et lui envoya une quenouille puisqu'il ne voulait pas tirer l'épée pour le service du roi. Sa mère, qu'il aimait de l'affection la plus tendre, essaya de lui représenter qu'en refusant d'émigrer, il ferait rejaillir sur sa famille une honte éternelle. C'étaient de rudes assauts que le jeune homme avait à subir. Pris entre ce que lui dictait son *devoir* et ce que son cœur lui demandait, il versa bien des larmes, mais il suivit résolument ce que commandait le devoir, et, le 9 janvier 1792, il prêtait serment à la nation, à la loi et au roi devant la municipalité.

II. A L'ARMÉE DU RHIN — DESAIX ET SA FAMILLE PERSÉCUTÉS COMME NOBLES

Envoyé d'abord à Clermont en qualité de commissaire ordinaire des guerres, il ne tarda pas à être réintégré sur sa demande à son ancien régiment devenu le 46e de ligne en garnison à Strasbourg. Il eut bientôt l'occasion de se signaler. Un jour, une terrible insurrection éclata au 13e de ligne à Neuf-Brisach. Le duc de Broglie s'efforçait, mais en vain, d'y maintenir la discipline; déjà les révoltés le couchaient en joue, Desaix n'hésita pas, il se jeta au-devant de lui, le protégea et parla avec tant d'autorité qu'il réussit à calmer les mutins.

Quelque temps après, c'était devant l'ennemi :

« Desaix, qui revenait d'une promenade solitaire, comme il aimait à en faire aux environs de Landau, aperçoit tout à coup des tourbillons de poussière dans la campagne, il entend des cris et le bruit des armes; la guerre n'était pas déclarée, mais l'escorte des généraux Custine et Kellermann, qui faisaient une reconnaissance s'était trouvée aux prises avec un détachement hongrois. Sans armes, n'ayant qu'une cravache à la main, Desaix court se jeter dans la mêlée; il est pris, se dégage, recommence à com-

battre et rentre à Landau avec la reconnaissance victorieuse, ramenant un cavalier ennemi qu'il a démonté et fait prisonnier de sa propre main (1). »

Le nouveau régime auquel il avait sacrifié ses plus chères affections ne devait cependant pas se montrer généreux envers lui, et bientôt il fut inquiété comme noble.

Il était attaché au duc de Broglie qui n'avait pas craint de protester publiquement contre *le 10 août*. Desaix ne voulut pas répudier une dangereuse amitié, il se rendit auprès de son chef qui avait été destitué et s'était retiré à Bourbonne-les-Bains. Dénoncé comme ci-devant noble, il fut arrêté en traversant les Vosges, une perquisition fit découvrir dans ses bagages des lettres du duc de Broglie, et, malgré un passeport régulier, il fut emprisonné à Épinal. L'enquête ne révéla rien qui pût le compromettre, néanmoins ce ne fut qu'au bout de deux mois qu'il fut relâché.

Mais si la dénonciation n'eut pas d'autre suite pour lui, elle atteignit sa mère et sa sœur dont l'incarcération fut ordonnée. Grâce aux sentiments que Desaix avait inspirés, elles échappèrent aux premières recherches. En effet, le « républicain Conchon, juge de paix de Volvic », recevait en même temps que des ordres rigoureux contre la « ci-devant Beaufranchet-Veygoux, sœur et mère d'émigrés », une lettre de son fils, l'aîné de 17 enfants, volontaire à l'armée du Rhin. Écrite avec plus de cœur que de grammaire, et plus de patriotisme que d'orthographe, cette lettre débordait d'enthousiasme pour le « grand général Dezé qui connaît tous les soldats de son pays, pour lesquels il est un patriote et un père ».

Le brave juge n'hésita pas ; un ami sûr et dévoué alla prévenir à Charbonnières, et quand, le lendemain, on vint en grand appareil et bruyamment perquisitionner, les propriétaires de Veygoux avaient disparu. Cependant, les deux femmes furent arrêtées peu après à Lyon. A peine étaient-elles sous les verrous qu'on apprit une action d'éclat accomplie par Desaix et qui lui avait valu une blessure grave (1) ; les délégués en mission dans le Puy-de-Dôme vinrent, dans sa prison, féliciter la mère « sur ce qu'elle avait un fils qui se dévouait si généreusement pour la République », mais on n'ordonnait ni la mise en liberté des prisonnières ni le moindre adoucissement à leur détention.

Desaix espérait que ses services vaudraient à ses chères prisonnières la fin de leurs malheurs ; il écrivait ou faisait écrire en leur faveur, envoyait quelques assignats au geôlier ; il leur adressait des lettres dans lesquelles il leur prêtait des sentiments de civisme que certainement elles n'avaient pas : « Console-toi, ma bonne et chère sœur, écrit-il, de ta détention malheureuse ; moi-même, passionné pour la liberté, passionné pour les combats, je me suis attendu à être privé de jouir de tous deux..... Je vois avec bien de la joie que ta conscience ne te reproche rien, que tu peux hardiment assurer que toujours tu as aimé ta patrie, que jamais tu n'as cherché à lui nuire et que toujours tu as fait les vœux les plus ardents pour qu'elle triomphe de ses nombreux ennemis..... Oui, bonne sœur, je t'aime mille fois, puisque, avec ta franchise ordinaire, tu me déclares que tu es bonne républicaine. »

Une autre fois il lui écrivait : « Peut-on, ma bonne sœur, nous regarder comme des ennemis de la République, nous, il est vrai d'une caste suspecte, mais nés presque sans fortune, sans droits féodaux ; nous, élevés au milieu du peuple, avec lui, ayant pour amis, pour confidents d'enfance et de jeunesse, de bons agriculteurs, accoutumés à leurs vertus, partageant leurs fêtes et leurs peines ; ne sommes-nous pas de leur nombre ? »

Toutes ces lettres restèrent sans résultat, et ce ne fut qu'au 9 thermidor, après la chute de Robespierre, que les deux prisonnières recouvrèrent leur liberté.

---

(1) Barbou, *Les Généraux de la République*.

(1) Desaix avait été blessé à Lauterbourg, comme nous le verrons plus loin.

Lorsque Desaix sortit de prison, la campagne de Valmy était terminée, et comme en son absence on avait disposé de sa compagnie, Carnot (1), sur la recommandation de Custine, le nomma à l'état-major tout en le maintenant aux cadres de son régiment. Il fut alors envoyé à Worms, sous Aubert Dubayet.

Les Prussiens vinrent bientôt assiéger la place : à plusieurs reprises leurs attaques furent repoussées. Un jour, la garnison attendait un convoi ; à peine était-il en vue qu'il fut attaqué par l'ennemi. Les bateliers abandonnèrent leurs embarcations, et le convoi qui s'en allait à la dérive était sur le point de tomber aux mains des Prussiens.

« Que ceux qui ont du cœur sauvent le convoi ! » s'écria Aubert Dubayet. Desaix, avec une dizaine d'hommes, se jeta à la nage et le ramena au rivage.

Peu de temps après, avec un petit corps de 150 hommes armés de haches, il emporta une redoute occupée par l'ennemi et qui gênait les mouvements des assiégés.

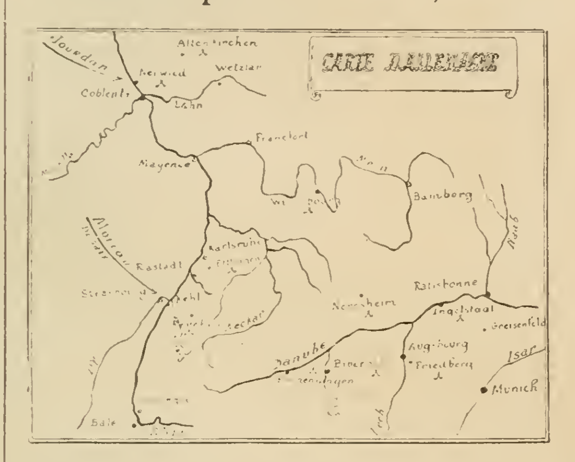
La situation n'en restait pas moins critique lorsque la place fut heureusement débloquée.

Au mois de février 1793, on proposa à Desaix de servir dans l'intérieur avec le grade d'adjudant général (lieutenant-colonel), mais il préféra rester à la frontière.

Custine s'était retiré derrière la Lauter : ayant attaqué une division autrichienne qu'il espérait surprendre, il échoua complètement, et la panique qui s'empara d'un régiment allait entraîner toute l'armée, lorsque Desaix, courant à son ancien régiment, le 46ᵉ, l'arrêta, le reforma, donnant aux fuyards le temps de se rallier, et protégea la retraite qui se fit en bon ordre. Les représentants, témoins de la conduite de Desaix, le nommèrent adjudant général sur le champ de bataille.

Le 20 août suivant, nouveau fait d'armes à Lauterbourg ; Desaix soutient par sa ferme contenance notre avant-garde qui plie, il se jette dans la mêlée, et, malgré une balle qui traverse les deux joues, il ramène ses soldats et repousse l'ennemi. Deux jours après, il reparaissait à l'armée la tête bandée, mais prêt à justifier par de nouvelles actions d'éclat le grade de général de brigade que les représentants venaient de lui décerner.

Après le grave échec de Pichegru à Pirmassens (14 septembre), Desaix, qui commandait dans les montagnes le camp de Northweiler, reçut l'ordre de se rendre à Hagueneau. A peine avait-il quitté ses troupes que celles-ci furent attaquées par des forces supérieures. Desaix, revenant



aussitôt au milieu d'elles, prit à la hâte ses dispositions, et l'ennemi fut culbuté.

Mais quelque temps après, Wurmser ayant forcé les lignes de Wissembourg, force fut à Desaix de suivre la retraite générale. Sous sa protection, elle s'effectua jusqu'à Strasbourg dans le plus grand ordre. Frappés du sang-froid qu'il montra dans cette occasion, les représentants le nommèrent général de division (novembre 1793). Il était âgé de vingt-cinq ans !

Desaix pouvait enfin espérer avoir conquis son certificat de civisme lorsqu'il fut à nouveau dénoncé comme suspect. Des envoyés du Comité de Salut public étaient venus en Auvergne stimuler le zèle révolutionnaire. A Riom, dans le district même où habitait la famille de Desaix, on avait installé un Comité de *surveillance,* c'est-à-dire de délation : moins de quinze jours après son organisation, cette Société en-

(1) Carnot, voir *Contemporains,* n° 212.

voyait au Comité de Salut public une dénonciation contre le général.

« Le Comité proteste, était-il écrit, contre la nomination au grade de général de division du citoyen Desaix Deveygoux, qui parait suspect aux patriotes de son domicile. Il a dix-sept parents émigrés dont ses deux frères; s'il n'a pas émigré lui-même, c'est qu'il a été retenu par son cousin Beaufranchet-Dayat: mais ce dernier est aussi devenu suspect et a été destitué du grade de chef de brigade et de général de division en Vendée.

» Desaix n'a pas plus de mille livres de fortune, et il serait dangereux qu'un homme qui, à raison de sa parenté émigrée ou suspecte, a intérêt à la contre-révolution, se laissât entraîner par l'or de Pitt et de Cobourg. »

Devant cette dénonciation, Carnot n'hésita pas à destituer Desaix. Fort heureusement, Pichegru garda l'ordre dans sa poche, et lorsque Desaix eut accompli de nouvelles actions d'éclat, il les signala au Comité de Salut public en demandant sa réintégration.

Cependant, Desaix ayant favorisé l'évasion de paysans suspects qu'il était chargé d'arrêter, Saint-Just, sur les instances d'une Société révolutionnaire de Strasbourg, allait le faire arrêter, lorsque sa division se révolta et enleva son général qu'elle défendit contre les commissaires, ne lui permettant même pas de sortir du camp.

Desaix resta donc à l'armée. On allait d'ailleurs avoir besoin de ses talents. Il fallait à tout prix reprendre les lignes de Wissembourg et débloquer Landau. Hoche, à la tête de l'armée de la Moselle, Pichegru avec celle du Rhin, étaient chargés de cette mission.

Le 18 novembre 1793, l'armée du Rhin prit une offensive générale, couronnée à droite, où commandait Desaix, d'un plein succès; la semaine suivante, celui-ci contient Clerfayt à Zembach, et, en empêchant ainsi sa jonction avec Brunswick, il sauve l'armée de la Moselle, écrasée à Kayserlautern. Le 2 décembre, à l'affaire de Berstheim, en avant de Hagueneau, sa victoire empêche encore la retraite de Pichegru.

Partout où se trouvait Desaix, la victoire le suivait; les soldats disaient: « Nous ne craignons plus rien, Desaix est avec nous. » Plus tard, Marceau disait encore de lui : « Avec Saint-Cyr on est sûr de ne jamais perdre une bataille, avec Desaix on en gagne. » Et Saint-Cyr lui-même, si jaloux d'ordinaire pour ses compagnons d'armes, lui rend cet hommage : « En ayant Desaix pour voisin, on était sûr qu'il ne se laisserait point battre; on n'avait dès lors qu'à s'occuper de la position dont on était chargé. »

Quelques semaines après, les deux armées du Rhin et de la Moselle étaient réunies sous le commandement de Hoche; Desaix s'empara de Lauterbourg (26 décembre) où il trouva d'immenses magasins et des vivres en abondance, puis il contribua à la reprise des lignes de Wissembourg et au déblocus de Landau.

L'année 1793 se terminait par une victoire, l'invasion était définitivement repoussée, et les armées françaises, après avoir défendu leurs frontières pendant deux ans, allaient porter la guerre chez leurs ennemis dans une lutte sans égale qui devait durer vingt ans.

III. CAMPAGNES SUR LE RHIN ET EN ALLEMAGNE — DÉFENSE DE KEHL

La campagne de 1794 s'ouvrit le 23 mars; Desaix se trouvait à peu de distance en avant de Manheim, étendu le long de la Reehutte et appuyé au Rhin près de Schefferstadt. Dès le matin, l'ennemi tenta une attaque générale qui provoqua dans nos rangs un moment de retraite; Desaix se jeta en avant de sa division en criant : « Camarades! on vous a mal rendu mes ordres, ce n'est pas votre retraite que j'ai ordonnée, mais celle de l'ennemi! » Et, se mettant en personne à la tête d'un régiment de dragons, il se précipita sur l'ennemi qui se retira en désordre.

Le 2 juillet cependant, Desaix subit un échec; il avait fait décider dans un Conseil

de guerre une attaque en rase campagne, et malgré l'avis de Saint-Cyr le sien avait prévalu. L'attaque n'ayant pas réussi, Desaix, qui fit toujours preuve vis-à-vis de ses compagnons d'armes de la plus grande loyauté, se présenta le lendemain au Conseil de guerre, reconnut son erreur, et demanda qu'on en revînt à l'avis de Saint-Cyr.

Du reste, il était homme à réparer ses fautes. Le 13 juillet, il prit l'offensive, et, après un engagement indécis avec la gauche autrichienne sur la crête des Vosges, la battit le lendemain à Freibach et la fit repasser en désordre sur la rive droite du Rhin. Il occupe Spire et coopère au siège de Mayence. Dans le terrible hiver de 1794-1795, Desaix partagea sans se plaindre les privations sans nombre de l'armée : « Ne vous inquiétez pas de moi, écrivait-il à sa famille, je suis habillé pour l'année prochaine encore du drap que j'avais de reste. » Il était le seul chef de Corps qui parvînt à maintenir la discipline, à faire respecter les propriétés et à empêcher les désertions; aussi les paysans l'appelaient-ils déjà le « bon général », à cause de son désintéressement et de son horreur du pillage.

La campagne de 1795 ne fut pas heureuse. Desaix, cependant, réussit à tenir tête à Wurmser au pont de Manheim; il recueillit les débris de l'armée de Mayence en déroute, parvint à les reformer, et, disputant le terrain pied à pied, il réussit à ramener son Corps sans trop de pertes derrière les lignes de la Pfrimm.

La campagne de 1796 s'ouvrit sous un nouveau général en chef, Moreau (1), qui remplaçait définitivement Pichegru.

Moreau, après avoir trompé l'ennemi par une démonstration sur Manhein, replia rapidement ses troupes et remonta par la rive gauche du Rhin jusqu'à Strasbourg. Les portes de la ville furent aussitôt fermées, et toutes les embarcations saisies. Pendant la nuit, Desaix fut jeté avec deux mille hommes dans l'île d'Ehrlen-Rhein et en chassa l'ennemi; les ponts qui joignaient cette île à la rive droite du Rhin furent franchis, les redoutes qui défendaient Kehl emportées à la baïonnette; cette importante citadelle, clé du passage du fleuve, fut occupée presque sans coup férir.

Ce brillant fait d'armes assurait le succès d'une opération qui passe à bon droit pour être l'une des plus belles du genre (25 juin).

Desaix, toujours à l'avant-garde, attaque l'armée du cercle de Souabe et s'empare de Wilstett; à lui revient tout l'honneur du brillant combat de Reuchen, qui coûta à l'ennemi 800 prisonniers, 600 chevaux et 10 canons (28 juin). Deux jours après, l'armée, dont Desaix commandait cette fois l'aile gauche, se heurtait au général autrichien Lacour. Desaix enleva la hauteur de Germbach qui couvrait sa position, déborda ses deux ailes et le chassa de Rastadt.

Le 9 juillet, se livre une nouvelle bataille à Ettlingen. L'archiduc Charles, avec 15 000 hommes, était arrivé au secours de Latour, et les Autrichiens pouvaient lutter à forces égales; à notre droite, Saint-Cyr remporta un succès complet, mais à l'autre aile, Desaix fut repoussé; heureusement notre cavalerie empêcha l'ennemi de profiter de son succès, et la défection des Saxons et des troupes de Souabe obligea l'archiduc à se retirer derrière le Haut-Neckar. Moreau le franchit à sa suite et déboucha dans la vallée du Danube vers la fin de juillet. Le 11 août, l'archiduc tomba à l'improviste sur ses derrières, et y jeta une telle alarme que tous les parcs rétrogradèrent; la ferme contenance de Desaix donna à Moreau le temps de rétablir le combat, et le premier moment de surprise passé, l'archiduc, ne voulant pas s'exposer à une bataille générale avec le Danube à dos, se retira sans être inquiété.

L'armée entra alors en Bavière et franchit le Lech après un vif engagement à Friedberg (24 août), tandis que Desaix emportait le pont d'Ingolstadt.

Le 1er septembre, il eut un nouvel engagement dans les bois de Greisenfeld, et, quoique inférieur en nombre, il ne se laissa

(1) MOREAU, voir *Contemporains* n° 385.

pas entamer; il parvint même à attirer la cavalerie ennemie dans une embuscade où elle laissa près de 1 500 hommes. « Desaix, dit l'archiduc Charles dans sa relation de la campagne de 1796, prouva dans cette circonstance une grande énergie, un coup d'œil juste, une connaissance parfaite de l'emploi de chaque arme. Pris en flanc dans sa marche par l'ennemi qui s'avançait dans la forêt de Greisenfeld, il fit front sur son flanc gauche, le resserra parce qu'il était le plus menacé et forma dans une position presque inexpugnable son centre, que les Autrichiens pouvaient le plus facilement aborder. »

Cependant Moreau n'avançait toujours qu'avec prudence; il était inquiet de ne plus trouver devant lui l'archiduc Charles et d'être depuis longtemps sans nouvelles de Jourdan.

L'archiduc, en effet, n'avait laissé devant Moreau qu'un simple rideau de troupes et s'était rabattu sur Jourdan. Celui-ci, accablé par des forces supérieures, avait été battu et ramené sur le Rhin. Dès lors, les succès de Moreau ne pouvaient que l'éloigner de sa ligne de retraite et l'exposer à la perdre; il prit le parti de revenir en arrière.

La retraite commença le 11 septembre dans un ordre admirable.

A Biberach (2 octobre), Desaix culbuta l'aile droite des Autrichiens, la précipita dans les ravins de la Riss, contraignant des bataillons entiers à mettre bas les armes; le val d'Enfer fut forcé, et après avoir résisté à Emmendingen (19 octobre) aux attaques trois fois renouvelées de l'archiduc, sur la rive droite du Rhin, il repassa sur la rive gauche par le pont de Brisach, tandis que le reste de l'armée descendait sur Huningue.

Il fut alors chargé d'occuper Kelh qui ne devait pas tarder à être investi par les Autrichiens. La défense était mal assurée par des ouvrages en terre d'un faible relief, sans fossés et sans palissades : Desaix organisa tout; la force défensive de la place fut augmentée par de nouveaux retranchements; dans l'île d'Ehrlen-Rhein qui assurait ses communications avec Strasbourg, il fit construire un ouvrage à cornes qui couvrait le pont et flanquait les retranchements de Kehl. Quand l'ennemi arriva, il trouva les deux ponts qui avaient servi au passage couverts par des redoutes et par un vaste camp fortifié.

Kehl fut aussitôt investi par une vaste ligne de circonvallation; Desaix, dans une sortie, força les lignes, encloua les canons et faillit même s'emparer des approvisionnements. L'ennemi ouvrit alors la tranchée et attaqua les redoutes. Dans une nouvelle sortie, le 22 novembre, Desaix bouleversa tous les travaux et l'ennemi fut obligé de les recommencer. Le 10 décembre, au soir, l'archiduc Charles résolut de s'emparer de l'île d'Ehrlen-Rhein : il fit attaquer les postes français après les avoir couverts du feu de plusieurs pièces, mais le 1er bataillon de la 76e demi-brigade qui était en première ligne sortit de ses abris et arrêta net l'élan des Autrichiens, les chassant, de position en position, jusque dans leurs retranchements.

Cependant l'archiduc Charles avait réuni toute son armée devant Kehl avec du matériel et des munitions considérables, et cette place que Desaix avait enlevée autrefois en deux heures était défendue par lui depuis deux mois, malgré un bombardement incessant et quarante jours de tranchée ouverte.

Les travaux d'approche furent alors poussés activement. Trois des lignes de défense qui couvraient le fort furent successivement enlevées; l'archiduc établit alors son artillerie à l'entrée des ponts, et coula bas les bateaux qui assuraient les communications avec l'autre rive. Lorsque le fort fut en ruines, Desaix proposa enfin de l'évacuer à condition « qu'il emporterait tout ce qu'il jugerait convenable », il demanda pour tout délai jusqu'au lendemain 11 heures du soir.

Cette convention ayant été acceptée (9 janvier 1797), Desaix démantela ce qui restait du fort, emporta les canons, les affûts, les palissades, les madriers, pour ne rien laisser aux mains de l'ennemi. Puis,

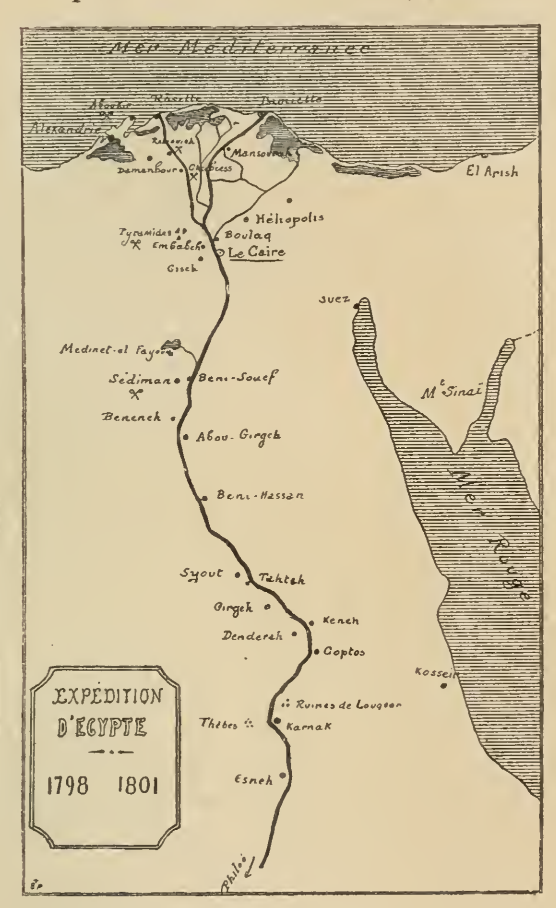
lorsqu'il eut fait place nette, les débris de la garnison sortirent du fort en ruines tambour battant et drapeaux au vent. Desaix quitta la place le dernier et pour ainsi dire emportant le fort même, suivant l'énergique expression d'un des défenseurs de Kehl, fit replier les ponts et rentra à Strasbourg.

Moreau ayant quitté momentanément le commandement de l'armée, ce fut à Desaix qu'incomba l'intérim du commandement en chef (31 janvier 1797). Il en profita pour perfectionner ses études militaires, étudiant avec le général du génie Boisgérard, prenant à la direction de l'artillerie de Strasbourg des leçons de dessin linéaire, de fortification et d'attaque des places, puis il s'occupa activement de réorganiser l'armée afin de lui permettre de reprendre l'offensive au début du printemps. Tout était préparé en vue d'un nouveau passage du Rhin quand Moreau fut de retour à l'armée (19 avril 1797).

Le passage fut exécuté le lendemain, mais l'ennemi était sur ses gardes ; une partie des troupes passa le fleuve à la nage et aborda sur l'autre rive où le village de Diersheim fut successivement pris, perdu et repris. Un Corps autrichien venait d'établir une batterie qui pouvait balayer le terrain en prenant nos troupes en enfilade ; Desaix voit le péril, il réunit quelques compagnies et s'élance sur la batterie ; un combat furieux s'engage autour des canons. Desaix, le sabre à la main, renverse les premiers rangs ennemis, mais un canonnier hongrois lui tire à bout portant un coup de feu qui lui traverse la cuisse ; il a néanmoins la force d'aller jusqu'à lui et de le faire prisonnier.

En apprenant la grave blessure de Desaix, le Directoire lui écrivit le 4 mai : « Le passage du Rhin que l'armée de Rhin-et-Moselle vient d'exécuter est une des plus éclatantes opérations de cette guerre. Après avoir activé les préparatifs pendant l'absence du général en chef, vous avez été pendant l'action l'exemple du courage, et le gouvernement de la République a remarqué avec un vif intérêt que les lauriers que vous y aviez cueillis sont teints de votre sang. Au moment où les préliminaires de la paix se négocient aux portes de Vienne, vous avez, citoyen général, jeune encore, couronné votre glorieuse carrière où brillent à la fois de grands talents militaires et où l'amour de la liberté a encore ajouté à leur éclat. »

A peine remis de sa blessure, Desaix fut



chargé auprès de Bonaparte d'une mission importante. Il n'était pas dépourvu d'une certaine ambition, mais n'est-elle pas noble l'ambition d'accomplir de grandes choses ? Les bulletins de victoire de l'armée d'Italie l'avaient rempli d'enthousiasme et du désir de connaître Bonaparte et de s'attacher à sa destinée. « Je suis persuadé, disait-il à Saint-Cyr, que Moreau ne fera jamais rien de grand et que nous ne pourrions jouer auprès de lui qu'un rôle très subalterne, tandis que l'autre est fait pour jeter une telle gloire qu'il est impossible qu'elle ne rejaillisse pas sur ses lieutenants. »

Bonaparte accueillit Desaix avec une faveur marquée, l'installa à Milan au palais du gouvernement et lui fit rendre les honneurs réservés au général en chef.

Mais la mauvaise volonté de l'Autriche empêcha Desaix de mener à bien la mission dont il avait été chargé!

Il retourna sur le Rhin, et lorsque les armées de Rhin et Moselle et de Sambre et Meuse eurent été réunies sous le commandement de Hoche pour former l'armée d'Allemagne, il fut placé à la tête de l'aile droite de cette armée.

Mais les opérations furent brusquement arrêtées par la paix de Campo-Formio et la mort prématurée de Hoche.

IV. L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE — BATAILLE DES PYRAMIDES

L'Angleterre, cependant, n'avait pas posé les armes. Pour la vaincre, il fallait la frapper au cœur, soit dans l'Inde, par l'Égypte, soit chez elle, dans son île, où elle se flattait d'être à l'abri derrière ses côtes.

Ce fut pour l'Égypte qu'on se décida. Desaix, qui s'était fait agréer par Bonaparte, désigné comme commandant en chef de l'expédition, reçut l'ordre d'aller prendre à Rome une division de l'armée d'Italie et de la conduire à Civita-Vecchia où se réunissait la flottille qui devait la transporter en Égypte. Desaix montra la plus grande activité dans l'accomplissement de cette mission; au bout d'un mois, la division et la flottille étaient à Civita-Vecchia où les approvisionnements étaient rassemblés et les convois prêts à prendre la mer.

Le 26 mai, il appareilla sur la frégate *la Courageuse* avec 68 voiles; le 6 juin, il arrivait dans les eaux de Malte. Bonaparte et le reste de l'armée l'y rejoignirent le surlendemain.

Bonaparte demanda aussitôt au grand-maître de l'Ordre des Chevaliers de Malte, le baron de Hompesch (1), de lui ouvrir l'entrée du port; celui-ci refusant, Bonaparte ordonna l'attaque, mais l'aveuglement et la lâcheté du baron de Hompesch devaient paralyser la défense de la place; le Gozzo et les principaux forts furent enlevés presque sans combat. Seul, Desaix, qui avait débarqué au nord de l'île, rencontra quelque résistance au fort de Mara-Sirocco, où Dupuis de la Guéronnière, un des chevaliers, le tint en échec pendant vingt-quatre heures; mais le soir, celui-ci, laissé toute la journée sans secours, dut évacuer le fort et se replier sur La Valette, où il apprit la capitulation du grand-maître qui avait achevé de se déshonorer en stipulant pour lui seul des conditions avantageuses.

Le 19 juin, Bonaparte quitta Malte dont il laissait la garde au général Vaubois, et fit voile vers l'Egypte. Quelques jours après, les Français, qui avaient miraculeusement échappé à la poursuite de Nelson, débarquaient à Alexandrie (1er juillet). La ville fut emportée avant même que le débarquement fût achevé. Aussitôt l'armée se mit en marche pour atteindre le Caire; la route la plus courte était celle qui traversait le désert de Damanhour. On marcha à travers des sables brûlants, par 45 degrés de chaleur, le manque d'eau fut une épreuve terrible, la réverbération d'un ciel étincelant sur le sable aride développa dans l'armée de nombreux cas d'ophtalmie; le dévouement de Larrey ne suffisait pas à calmer les souffrances des soldats et beaucoup périrent de chaleur, de soif et d'épuisement.

« Si l'armée ne traverse pas le désert avec la rapidité de l'éclair, disait Desaix à Bonaparte, elle est perdue! » Et lui-même faisait preuve de la plus grande abnégation. Une nuit, à la suite d'une panique, des coups de feu éclatèrent, les chevaux effrayés se dispersèrent dans le désert. Malgré les privations qu'il avait endurées, Desaix abandonna son seul cheval aux charrois de l'artillerie, et lui-même dut faire la route à pied (1).

Le 11 juillet, les mameluks, rencontrés pour la première fois, furent dispersés près

(1) HOMPESCH, voir *Contemporains*, n° 332.

(1) ROGER PEYRE, *L'Expédition d'Égypte.*

de Damanhour; le lendemain une nouvelle attaque fut repoussée à Ramanieh. Enfin l'armée arriva en vue du Nil. Au bruit de l'arrivée des Français, Le Caire était en effervescence, Mourad-bey résolut de sortir à leur rencontre avec toute sa cavalerie. A Cheibreiss eut lieu la première bataille sérieuse de la campagne; les escadrons des mameluks vinrent briser leurs efforts répétés contre les carrés français qui formaient comme autant de forteresses vivantes.

Le 23 juillet, une nouvelle bataille s'engagea près des Pyramides. L'armée formait cinq divisions : Régnier et Desaix, à droite, Dugua au centre, Menou et Bon à gauche, chaque division formant un carré, l'artillerie aux angles, les bagages et les généraux au centre. La masse énorme des 8000 cavaliers mameluks se précipita comme une trombe sur les carrés de Desaix et de Régnier.

« Nos soldats laissèrent approcher à quinze pas la cavalerie de Mourad. Puis les carrés éclatèrent, chevaux et cavaliers se trouvèrent arrêtés par une muraille de flammes, les deux premiers rangs des mameluks tombèrent comme si le sol eût tremblé sous leurs pas. Le reste de la colonne, emporté par sa course, longea au galop toute la face du carré de Régnier sous un feu à bout portant et se rejeta sur la division Desaix qui, à son tour, présenta à ces hardis cavaliers le bout des baïonnettes de son premier rang, tandis que les deux autres s'enflammaient et que les angles, en s'ouvrant, laissaient passer une grêle de boulets.

» Les ennemis revinrent à la charge jusqu'à dix fois, puis, faisant faire volte-face à leurs chevaux qui s'effrayaient à la vue des baïonnettes, ils les forçaient d'avancer à reculons, les faisant cabrer et se renversant avec eux en arrière, tandis que les cavaliers démontés se traînaient sur les genoux, rampaient comme des serpents et allaient couper les jarrets de nos soldats.

» Enfin, mameluks acharnés, cris d'hommes, hennissements de chevaux, flammes et fumée, tout s'évanouit, et il ne resta entre les deux divisions qu'un champ de bataille jonché de morts et de mourants (1). »

La conséquence immédiate de cette victoire fut l'entrée des Français au Caire, où Bonaparte commença à organiser sa conquête. La plus curieuse de ses créations fut sans contredit celle de l'*Institut d'Égypte*, qui comprenait, outre les illustres savants qui avaient accompagné l'expédition, un grand nombre d'officiers ou d'administrateurs de l'armée. Monge présidait la Compagnie, le secrétaire était le mathématicien Fourier; Desaix fit partie de la section d'économie politique.

V. CONQUÊTE DE LA HAUTE-ÉGYPTE — LE SULTAN JUSTE

Mais il n'était pas permis à Desaix de se reposer longtemps dans les paisibles travaux de l'Institut d'Égypte. Il fallait poursuivre Mourad-bey qui, à la suite de la bataille des Pyramides, s'était enfui vers la Haute-Égypte.

Dans ses mémoires sur les campagnes d'Égypte et de Syrie, Napoléon s'exprime ainsi : « Personne n'était plus propre à diriger une pareille opération que Desaix. Personne ne le désirait avec plus d'ardeur. Jeune, la guerre était sa passion; insatiable de gloire, il connaissait toute celle qui était attachée à la conquête de ce berceau des arts et des sciences. Au seul nom de Thèbes, de Coptos et de Philoé, son cœur palpitait d'impatience (2). »

Tout d'abord, la crue du Nil l'immobilisa jusqu'au 28 août. A cette date seulement il put se mettre en marche, bien que sa division ne fût pas au complet et qu'elle manquât d'artillerie. Desaix embarqua la moitié de ses troupes et leur fit remonter le Nil pendant que le reste suivait la rive gauche du fleuve. Malgré l'inondation qui retardait sa marche, la petite armée de Desaix fran-

(1) PASCAL, *Histoire de l'armée*, cité par ROGER PEYRE.

(2) *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, recueillies par le général Bertrand.

chit huit canaux, traversa à gué le lac de Batleen et entra à Beneneh où elle s'empara de douze *djermes* ou embarcations qui transportaient du blé, des vivres et des munitions, et de sept pièces d'artillerie.

Mourad cherchait, par des escarmouches de tous les instants, à attirer les Français dans le désert et à les éloigner de leur flottille, mais il ne put y réussir. Enfin, sur une fausse nouvelle, il se décida à attaquer Desaix à Sediman (8 octobre).

La colonne française, forte à peine de 3000 hommes, formait un grand carré principal flanqué de deux petits carrés comme aux Pyramides. Mourad laissa ses fantassins dans des retranchements construits sur une hauteur voisine et armés de quatre pièces de canon, et il lança ses 4000 mamelukss sur les carrés que cette masse de cavalerie enveloppa de toutes parts. « Ne tirez qu'à vingt pas ,» commanda Desaix. — « A dix ! mon général ! » répondent les soldats. Les mameluks chargent en poussant des cris terribles, mais ils se brisent sur les baïonnettes ou tombent sous la fusillade. Dans leur rage impuissante les cavaliers de Mourad lancent sur nos soldats tous les projectiles qui leur tombent sous la main : carabines, haches, pistolets, masses d'armes et jusqu'à leurs poignards. Pliant sous leurs assauts furieux, le petit carré de droite est un instant rompu, mais il se reforme bientôt sous la protection du canon du carré principal, dans lequel des soldats cherchent un abri pour leurs morts et leurs blessés.

Quant au carré de gauche, il est inébranlable; Mourad, dans un effort désespéré, lance alors tous ses escadrons sur le carré principal; ses charges furieuses et répétées ne peuvent l'entamer. Dans l'impossibilité de venir à bout de ces « maudits petits hommes », il fait retirer ses mameluks et démasque ses quatre canons. Leur feu meurtrier arrête nos soldats. Desaix marche sur les canons, mais chaque coup abat des files entières, le nombre des blessés est maintenant trop considérable pour qu'on puisse les enlever; il faut les abandonner sur les champs de bataille où les mameluks, revenant à la charge, les achèvent.

« Devant cet horrible spectacle, Desaix songe à rejoindre ses barques pour sauver les survivants; il consulte Friant sur la conduite à tenir. « Général, lui dit celui-ci » en désignant les retranchements, c'est là-» haut qu'il faut aller, la victoire ou la » mort nous y attend, nous ne devons pas » différer l'attaque d'un moment. — C'est » mon avis, répond Desaix, mais je ne » puis m'empêcher d'être ému en voyant » de si braves gens périr de la sorte. Si je » suis blessé, qu'on me laisse sur le champ » de bataille. »

» Et le cri de : En avant ! retentit pendant que Desaix embrasse Friant.

» Desaix fait battre la charge et s'élance à la tête de la colonne : « Vaincre ou mou-» rir ! s'écrie-t-il. — Non, répond l'aide de » camp Rapp, vaincre ! » Et malgré la mitraille, les retranchements sont enlevés et les canons tournés contre les mamelucks qui s'enfuient dans le désert (1). »

Pendant deux mois, alors, Desaix put faire reposer son armée dans la fertile province du Fayoum. Il y reçut enfin les renforts qu'il attendait : le chef de brigade Davout lui amenait 300 hommes d'infanterie, six canons, six barques; des renforts de cavalerie portèrent celle-ci à 1200 chevaux. Comme Bonaparte, Desaix eut aussi l'idée de monter ses fantassins sur des dromadaires et de se constituer ainsi une cavalerie rapide qui devait être d'un grand secours pour ce genre de guerre.

L'armée ainsi renforcée partit de Beni-Souef le 16 décembre. Mourad, qui ne se trouvait qu'à deux jours de marche, s'empressa de lever son camp, et la poursuite recommença.

Mourad, sans cesse poursuivi, chassé de village en village, appela alors à son aide le chérif de Yambo, qui se joignit à lui malgré les ordres du Calife de la Mecque, ami de Bonaparte. Il se crut assez fort pour risquer une bataille et il l'offrit à Desaix, le 21 janvier 1799, près de Somhoud.

---

(1) Roger Peyre, *L'Expédition d'Égypte.*

Desaix, adoptant la tactique qui avait réussi à Sédiman, forma sa colonne en carrés, avec au centre sa cavalerie, et son artillerie aux angles. A dix pas, l'ennemi fut arrêté net par un feu terrible; Davout (1), chargeant alors avec la cavalerie, compléta la victoire, et Mourad fut obligé de s'enfuir au plus vite, n'ayant fait perdre aux Français que 4 hommes.

« Ainsi à la tête de 4 000 hommes, Desaix refoulait devant lui les débris d'une milice vaillante, domptait une population toujours hostile et parcourait en vainqueur un territoire immense.

» Doué d'un courage calme et actif, marchant à son but sans rien livrer au hasard; il multipliait ses forces en les employant à propos. Dans un pays où des alertes continuelles, des insurrections journalières obligèrent parfois à sévir, il sut être rigoureux sans cruauté, clément sans faiblesse. Son équité fut si bien appréciée qu'elle devint même proverbiale parmi les vaincus. Au Caire, on avait surnommé Bonaparte le *Grand Sultan;* dans la Haute-Égypte, Desaix fut appelé le *Sultan Juste*.

» De tous les généraux venus en Égypte, aucun n'était plus propre que lui à conquérir cette longue vallée du Nil, dernier asile du bey fugitif. Au génie militaire, il sut allier la patience indispensable dans cette longue battue. Pendant plus de six mois, il continua une guerre de partisans dont il ne pouvait prévoir la fin. Au milieu de ses soldats que minaient la fatigue et les privations, à 200 lieues du quartier général, sans renforts, sans magasins, Desaix trouva en lui de quoi suppléer à tout; sa fermeté assura la discipline, son exemple commanda la résignation; habile à profiter des moindres ressources locales, il parvint à vivre avec son armée sur un territoire ravagé par le double fléau de l'ignorance et du despotisme (2). »

Le 26 janvier 1799 au matin, l'armée arriva devant Thèbes. En dépit des privations, des fatigues, des dangers de toutes sortes qu'ils venaient d'éprouver, les soldats furent saisis d'une émotion profonde, un grand silence se fit dans les rangs, puis la petite troupe éclata en applaudissements comme si ces ruines merveilleuses eussent été le but de leurs glorieux travaux et le complément de leur conquête.

Ce spectacle remplissait Desaix d'admiration, et il se passionnait pour les trésors que l'Égypte dévoilait chaque jour :

« Je vous ai déjà mandé, écrivait-il à Bonaparte, que Thèbes était bien au-dessus de sa réputation. Rien au monde ne lui ressemble pour l'énormité, la richesse des ruines que l'on y voit encore. De tous les monuments que nous avons admirés, celui de Dandera est celui qui nous a paru le plus digne de remarque par la pureté de ses plans et la beauté de ses détails..... Il y a à Thèbes deux obélisques d'une taille et d'un fini de travail qui font qu'aucun de ceux de Rome ne leur est comparable. Transportés à Paris, ils y seraient bien extraordinaires (1). »

Enfin, le 1er février, Mourad ayant été rejeté au delà de Thèbes et de Syène, Desaix arriva à Philoé, ayant fait, dans un pays inconnu et au milieu de combats continuels, 180 lieues en quarante-six jours.

Il était occupé à balayer le pays des derniers ennemis lorsqu'un événement faillit compromettre d'une façon irrémédiable le succès d'une si belle campagne. Mourad-bey, vaincu sur un point, mais toujours insaisissable, reparaissait sur un autre. Remontant le Nil pendant que Desaix était occuper à châtier quelques pillards, il était tombé sur la flottille près de Saouamah et l'avait en partie détruite.

Desaix, arrivé trop tard pour empêcher ce désastre, sut le venger. Hassan-bey, l'un des lieutenants de Mourad, atteint et battu par Belliard à Coptos, s'était réfugié à Benout et s'y était retranché d'une manière formidable; Desaix vint l'y attaquer.

(1) Davout, voir *Contemporains*, nº 58.
(2) ROGER PEYRE, *L'Expédition d'Égypte*

(1) Desaix, 21 mars 1799. L'obélisque signalé par Desaix est celui-là même qui, transporté à Paris, a été érigé en 1836 sur la place de la Concorde.

« On embrase les maisons, raconte-t-il, et les Arabes d'Yambo qui s'y défendent périssent dans les flammes. Vingt maisons subissent le même sort; en un instant, le village ne présente que des ruines, et les rues sont comblées de morts. La grande maison restait à prendre, le chef de brigade Eppler se charge de cette expédition.

» Par toutes les issues on arrive à la grande porte, les sapeurs la détruisent à coups de hache, pendant que d'autres sapeurs font creuser une partie de la muraille et qu'on met le feu à une petite mosquée attenante où l'ennemi avait ses munitions. Les poudres prennent feu, 25 Arabes sautent en l'air, et le mur s'écroule. Aussitôt Eppler réunit ses troupes sur ce point, et, malgré nos forcenés ennemis qui, le fusil dans la main droite, le sabre entre les dents et nus comme des vers, veulent en défendre l'entrée, il parvient à se rendre maître de la grande cour. »

Le chef Hassan d'Yambo fut trouvé parmi les morts avec 1 200 Arabes.

Quelques jours après, les débris des bandes d'Hassan revinrent à la charge et tentèrent de forcer l'enceinte de Girgeh, mais les colonnes volantes du général Morand les exterminèrent, le reste fut taillé en pièces par la cavalerie de Lassalle. Un dernier rassemblement formé de fellahs, de mameluks, d'Arabes et de nègres du Darfour, amenés par Mourad, se montra à Benchadi; il fut dispersé par Davout dans un combat qui fut, selon l'expression de Desaix, « l'exemple du désespoir d'une part et du plus grand courage de l'autre ».

Après cette pénible campagne, l'armée rentra à Syène, et Desaix fit graver sur un rocher de l'île de Philoé une inscription qui devait rappeler aux siècles futurs la merveilleuse campagne de la Haute-Égypte.

Desaix, cependant, n'en avait pas fini avec Mourad-bey. Cent fois, celui-ci fut surpris, Desaix lui enleva ses dromadaires, ses armes, jamais il ne parvint à l'anéantir. Des 4000 mameluks de Sédiman, Mourad n'avait plus que 100 chevaux, il demanda la paix. Desaix lui imposa comme condition de reconnaître la France, l'indomptable bey préféra se replonger dans le désert. Ce ne fut pas pour longtemps.

Traqué comme une bête fauve, Mourad redescendit le Nil, le traversa vers la pointe du delta comme s'il eût eu l'intention de rejoindre Ibrahim-bey en Syrie, mais il ne pouvait se résoudre à quitter l'Égypte: il revint sur ses pas et arriva quelques jours avant la bataille d'Aboukir; mais ce secours fut inutile aux Turcs que Bonaparte jeta à la mer.

Mourad, désespéré de jamais venir à bout des Français, se décida alors à poser les armes (1).

Débarrassé ainsi de Mourad-bey, Desaix put poursuivre son œuvre de pacification et de conquête; il trouva d'ailleurs dans les habitants des auxiliaires précieux, un de ses officiers d'état-major même était un copte nommé Yacoub.

Desaix réunissait les cheiks des villages, les consultait, répartissait les contributions avec équité et en donnait la perception aux coptes. Lui-même faisait des tournées dans les villages pour régler avec les cheiks et les habitants les travaux des canaux et des digues, concilier enfin les intérêts du gouvernement et de l'armée avec ceux des cultivateurs. Ces derniers se livraient paisiblement à la culture; rassurés par l'attitude amicale des soldats, ils leur apportaient des rafraîchissements. Les gens aisés ne cachaient plus leurs ressources et ils en usaient ouvertement, les villages décidaient d'eux-mêmes d'abolir l'usage barbare des *rachats du sang*, c'est-à-dire la vengeance à main armée des crimes, des injures et des dommages, et de s'en remettre à la justice des Français; Desaix veillait lui-même à ce que la justice fût bien rendue à tous, et il lui arrivait souvent de rendre la petite justice sous sa tente. Aussi méritait-il le surnom de « Sultan Juste » que les populations lui appliquaient.

Les cheiks de la Mecque, de Djeddah

(1) Il devait par la suite être notre fidèle allié, comme Abd-el-Kader, notre adversaire d'Algérie.

vinrent à Keneh lui rendre visite et demandèrent à reprendre avec lui le commerce interrompu par la guerre. Vivement préoccupé de la question des Indes, il envoyait des officiers en mission auprès des cheiks d'Arabie et songeait même à occuper l'Abyssinie, pays riche entre tous, qui recélait le bois précieux, la pierre, l'argent, le cuivre, l'étain, la poudre d'or.

Sous son habile gouvernement, le commerce renaquit dans le Said, les cafés de Moka arrivèrent à Suez, les blés d'Égpte s'exportèrent en Arabie. La Haute-Égypte offrait l'aspect d'un pays régénéré par un gouvernement paternel.

En témoignage de sa satisfaction, Bonaparte envoya à Desaix un sabre enrichi de diamants :

« Je vous envoie, citoyen général, lui écrivait-il, un sabre d'un très beau travail, sur lequel j'ai fait graver : « Conquête de la » Haute-Égypte », qui est due à vos bonnes dispositions et à votre constance dans les fatigues. Voyez-y, je vous prie, une preuve de mon estime et de la bonne amitié que je vous ai vouée. »

Cependant les graves événements qui se déroulaient sur le continent avaient précipité le retour de Bonaparte. Desaix, laissé en Égypte avec Kléber, assista, impuissant, au retour offensif des Anglais, et ce fut avec désespoir qu'il signa la convention d'El-Arish par laquelle Kléber s'engageait à évacuer l'Égypte.

« L'évacuation de l'Égypte est signée, mon général, écrivait-il à Bonaparte ; vous serez sûrement surpris, surtout de ce qu'elle l'est par moi qui me suis toujours prononcé pour la conservation de cette importante conquête ; vous le serez moins quand vous connaîtrez les circonstances où je me suis trouvé. Je vous assure que je n'ai rien épargné pour vous donner le temps d'y envoyer des secours, et que je n'ai obéi qu'à l'ordre très précis du général en chef. Vous m'avez donné l'ordre de vous rejoindre dans le courant de l'hiver, je compte aussi vous revoir sous peu, je vous demanderai de me faire connaître vos intentions. Je suis toujours prêt à faire tout ce qui pourra vous convenir davantage. Bien servir mon pays et rester le moins possible sans rien faire, c'est tout ce que je désire. »

Bonaparte le rappela bientôt. Comme il revenait en France, il fut arrêté en vue des îles d'Hyères par une corvette anglaise, et, bien qu'il eût ses passeports réguliers, délivrés par le grand-vizir et par Sydney Smith, il fut conduit à Livourne auprès de l'amiral Keith qui le retint prisonnier.

Joignant l'insulte à la perfidie, l'amiral anglais refusa de lui reconnaître son grade et le confondit avec les soldats qui l'accompagnaient, sous prétexte que l'égalité étant proclamée en France, le traitement du chef ne devait pas différer de celui des soldats :

« Je ne vous demande rien que de me délivrer de votre présence, lui répondit Desaix, faites, si vous le voulez, donner de la paille aux blessés qui sont avec moi, mais je méprise trop votre nation pour lui demander autre chose. J'ai traité avec les mameluks, les Turcs, les Arabes du grand désert, les Éthiopiens et les noirs du Darfour, tous respectaient leur parole lorsqu'ils l'avaient donnée, et ils n'insultaient pas aux gens dans le malheur. »

Quelques jours après, l'amiral anglais le faisait mettre en liberté (29 avril 1800).

VI. LA BATAILLE DE MARENGO MORT DE DESAIX (14 juin 1800)

Impatient de cueillir de nouveaux lauriers, Desaix écrivit aussitôt au Premier Consul : « Ordonnez-moi de vous rejoindre, général ou soldat, que m'importe ! pourvu que je combatte avec vous et sous vous ! Un jour sans servir la patrie est un jour retranché de ma vie. »

Le 21 mai, il partait pour l'armée d'Italie et, le 9 juin, il rejoignait Bonaparte au quartier général de Stradella où il recevait aussitôt le commandement des divisions Boudet et Monnier réunies.

Cependant le Premier Consul ignorait la position exacte de l'ennemi. Craignant d'être

attaqué de flanc, il détacha Desaix sur la route de Novi afin de donner la main au Corps de Suchet (1) qui arrivait de Ligurie et de surveiller la route de Gênes.

Le 13 juin, Desaix arriva sur la Bormida. La rivière était démesurément grossie par un orage. Après avoir perdu quelques hommes et quelques chevaux dans une tentative prématurée, il résolut de remettre le passage au lendemain. Le 14 au matin, une vive canonnade retentit dans le lointain : Desaix ordonna de faire halte, descendit de cheval, mit l'oreille contre terre et reconnut que l'action était engagée du côté de Marengo. Sans hésiter un instant, il donna l'ordre de se porter en toute hâte dans la direction de la bataille. En route, il fut rejoint par les ordonnances de Bonaparte qui lui apportaient l'ordre de marcher sur San-Giuliano.

A l'heure où Desaix parut sur les hauteurs de San-Giuliano, la bataille était perdue ; les divisions Chambarlhac et Gardanne venaient d'être chassées de Marengo ; Lannes (2), dont l'arrivée avait rétabli un moment le combat, battait en retraite à son tour, entraîné dans le mouvement de Kellermann et de Victor, et dans Alexandrie, le vieux général autrichien Mélas, laissant à son chef d'état-major Zach le soin d'achever la victoire, envoyait ses courriers à toute l'Europe pour annoncer la défaite des Français.

C'est à ce moment que Desaix arrive auprès de Bonaparte ; on le presse, on l'entoure ; la plupart des généraux sont d'avis qu'il faut battre en retraite ; seul, Bonaparte pense qu'il faut combattre encore ; il interroge Desaix. Celui-ci promène ses regards sur le champ de bataille, puis, tirant sa montre, il dit : « Oui, la bataille est perdue, mais il n'est que 3 heures, il reste encore le temps d'en gagner une. »

La bataille recommence alors : « C'est avoir fait trop de pas en arrière, crie Bonaparte à ses soldats ; le moment est venu de faire un pas décisif en avant. Souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille ! »

Desaix commande la charge contre les colonnes du général Zach qui débouchent d'Alexandrie dans le désordre de la victoire. Tout à coup, comme il est à cheval derrière la 9e légère, une balle le frappe mortellement au milieu de la poitrine. Mais, dans l'ardeur du combat, personne ne s'est aperçu de sa chute ; rien n'arrête plus l'élan de nos soldats, les divisions Victor et Lannes se portent en avant avec la garde consulaire ; Kellermann, avec sa cavalerie, tombe sur le flanc de l'ennemi qui est surpris, coupé, culbuté.

La victoire était complète, mais combien chèrement achetée : « Voilà une belle journée, dit Bourienne à Bonaparte, le soir de la bataille. — Oui, répondit-il, bien belle, mais Desaix ! Ah ! si j'avais pu l'embrasser après la bataille, j'allais le faire ministre de la Guerre, je l'aurais fait prince, si j'avais pu ! »

Le corps de Desaix, retrouvé le soir sur le champ de bataille, fut déposé provisoirement dans une chapelle du couvent San Angelo, à Milan ; un arrêté des consuls rendu quelques jours après prescrivait l'érection d'un tombeau dans l'hospice du grand Saint-Bernard : « A tant d'héroïsme et de vertus, dit Bonaparte, je veux décerner des hommages tels que nul mortel n'en reçut jamais de pareils. Je donnerai à Desaix les Alpes pour piédestal et les religieux du grand Saint-Bernard pour gardiens. »

Paris. E. et J. Franceschini.

BIBLIOGRAPHIE

Guillon, *Les Généraux de la République.* — Barbou, *Les Généraux de la République.* — Général Ambert, *Les Généraux de la Révolution.* — Claude Desprez, *Desaix.* — Simian Despréaux, *Précis de la vie et éloge funèbre du général Desaix.* — Mathieu Dumas, *Mémoires.* — Garat, *Éloge de Desaix et de Kléber* (1800). — Berthier, *Éloge de Desaix* (1805). — Tulou, *Les Généraux de vingt ans.* — Roger Peyre, *L'Expédition d'Égypte.* — de la Barre Duparcq, *Portraits militaires*, 3 vol.

(1) Suchet, voir *Contemporains* n° 271.
(2) Lannes, voir *Contemporains*, n° 30.

LES CONTEMPORAINS



JULES CREVAUX, EXPLORATEUR (1847-1882)

L'explorateur Jules Crevaux est un de ces hommes dont la France doit se glorifier. A peine âgé de trente ans, après s'être déjà distingué dans diverses campagnes et avoir reçu une blessure à la guerre de 1870, il entreprenait des explorations qui eussent rebuté la persévérance et la force d'hommes intrépides. Mais, réunissant en lui les qualités d'entêtement, de calme froid et tranquille qui caractérisent le Lorrain et le Breton, il possédait une ténacité et un courage indomptables; à cela il joignait un jugement sûr et une perspicacité jamais en défaut qui lui permettaient d'envisager les plus grands dangers, en même temps que sa douceur lui acquit une telle influence sur

les Indiens avec qui il eut affaire, que ces hommes le suivaient partout sur un simple geste, et qu'il put ainsi s'attacher un noir dont le dévouement fut sans bornes. Il était plein de bonté malgré sa ferme volonté, et toujours plus dur pour lui-même que pour les autres. Il avait pour devise : « Tiens bon », et certes, nul mieux que lui ne l'a mise en pratique.

Hélas ! il devait périr victime de son audace. Il fut massacré sur le champ d'honneur, en vrai soldat qu'il était.

Le jour où il fut reçu à la Société de géographie, il prononça ces mots qui dépeignent bien son naturel enjoué et plein d'entrain : « J'attribue le succès de mes entreprises à trois causes : une bonne santé, un peu d'audace et beaucoup de chance. »

I. ENFANCE — GUERRE DE 1870-71

Jules Crevaux était né à Lorquin, le 1er avril 1847. Ce grand village, à quelques kilomètres de Sarrebourg, non loin de Trèves, n'appartient plus à la France depuis 1871. Son père, qui était en même temps aubergiste et boucher et qu'il perdit étant très jeune, lui laissa un petit capital à l'aide duquel il fit ses études. Il lui restait encore sa mère et des oncles qui s'occupèrent spécialement de son instruction. Tout enfant, il était emporté, capricieux, violent et paresseux : « J'aime mieux, disait-il, être casseur de pierres que d'aller à l'école. » Cependant, un jour, se voyant le dernier de sa classe, il fut saisi de honte et se mit à travailler avec acharnement. Dès cette époque, on remarqua chez lui un singulier esprit d'observation qui s'appliquait surtout aux plantes et aux choses de la nature. Il termina son éducation au lycée de Nancy, et, après avoir passé son baccalauréat avec succès, il résolut d'entrer dans la marine : « Son désir était de courir le monde ; les périls et les émotions de la vie de marin l'attiraient ».

Il commença ses études de médecine à Strasbourg et les continua à l'École navale de Brest. Le 24 octobre 1868, il entra définitivement dans la marine et fit sur la *Cérès* son premier voyage comme aide-major. Quand il revint, le 20 juillet 1870, la guerre avec la Prusse avait éclaté. Le patriotisme de Crevaux ne pouvait pas rester inactif; il entra dans le 4e bataillon des marins de Cherbourg, formé en novembre après la capitulation de Metz par le général d'Aurelle. A Fréteval (Loir-et-Cher), bataille livrée par le général Chanzy (1), il perdit son commandant. Fait prisonnier le même jour, il parvint à s'échapper en traversant les lignes prussiennes, et se rendit à Bourges où le ministre de la Guerre lui confia plusieurs missions, entre autres de porter des ordres dans Orléans investi par le Corps bavarois de Von der Thann, et dans Salins (Jura) pendant la courte occupation des Allemands. A Chaffois, il reçut une balle à l'avant-bras, mais il ne quitta son bataillon que lorsque la guerre fut terminée.

Le 28 octobre 1873, il fut nommé médecin de 2e classe, et la même année, il fit une campagne dans l'Amérique du Sud sur le *La Motte-Picquet*. Pendant ce voyage, il accomplit d'importantes découvertes géologiques qui témoignent déjà de son aptitude pour la carrière d'explorateur. En 1876, il fut nommé médecin de 1re classe, et, sur sa demande, chargé par le ministre de la Marine d'explorer les parties inconnues de la Guyane française, c'est-à-dire de remonter le Maroni jusqu'aux monts Tumuc-Humac qui limitent au Sud les Guyanes, et d'essayer de revenir sur l'Amazone par un de ses affluents inconnus.

Plusieurs l'avaient tenté sans succès, pourquoi lui ne réussirait-il pas ?

II. LE MARONI ET LE YARY (1877)

Le 7 décembre 1876, Crevaux s'embarquait à Saint-Nazaire, sur le *Saint-Germain*, et arrivait le 27 à Cayenne avec l'intention de pénétrer jusqu'au pays légendaire de l'Eldorado, l'homme doré, par la voie que

(1) Voir *Contemporains*, n° 76.

lui offrait le Maroni, fleuve inexploré encore, et dont il devait donner à la France le premier tracé.

En abordant aux îles du Salut, le commandant lui dit : « Monsieur le médecin, vous êtes le bienvenu, la fièvre jaune vient de faire son apparition à Cayenne. Depuis le dernier courrier (c'est-à-dire depuis un mois), il est mort un médecin, un magistrat et deux ingénieurs. » En effet, il resta là quelques mois, soignant les malades atteints du typhus et de la fièvre jaune avec un dévouement qui ne s'arrêta que le jour où il tomba lui-même.

C'est pendant ce séjour à Cayenne qu'il rencontra Mgr Émonet, préfet apostolique de la Guyane française, explorateur intrépide qui avait fait, l'année précédente, un voyage de quarante-trois jours sur les rives de l'Oyapock pour évangéliser les sauvages de cette contrée, et le R. P. Kroenner, curé de Mana, village situé à l'embouchure du Maroni. La première fois qu'il le vit, Mgr Émonet demanda simplement à Crevaux : « Voulez-vous un compagnon ? — J'accepte, répondit-il, quand partirons-nous ? — Quand vous voudrez. »

A Cayenne, il s'attacha aussi un petit coolie, travailleur des Indes, nommé Sababodi, qu'il acheta et emmena avec lui.

Ce fut le P. Kroenner qui s'occupa des préparatifs du départ. Il loua les canots et enrôla les Indiens galibis qui devaient pagayer et servir de guides.

Les dangers et les périls que Crevaux et ses compagnons affrontaient étaient innombrables et inimaginables.

« La Guyane, raconte-t-il, est couverte d'une immense forêt qui n'est généralement interrompue que par des cours d'eau et des rivières, et par quelques éclaircies dans les endroits où le sol n'est pas assez fertile pour nourrir les arbres..... La forêt vierge ou grand bois se présente sous un aspect froid et sévère. Mille colonnades, ayant de 35 à 40 mètres de haut, s'élèvent au-dessus de vos têtes pour supporter un massif de verdure qui intercepte presque complètement les rayons du soleil. A vos pieds vous ne voyez pas un brin d'herbe, à peine quelques arbres grêles et élancés, pressés d'atteindre la hauteur de leurs voisins pour partager l'air et la lumière qui leur manquent. Souvent ces colonnades, trop faibles pour résister aux tempêtes, sont soutenues par des espèces d'arcs-boutants, comparables à ceux des monuments antiques. Sur le sol, à part quelques fougères, gisent des feuilles et des branches mortes recouvertes de moisissure. L'air manque, on y sent la fièvre. La vie paraît avoir quitté la terre pour se transporter sur les massifs de verdure qui forment le dôme de cette immense cathédrale. C'est à cette hauteur de 40 mètres que l'on voit courir des singes ; c'est de là que partent les chants de milliers d'oiseaux aux plumages les plus riches et les plus variés.

» Au niveau des cours d'eau, la végétation perd sa sévérité..... Les herbes, les arbrisseaux, prenant tout leur développement, sont couverts de fruits et de fleurs aux couleurs éclatantes. Le hideux champignon, l'obscure fougère font place à des plantes aux feuilles riches en couleurs, aux fleurs élégantes. Des lianes s'élèvent du sol jusqu'au sommet des plus grands arbres en prenant des points d'appui sur les arbrisseaux qu'ils rencontrent. Ce sont des traits d'union entre les grands et les petits. La lumière, également partagée, engendre l'harmonie, non seulement dans le règne végétal, mais encore dans le règne animal. Là-bas, c'est la bête fauve et le hideux crapaud ; ici, ce sont des animaux de toute espèce qui viennent partager, tous ensemble, les bienfaits de la nature. »

A cause justement de ces forêts, on ne peut parcourir la Guyane qu'en naviguant sur les fleuves, le pays ne possédant aucune espèce de bête de somme pour porter les fardeaux.

Les bagages des voyageurs prirent place sur un canot et une pirogue. Le canot était monté par des noirs et des Chinois, la pirogue par des Indiens et des Tapanges, habitants de la côte de Para, réfugiés dans le bas Maroni. Le R. P. Lecomte, aumô-

nier de l'hôpital de Saint-Laurent, se chargea de compléter les provisions.

Ils dépassèrent, sans s'y arrêter, l'île Portal, où se trouve une magnifique exploitation de café, de cannes à sucre et de prairies artificielles qui est l'œuvre de trois Français, les frères Bar, installés là depuis une vingtaine d'années. Les noirs de Mana pagayaient avec tant d'entrain que le soir même de leur départ ils arrivèrent chez le capitaine Bastien, nègre, agent de la colonie portugaise établie sur le Maroni. Cet homme était très redouté dans le pays. Les explorateurs furent obligés de rester deux jours chez lui pour le décider à les accompagner. Pendant ce temps, Mgr Émonet et le P. Kroenner baptisaient les enfants et bénissaient les mariages.

Le 11 juillet, ils partirent de Sparwine avec un convoi de vingt pirogues. Sababodi s'asseyait habituellement auprès de Crevaux, à côté de sa boussole, et l'aidait à faire son tracé. Ils arrivèrent ainsi aux premiers sauts. Ces fleuves, qui sont si imposants, puisque les moins importants ont 2 kilomètres de large à leur embouchure, et dont les rives sont revêtues d'une végétation si luxuriante, deviennent à une quinzaine de kilomètres de là absolument impraticables à cause des *raudals,* des *sauts* et des *rapides* qui accidentent leur cours.

Voici ce qu'est un *raudal:* le fleuve « déchire » pour ainsi dire les montagnes afin de se frayer un passage. Parfois le courant est resserré entre les rochers dont la base est usée et la partie supérieure surplombe, de sorte que, lorsqu'on est engagé dans cette espèce de col ou gorge, on ne peut se rendre compte de quel côté tourne le fleuve. Et, au milieu des rapides qui diffèrent peu des raudals, des roches transversales arrêtent l'eau qui tombe alors en cascade, et ce sont les sauts. Ces chutes, qui ont de 4 à 5 mètres de haut, ne peuvent être franchies qu'avec une pirogue sans quille ni gouvernail, et dirigée par un homme habitué dès l'enfance à ces passes périlleuses : « Ce n'est pas sans émotion, dit Crevaux, que j'ai abordé le premier des sauts qui barrent en grand nombre le Maroni, mais on se fait bien vite à ce genre de navigation..... Au bout de peu de temps, je me suis trouvé aussi tranquille dans ma pirogue que dans le canot-major d'un vaisseau de guerre. »

Ayant remarqué que les rivières, quelques centaines de mètres avant les sauts, se ralentissent subitement et que le fleuve tourne du côté opposé à celui où l'on aperçoit le plus de rochers, il pouvait annoncer à ses compagnons ce qu'ils allaient trouver, et il prenait des mesures en conséquence, de sorte que les noirs le considéraient comme un sorcier.

Un jour, les nègres refusèrent d'aller plus loin. L'un d'eux ne voulait même pas monter dans la pirogue de Crevaux, parce que le docteur avait écorché un singe hurleur, animal sacré pour eux. Celui qui paraissait le plus irrité était Acodi, le patron du canot, espèce de géant, aux membres puissants. Crevaux, qui n'ignorait pas le pouvoir qu'il avait sur lui, le regarda fixement en disant : « Va chercher mon hamac et pends-le, je suis fatigué. » Acodi, après un instant, alla chercher le hamac, et Crevaux lui offrit un verre de tafia; tout était fini.

Le 18 juillet, ils arrivèrent à des carbets (huttes), habités par des nègres Paramakas au nombre d'une centaine : ce sont d'anciens esclaves de la Guyane hollandaise qui, ayant échappé aux poursuites de leurs maîtres, se sont établis là, vers 1826.

Mgr Émonet demanda à baptiser les enfants du village, mais le chef de la tribu refusa. Le lendemain matin, l'évêque dit la messe à laquelle assistèrent tous les noirs.

Au bout de sept jours de marche, ils atteignirent le grand saut de Manbari (l'homme crie), et, le 23 juillet, la bifurcation du *Maroni* qui se divise en *Aoua* et *Tapanahoni.* C'est là qu'habitent les nègres Poligoudoux, qui sont des soldats noirs de la Hollande ayant déserté pendant les guerres que la colonie a faites contre les nègres Benis. Les Youcas, qui ont quelques villages sur le Tapanahoni, descendent aussi

de Marrons qui s'étaient enfuis de la Guyane hollandaise; on les appelle généralement nègres Bosch, nègres des bois. L'évasion de ces noirs a commencé en 1712, après la prise de Surinam par l'amiral François Cassar. La capitale de la Guyane hollandaise, ayant été imposée pour une somme considérable, eut l'idée de répartir cette somme d'après le nombre des esclaves. Les grands propriétaires juifs engagèrent leurs nègres à se réfugier dans les bois. Ces malheureux préférèrent cette vie misérable à l'esclavage; ils ne revinrent donc plus auprès de leurs anciens maîtres et s'établirent sur les bords du Tapanahoni.

Crevaux, considérant que l'*Aoua* n'était que la continuation du Maroni, pensa le remonter; du reste, les Poligoudoux l'appellent la maman du Maroni.

Les Poligoudoux, assez méfiants et cruels, ont résolu de demeurer les maîtres du Maroni; aussi, après avoir consulté Gadou, leur divinité, et l'avoir invoquée avec des gestes épileptiques pendant près de deux heures, leur *Gran-Man* consentit à donner des hommes à l'expédition, mais en leur imposant des conditions tellement onéreuses que Crevaux ne put s'y soumettre; il partit donc avec son premier équipage et ses deux canots. Étant arrivés devant un saut de peu d'importance, les noirs furent saisis de panique, et ils se jetèrent à l'eau. Crevaux se tira de ce péril tant bien que mal, mais ses hommes étaient en proie à un tel découragement qu'il lui fallut retourner en arrière pour demander aux Poligoudoux ce qu'il avait refusé.

Mais l'indolence des hommes était si forte qu'ils mirent six jours pour aller du village des Poligoudoux à celui des Bonis qui en est peu éloigné; les noirs s'arrêtaient souvent en plein soleil, ce qui ne tarda pas à altérer la santé des voyageurs. Mgr Émonet et le P. Kroenner furent pris d'une fièvre comateuse violente qui les obligea à redescendre à Saint-Laurent et à quitter Crevaux qui avait été si heureux d'avoir pour auxiliaires ces deux intrépides missionnaires. Sababodi tomba malade aussi et Crevaux dut s'en séparer ainsi que de quatre hommes atteints de la fièvre.

Crevaux fut obligé de rester un mois chez les Bonis avant de pouvoir obtenir un équipage, car le gran-man avait décidé qu'on ne pouvait rien faire avant la fin des fêtes que l'on célébrait en l'honneur d'un gran-man défunt; il put ainsi apprendre l'histoire et les mœurs des Bonis.

Crevaux finit par se mettre en route avec un canot et quatre hommes : Joseph Foto, mulâtre, qui devint le cuisinier de la troupe, et trois Bonis. L'un était si gros que la barque penchait sous son poids, l'autre si débile qu'il ne pouvait rien faire; le troisième, âgé de trente à trente-cinq ans, montrait des qualités physiques parfaites. C'était le fameux Apatou, qui conçut pour Crevaux un attachement sans bornes et qui devint son compagnon dans toutes ses autres expéditions.

Les hommes avaient peu d'entrain; tout leur était une occasion de s'arrêter, soit la pêche, soit la chasse, et quelquefois leur indifférence était si grande qu'ils prenaient tout à coup fantaisie de faire leur toilette en plein soleil, c'est-à-dire de se peindre, ou de se jeter à bas du canot pour pêcher un beau poisson, ou courir après un gibier appétissant. « Il me fallait donc les attendre avec la patience d'un nouveau Job, » dit Crevaux.

Mais le plus grave ennui provenait de leurs disputes, disputes qui dégénéraient en batailles; les hommes auraient été jusqu'à s'entre-tuer si Crevaux n'eût toujours été là pour les séparer et les calmer.

Les rives du fleuve étaient basses et marécageuses, aussi Crevaux fut-il bientôt repris par la fièvre; ses hommes, inquiets, épiaient les signes de sa maladie. Ne pouvant manger, il jetait à la dérobée la nourriture que lui préparait Joseph Foto, car, malgré tout, il fallait marcher.

Crevaux, en même temps qu'il relevait la carte du fleuve, amassait une quantité de notes sur la nature des terres, sur les plantes et les animaux qu'il rencontrait ainsi que sur les habitants du pays. Vers

7 ou 8 heures, après avoir dîné avec ses noirs à la lueur d'un morceau d'encens placé sur un piquet fiché en terre, Crevaux fumait un cigare qu'il partageait avec Apatou, puis celui-ci, suspendant son hamac à côté du sien, lui racontait mille anecdotes, mille légendes à propos des îles, des rochers, des criques (rivières) qu'ils avaient aperçus dans la journée.

Après seize jours de voyage ininterrompu, Crevaux atteignit le village des Roucouyennes où se termina sa navigation sur le Maroni, devenu l'Aoua.

Les Roucouyennes sont des Indiens aux mœurs douces et tranquilles; quelques travaux qu'on leur demande et quelques peines qu'ils éprouvent, ils ne se plaignent jamais; quand ils sont fatigués, ils prennent leur flûte, faite de tibias de biche, et jouent des airs pleins de gaieté. L'Indien des bois, sobre dans ses paroles et ses amusements, a plus de dignité et il est plus civilisé que les noirs ayant eu contact avec les Européens. L'esclavage est sans doute la cause de la dégradation où sont tombés les Africains. Les Indiens qui suivaient Crevaux n'avaient besoin que d'un « bon coup de tafia » pour se mettre en train, et un air de flûte achevait de les réjouir.

Certains de ces Indiens Roucouyennes des sources du Yary n'ont jamais eu de relations avec les blancs. Ils sont de taille moyenne; au moment de leur naissance, leurs enfants sont presque blancs; peu à peu, leur peau brunit, et ils deviennent de la couleur des feuilles mortes; ils se peignent tout le corps avec un beau rouge appelé roucou qui les préserve des piqûres de moustiques. Les jours de fête, ils s'ornent d'arabesques noires; leur chevelure n'est pas crépue, elle est à peine ondulée; ils l'arrangent avec art; ils ne portent jamais la barbe, ils l'épilent ainsi que leurs sourcils et leurs cils.

Ces Indiens de l'Amérique du Sud sont les meilleurs marcheurs du monde. Les Roucouyennes du Yary font quelquefois cinquante lieues dans les montagnes pour aller danser chez leurs amis de l'Itany et du Maroni. Quand ils marchent, ils se tiennent toujours les uns derrière les autres, même dans leurs villages, c'est la file indienne. Aussi lorsque les premiers Hollandais pénétrèrent chez eux, rien n'étonna davantage ces peaux-rouges que de les voir marcher les uns à côté des autres; ils ne pouvaient comprendre non plus pourquoi ils se promenaient de long en large sur les places sans but et sans nécessité; même quand ils vont d'une hutte à une autre, ils courent.

Crevaux, laissant le fleuve après trente-trois jours de navigation, traversa la chaîne des monts Tumuc-Humac qui séparent le bassin du Maroni de celui de l'Amazone, pour trouver de l'autre côté, soit le Yary, soit le Parou, affluents de l'Amazone qui traverse tout le Brésil. Une Commission franco-hollandaise, sous la direction de M. Vidal, était parvenue, en 1861, presque à la source du Maroni et n'avait pu dépasser les Tumuc-Humac. Un autre explorateur, M. de Labourdette, avait aussi dû revenir sur ses pas à cause des pluies.

Les monts Tumuc-Humac ne sont pas très élevés; quoique considérés comme un dépôt aurifère fort important, ils ne contiennent pas plus d'or que les autres montagnes de la Guyane; les criques qui sortent de leurs flancs en renferment aussi. Certainement, on aurait un grand profit à exploiter ces mines, mais les transports, nous l'avons dit, ne peuvent se faire que par eau, et la navigation de ces voies fluviales (Crevaux l'avait expérimentée) est très dangereuse.

Avant de franchir les montagnes, les Indiens qu'il avait engagés comme guides et comme porteurs et qui étaient au nombre de trente, hommes et femmes, prévinrent Crevaux que si la famine survenait, ils le quitteraient. Ceci ne le découragea pas, malgré la fièvre dont il était atteint et qui l'empêchait de se tenir debout; ses yeux étaient devenus jaunes, ce que Joseph Foto lui fit remarquer avec inquiétude, mais l'air des montagnes le ranima bientôt, et il put avancer sans trop de fatigue.

Au sommet du Cusaba-Tiki, Crevaux partagea avec son équipage une bouteille de champagne, et il nomma ce pic du nom de son pays : ce fut le pic Lorquin; il avait atteint le but de son voyage.

Il descendit dans la direction de la crique Apaouani, tandis que les Indiens le quittaient pour gagner par terre le Yary. Arrivés à l'Apaouani, en deux jours les noirs creusèrent un canot dans un tronc d'arbre, après quoi ils le flambèrent avec des feuilles mortes et du petit bois. Pendant cette halte, Apatou reprit un peu de fièvre ainsi que Crevaux.

Le 27 septembre, ils se remirent en route. Le canot était achevé, Apatou le dirigeait. Les rives de l'Apaouani sont superbes, mais leur embarcation était arrêtée sans cesse par des arbres qui poussent sur les bords et qui, rasant la surface de l'eau, s'avancent jusqu'au milieu du lit; ces obstacles, de même que les sauts, les obligeaient à décharger leur canot, à porter les bagages et, souvent, à faire de longs détours pour retrouver le fleuve; quant au canot, ou bien on le transportait par terre, ou bien on lui faisait franchir l'endroit périlleux par les moyens les plus ingénieux.

Crevaux s'arrêta au village de Namaoli, habité par les Roucouyennes, pour renouveler ses vivres. Car, ne pouvant manger de la même nourriture que ses hommes, il n'avait souvent qu'un petit poisson pour apaiser sa faim.

Ses anciens guides peaux-rouges, qui l'avaient rejoint, l'abandonnèrent à cause des dangers qu'il allait courir en descendant le Yary. Le 5 octobre, il partit avec deux Indiens de Namaoli. Pendant la navigation, Crevaux rencontra quelques Roucouyennes qui lui dirent que le Yary n'avait jamais été descendu par aucun homme, que certainement, il n'atteindrait pas son embouchure et qu'il périrait dans ses flots. Il arriva enfin au carbet d'un chef nommé Macouipy; son village est situé au confluent de l'Apaouni et du Yary. Dans tous ces parages qui sont peuplés d'Indiens, on voit sur les rochers qui bordent les fleuves ou sur leurs poteries des peintures qui représentent les difficultés de la navigation sur le Yary; l'une des plus curieuses est l'histoire d'un crapaud qui, ayant voulu suivre le Yary, est arrêté par les raudals et les chutes figurés par les monstres.

Avec beaucoup de peine, Crevaux trouva un Indien qui voulut bien l'accompagner dans sa navigation et il commença la descente le 17 octobre. Dans les différents carbets d'Indiens qu'il rencontrait sur son chemin, il s'approvisionnait de vivres. Chez les Roucouyennes, un Indien, sur le point de mourir, lui ayant demandé de le recommander à sa divinité, il le baptisa immédiatement.

Les indigènes lui répétèrent si souvent qu'il courait à la mort, que Crevaux se demanda s'il ne devait pas abandonner son projet et descendre par l'Oyapock, trajet beaucoup plus long, mais moins périlleux. Apatou restait inébranlable; il voulait voir le grand fleuve (l'Amazone).

Ils ne marchaient pas une heure sans avoir à franchir des sauts et des rapides; Pompi, l'un de ses deux compagnons, s'était enfui tandis qu'ils passaient un endroit dangereux; mais, par contre, Apatou se montra aussi habile que dévoué; il savait que la perte du canot était leur condamnation à mort; lorsqu'il fallait descendre un saut, il mettait la pirogue sur ses épaules et se meurtrissait cruellement aux rochers, ou bien il coupait un arbre qu'il posait comme un pont au-dessous de la chute; la pirogue qu'ils retenaient par des lianes s'appuyait sur le tronc et glissait ainsi obliquement pour retrouver le courant ordinaire. Crevaux, n'ayant point de décoration à donner à Apatou, lui attacha au cou une pièce d'or qui, pour lui, valait la Légion d'honneur. Enfin, ils atteignirent la dernière chute, la Pancada, au sommet de laquelle demeurait, avec sa femme, un blanc nommé Saô Antonio. Leurs maux étaient finis. Cette fois-ci, dix hommes firent passer la pirogue par-dessus la chute. Ils arrivèrent à Porto-Grande et enfin à Numès, sur l'Amazone, qui ne produisit pas à Crevaux

l'impression à laquelle il s'attendait. Il préférait les rivières aux creux noirs et aux roches pittoresques à cette puissante masse d'eau aux rives basses. Un bateau plat, destiné aux bestiaux, les transporta à Curupa, un vapeur les mena à Sainte-Marie de Bélem. Crevaux quitta l'Amazone le 1er décembre 1877.

III. L'OYAPOCK ET LE PAROU (1878)

Les dangers et les périls qu'avait supportés Crevaux dans sa première expédition ne firent qu'exciter son ardeur, et après quelques mois de congé qu'il passa au milieu de sa famille, il débarquait pour la quatrième fois à Cayenne (le 28 juillet 1878), avec l'intention de remonter jusqu'aux monts Tumuc-Humac par l'Oyapock et de redescendre sur l'Amazone, par son affluent, le Parou. Ne pouvant se procurer des gens propres à former un équipage, il se rendit à Surinam. Là, vagabondaient sur le port un grand nombre de noirs. Crevaux en choisit quatre, « non d'après leur honnêteté, ce qu'il ne faut pas chercher dans un port américain, mais d'après l'apparence de leurs biceps ». Il retrouva enfin Apatou décidé à l'accompagner, mais à la condition qu'à son retour, le docteur le conduirait en France. « *Tu as vu mon pays*, disait-il, *je veux voir le tien.* »

Profitant d'une excursion du gouverneur sur le bas Oyapock, Crevaux partit avec lui sur un aviso de guerre. « Le jour où nous entrâmes dans le fleuve que je venais explorer, la nature semblait avoir fait des frais pour nous recevoir. Des milliers d'aigrettes au plumage blanc et au panache de colonel, des flamants aux couleurs rouges comme du feu se déplaçaient devant le navire. Plus loin, des bandes de perruches vertes jacassaient au-dessus de nos têtes. »

Au pénitencier de Saint-Georges, Crevaux retrouva le « R. P. Ledhui, missionnaire simple, modeste, celui qu'on envoie toujours dans les postes dangereux ». Il est là parce que le curé vient de mourir de la fièvre jaune. Le Père dur à-cuir, comme on le nommait, n'avait ni vin, ni pain dans son presbytère ou plutôt dans la hutte qui lui servait d'abri.

Le 26 août, Crevaux quittait le pénitencier sur un canot avec des noirs et un vieil Indien de la tribu des Oyampis. Les rives du fleuve s'élevaient graduellement, et dès le lendemain de leur départ, ils se trouvaient entre des montagnes de granit de 150 mètres de haut au milieu desquelles le fleuve s'est frayé un passage. Ils n'avançaient qu'avec peine à cause de l'inhabileté des Indiens à diriger le canot et des sauts qui étaient innombrables.

L'Oyapock a cet avantage d'avoir des rives où l'on peut toujours trouver un endroit pour passer la nuit. Ils s'intallaient généralement sur de grandes roches ou sur des bancs de sable, et là ils suspendaient leurs hamacs à trois perches réunies en faisceau et amarrées par le sommet, c'est ce que les Oyampis appellent un *Pataoua*.

Le 2 septembre, Crevaux arriva dans un village d'Indiens Oyampis. Les huttes avaient un aspect particulier; elles ressemblaient à de grandes cages de singes, supportées par des pieux de 4 à 5 mètres de haut. Certainement, des missionnaires étaient venus dans ces parages, car tous les Indiens étaient baptisés.

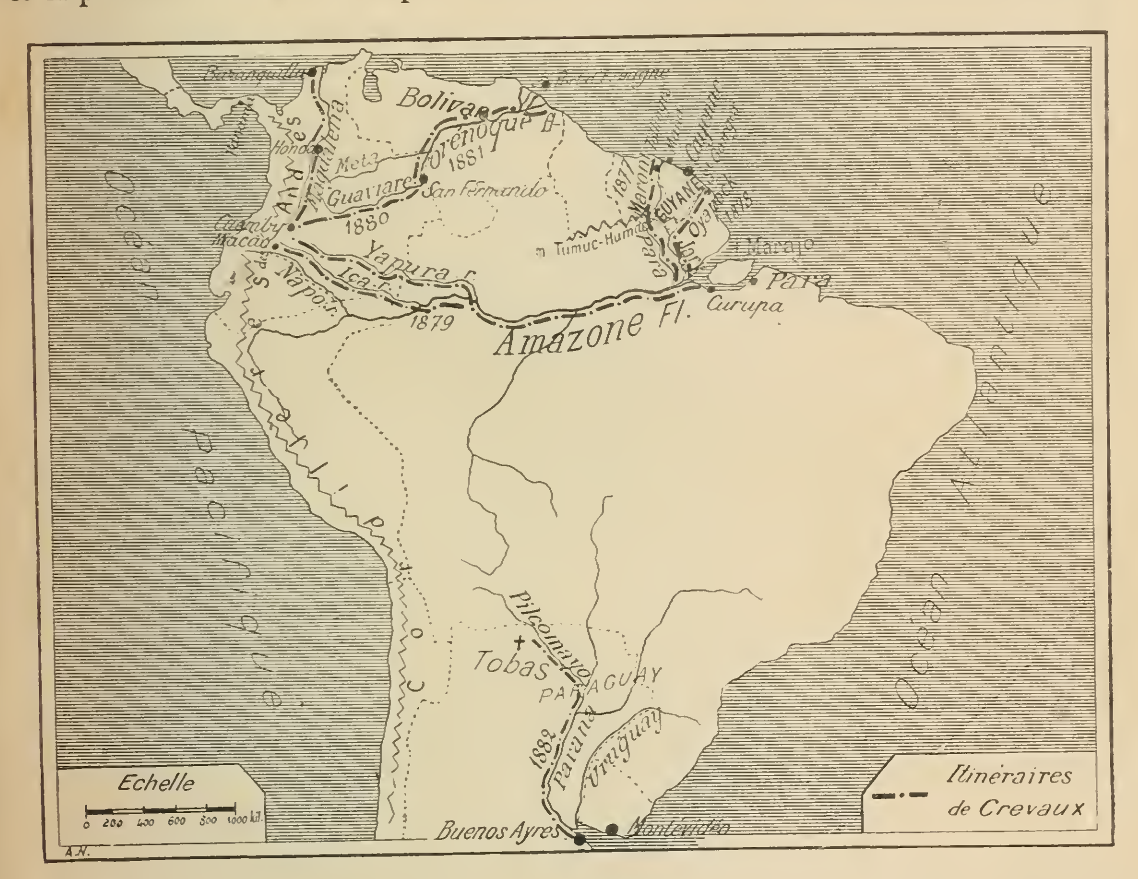
Un d'entre eux, nommé Jean-Pierre, se décida à accompagner Crevaux jusqu'aux sources de l'Oyapock. En le remontant, ils rencontrèrent le Camopi, un de ses affluents les plus considérables que deux voyageurs, François Leblond, en 1787, et Leprieur, en 1836, avaient remonté pour atteindre le Maroni. La tête de Leprieur fut mise à prix par les nègres Youcas qui voulaient conserver le monopole du commerce dans le Maroni et empêcher les blancs d'y pénétrer. Leprieur avait déjà tenté une exploration sur l'Araoua en 1832 avec Adam de Bauve. Le Camopi avait, du reste, été exploré, en 1694, par les RR. PP. Grillet et Béchamel.

Les Indiens de Crevaux ne laissaient jamais échapper aucune plainte, tandis que les noirs gémissaient continuellement sur

la mauvaise nourriture et sur le travail qui leur était imposé; mais Crevaux s'en inquiétait peu, car ils étaient si couards qu'ils n'eussent jamais osé l'abandonner, craignant trop de se noyer en redescendant seuls ce fleuve qu'ils connaissaient peu.

Dans l'Oyapock, comme dans le Maroni et le Yary, la région la plus pittoresque et la plus saine en même temps est celle des chutes où l'on trouve des poissons en abondance, tandis qu'en amont et en aval le pays est marécageux.

Le 16 septembre, Crevaux arrivait aux sauts Banarès, mot qui signifie *ami*. Là, il abandonna ses canots pour monter par étapes aux sources mêmes de l'Oyapock. Il avait fait 400 kilomètres depuis Saint-Georges, et le trajet avait duré vingt-deux



jours. Il en mit douze pour atteindre l'origine de l'Oyapock. Ce fleuve est formé, comme le Maroni, par une quantité de criques qui prennent naissance dans les monts Tumuc-Humac.

L'importance des fleuves de la Guyane provient, non seulement de l'abondance des pluies, mais aussi de l'imperméabilité du sol. Crevaux franchit la roche Yauar, et, de l'autre côté, à une heure de distance, il trouva les sources de l'Oyapock et celles du Rouapir, affluent du Yary.

Pour arriver au dégrad du Rouapir, Crevaux traversa toute la chaîne du Tumuc-Humac, peuplée de quelques villages. Il s'y arrêta pour se reposer et profita de ce temps pour apprendre l'oyampys qui n'est plus parlé que par une centaine d'individus. Au dégrad, les Indiens construisirent deux pirogues, l'une pour porter Crevaux, l'autre ses bagages. Le 29 septembre, ils se mettaient en route, descendant alors dans le bassin de l'Amazone; mais ils avançaient péniblement, car le cours du Rouapir était obstrué par de gros arbres et par des broussailles emmêlées qu'il fallait escalader ou couper, ce qui détériorait les pirogues et, « chose terrible, les arbres que nous cou-

pions laissaient échapper un suc qui brûlait les bras et la figure au moindre contact ». Ils mirent cinq jours à parcourir un espace de quelques kilomètres; les hommes étaient épuisés, les pirogues coulaient bas lorsqu'ils arrivèrent enfin sur le Yary, le 10 octobre. Il n'hésita pas à le remonter jusqu'au Parou malgré le mauvais état de son équipage et malgré la fièvre qui l'épuisait.

Un jour que les Indiens de ces rives lui expliquaient leur religion, Crevaux leur dit qu'il n'y avait qu'un seul bon Dieu pour les blancs, pour les noirs et pour les peaux-rouges, ce qui les combla de joie. A cette nouvelle, ils se mirent tous à danser en rond autour d'une croix laissée jadis par Mgr Émonet.

Le 28 octobre, il atteignit le Parou; en voyant cette belle rivière, inconnue de sa source à son embouchure, Crevaux éprouva une joie si vive qu'il fit tirer une salve de coups de fusil en signe d'allégresse. Il y avait soixante-quatre jours qu'il avait quitté Saint-Georges, et il comptait cinquante-cinq jours de marche, soit à pied, soit en pirogue.

Les Indiens de cette région avaient entendu parler de son voyage sur le Yary et de la fidélité avec laquelle il avait tenu ses engagements, aussi s'offraient-ils tous pour descendre le Parou avec lui. Mais auparavant, Crevaux voulut le remonter jusqu'à son origine, afin d'en connaître le parcours entier.

Un tamouchy, c'est-à-dire chef de village, consentit à lui montrer le secret de la fabrication du *curare*, poison dans lequel on trempe les flèches et qui se compose d'une plante nommée ourari, de piments et d'autres végétaux. Ce chef ne lui donna cette recette que parce qu'il était un PIAY, c'est-à-dire un médecin.

N'ayant plus de secret pour lui, on l'initia aussi à une cérémonie appelée le MARAKÉ, dont « le but est un examen imposé aux jeunes gens pour éprouver leur courage à supporter les privations et les souffrances... L'après-midi se passa à arranger les costumes de danse et particulièrement des chapeaux de plumes qui étaient d'un effet ravissant. Les exercices chorégraphiques, commencés au coucher du soleil et accompagnés de chants, durèrent toute la nuit. Au retour du jour, les danseurs quittèrent leur costume, et aussitôt commença le supplice du maraké. Trois hommes saisissent le patient, l'un tire les jambes, l'autre les bras, tandis qu'un troisième renverse fortement en arrière la tête du supplicié. Le chef lui applique alors sur la poitrine les dards d'une centaine de fourmis prises dans un treillis. On lui fait une application semblable sur le front avec des guêpes; tout le corps est ensuite piqué de même. Le patient tombe infailliblement en syncope, il faut qu'on l'emporte dans son hamac comme un cadavre; on l'y amarre solidement avec des tresses, qui tombent de chaque côté, et un petit feu est allumé au-dessous de lui. Les supplices continuant sans interruption, les malheureux appelés à le subir sont apportés au fur et à mesure dans une hutte commune; la douleur fait faire à chacun des mouvements désordonnés, et les hamacs, balancés dans tous les sens, déterminent des vibrations qui secouent la hutte au point de faire croire qu'elle va s'écrouler. »

A ce moment, Crevaux eut de tels accès de fièvre qu'il fut obligé de s'arrêter quelques jours chez un Indien, Yacouman, pour se reposer. Il était si fatigué qu'il ne pouvait marcher, ni même quitter son hamac. Dès qu'il se levait, il tombait comme une masse inerte et éprouvait un froid glacial. On le coucha alors dans son hamac, et une chaleur ardente étant survenue, on lui fit des ablutions générales et des frictions avec du sable fin. Ce traitement l'ayant soulagé, il put se mettre en route.

Le courant du Parou, en descendant, est assez fort, et on rencontre à chaque pas des rochers, ou bien la rivière décrit de telles courbes que le trajet en est allongé du double. Mais on passe devant une foule de petits villages, car les rives du Parou sont plus habitées que celles du Yary; Crevaux pouvait ainsi étudier les mœurs des Peaux-

Rouges. En échange de perles, d'aiguilles, de peignes, Crevaux recevait des poteries, des animaux en cire, des peintures sur bois faites par les Indiens. Quelques-uns dessinèrent même sur son album.

Crevaux rencontra les fameuses amazones qui ont donné leur nom au plus grand fleuve de l'Amérique du Sud ; loin d'être des guerrières, ce ne sont que des femmes répudiées qui vivent ensemble et dont l'existence est triste et misérable, car elles ne peuvent s'approcher d'aucun village, partout elles sont repoussées comme n'apportant que le malheur et le vice.

Des chutes sans nombre entravaient la navigation. Crevaux tomba dans un précipice où il eût péri sans l'aide d'un de ses Indiens; les canots chavirèrent cinq fois dans des sauts; la légère embarcation de Crevaux, faite d'un tronc d'arbre qui contenait ses instruments et ses papiers, arriva seule au pied de la chute Panama (papillon), haute de 20 mètres.

Le 29 décembre, après quarante et un jours de navigation, il atteignait l'Amazone. Mais comme le tracé qu'il avait fait du Yary n'était pas complet, il résolut de le prendre alors. Il fallait pour cela rejoindre le steamer qui le remontait à une distance de 15 kilomètres; il partait le 1er janvier. A cet effet, il ne put trouver qu'une vieille embarcation qui prenait l'eau et que le patron refusait de donner. Crevaux, haussant les épaules, dit alors d'un ton qui n'admettait pas de réplique : « Qu'on calfate cette barque tout de suite tant bien que mal, il faut partir ce soir à la marée descendante. »

Et Apatou, si brave au milieu des chutes, avait peur de l'énorme surface de l'Amazone. Les noirs de Surinam, pris de panique, s'écrièrent qu'ils ne s'embarqueraient pas : « Eh bien, nous partons sans vous. » Le canot était à peine démarré qu'ils y entraient.

Ils marchèrent ainsi jour et nuit, ne s'arrêtant qu'à la marée montante et dormant dans le canot, entassés sous le toit en feuilles de palmier qui recouvrait l'arrière.

Le 31, ayant atteint le vapeur, Crevaux entrait dans le Yary, terminait ses levées, et rentrait le 9 janvier 1879 à Para où il congédia son équipage de Surinam.

IV. L'IÇA ET LE YAPURA (1879)

Ne pouvant retourner en France au plus fort de l'hiver, pour employer son temps, Crevaux, une fois que sa santé fut rétablie, se décida à faire un voyage sur l'Amazone. Sachant que presque tous ses affluents sont inconnus, il résolut d'explorer l'Iça ou Putumayo, qui prend sa source dans les Andes et de revenir par le Yapura.

En attendant son départ, il alla visiter Tabatinga sur l'Amazone et releva les rives de l'Avary, où il retrouva les plantes qui composent le curare et qui reçurent son nom, CREVAUXI.

Enfin, le 29 mars 1879, il s'embarquait sur le vapeur *Cunuman*, qui devait remonter l'Iça jusqu'aux Andes. Les Espagnols connaissaient cette rivière à cause des exploitations aurifères dont ils tirent de grandes richesses; de tout temps les Jésuites de Pasto ont visité ses rares indigènes. En 1874, un jeune Colombien, Rafael Reyes, ayant découvert des plantes de quinquina sur le versant oriental des Andes, chercha une voie pour transporter cette marchandise; avec l'aide de l'Anglais Simpson, il lança un canot sur l'Iça. C'est donc à eux deux que l'on doit la navigation de ce fleuve au point de vue commercial; mais c'est à Crevaux qu'on en doit la connaissance scientifique.

Tout d'abord, la montée de l'Iça est très facile, aussi le bateau marchait-il à toute vapeur, ce qui ne donnait aucun loisir à Crevaux dans son travail. Devant la crique Mrari qui sépare le Brésil des anciennes possessions espagnoles, le fleuve est clairsemé de petites îles, luxuriantes de végétation. Ils rencontrèrent ensuite le rio Yahuas le plus grand affluent de l'Iça.

Puis ils passèrent devant le confluent de la crique Itanga et devant le défilé des « Thermopyles » où se trouve une immense forêt de seringats. L'Iça a une profondeur

de trois mètres et une largeur d'un kilomètre.

A partir des îles Repiniouna, on ne marcha plus que le jour à cause des sables dans lesquels le bâtiment échouait à chaque minute. Enfin, le 11 mai, Crevaux aperçut les Andes, et, le lendemain, le vapeur s'arrêtait à Cuemby, terme de son voyage. Cuemby ne se compose que de quelques huttes habitées par des Indiens qui cultivent du manioc, des bananes et du riz dont ils se nourrissent. L'alimentation y est très difficile, car il y a peu de gibier. Le vapeur avait mis quarante-cinq jours pour remonter le fleuve dans le lit duquel il n'y a pas une pierre, mais du sable fin et de la terre argileuse.

A une certaine distance de l'Iça, se trouve un autre affluent de l'Amazone, le Yapura, le plus inconnu et le plus redouté de tous à cause de ses chutes, de son climat et de ses indigènes. Personne ne voulait remonter l'Iça avec Crevaux qui avait le dessein, après l'avoir quitté, de traverser les Andes pour retomber dans le Yapura. Au moment où Crevaux allait renoncer à ses projets, un Indien, coureur des bois, nommé Santa Cruz, réputé dans le pays comme « le pirate des Andes », se présenta à lui avec son escorte qui se composait de deux vigoureux Indiens du rio San Miguel. Crevaux l'engagea sur-le-champ, quoique le capitaine du vapeur lui eût dit : « Vous avez entendu parler d'un Anglais tué dans le Napo ? — Oui. — Eh bien, l'auteur du crime est votre futur compagnon » C'est pourquoi le docteur, pendant les campements de nuit, gardait toujours son revolver à portée de la main, et Apatou, son sabre planté au pied de son hamac.

Le 16 au matin, Crevaux s'embarqua dans un petit canot avec son équipage. La navigation fut assez bonne, quoique très lente, car la vitesse du courant était prodigieuse. On trouvait difficilement les lieux de halte à cause des marais et des orages qui survenaient instantanément.

Ils atteignirent un hameau appartenant à la Compagnie Reyes et qui avait pour chef un don Fernando, résolu à barrer le chemin à Crevaux, tant il avait de crainte de ne pas rester l'unique fournisseur de quinquina pour cette Compagnie. Le jour suivant, lorsque Crevaux voulut partir, il n'y avait pas d'Indiens pour le suivre : « Ce sera pour demain, assura Fernando, je vous le promets, » et lorsque les voyageurs demandèrent une pirogue, on leur répondit qu'elles étaient occupées pour la journée. Le lendemain, quand l'Indien, qui devait accompagner Crevaux et qui avait reçu déjà 400 francs, est sommé de l'escorter, Fernando le retient sous prétexte d'une dette qu'il a vis-à-vis de lui ; Crevaux paye la somme réclamée. Enfin, Fernando déclare que Monténégro ne partira pas. Crevaux s'écrie alors : « A moi, Apatou, Santa Cruz ! » et ils sautent dans les barques. Ils trouvent dans un village, situé à deux heures de là, les pirogues de Fernando que celui-ci avait fait cacher. Santa Cruz dit au vieillard chargé de les garder : « Prends deux pirogues et viens avec nous, par ordre de Fernando. » Crevaux ajoute dans le récit de son voyage : « La guerre, c'est la guerre ! »

Le 20 mai, ils abandonnèrent l'Iça et pénétrèrent dans les Andes qui saisirent Apatou d'admiration ; il demanda aussitôt : « Où va donc l'eau qui tombe de l'autre côté de la montagne ? N'y a-t-il pas une autre mer pour la recevoir ? »

A Mocao, ils furent très bien accueillis, car ils se présentaient au nom de la Compagnie Reyes, qui achète tout le quiquina que les habitants peuvent récolter. Crevaux s'engagea alors dans le Yapura ; la vitesse du fleuve était énorme, et dès le premier jour les chutes commencèrent à les arrêter, au grand bonheur d'Apatou, qui faisait marcher la pirogue de Crevaux avec une dextérité surprenante. Les Indiens de ces rives ont beaucoup de traits de ressemblance avec les Roucouyennes de la Guyane ; Crevaux et Apatou furent très étonnés de comprendre leur langue et de connaître presque toutes leurs fêtes.

Ils arrivèrent à l'embouchure d'un des affluents les plus considérables de l'Yapura,

l'Oteouassa, que le docteur remonta pour voir les Indiens Coreguajes qui exécutèrent devant lui des danses semblables à celles qu'il avait vues chez les Indiens de la Guyane. Leurs chants sont pareils, de même que leur manière de tisser et de planter le manioc.

Le 13 juin, ils passèrent les sauts Cuemany où ils manquèrent d'être engloutis à cause d'une panique des Indiens qui les accompagnaient et qui se jetèrent tous à l'eau. Santa Cruz en tomba malade de peur. Ils atteignirent les sauts Araraquara, nommés ainsi parce que les berges sont si élevées que les aras y font leurs nids. Ils furent obligés de chercher un passage par terre. C'est au milieu de cette énorme montagne que l'Yapura s'est frayé un passage; ses berges blanches, formées de roches fendues, ressemblent à des murailles de géants. Ses eaux, qui s'étendent en amont sur une berge de 800 mètres, se resserrent là dans un couloir de 50 à 60 mètres avec une vitesse vertigineuse; puis, après un moment d'arrêt, elles se jettent dans un abîme de 30 mètres.

Au pied de l'abîme, Crevaux fit couper cinq arbres pour construire un radeau. Quelques instants après qu'ils se furent embarqués, ils aperçurent trois Indiens Ouitotos, montés sur un canot, qui leur offrirent de venir dans leur village; il y régnait une grande animation. Les hommes se querellaient, les femmes couraient, les enfants se cachaient. Entrant dans une cabane, Crevaux vit plusieurs membres humains et des os desséchés; une femme faisait cuire une tête d'Indien. L'explorateur ne tenait guère à s'arrêter dans ces parages, il acheta un canot et repartit aussitôt.

Leur voyage était des plus pénibles. Le jour, leurs pieds étaient dévorés par les mouches qui laissaient dans les plaies un venin occasionnant des ulcères et des tuméfactions. La nuit, c'était la pluie, les moustiques, ou les Indiens qui les empêchaient de dormir. Plusieurs fois on les menaça et on les assaillit. Crevaux avait grand'peine à contenir ses hommes et lui-même.

Le 26 juin, ils franchirent la dernière chute. Il y avait quarante-trois jours qu'ils couchaient par terre sous des pluies torrentielles, n'ayant que quelques feuilles pour abri. Les hommes de l'équipage étaient si épuisés par la fièvre que Crevaux, malade lui-même, dut se mettre aux avirons.

De Teffé sur l'Amazone, ils s'embarquèrent pour Manaos d'où Crevaux rapatria ses compagnons, et, quelques jours après, il prenait avec Apatou le chemin de France où il devait recevoir les honneurs qui lui étaient dus ainsi qu'à son fidèle noir.

V. LE RIO MAGDALEINA LE RIO GUAVIARE — L'ORÉNOQUE (1880-1881)

Crevaux prit un congé de convalescence qu'il passa dans sa famille. Il fut reçu à la Société de géographie, et pendant son séjour à Paris, Apatou excita la curiosité générale, tandis que, plein d'admiration, il visitait les merveilles de cette ville.

Crevaux se préparait à faire un nouveau voyage pour découvrir dans le Vénézuéla un affluent de l'Orénoque dont on connaissait à peine l'existence. Avant de partir, il écrivit à l'un de ses anciens camarades de Brest, Lejanne, pharmacien de la marine, pour l'inviter à l'accompagner dans cette expédition qui devait être pleine de périls. Lejanne, caractère aussi décidé et hardi que Crevaux, accepta avec enthousiasme sa proposition, et ils s'embarquèrent tous les deux à Saint-Nazaire, le 6 août 1880, avec Apatou et un matelot de Brest, François Burban. Le Magdaleina était leur principal but; après un arrêt aux îles Açores et à la Guaira, ville de Vénézuéla, ils débarquèrent à Savanila, le 29 août; ils remontèrent en vapeur le Magdaleina. Le voisinage des Andes donne à ce fleuve un aspect plus majestueux que celui de l'immense Amazone. La navigation en est assez facile, malgré les bancs de sable dont le lit est encombré. Le chauffage de la machine se faisait au bois. Aussi les fermiers qui habitent les bords du fleuve préparent-ils

d'énormes tas de bois sec sur ses berges afin que les vaisseaux puissent se ravitailler facilement Le rio Magdaleina forme des chutes que les vapeurs franchissent sans trop de difficultés

A Honda, Crevaux loua des mules pour se rendre à Neiva.

Cette ville, comme toutes celles de Colombie. est jolie, fraîche, bâtie sur un modèle uniforme, les maisons ont des vérandas et sont entourées de petits jardins.

Ne pouvant obtenir à Neiva le moindre renseignement sur les sources du Guaviare, Crevaux décida de se rendre à Colombia, qui est plus avant dans les montagnes; il y alla à dos de mulet, traversant un pays couvert de pommiers, de cactus et de fleurs rares.

Le 12 octobre, il quittait Colombia, avec quatre mules de selle et quatre mules pour porter les bagages. Il était accompagné de deux péons sanglés de ceintures de cuir auxquelles étaient suspendus des sabres d'abatis et un cuchilla, couteau à manche fin.

Ils suivirent la corniche des Andes qui est formée d'un rocher au flanc de la montagne et haut de 200 mètres au-dessus d'un petit ruisseau. Le sol est couvert de fougères et les arbres sont surchargés d'orchidées et de lianes, ce qui produit un effet merveilleux.

Arrivés au sommet des Andes. ils établirent leur campement.

En descendant des Andes par des chemins à pics, rocailleux, difficiles, ils rencontrèrent les sources de petites rivières qui forment le Guaviare dont le commencement véritable se trouve à quelques pas d'une ferme où Crevaux put se procurer des provisions. L'explorateur donna au Guaviare le nom de rio de Lesseps. Il assure que la rivière est absolument impraticable : « Personne ne l'a descendue avant nous, et je pense que personne ne sera assez insensé pour la descendre après. »

Un peu plus bas, Crevaux trouva une île magnifiquement ombragée où il campa afin de construire un radeau.

Plus d'une fois ils font naufrage, et dans un rapide le radeau écrase la pirogue, ce qui est une perte terrible, car ils sont désormais livrés au caprice de l'eau. Les accidents et les dangers se succèdent sans cesse. Tantôt les bambous, rasant le radeau, les obligent à se jeter à l'eau ou à se coucher à plat ventre pour ne pas être emportés par les branches, tantôt ce sont des défilés où le fleuve tourbillonne, resserré entre des grès taillés à pic qu'Apatou compare aux grandes maisons de Paris, tantôt ce sont des rochers surplombants contre lesquels ils seraient infailliblement broyés sans l'adresse merveilleuse du brave Apatou. Aux endroits découverts, Lejanne tue du gibier dont il y a grande abondance D'ailleurs, ces lieux mêmes sont incommodes pour camper, car les serpents et les animaux féroces infestent ces forêts.

Un jour que Crevaux est en train de faire des observations, il aperçoit un jaguar. Lejanne n'a qu'une charge de gros plomb dans son fusil : « C'est assez, lui dit Apatou, allons tuer le tigre ! » Et voilà ces trois braves en route, l'un avec son fusil, le second avec son sabre d'abatis, le troisième avec un gros caillou. A dix mètres, Lejanne tire, l'animal tombe sans un cri.

Au bout de huit jours, ils arrivèrent à un raudal dans lequel les eaux s'engouffraient avec une vitesse prodigieuse. Après une minute d'hésitation, Apatou s'écria : « Ça mauvais, pouvé passer peut-être. » Ils se lancèrent donc dans ce défilé étroit entre des rochers de 40 mètres de haut. Le fleuve s'y précipitait avec fracas et faisait des remous qui jetaient à droite et à gauche le léger radeau. Au moment où ils étaient entraînés contre un rocher, Apatou, avec une admirable présence d'esprit, saisit sa pagaie avec laquelle il s'arc-bouta contre la pierre où ils allaient se briser.

Ils en sortirent enfin et se trouvèrent devant de larges prairies remplies de nombreux troupeaux. Là, ils commencèrent à rencontrer des caïmans qui, heurtant l'esquif, menaçaient de le faire chavirer ou d'entraîner avec leur queue un des passa-

gers. Les balles qu'on leur envoyait ne leur faisaient aucun mal, à moins qu'elles n'atteignissent le ventre.

Tout d'un coup, Apatou disparaît; on entend seulement le bruissement de l'eau, puis on aperçoit sa main qui empoigne le radeau, sa tête, rouge, terrifiée; il crie: « Caïmans, caïmans! » On le tire par les épaules, mais il est retenu par les dents du monstre; lorsque surgit la tête du caïman, Lejanne tire un coup de fusil qui lui fait lâcher sa proie, il emportait néanmoins un morceau de la jambe du malheureux noir. Voilà donc un des quatre voyageurs hors de service; il a près du genou une plaie de cinq doigts.

Ils descendaient lentement le Guaviare, dont le cours, d'une monotonie désespérante, est très peu fréquenté, car les eaux en sont malsaines et les rives marécageuses. Le 14 décembre, ils aperçurent de loin San Fernando, à l'embouchure du Guaviare, dans l'Orénoque. Ce village a une certaine importance à cause de sa situation; il se trouve à la jonction de quatre fleuves, chemins que prennent les Indiens qui y viennent vendre leurs produits et particulièrement le caoutchouc, la gutta-percha et le copahu. C'est un Français, M. Truchon, qui fonda, à San Fernando, l'exploitation du caoutchouc. Malheureusement, les habitants sont d'une indolence incroyable; ils dorment une partie de la journée et dansent pendant la nuit. Les hommes sont vêtus de grandes chemises qu'ils laissent passer au-dessus de leur pantalon. Aussi Lejanne se demandait-il si ce n'était pas par paresse que ces individus ne portent pas leurs vêtements à la façon ordinaire.

Le cours de l'Orénoque qu'ils descendirent en pirogue rappelait à Apatou les fleuves de la Guyane par ses chutes, ses sauts, ses rapides; mais le vent ralentissait singulièrement la marche. Ils seraient restés des jours entiers à la même place sans l'activité de Burban qui était pressé de revoir sa jeune femme; il s'attelait avec Apatou pour remorquer l'embarcation en marchant sur la rive, et ce travail était si pénible sous les rayons brûlants du soleil que Crevaux fut obligé de leur défendre de continuer.

Le 22 janvier, François Burban, mettant les pieds dans le fleuve, négligeait d'agiter l'eau comme on lui avait recommandé de faire, il fut mordu par une raie; Apatou suça la blessure, on y mit de l'acide phénique et du jus de citron; les souffrances du malade étaient horribles. Crevaux craignait que la gangrène ne survînt; c'est ce qui arriva. Le lendemain, une auréole noire entourait la piqûre. Ils étaient à deux heures de Muitaco où ils pensaient trouver un prêtre; mais, à cause d'une tempête qui s'éleva tout d'un coup, ils furent retardés et passèrent la nuit sur le sable. Le lendemain, la tempête durait encore, Apatou pagayait, Lejanne vidait l'eau qui remplissait l'embarcation. Crevaux aidait aussi à ramer; François, couché dans le rouff, les jambes gangrenées jusqu'au mollet, est en proie au délire. Il meurt « comme un véritable marin au milieu de la tempête ». Quatre mois avant de partir avec Crevaux, il s'était marié, et pensait avec bonheur qu'il avait échappé aux plus grands dangers, quand il périt presque au terme de leur expédition. Crevaux, le cœur serré, fut obligé de laisser à Muitaco son vaillant compagnon. Ne pouvant même lui donner un cercueil, on lui creusa une fosse pendant que Lejanne dessinait son visage altéré. Pour le transporter jusqu'à l'endroit où il devait reposer, on l'enveloppa dans son hamac qu'on suspendit à une longue perche et qui fut portée par Apatou et les Indiens. Le temps était superbe, des papillons brillants bourdonnaient autour du cortège funèbre. On recouvrit de terre ce soldat mort au champ d'honneur.

Il n'y avait pas dans le village le curé qu'on croyait y rencontrer; une brave femme se chargea d'entretenir son tombeau et d'y faire pousser des fleurs, quand on l'eut assurée que le mort était bien catholique, car tous les Indiens de ces rives le sont.

Le 26 janvier 1881, ils se dirigèrent sur Bolivar où ils atterrirent deux jours après;

ils y arrivèrent dans un état si misérable que les indigènes les prirent pour des brigands. Là, ils trouvèrent quelques Français; les dangers étaient finis.

Mais, avant de prendre le chemin du retour, Crevaux voulut faire une excursion chez les Indiens Guaraounos, habitants du bas Orénoque, non loin de Bolivar.

Crevaux loua un voilier qui le conduisit avec Apatou jusqu'au lieu habité par les Guaraounos, à une distance de trente-six heures. Lorsqu'ils arrivèrent, tous les Indiens étaient rassemblés sur la rive; ils témoignèrent beaucoup de surprise et un peu de crainte. Ils aiment naturellement les cadeaux et ce n'est que parce que Crevaux leur en distribua qu'ils souffrirent sa présence parmi eux. La difficulté était de les photographier et de mouler leurs mains; ils avaient une peur terrible de cet instrument qui se braquait sur eux, et de ce plâtre qui emprisonnait leurs mains. Après qu'on eût fait l'une et l'autre expérience sur Apatou, ils posèrent devant l'appareil et consentirent à se prêter à tous les moulages.

Crevaux quitta le village de Guaraounos en proie à une fièvre violente qui l'obligea à rester quelques jours à Port-of-Spain avant de s'embarquer pour la France où il arriva le 25 mars 1881.

VI. LE PILCOMAYO MORT DE CREVAUX (1882)

Toujours possédé de la même ardeur de découvertes, Crevaux revint dans l'Amérique du Sud à la fin de décembre 1881, avec l'intention d'explorer le pays qui sépare le rio de la Plata de l'Amazone. La saison ne lui permettant pas d'entreprendre encore un aussi long voyage, il résolut, en attendant, de remonter le Pilcomayo.

Ce fleuve traverse tout le Gran-Chaco, pays rempli d'Indiens Tobas sous les coups desquels étaient déjà tombés plusieurs explorateurs. Mais la perspective de ces dangers n'arrêtait pas le courageux voyageur.

Il était accompagné d'un astronome, M. Billet; d'un dessinateur, Jules Ringel, d'un marin, nommé Haurat, et d'un aide, M. Didelot.

Le gouvernement bolivien offrit à Crevaux une escorte militaire qu'il refusa, car il voulait laisser à la mission son caractère pacifique, mais il ne repoussa pas le concours dévoué des Franciscains de Solano (sur le haut Pilcomayo). Le préfet apostolique, le P. Doroteo, lui donna pour le guider une jeune Tobas, Yalla, parente de plusieurs chefs. On lui apprit alors que les Boliviens de Caiza venaient, par de cruelles exécutions, de châtier les Tobas de leur maraudage incessant; aussi ne douta-t-il pas qu'à leur tour les Indiens ne cherchassent à se venger. Il envoya l'Indienne avec des paroles de paix et l'assurance de rendre les prisonniers faits pas les habitants de Caiza; celle-ci ne revint pas. L'explorateur ne voulut pas reculer. « Si je meurs, je meurs; mais si je ne risque rien, nous serons toujours dans les ténèbres, » dit-il.

Naturellement, à Caiza, il ne trouva personne pour le suivre. Il s'embarqua seul avec ses trois compagnons, et quelques jours après il écrivait au P. Doroteo : « Nous avons fait la paix avec les Tobas, nous avons parcouru huit lieues sans incident. »

Le 20 avril, les Tobas escortent la mission.

Le 22, Crevaux couche seul au milieu d'eux, mais le lendemain le nombre des Indiens qui l'entourent augmente, et le 26 ils sont deux mille; le 27, les Tobas invitent les voyageurs à un repas.

Crevaux, Ringel et Billet descendent les premiers de leur canot. A peine débarqués, une foule considérable les entoure et ils sont massacrés à coups de couteaux.

La mort de Crevaux ne fut connue en Europe que plusieurs mois après.

Paris. LA TOUR MADURE.

BIBLIOGRAPHIE

Tour du monde : 1879-1880-1881-1882. — *Fleuves de l'Amérique du Sud*, JULES CREVAUX (cartes publiées par la Société de Géographie), 1883. — *Voyages et découvertes de Jules Crevaux*, portrait-cartes, par G. FRANCK, in-12, 1884. — *Les voyageurs modernes : le docteur Crevaux*, par ARMAND SINVAL, in-8°, 1881. — *Voyages dans l'Amérique du Sud*, JULES CREVAUX.

LES CONTEMPORAINS



COMTE DE SERRE (1776-1824)

I. JEUNESSE — LA FAMILLE, L'ÉCOLE MILITAIRE, L'ÉMIGRATION, LA VIE DES CAMPS, LE MAITRE D'ÉCOLE, LE CONFISEUR

Hercule de Serre naquit en 1776 à Pagny-sur-Moselle. Son père, officier de cavalerie, appartenait à une noble famille qui s'était illustrée alternativement dans les armes ou dans la magistrature. Originaire de l'Italie, elle s'était fixée en Lorraine depuis plusieurs siècles, et l'officier avait encore ajouté à l'éclat de son nom en épousant Marguerite de Maud'huy. Les Maud'huy sont célèbres en Champagne, et la mère d'Hercule de Serre devait transmettre à son fils, avec la noblesse de son sang, la distinction de sa personne, la grandeur de son air, la vivacité de son intelligence et les convictions de sa foi.

A six ans, le jeune Hercule passait des genoux de cette mère qui occupa une si grande place dans sa vie sur les bancs d'une modeste école que dirigeait à Metz un maître chrétien et instruit : Jean Rémy. Ce professeur, qui n'était alors qu'un laïque sérieux, demanda plus tard au sacerdoce de consacrer sa mission d'éducateur, et il eut le plaisir de bénir l'union de son ancien élève.

Celui-ci, dès ses premiers ans, fit honneur à l'instruction qu'il recevait : à la fois doué pour les lettres et les sciences, il passait d'un problème ardu de mathématique à la traduction soignée d'une page de Cicéron.

La volonté paternelle le destinait à la carrière militaire : l'officier voulait faire de son fils un officier, et dès 1789, à treize ans, il le faisait entrer à l'école militaire de Pont-

à-Mousson, où, dès l'année suivante, il devenait aspirant, comme on disait alors, au corps royal d'artillerie.

Mais déjà l'orage révolutionnaire grondait : au fracas de la Bastille s'écroulant, l'aristocratie française émigrait; le jeune de Serre, encore enfant, prenait le chemin de la frontière sur l'ordre de son père et apprenait à manger le pain de l'exil.

Elle fut dure, cette vie nomade et mouvementée, qui, dans la pensée de ces gentilshommes, devait durer neuf mois au plus et qui se prolongea pendant neuf longues années.

En 1791, l'aspirant est à Coblentz où il fait partie des gardes du comte d'Artois (1) en laquelle qualité il suit toute la campagne de 1792. Le régiment est licencié, et nous le trouvons l'année suivante dans le régiment de Vioménil avec le grade de sergent-major. En 1795, nouvelle dissolution, et de Serre passe successivement aux chasseurs de Condé, puis à la légion de Mirabeau.

C'est là que, sous-lieutenant, il prend part à l'affaire d'Oberkamlach (1796), où une poignée de gentilshommes du plus pur sang de France supporte héroïquement le choc d'un bataillon républicain : dans cette lutte fratricide, le jeune sous-lieutenant fut blessé, mais il n'en sauva pas moins la pièce d'artillerie qui lui était confiée. Il est vrai qu'on était à l'heure des prodiges dans les deux camps : et le duc d'Enghien s'écriait à la vue des coups d'épée des soldats de la République : « Ce ne sont plus les hommes de 93, ce sont des dieux! A qui décerner le prix de la valeur? A eux ou à nous? »

Mais de Serre, bien jeune encore, comprenait l'inanité de cette lutte entre Français : émigré par la volonté paternelle plus que par conviction, la gravité de son caractère lui faisait admirer les qualités des deux partis, et il cherchait déjà, dans l'aspiration de sa nature si droite, à éviter les défauts de l'un et l'autre.

Pendant que ses camarades se laissaient aller à l'entraînement de la vie des camps, braves toujours, mais toujours amis de la joie et de la fête, le sous-lieutenant se retirait sous la tente et tirait de son bagage de soldat les quelques livres qu'il y avait dissimulés : un Horace et un Montesquieu.

Il commença par apprendre l'allemand; puis, au bout de quelques mois, suffisamment en possession de cette langue, enseigna le français aux hôtes qui lui donnaient l'hospitalité.

Mais le pain de l'exil est amer; l'émigré songeait de plus en plus à la patrie absente, à la demeure paternelle qu'il avait quittée depuis six ans. Qu'étaient devenus ceux qu'il aimait? La tourmente révolutionnaire n'avait-elle pas emporté ceux qui étaient restés au pays?

Son seul espoir était que, sur les listes des victimes tombées sous les yeux des émigrés, le nom des siens n'avait jamais paru. Les de Serre furent épargnés en effet. Cependant, Mme de Serre, dénoncée et arrêtée, avait été retenue en prison pendant deux mois.

Ignorant de ces détails, mais alarmé à juste titre, de Serre conclut le projet de rentrer en France et de s'assurer du sort des siens. On était au commencement de 1797, quand, un beau soir, à la porte du petit jardin de Pagny, témoin de ses premiers jours, vint frapper l'émigré. Un vieux serviteur lui ouvrit sans le reconnaître, et, quelques minutes plus tard, il serrait dans ses bras son père, sa mère, et sa sœur Thérèse qui nous a raconté l'aventure.

Qu'il est doux et chaud le foyer paternel après six années d'absence, six années comme celles qui venaient de s'écouler! L'émigré en sentit vivement la douceur; mais ce fut comme un éclair. Le 18 fructidor vint mettre un terme à cette vie de famille en édictant à nouveau de terribles lois de proscription.

Il fallut fuir une fois de plus et aller reprendre en Allemagne les leçons de français aux jeunes étrangers. Le hasard conduisit l'émigré jusqu'à Reutlingen, petit village de la Souabe, où il trouva un accueil

(1) Charles X. Voir *Contemporains*, n° 41.

vraiment hospitalier dans la maison d'un pauvre confiseur.

Ces braves gens avaient du cœur, et de Serre était en possession de tout ce qu'il faut pour se faire aimer : jeunesse, humeur enjouée, visage aimable, disposition à être utile. Le malheur ajoutant un nouveau charme à tant d'attraits, Hercule devint l'enfant de la maison et s'ingénia à rendre à ses hôtes tous les petits services dont il était capable.

En des jours pressés, on vit le futur ministre de Louis XVIII (1) mettre la main à la pâte et concourir aux bonnes affaires du confiseur allemand. Le reste du temps était employé aux leçons avec ses élèves d'occasion. Là encore, il est curieux de constater le succès que rencontrait le maître près de ces jeunes villageois.

Avec lui la science devenait si aisée et si agréable que la leçon avait peine à prendre fin, il est vrai que le maître avait une si haute idée de sa mission! Son dévouement n'avait d'égal que son désintéressement: Qu'on en juge plutôt par cette lettre à sa mère.

« ..... Sans contredit, il y a du mal avec les enfants. Mais les efforts que je fais pour les encourager, pour égayer la leçon en évitant que des principes secs et rebutants par eux-mêmes ne finissent par les ennuyer, ces efforts tournent à mon avantage. Puissé-je me flatter que l'enfance gagne avec moi! Au moins, je crois gagner avec elle, en redevenant un peu enfant, en partageant quelques moments son heureuse insouciance et sa gaieté; et souvent je les quitte plus libre et plus serein.

» ..... Je ne puis vous dire de quelle ressource cela me sera quant aux finances. D'après le caractère des habitants, ce sera peu de chose, et quant à cet article je suis leur homme. Quand même je le ferais pour rien, je croirais y gagner, et j'y gagnerais au moins la conviction d'être utile; car vous me connaissez trop, chère maman, pour croire que, dans ma façon de voir, l'argent puisse payer les soins qu'on prend pour former des hommes. Former des hommes! ce mot seul éveille en moi la crainte, le sentiment de ma faiblesse et les grandes idées de la besogne à laquelle je porte une main peut-être profane..... »

Tels étaient les sentiments de ce jeune homme si bien doué par la nature et mûri par le malheur. Cette vie dura trois ans encore, interrompue par la marche des Français devant lesquels il dut fuir une fois de plus, et reprendre sa vie nomade à travers l'Allemagne.

Pour le consoler et le soutenir dans ces épreuves, sa seule ressource était d'écrire à Pagny, à cette mère qu'il eût voulu tant revoir, mais : « Quelle faible ressource, disait-il, sont les lettres en comparaison de votre présence!..... Courage cependant, chère mère ! C'est à vous que je crie courage quand la fortune me frappe, parce que je sais que vous en ressentez plus que moi le contre-coup. »

II. LE BARREAU ET LA MAGISTRATURE — L'AVOCAT DE METZ — LE PREMIER PRÉSIDENT DE HAMBOURG

Enfin, des jours plus sereins brillèrent pour la France; et, en 1801, sous la réserve d'une surveillance qui devait se poursuivre huit ans encore, l'émigré pouvait revenir s'asseoir au foyer paternel.

Il y rentrait le cœur joyeux de retrouver les siens, mais aussi l'âme serrée de voir la gêne envahir la demeure qu'il avait connue jadis si riante et si heureuse. La plus grande partie de la propriété était passée en des mains étrangères; et la famille, pour retrouver le bonheur des jours anciens, n'avait plus d'espoir que dans le travail du fils revenu si opportunément.

De Serre n'eut pas un moment d'hésitation, il se mit à l'œuvre; le labeur ne l'effrayait pas, il en avait connu dans l'exil toutes les aspérités. Restait seulement à savoir quelle carrière il embrasserait.

Sentant en lui une instruction solide, un désir ardent de travail intellectuel, et sur-

(1) Louis XVIII. Voir *Contemporains*, n° 239.

tout le feu secret d'une parole brûlante, de Serre choisit la profession d'avocat. Une seule difficulté se présentait, il n'y avait plus d'avocat. La Révolution avait tout détruit, entraînant avec elle les Facultés de droit.

Mais si le titre d'avocat avait disparu, la chose existait, et de Serre s'intitula bientôt « défenseur officieux » comme on disait alors. Pour cela, il lui suffit de se rendre à Metz, où toute sa famille le suivit, d'étudier chez les magistrats de la cité le droit civil et le droit criminel, puis de se familiariser avec tous les articles du Code.

Dans ce travail, de Serre mit toute l'ardeur de sa bouillante nature ; il y consacra ses nuits, et l'hiver, longtemps avant le jour, sa lampe donnait le signal du travail aux ouvriers du quartier. Il y avait à peine deux ans que l'étudiant menait cette vie, qu'il pouvait s'essayer à plaider, et remportait déjà des succès à rendre jaloux de vieux maîtres.

Ceux-ci durent le compter bientôt pour le plus distingué d'entre eux et lui faire, à contre-cœur, une place très large dans les affaires du barreau de la ville. En 1804, de Serre était déjà un avocat en renom, et il partait pour Paris, désireux d'entendre les grands maîtres du barreau.

A ce contact, il lui suffit d'un instant pour se rendre compte de toute sa force et des perspectives d'avenir qui se déroulaient à ses yeux. Que de chemin parcouru depuis trois ans! Son âme défaillait sous le poids de tant d'émotion. « Je serais injuste envers le ciel, écrivait-il à sa mère, si je me livrais à la tristesse. Une bonne mère, des amis rares, mon état, la vie que je mène, mon âge; non, jamais sans doute, je n'aurai plus de source de bonheur. »

En effet, tout venait à souhait à l'heureux avocat : il préparait un brillant mariage avec la fille du baron d'Huart, union qui devait lui apporter beauté, fortune et bonheur; et à Paris il trouvait des amis et des protecteurs qui lui promettaient les places les plus enviées.

Un seul sacrifice lui était imposé, celui de renoncer au barreau pour la magistrature ; cet abandon coûtait à son cœur encore gonflé des triomphes de la parole. Il se cramponnait à son passé et écrivait à la baronne d'Huart, l'instigatrice de ce changement :

« Tout me rattache à mon état, et si vous n'avez pas pour votre ami plus d'ambition qu'il n'en a pour lui-même; si le prestige des dignités, des décorations ne vous séduit pas plus que lui ; si vous appréciez comme lui cette indépendance, cette sécurité, cette considération toute personnelle, et surtout ces jouissances morales, ce développement nécessaire de toutes les facultés qu'il trouve dans son état ; si enfin vous vous élevez avec lui au-dessus de l'opinion du vulgaire de toutes les classes pour vous attacher à la valeur réelle des choses, je pense que vous conseillerez à votre ami de rester ce qu'il est, et de travailler seulement à devenir dans son état tout ce qu'il peut être. »

La main de Mlle d'Huart étant à ce prix, l'avocat dut céder et faire même, pour arriver au but exigé, des visites qui répugnaient à sa nature. Il vit, à Paris, le ministre de la Justice qui s'appelait alors le grand juge Régnier : celui-ci était Lorrain et eut pour son compatriote toutes les attentions que méritait le talent de ce dernier.

De Serre était à peine rentré à Metz qu'il recevait sa nomination d'avocat général près la Cour de cette ville : on était au mois de février 1811, et c'était l'époque où l'Empire organisait ses nouvelles conquêtes au nord de l'Allemagne. Trois nouveaux départements venaient d'être créés, entre autres celui des Bouches-de-l'Elbe avec Hambourg pour capitale. On y établissait une Cour impériale, et, au mois de juillet, l'avocat général de Metz en recevait la présidence sans que rien eût pu le préparer à cette nomination.

Quel motif avait donc inspiré ce choix? Évidemment la difficulté de la tâche, car tout était à créer là-bas, et il fallait un esprit jeune et supérieur pour suffire à cette mission ; de plus, de Serre connaissait l'alle-

mand, le parlait suffisamment pour prendre contact avec ce peuple étranger; il promettait de rendre des services que bien peu de magistrats français eussent pu rendre à l'époque.

C'est ce que lui déclara le premier président de Metz en lui disant adieu et en le félicitant de sa nomination: « Vous êtes élevé, Monsieur, à une grande dignité, et vous voilà revêtu d'une importante magistrature à l'âge où tant d'autres ont encore besoin de leçons. »

De Serre n'avait en effet que trente-cinq ans au moment où son heureuse étoile le guidait à travers cette Allemagne, où naguère il avait connu les rigueurs du sort! Que les temps étaient changés! C'était presque en maître qu'il parcourait ces routes jadis témoin de ses souffrances et de ses incertitudes.

Cependant, si le poste était honorifique, la tâche était ardue. Il s'agissait de créer une Cour de Justice, d'organiser des tribunaux, d'introduire des lois françaises dans un pays de mœurs foncièrement opposées, de vivre en paix avec les habitants et aussi avec les commissaires impériaux dont le premier était le maréchal Davout (1), qui avait sous sa domination tout le pays de l'Elbe.

De Serre se montra à la hauteur de ces exigences: dès le 20 août, il inaugurait la Cour et prononçait un discours comme il savait les faire. Les Hambourgeois admirèrent cet homme qui parlait si bien leur langue et en tirait des accents si éloquents.

Ce prestige de la parole fut pour beaucoup dans le succès du premier président: il y ajouta encore par ses excellentes mesures d'organisation, sa vigilance à rendre les audiences publiques, à former ses collègues, à veiller à la dignité des magistrats et au respect de la magistrature.

Il n'y avait pas quatre mois qu'il était arrivé que les Hambourgeois lui déclaraient leur pleine satisfaction, et de Serre écrivait lui-même à Metz: « Encore quelques semaines et Hambourg me sera la France... »

En effet, sa mère et sa jeune femme accouraient le rejoindre et il saluait leur arrivée de toute la joie de son âme. Malheureusement, la guerre allait troubler ce bonheur: rapides étaient les conquêtes de Napoléon, mais éphémères. Entreprise par une folie d'orgueil, la campagne de Russie tournait au sombre et devenait la débâcle que l'on sait.

A cette nouvelle, les villes d'Allemagne s'empressèrent de secouer le joug, et Hambourg reconquit son indépendance; ce qui obligea les autorités françaises à quitter la ville. Tout le pays voisin devint bientôt la proie de l'insurrection, et de Serre, réclamant en vain de Paris des ordres qui ne venaient jamais, se retira successivement de Hambourg à Wesel, de Wesel à Munster, de Munster à Osnabruck, et enfin d'Osnabruck à Bruxelles, où il mit sa famille en sûreté.

Il n'y était pas plus tôt installé, que, laissant les siens, il crut de son devoir de se rapprocher de son poste, pour y surveiller les événements, et se tenir prêt à entrer dans Hambourg au premier signal.

Ce jour vint plus tôt qu'on ne l'aurait cru. Davout réoccupa Hambourg le 30 mai 1813. De Serre put constater ce que l'émeute avait fait de son mobilier et de ses papiers. Tout était brûlé et détruit; mais, s'inquiétant peu de lui-même, il consacra tous ses efforts à pallier les mesures de rigueur que le ministre de la Justice lui imposait. Dans ce revirement, plusieurs juges de Hambourg avaient oublié ce qu'ils devaient à la France.

Au premier président incombait la mission de leur faire sentir l'imprudence d'une défection si rapide. De Serre dut se prêter à ce rôle sévère, mais ce fut à la condition d'y joindre toute l'indulgence que réclamaient, à son avis, les circonstances. Son cœur souffrait, et il écrivait: « Mes chagrins viennent d'avoir à sévir contre mes collègues: quant à ma destinée personnelle, elle ne me cause aucune sollicitude. » Et il ajoutait: « Aussi prêt au repos qu'au

(1) Davout, voir *Contemporains*, n° 58.

travail, marchant au milieu d'embarras nombreux, à travers maintes épines et maintes douleurs, je ne me plaindrai de rien, pouvu que je n'aie fait rien d'indigne d'un homme d'honneur, d'un Français, d'un magistrat. »

Le second séjour à Hambourg fut de courte durée. Ayant quitté son siège au moment des vacances des tribunaux pour se rendre à Paris, le président ne put jamais revenir dans sa Cour après la défaite de Leipzig, Hambourg s'était trouvé bloqué.

La campagne de France aboutit à la chute de l'Empire et à la restauration des Bourbons : notre patrie reprit ses anciennes frontières de 1790, et il ne fut plus question des pays de l'Elbe. Nous avions perdu Hambourg.

III. LA RESTAURATION — PREMIER PRÉSIDENT A COLMAR — RETOUR DE NAPOLÉON UN DISCOURS CÉLÈBRE

Louis XVIII, avec le grand sens qui le distinguait, loin de tenir rigueur aux fonctionnaires du régime disparu, leur offrit aussitôt son appui et la promesse d'avoir bientôt recours à leurs services. Reconnaissant les mérites de de Serre, il lui fit remettre la croix de Saint-Louis, puis, quand vint une place vacante, il lui confia le poste de premier président de la Cour de Colmar (1815).

Aucune situation ne pouvait être plus agréable à de Serre, et il comptait retrouver des jours tranquilles et heureux de la vie de famille, près d'un fils qui venait de naître, quand arriva à Colmar la nouvelle du retour de Napoléon de l'île d'Elbe.

C'était la veille de l'installation du président; de Serre allait faire son discours d'ouverture qu'il n'avait pas écrit, comptant comme toujours sur son merveilleux talent d'improvisation.

Le lendemain, en effet, a lieu l'audience solennelle, et, devant un public d'élite, le nouveau président prend la parole. Après avoir salué cette belle province d'Alsace toute pleine de grands souvenirs, il aperçoit devant lui des visages inquiets, préoccupés évidemment de ce qui se passe au sud de la France. Ne pouvant échapper à cette obsession, ni refouler davantage son émotion personnelle, il se laisse aller à cette impulsion irrésistible:

« ..... Messieurs, vous l'avez entendu, d'un bout de la France à l'autre, un cri d'indignation a retenti. Il est revenu, cet homme de malheur; il a reparu sur nos rivages. Que veut-il? Qu'espère-t-il? Qu'apporte-t-il? Vous le savez, Messieurs, lorsque sa gloire nous semblait pure, lorsque nous vîmes en lui le terme de nos discordes civiles, le sauveur de la patrie, avec quel abandon, quelle confiance sans bornes nous nous sommes jetés entre ses bras! Nous l'avons cru lorsqu'il a promis de rendre la patrie chère à ses enfants, redoutable à ses ennemis. Comment a-t-il tenu ses promesses? Quel prix nous a-t-il rendu de tant d'efforts, de tant de sacrifices, de tant de sang et de trésors prodigués pour lui avec une constance sans exemple? Il a porté dans toute l'Europe la terreur, le ravage et l'oppression; il a humilié ou trahi nos alliés les plus naturels; il a soulevé contre la France tous les peuples désespérés. C'est vainement que des millions de Français ont péri par le fer, par la maladie, par la rigueur des climats, nous avons vu cet homme fugitif ramener à sa suite dans la France épuisée la peste, l'invasion et les barbares.

» Au dedans comme au dehors, il a tout envahi, tout usurpé; il s'est joué de tout. Il a relevé les autels pour les profaner, créé des constitutions pour les renverser, édicté des lois pour les enfreindre. Enfin, il est tombé par l'excès même de ses attentats. Il s'est reconnu un obstacle au bonheur de la France et au repos du monde. Il nous a rendu nos serments. Et c'est lorsque notre roi légitime travaille jour et nuit avec un succès visible à cicatriser les plaies de la patrie, c'est alors que cet homme vient troubler la paix, nous ravir les libertés que la loi nous a rendues. Déchu du rôle de César, il veut essayer de celui de Catilina...... »

Toute l'assistance frémissait d'émotion sous les flots de cette éloquence qui soulageait la conscience de la plupart des auditeurs. D'autres cependant trouvèrent ces paroles hardies et violentes dans la bouche d'un homme qui naguère encore tenait de l'Empire son siège de premier président de Hambourg.

Napoléon une fois établi aux Tuileries, de Serre passa à l'étranger.

IV. LA POLITIQUE — DE SERRE DÉPUTÉ : COMMENT IL CONÇOIT SON ROLE ; LE MODÉRATEUR, NOBLESSE ET INDÉPENDANCE DE SES SENTIMENTS

Le 18 juin 1815, l'aventure des Cent-Jours se terminait par le désastre de Waterloo et, dans les premiers jours de juillet, Louis XVIII était aux Tuileries, rappelant au pouvoir tous les fonctionnaires démissionnaires au 20 mars.

De Serre reprenait donc son poste à Colmar, mais il y retournait grandi de toute l'auréole de son célèbre discours. La Restauration chercha aussitôt à attirer auprès d'elle un défenseur si puissant, et, sans être prévenu, de Serre se vit nommé président du collège électoral du Haut-Rhin ; puis, quelques jours plus tard, député.

C'était la vie politique qui le saisissait sans qu'il lui eût fait aucune avance. Mais les électeurs avaient compris que personne n'était mieux fait pour concourir à l'œuvre salutaire du rétablissement de la nation que cet homme qui annonçait une telle force de conviction et qui exprimait d'aussi nobles sentiments dans un si beau langage.

Le nouveau député écrivait à sa femme : « Je n'ai qu'une pensée, c'est de servir de mon mieux le roi et le pays. » Puis, au soir des prières publiques faites pour la rentrée des Chambres, il ajoutait : « Nous avons bien besoin d'invoquer les inspirations divines pour travailler à réparer tous les maux. »

La Chambre de 1815, élue dans une effervescence de royalisme et de haine de l'Empire, se composait d'un grand nombre d'hommes plus royalistes que le roi. Louis XVIII l'appela lui-même la Chambre *introuvable*.

De Serre, dont personne ne pouvait contester la fidélité à la famille royale, se rangea dans le parti du centre. Dès le lendemain de la rentrée des Chambres, il disait : « Ce n'est pas tout de vouloir le bien, il faut de la sagesse et de la mesure pour le faire ; notre Chambre a trop d'ardeur..... et j'y jouerai probablement le rôle de modérateur. »

Lorsque vint la discussion des graves affaires, des proscriptions, des catégories, du bannissement des régicides, de l'introduction dans les lois de la peine de mort, de Serre s'éleva toujours contre les excès et travailla sans cesse à mettre ses collègues à l'abri de l'emportement de la passion.

En vain ceux-ci rappelaient les violences de la Révolution et l'exemple donné par un sanglant passé, de Serre leur répondait : « C'est précisément parce que les révolutionnaires ont agi ainsi que vous ne devez pas imiter ces odieux exemples. »

Et par ce langage, il combattait les proscriptions. Contre la confiscation, il avait d'autres arguments.

« Messieurs, notre trésor peut être pauvre, mais qu'il soit pur ! C'est en entretenant au sein de la nation les sentiments nobles et généreux que vous l'enrichirez d'une manière digne de vous. Méprisez de misérables dépouilles ; conservez à nos lois fondamentales le caractère de noblesse et de pureté dont elles sont revêtues, et laissez aux Bourbons la gloire d'une grande pensée morale et politique, qui leur assure la reconnaissance de la nation et la vénération de la postérité. » La Chambre comprenait la noblesse de ces sentiments : les proscriptions par catégories furent rejetées.

Cependant, Decazes décida Louis XVIII à dissoudre la Chambre par l'ordonnance du 5 septembre 1816 ; de Serre partageait généralement les idées de Decazes, mais il déclara plus tard que cette *dissolution* d'une Chambre royaliste causa une rupture

irrémédiable et fatale dans le parti royaliste. Les élections furent favorables aux modérés; la droite ne compta qu'une centaine de voix sur 258 dans la nouvelle Chambre.

De Serre avait été élu le premier à Colmar où il gardait toujours son poste de premier président; de plus, la faveur royale lui avait ouvert les portes du Conseil d'État. Il était donc dans tout l'éclat de la fortune; son nom grandissait dans le pays et dans l'Assemblée, et ses collègues se préparaient à lui en donner le plus flatteur témoignage.

V. DE SERRE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE — LOI ÉLECTORALE — INFLUENCE DU NOUVEAU PRÉSIDENT — SA RÉÉLECTION — SIX MOIS DE VOYAGE

La Chambre de 1816 comptait 258 députés : quand, au mois de novembre, elle se réunit pour la première fois afin de choisir son président, de Serre obtint 112 suffrages pendant que M. Pasquier en obtenait 101.

Ce seul résultat indiquait le chemin parcouru depuis deux ans par le député de Colmar, et quelle estime la Chambre avait de ses lumières et de son talent. L'élection était soumise à la ratification du roi : Louis XVIII choisit Pasquier.

De Serre prêta une part active au vote de la loi électorale, qui occupa les premiers débats du Parlement. Mais, dès le 24 janvier 1817, Pasquier ayant été appelé au ministère, de Serre monta au fauteuil de la présidence.

Sans encore mettre la main directement aux affaires, de Serre était devenu dans l'État un personnage considérable. Honoré de la faveur royale, il voyait Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême (1) tenir sur les fonts du baptême la fille qui venait de lui naître. « Tout se réunissait, dit de Mazade, pour confirmer cette fortune grandissante qui se confondait avec celle de la France. De Serre avait alors un peu plus de quarante ans; il était dans l'éclat d'une position publique conquise par le talent et par le caractère. Dans le Parlement, il était un des premiers, sinon le premier; il pouvait passer pour le *leader* de l'alliance des opinions modérées, et s'il se mêlait moins activement aux luttes de tribune, c'est qu'il avait mission de les présider. Sa position de président de la Chambre étendait nécessairement le cercle de ses relations, de son influence et, en même temps, ce qu'il y avait d'attachant dans sa nature élevée et droite lui attirait les amitiés les plus dévouées. »

Quelques jours après la nomination de de Serre à la présidence de la Chambre, la *loi électorale*, dite du 5 février 1817, était promulguée. Le chiffre des députés était fixé à 258, renouvelables annuellement par cinquième. Seuls, les citoyens payant 300 francs d'impôts étaient électeurs. La loi électorale, œuvre de Royer-Collard et de Guizot, (1) était dirigée contre la *droite royaliste*. Plus tard, les auteurs de la loi devaient reconnaître leur erreur.

Au mois de novembre, le mandat de député de de Serre était soumis à la réélection. La lutte fut chaude. Le président de la Chambre réussit cependant à passer, mais au second rang, et grâce à une allocution en langue allemande qu'il avait pu adresser à ses électeurs alsaciens.

— « Je suis bien aise de vous voir avec ce costume-là, lui dit le roi en le recevant. J'ai eu peur, vraiment peur. J'avais bien recommandé de tout faire pour vous ravoir. »

Le député de Colmar reprit donc sa place à la Chambre, et, pour la seconde fois, ses collègues lui conférèrent l'honneur de la présidence. Fait peut-être unique, il remplissait les fonctions de secrétaire dans le bureau provisoire, comme l'un des plus jeunes membres de l'Assemblée, quand il fut appelé au fauteuil du président.

En y prenant place, il remercia ses collègues par ces paroles: « J'ose voir dans cette seconde nomination la preuve que la Chambre a agréé mes efforts pour maintenir

(1) Duchesse d'Angoulême, voir *Contemporains*, n° 234.

(1) GUIZOT, voir *Contemporains*, n° 31.

dans ses délibérations cette liberté qui en est l'essence, liberté qui doit régner ici pour régner partout, et qui partout n'est autre chose que l'ordre et la justice. »

Les mêmes qualités dont de Serre avait déjà fait preuve le guidèrent encore dans l'exercice de ce mandat, et la session de 1818 prit fin sans autre événement notable pour de Serre que certaines alarmes au sujet de sa santé.

De Serre n'avait que quarante-deux ans, mais il avait commencé trop jeune l'apprentissage de la vie, et, sur le chemin de l'exil, il avait laissé, sans trop s'en apercevoir, de sa vigueur et de sa santé. Déjà sa poitrine se ressentait de la fatigue, sans doute sous l'effort d'une parole trop ardente et prodiguée sans mesure.

Les médecins lui conseillèrent quelques mois de repos et comme, pour de Serre, le repos c'était encore l'activité, il entreprit une série d'excursions et de voyages à travers la France qu'il connaissait moins que l'Allemagne. D'abord, il parcourut la Lorraine et le pays de son enfance. Il visita ensuite la Champagne, poussa jusqu'à Aix, dont on lui recommandait les eaux, parcourut la Savoie et quelque peu la Suisse, et revint doucement par le centre de la France, traversant successivement Lyon, Limoges, Bordeaux, La Rochelle et Nantes.

Le spectacle qu'il eut sous les yeux ne fit que l'affermir dans l'opinion modérée dont il s'était fait le champion. « Le pays, disait-il, a besoin d'ordre et de paix. » Et il ajoutait : « Je ne veux être l'homme d'aucun parti. En effet, j'aime avec désintéressement mon pays et mon roi, et les gens de cette trempe ne sont pas assez nombreux pour faire un parti. »

On était à l'époque du renouvellement partiel que la loi de 1817 ramenait chaque année dans les élections : les élus furent en trop grand nombre des partisans d'un libéralisme avancé.

Le duc de Richelieu (1), président du Conseil, prit peur et voulut chercher le salut dans une alliance plus étroite avec la droite.

Sous cette impulsion, de Serre, qui ne partageait en rien cette politique, se vit remplacé à la présidence de la Chambre par Ravez.

VI. DE SERRE GARDE DES SCEAUX DU MINISTÈRE DESOLLES-DECAZES — INFLUENCE DE SA PAROLE — LOIS DE FINANCES; LOI SUR LA PRESSE · DÉBATS ORAGEUX (29 déc. 1818-19 nov. 1819)

La politique a des retours inexplicables : le duc de Richelieu, triomphant au mois de novembre, quittait le ministère un mois plus tard. En effet, Louis XVIII n'avait pas pu supporter d'être séparé de son favori Decazes. Et les libéraux étaient appelés au ministère avec le général Desolles, président du Conseil, le baron Louis aux Finances et le maréchal Gouvion Saint-Cyr à la Guerre; Decazes avait l'Intérieur, de Serre les Sceaux et Portal la Marine.

L'héritage laissé par le duc de Richelieu était d'autant plus lourd pour ses successeurs qu'ils avaient été appelés au ministère pour gouverner contre *la droite royaliste*. Déjà profondément froissés par la dissolution de la Chambre en 1816, les *royalistes* se plaignaient en 1818 d'être sacrifiés aux libéraux; ainsi allaient en s'envenimant les discussions profondes et irrémédiables du parti royaliste. Pourrait-on assurer que cette politique n'a pas contribué à amener, quelques années plus tard, la chute du trône lui-même?

La droite était effrayée de la retraite du duc de Richelieu. C'était le présage du maintien de la loi électorale de 1817, grâce à laquelle les libéraux entraient de plus en plus nombreux à la Chambre. On pouvait logiquement prévoir le moment où la droite ne serait même plus représentée. La Chambre des pairs prit alors l'initiative de dénoncer *la loi électorale*, c'est-à-dire de déclarer la guerre au ministère et de le renverser. Barthélemy, l'ancien membre du Directoire déporté au 18 fructidor, déposa et fit adopter

(1) RICHELIEU, voir *Contemporains*, n° 279.

par 98 voix contre 55 une proposition de résolution en vertu de laquelle le roi serait humblement supplié de modifier les collèges électoraux.

Au lieu de se retirer devant ce vote formel de défiance, les ministres se vengèrent de leur échec en nommant d'un seul coup soixante et un pairs connus par leurs sentiments libéraux. La majorité se trouvait ainsi déplacée par cette *fournée extraordinaire*, véritable *coup d'État* (19 mars 1819). Les bonapartistes dont plusieurs des chefs étaient ainsi entrés à la Chambre des pairs, devinrent les alliés du ministère, tandis que la droite royaliste lui était de plus en plus hostile.

Le gouvernement présenta alors sur la presse un projet de loi à tendances libérales : la censure était supprimée, les délits de presse déférés aux Cours d'assises; les peines réduites à l'amende et à la prison ; les propriétaires de journaux tenus au cautionnement et à la déclaration.

La discussion devant la Chambre dura pendant trois mois. De Serre renversa tous les amendements, réduisit au silence successivement tous ses adversaires par des arguments ou même par des paroles flatteuses, comme dans la séance où il accabla Lainé sous les fleurs, et où, le soir, Royer-Collard (1) disait à de Serre : « Vous m'avez ravi, je suis venu pour vous voir et vous embrasser. »

Ce n'est pas que dans l'ardeur de la discussion, il ne lui échappât parfois quelque expression hardie qui pouvait devancer sa pensée, mais ce défaut même avait sa grandeur et impressionnait l'auditoire. C'est ainsi qu'un jour où il parlait des forces saines des masses et des assemblées, il tomba de ses lèvres la phrase suivante :

« Messieurs, il faut le dire pour l'honneur de la France, quelque désastreux qu'aient été les résultats des travaux de nos dernières assemblées délibérantes, quelque mode vicieux qui ait présidé à leur formation, sous quelque funestes auspices qu'elles aient été réunies, cependant on ne saurait le nier, dans ces assemblées la majorité fut presque toujours saine..... »

L'objection était trop facile.

— Eh quoi! s'écrie un député avec un geste de triomphe, même la Convention!

De Serre se tourne lentement vers l'interrupteur et l'accable de sa réponse :

— Oui, Monsieur, oui, même la Convention jusqu'à un certain point; car si la Convention n'avait pas voté sous les poignards, la France n'aurait pas eu à gémir du plus épouvantable des crimes. »

Inspiré par je ne sais quel principe d'autorité, un amendement réclame pour les magistrats l'inviolabilité des actes publics, mais le garde des Sceaux repousse avec dédain ce privilège d'un autre âge : « Eh quoi, Messieurs, s'écrie-t-il, demanderait-on qu'en France, sur cette vieille terre de la franchise et de la sincérité, il fût interdit aux Français, à vous-mêmes, de dire la vérité sur les actes publics des hommes publics ? J'avoue que j'ai plus que de l'embarras, j'éprouve une sorte de pudeur en agitant cette question. »

C'est par cette éloquence énergique que de Serre emporta le vote des lois sur la presse.

La loi sur la presse avait été votée malgré la droite et avec l'appui de la gauche. Celle-ci réclama l'amnistie en faveur des régicides bannis par le premier ministère de la Restauration. De Serre n'avait pas voté le bannissement. Quand vint le jour de la discussion à la Chambre, écrit M. Thureau-Dangin, « on le vit se lever et se diriger vers la tribune, en proie à une émotion inaccoutumée. Sa figure, déjà pâlie par l'approche de la maladie, trahissait la violence des sentiments qui l'agitaient. Il y eut un frémissement dans la salle. Chacun sentit qu'il allait se passer quelque chose de grave. Alors, au milieu du silence de la droite, à la fois satisfaite et malveillante, des libéraux consternés, le ministre prononça au sujet du rappel des régicides ce mot redoutable : *Jamais!* »

(1) Royer-Collard, voir *Contemporains*, n° 35.

De ce jour, la rupture du ministre avec la gauche était définitive. Les conspirations se préparaient bientôt. « La déception devait être grande pour de Serre. Il avait rêvé de faire de la liberté en s'appuyant sur les libéraux. Ceux-ci lui répondaient par la révolution. On comprend l'accent plus poignant que prenait alors son éloquence. Toujours sur la brèche, se dépensant sans mesure, bien que frappé à mort par la maladie, il luttait vaillamment: mais trompé dans son libéralisme, effrayé dans son royalisme, indigné dans sa droiture, s'il ignorait la défaillance, il ne pouvait empêcher le découragement d'envahir son âme (1). »

VII. LES ÉLECTIONS DE 1819 — DISSOLUTION DU MINISTÈRE DECAZES-DESOLLES — MINISTÈRE DECAZES — MALADIE DE DE SERRE — ASSASSINAT DU DUC DE BERRY — DECAZES RENVOYÉ (18 FÉVRIER 1820)

Les élections de 1819 justifièrent, et au-delà, le découragement de de Serre. La gauche gagna 25 nouveaux sièges; parmi les élus figurait l'abbé Grégoire, conventionnel et regardé comme régicide, quoiqu'il eût été absent au moment du vote de la condamnation de Louis XVI, condamnation qu'il avait, d'ailleurs, publiquement approuvée.

L'effet de ces élections fut immense dans tout le pays. « Eh bien, sire, vous voyez où l'on vous mène, dit à Louis XVIII le comte d'Artois, le futur Charles X. — Oui, mon frère, et j'y pourvoirai », répondit le roi. Mais quand il fallut y pourvoir, les ministres se divisèrent; le Cabinet avait été formé précisément pour le maintien de la *loi électorale*, et c'était pour la maintenir qu'il avait recouru à la *fournée de 61 pairs, du 5 mars*. Convenait-il que le ministère ainsi engagé entreprît de modifier et de changer la loi? N'était-il pas préférable de laisser ce soin à d'autres qui n'auraient pas pris les mêmes engagements? Finalement, le général Desolles, président du Conseil, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, ministre de la Guerre, et le baron Louis, ministre des Finances, aimèrent mieux se retirer (18 novembre).

Naturellement, on pouvait penser que la droite serait appelée au pouvoir. Mais les trois ministres restants : Decazes, de Serre et Portal s'adjoignirent Pasquier, Roy et La Tour-Maubourg, pour les Affaires étrangères, pour les Finances et pour la Guerre. Ce fut le ministère Decazes (20 novembre 1819), du nom de son président. De Serre, toujours garde des Sceaux, accepta de préparer un *projet de loi électorale*.

Le projet conçu par de Serre modifiait la charte en y introduisant le renouvellement partiel. Sur ce point qui allait soulever tant de tempêtes, les ministres étaient tous d'accord. Mais de Serre avait imaginé, quant à l'organisation des collèges électoraux, un système impliquant, au profit d'une catégorie privilégiée d'électeurs, le droit de voter deux fois. Decazes et quelques-uns de ses collègues trouvaient cette disposition trop peu démocratique. Mais de Serre y tenait et cherchait à y rallier la majorité des ministres.

L'élaboration du projet de loi était donc difficile, mais plus incertaine encore en paraissait l'adoption par les Chambres, car le Cabinet Decazes avait contre lui à la fois la gauche et la droite.

De Serre, déjà fatigué, tomba gravement malade: par ordre des médecins, il dut quitter Paris et se rendre dans le Midi, à Nice. Nul contre-temps plus fâcheux ne pouvait survenir à ce ministère sans crédit et qui ne paraissait pas né viable. « La maladie de de Serre nous fait un mal énorme », écrivait Decazes. Et le roi ajoutait: « Je sens vivement le mal de son absence, mais une raison sans réplique me porte à appuyer l'avis des médecins; le temps se répare, il est des hommes qu'on ne retrouve point. »

De Serre était parti pour Nice le 20 janvier 1820. Le 13 février suivant, en sortant

(1) Thureau-Dangin, *Le parti libéral sous la Restauration*, p. 90.

de l'Opéra, le duc de Berry (1) tombait frappé à mort d'un coup de poignard. Le ministère, et spécialement Decazes, fut rendu responsable de ce crime. « Oui, monsieur Descazes, lui disait Martainville dans le *Drapeau blanc*, c'est vous qui avez tué le duc de Berry. Pleurez des larmes de sang; obtenez que le ciel vous pardonne; la patrie ne vous pardonnera pas. » La *Gazette de France*, les *Débats*, la *Quotidienne*, le *Censeur* faisaient chorus. Et le jour même, un député proposait de mettre Decazes en accusation comme complice moral de l'assassin.

Louis XVIII essaya en vain de réagir contre l'opinion publique et contre la famille royale afin de garder son favori; il ne put résister que quatre jours, au bout



ASSASSINAT DU DUC DE BERRY

desquels Decazes fut fait *duc* et congédié (18 février 1820).

VIII. MINISTÈRE RICHELIEU (20 FÉVRIER 1820-12 DÉCEMBRE 1821 — LOI ÉLECTORALE — OPPOSITION DE LA DROITE — CHUTE DU MINISTÈRE

Le duc de Richelieu consentit à reprendre le pouvoir à la place de Decazes; gardant pour lui la présidence du Conseil, il confia l'Intérieur à Siméon.

Les cinq autres ministres, Roy, Pasquier, La Tour-Maubourg, Portal et de Serre conservaient leurs portefeuilles.

Le duc écrivait à de Serre : « Quoique malade et bien résolu à ne jamais rentrer aux affaires, je me suis décidé au plus pénible sacrifice. J'ai voulu que vous ne l'apprissiez que par moi, et vous témoigner

(1) Duc de Berry, voir *Contemporains*, n° 131.

en même temps combien j'attache de prix à vous avoir pour collègue. »

Decazes avait déjà déposé des projets de loi pour restreindre la liberté individuelle et la liberté de la presse, comme il arrive toujours après des attentats qui épouvantent l'opinion. Richelieu les fit adopter par les Chambres. Pour la discussion de la *loi électorale*, on voulait attendre le retour de de Serre.

Tous les jours, il lui arrivait de Paris les lettres qui le mettaient au courant de la lutte des partis et le priaient de hâter sa guérison pour venir prendre la place prépondérante qui lui revenait. Le malade, en toute simplicité, exposait à sa mère les pensées multiples qui se pressaient dans son âme, et les nobles sentiments qui la faisaient battre : « On m'écrase en ce moment par les espérances exagérées qu'on place en moi. Quel secours à de si grands maux que la faible voix d'un convalescent! Toutefois, chère maman, adressez à Dieu vos bonnes prières : que, pour quelque temps encore, il prête un corps à mon âme, l'expression à mes pensées et le souffle à mes paroles! Il m'est témoin que je n'en veux user que pour sa gloire, ponr le salut du roi et de mon pays. »

De Serre rentra à Paris le 17 mai :

Ouverte depuis le 15 mai, la discussion comptait déjà plus de 80 orateurs inscrits contre le projet, mais ce n'était plus le projet élaboré par de Serre qui avait été présenté par le gouvernement; le duc de Richelieu avait préféré adopter un projet emprunté à de Villèle et à la droite. La Chambre était sous le coup de la plus vive émotion. Au dehors comme au dedans les troubles commençaient.

Dès le 18, de Serre paraissait au banc des ministres. Le 27, entendant Lafayette (1) faire le procès de la Restauration, il s'élance à la tribune :

« L'honorable membre vient d'évoquer devant vous, Messieurs, s'écrie-t-il, les souvenirs de la Révolution.

» Ces temps n'auraient-ils pas laissé à l'honorable membre de douloureuses expériences et d'utiles souvenirs? Il a dû éprouver plus d'une fois, il a dû sentir, la mort dans l'âme et la rougeur sur le front, qu'après avoir ébranlé les masses populaires, non seulement on ne peut pas toujours les arrêter quand elles courent au crime, mais que l'on est souvent forcé de les suivre et presque de les conduire. »

La droite et le centre applaudissaient à tout rompre.

« Laissons nos anciens débats, reprend de Serre, et songeons au présent. Le préopinant déclare que les actes de la législature, que vos actes ont violé la Constitution et qu'il se croit délié de ses serments. Il le déclare en son nom et en celui de ses collègues; il le déclare à toute la nation! Il ajoute à ces déclarations un éloge aussi affecté qu'inutile de ces couleurs qui ne peuvent plus être aujourd'hui que les couleurs de la rébellion. Et ce scandale est renouvelé pour la seconde fois à la tribune! Je le demande, Messieurs, quel peut en être le but? Et, si des insensés, au dehors, séduits, excités par ces paroles criminellement imprudentes, se portaient à la sédition, sur la tête de qui devrait retomber le sang versé par le glaive de la révolte ou par le glaive de la loi? »

Ces paroles produisirent l'impression cherchée par le ministre. En un quart d'heure, la situation était retournée et, d'accusatrice, la gauche devenait accusée.

De Serre se garda bien de perdre l'avantage que cette journée venait de lui fournir : en dépit des précautions imposées à sa santé, il resta un mois sur la brèche, comme jadis dans ses plus beaux jours. Parfois ses forces le trahirent, mais quand ses jambes ne purent plus le soutenir, il se fit porter dans un fauteuil.

Article par article il enleva le vote de la loi. Cette loi instituait deux collèges électoraux par département : le collège d'arrondissement, comprenant les censitaires à trois cents francs, qui nommait 258 députés; et le collège de département, comprenant

(1) Voir *Contemporains*, n° 82.

les censitaires à mille francs, qui en nommait 172. Les censitaires à mille francs, après avoir voté avec leurs collègues de l'arrondissement, votaient seuls au chef-lieu du département; ils votaient donc deux fois. Voilà pourquoi la loi a porté longtemps le nom de loi du double vote.

Ce nom seul effrayait bien des libéraux, et beaucoup, après la discussion des articles, hésitaient encore à voter l'ensemble. Les débats devenaient de plus en plus orageux; l'agitation dans la rue tenait de l'émeute, et un jour le sang avait coulé. Des esprits timorés parlaient de suspendre les séances du Parlement. « Ce qu'on vous propose serait une lâcheté, s'écria de Serre à bout de souffle. Si véritablement il y avait danger pour vous, il ne faudrait pas suspendre vos délibérations; il faudrait faire ce que font en tout pays les Assemblées délibérantes dans les circonstances périlleuses: elles se déclarent en permanence. C'est alors que les grands Conseils nationaux entourent le trône de leurs forces et de leur secours. »

Il y avait de l'héroïsme dans les paroles de cet homme écrasé par le mal et affaibli par une longue maladie rappelant la Chambre à l'énergie et au devoir. Cependant ses forces s'épuisaient, et le vote définitif ne venait pas encore. « Si ça ne finit, était-il obligé d'avouer, c'est moi qui finirai, je suis abîmé! »

Enfin le vote d'ensemble fut acquis. De Serre triomphait après une lutte homérique; le mot est de de Broglie qui lui rend ce témoignage: « De Serre fit tête à tout et à tous, avec un degré d'intrépidité, de sang-froid, d'énergie, de présence d'esprit, d'à-propos, qui n'a jamais été égalé peut-être, et certainement jamais surpassé dans aucune Assemblée délibérante, rendant coup pour coup, raison pour raison, sarcasme pour sarcasme, invective pour invective. »

La victoire restait donc au ministère, mais elle coûtait cher au garde des Sceaux qui l'avait remportée. Elle lui coûtait la santé, la vie qui allait s'éteindre, elle lui coûtait encore d'autres blessures plus cruelles pour son cœur. Dans la lutte il avait eu à marcher sur ses affections et à combattre ses anciens amis, les Royer-Collard, les Guizot, les Jordan, les de Barante.

En dépit de leur titre de conseillers d'État, ils firent à la loi une opposition terrible. La lutte terminée, le roi exigea qu'ils renonçassent à leurs fonctions, et ce fut le garde des Sceaux qui eut la douloureuse mission de leur notifier la sentence. Dès ce jour, Royer-Collard et de Serre, si amis autrefois, ne se parlèrent jamais plus.

Cette épreuve mit le comble à son épuisement. le soir même, il partait pour le mont Dore.

Au renouvellement de 1820 qui eut lieu peu après la naissance du comte de Chambord (1), l'effet de la loi du double vote dépassa les désirs du Cabinet. La droite obtenait la grande majorité des sièges, 188 sur 220. Louis XVIII même ne craignait pas de dire à ses ministres: « Nous voilà donc dans la situation de ce pauvre cavalier qui n'avait pas assez d'élasticité pour monter sur son cheval. Il pria saint Georges avec tant de ferveur que saint Georges lui en donna plus qu'il ne fallait et qu'il sauta de l'autre côté. »

Le duc de Richelieu écrivait: « Je me contente du résultat général qui nous prépare quelques tracasseries, mais qui raffermit la monarchie et qui repousse la Révolution qui menaçait de nous envahir une autre fois. » Il avait lui-même toujours été partisan d'une entente avec la droite, prétendant avec raison que c'était un système faux et dangereux que de vouloir la royauté sans les royalistes. Il appela au ministère, sans toutefois leur attribuer de portefeuille, les chefs de la droite, Villèle et Corbière. Mais au bout de quelques mois, ils se retirèrent, la droite estimant que la part qui lui était faite ne répondait nullement, sous un gouvernement parlementaire, à sa représentation dans la Chambre.

Aux élections de 1821, la majorité royaliste s'accrut encore de vingt nouveaux

(1) Comte de Chambord, voir *Contemporains*, n° 226-227.

sièges. Aussi, à la rentrée des Chambres, les royalistes nommèrent au bureau tous leurs candidats et firent adopter, contre le ministère, le passage suivant dans l'adresse au roi : « Nous vous félicitons, Sire, de vos relations constamment amicales avec les puissances étrangères, dans la juste confiance qu'une paix si précieuse n'est point achetée par des sacrifices incompatibles avec l'honneur de la nation et la dignité de votre couronne. » (26 novembre 1821.) Louis XVIII se montra froissé de cette adresse qu'il considérait comme une atteinte à la majesté royale. Il consentit toutefois à recevoir la députation chargée de lui porter l'adresse, mais sans en permettre la lecture.

Le 30 novembre, le président de la Chambre et deux secrétaires vinrent l'apporter aux Tuileries. Louis XVIII la prit des mains du président et fit éclater tout son mécontentement dans une allocution pleine de fermeté :

« Dans l'exil et la persécution, dit-il, j'ai soutenu mes droits, l'honneur de mon nom et celui du nom français sur le trône, entouré de mon peuple, je m'indigne à la seule pensée que je puisse sacrifier l'honneur de la nation et la dignité de ma couronne. J'aime à croire que la plupart de ceux qui ont voté cette adresse n'en ont pas pesé toutes les expressions. »

Le langage du roi produisit une réelle émotion dans les groupes de droite; les plus raisonnables craignirent d'avoir été trop loin.

Le ministère n'était donc pas renversé par ce vote hostile, mais il ne pouvait espérer se maintenir sans des modifications; de Serre demanda à Pasquier de se sacrifier. Pasquier y consentit et envoya sa démission. Richelieu la refusa déclarant s'opposer à toute tentative de remaniement partiel du Cabinet. Mais il pria Pasquier de s'absenter pendant quelque temps de la Chambre pour ne pas surexciter les passions déchaînées contre lui. De Serre monta donc à la tribune pour disculper Pasquier, « mais il le fit si mollement, écrit M. Léon de Crousaz-Crétet, l'historien du duc de Richelieu, que Pasquier, outré, réclama le droit d'aller se défendre en personne contre les attaques de ses ennemis » (1).

Évidemment, la situation n'était plus tenable pour le ministère, harcelé sans cesse et battu sur tous les détails. Le 12 décembre, Richelieu alla porter la démission du Cabinet à Louis XVIII; le roi la reçut sans se faire prier. Le 15 décembre, le ministère Villèle était formé exclusivement avec des membres de la droite. « Il n'en a pas pour trois mois », déclarait de Serre. Il se trompait. Le ministère Villèle gouverna la France pendant six ans. Ce fut le grand ministère de la Restauration.

IX. DE SERRE AMBASSADEUR A NAPLES — CANDIDAT MALHEUREUX A LA DÉPUTATION — SA MALADIE ET SA MORT — CARACTÈRE DE SON ÉLOQUENCE

En quittant le ministère, de Serre reçut l'ambassade de Naples.

C'était là une attention du roi qui, en se séparant de son ministre, lui fournissait avant tout l'occasion de remettre sa santé, le traitant ainsi comme une réserve pour les luttes de l'avenir. Hélas! de Serre disparaissait de la scène pour n'y plus remonter; il quittait la France pour ne plus la revoir, et, comme pour mieux marquer le caractère de cet éloignement, chaque étape se signalait par un deuil.

Le cœur de l'ambassadeur saigna d'abord à la nouvelle de la mort de son père, puis du duc de Richelieu, enfin d'une fille qui fut ravie à sa tendresse.

Un moment, le père affligé chercha l'oubli dans les devoirs de sa charge; le Congrès de Vérone le mêla au monde le plus brillant et lui procura des amitiés illustres; le goût des arts lui fournit ensuite d'agréables et nobles distractions, mais néanmoins Naples était toujours loin de la France, et l'ancien ministre, après sept ans d'une vie si intimement unie aux affaires de son pays,

(1) *Le duc de Richelieu*, par M. de Crousaz-Crétet, p. 483.

considérait l'ambassade comme un exil.

Un moment — aux derniers jours de 1823 — il essaya de faire revivre le passé, et, des élections ayant lieu à Metz, il crut pouvoir briguer un siège de député.

C'était après le grand triomphe de l'expédition d'Espagne. Les royalistes de la droite l'emportèrent presque partout; de Serre, candidat antiministériel, échoua de quatre voix.

Cette nouvelle vint porter le dernier coup à la santé si compromise de l'ambassadeur de Naples; il essaya encore de montrer son abnégation et son grand cœur et écrivit en France : « Mieux vaudrait sans doute avoir réussi, mais c'est quelque chose d'avoir combattu, d'avoir prouvé qu'on avait du courage et des forces. »

Hélas! les forces, les forces physiques du moins, il y avait longtemps qu'elles étaient épuisées; le 21 juillet 1824, la lampe s'éteignit, et le comte de Serre expira entre les bras de sa femme, de ses enfants, d'un petit nombre d'amis, et du prêtre qui consola ses derniers instants.

Il était âgé de quarante-huit ans.

Moins de deux mois plus tard, Louis XVIII descendait dans la tombe et son frère, le comte d'Artois, lui succédait sur le trône. sous le nom de Charles X. Seul exemple en France, durant le XIXe siècle, d'une succession monarchique régulière.

De Serre a été un de nos meilleurs orateurs politiques. « Tout séduisait chez le comte de Serre, écrivait de Mazade. L'homme avait la taille élevée, la physionomie pensive et prompte à s'éclairer du feu des impressions intérieures, une grâce naturelle et simple de manières, une dignité sans efforts et sans recherche. L'orateur à la tribune, après un instant d'hésitation, s'animait rapidement, et dominait l'assemblée par la hardiesse de sa pensée, par la justesse du geste et la distinction de l'organe, par un accent vibrant d'irrésistible sincérité. Les idées se pressaient dans son esprit, et s'enchaînaient avec une singulière puissance. S'il était interrompu, il se détournait à peine, il réduisait l'interrupteur au silence, et il poursuivait, parcourant d'un pas hâtif toutes les parties d'une discussion, relevant les questions qu'il traitait, laissant échapper sur son passage les réflexions profondes ou les traits lumineux. »

De Serre était fait pour la tribune, et, à une heure où les talents oratoires se déployaient dans tous les partis, il a sa place à part dans ce monde brillant de la Restauration.

Royer-Collard, c'était l'orateur étudié, tour à tour savant et sarcastique; le général Foy, c'était le tribun, homme d'esprit et soldat loyal; Benjamin Constant, le vulgarisateur ingénieux et habile; Camille Jordan, le causeur sentimental; Manuel, le tacticien impeccable; Lainé, l'orateur des grandes émotions; de Villèle, le parleur précis.

De Serre, c'était l'éloquence palpitante, sortant d'une âme noble et pure, il avait tout: l'élévation de la pensée, la richesse de l'expression, la chaleur du débit. C'est le premier parlementaire de son temps.

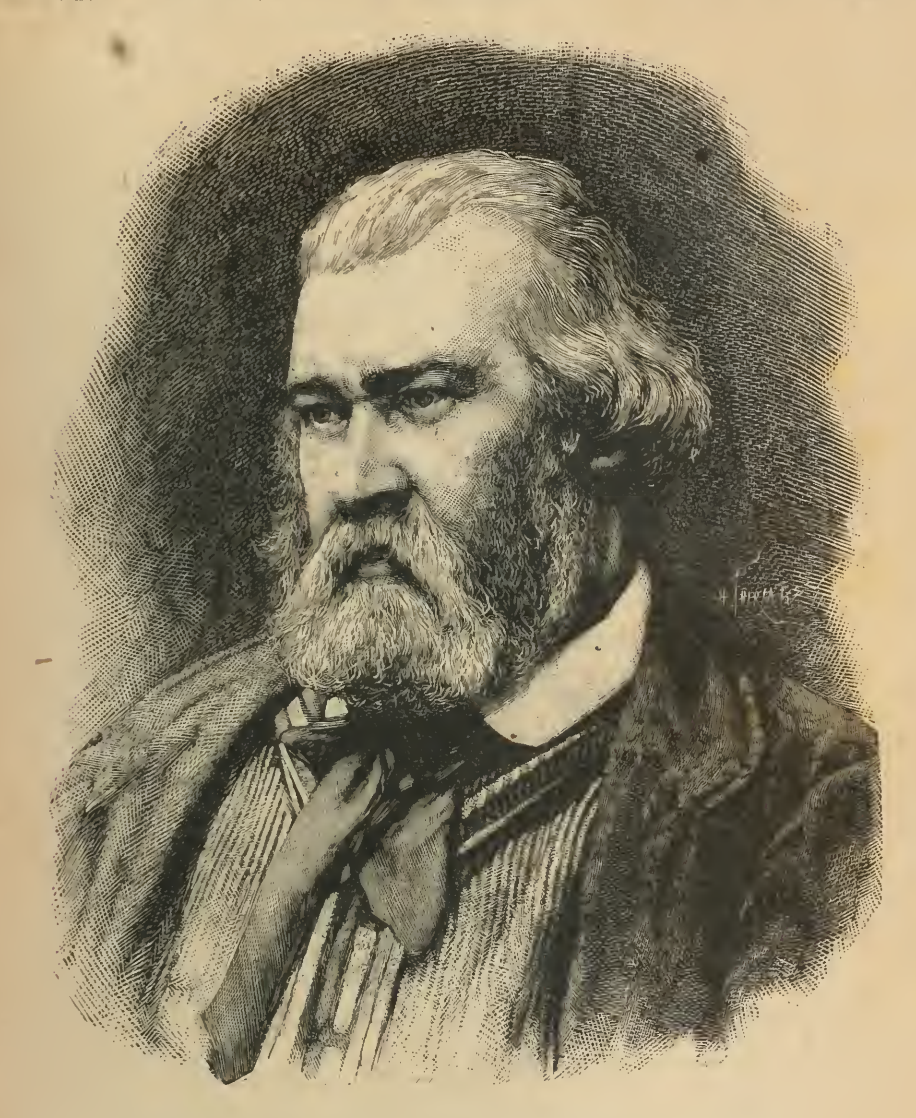
Louis Dumolin.

Le Vivier.

BIBLIOGRAPHIE

M. Salmon, membre de l'Académie de Metz, *Étude sur M. le comte de Serre. — Discours prononcés dans les Chambres législatives par le comte de Serre* (1815-1822), 2 vol. in-8°, Vaton, 1866. — *Correspondance du comte de Serre* (1796-1824), annotée et publiée par son fils, 6 vol. in-8°, Vaton, 1876. — Ch. de Mazade, *Le comte de Serre. La politique modérée sous la Restauration*, un vol. in-12, Plon, 1879. — Ch. de Lacombe, *Le comte de Serre. Sa vie et son temps*, 2 vol. in-8°, Didier, 1881. — Nettement, *Histoire de la Restauration.* — Léon de Crousaz-Crétet, *Le duc de Richelieu.* — Thureau-Dangin, *Le parti libéral sous la Restauration; Royalistes et Républicains.* — L. Bourgain, *L'Église de France et l'État au* xix *siècle.* — Ernest Daudet, *Louis XVIII et le duc Decazes.*

LES CONTEMPORAINS



JEAN-FRANÇOIS MILLET, PEINTRE (1814-1875)

I. FAMILLE DE MILLET — PREMIÈRES ÉTUDES ET PREMIERS MAITRES — SA VENUE A PARIS

Jean-François Millet, le peintre admirable des paysans, naquit le 4 octobre 1814 à Gréville (Manche).

Sa famille, de la vieille race du pays, avait la tête forte et le cœur chaud.

« La grand'mère était une digne paysanne, écrit M. Alfred Sensier, parlant patois et portant le bonnet traditionnel. L'humilité était l'une de ses vertus. Toute sa force se concentrait dans l'amour de Dieu, dans l'accomplissement de ses devoirs religieux et dans l'attachement aux siens. Elle était si rigide dans son rôle d'aïeule qu'elle ne voulait jamais céder à un mouvement d'impatience pour infliger la moindre punition à ses petits-enfants et qu'elle remettait au lendemain la réprimande ou la pénitence afin de pouvoir leur expliquer à tête reposée l'importance de la faute ou la raison du châtiment.

Elle traduisait son affection en des paroles que Millet garda toujours en mémoire et répétait à ses confidents : « Réveille-toi, mon petit François, si tu savais comme il y a longtemps que les oiseaux chantent la gloire du bon Dieu. »

« Sa charité était sans bornes; elle avait conservé l'antique tradition de l'hospitalité et du respect pour les pauvres. Les mendiants du pays arrivaient chez les Millet comme chez des parents. La grand'mère les saluait avec une révérence et les faisait approcher du feu. Elle leur donnait à manger, elle les hébergeait après s'être entretenue des nouvelles du pays; puis, quand ils partaient, elle remplissait leur besace. »

Parmi les grands-oncles de l'artiste était Charles Millet, prêtre du diocèse d'Avranches, que la Révolution avait chassé de sa cure. Fidèle à son serment de prêtre, confiant en sa foi, Charles Millet avait refusé d'opter pour la Constitution et, simplement, sans murmure, était devenu *laboureur en soutane et en sabots*.

« On le voyait lire son bréviaire sur les hauts champs qui dominent la mer, racontait Millet. Il disait sa messe quand il le pouvait, dans la maison de mon père. J'ai encore le calice en plomb dont il se servait. Après son déjeuner, mon grand-oncle allait aux champs et, ayant ôté sa soutane, en bras de chemise, il traçait le sillon. »

Jean-Louis Millet, père de l'artiste, était l'*homme simple et doux* par excellence.

Grand, élancé, la tête couverte de longs cheveux noirs bouclés, l'œil doux, les mains superbes, tel était le portrait qu'en traçait son fils.

Il répugnait aux gaietés faciles du village, sa présence imposait le respect et la retenue. Quand il entrait dans un groupe aux propos grivois :

— Taisons-nous, voilà Millet, disait-on.

A l'église du village, il tenait l'emploi de chantre. Peu à peu, il organisa une sorte de maîtrise pour laquelle il copiait des fragments de plain-chant que conservait son fils et qui faisaient songer aux travaux des scribes du XIVe siècle. Doué du sens contemplatif, il s'essayait au dessin et au modelage. Il aimait la nature, les livres et les belles cérémonies.

« Sa femme, Aimée-Henriette-Adélaide de Heny, au dire d'un biographe, née à Sainte-Croix-Hagun, appartenait à une race de riches cultivateurs qui passaient pour nobles, les Heny du Perron, dernière lignée de ces petits propriétaires de la féodalité qui ont fini par se confondre avec les manants de l'ancien terroir. »

On ne s'étonnera pas que de types aussi choisis soit sorti le peintre de l'*Angelus*.

Jusqu'à douze ans, l'existence de Millet fut celle d'un gamin intrépide et batailleur, sans cesse occupé à dérouter l'amour de sa grand'mère et la sollicitude de son grand-oncle. L'océan l'attirait, il se sentait ému à son spectacle, il aimait le suivre aux marées basses, marcher sur les algues et les goëmons, vivre l'existence des pêcheurs et en partager les dangers. A douze ans, Millet suivit les exercices du catéchisme de l'église de Gréville. Enfant précoce et bien dirigé par ses parents, son intelligence et sa bonne mine conquirent le vicaire chargé de l'instruction religieuse des enfants, et Millet reçut de lui les premières notions de latin. En juin 1826, l'enfant approcha, pour la première fois, de la Sainte Table.

Quelque temps encore, Millet continua ses études et put arriver à lire, dans le texte, la Bible et Virgile. Après quoi, nous le voyons aider son père au travail des champs, seule ressource pour nourrir les nombreux enfants qui avaient suivi leur aîné. Le soir venu, après dîner, le jeune laboureur et son père lisent la Vie des Saints, les *Confessions de saint Augustin*, Bossuet, Fénelon. Jean-François traduit Virgile et Jean-Louis commente les paroles de son fils avec ce sens réaliste et poétique tout à la fois que la pratique de la glèbe donne au paysan. De la théorie, ils passent à la pratique; une Bible illustrée par Holbein, dont ils copient les figures, leur donne le besoin de pousser plus loin que la stricte imitation.

Ainsi grandit l'enfant qui maintenant est

un jeune homme. Millet a dix-huit ans, ses yeux s'ouvrent largement sur le spectacle de la nature, un travail secret a transformé son âme et l'a dotée du pouvoir de seconde vue nécessaire à tout artiste. Un dimanche, en revenant de la messe, Jean-François aperçoit un vieillard qui marche courbé sous le poids des ans. L'attitude du promeneur est naturelle, il porte l'empreinte de cinquante ans de durs labeurs, il est beau comme un vieux chêne ravagé par les saisons, c'est le paysan dans toute la force du terme. Aucun de ces détails n'a échappé à Millet; il rentre chez lui et, sans plus tarder, fixe sa vision sur le papier. Le soir, le jeune homme montre son œuvre à la famille réunie qui en demeure stupéfaite. Jean-Louis Millet juge que l'épreuve a assez duré et que la vie de ses autres enfants ne doit pas briser l'avenir de l'aîné :

— Mon pauvre François, dit-il à Millet, je vois bien que tu es tourmenté de cette idée-là. Déjà, depuis longtemps, j'aurais voulu t'envoyer te faire instruire dans ce métier de peintre qu'on dit si beau, mais je ne le pouvais. Tu es l'aîné des garçons et j'avais trop besoin de toi. Maintenant que tes frères grandissent, je ne veux pas t'empêcher d'apprendre ce que tu as envie de savoir. Quelques jours après, voilà les deux hommes partis pour Cherbourg. Ils vont y trouver un élève de David, (1) Mouchel, à qui Jean-François montre deux dessins.

— Allons! vous voulez rire, le jeune homme qui est là n'a pas pu faire ces dessins à lui tout seul, fait-il au père de Millet.

— Mais si, je vous l'assure, je les lui ai vu faire, répond celui-ci.

— Eh bien, alors, vous serez damné pour l'avoir gardé si longtemps, car il y a chez votre enfant l'étoffe d'un grand peintre.

Resté seul à Cherbourg, notre Millet étudie dans l'atelier de Mouchel.

— Faites tout ce que vous voudrez, avait-il dit à son élève, choisissez chez moi ce qui vous plaira, agissez à votre fantaisie et allez au Musée.

(1) David, voir *Contemporains*, n° 348.

En dehors de cela, jamais de conseils e presque pas de corrections. Millet copia des gravures, dessina d'après la bosse, alla au Musée et songeait à quitter le maître si fantasque, lorsque la nouvelle de la mort de son père, le 29 novembre 1835, le rappela au pays, après un séjour de deux mois chez Mouchel.

Grand fut le chagrin de Millet

Un moment, il pensa laisser là ses beaux rêves, reprendre la tâche du défunt et diriger la famille maintenant privée de son chef. Telle ne fut pas l'opinion de la grand'mère. — François, dit-elle au jeune homme, il faut accepter la volonté de Dieu. Ton père, mon pauvre Louis, avait dit que tu serais peintre. Obéis-lui et retourne à Cherbourg.

Millet obéit. Il entra dans l'atelier que dirigeait Langlois, élève de Gros, prix de Rome. Là encore, on crut devoir l'avertir qu'il ne lui serait donné aucun conseil; il fut traité en ami et Langlois ne put cacher longtemps l'admiration que lui inspiraient les travaux de son élève. Il fit mieux; après quelques mois de séjour de Millet en son atelier, Langlois jugea que Cherbourg devenait funeste à l'élève et finirait tôt ou tard par étouffer son originalité. Fort de cette idée, il obtint du Conseil municipal le vote d'une annuité de 600 francs au jeune homme pour le mettre en état de subvenir à ses besoins durant trois années de séjour à Paris. A cette modique somme, la mère et l'aïeule de l'artiste ajoutèrent quelques économies que Millet refusa tout d'abord, mais qu'il dut accepter par obéissance.

II. IMPRESSIONS DE PARIS — LES TRISTESSES DU DÉBUT — LE LOUVRE EST LE VÉRITABLE PARIS DES ARTISTES

En janvier 1837, un samedi soir, Millet arriva à Paris. Sa première impression de la capitale ne fut pas heureuse, et notre jeune Normand en fut écœuré.

« La quantité immense de chevaux et de voitures qui se heurtaient et s'entre-croi-



LES PREMIERS PAS



LA BECQUEE

saient, les rues étroites, l'odeur et l'air de Paris me portèrent à la tête et au cœur au point de me suffoquer, racontait-il plus tard. Je fus pris par une crise de sanglots que je ne pus arrêter. »

Quelques lettres de recommandations l'avaient adressé à des amateurs auxquels il montra ses dessins.

— Nous ne savions pas qu'on pût faire cela en province, dirent-ils.

Hélas! l'admiration ne suffit pas toujours au talent d'un artiste débutant. Millet dut quitter le logis d'un protecteur dont les fréquentations, les allures libres et l'intérieur lui déplaisaient. Une fois hors de cette impasse, il s'était laissé aller de ci, de là, sans but, couchant dans des hôtels, mangeant avec le bas peuple des faubourgs, toujours le cœur serré par la nostalgie du pays. A la fin, Millet tomba malade.

Transporté chez des amis, à Herblay, près de Montmorency, le jeune homme resta couché pendant un mois, en proie à la fièvre, réclamant sa Normandie et appelant ses parents:

« A ma première journée de promenade dans le jardin, racontait-il, je voulus me mettre à faucher, mais je retombai aussitôt, rompu et sans connaissance. »

Enfin, la jeunesse prend le dessus. Millet retourne à Paris avec plus de courage. Il explore la ville et finit par lui trouver des charmes qu'il ne lui avait jamais accordés. Très timide, Millet n'ose demander sa route, mais, à force de recherches, il découvre..... le Louvre. Désormais, ses visites y seront régulières; l'artiste peut ne pas aimer Paris, il n'en est pas moins forcé d'y rester pour le charme du Louvre, véritable Paris des artistes.

Les primitifs italiens, et tout particulièrement Mantegna, le charmèrent *par leur expression admirable de douceur, de ferveur et de sainteté*. Il participa aux visions de Fra Angelico. Murillo, Rubens et Rembrandt l'éblouirent. Velasquez l'émut au plus haut point, et il avouait avoir passé une journée devant le *Concert champêtre*, de Giorgone. Par contre, il allait sans s'attarder devant les Watteau, Pater, Lancret et Boucher, petits maîtres du XVIIIe siècle qu'il trouvait pornographes. En définitive, ses préférences semblaient partagées entre Lesueur, peintre de toiles religieuses d'une incomparable tendresse, et Nicolas Poussin, le mélancolique maître du paysagisme français.

« Lesueur a germé en moi, disait Millet, et je le trouve une des grandes âmes de notre école, comme Poussin en est le prophète, le sage et le philosophe, sans cesser d'être le metteur en scène le plus éloquent de la nature. Je passerais ma vie face à face avec l'œuvre du Poussin que je n'en serais pas rassasié. »

Entre temps, Millet avait découvert Notre Dame de Paris, qu'il trouvait moins belle que la cathédrale de Coutances, d'autres églises, d'autres musées, tout ce que souhaitait pour lui son professeur Langlois. Le mal du pays n'apparaissait plus chez le jeune Normand que sous forme de crises intermittentes durant lesquelles il avait de tels besoins de retour qu'il désirait pouvoir faire les 90 lieues d'une traite, comme son oncle le voyageur, arriver au logis maternel, embrasser les siens et s'écrier : « Je reviens, c'en est fini de la peinture! »

Heureusement, Paris retint l'artiste. En 1838, nous le voyons entrer à l'atelier Paul Delaroche.

III. L'ATELIER PAUL DELAROCHE — L'HOMME DES BOIS — OPINIONS DE PAUL DELAROCHE

Malgré sa célébrité européenne, Paul Delaroche était un artiste inégal. Il possédait au suprême degré le sens de la peinture historique, mais le côté *métier* de l'art de peindre lui échappait parfois. Véritable artiste, au sens convenu du mot, il professait médiocrement, et les élèves qu'il forma ne durent qu'à leur propre originalité le succès de leurs œuvres. C'est cependant en cet atelier que Millet crut devoir entrer. Il y trouva nombre de jeunes gens devenus célèbres depuis, tels Couture, Hébert, Cavelier, Yvon, Feyen-Perrin, etc. Troupe

joyeuse usant un peu sans façon du droit que se donnent les rapins vis-à-vis du reste de l'humanité.

Quand on vit arriver notre Millet avec sa figure grave encadrée de longs cheveux et d'une barbe inculte, les lazzis allèrent leur train. Le Normand ne broncha pas. Aussitôt, on se mit en devoir d'éprouver la susceptibilité du *nouveau* à l'aide des brimades classiques, et sans succès. Aux plaisants exaspérés qui le houspillaient, Millet, qui était de force peu ordinaire, répondit en montrant les poings qu'il était là pour travailler et non pour rire. A quoi l'atelier répliqua en lui infligeant le sobriquet d'*Homme des Bois*.

Certain jour où l'*Homme des Bois* avait établi, à la classe d'*antique*, le *Germanicus*, Paul Delaroche s'arrêta devant son dessin et dit sèchement :

— Vous êtes nouveau? Eh bien, vous en savez trop et pas assez.

Millet ne comprit pas ce verdict énigmatique prononcé de la façon qui était particulière à Paul Delaroche; il en resta même un peu décontenancé. Couture, qui faisait déjà école à l'atelier, s'avança vers lui, regarda le dessin et, lui frappant sur l'épaule, conclut en toute sincérité :

— Tiens, tiens, nouveau, sais-tu que c'est bien ta figure?

Là-dessus, Millet passe à la classe du *modèle vivant*. Il n'avait manié que très peu la brosse et la palette; cependant sa première toile fut un succès. A l'examen des études, Delaroche dit à Millet en montrant son travail :

— On voit que vous avez beaucoup peint.

« Quand Delaroche venait à l'atelier, raconte M. Sensier, il restait immobile devant les toiles de Millet, poussait un soupir plaintif et s'en allait. D'autres fois, il ne pouvait s'empêcher d'admirer ce que faisait le jeune homme :

— Regardez donc celui-là, disait-il aux élèves, mais regardez-le donc, et voyez comme il a su voir la lumière sur une figure.

On passa aux *esquisses peintes*, sujets chers à Delaroche. Certaines de celles que Millet consacra à *Prométhée sur son rocher*, à *Écho déchaînant le vent*, furent une révélation pour le maître. Elles dénotaient un sens de la nature assez rare dans les ateliers; leur composition toujours heureuse avait quelque chose de pondéré, de naïf et de savant tout à la fois. Delaroche était émerveillé. — Faites comme Millet, répétait-il aux élèves, servez-vous de vos souvenirs.

Mais peu des concurrents de Millet possédaient un trésor de souvenirs, une notion exacte de la lumière et des traditions antiques ou bibliques, comme ce laboureur devenu artiste, comme ce paysan lettré et sain auquel ne manquait que le métier de peintre pour traduire des idées dont son intelligence était ornée à plaisir.

Que faisait Millet en dehors de l'atelier? Il essayait de vivre. Les frais de ses études absorbaient le peu d'argent que lui allouait sa ville natale; il fallait ajouter le pain à l'art sacré et gagner ce pain bon gré mal gré.

Millet habita d'abord une mansarde, au fond de l'hôtel Pelleport, sur le quai Malaquais; de là, il fut se fixer dans la rue d'Enfer. Il peignit pour des sommes dérisoires des portraits de domestiques, de concierges, de porteurs d'eau et de charbonniers. Au milieu de ces tracas, Millet se vit tout à coup privé de sa pension, et dut supprimer les séances de l'atelier Delaroche, qu'il abandonna. Quelques mois se passèrent ainsi, et bientôt le maître s'enquit du sort de Millet. On le lui révéla, il en fut ému.

A cette époque, Delaroche décorait l'Hémicycle du Palais-Bourbon, travail écrasant pour lequel il chercha d'habiles collaborateurs. Le talent de Millet lui revint en mémoire, il fit appeler l'artiste, et lui demanda raison de sa longue absence. Millet en avoua le motif.

— Vous avez tort, répondit Delaroche, je désire que vous n'abandonniez pas l'atelier, venez-y. J'ai dit au massier (1) que votre présence m'était agréable, il ne vous

(1) Le *massier* est un des élèves qui dirige l'atelier en l'absence du maître.



L'ANGELUS (Collection Chauchard.)
Cette toile a été payée 750 000 francs.

réclamera rien. Faites-y tout ce que vous voudrez, des grands morceaux, des figures, des études, ce qui vous plaira. Sincèrement, j'aime à voir votre travail, vous n'êtes pas comme tout le monde.

Quand Millet réintégra l'atelier du maître, sa collaboration à l'Hémicycle, la sympathie que lui témoignait Delaroche, contribuèrent à le faire respecter. L'*Homme des Bois* fut oublié, quelques élèves sincères virent que Millet serait tôt ou tard un maître, et ils tentèrent un rapprochement.

IV. LIAISON AVEC MAROLE — MILLET, PEINTRE DU XVIII[e] SIÈCLE PAR NÉCESSITÉ — SALONS — TRAVAUX EN PROVINCE — MARIAGE DE L'ARTISTE

Parmi les camarades de Millet, se trouvait un jeune Parisien, issu de famille aisée,



LA BERGÈRE (Collection Chauchard.)
Cette toile a élé payée 1 000 000 de francs.

Alexandre Marole, avec lequel il se lia. Malgré les témoignages d'estime que lui donnait Paul Delaroche, Millet sentait peser sur lui l'enseignement de l'atelier, et rêvait d'en secouer le joug. Il se plaisait à répéter en son parler normand : — Je crois que nous pourrions, en bien peu de temps, en savoir autant et plus que *tous eux*.

Marole partageait l'opinion de son ami qui le dominait un peu. Ils en vinrent à quitter tout à fait l'atelier Delaroche, et louèrent ensemble un local, rue de l'Est.

Ce fut Marole qui découvrit le filon que devait exploiter sans grands bénéfices notre peintre. Pour le compte d'amateurs peu scrupuleux, Millet exécuta nombre de toiles que baptisait Marole et dont le prix de vente variait de 20 à 30 francs; c'étaient des *lutrins vivants*, des *veilles prolongées*, des *cruches cassées*, etc., etc. Inutile de dire que ces toiles n'étaient pas *signées*, mais qu'elles permirent à l'artiste d'aller étudier à l'Académie Suisse, dans les bibliothèques, et principalement à celle de Sainte-Geneviève où Millet s'imprégna des ouvrages techniques d'Albert Dürer, de Léonard de Vinci, de Jean Cousin, de Michel-Ange, relatifs à l'art de peindre, au dessin et à la perspective.

Cette existence dura quelques années. En 1840, Millet exposa, au Salon, un portrait de *Femme âgée avec coiffe normande* qui ne fut pas remarqué, et aussitôt après revint à Gréville pour revoir ses parents et y faire quelques autres portraits : *Jeune fille coiffée en bandeaux noirs; Homme âgé habillé de noir; Jeune homme assis sur une chaise, en bras de chemise et bourrant sa pipe*. L'année suivante, le Conseil municipal de Cherbourg fit à Millet la commande d'un portrait du défunt maire que l'artiste n'avait jamais vu et dont il n'existait aucune photographie. Pour mener à bonne fin ce travail, une ancienne miniature représentant son modèle à l'âge de vingt ans fut confiée à Millet qui se mit à l'ouvrage. La salle de la mairie devint son atelier; il interrogea les amis du défunt et, au bout de quelques mois, inventa un maire peint en pied d'après les souvenirs et..... l'âge rectifié de la miniature.

Quand le Conseil municipal fut mis en présence de la toile ce fut un *tolle* général.

La ressemblance n'y est pas!

Vainement Millet expliqua qu'il avait fait de son mieux; comme il est d'usage en pareil cas, nos édiles ne voulurent rien entendre et refusèrent le portrait.

Millet essaya de divers autres labeurs, peignit des matelots, des pêcheurs, etc., pour divers amateurs; une *Sainte Barbe enlevée au ciel* pour une église de village et même des enseignes ; une *Petite laitière*, pour un magasin de nouveautés; un *Soldat revenant d'Afrique*, pour un saltimbanque, etc.

On conviendra que de tels sujets n'étaient guère faits pour réjouir un artiste de la trempe de Millet. A cette date, le peintre épousa Mlle Pauline-Virginie Ono. Nous possédons d'elle un curieux portrait qui la représente nue à mi-corps, vêtue de blanc et de bleu, les cheveux dénoués.

V. RETOUR A PARIS — NOUVELLES DIFFICULTÉS — SALON DE 1844 — DÉCEPTION D'UN ADMIRATEUR — MORT DE Mme MILLET — SECOND MARIAGE

En bénissant les nouveaux mariés, la grand'mère avait dit à Millet :

« Souviens-toi, mon François, que tu es chrétien avant d'être peintre, et ne mets pas un si bel état au service des ennemis de la religion en sacrifiant aux impudicités. Il y a eu, dit-on, de grands saints qui ont fait de beaux ouvrages en peinture, il faut les imiter. »

Millet était bien résolu à fuir ce genre déplaisant auquel il avait eu recours pour vivre. A peine de retour à Paris, il revoit le Louvre, étudie les modèles du Corrège et se prépare à produire d'importants ouvrages. Deux ans, nous le voyons travailler en silence dans son logis de la rue Princesse; l'existence est pénible pour le jeune ménage, et Millet fait mille travaux pour en adoucir les rigueurs.

Au Salon de 1844, paraît un pastel : *La*

leçon d'équitation, devant lequel s'arrêtent les artistes. On y discerne une habileté peu commune qui charme les peintres Diaz et Tourneux. Vainement ce dernier cherche l'artiste d'atelier en atelier : on ne l'y connaît pas. En fin de compte, l'admirateur, stimulé par son imagination, se décide à se présenter rue Princesse.

« Il croyait y trouver Millet gai et heureux comme son pastel du Salon, raconte M. Sensier. On lui répondit :

— Ils étaient deux dans un petit logement, le mari et la femme. La femme est morte et le mari est parti on ne sait où. »

Que s'était-il passé? Un de ces drames silencieux où sombre l'énergie d'un homme. Virginie Millet, d'une constitution maladive, n'avait pu résister au climat de Paris, et, disons-le, aux privations que devaient s'imposer les deux époux. Elle s'était éteinte doucement, sans plainte, en chrétienne résignée. Pour la soigner, Millet avait connu toutes les angoisses du désespoir. D'habiles escrocs lui avaient soutiré les quelques toiles peintes durant ces deux années de solitude, des amateurs étaient venus commander les pochades genre XVIIIe siècle qui répugnaient tant à Millet. Il avait tout accepté, il avait brossé des sujets émoustillants à côté du lit d'agonie de sa chère femme, et quand tout avait été fini, quand la mourante eut rendu son âme à Dieu, l'artiste était parti, fou de désespoir.

On le revit en Normandie, près de son aïeule et de sa mère, oubliant son art et prostré dans la douleur. Vainement, on lui offre la place de maître de dessin au lycée de Cherbourg, il refuse; d'autres propositions lui sont faites qu'il refuse encore. Les parents de l'artiste sont désespérés, quand le ciel fait un miracle et sauve Millet de l'existence sans but qu'il menait depuis son veuvage. En 1845, une jeune fille, Mlle Catherine Lemaire, douce figure encadrée de bandeaux noirs que peignit l'artiste, fut prise de pitié pour Millet. Il l'épousa. C'est avec elle qu'il passa le reste de ses jours, c'est d'elle qu'il eut quatorze enfants, dont neuf survécurent à leur père.

VI. SALONS DE 1847 ET DE 1848 — MILLET TROUVE SA VÉRITABLE VOIE — A BARBIZON

A cette date commencent les essais dans lesquels le talent de Millet se trouva plus à l'aise qu'en ses travaux de début : le *saint Jérôme* si hardi et l'*Œdipe détaché de l'arbre* qui rajeunissait la fable antique à l'aide d'un procédé, selon le mot de Théophile Gauthier, *dépassant en férocité les plus farouches esquisses du Tintoret et de Ribera* (Salon de 1847). Le succès commençait à venir, et les amateurs espéraient en Millet un nouveau traducteur de scènes mythologiques, un peintre des nudités, émule de Rubens et de Véronèse.

Au Salon de 1848, grand fut l'étonnement des nouveaux partisans de Millet en le voyant exposer son *Vanneur.* Le fait était si rare d'un peintre abandonnant une première manière en pleine prospérité pour une autre dont le succès ne pouvait être que problématique! Et cependant, de quelle importance fut, dans l'histoire de l'art, la décision de Millet.

« La nature avait ses peintres; Paul Huet, Théodore Rousseau, Corot et Jules Dupré, écrit M. Ernest Chesneau. Les paysans devaient avoir le leur. Et ce peintre devait être Millet. Quel homme, quel autre génie, étranger au travail de la terre, eût su les comprendre? Après les descriptions de Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, les grands paysagistes que j'ai nommés tout à l'heure nous avaient rendu la terre. Nul encore n'avait pu nous rendre le paysan. Notre école tourna longtemps autour de ce problème : *mettre l'homme vrai dans son milieu vrai.* Par une sorte de calcul psychologique très juste, quoique inconscient, nos peintres préparèrent l'avènement de la réalité la plus voisine de nous-mêmes en nous familiarisant d'abord avec la réalité lointaine ou ses semblants. Ils découvrirent l'accord de l'homme et de son milieu en Italie (*Schnetz,* en fut le peintre), en Orient (*Decamps et Marilhat* se le partagèrent), dans la régence de Tunis

(*E. Delacroix* (1) en fut le traducteur), en Algérie (*E. Fromentin* nous en donna l'impression). Ces découvertes accomplies, on finit par la plus simple, on découvrit le cœur même de la France. J.-F. Millet eut cette gloire. »

Fort de cette conviction, dès 1849, l'artiste alla s'installer à Barbizon. A vrai dire, Paris n'avait jamais charmé Millet; ce fut donc sans peine qu'il cessa de l'habiter. Par sa position et sa physionomie, Barbizon lui parut remplir les conditions exigées par l'œuvre qu'il rêvait d'exécuter. Quelques amis s'y étaient déjà fixés, et l'*école de Barbizon,* d'où devait sortir le paysage français, n'attendait qu'un chef de file. Ce n'est pas sans émotion que les artistes évoquent les heures lointaines où vivaient côte à côte Th. Rousseau et J.-F. Millet, aujourd'hui réunis dans le bas-relief fixé sur un rocher de la forêt de Fontainebleau. Quelque chose de fraternel et de religieux s'attache toujours au souvenir de cette école.

On y voyait Corot, Daubigny, Charles Jacques et quelques étrangers qu'attiraient la rusticité de l'endroit autant que les conseils de Millet.

A Barbizon commença cette longue et acharnée lutte d'où l'artiste devait sortir triomphant mais brisé.

Le Salon de 1849 vit apparaître une des premières œuvres de la nouvelle manière de Millet : le *Semeur.* La toile eut un certain succès. Pour elle, semble écrit ce jugement de M. Ernest Chesneau : « Le paysan de Millet conserve partout et toujours un caractère de grandeur manifeste. Asservi, semble-t-il, par des forces naturelles, il reste leur souverain, le maître, le roi de la nature. Millet a eu le courage d'être vrai, il n'a rien dissimulé, rien atténué, et jusque dans les plus cruelles déformations de l'organisme, il a su respecter la noblesse de la créature façonnée par Dieu. »

Durant que les artistes discutaient cette nouvelle formule d'art et, pour l'accepter, évoquaient les toiles les plus osées que nous ont laissées les vieux maîtres, l'auteur restait à l'écart. Un ami, auquel n'était pas inconnue la situation gênée de l'artiste, essaya de faire acheter la toile par l'État et ne réussit qu'à obtenir un secours de cent francs. Muni de cette modique somme, il court chez Millet qu'il trouve seul et triste dans son atelier, sans feu, sans lumière, le front dans les mains, absolument abattu.

— Merci, dit le malheureux peintre en recevant cette obole, elle arrive à temps, nous n'avons pas mangé depuis deux jours. Mais qu'importe, l'essentiel est que les enfants n'aient pas souffert. Dieu merci, jusqu'à cette heure, la nourriture ne leur a pas manqué.

« La foi religieuse le soutenait, écrit M. Baraud, et il sut faire de ses enfants des chrétiens comme il l'était lui-même. Dans sa maison, l'Écriture Sainte se lisait en famille. » La Bible était familière à notre artiste et il invitait ainsi gracieusement son ami et compatriote, Siméon Luce, à venir le voir.

Je me rappelle comme vous êtes frileux, mais voici bientôt le moment où on pourra dire comme l'Époux du Sacré Cantique : *jam enim hiems transiit et recessit,* et ce sera toujours une bonne raison de moins à votre service. » (27 février.)

VII. LES NOUVELLES TENTATIVES DE MILLET — THÉODORE ROUSSEAU, AMÉRICAIN PAR AMITIÉ — COROT ET LA CONFRATERNITÉ ARTISTIQUE

Malgré tous ces mécomptes et toutes ces misères, Millet persiste dans la voie qu'il s'est tracée. En 1853, il livre au public trois nouveaux essais plus osés encore que ceux qui les avaient précédés : La *Tondeuse de moutons,* robuste fille de paysans digne des vieux maîtres de la Renaissance, le *Berger*, qui dépeint la mélancolique plainte du ciel d'une nuit d'été, et surtout les *Moissonneurs*, dont un des meilleurs critiques du temps disait : *C'est une toile d'une simplicité grandiose et presque épique.*

L'art de Millet n'est point seulement une

(1) Voir *Contemporains*, Delacroix, n° 343.



LES GLANEUSES (Musée du Louvre.)

série de prouesses de métier imposant au spectateur l'obligation de saisir et d'admirer le côté pittoresque d'un paysage. Il y a plus qu'un peintre chez lui et plus qu'un poète même, il y a un homme qui semble porter le poids des misères de toute une génération de paysans, un narrateur impitoyable qui marie l'idéalisme et le réalisme, la poésie multiple de l'atmosphère et les quelques gestes du laboureur pour un résultat introuvable chez les autres peintres : *provoquer la réflexion d'abord et, par la suite, l'admiration.*

Par le *Paysan greffant un arbre* (Salon de 1855), Millet se place au-dessus des artistes amuseurs ou curieux pour se faire le porte-parole de l'homme qui peine, là-bas, dans la glèbe, afin que les villes soient joyeuses, futiles. Ce n'est point un sentiment de haine qui anime les toiles de Millet, ses types alourdis aux fronts toujours penchés, c'est un sentiment de force qui impose le respect, glace le sourire des incrédules et semble commenter ces vers des *Simulacres* placés au bas d'une planche représentant le labour.

Mauldicte en ton labeur la terre,
En labeur ta vie useras,
Jusques que la mort te soubterre,
Toy, poudre, en poudre tourneras.

Le *Paysan greffant un arbre* fut la toile la plus discutée du Salon de 1855. Théophile Gautier, l'écrivain d'art par excellence, ne cacha pas son admiration pour l'œuvre du peintre normand :

« L'homme qui greffe, écrivait-il, a l'air d'accomplir quelque rite d'une cérémonie mystique et d'être le prêtre obscur d'une divinité champêtre; son profil sérieux, aux lignes fortes et pures, ne manque pas d'une sorte de grâce triste, tout en gardant le caractère paysan. Une couleur sourde et comme étouffée à dessein revêt cette scène de ses larges teintes où ne papillote pas un seul détail et enveloppe les personnages comme un épais tissu. Que l'art est une singulière chose! Ces deux figures mornes sur ce fond grisâtre, accomplissant un fait vulgaire, vous occupent et font rêver. *Pourquoi des paysans n'auraient-ils pas du style comme les héros?* »

Le mot était dit. Aux peintres classiques comme aux romantiques, aux rigides élèves de David et d'Ingres (1) comme aux adeptes de Delacroix, Millet opposait un type nouveau : le vrai *paysan* et, tant par les allures qu'il lui prêtait que par la valeur picturale de ses toiles, en faisait le rival des *romains* et des *types moyenâgeux*, chers à l'une et l'autre école. Le *Paysan greffant un arbre* était aussi significatif, aussi révolutionnaire que le *Radeau de la Méduse*, de Géricault. De lui, date la peinture moderne, comme la peinture romantique datait du second.

Hélas! la vocation de réformateur ne nourrit guère son homme, et notre Millet ne le voyait que trop.

La fin du Salon approchait sans qu'un acquéreur eût souhaité le *Paysan greffant un arbre*. Millet voyait arriver le moment où la toile réintégrerait son atelier.

Un matin, il reçoit l'offre d'un *Américain* qui achetait le tableau 4 000 francs. Le signataire de la lettre n'était autre que Rousseau, qui mettait au service de Millet non seulement ses économies, mais le montant d'un prêt contracté pour lui venir en aide. O rare et exemplaire folie bien digne de l'artiste qui la revendiquera devant la postérité! A quelque temps de là, le peintre Corot (2), poursuivi par un admirateur, mettait pour prix de l'une de ses toiles le payement des dettes de Millet et obligeait l'acheteur à placer son argent à 1 000 °/o, car la toile payée 10000 francs fut vendue 100000 à la mort de son propriétaire.

VIII AUTRES SALONS — L' « ANGELUS » — MILLET DÉCORATEUR, PASTELLISTE — LA LÉGION D'HONNEUR — MORT DE TH. ROUSSEAU — LE PATRIOTE ET L'ARTISTE

Après le succès du *Paysan greffant un arbre*, Millet continue sa tâche. Au Salon de

(1) Ingres, voir *Contemporains*, n° 144.
(2) Corot. Voir *Contemporains*, n° 104

1857, il envoie les *Glaneuses*, poème lumineux, auquel font suite les deux nocturnes *Berger au parc, la nuit,* et *Berger ramenant son troupeau.* D'un pas mesuré, sans fatigue apparente, tel un bœuf qui trace le sillon, Millet va de l'avant. Dix toiles maîtresses ont ému le monde artistique sans l'accoutumer à l'idée qu'il ne s'agit que d'essais et qu'une œuvre capitale va venir condenser la science de Millet, en faire l'homme inoubliable dont le nom est inséparable d'un chef-d'œuvre universellement connu.

Le Salon de 1859 s'ouvrit. Parmi la multitude de toiles glorifiant des nudités et des allégories mythologiques, figuraient deux envois de Millet : *La Mort et le Bûcheron*, toile célèbre que le jury crut devoir refuser sans motifs avouables et..... l'*Angelus*, qui lui sembla anodin. On connaît assez le sujet et le succès de cette toile; tous les esprits familiers aux œuvres d'art évoquent avec joie l'or crépusculaire devant lequel deux paysans, le mari et la femme, courbent la tête et prient Dieu. On ne peut se défendre d'un frisson devant cette œuvre, même s'il ne s'agit que de la gravure merveilleuse que nous en donna Charles Waltner. Il y a là plus qu'une toile exprimant l'heure apaisante où tinte le son d'une cloche, où passe l'ange des blés mûrs, des saines fatigues, des récoltes longtemps préparées. Avec Millet, nous dépassons le domaine de la peinture proprement dite pour atteindre les hauteurs de la foi religieuse, l'émotion supraterrestre dont les seuls grands artistes ont le secret, et qu'ils n'ont qu'une fois dans leur existence. « L'*Angelus* exprime la mélancolie des heures crépusculaires, écrivait M. Paul Mantz, la robuste foi des humbles ouvriers des champs et le frisson de la nature envahie par les solennités du soir. »

« Je l'ai fait, écrivait Millet, en pensant, comment en travaillant autrefois dans les champs, ma grand'mère ne manquait pas, en entendant sonner la cloche, de nous faire arrêter notre besogne pour dire l'*Angelus*, « pour ses pauvres morts, » bien pieusement, et le chapeau à la main. »

Millet eut de la peine à vendre l'*Angelus* 1800 francs à un amateur. Cependant, au mois de mars suivant (1860) il acquit, non la richesse, mais une rémunération assez large qui suffisait à ses goûts modestes, à l'éducation de ses nombreux enfants et à l'hospitalité qu'il offrait volontiers à des amis choisis. Il signa un traité par lequel il s'engageait à livrer tous les tableaux, tous les dessins qu'il pourrait faire au prix de 1000 francs par mois.

Avec l'*Angelus*, citons du maître la *Tondeuse*, hommage rendu au type féminin des campagnes, à la mère des pieux et durs laboureurs; épilogue de l'*Angelus*, la grande *Tondeuse,* que le critique Thoré comparait *aux plus solides et aux plus colorées peintures de l'école vénitienne*, inspirait à Paul Mantz ces paroles : *Dans le livre qu'a écrit Millet, il y a peut-être des pages plus attendries et plus lumineuses il n'en est pas de plus héroïques.*

Le croirait-on? Ces deux toiles amenèrent au maître de nouveaux disciples, mais exaspérèrent les artistes épris du Millet des débuts. Il fallut que l'auteur de l'*Angelus* et de la *Tondeuse* défendît son art à l'aide d'arguments irréfutables et dont le sens est ainsi donné par M. Mantz : « Avec la vérité, Millet cherchait le caractère. Il procédait par voie d'abréviation. Il voyait le trait dominant, la silhouette essentielle; son dessin est un résumé et presque toujours ce résumé est juste. Il y avait de la généralisation dans sa méthode, assez voisine de celle d'un maître, Nicolas Poussin, dont il a toujours parlé avec respect. Millet transposait le ton local, il en atténuait l'intensité, cherchant la mélodie avant tout et ne permettant jamais à la couleur de parler trop haut. » En d'autres termes, l'art de Millet était celui d'un créateur.

Ce fut vers cette époque que Millet se révéla comme décorateur en quatre panneaux destinés à un hôtel du boulevard Haussmann : Les *Quatre saisons*.

En 1867, Millet obtenait une première médaille et la croix de la Légion d'honneur. Mais la mort de son ami, Th. Rousseau, vint détruire cette joie. « C'était une haute intelligence et un brave cœur, écrivait-il; les hommes de cette trempe sont bien clairsemés. Il y avait plus de vingt ans que nous étions liés de grande amitié sans qu'aucun trouble soit jamais venu se mettre à la traverse. Il y a à se souvenir et à ruminer avec le prophète David les années écoulées. — Oh! qu'il y ait tant d'imbéciles et de mauvais cœurs qui vivent et se portent bien. »

Quelque temps après, sollicité par un amateur, M. Gavet, le peintre de Barbizon commençait une série de pastels célèbres: la *Veillée,* coin de chaumière où travaillent, sous la lampe, un paysan et sa femme; la *Plaine*, crépuscule avant-coureur d'un jour de pluie; l'*Hiver*, et ce mélancolique *Novembre* qui semble définir l'état des esprits à l'époque où il apparut au Salon de 1870.

La guerre chassa Millet loin de sa chère forêt, à Cherbourg.

IX. DERNIÈRES TOILES ET DERNIÈRES JOIES MORT DE L'ARTISTE

Le 7 novembre 1871, Millet était de retour à Barbizon avec sa nombreuse famille. La joie des enfants, le sourire de leur mère, la vue des sites qu'il aimait contribuèrent à rendre à l'artiste sa tranquillité d'esprit. Il aimait causer avec son ami M. Alfred Sensier et le curé de la pittoresque église de Chailly-en-Bière dont Barbizon est dépendante.

En 1872, l'artiste est pris de troubles nerveux qui l'obligent à terminer hâtivement son *Église de Gréville* (musée du Louvre), « toile, au dire de M. Breton, sans cesse reprise et fatiguée, tant le peintre a voulu y mêler de son âme, et dont le ciel tant rêvé semble plein de sourires et de larmes! »

Mais le mal augmente de jour en jour, Millet écrit de nombreuses lettres dont la tristesse déconcerte ses amis dévoués. Ce fut le moment choisi par l'État, sous l'instigation de M. le marquis de Chennevières, pour voter à l'artiste une somme de 50 000 fr. destinée à lui payer la commande de peintures décoratives du Panthéon. Il devait y peindre le *Miracle des Ardents* et la *Procession de la châsse de sainte Geneviève,* c'est-à-dire couronner vingt ans de labeur par deux œuvres religieuses. Tout porte à croire que ces toiles eussent été dignes du peintre de l'*Angelus,* si Dieu l'avait permis.

Coup sur coup, Millet perdit sa grand'-mère et sa mère, et le mal fit sur lui des progrès inquiétants. En décembre 1874, il dut s'aliter. Près de son chevet, adoucissant l'agonie de l'artiste, les adeptes de l'école de Barbizon se succédaient, bien accueillis par le maître, réchauffés par son sourire grave. De l'église de Chailly-en-Bière venaient également les consolations sans lesquelles il est chimérique de s'endormir à jamais en Dieu. Le 20 janvier 1875, à 6 heures du matin, le maître de Barbizon n'était plus.

« Millet n'a pas connu de son vivant la gloire qui déborde de ses œuvres et couvre son nom dans les deux mondes, puisque l'*Angelus* a été porté en triomphe en Amérique (avant de retourner en France); il n'a guère connu que les embarras matériels, mais aussi il a goûté le bonheur que procure la foi. Il a vécu modeste et caché..... Quoique plein de son art, il est mort sans connaître tout son mérite et son éclatante renommée. — Cette gloire posthume l'honore davantage (1). » En 1892, Cherbourg éleva une statue à J. F. Millet.

Paris. ANDRÉ GIRODIE.

BIBLIOGRAPHIE

La vie et l'œuvre de J.-F. Millet, manuscrit de ALFRED SENSIER, publié par PAUL MANTZ. — *Millet, souvenirs de Barbizon*, par A. PIEDAGNEL. — *Peintres et statuaires romantiques*, par ERNEST CHESNEAU. — *Le Livre d'or de Millet.* — Catalogue des œuvres de J.-F. Millet, avec notice biographique, par PAUL MANTZ. — Salons, de T. GAUTIER. — Salons, de THORÉ. — *L'Exposition centennale* (la peinture française), par ANDRÉ MICHEL. (*Gazette des Beaux-Arts*, 1900.) — *Chrétiens célèbres* (artistes), abbé BARAUD. — JULES BRETON, *Nos peintres du siècle.* — *La Quinzaine.* Lettres inédites de Millet à Siméon Luce (juin 1898).

(1) Abbé BARAUD : *Chrétiens illustres au XIXe siècle.*

